MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

TOME DEUXIÈME



PARIS

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7.

1863

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 5. — Mars 1863.

LETTRE DU SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

A TOUS LES MEMBRES DE LA CONGRÉGATION.

Mes bien chers Pères et Frères,

Il y a dix mois, nous commencions la publication du premier numéro de nos *Annales*. Nous vous disions dans une lettre les motifs qui nous portaient à entreprendre ce travail et à réclamer votre concours, nous voulions réaliser un des désirs les plus ardents de notre Père bien-aimé, en nous édifiant mutuellement par le récit de nos œuvres, de nos combats et de nos triomphes. Cette pensée, vous l'avez comprise ; cette publication, vous l'avez accueillie avec joie ; vous nous l'avez facilitée par votre concours, et nous osons dire qu'elle a fait quelque bien.

Nous commençons la seconde année ; les numéros paraîtront aux époques indiquées. Nous venons nous féliciter avec vous de ce qui s'est fait jusqu'à présent, remercier

ceux des Nôtres qui ont compris notre pensée et l'ont filialement secondée, leur demander la continuation de leur coopération et presser ceux qui n'ont pas montré la fidélité à laquelle nous avions droit de nous attendre, de vouloir bien réfléchir devant le Seigneur sur les motifs que nous avons en vue. Nous espérons qu'ils ne nous refuseront plus ce que nous leur demandons de nouveau avec instance.

Quelques imperfections nous ont été signalées dans la manière dont ce premier travail a été fait ; nous remercions sincèrement ceux qui nous en ont donné connaissance. Le profit que l'on retirera de leurs observations leur prouvera combien on les a appréciées. Non-seulement nous ne nous étonnons pas de ce que des imperfections se soient glissées dans cette publication ; nous sommes au contraire surpris qu'on ne nous en ait pas signalé un plus grand nombre. Il est difficile dans les commencements de ne pas en laisser échapper, surtout dans un travail de ce genre. Notre désir est de les faire disparaître autant qu'il sera en notre pouvoir ; vous nous aiderez en les désignant à notre attention. Mais de ce que certains détails ont été publiés alors qu'il aurait mieux valu peut-être les taire, nous ne voudrions pas qu'on s'imposât une réserve qui nuirait à l'intérêt que l'on doit trouver dans cette lecture. Au reste, qu'on ne perde pas de vue que ces lettres ne sont point destinées à la publicité, elles sont réservées à la famille ou à des amis dévoués. Nous avons expressément recommandé, dans notre lettre du 3 avril 1862, de ne les communiquer à personne, sans une autorisation spéciale. Nous pensons que l'on a été fidèle à cette prescription, au besoin nous la renouvelons.

Je vous ai invités, mes bien chers Pères, à m'écrire ce que vous faites, à me tenir au courant des travaux auxquels vous vous livrez, afin que nous puissions tous être

présents les uns aux autres par le récit de nos œuvres diverses. Je veux vous raconter à mon tour les joies et les consolations que j'ai goûtées dans les visites que j'ai faites à nos différentes maisons, et surtout dans le voyage de Rome que j'ai accompli en décembre dernier. J'aurais été bien aise de commencer par ce voyage l'exercice des fonctions que le Seigneur m'a confiées. Sous le poids du fardeau énorme qui m'était imposé, je sentais le besoin d'aller me fortifier auprès de Celui qui tient la place de Jésus-Christ sur la terre ; il me tardait de faire bénir l'autorité dont j'étais revêtu et de dire au Pasteur suprême vos sentiments et les miens à l'égard de sa personne sacrée. C'était le vœu le plus ardent de mon cœur. Plusieurs fois je le croyais sur le point d'être exaucé. Des circonstances que vous n'ignorez point m'ont privé pendant plusieurs mois de cette consolation et de cette grâce. Enfin, il me fut donné de pouvoir m'embarquer à Marseille le 15 décembre dernier.

Dieu bénit notre traversée, les prières de plusieurs d'entre vous nous accompagnaient. Le 17, nous arrivions à Rome, heureux de pouvoir enfin ranimer notre foi sur ce sol où un si grand nombre de martyrs ont sucombé pour la défendre et où se trouve la colonne inébranlable de la vérité.

Notre première pensée fut de demander au Saint-Père qu'il daignât nous accorder une audience. Le lendemain de notre arrivée, nous portions nous-même cette demande au Vatican, et nous allions pieusement avec nos deux compagnons[1] nous prosterner au pied du tombeau du Prince des Apôtres. Vous deviez être avec nous dans quelques jours aux pieds du Saint-Père, vous étiez tous présents à notre esprit et à notre cœur, alors que prosternés auprès de ce tombeau illustre, nous lui offrions nos vénérations et nos hommages, et nous demandions pour tous

[1] Le R. P. Vincens et le R. P. Rey.

l'augmentation de la foi et le zèle pour en répandre les bienfaits.

Avant comme après l'audience que nous eûmes le bonheur de recevoir, il nous fut donné de visiter les basiliques, les différents sanctuaires, les principales reliques que possède la ville éternelle : partout notre prière était pour vous comme pour nous. Par l'intercession de tous ces glorieux saints, nous demandions au Seigneur et à son Immaculée Mère de bénir notre famille, d'en multiplier les membres, et surtout de conserver vivant parmi nous, dans toute sa ferveur, l'esprit que notre bien-aimé Père nous a inspiré et l'amour de notre sainte vocation. Comment vous dire les sentiments qui se pressaient dans notre âme en foulant cette terre illustrée par tant de combats et de si glorieux triomphes ! Comment vous exprimer notre émotion, en voyant l'histoire de notre foi racontée d'une manière si merveilleuse par la multitude de monuments sacrés qui font de la ville de Rome une ville entièrement à part !

Si vous nous avez accompagnés dans tous les sanctuaires où nous avons prié, vos œuvres nous ont précédés dans les visites que nous avons eu l'honneur de faire à de grands personnages, à d'éminents cardinaux. Nous n'oublierons jamais l'accueil si bienveillant, si paternel, que nous avons eu la consolation de recevoir partout. On ne nous connaissait pas personnellement, mais on connaissait vos œuvres, on savait le bien que vous opérez ; on était heureux de nous encourager et de nous faciliter les moyens d'augmenter la sphère de notre activité. Dans la plupart de ces visites, le souvenir de notre Père bien-aimé nous a été rappelé ; sa mémoire recommandait ses enfants, ses longs services et ses rares qualités les protégeaient encore. On aimait à nous parler de lui, et nous étions heureux d'en entendre parler à Rome, à Rome qu'il a tant aimée.

Mais ce qui a mis le comble à notre joie et à notre bonheur, c'est la manière dont le Saint-Père a daigné nous accueillir. Nous avions fait notre demande d'audience ; il nous tardait de recevoir une réponse favorable : nous n'osions pourtant l'espérer sitôt. Elle nous fut accordée pour le 22 décembre. Ce jour-là restera éternellement gravé dans notre mémoire. C'était pour la première fois que nous allions nous trouver en présence du Pasteur des pasteurs, du Pontife suprême, de l'auguste Pie IX !

A l'heure qui nous était indiquée, c'est-à-dire midi, nous nous dirigions vers le Vatican. Notre émotion était vive ; elle allait en grandissant à mesure que nous nous approchions de la demeure de Celui qui possède ici-bas la plus haute dignité. Enfin, le moment si ardemment désiré arriva. A une heure, nous étions aux pieds de Pie IX... Notre joie était grande... une profonde émotion remplissait notre âme; nous étions auprès d'un père !... Oh ! oui, elle est douce et bonne la grande figure de Pie IX ! sa parole est si paternelle et si bienveillante, son regard si encourageant ! Debout devant le Saint-Père, nous eûmes le bonheur de l'entretenir, pendant plus d'un quart d'heure, des sentiments qui nous animent tous envers sa personne vénérée et envers le Saint-Siége qu'il occupe. Nous pûmes lui dire quelque chose de vos travaux et de vos consolations, et nous remîmes entre ses mains le tableau succinct de toutes nos Maisons et de toutes nos œuvres. Sa Sainteté daignait nous écouter avec un intérêt tout paternel. Nous lui demandâmes de vouloir bien permettre que notre Congrégation eût auprès du Saint-Siége un de nos Pères qui la représentât, et qui fût le témoin permanent de notre inviolable fidélité et de notre ardent désir de vivre de cette vie dont Rome est le principe et le centre. Notre demande fut accueillie avec empressement. Nous avons eu la consolation de recevoir pour tous une bénédiction spéciale que

le Saint-Père daigna tracer de sa propre main, et que nous vous transmettons avec bonheur :

Die 22 *decembris* 1862.

BENEDICAT VOS DEUS ET DIRIGAT CORDA VESTRA ET INTELLIGENTIAS VESTRAS.

PIUS PP. IX.

Puisse ce souhait du Saint-Père se réaliser de plus en plus dans chaque membre de la famille ! Ce vœu du Souverain Pontife, vous l'accueillerez avec piété et vous vous efforcerez de le rendre efficace.

Vous accueillerez avec une égale reconnaissance la grâce que le Saint-Père daigne accorder à tous les membres de la Congrégation. Je reproduis littéralement l'écrit qu'il a bien voulu en tracer :

Die 22 *decembris* 1862.

INDULGENTIAM PLENARIAM SEMEL IN ANNO LUCRANDAM A QUOLIBET SACERDOTE ET MEMBRO INSTITUTI, IN DIE PROPRIO ARBITRIO ELIGENDO, IN FORMA ECCLESIÆ CONSUETA.

PIUS PP. IX.

Le Saint-Père eut la bonté de s'informer ensuite de la situation dans laquelle se trouvait la Congrégation, des difficultés que nous pouvions avoir, des consolations que nous recueillions dans nos Missions. Nous étions heureux de satisfaire à des demandes qui nous indiquaient tout l'intérêt que le Saint-Père nous portait. Enfin, nous dûmes nous retirer. Nous nous prosternâmes aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ ; nous le priâmes de nous bénir, et de bénir avec nous spécialement tous les membres de la Congrégation, toutes les personnes et les œuvres dont la direction nous est confiée, soit en France, soit à l'étranger, enfin tous nos bienfaiteurs. La main de Pie IX se leva sur nous pour répandre une de ces bénédictions qui donnent

la force et la vie. Notre émotion était à son comble en ce moment; des larmes trahissaient notre bonheur. Oh! qu'il faisait bon aux pieds de Pie IX!... Nous les baisâmes avec amour, et nous nous retirâmes pénétrés de reconnaissance pour le Seigneur qui nous avait accordé cette grâce, et pour son Vicaire qui nous avait accueillis avec tant de bonté.

Les affaires pour lesquelles nous étions venus à Rome étaient terminées; d'autres affaires pressantes nous rappelaient en France. Nous aurions bien voulu prolonger un séjour si consolant pour l'esprit et pour le cœur. Notre devoir était là, nous dûmes le remplir en nous promettant, si Dieu nous en fait la grâce, de revenir à Rome. Notre dernière visite fut pour le tombeau de saint Pierre; il avait reçu notre première visite, il devait recevoir notre dernière prière. Encore une fois nous allâmes nous prosterner auprès de ce tombeau vénéré pour lui confier notre famille tout entière, lui recommander nos œuvres en priant le Prince des Apôtres de nous garder et de nous bénir.

Le lendemain, 29 décembre, à sept heures du matin, nous disions adieu à Rome, et nous prenions la route de Civita-Vecchia. A midi, nous nous embarquions et le lundi soir, à neuf heures, après la plus heureuse des traversées, nous rentrions dans notre Maison du Calvaire, remerciant le Seigneur et notre Mère Immaculée de toutes les grâces que nous avions reçues pendant ce voyage, dont le souvenir ne s'effacera jamais de notre cœur. C'est en votre nom et pour vous que nous l'avons exécuté, vous vous unirez à nous pour rendre grâce au Seigneur de ces bénédictions et pour les faire vivre et demeurer dans cette famille que Pie IX a daigné bénir d'une manière toute spéciale.

Nous avons voulu vous dire tout d'abord les joies et les

consolations que nous a procurées le voyage de Rome, mais ce ne sont pas les seules que nous ayons goûtées. Au milieu des embarras et des difficultés de tout genre qui s'offrent à nous, le Seigneur se plaît à nous faire rencontrer des jours bien bons et des moments bien doux. Il connaît notre faiblesse ; aussi daigne-t-il la ménager. Ces joies et ces consolations, nous les avons recueillies dans les visites qu'il nous a été donné de faire à nos Maisons de France. A Talence, à Angers d'abord, puis à Autun, à Notre-Dame de l'Osier, à Nancy, à Cléry, à Limoges, et à notre retour de Rome, à Marseille, à Fréjus, à Aix, à Notre-Dame de Lumières, à Autun encore, partout notre cœur a surabondé de joie, en voyant les bénédictions que le Seigneur répand sur nos œuvres, en étant témoin de l'union qui règne parmi nous, du dévouement que l'on a pour la famille, du désir qui enflamme tous les cœurs de devenir meilleur.

Nous avons pu offrir nos hommages à la plupart de Nosseigneurs les Evêques dans les diocèses desquels se trouvent nos Maisons, et l'accueil bienveillant et sympathique que nous en avons reçu ne sera pas le moins doux souvenir de ces consolants voyages. Les bénédictions que nous leur avons demandées, et qu'ils ont bien voulu nous accorder, porteront des fruits abondants.

Dans les quelques jours que nous avons donnés à chaque Maison, nous avons pu apercevoir et faire remarquer des imperfections ; où n'y en a-t-il pas ici-bas ? Mais nous sommes heureux de le dire, nos observations ont été accueillies avec empressement. Nous en avons eu peu à faire, et nous avons eu à nous réjouir beaucoup en voyant de près combien chacun était attaché à sa vocation et était disposé à s'en rendre de plus en plus digne et à se renouveler dans l'esprit de cette vocation et dans l'observance toujours plus affectueuse de nos saintes Règles. Oh ! oui,

mes bons Pères et mes bien chers Frères, renouvelons-nous dans l'estime et dans l'amour de notre sainte vocation. Nous avons voulu être Oblats de Marie Immaculée; soyons-le en toute vérité et en toute sincérité ; efforçons-nous d'en avoir de plus en plus l'esprit, d'en faire de mieux en mieux les œuvres. Aimons notre chère famille, respectons-la et faisons-la respecter partout. Que son honneur nous soit cher. Pour le soutenir, que rien ne nous coûte ! Aimons-nous les uns les autres d'une sainte et fraternelle charité; c'était le vœu de notre bien-aimé Père mourant. Que ce soit l'aspiration de notre cœur et l'objet de toutes nos préoccupations ! Aimons-nous comme des frères, mais aimons aussi l'autorité établie au milieu de nous pour le bien de tous; facilitons-en l'exercice par un pieux et filial empressement. *Ecce ego, mitte me;* voilà quelle doit être notre devise! cette conduite généreuse fera notre consolation, la consolation de nos Supérieurs; elle sera pour nous une source de joies pures et saintes. Puisse-t-on dire toujours de nous : *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona!*

C'est le vœu que j'ai formé pour vous tous, mes bien-aimés Frères, au commencement de cette année ; c'est le vœu que je prie tous les jours le Seigneur de bénir et de réaliser. Je suis heureux de vous en offrir l'expression sincère et cordiale, ainsi que celle du dévouement avec lequel je suis votre tout affectionné en N. S. et M. I.

FABRE, O. M. I.
Supérieur général.

Autun, à la fin de notre visite, le 17 février 1863, 37e anniversaire de l'approbation de nos saintes Règles.

MISSIONS DU CANADA

Dans le Rapport publié l'année dernière sur les Missions de la Province du Canada, nous n'avons pu présenter qu'un résumé bien succinct des travaux auxquels s'y livrent nos Pères. Depuis lors nous avons recueilli quelques documents intéressants ; nous sommes heureux de les reproduire et de compléter ainsi l'histoire de cette Province, en remontant, comme nous l'avons fait pour les autres, jusqu'à l'année 1859. Nous empruntons plusieurs de ces documents aux *Rapports sur les Missions du Diocèse de Québec et de Montréal* publiés en 1859 et 1861. Nous espérons que dorénavant nos Pères s'empresseront de nous envoyer tous les détails propres à intéresser la Congrégation et à conserver à la Province du Canada la place qu'elle doit occuper dans nos Annales.

MAISONS D'OTTAWA.

Nous avons à Ottawa deux établissements : la maison de l'Evêché et le collége de Saint-Joseph. Occupons-nous d'abord de la maison de l'Evêché.

I

Nous avons recueilli sur cette maison *quelques notes* envoyées à notre bien-aimé Fondateur dans le courant de l'année 1859. Nous les publions intégralement :

Mgr Guigues, Provincial actuel du Canada, a bien voulu remplir la charge de supérieur auprès des Pères qui se trou-

vent dans le palais épiscopal. Ce dévouement a adouci pour ces Pères la peine que leur a causée le rappel en France du R. P. Honorat.

Le R. P. Honorat, après dix-sept ans d'une carrière laborieuse au Canada, avait encore de nombreuses occupations. Il gouvernait une communauté qui s'occupe d'œuvres diverses; il était directeur du couvent et du pensionnat des Sœurs de la charité de Bytown; il avait comme assistant à s'occuper de la province, et du diocèse comme grand-vicaire. Il dirigea aussi le collége pendant les trois mois d'absence du R. P. Tabaret : c'est alors qu'on le vit, pendant les chaleurs accablantes du mois d'août, parcourir plusieurs fois le jour une demi-lieue de distance entre le collége et le couvent, ici pour aider à la retraite, là pour la donner lui-même. Enfin, il avait la direction de notre Noviciat. — Il a travaillé jusqu'à la dernière heure.

Les Pères qui sont employés à la paroisse ont à peine le temps qu'il faut pour les devoirs religieux. On sait que leur genre de travail n'a pas de trêve, ni jour ni nuit. Puis viennent les exercices multipliés du Carême, de l'Avent, du Mois de Marie, des neuvaines, des retraites paroissiales, pendant lesquels on prêche tous les jours dans les deux langues parlées également dans ce pays. Le travail en est doublé. La Société de Saint-Jean-Baptiste pour les Canadiens correspond à celle de Saint-Patrice pour les Irlandais. La Congrégation de la Sainte-Famille, celle des jeunes personnes, les catéchismes de persévérance et les avis donnés du haut de la chaire requièrent toujours les deux langues. Mais Dieu a récompensé ces efforts. L'assistance aux offices est régulière, les désordres sont réprimés, la paix règne entre les deux nations comme si elle était naturelle, la Sainte Table est fréquentée par les hommes et par les femmes, le devoir pascal surtout est exemplairement observé. Plusieurs protestants se sont aussi convertis, non-seulement parmi les pauvres et les malades, mais dans les premières familles et à l'âge des passions. Une preuve que notre sainte Religion inspire un respect universel, c'est que nos Pères sont estimés et considérés par toute la population. Leur influence n'a fait que se

fortifier cette année ; car le progrès de la population dans la ville toute neuve de Bytown a forcé les Pères à descendre plus souvent dans la foule, ne fût-ce que pour y prévenir le mal.

Bytown a été choisie par la reine d'Angleterre pour être la capitale du Canada. Cette détermination est glorieuse pour la ville ; mais, entre autres désavantages pour la Religion, elle a celui d'attirer beaucoup de riches protestants, et plus encore de très-pauvres émigrants, qui sont la plupart catholiques. De là un double danger, un double devoir, et nous pouvons ajouter un double effort du zèle religieux : rendre la Religion plus grande à l'extérieur pour soutenir la concurrence protestante ; multiplier les aumônes et les secours de toutes sortes pour diminuer les souffrances et les dangers des classes pauvres.

Nous n'entrons pas dans les détails des choses ordinaires. Il nous faudrait parler même du portier de l'évêché, du bon vieux F. Louis, qui passe ses loisirs à faire des chapelets avec des graines de djob qu'il a cultivé lui-même, qui vend ses chapelets et en retire assez de sous pour faire l'aumône à tous les pauvres, sans exception. Mais une œuvre de miséricorde plus grande a été commencée par le P. Mollot On conçoit qu'ici, autant et plus qu'à Marseille, on a besoin d'une maison de refuge ou de préservation, d'une œuvre comme celle de Saint-Michel Les ressources ayant manqué, les premiers efforts ont seuls pu être faits. Le P. Mollot avait compris qu'une œuvre de ce genre réparateur devait être faite à frais communs par la voie des aumônes, il s'est mis avec courage à collecter perpétuellement pour les pauvres Madeleines, à qui le peuple a déjà donné le nom de *Filles du* P. Mollot ; et comme il est parvenu à suffire aux dépenses de plus de trente filles, qu'il a mises pendant un temps considérable sous la direction de nos Sœurs de la charité, dans un appartement séparé de l'hôpital, on peut s'imaginer les pas et les visites continuelles que la charité lui a fait faire pour trouver assez d'argent.

Notre ville étant divisée en trois paroisses, qui suffisent abondamment à une population de 6,000 catholiques, on a songé à embellir les églises. La cathédrale s'est ornée comme

par enchantement de deux tours gothiques qui portent à 200 pieds dans les airs le symbole de la catholicité. La cathédrale est devenue l'orgueil de la ville; ses quatre cloches annoncent solennellement nos fêtes et même celles du pays. Le P. DANDURAND, qui a été l'architecte des tours et qui en a conduit la construction, s'est par là mis en rapport de bienveillance avec tous les connaisseurs catholiques et protestants qui affluent dans notre cité. Mais quand ils s'arrêtent à contempler cette œuvre de l'art chrétien, ils aperçoivent, comme suspendue entre les deux tours, une belle statue de l'Immaculée Conception qui domine le portail de l'église.

Cette statue, que nous appelons *Notre-Dame des Voyageurs*, a été achetée par les paroissiens du P. REBOUL, c'est-à-dire par les ouvriers qui passent l'hiver dans les bois à abattre les pins et les érables, et ceux qui pendant l'été descendent ce bois en radeaux sur le fleuve. Ils aiment à l'invoquer dans les périls des rapides de l'Ottawa; du plus loin qu'ils la découvrent, ils pensent qu'elle domine l'église où il se fait cinq retraites au moins chaque été pour les voyageurs; c'est la statue dont le Père des voyageurs leur a parlé dans les chantiers; *c'est l'église,* disent-ils, *où j'ai promis d'aller voir le Père quand je serai à l'auberge.*

A la même maison de Bytown se rattache aussi la Résidence du Désert. Les Pères de la Rivière au Désert ont visité beaucoup de chantiers pendant l'hiver, et le P. ANDRIEUX fait encore l'été une mission très-pénible à des tribus nomades de sauvages. C'est là que se trouve le P. LAVERLOCHÈRE, toujours souffrant, mais toujours plein de zèle; souvent il est seul, les autres sont en mission; mais en tout temps, il aime à desservir ses sauvages, de préférence aux civilisés. Les Pères de cette Résidence sont en avance pour la construction d'églises dans les postes qu'ils visitent. Cette année, ils en ont deux nouvelles.

Enfin, les Missionnaires qui vont à la baie d'Hudson sortent encore de la même maison. Les Pères DÉLÉAGE et PIAN sont partis au mois d'avril, et ils ne rentreront que l'année prochaine, vers le mois de septembre. C'est la première fois que

les Missionnaires de la baie d'Hudson doivent y passer l'hiver. Le P. Déléage, déjà fait aux fatigues et à la manière de ces missions par une expérience de plusieurs années, s'est préparé à y lutter contre l'hérésie en se perfectionnant dans la connaissance des langues indiennes. Il a passé tout l'hiver dernier avec plusieurs messieurs de Saint-Sulpice qui connaissent assez bien ces langues, et il a surveillé l'impression de quelques ouvrages en caractères sauvages. Le gouverneur de l'Honorable Compagnie de la baie d'Hudson, lequel habite près de Montréal, se montra gracieux envers nous. Il accorda aux deux Pères pension gratuite dans la maison de l'Honorable Compagnie à Albany, et toutes facilités d'avoir des hommes pour les accompagner dans leurs courses, quand ils seraient au poste.

Telles sont les principales nouvelles pour lesquelles nous vous prions de rendre grâces avec nous à Notre-Seigneur et à sa Mère Immaculée.

Nous lisons dans une lettre du R. P. Paillier, Supérieur de la maison de l'Evêché, en date du 23 juillet 1862 :

Je me trouve à Caughnawaga, Sault Saint-Louis, chez le bon P. Antoine, qui attend patiemment que la Providence nous envoie quelques sujets pour peupler le petit Noviciat qui vient d'être construit. Notre R. P. Provincial m'a accordé une semaine de vacances pour me délasser un peu des fatigues que m'ont occasionnées certaines occupations attenant à la charge de chapelain du pensionnat des Sœurs grises d'Ottawa, qui viennent de clore les brillants examens de leurs élèves. Je me proposais de vous envoyer dans cette lettre quelques documents relatifs aux œuvres auxquelles se dévouent les Pères qui composent la maison Provinciale ; mais l'incertitude sur l'opportunité du choix m'a arrêté... Faisant table rase du passé, je me proposais de vous entretenir successivement de la mission des Pères qui sont chargés de la paroisse Notre-Dame d'Ottawa, de l'œuvre des Chantiers, de celle du Couvent, et d'une autre œuvre que Mgr Guigues vient de me confier et que je vais inaugurer dans quelques semaines : c'est la direction de

l'*Œuvre de la Jeunesse*. Je réunirai tous les soirs, dans un spacieux local que Monseigneur met à ma disposition, les jeunes hommes de bonne volonté de la ville, afin de les préserver par ce moyen de mille dangers de séduction auxquels ils sont exposés, durant les longues soirées d'hiver surtout. Le contact journalier de ces jeunes gens avec les Pères ne pourra que leur faire du bien, et on s'efforcera de les amuser et de les instruire dans ces fréquentes réunions. Mais avant d'entreprendre ces comptes rendus, j'attendrai quelques lignes bienveillantes qui m'aideront à me déterminer dans le choix du sujet que je dois traiter [1].

Nous n'avons trouvé sur la Résidence de la Rivière au Désert que les lignes suivantes, extraites d'une lettre écrite au Très-Révérend Père Supérieur général par le R. P. Génin, le 2 septembre 1862 :

Je viens de passer un mois et demi avec le R. P. Laverlochère chez les sauvages du désert Sainte-Marie. Ah ! que j'étais heureux de me trouver là avec ce bon Père, que je désirais voir depuis tant d'années ! J'y étais encore le jour de l'Assomption, fête patronale des sauvages de cette tribu. Je regrette bien, mon Révérendissime et bien-aimé Père, de ne pas pouvoir, sur cette feuille, vous décrire ce que j'ai vu au Désert, la foi, la piété ardente de ces Chrétiens, la cérémonie du jour, notre belle et longue procession, l'autel dressé sur les bords du fleuve, à l'ombre d'un érable, où la Messe fut chantée, puis les touchants adieux que nous firent les sauvages, mais j'en enverrai sous peu le récit à nos bien-aimés Frères de Montolivet et de l'Osier. Je ne crois pas avoir vu rien d'aussi beau de toute ma vie.

Voici sur la Mission de la baie d'Hudson les différentes

[1] Dans sa réponse, le Très-Révérend Père Supérieur général a indiqué quel devait être l'objet du Rapport semestriel que tous les Supérieurs sont obligés de lui adresser sur les travaux de leur Maison respective.

lettres que nous avons pu réunir. Le R. P. Déléage, qui les a écrites, s'était préparé aux travaux de cette Mission par de rudes fatigues. On en jugera par l'extrait suivant d'une lettre adressée à notre bien-aimé Fondateur :

Depuis neuf ans que je suis prêtre, j'ai parcouru bien des pays. J'ai été envoyé tout d'abord à Glocester, à cinq lieues de Bytown. Les pauvres Irlandais qui habitent cette petite ville ne s'étaient pas approchés des Sacrements depuis cinq, dix, vingt ans ; j'ai appris leur langue aussi bien que j'ai pu, et, avec la grâce de Dieu, je les ai tous ramenés. Ils n'avaient pas d'église ; avec beaucoup de peines et de fatigues, je leur ai fait bâtir la plus belle église du Diocèse de Bytown, après la cathédrale. Au bout de quatre ans, je les ai quittés dans l'état le plus consolant. L'ivrognerie, la profanation du Dimanche, les bals ou assemblées dangereuses, tout avait cessé.

L'obéissance m'ayant appelé à diriger la Résidence du Désert, chaque hiver, il m'a fallu courir après les pauvres gens des chantiers, au milieu des bois, le long des rivières et sur les lacs, à des distances très-éloignées et par des chemins bien raboteux, tandis que dans la belle saison je suis allé deux fois avec le R. P. Garin visiter les postes de la baie d'Hudson.

Les trois autres étés que j'ai passés au Désert, j'ai eu non-seulement à surmonter les mille difficultés qui s'opposaient à la consolidation de cet établissement, mais encore à distribuer le pain de la parole de Dieu à environ deux cents familles canadiennes, irlandaises, sauvages, dispersées sur un espace de quinze lieues. Si le bien s'est opéré, je ne dois l'attribuer qu'au bon plaisir de Dieu et à la grâce qui accompagne les Membres de notre chère Congrégation.

CORRESPONDANCE DU R. P. DÉLÉAGE.

Lac des Deux-Montagnes, le 1er décembre 1858.

MONSEIGNEUR [1],

Connaissant votre vif désir d'avoir quelques détails sur notre dernière Mission parmi les sauvages de la baie d'Hudson, je m'empresse de vous en faire le rapport. Puissé-je vous intéresser ! La chose sera difficile, je crois, vu que je reviens sur un terrain déjà épuisé par mes devanciers et que ma plume ne vaut pas la leur. N'importe, je m'estimerai assez heureux d'avoir voulu contenter votre cœur de père en remplissant un devoir.

Le 27 avril, jour fixé pour notre départ, la communauté s'étant assemblée dans la chapelle intérieure, nous récitâmes ensemble l'itinéraire des clercs et nous nous mîmes sous la puissante protection de Marie Immaculée, notre aimable Mère. Impossible de vous exprimer tout ce que mon cœur ressentait de bonheur et de joie au moment où les prières de mes Frères, montant vers le ciel, demandaient ardemment à Dieu, par Jésus et Marie, le succès de notre Mission. Il me semblait alors que les fatigues inséparables d'un long et pénible voyage, comme celui que nous étions sur le point d'entreprendre, allaient complétement disparaître, tellement je comptais sur l'efficacité du secours d'en haut. Je me plais à reconnaître tout de suite que ce sentiment ne fut pas tout à fait imaginaire ; car si nous eûmes bien des peines, le Seigneur et sa bonne Mère surent les alléger par le contre-poids de bien des consolations. Mille remercîments donc à Votre Grandeur, et à tous nos Pères et Frères d'Ottawa, dont les bonnes prières pour nous ont été si pleinement exaucées.

Ayant obtenu notre passage sur les canots de Sir George Simpson, gouverneur de l'Honorable Compagnie de la baie d'Hudson, pour nous rendre à Mattawan, nous ne voulûmes,

[1] Mgr Guigues, Evêque d'Ottawa, Provincial du Canada.

par délicatesse, y prendre notre place qu'au Portage du Fort. Le steamboat nous transporta, sans embarras, jusque-là. Nous partîmes deux jours avant les canots, pour ne pas nous exposer aux inconvénients d'une arrivée trop tardive. Nous savions, du reste, que nous serions reçus avec la plus aimable hospitalité par M. Bouvier, Curé de l'endroit.

Malgré toutes nos précautions, il nous arriva un petit contretemps, ménagé, sans doute, par la Providence, soit pour nous faire expier les douceurs du Portage, soit pour nous préparer à des assauts plus redoutables. Les canots, qui, comme vous le savez, devaient nous prendre à ce village, passèrent pendant la nuit sans s'arrêter. Jugez quelle fut notre peine au matin : manquer les canots, c'était manquer la mission. Il nous restait une ressource, c'était de nous rendre en voiture jusqu'à Pembrook, où probablement devait s'arrêter la brigade. Comme vous le pensez, nous fîmes diligence. Partis à neuf heures du soir du Portage, nous arrivâmes à Pembrook à quatre heures du matin, grâce à l'activité d'un brave Ecossais, que nous récompensâmes en conséquence. Mais, ô douleur! point de canots; ils avaient gagné le Fort William. Ici mes craintes augmentaient devant les chances moins probables d'atteindre la brigade. Il nous fallait faire 12 milles sur le lac des Allumettes, et pas de canot. La Providence nous tira d'embarras, en nous envoyant l'excellent M. Burke, qui nous trouva un canot et deux bons Irlandais, dont les bras vigoureux nous firent en quelque sorte voler sur l'eau.

Du plus loin que nous aperçûmes Fort William nos yeux cherchaient les canots. Tantôt nous pensions les voir, et tantôt ils semblaient disparaître, jusqu'à ce qu'enfin la terrible réalité vint glacer nos cœurs : ils étaient partis. Ah ! s'il est une circonstance dans la vie où le cœur du Missionnaire éprouve une vive inquiétude, c'est celle où il se voit exposé à manquer sa mission. Quoi ! ne pas revoir ses chers enfants des bois, ne pas leur donner, cette année, les consolations de la Religion ; peut-être en est-il de dangereusement malades ; peut-être en est-il de fortement tentés d'abandonner la prière, et qui comptent sur les conseils et les secours de la Robe noire pour être

raffermis dans la foi ! oh ! il y a dans ces pensées, qui inondent en émoussant son cœur, quelque chose de triste et d'accablant. Il faut s'être trouvé dans de semblables circonstances pour comprendre toute la peine que nous ressentions, mon compagnon et moi.

Que faire? Le poste était désert. Il y avait bien là un canot, mais pas d'hommes, excepté le commis, dont la consigne n'est guère moins triste que celle d'un soldat aux arrêts. Trois heures se passent sans qu'il soit possible de se résoudre à rien. Tout à coup survient un homme qui, nous voyant dans le plus grand embarras, s'offre, par compassion sans doute, à nous conduire jusqu'à la rencontre des canots, pourvu qu'un autre homme veuille se mettre à la rame avec lui. Cette offre généreuse fit renaître en nos cœurs un rayon d'espérance. La Providence achèvera son ouvrage, dîmes-nous intérieurement. En effet, quelques instants après, le frère de cet homme, lui aussi, s'offre à venir avec nous.

Il était six heures du soir. N'importe : il n'y a pas de temps à perdre. Le commis nous donne son canot, et nous partons, décidés à naviguer toute la nuit. Pas n'est besoin de vous dire, Monseigneur, que nous nous mîmes à la rame avec eux, aussi longtemps que nos forces et notre habileté purent nous le permettre.

Le jour se levait, quand nous arrivâmes au Portage des Joachim, tout épuisés de fatigue et tombant de sommeil. Il nous fallut continuer notre route. A quelques milles au-dessus des Joachim, nous rencontrâmes un homme qui voulut se joindre à nous, et nous aider à nous rendre chez M. Ryan, où nous fûmes accueillis avec cette cordialité commune à tous les Irlandais sur qui le Protestantisme n'a pas encore déteint. Le charitable M. Ryan et sa pieuse femme nous offrirent d'abord à prendre un peu de nourriture ; mais s'apercevant bien vite que c'était moins la faim que le besoin de sommeil qui épuisait nos forces, ils nous dirent : *Révérends Pères, nous serions heureux de nous entretenir quelques instants avec vous, mais vous n'êtes plus capables de vous tenir debout, il vous faut absolument prendre quelques heures de repos. Vous n'y perdrez rien ; je vous*

donnerai deux hommes de ma ferme, qui vous aideront à continuer votre route avec plus de rapidité. Aussitôt dit, aussitôt accepté. Nous les priâmes, par précaution, de ne pas nous laisser dormir plus de deux heures. Il n'est pas nécessaire de vous dire si nous mîmes longtemps à nous endormir, et si, les deux heures écoulées, nous étions encore dans un profond sommeil. Ce ne fut pas sans compassion qu'au temps désigné l'on vint nous réveiller.

Après un excellent dîner, M. Ryan, faisant ses travaux agricoles, fit embarquer ses deux meilleurs hommes, pour nous conduire jusqu'à Mattawan, et même, sachant que nous aurions un mauvais bout de rivière à franchir, il nous donna un mot d'écrit, afin de prendre sur notre route un autre brave Irlandais parfaitement au courant de tous les passages dangereux. Nous eûmes le temps de faire le portage de la roche Capitaine avant la nuit, et comme la rivière n'offrait pas de grandes difficultés sur un assez long parcours, nous continuâmes notre route encore une troisième nuit. Vous vous demandez, sans doute, pourquoi nous pressions ainsi notre marche. En voici la raison :

Ordinairement, le jour même où les canots de Sir George passent à Mattawan, celui de Témiskaming vient à leur rencontre. Or, c'est dans ce canot que doivent s'embarquer les Missionnaires pour se rendre à ce dernier poste. L'eussions-nous manqué, nous devions renoncer à notre mission. Heureusement nous arrivâmes cette fois avant le canot. Nous fîmes halte et consacrâmes notre temps à donner les secours de la Religion à quelques familles sauvages et canadiennes des environs. Enfin, notre canot arrivé, nous nous embarquâmes joyeux et bien reposés, ayant déjà complétement oublié les épreuves passées, qui, loin de nous avoir affaiblis, nous avaient rendus plus aguerris pour en affronter de nouvelles. C'est ainsi que l'admirable Providence tire toujours le bien du mal.

Cette navigation, sur un lac de 75 milles de longueur, fut heureuse, sauf un vent violent et un déluge de pluie qui nous retardèrent une demi-journée. Cette tempête se déchaîna contre nous la veille de l'Ascension. Nous n'avions que

20 milles à faire pour arriver au Fort. Je dis aux sauvages : *Mes enfants, je désirerais bien me rendre au poste pour célébrer la grande fête au milieu de vos frères ; y aurait-il le moindre danger à continuer notre route ?* — *Père,* me répondirent-ils, *nous désirons autant que toi ce même bonheur. Le vent est fort, il est vrai, mais nous pouvons lutter contre lui ; nous sommes d'avis de ne point perdre de temps.* Cela dit, ils mirent toute leur énergie à braver l'orage. Nous glissions rapidement à travers les vagues, quand tout à coup, rivalisant d'efforts contre nous, le vent se lève avec fureur et semble nous crier : « Vous n'irez pas plus loin. »

Nous étions en face d'une roche taillée à pic, et portant fièrement sa tête à plus de deux cents pieds au-dessus du niveau du lac. Tantôt les vagues menaçaient d'inonder notre frêle embarcation, tantôt de nous briser contre les rochers à fleur d'eau. Nos intrépides rameurs, accoutumés à tout ce fracas du ciel et de l'onde, ne se laissaient point intimider. En quelques coups d'avirons ils mirent à terre, où nous campâmes le reste de la nuit. Dès le point du jour, nous dîmes la Sainte Messe sous la tente, ne rougissant pas d'avoir à offrir une si pauvre demeure à Celui qui a bien voulu naître pour nous dans une étable, et nous partîmes. A quatre heures P. M., nous touchâmes à Témiskaming, bénissant Jésus et Marie Immaculée de nous avoir arrachés à mille dangers.

Ce soir-là même, nous commençâmes les saints exercices de la Mission, au milieu des sauvages qui se trouvaient au poste. Mon compagnon, qui possède mieux la langue que moi, leur donna, pendant trois jours, des instructions appropriées à leurs besoins. La Mission d'Abitibi réclamant immédiatement ses soins, il dut s'y rendre, me laissant seul achever l'ouvrage qu'il avait si bien commencé. Je craignis un instant que mon incapacité ne fît tort à la Mission. Mais Dieu, qui n'abandonne jamais ceux dont les prières montent vers lui, portées par la divine Mère, me donna une confiance telle que, sans hésiter, je me mis à prêcher, comme si j'eusse parlé la langue sauvage depuis des années. Tous écoutèrent la parole de Dieu, non pas comme certains catholiques, en critiquant le prédicateur, mais en vrais enfants de la Prière : tous se réconcilièrent avec

leur Dieu, et eurent le bonheur de s'asseoir au banquet des Anges. Les indifférents des années précédentes se montrèrent plus zélés pour se faire instruire ; ils assistèrent assidûment au catéchisme, que j'enseignais quatre heures par jour.

Depuis que l'Honorable Compagnie, sur la demande de mes devanciers, a supprimé les liqueurs fortes, les sauvages augmentent en nombre et en vertu. Si nous réussissons à les empêcher de s'en procurer d'autre part, ils feront définitivement notre consolation.

La Mission achevée, il fallut songer au départ. Au moment où je prenais place dans le canot, en route pour Moose-Factory, les sauvages se rendirent sur le bord du lac et renouvelèrent cette scène touchante des adieux, que Votre Grandeur connaît déjà, et qui brise chaque fois le cœur du Missionnaire. Les bruyantes détonations de fusils accompagnèrent nos canots jusqu'à ce qu'ils eussent disparu à l'horizon.

Après six jours de navigation et de campement, nous arrivâmes sains et saufs à Abitibi, où s'était rendu mon compagnon depuis une vingtaine de jours. Vous serez heureux d'apprendre que cette Mission est en plein succès. Trois cent cinquante sauvages ont régulièrement assisté aux exercices religieux, et en ont bien profité. Six d'entre eux, après avoir reçu une instruction suffisante, ont été régénérés dans les eaux saintes du baptême.

Les sauvages d'Abitibi, bien qu'ils mènent une vie très-morale, sont un peu apathiques pour la Religion. Les cérémonies du culte seraient, je crois, un puissant moyen de ranimer leur piété. C'est avec regret que le Missionnaire se voit obligé d'y renoncer. Que peut-il, en effet, si loin de tout lieu civilisé, ne pouvant porter dans ses missions que le strict nécessaire pour l'exercice du saint ministère ? Il ne peut que prier et inviter les bonnes âmes à prier, afin que Dieu supplée à la pauvreté du culte extérieur par une foi vive et ardente, capable d'entretenir dans le cœur du sauvage l'amour de notre sainte Religion.

Notre brigade, composée de quatre canots, s'accrut à ce poste de quatre autres, ce qui nous donna un personnel d'en-

viron cinquante sauvages chargés de nous conduire ; avec un tel nombre, nous pûmes avoir tous les soirs, sous la tente, des exercices religieux, et faire retentir les forêts de chants sacrés.

Ce voyage jusqu'à Moose n'eut rien de particulier, sinon que nous faillîmes être mangés vifs par les moustiques et les mouches noires. Nos ennemis nous obligèrent à guerroyer jour et nuit, ce qui ne contribua pas peu à augmenter nos fatigues. Nous sortîmes enfin victorieux du combat, non sans avoir perdu beaucoup de sang sur le champ de bataille.

Arrivés à Moose le 22 juin, nous en repartîmes immédiatement pour Albany, notre dernière Mission, où les sauvages, nous dit-on, nous attendaient depuis plusieurs jours, dans la plus complète disette de vivres. Les Missionnaires ont coutume d'aller à Albany sur la goëlette qui fait le service de Moose. Comme celle-ci n'était pas arrivée, nous n'hésitâmes pas à nous confier à de frêles canots d'écorce, aimant mieux exposer notre vie à la merci des flots que de laisser souffrir et peut-être mourir quelques-uns de nos chers enfants. Du reste, la pensée que nous avions été jusque-là les enfants gâtés de la Providence, nous fit présumer de sa protection spéciale, dans une circonstance où il s'agissait pour nous de sauver la vie à plusieurs familles.

Nous mîmes six jours à franchir le court espace de cent milles, par un mauvais temps, tel que les sauvages n'en avaient jamais vu. Grâce à Dieu, nous entrâmes à Albany, le 8 juillet, sans avoir éprouvé le moindre accident. On ne nous avait point trompés, en nous disant que nos sauvages jeûnaient ; nous en eûmes la preuve en les voyant assemblés sur le rivage pour nous faire la réception d'usage. Ils ressemblaient moins à des êtres vivants qu'à des spectres ambulants, tant leurs yeux étaient éteints, leurs visages pâles et amaigris. A chacun d'eux je disais : *Mon enfant, tu es malade ;* et eux me serraient davantage la main, en disant : *Non, Père, mais nous jeûnons en attendant les secours de la bonne Prière.* Voilà les sacrifices que les pauvres sauvages savent s'imposer dans un esprit de foi. Que penser maintenant de tant de catholiques

des pays civilisés, qui, n'ayant pas la millième partie des incommodités de ces gens-là, manquent cependant si souvent d'assister aux offices divins, même d'obligation? N'est-ce pas une honte d'immoler sa foi à la paresse ou au respect humain?

Nous fûmes reçus au poste avec la plus grande cordialité. Je profitai de la bienveillance du bourgeois pour le prier de donner un peu de nourriture aux plus nécessiteux d'entre les sauvages. *Je le ferais volontiers*, me dit-il, *mais il n'y a ni farine, ni biscuits dans le magasin; je n'ai rien dont je puisse disposer avant l'arrivée de la goëlette*. Dans l'impossibilité de les secourir pour le présent, nous commençâmes de suite les exercices de la Mission. C'était à qui s'approcherait le premier des Sacrements, afin de regagner au plus vite les terres de chasse. De temps en temps, nous avions le navrant spectacle d'en voir tomber en pamoison dans la chapelle, tellement la fatigue et la faim les avaient affaiblis. Comment pourrait-il en être autrement? ils n'avaient pour toute nourriture que des herbes bouillies à l'eau. Quelques-uns nous quittèrent le second jour de la mission. Les autres, ayant reçu quelques provisions à l'arrivée de la goëlette, suivirent régulièrement tous les exercices, avec une piété édifiante. Dieu soit loué! Vive Marie! Malgré leurs misères de toutes sortes, pas un seul de nos chers enfants des bois n'est reparti sans s'être nourri du pain des forts.

Ce n'était pas sans regret, ni sans verser beaucoup de larmes, qu'ils voyaient venir le moment de la séparation. Tous auraient voulu nous garder avec eux, car tous désirent ardemment d'être instruits dans la sainte Prière. Heureusement presque tous savent lire, et peuvent puiser, dans les quelques livres imprimés à leur usage, de quoi alimenter leur foi et leur piété. Nous leur ferons un grand bien si nous travaillons à les munir de livres pieux et instructifs. Espérons que la Providence nous aidera à parvenir à cette fin. En attendant, prions et faisons prier pour eux.

Albany, le 15 décembre 1859.

Mon Révérend Père,

Je n'en doute pas, ce sera avec un grand plaisir que vous recevrez le peu de nouvelles que nous pouvons vous envoyer du fond de notre solitude. Nous avons terminé, il y a un mois à peine, des missions que nous fîmes pour la première fois. La divine Providence, qui nous ménageait dans ces missions des jours d'épreuves et des jours de joie, a permis que je ne me séparasse point du cher P. Pian, mon seul compagnon; j'aurai donc le plaisir de parler, dans tout le cours de cette lettre, de mon excellent confrère.

Cette année, l'hiver a été précoce. De fortes gelées sont venues de bonne heure. Dans la nuit du 17 octobre, la terre s'est revêtue d'un beau manteau de neige ; le 18 au matin, la neige avait dans nos parages une épaisseur de deux pieds, et les ponts de glace s'étaient formés sur les eaux; le thermomètre, dans sa marche rétrograde, s'était précipité jusqu'au 17e degré Réaumur au-dessous de zéro. Si nous avions les ressources et le talent que vous avez au Canada pour profiter des avantages de l'hiver, nous en jouirions à notre aise, depuis le 15 octobre jusqu'au mois de mai prochain.

Un mois avant le commencement des grands froids, nous résolûmes de profiter d'une occasion qui se présentait d'entreprendre une nouvelle mission. Elle ne peut se faire qu'à cette saison de l'année. Quelques hommes d'Albany se rendaient à Képeskak, qui est une sorte de lieu de réunion des sauvages, pour faire la chasse aux oies; il se trouve à 75 milles au nord de notre poste. De là nous pouvions aller à Lawachi, autre lieu de chasse, à 25 milles plus loin. Le temps de cette chasse fait sortir de leurs bois et amène sur la côte bon nombre de sauvages, que nous ne voyons jamais à Albany ; nous nous déterminâmes à courir après eux, à l'exemple du Bon Pasteur qui court après la brebis égarée, et nous partîmes gaiement sur un bateau pour faire la chasse aux sauvages avec les hommes qui allaient aux mêmes lieux faire la chasse aux oies.

Cette mission nous a coûté beaucoup. Nous savions, en la commençant, que nous nous exposions à quelques souffrances, surtout à cause de l'approche de l'hiver ; mais nous savions aussi que Dieu unit ordinairement les consolations spirituelles aux épines de la croix. Permettez-moi de raconter avec quelques détails cette expédition, qui sera le sujet principal de ma lettre.

Notre esquif, poussé par un bon vent sur la baie d'Hudson, alla mouiller en vingt-quatre heures à l'embouchure de la petite rivière de Képeskak, que nous allions remonter. L'entrée de cette rivière est des plus difficiles. En général, l'entrée de toutes nos rivières ressemble à celle-ci. Le chenal, large de plusieurs lieues, est coupé par des bancs de sable et des bas-fonds. Nous n'eûmes, grâces à Dieu, ni retard, ni danger à subir ; mais le bon Dieu, après nous avoir jusque-là traités en enfants en nous donnant bon vent et bonne marée, permit bientôt que nous fussions traités en vrais chrétiens. Nous y voici : première croix, c'est la privation d'offrir le Saint Sacrifice ; dure privation ! qui se fit sentir dès le lendemain de notre départ, et ne se renouvela que trop souvent dans la suite. Le samedi, nous ne pûmes aller à terre dans la matinée ; le rivage était trop vaseux ; et malgré toutes les précautions que l'on pouvait prendre pour garder l'équilibre en marchant dans ces lieux, parfois il arrivait des accidents qui préparent de l'ouvrage à l'aiguille et à la brosse, et qui laissent à la soutane des traces de glaise qui ne disparaissent qu'avec le morceau.

Dieu soit loué ! Le dimanche nous sommes à Képeskak. Les familles peu nombreuses des environs sont bientôt réunies. Dans une pauvre tente, rappelant très-bien l'étable de Bethléem, nous avons le bonheur d'adorer Notre-Seigneur descendu parmi nous. Cinq jours d'apostolat sont consacrés avec assiduité à ces âmes, que nous sommes allés chercher dans leur désert. Comme leur attention à la parole de Dieu, comme leur application à correspondre à la grâce fait du bien au cœur du Missionnaire ! On voit bien à l'expression des visages que ces âmes dociles sont vivement touchées par les inspirations de Dieu qui les visite en même temps que le prêtre. Des chants de joie

et de pieux cantiques que nous leur apprenons rendent encore plus attrayantes nos douces réunions; nous avions appliqué des paroles en sauvage à des airs de cantiques français.

Le vendredi suivant, nous partîmes par l'intérieur des terres pour Lawachi, qui était le dernier point à visiter. Nous espérions aller toujours en canot pour faire nos 25 milles. Le jour du départ, le bon P. Pian dut faire *devant de canot* et forcer l'aviron. Le soir, nous arrivâmes fatigués à un portage qui nous promettait un dur travail pour le lendemain. Nous dressâmes notre tente, nous récitâmes notre office, et, quand nous eûmes pris une très-légère collation, nous nous endormîmes autour de notre feu. Je le dis sans orgueil : nous avions assez travaillé pour ne pas désirer de prendre notre souper et pour chercher le repos de préférence; mais nous aurons soin, à l'avenir, quand nous ferons nos préparatifs de voyage, de ne pas oublier, dans la précipitation, certaines choses essentielles à un repas, dont plusieurs fois encore après nous remarquâmes l'absence. La nuit fut bonne; rien ne vint interrompre notre sommeil, si ce n'est quelques oies et quelques baleines. C'eût été un bien grand plaisir pour mon Père Pian de voir quelques-unes de ces énormes baleines dont la force est si prodigieuse, mais il n'a pu se satisfaire; celles qui venaient folâtrer dans la rivière étaient petites, et aucune d'ailleurs n'a eu la complaisance de venir se placer sous son regard et se faire admirer. Le lendemain, aux premiers rayons du jour, le déjeuner ne nous ayant pas causé de retard, nous commençâmes notre journée par une promenade dans un petit bois; ce bois était entrecoupé de marécages; ils n'avaient pas assez d'eau pour permettre d'aller en canot, mais assez de vase pour nous obliger à de grands détours et à nous frayer une route à travers les broussailles. Pendant que nos sauvages s'enfonçaient dans la boue du marécage, les uns tirant, les autres poussant le canot, nous autres, avec la bonne intention d'échapper à leurs inconvénients, nous en subissions d'autres du même genre. Les arbres, que nous ne pouvions éviter de coudoyer, nous envoyaient des aspersions abondantes; puis, le sol sur lequel nous marchions ressemblait quelquefois au marécage voisin;

enfin, lorsque vers dix heures nous pûmes entrer dans le canot, notre toilette ne laissait rien à désirer; la neige alors tombait en abondance pour tout recouvrir et pour rafraîchir nos visages : c'était le complément. Nous la laissâmes faire pour ne songer qu'à guerroyer contre de petits canards qui fuyaient devant nous. Dans un quart d'heure nous en noyâmes quatre. La chasse n'est-elle pas une industrie du Missionnaire, surtout dans les circonstances comme celles où nous étions? Mais notre joie fut aussitôt après changée en une autre; après quelques minutes de plus, nous étions à Lawachi. Nos vœux vont enfin s'accomplir! que Dieu nous soit en aide dans le saint ministère que nous allons sans retard entreprendre pour sa plus grande gloire.

Tandis que nous nous occupons de préparer dans les broussailles une place où planter notre tente, les sauvages des environs viennent avec empressement nous faire leur première visite. A peine avons-nous prononcé ce mot terrible NI WAKATAN, ce qui veut dire *je n'ai pas mangé*, qu'aussitôt ils nous apportent des oies, du poisson, et des chaudières pour les bouillir. Pendant que notre souper-déjeuner-dîner se cuisait, nous nous préparions à commencer la mission. Notre âme aussi avait faim et soif, — et de quoi? — des âmes de ces sauvages tant désirés. Déjà un de nos chrétiens était parti en ambassade pour annoncer la bonne nouvelle de notre arrivée à plusieurs familles campées à diverses distances. Le soir, à la prière, nous avions plus de cinquante personnes qui, pour la plupart, n'avaient jamais vu de prêtre.

Depuis ce moment jusqu'aux derniers adieux nous n'avons jamais été seuls, et, à cause de la distance de leurs cabanes, plusieurs de ces bons sauvages voulurent coucher différentes fois autour de notre tente, malgré la gelée de la nuit. Pendant cinq jours nous ne cessâmes de les instruire, et tous, jusqu'aux vieillards qui se trouvaient dans le nombre, se prêtaient merveilleusement à nos efforts. Les moins ignorants nous venaient en aide en enseignant aux autres ce qu'ils savaient de notre sainte Religion; et ceux qui ne savaient rien n'étaient contents que lorsqu'on leur faisait répéter leurs prières. Après bien des

instructions, nous confiant au zèle ardent que montraient ces pauvres enfants et croyant voir en eux des dispositions sérieuses à garder les nouveaux engagements qu'ils allaient contracter, nous consentîmes à accorder la grâce du baptême à trente-huit d'entre eux. Presque tous nos catéchumènes étaient adultes. Ce jour-là fut beau pour les nouveaux frères et pour nous. Un tel bonheur dissipe bien des peines et n'en laisse au plus qu'un léger souvenir. Vive Jésus! devait s'écrier saint François-Xavier dans les steppes de l'Inde, quand il avait répandu sur quelques fronts l'eau de la renaissance spirituelle; pourquoi n'aurions-nous pas nous-mêmes eu les mêmes sentiments? Ah ! vive, vive Jésus ! Viennent maintenant de nouvelles tribulations, avec l'aide du bon Maître nous serons encore pleins de zèle et résignés à tout.

Nous avions atteint le terme de notre voyage. Le 28, nous nous séparâmes de nos nouveaux chrétiens, qui nous ont tous promis avec assurance de venir nous voir au printemps prochain, afin de se faire mieux instruire. Pour retourner de Lawachi à Képeskak, nous ne pouvions plus prendre la route par laquelle nous avions passé en y allant, parce que nous ne trouvions pas de sauvages qui voulussent nous conduire par cette route, et que d'ailleurs nous avions trop souffert en passant dans les broussailles. Nous ne pouvions non plus nous rendre à Képeskak par la mer; le vent rendait la mer trop dangereuse dans un canot. Nous nous décidâmes donc à prendre ce que nous appelons la voie du marécage. Représentez-vous un marais de 15 à 18 milles, où l'on ne peut trouver une seule place pour mettre le pied sans s'enfoncer jusqu'au genou et quelquefois davantage, traversé par un nombre infini de petits ruisseaux qu'il faut passer à gué en s'enfonçant plus que jamais; voilà dans quel marécage nous nous embarquâmes, n'ayant pour nous guider que les traces de quelques sauvages qui avaient passé par là avant nous pour aller traiter des pelleteries avec le *sloop-master* à Képeskak. Nous n'osâmes pas nous mettre en uniforme avec les sauvages qui nous accompagnaient; ceux-ci allaient pieds et jambes nus; afin de nous éviter les coupures de roseaux, nous crûmes prudent d'ajuster

à nos pieds une petite paire de bottes à la façon des Esquimaux, mais sans chaussons ni autre chose pour nous garantir du froid, quoiqu'il fût vif le matin de notre départ, car nous savions que nous serions tout mouillés dès que nous poserions le pied sur ce terrain, qui n'est bon à autre chose qu'à engraisser les outardes qui y fourmillent. Bientôt nous nous aperçûmes que le système des sauvages était le plus simple et presque le seul praticable ; en effet, nos petites bottes furent à l'instant remplies d'eau et de boue, nos jambes furent bientôt fatiguées de traîner ce lourd fardeau; à peine avions-nous fait un demi-mille que nous portions nos bottes sur le dos, au lieu de les porter aux pieds. Nous ne fûmes pourtant pas sans éprouver d'autres inconvénients; nous sentîmes aussitôt des douleurs aiguës à nos pieds ensanglantés ; à chaque pas nous posions le pied sur des herbes marines tranchantes comme des rasoirs anglais. Enfin, nous arrivâmes pour la seconde fois à Képeskak vers le coucher du soleil, tout couverts de boue et harassés de fatigue.

Peu s'en est fallu que nous ne nous fussions rencontrés à Képeskak avec un diacre de l'*Eglise établie*. Je n'assurerai pas que ce Monsieur eût consenti, pour les intérêts de sa secte, à supporter les fatigues du trajet que nous venions de faire ; au moins ne l'a-t-il pas prouvé ; cependant il venait de montrer une certaine énergie en essayant de venir nous rejoindre sur notre route. Ce diacre avait été envoyé de Moose pour voir des sauvages protestants qui vont à la chasse à environ 15 milles d'Albany, le point de notre départ. Ayant craint que nous ne fissions des prosélytes parmi deux ou trois familles des siens qui étaient à la chasse à Képeskak, il se mit en route pour y venir avec un métis assez expérimenté ; il prit la voie de la mer sur son petit canot. Mais bien vite le vent souffla si fort, qu'il fut obligé d'aller à terre dans un endroit presque inabordable, et, n'ayant pu se remettre à flot à cause de l'agitation que causait le vent, il fut contraint avec son métis de porter le canot et tout le bagage à 3 milles de distance dans le bois et de terminer ainsi l'expédition après un voyage de deux lieues. J'ai vu ce Monsieur depuis, il m'a dit lui-même qu'il

avait passé proche de la mort. Mais que serait-il devenu si son bagage eût été augmenté de son épouse ?

Nous eûmes à Képeskak la consolation de revoir les familles auxquelles nous avions fait la mission à notre premier passage ; nous fûmes heureux d'y dépenser quelques jours en exercices spirituels pour consolider l'œuvre de la Mission ; nous vîmes aussi quelques nouvelles familles de sauvages qui venaient d'y arriver. Néanmoins, afin de profiter des derniers jours qui nous restaient avant que la mer ne se gelât, nous montâmes sur un bateau de l'Honorable Compagnie, le *Sloop-Master*, qui descendait la rivière le 7 octobre pour se rendre par la mer à Albany, notre résidence.

Les vents contraires nous firent arrêter à peu de distance de l'embouchure de la rivière. Comme nous eûmes alors l'occasion de voir un nombre prodigieux d'oies et de canards sauvages, je prends la liberté de vous dire quelques mots sur la chasse de ces oiseaux, qui est une des principales ressources de nos sauvages. Les oies, les pluviers et les canards sauvages passent deux fois par an dans nos parages. Au mois de mai, ils se rendent vers le Nord. Ils vont, à ce qu'on dit, déposer leurs œufs dans certains lacs peu profonds où personne ne pense à aller porter l'épouvante dans la jeune famille. Ils repassent vers le mois de septembre pour aller dans leurs quartiers d'hiver. A leur passage du printemps, ces oiseaux ne s'arrêtent pas, et, grâce à cet instinct providentiel qui les fait voler au delà de l'habitation des hommes, ils échappent en général avant leur ponte à l'adresse de nos sauvages. Il n'en est pas de même en automne. Ils s'arrêtent alors dans nos marais, où ils aiment à séjourner quelque temps avant de continuer leur voyage. Ils sont alors en nombre si prodigieux, que l'on en tue, m'assure-t-on, plus de trente mille en moins d'un mois. Cette chasse fructueuse exige d'ailleurs une certaine habileté et du courage. Nos bons chasseurs commencent par se fabriquer un nombre considérable d'oies postiches, qu'ils font avec des broussailles ; puis ils placent ces fausses oies dans l'endroit où ils ont résolu de faire la chasse, et ils se cachent tous auprès d'elles, souvent couchés mollement dans la

boue du marais pendant toute la journée ; ils cherchent à attirer les oiseaux autour d'eux en imitant leurs cris. Quand les oies volent à eux, attirés par ces piailleries trompeuses, alors ils les abattent à coups de fusil, sans se découvrir et en continuant à crier ; on réussit à en tirer de cette manière quelquefois soixante ou quatre-vingts sans changer de place. Mais on a bien soin de ne jamais tirer tandis que les oies mangent dans le marais, parce que les déranger dans cette opération, c'est leur donner un congé sans retour. Les mêmes ruses réussissent à l'égard des pluviers et des canards. Les dépouilles opimes de ces précieux oiseaux font oublier aux pauvres sauvages leurs souffrances ; mais bientôt après le passage des oiseaux recommence pour eux un long et dur carême qui ne finit pas toujours à Pâques. Pendant l'hiver beaucoup d'entre eux ne vivent que de la chasse aux renards, qui suffit difficilement à leurs besoins, et quand ils sont trop affamés, ils vont jusqu'à deux cents lieues dans le nord, où ils trouvent des daims à chasser.

Nous nous détachâmes de l'embouchure du Képeskak le 10 octobre, après trois jours d'immobilité. Ce fut pour nous une journée magnifique ; dès le soir nous mouillâmes en vue d'Albany ; et, nous réjouissant un peu trop vite de la brièveté de notre voyage, nous nous endormîmes avec la conviction bien trompeuse d'avoir une belle journée le lendemain pour entrer en plein jour dans notre port. Nous fûmes bien déçus à notre réveil ; hélas ! nos malheurs ne semblent que commencer. J'entreprends un long récit en vous les racontant ; ils ont été assez terribles pour nous faire croire que le *Machi Manitou*, le Mauvais Esprit, en soulevant contre nous les flots et les vagues, et en nous chassant du port où nous voulions entrer, avait voulu nous punir dans sa colère de lui avoir enlevé trente-huit victimes. Puissions-nous encore mériter sa vengeance ! si Dieu permet qu'elle se déchaîne, nous le bénirons encore.

Un brouillard épais couvrait les flots dans la matinée du mardi 11 octobre. Ce brouillard nous retenait cloués à notre place sur nos ancres, à cause de la difficulté des abordages tout le long de la côte. Car non-seulement nos marins, encore peu

expérimentés, ne s'éloignent jamais jusqu'à perdre de vue le rivage, mais il y a trop de détours à faire à l'entrée des rivières pour que le pilote ose s'y risquer dans les ténèbres. Nous passâmes tranquillement toute la journée et les deux suivantes dans un calme plat et sans communication avec le fort, d'où peut-être on nous avait aperçus dans la soirée du lundi. Enfin une éclaircie dans le ciel commença dans la journée du jeudi ; nous nous hâtions pour en profiter de lever nos ancres et de déplier la voile, mais aussitôt nous nous aperçûmes qu'une tempête allait survenir et ne nous donnerait pas le temps d'aller à terre. Cette tempête fut longue et désastreuse. Dès que nous vîmes les flots se soulever et fatiguer le sloop, nous rejetâmes les ancres à l'eau. A notre grande surprise, le vent diminua tout à coup, et il ne tomba qu'un peu de neige de ces gros nuages qui nous enveloppaient. L'espoir renaissait donc ; nous livrâmes le bateau au courant. Fol espoir ! la mer blanchit encore, entra en courroux ; un ouragan se déchaîna ; encore une fois nous repliâmes la voile et jetâmes l'ancre aussi vite qu'il se pouvait. Quatre-vingts brasses de chaîne étaient déjà dehors, quand on entendit le capitaine pousser ce cri : *Mon Dieu ! nous sommes perdus !* La chaîne avait cassé, et notre bateau était le jouet du vent. Alors je rejoignis mon confrère dans la cabine, et nous nous préparâmes à la mort, si c'était la volonté de Dieu que nous fissions naufrage. Ce fut alors que nous comprîmes très-bien qu'il ne faut jamais attendre au dernier moment pour se préparer à la mort ; car pendant les quelques moments que nous passâmes dans la chambre, nous dûmes employer au moins la moitié de notre attention à nous défendre des objets que l'agitation du vaisseau faisait rouler de tous côtés et qui menaçaient de nous écraser. Nous remontâmes promptement sur le pont, pour aider à la manœuvre. Deux hommes de l'équipage avaient le mal de mer, nous les remplaçâmes. Il était inutile de songer à aller à terre, mais nous conçûmes l'espoir qu'en restant dans la haute mer nous serions entraînés par le vent dans la direction de Moose, qui est à 100 milles en dérive d'Albany ; et nous cherchâmes à nous rendre dans ces pa-

rages sans croire que nous y aborderions, mais pour sortir de notre position et prolonger notre vie jusqu'au lendemain matin. Il était cinq heures du soir et une nuit terrible commençait à nous envelopper de ses ténèbres.

Malgré la violence du roulis qui nous mettait presque dans l'impossibilité de nous tenir debout sur le pont, nous dépliâmes un peu la voile et nous vîmes avec plaisir que le sloop filait assez bien. Il était nuit depuis longtemps, lorsque je rentrai dans la cabine avec mon confrère pour prendre un peu de repos. Oh ! qu'une nuit est longue ainsi passée entre la mort et la vie ! Nous réussîmes à dormir un peu, mais souvent les hommes de l'équipage venaient nous réveiller et nous demandaient à chaque fois s'il fallait encore longtemps avant qu'il fît jour, afin que nous pussions voir où nous étions. Le jour vint enfin ; mais quel jour ! La neige tombait à gros flocons, et le brouillard était si dense, qu'il ne nous permettait de voir que les vagues qui venaient se briser sur notre pauvre sloop. Pendant la nuit, nous avions craint d'arriver à l'improviste sur les bancs de sable ; maintenant nous nous croyions près de ceux qui sont à l'entrée de la rivière de Moose, et cependant nous courions, poussés par le vent et les vagues, sans savoir où nous diriger. Il était déjà plus de neuf heures, le matin de ce vendredi, avant que nous nous fussions résolus à nous arracher du pont, afin de nous mettre en règle avec le bon Dieu ; nous allâmes réciter notre bréviaire ; nous le récitâmes pour demander au bon Dieu qu'il voulût bien nous envoyer un peu de soleil ; déjà nous avions promis une messe à la même intention. Le bon Dieu eut pitié de nous. Vers onze heures un rayon de soleil perça le brouillard, et ce rayon nous sauva la vie, car il nous montra que nous étions au milieu des brisants à l'embouchure de la rivière de Moose, et que nous allions droit sur un d'eux. Quelques minutes plus tard, et nous étions perdus. Il faut remarquer aussi qu'à peine eûmes-nous le temps de reconnaître notre route de salut, que le ciel se couvrit immédiatement de nouveau. Nous n'eûmes qu'à tourner un peu à gauche et nous étions sauvés. Nous étions venus beaucoup mieux que nous n'avions lieu de l'espérer ;

mais le chenal de la rivière est si étroit, qu'il est bien facile de le manquer. Quelques minutes après, nous remerciions le bon Dieu en entrant dans la rivière. Je ne vous cache pas que nos peines se convertirent en joie dans ce moment, nous ressuscitions à la vie. Nous ne nous hâtâmes pas de continuer notre route, nous attendîmes le lendemain sans impatience ; nous remontâmes la rivière toute la journée du samedi, et le dimanche nous eûmes le bonheur de dire la Sainte Messe à Moose, et d'y remercier encore le bon Dieu de sa lueur bienfaisante ; et nous avions bien raison, car tout l'équipage, quoique tout protestant, avoua que c'était une faveur signalée qui nous avait été accordée par la Providence.

Cependant nous n'étions que dans une station de notre voyage. Il nous fallait aller à Albany, et recommencer le trajet que la tempête nous avait fait faire inutilement. Comme nous avions à craindre que la glace ne nous barrât le passage, nous dûmes nous rembarquer dès le dimanche, pour aller coucher au bas de la rivière, afin de faire une bonne journée le lendemain. Nous avions besoin d'avoir pris à Moose du repos et du courage, car nous recommençâmes à souffrir aussitôt. Nous ne pûmes faire dans la soirée du dimanche et dans la journée de lundi qu'environ 40 milles, et ce fut là le dernier service que nous rendit le bateau. En effet, le lundi soir, le vent contraire nous obligea de mettre à la côte. Le mardi 16 octobre, le pont du bateau était recouvert de deux pieds de neige, le thermomètre était descendu à 15 degrés Réaumur au-dessous de zéro ; nous avions failli geler pendant la nuit, et voyant qu'il était impossible de faire avancer le bateau, je pris fantaisie de me rendre à terre pendant la journée : il nous fallait absolument du repos et un bon feu. Mon confrère emporta son lit, et moi, quoique je me sentisse bien malade, j'emportai aussi quelques objets, comme si nous eussions eu un pressentiment de l'avenir. Nous marchâmes dans l'eau, elle était glacée, et nous eûmes de la peine à gagner le rivage, car le vent était bien fort. La marée montante nous empêcha de retourner au bateau le soir. Le lendemain, au lieu de le voir près de nous, nous l'aperçûmes à plus d'une lieue de loin.

Nous nous en approchâmes autant que nous pûmes. O malheur! il était encore échoué et brisé en partie. Les hommes qui le montaient n'y étaient plus. Nous nous jetâmes à genoux pour prier. Après notre première émotion, nous fûmes plus tranquilles sur les hommes, sachant qu'ils étaient d'intrépides nageurs et voyant qu'ils avaient dû pouvoir se sauver. De fait, nous avions raison. A la marée basse, nous allâmes le visiter, ce pauvre vaisseau, qui avait été notre dernière espérance, qui nous avait sauvé la vie, et qui avait renfermé le peu de choses précieuses que nous avions. Il était entièrement vide, la mer avait tout emporté. Sans doute, dans la triste position où nous jetait le naufrage, j'ai été affligé de perdre mon lit de voyage, une soutane et une couverte en caoutchouc, avec mille autres petites choses très-nécessaires; mais ce qui nous a causé le plus de peine et en même temps a été pour nous la plus grande perte, c'est celle de tout notre ouvrage en sauvage qui a été emporté avec le reste, et par surcroît de malheur, nous avons perdu le Dictionnaire de Monseigneur en *otshipwé*. Nous avions fait un tiers du Dictionnaire, en suivant le sien pour modèle, maintenant nous n'avons plus rien pour nous guider; il faut que nous courions après les mots dans le peu de livres que nous avons, et dans la conversation, lorsque nous avons occasion de parler sauvage. J'ai aussi perdu deux autres livres de Mgr Baraga, sans doute bien nécessaires, mais pas autant que le dictionnaire; aussi une boîte aux Saintes Huiles, tous les noms des nouveaux baptisés, mon Rituel sauvage, et un bon nombre de sermons en algonquin. Tout a été perdu: j'avais tout mis dans ma cassette comme la place la plus sûre, mais le bon Dieu a permis que nous perdissions tout cela... Que son saint nom soit béni! Par bonheur, j'avais, en sortant du bateau, mis le seul petit Rituel sauvage que nous avons encore avec mon Bréviaire dans un petit sac que j'emportai, autrement nous serions aujourd'hui sans Rituel; par bonheur aussi, j'avais décidé à Moose que nous y laisserions la chapelle de missions dont nous nous étions servis dans notre voyage; elle serait perdue comme le reste.

Pendant trois jours nous restâmes désolés sur le rivage,

nous promenant souvent sur la grève et sur la glace qui se formait au bord de la mer, pour voir si les flots nous apporteraient quelque chose, mais nous ne trouvâmes presque rien. Il fallait nous résoudre à partir; nous étions épuisés, et nos provisions touchaient à leur fin. Nous nous mîmes en marche dans la direction d'Albany, chacun avec un petit paquet sur le dos. Il me serait impossible de dire combien nous avons souffert dans la neige et sur la glace pendant quatre jours et demi que nous marchâmes depuis l'endroit où nous avions fait naufrage jusqu'à Albany. Le second jour, ne pouvant plus porter mon paquet, j'ai engagé un sauvage de Moose que nous avons rencontré à le porter au moins une journée : il y consentit. Après cette journée j'ai encore mis mon paquet sur le dos, et je l'ai porté une demi-journée. Nous avons alors campé à peu de distance de la hutte d'un autre sauvage : je suppliai cet homme de nous accompagner jusqu'à Albany; le bon sauvage a porté mon paquet et ce que le P. Pian avait de plus lourd dans le sien. Pour moi, je ne portais plus rien, et encore j'étais le plus affligé de tous. Je ne pouvais plus poser le pied à terre sans éprouver des douleurs cuisantes ; mes jambes non plus ne pouvaient supporter la pesanteur de mon corps; je me suis rendu à Albany au moyen d'un bâton sur lequel je m'appuyais des deux mains pour adoucir les douleurs que j'endurais aux pieds. Pourtant je n'ai jamais perdu courage ; le bon Dieu m'a toujours soutenu; lui seul peut rendre supportables de pareilles choses. — Mais parlerai-je de mes sentiments sans dire que j'étais souvent confus en voyant le courage, la force et la piété du bon et cher P. Pian? Je l'ai souvent admiré dans nos épreuves, jamais on n'aurait pu me donner un compagnon plus aimable et plus propre à l'œuvre de la mission de la baie d'Hudson.

Quand nous arrivâmes à notre cher Albany, nous fûmes reçus à bras ouverts et traités par le maître du poste en enfants ressuscités. Nos compagnons n'y étaient pas; ils sont rentrés depuis, après force aventures, mais bien portants. Le maître du poste nous avait vus il y avait quinze jours, fuyant devant la tempête en face du poste, mais depuis lors il n'avait plus

entendu parler de nous. Avant notre départ, nous étions bien traités au poste; mais depuis notre retour, on nous donne les plus grandes marques d'intérêt, et nous sommes l'objet des attentions et des prévenances les plus délicates. Il est vrai que nos souffrances avaient encore quelque chose de touchant. Le lendemain de notre arrivée, je n'ai pu me tenir debout pour célébrer le Saint Sacrifice de la Messe ; mais en quelques jours j'étais rétabli, ainsi que le P. Pian... grâce surtout à la bonne réception que nous avions reçue. Vous dirai-je cependant que toutes ces bontés du chef du poste nous chagrinent? et pourquoi? Ah! daigne le Ciel bénir cette bonne âme! Si notre ministère pouvait lui être offert et être accepté, alors nous nous croirions en état d'acquitter notre dette envers lui; car nous nous appliquerions avec la plus ardente charité à rendre, pour des bienfaits de la vie présente, les bienfaits qui assurent la vie future. Que Dieu veuille exaucer nos vœux!

Devinez, cher Père, ce que nous avons fait depuis notre retour de notre belle mission de Képeskak et de Lawachi? Nos occupations ont été très-variées et nous n'aimons pas à les discontinuer, tant elles ont de charmes; surtout s'il fallait que nous nous promenions par la chaleur qu'il fait, la bagatelle de 27 degrés Réaumur au-dessous de zéro depuis un mois, température moyenne. En dehors de la célébration quotidienne du Saint Sacrifice et de nos exercices de piété, le matin nous faisons un dictionnaire sauvage; à midi, nous assaisonnons notre nourriture de mots sauvages; le soir notre mémoire s'exerce à retenir les substantifs et les verbes consignés d'avance sur le papier; c'est dire que notre plus grand soin est de devenir quoi? — de vrais sauvages. Ne nous en voulez pas, si vous nous trouvez l'automne prochain un peu dégénérés; du moins nous aurons toujours conscience d'une identité, celle de notre affection pour nos frères, affection qui dans la solitude s'enflamme au lieu de s'éteindre. Je ne veux pas, bien cher Père, vous dire davantage notre vie à la baie d'Hudson; il vaut mieux que je me réserve pour le temps où je vous parlerai de nos Missions d'Albany, de Moose, d'Abbitibi et de Témiskaming. En attendant, permettez-moi de réclamer de nos

bons Pères Oblats et de nos amis un souvenir dans leurs prières et à la Sainte Messe.

Je vous prie d'offrir à Monseigneur notre Révérendissime Provincial nos très-humbles sentiments de profond respect et de filiale obéissance, et d'agréer pour vous-même, avec tous les Pères, l'assurance de la vive affection de vos deux frères du Nord, toujours unis à vous dans les SS. Cœurs de Jésus et de Marie Immaculée.

RÉGIS DÉLÉAGE, MISS. O. M. I.

J. M. PIAN, MISS. O. M. I.

Sainte-Marie du Désert, le 18 décembre 1860.

MONSEIGNEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE PROVINCIAL,

J'accepte avec plaisir l'invitation que Votre Grandeur a daigné me faire de lui écrire une seconde lettre sur mon dernier voyage à la baie d'Hudson. Comme Votre Grandeur a eu la bonté de communiquer à quelques personnes la relation que le P. PIAN et moi nous écrivîmes ensemble d'Albany, il y a à peu près un an, je reprends notre histoire à l'époque où cette relation vous fut envoyée : nous étions alors arrivés à Albany, après avoir échappé aux périls d'un naufrage et des premières neiges, à notre retour des missions de Lawachi et de Képeskak.

Le logement que nous alloua pour l'hiver l'excellent maître du poste de l'Honorable Compagnie n'était pas aussi grand qu'il le désirait, ni aussi grand, à coup sûr, que vous l'imaginez : nous n'avions qu'une seule chambre, et son plus grand côté ne mesurait que neuf pieds; mais une chambre de neuf pieds dans l'unique maison qui soit élevée dans tout le pays, c'est une grande jouissance et une immense faveur en hiver. Dans notre appartement, se trouvaient un autel de mission, deux bureaux avec des livres, deux lits repliés dans les coins de la chambre, des caisses, un poêle et quelques

chaises. C'est dans un tel local, qu'après avoir échappé au naufrage, nous pouvions enfin nous reposer ; les premiers jours, nous nous surprenions le matin à nous regarder l'un l'autre, comme si nous doutions encore de la réalité de notre salut, et nos mains, pressées sur les objets que nous y avions retrouvés, témoignaient le plaisir que nous avions à les posséder encore. Cependant le Dictionnaire de Mgr Baraga manquait toujours à nos désirs, ainsi que la cassette que nous avions laissée dans la mer.

Tandis que la neige, s'accumulant à notre porte, nous retenait prisonniers, et dans l'impossibilité de courir dans les bois après nos sauvages, dispersés pour faire la chasse, nous aurions pu, si nous l'eussions voulu, trouver une compagnie protestante, mais aimable, dans les appartements contigus à notre chambre, et même nous aurions pu harceler un Diacre de l'Eglise établie, qui logeait sous le même toit que nous, et travailler à le convertir. Nous préférâmes faire de notre chambre un petit monastère, et nous y avons goûté pendant tout l'hiver le bonheur de la vie religieuse, en partageant nos journées entre la prière et l'étude. Ne vous hâtez pas trop de nous plaindre. Dès le matin, après avoir rangé les meubles de notre chambrette, nous la convertissions en chapelle, et nous avions le bonheur de célébrer les redoutables mystères. Souvent la bise soufflait avec force dans les bois ; nous, à l'abri, nous priions pour nos chasseurs ; souvent, il est vrai, nous pensions avec douleur à notre solitude, mais les images de Bethléem, des anachorètes, ou le souvenir des Associés de la Propagation de la Foi et celui de nos Frères se présentaient à nous ! Oh ! notre sort était bien préférable à celui de ces misérables que l'oisiveté et l'abrutissement consument au fond de ténébreux cachots ! Nous commencions notre journée en rendant à Dieu qui venait nous visiter de longues actions de grâces, puis nous convertissions notre chambre en salle d'études et elle restait salle d'études jusqu'au soir.

L'étude du maskégon était notre seule affaire, à part nos exercices de piété. Où aurions-nous trouvé autant de tranquillité que dans cette aimable solitude ? Nous avions besoin de

beaucoup de tranquillité, parce que le maskégon nous était devenu bien plus difficile qu'auparavant, par la perte de notre inappréciable Dictionnaire otshipwais; l'otshipwais se convertit en maskégon par des changements de dialecte. Nous nous remîmes de prime abord à recomposer un dictionnaire et une grammaire, au moyen des livres qui nous restaient et de notre mémoire. Mais, que n'eussions-nous pas donné pour avoir un professeur? Qu'on y songe bien, il nous en fallait un absolument; nous le trouvâmes. Non loin du poste, il était resté debout quelques tentes d'Indiens, maintenant presque entièrement enfoncées dans la neige; sous ces tentes étaient restées de vieilles sauvagesses, laissées par les chasseurs pour le soin des petits enfants, et un seul homme, un vieux sauvage, que l'âge empêchait d'aller à la chasse. Personne ne connaît son âge; lui-même ne le connaît pas; si on l'interroge, il dit qu'il a cent vingt ans; et de fait il est plus vieux qu'aucun des sauvages que je connaisse, plus vieux peut-être qu'aucun des arbres rabougris qui poussent sur les bords glacés de la baie d'Hudson. Il a été autrefois, dit-on, un excellent chasseur; son corps robuste le fait croire. Est-il de pur sang sauvage, ou est-il métis? c'est ce qu'on ne saurait affirmer. Quoi qu'il en soit, sachant un peu l'anglais, il pouvait nous rendre d'importants services. Nous entrâmes donc en marché avec lui, pour qu'il nous servît, non de domestique, mais de maître. Nous lui dîmes que nous ne voulions pas le priver de faire la causette avec ses vieilles, le matin et le soir; mais, que s'il voulait passer quelques heures avec nous, pendant le jour, nous le laisserions fumer autant de tabac qu'il le voudrait à nos dépens. Or, pour un sauvage, cette proposition est une des plus belles que l'on puisse faire. Notre futur mentor accepta le contrat. Nous l'installâmes sur un petit escabeau près de notre feu, ayant son pot à tabac à côté de lui; puis nous nous assîmes, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Les questions à lui faire ne manquaient pas, car dans les verbes du maskégon il y a jusqu'à trois mille deux cents modifications, et ces modifications ont souvent le sens d'une phrase complète. Quand nous nous mettions à conjuguer un verbe, notre vieux

maître, qui ne connaissait pas la manière de conjuguer, riait tout d'abord, même aux éclats, et quand nous lui demandions de nous aider à continuer : *Il n'y en a plus*, disait-il ; puis quand il se trouvait surchargé de questions, il balbutiait, se troublait, et ne pouvait plus prononcer un seul mot clairement ni distinctement. Aussi, de peur de le trop fatiguer et de le rendre inutile, je laissai la tâche du dictionnaire et de la grammaire à mon cher P. Pian, qui, plus patient que moi et moins hardi que moi à poser des questions, faisait sortir moins de paroles de la bouche du vieillard. Je me mis à traduire de l'otshipwais en maskégon un *Abrégé du Nouveau Testament* et des *Sermons*, qui nous sont très-utiles dans nos Missions. Je lisais mon travail à notre vieux professeur : il m'approuvait beaucoup et me corrigeait peu. Comme je ne suis pas puriste et que je me contente d'être compris, je lisais jusqu'au bout, quoique je sentisse que je jouais le rôle de l'avocat de Perrin Dandin, qui plaidait devant un juge endormi ; mais mon juge ne dormait pas, il fumait.

Au printemps, j'avais traduit trois cents pages du Nouveau Testament, cinquante pages de Sermons, et j'avais traduit de l'algonquin en maskégon une cinquantaine de Cantiques. De son côté, mon confrère, plus miraculeux que moi, avait réussi à faire environ quatre-vingts pages de *Dictionnaire* et un *Abrégé de la Grammaire maskégonne*. Voilà quel fut, Monseigneur, le résultat de la retraite que l'hiver nous avait imposée. Je ne mets pas en doute que nous n'eussions fait plus de progrès, si notre professeur avait été plus jeune, ou bien si nous avions suivi quelque famille de sauvages à la chasse ; mais ce qui me reste à dire de notre séjour à Albany vous fera voir que ce dernier moyen n'est pas facile à employer.

Le soleil achevait seulement de détacher la glace de nos rivages quand il vous donnait en Canada les chaleurs de l'été. Le premier voyage d'Albany à Moose devait se faire vers le 20 de juin ; nous en étions tout près, et nos sauvages, à qui nous voulions faire la Mission avant de partir par les premiers canots, n'arrivaient que un à un. Nous attendions ceux au moins que nous avions baptisés à Lawachi, et qui nous avaient

formellement promis de venir nous voir au printemps, pour se faire instruire; ils ne vinrent pas. Notre Mission du Poste d'Albany était donc presque manquée pour cette fois, car le 20 juin nous n'avions vu tout au plus qu'une centaine de nos chrétiens. Il est vrai que ceux qui venaient nous faisaient de leurs voyages une description si fâcheuse, que nous étions plus portés à admirer leur courage qu'à nous plaindre des absents. Les uns nous dirent qu'ils avaient été loin dans le Nord, pour rencontrer les animaux dont ils apportaient les fourrures à la Compagnie; les autres, que la famine, les ayant surpris en chemin, les avait forcés de manger tous leurs chiens; tous disaient que le pays n'était encore qu'un immense marais et que la glace avait retardé sur leurs chemins des familles nombreuses qui allaient arriver. Au nombre des premiers venus, il se trouvait des sauvagesses, qui avaient eu assez de force et de courage pour nous apporter leurs nourrissons à régénérer dans les Eaux Saintes du Baptême; ces pauvres petits enfants nous étaient présentés, attachés avec des écorces d'arbres dans un paquet de mousse, sans avoir autour d'eux un seul pouce de linge. Si la pensée de cette profonde misère vous fait pitié, en nous elle excite une tristesse profonde, parce que nous craignons qu'elle ne soit l'occasion de plusieurs apostasies ou de l'éloignement de plusieurs conversions. Que pouvons-nous pour secourir une si grande détresse? Il est vrai que, pendant mon séjour à Albany, j'ai donné à de pauvres veuves, qui mouraient de faim, jusqu'à trente filets pour prendre du poisson, et à d'autres pauvres femmes tout mon linge de corps pour envelopper leurs petits enfants; mais que sont les aumônes d'un pauvre Prêtre auprès des cadeaux que font les ministres protestants pour détruire la Foi de ces indigents malheureux? A peine vais-je sortir d'Albany, que j'apprendrai tout probablement qu'un ministre anglican est allé s'établir là, en ma place, pour corrompre nos sauvages avec ses ballots de hardes, envoyés d'Angleterre par les soins de sociétés hérétiques! Hélas! c'est entre ces mains pleines d'étoffes que vont tomber ceux qui ne sont pas arrivés assez tôt pour nous revoir et pour se faire instruire! Beaucoup d'entre eux,

nouvellement initiés aux Mystères de la Foi, sont encore ignorants et sont dans la plus extrême pauvreté. Si j'étais là, je les avertirais au moins, en pleine église, comme je l'ai fait toutes les fois que je donnais quelque chose ; je leur dirais ce que je leur ai dit souvent : « Je ne vous fais pas l'aumône pour que vous vous fassiez Catholiques; si quelqu'un se faisait Catholique pour cela, sa religion ne l'arracherait pas des flammes de l'Enfer... Gare à ceux qui veulent acheter votre âme avec des marchandises. » Et je crois qu'ils comprenaient ce langage ; car jusqu'ici, malgré tous les efforts du Démon, j'ai su que le ministre n'a rien gagné depuis qu'il nous a fait la guerre en notre absence, et même je pourrais ajouter que nous avons baptisé cent adultes contre lui un seul. Mais en sera-t-il toujours de même, si nous ne restons à Albany pour fortifier nos néophytes contre la tentation... si nous nous éloignons quand nos sauvages retournent de la chasse ? Je désire, moi aussi, m'établir au milieu d'eux ; et si je n'ai pas de ballots de marchandises à leur offrir, j'aurai du moins la vérité à leur prêcher. Mais, d'un autre côté, les moyens pécuniaires que nous avons ne suffiraient pas pour fournir un tiers des dépenses que notre séjour permanent exigerait. D'ailleurs, si je m'établissais là, il faudrait que je me bornasse à ce seul poste, je n'en pourrais sortir au printemps pour aller faire nos autres Missions; nos Missions d'Abitibi, de Témiskaming, du Grand Lac, de Moose et d'Albany se doivent faire à la même époque, à celle où nous étions rendus. En partant d'Albany avec les canots de l'Honorable Compagnie, nous allions rencontrer un grand nombre de sauvages, réunis pour la traite dans ces divers postes, comme à notre venue du Canada nous les avions trouvés réunis pour le même objet. Nous n'avions qu'un parti à prendre, Monseigneur, abandonner Albany, en nous résignant à un malheur que nous ne pouvions éviter. Nous partîmes le 20 de juin, après avoir demandé à Dieu, par les mérites des Associés de la Propagation de la Foi, le miracle de la persévérance de nos Indiens; après avoir placé sous les ailes protectrices de Marie Immaculée tous nos sauvages et ceux surtout qui allaient venir au poste

après notre départ ; nous demandâmes encore au bon Dieu de multiplier assez les Missionnaires pour qu'il y en ait un par chaque poste, et d'augmenter le nombre des Associés de la Propagation de la Foi. Telles furent les pensées que nous entretînmes pendant les quatre jours que nous passâmes à faire les cent milles qui nous séparaient de Moose. Nous étions sur un vaisseau semblable à celui où nous avions été lors de notre retour de Képeskak et nous avions parcouru ce même trajet, poussés par la tempête dans une nuit affreuse. Nous revîmes la place où, entrant dans le fleuve de Moose, nous avions reçu du Ciel un rayon de lumière qui nous évita d'échouer sur les bancs de sable ; plus loin nous reconnûmes la place oû nous avions abandonné notre navire. Chacune des déclivités du rivage, le flot même, semblaient entretenir l'émotion dans nos âmes. Nous nous détachions de ces lieux à regret et nous n'avions plus hâte d'arriver à Moose, comme si là nous devions cesser tout à fait d'être un peu chez nous.

Moose est le poste de l'Honorable Compagnie où réside d'une manière permanente un ministre protestant. Il est assisté de quelques diacres ; il envoie ces diacres en temps convenable chez les sauvages, et même il les place en permanence, comme celui avec lequel nous avions passé l'hiver à Albany. Je ne puis que rendre hommage à l'aménité des mœurs, à la courtoisie et aux bons procédés de ces Messieurs envers nous ; nous habitons ensemble, nous réunissons nos ouailles dans la même salle, et nous nous faisons la guerre avec un flegme tout britannique ; nous nous revoyons, hors des heures du combat, avec la civilité de deux parlementaires des camps ennemis, sous la protection du pavillon du poste. Mais si je laisse de côté le personnage comme individu, je ne puis donner qu'un mauvais témoignage de lui comme pasteur, car les sauvages protestants qui résident dans ce poste ne sont rien moins que corrompus et démoralisés, et mon plus grand souci en me rendant à Moose était de protéger contre leur corruption nos Catholiques qui y vont faire la traite. Quand nous abordâmes, arrivèrent en même temps que nous quatre-vingts voyageurs, montés sur douze grands canots d'écorce. Nous nous mîmes

aussitôt à les réunir, deux fois par jour, et, conformément aux avis que nous leur donnâmes, ils prêchèrent par le bon exemple aux sauvages de Moose. Nous nous gardâmes bien néanmoins de les retenir plus longtemps que leurs affaires commerciales ne l'exigeaient. Au bout de quatre jours, nous leur fîmes renouveler leurs promesses de Baptême, nous leur recommandâmes de se trouver le moins possible dans les mauvaises occasions, et ils partirent; et nous-mêmes, après avoir loué un canot de l'Honorable Compagnie, nous partîmes pour Abitibi, qui est à cinq cents milles de Moose. A peine embarqués, nous fûmes assaillis par une si grande multitude de maringouins, que nous fûmes vraiment martyrisés pendant les six premiers jours et les six premières nuits de ce voyage. Pendant tout ce temps-là, ni nos voyageurs ni nous-mêmes n'avons eu aucun repos. Chaque fois que nous abordions sur le rivage, en moins de deux secondes, nos habits étaient couverts de ces moucherons depuis nos chaussures jusqu'à notre chapeau et nous devenions semblables à un essaim d'abeilles agglomérées autour de leur reine. Jamais, de mémoire de sauvage, ces moustiques n'avaient été aussi nombreux et aussi venimeux. A mesure que nous montions la rivière Abitibi, le fléau diminuait insensiblement. On aurait dit que le Démon le faisait exprès pour nous chasser de Moose, où il règne en souverain, afin de nous ôter l'envie d'y revenir.

Après quinze jours d'une lutte pénible contre les nombreux rapides et le courant continuellement impétueux de cette rivière dangereuse, nous arrivâmes à Abitibi, où nous attendaient environ quatre cents sauvages. Nous distinguâmes parmi eux, dès les premiers exercices de la Mission, quatre individus qui s'étaient toujours éloignés du poste à notre arrivée pour ne pas voir les Missionnaires; et cette année, poussés par la grâce, ils venaient d'eux-mêmes demander le Sacrement de Baptême. Voilà assurément quatre âmes conquises sur le Démon par les seuls mérites des Associés de la Propagation de la Foi. Ce qui a encore ajouté à ma consolation, c'est l'augmentation du zèle religieux dans ce poste. Ces Indiens, quoiqu'il s'en trouve un assez grand nombre parmi eux qui soient

bien fervents, sont en général ceux qui montrent le plus d'apathie pour nos exercices religieux. Je crois qu'il serait bon de les visiter plus souvent que nous ne l'avons fait et qu'ils seraient bien plus portés à aimer et à pratiquer la Religion, si nous pouvions rester un peu plus longtemps parmi eux ; car, en général, ils n'ont pas de vices grossiers. Les enfants ont assisté assidûment, six heures par jour, soit au Catéchisme, soit aux classes de lecture que mon zélé confrère leur faisait régulièrement. Cette assiduité ne paraîtrait pas surprenante dans nos villages canadiens, mais elle tient du prodige dans nos bois, où les enfants n'ont jamais été soumis à aucune sorte de contrainte. Nous passâmes douze jours, qui se sont écoulés rapidement, à cueillir cette petite mais florissante moisson ; puis nous nous rendîmes, par occasion, à Témiskaming, qui est à deux cents milles plus rapproché du Canada.

C'est là, Monseigneur, que ma satisfaction a été complète. Les Indiens de Témiskaming sont toujours pleins de zèle pour la Religion, et la Foi a jeté de profondes racines dans leurs cœurs ; ils ont témoigné, cette fois-ci, le grand désir qu'ils ont d'être bons Chrétiens, par une démarche qui surpasse ce que nous pouvions attendre de leur part. Ils convoquèrent une assemblée de tous les chasseurs dans la grande salle du poste, ils s'y trouvèrent environ quatre-vingts ; on les fit asseoir sur des planches tout autour de la salle ; je fus invité à m'y rendre avec mon confrère ; on nous fit asseoir sur une petite estrade ; le maître du poste et ses trois agents se tinrent près de nous, hors de l'estrade. Tout le monde étant assis, l'un des chefs indiens se leva pour m'adresser la parole (car c'est leur habitude que celui qui parle dans une assemblée se tienne debout, tandis que les autres restent assis), et il me pria de prendre connaissance d'une requête écrite dont je vais donner la fidèle traduction, vous affirmant qu'ils l'ont faite eux-mêmes et que nous n'avons été pour rien dans la détermination qu'elle énonce. Je me tins debout et je lus tout haut ce qui suit :

« Mon Père,

« Tu sais que nous ne sommes pas capables d'aller voir le Gardien de la Prière (l'Evêque), mais nous espérons que tu

feras auprès de lui ce que nous voudrions faire nous-mêmes.

« Nous lui demandons en grâce de nous envoyer des Robes noires qui résident au milieu de nous.

« Toutes les années un certain nombre de sauvages meurent, et pas un n'a la consolation de recevoir les derniers Sacrements.

« Tu sais qu'il est bien difficile de ne pas offenser le bon Dieu... Ah ! si tu savais combien nous éprouvons de peine à les voir mourir sans se confesser !

« Nos femmes et nos enfants restent autour du poste presque tout l'été, ils pourraient bien profiter de tes instructions.

« De notre côté, nous nous cotiserons selon nos faibles moyens pour t'aider à vivre au milieu de nous.

« Nous ne t'oublions jamais, mon Père, dans nos prières ; nous n'oublions pas non plus le Gardien de la Prière (l'Evêque) ; nous n'oublions pas non plus le Grand Gardien de la Prière (le Pape). Oui, tant que nous foulerons sous nos pieds cette terre, tant qu'un souffle de vie restera dans notre corps, nous nous souviendrons de tes instructions. Tels sont nos sentiments, tels seront-ils toujours. Va, que la Sainte Vierge t'accompagne. »

Comme je finissais de lire à haute voix cette supplique, un des sauvages me remit une liste de souscriptions, par laquelle j'avais le droit de recevoir une partie de l'argent que l'Honorable Compagnie devait aux Indiens. Le montant était de 80 piastres, que le bourgeois du poste a bien voulu me remettre tout de suite. Je leur répondis que le Gardien de la Prière serait aussi charmé de lire leur pétition que, mon confrère et moi, nous étions émus de l'empressement que cette manifestation montrait pour notre sainte Religion, et que je me ferais une gloire d'appuyer leur demande ; et, quant à leur offrande, je dis que j'allais consacrer tout cet argent à leur acheter une cloche pour leur Chapelle, les Stations du Chemin de la Croix et quelques petits ornements pour leur Autel.

Je vous demande ici la permission, Monseigneur, de remplir la promesse dont je viens de parler.

S'il était permis que nous dussions avoir une résidence dans l'un des postes de l'Honorable Compagnie, j'oserais dire que notre établissement à Albany m'a paru présenter actuellement de grandes difficultés, et qu'on pourrait, au contraire, ajouter en faveur de la pétition de Témiskaming plusieurs raisons dont je vais exposer quelques-unes.

Témiskaming est à cinquante-cinq lieues environ de Pembroke, et Pembroke est à trente-cinq lieues de la ville épiscopale; le flot de la civilisation a monté l'Ottawa au delà de Pembroke en moins de quinze ans; c'est assez dire, Monseigneur, que les communications, au moins par lettres, seront bientôt fréquentes avec Témiskaming et que de là nous pourrions non-seulement communiquer avec nos Supérieurs, mais nous procurer même assez aisément, quoique dispendieusement, les choses les plus indispensables. Voilà pour nous, et les Missions deviendraient aussi plus importantes.

Nous aurions d'abord le pouvoir de nous transporter au moins deux fois chaque hiver à Abitibi, puisque nous n'en serions qu'à deux cents milles, et de rester pendant l'été beaucoup de temps avec les sauvages de ce poste, qui méritent nos soins par leur bonne conduite, et qui sont d'un naturel indolent, auquel il faut donner de la vie et de l'encouragement.

Nous pourrions aussi consacrer plus de temps à nos Têtes-de-Boules du Grand Lac.

De plus, les Missionnaires de Témiskaming pourraient aisément aller au poste de Matawagament en quatre ou cinq journées de marche. Ils y trouveraient que tout y est encore à faire, parce que le temps nous a toujours manqué pour faire cette Mission; je veux dire que tous les sauvages de ce poste sont encore infidèles, à l'exception d'une quinzaine qui ont été baptisés il y a plusieurs années déjà et qui depuis n'ont jamais vu de Prêtre. Si je puis juger de ces Indiens par quelques-uns de leur tribu que j'ai eu occasion de voir à Moose, je crois pouvoir avancer qu'ils seraient de très-bons Chrétiens, quoiqu'ils se soient acquis la renommée d'être cannibales. La disette est quelquefois si terrible, qu'elle pousse les infidèles aux plus grands excès! Un ministre anglican fit une visite

dans ce poste, il y a trois ou quatre ans, mais il n'a pas assez réussi pour y retourner. Tout me porterait donc à croire que ces brebis égarées pourraient facilement être ajoutées au troupeau du vrai Pasteur.

Enfin notre résidence à Témiskaming serait utile non-seulement aux sauvages, mais aux pionniers de la civilisation, dont plusieurs sont déjà bien plus haut que Pembroke. Il se forme tous les hivers huit ou neuf chantiers que la distance et surtout la difficulté des chemins soustraient complétement à l'influence de votre dernière paroisse, Monseigneur, et même quelquefois aux visites des Missionnaires des chantiers. Certainement ces pauvres bûcherons ne sont pas de ceux qui en ont le moins besoin, car un certain nombre d'entre eux passent des quatre ou cinq ans et même des dix ans sans aller dans le pays civilisé où ils pourraient trouver un Prêtre. Les directeurs de ces chantiers sont presque toujours des protestants ; ils ne peuvent manquer d'avoir une influence délétère sur les cœurs de nos jeunes gens, abandonnés sans aide à eux-mêmes. Les Missionnaires de Témiskaming pourraient les voir l'hiver dans leurs chantiers, et ils pourraient encore, l'été, en faisant des courses dans les environs de Matawan, visiter un bon nombre de familles qui vous appartiennent, Monseigneur. Actuellement, c'est à peine si les Missionnaires qui partent du Canada pour aller à la baie d'Hudson peuvent, dans leur course rapide, dérober le temps de baptiser leurs enfants.

Ainsi notre avantage, celui des Indiens et celui des Canadiens me semblent plaider en faveur de nos sauvages de Témiskaming, et j'ose proposer leur requête à votre considération, Monseigneur, et à votre paternelle sollicitude, en vous priant de bénir celui qui a l'honneur d'être, etc.

R. DÉLÉAGE, Ptre, O. M. I.

En 1861, la mission de la baie d'Hudson a été confiée au zèle des RR. PP. Pian et Lebret, ordonné Prêtre le 17 mars de la même année. A partir du 2 mai jusqu'aux premiers jours de septembre, ces deux Pères ont parcouru tous les

postes que cette mission comprend ; ils y ont recueilli les fruits ordinaires de salut. Nous n'avons pas reçu le compte rendu de leurs travaux.

Pendant l'hiver de 1861 à 1862, le R. P. Lebret a été donné pour compagnon au R. P. Reboul, chargé de la mission des chantiers. Nous savons que cette œuvre a continué de prospérer, que le bien que nos Pères y ont obtenu a été remarquable ; mais l'histoire détaillée de cette mission si pleine de mérite et d'intérêt ne nous a pas été envoyée.

Une lettre du R. P. Provincial nous annonçait le Rapport sur la mission de la baie d'Hudson pour l'année 1862 ; nous n'avons pas trouvé ce Rapport, qu'il nous aurait été si agréable de communiquer à la Congrégation.

II

Le Courrier d'Ottawa, journal de cette ville, a publié sur le Collége de Saint-Joseph l'article suivant :

LE COLLÉGE SAINT-JOSEPH D'OTTAWA.

Ottawa, le 17 avril 1861.

Dans notre article de mercredi dernier sur le *mouvement intellectuel* en Canada, et spécialement dans notre ville, nous promettions à nos lecteurs quelques aperçus sur le Collége Saint-Joseph ; nous sommes heureux aujourd'hui de remplir notre promesse.

Ces détails sur la première maison d'éducation de notre ville seront une preuve nouvelle que, depuis l'an 1632, où le P. Lejeune jeta à Québec les fondements de la première école en ce pays, jusqu'en 1851, où des institutions florissantes ont surgi de tous les points de notre sol, et où un collége splendide domine notre jeune ville d'Ottawa, le clergé catholique n'a cessé un seul instant d'être l'ami le plus dévoué en

même temps que le protecteur le plus généreux de l'éducation.

La fondation du Collége Saint-Joseph, qui est appelé à rendre de si grands services à Ottawa, et dont cette ville est redevable au dévouement de son vénérable Evêque, remonte à l'année 1848, époque où Sa Grandeur vint prendre possession de son siége épiscopal.

La première pensée qui préoccupa ce digne successeur des Laval et des Plessis, dès son arrivée en cette ville, fut la création d'un établissement où la jeunesse catholique pût recevoir une éducation libérale et chrétienne, se préparer à remplir les fonctions les plus honorables, et assurer par là aux catholiques du Canada central une légitime part d'influence.

Une autre pensée non moins noble et qui se lie intimement à celle-ci préoccupa dès lors le vénérable Evêque. Voyant son diocèse occupé par deux populations dont les idées sont différentes, mais dont les intérêts principaux sont les mêmes, il se dit : « Il est de la plus haute importance d'unir ces deux peuples, appelés à vivre sur le même sol et à combattre pour les mêmes intérêts. Rien de plus désirable que de faire disparaître l'antipathie et les préjugés qui existent généralement entre les différentes races et qui naissent la plupart du temps du défaut de connaissances qu'ont ces races les unes des autres. Que faire pour obtenir ce résultat? Etablir une maison d'éducation qui, offrant absolument les mêmes avantages aux deux populations, attirera nécessairement les enfants que la Providence appelle à jouer plus tard les rôles les plus importants dans cette partie du pays. Ces jeunes gens vivant et grandissant ensemble apprendront dès l'enfance à se connaître et à s'estimer, et ainsi ils pourront, en conservant chacun tout ce qu'il y a de noble dans le sentiment national, se préparer à combattre de concert et avec intelligence les nobles combats de la Religion et de la patrie. »

C'était là, on le voit, une belle et grande pensée ; mais comment la réaliser dans une ville qui compte à peine quelques années d'existence, dans un diocèse où tout est à créer? Evidemment les ressources du dévoué fondateur devaient être

assez restreintes. Mais est-il quelque chose d'impossible au zèle infatigable, au dévouement sans borne, à la volonté énergique de ce digne prélat?... Un mois à peine s'était écoulé depuis l'installation de Monseigneur, qu'un édifice en bois assez spacieux et assez confortable s'était élevé comme par enchantement!

Le Collége était fondé!

Désormais la jeunesse d'Ottawa pouvait, sans s'éloigner du foyer paternel, recevoir une éducation classique qui la mît en état d'aspirer aux postes les plus élevés de la société. Hâtons-nous de dire que ces avantages furent compris. Et bon nombre de citoyens qui aujourd'hui font le plus d'honneur à cette ville, s'empressèrent de venir puiser dans cet établissement l'instruction qui les a rendus dignes de la position qu'ils occupent.

Il est clair qu'on ne fut pas longtemps sans sentir l'insuffisance de cet édifice improvisé. Il n'en fut pas moins d'une immense utilité, puisqu'il permit d'attendre jusqu'en 1853 l'érection de l'imposant édifice connu aujourd'hui sous le nom d'Hôtel-Champagne, dans lequel se donnèrent les cours classiques jusqu'en 1857, année où Monseigneur, pour le plus grand bien de l'œuvre, fixa définitivement le Collége à l'endroit salubre et pittoresque où il se trouve aujourd'hui.

Jusque-là les charges et l'administration de l'établissement avaient pesé exclusivement sur le généreux Evêque. Voyant alors sa fondation accomplie, et voulant assurer à jamais l'existence d'une œuvre qui lui est si chère, il passa, avec la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, une convention par laquelle les Pères de cette société, qui avaient si puissamment secondé Monseigneur dans la création et le développement de son œuvre, devinrent les administrateurs de l'établissement, au bien duquel ils n'ont cessé de travailler depuis lors avec toute l'énergie et le courage qu'inspire le dévouement le plus pur aux intérêts de la Religion et de la patrie.

Le terrain sur lequel s'élève le Collége est dû en partie à la libéralité de feu Louis T. Besserer. L'autre partie a été achetée par la corporation de l'établissement, et les deux terrains réu-

nis forment une cour de récréation qui offre aux élèves les plus rares agréments.

L'édifice est construit en belle pierre de taille. Il mesure 100 pieds de long sur 50 de large et a quatre étages. A cette partie qui forme le corps de la bâtisse, on a ajouté, l'an dernier, une aile de 80 pieds sur 50, le tout, terrain compris, ne coûtant pas moins de 57,000 dollars. Bientôt, cependant, de nouvelles dépenses deviendront nécessaires, vu qu'une autre aile devra être ajoutée à cet édifice déjà si vaste, mais encore incomplet.

Il n'y a pas longtemps, il nous a été donné de visiter nous-même cet établissement. Nous nous empressons de dire que nous avons été le plus agréablement surpris en voyant, dans une ville aussi nouvelle qu'Ottawa, une maison d'éducation aussi avancée et offrant d'aussi grands avantages aux élèves. Notre admiration, nous dit-on (et nous n'en sommes pas surpris), a été partagée par plusieurs membres du Parlement bas canadien, et généralement par tous les étrangers qui ont visité ce Collége.

C'est là, en effet, un établissement dont Ottawa a justement raison d'être fière et que nous sommes heureux de pouvoir signaler à l'attention de nos compatriotes du bas Canada, aucun autre collége, sur ce continent, n'offrant, outre l'étude des langues grecque et latine, des mathématiques, de la physique et de la chimie, le même avantage pour l'étude de l'anglais et du français, qui sont enseignés sur un pied parfait d'égalité et qui généralement sont parlés indifféremment par tous les élèves.

Maintenant, s'il était permis d'exprimer une pensée qui nous frappait lorsque nous avons visité cet établissement, nous dirions : « Jusqu'ici, le gouvernement de ce pays a fait preuve d'une générosité digne des plus grands éloges envers les écoles et les colléges en construction. Ne pourrait-on pas espérer une gratification analogue pour l'addition qui reste encore à faire au Collége Saint-Joseph ? Sans doute, l'établissement est loin de méconnaître les services dont il est redevable au gouvernement pour l'allocation annuelle qu'il a bien voulu jusqu'ici lui accorder. Cependant, le bien qu'il est appelé à faire, les

sacrifices qui ont été faits pour le succès de l'œuvre (les 57,000 dollars dont nous avons parlé étant des dépenses purement personnelles, et environ 12,000 dollars ont été dépensés cette année seulement), tout cela ne donnerait-il pas droit d'espérer une allocation plus forte?... Qu'aurait à objecter une opposition non guidée par les préjugés nationaux et religieux? »

Quoi qu'il en soit, Mgr d'Ottawa, en dotant sa ville épiscopale d'un tel établissement, s'est créé des titres éternels à la reconnaissance publique. Maintenant, il ne reste plus à cette ville qu'à profiter des immenses avantages que le Collége lui offre. Il est vrai qu'elle est, avant tout, commerciale et industrielle. D'un autre côté, plusieurs de nos compatriotes n'ont pas toujours été dans des conditions où il leur ait été facile de procurer à leurs enfants une éducation classique. Néanmoins, il nous semble que des efforts particuliers doivent être faits sur ce point. Maintenant que le Parlement va siéger ici, il est de notre honneur comme de notre intérêt le plus immédiat que la population canadienne-française soit représentée par un nombre suffisant de personnes instruites; par conséquent, nous considérons comme ayant bien mérité de ses compatriotes le citoyen canadien qui fait tout ce qu'il peut pour procurer à ses enfants une éducation libérale.

•

Le Collége de Saint-Joseph a ses jours de fêtes, de repos, de travail ; la variété des distractions s'unit à la continuité des études, et certaines solennités manifestent l'unité d'esprit et de cœur qui règne dans les différentes communautés que le Collége abrite sous ses murs. Voici ce que nous lisons dans une lettre en date du 8 mai 1859 :

Ces jours derniers nous avions fête au Collége; il s'agissait de rendre à son trône de la cour la statue de la très-sainte Vierge, gardée au chaud pendant l'hiver dans la salle du Noviciat. Les communautés de notre Maison se réunissent donc à la chapelle, d'où l'on doit prendre la statue et la conduire proces-

sionnellement dans la cour. Une allocution de circonstance vient nous dire le sens de la cérémonie ; la lutte s'engage pendant le mois, les drapeaux sont déployés. Marie doit y assister, c'est son droit, c'est notre devoir à nous de respecter sa présence, de lutter contre le mal de la paresse et du péché : tout le monde s'engage à l'assaut dès le premier jour. Un cantique donne le signal du départ. Quatre petits élèves sortent des rangs pour porter la statue. La procession défile pour se déployer au large dans notre vaste cour. La sainte Vierge ouvre la marche, ayant autour d'elle ses gardes d'honneur tenant en main les deux drapeaux du Collége, et puis les différentes oriflammes qui servent à l'émulation de chacune des classes. De quatre-vingts à cent voix répétant l'invocation des Litanies : *Sancta Maria, ora pro nobis,* après chaque strophe se mêlent à une brise de printemps, sous un ciel sans nuages, aussi bleu que votre ciel de Provence. Toutes ces poitrines protestent par leurs chants de leur désir d'aimer et d'honorer leur bonne Mère. En face de tout cela, vous auriez eu, comme moi, la faiblesse, je me trompe, le bonheur de pleurer.

Il est bien regrettable que notre loterie en faveur d'une pauvre famille et de son chef ait effectué son dernier tirage le 21 mars, nous vous aurions volontiers expédié quelques billets.

Le malheur n'est pourtant pas sans remède, l'Académie de Marie Immaculée, inaugurée jeudi dernier par les novices et les séminaristes, serait très-honorée de posséder un correspondant tel que Votre Révérence. Il y aura donc moyen encore d'envoyer votre aumône, toujours riche pour de pauvres indigents, et surtout bienvenue pour des frères.

Le R. P. Tabaret, Supérieur du Collége, a envoyé au Très-Révérend Père Supérieur général, le 28 mai 1862, un rapport dont voici quelques extraits :

Nous sommes arrivés au terme de notre année scolaire ; permettez-moi de vous énumérer nos différentes œuvres, et de vous indiquer la part que chacun de vos enfants y a prise Il

m'est doux de rendre témoignage au bon esprit qui les anime et au dévouement dont ils font preuve.

Nous avions déjà à diriger le Séminaire diocésain et le Collége, et à desservir l'église de Saint-Joseph : le nombre de nos œuvres s'est accru, cette année, de la desserte de l'église irlandaise de la haute ville.

Voici les noms de nos Pères et Frères, et ce qu'ils ont eu à faire :

Le R. P. Tortel, chaque jour une classe de morale et une classe de philosophie ; la direction des séminaristes et celle des congréganistes du Collége.

Le R. P. Cooke, professeur au Collége, quatre heures de classe par jour.

Le R. P. Mourié, chaque jour quatre heures de classe.

Le R. P. Lefèvre, chaque jour une classe de dogme ; plus deux heures de classe au Collége et la direction du chœur de Saint-Joseph.

Le R. P. Coopman, chargé de la desserte de l'église de Saint-Joseph.

Le R. P. M'Gratt, chargé de la desserte de l'église de la haute ville, et de plus économe de la Maison.

Le Fr. Derbuel, professeur de belles-lettres.

Le Fr. Baudain, chaque jour deux heures de classe. Depuis quatre mois, nous l'avons déchargé de ses fonctions, dont il s'acquittait avec zèle, afin qu'il puisse mieux se préparer à l'ordination.

Le Fr. Génin, chaque jour deux heures de classe, dont il a été bientôt déchargé à cause de sa mauvaise santé.

Depuis que nos Pères sont chargés de la paroisse de la haute ville, les Irlandais nous donnent chaque jour des preuves plus évidentes de l'intérêt qu'ils prennent à l'établissement. C'est ainsi qu'au commencement du mois de mai, ils ont envoyé eux-mêmes au Parlement une pétition, signée des noms les plus influents de la ville, tant protestants que catholiques, pour demander au Gouvernement l'augmentation de l'allocation annuelle faite au Collége. Nous avons une quinzaine d'élèves ir-

landais de plus, et déjà plusieurs demandes ont été faites pour l'année prochaine.

Nous avons constaté avec bonheur une amélioration considérable dans la piété des élèves et dans le succès de leurs études.

Dans une autre lettre, en date du 13 décembre 1862, le R. P. TABARET donne le plan complet des études que suivent les élèves et du Grand Séminaire et du Collége de Saint-Joseph, réunis dans la même Maison, sous les mêmes supérieurs et directeurs. En voici le résumé :

Le Grand Séminaire comptait à cette époque quatorze théologiens et quatre philosophes. Le R. P. TORTEL est professeur de morale et de philosophie, le R. P. LEFEBVRE, professeur de dogme.

Le R. P. TORTEL a prêché la retraite pastorale du Diocèse d'Ottawa avec un succès consolant.

Le Collége compte cent dix élèves, dont trente-cinq sont pensionnaires. Le plan des études comprend trois cours : un cours classique, un cours commercial et un cours préparatoire. On n'admet au cours classique que ceux qui ont suivi les deux cours précédents.

L'esprit général de la Communauté est très-satisfaisant. La Congrégation de la très-sainte Vierge compte une trentaine de membres.

Le R. P. GUILLARD est chargé de la paroisse de Saint-Joseph depuis le départ du R. P. COOPMAN pour Buffalo. Le nouveau Curé plaît beaucoup à la population, mais sa santé est aussi compromise que celle de son prédécesseur.

Le R. P. M'GRATH continue à être chargé de l'église de Saint-André (haute ville), il est de plus économe du Collége et directeur de nos Frères convers novices. Ce Père remplit bien ces différentes charges.

MAISON DE MONTRÉAL.

—

RAPPORT ADRESSÉ AU T. R. P. GÉNÉRAL PAR LE R. P. AUBERT, SUPÉRIEUR DE LA MAISON DE MONTRÉAL.

Montréal, le 16 août 1862.

« TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

« Je viens m'acquitter d'un de mes devoirs en vous présentant sur la Maison de Montréal le Rapport que vous avez prescrit pour chaque semestre.

« Comme je n'en ai point fait dans le cours de l'année dernière, je résumerai brièvement les travaux qui ont été exécutés en 1861, et je dirai ensuite, sommairement, ce que nous avons fait dans les six premiers mois de l'année courante.

I. *Année* 1861.

« Pendant l'année 1861, la Maison de Montréal a continué d'évangéliser les Diocèses de Montréal, de Saint-Hyacinthe et des Trois-Rivières. Elle a donné dans ces divers diocèses sept missions, dix neuvaines à des paroisses, neuf retraites paroissiales de huit jours, deux retraites à des communautés religieuses, quelques-unes à des congrégations et deux retraites pastorales, l'une au clergé du Diocèse de Montréal et l'autre à celui de Saint-Hyacinthe. Le bon Dieu a béni les travaux de nos Pères, et partout ils ont obtenu les plus heureux succès.

« Des trois services prescrits par le R. P. TEMPIER pour le repos de l'âme de notre bien-aimé et vénéré Fondateur, j'en ai fait chanter un au Sault Saint-Louis qui est, comme vous le savez, une résidence dépendante de la Maison de Montréal. Je tenais à ce que les sauvages du Canada,

évangélisés par les enfants de notre Père à jamais regretté, joignissent leurs prières aux nôtres. Me trouvant dans cette résidence, je priai le R. P. ANTOINE d'annoncer le service au prône du Dimanche. Il le fit, et le lendemain matin la jolie église du Sault se remplissait de toute la population iroquoise, alors dans le village.

« Le service fut chanté en langue iroquoise ; je m'étais réservé la consolation d'officier dans cette pieuse circonstance.

II. *Premier semestre de l'année* 1862.

« Durant ce premier semestre, nous avons donné quatre missions, neuf neuvaines et cinq retraites. Dans un pays de foi comme le Canada, les Missionnaires n'ont pas à craindre de voir l'église demeurer déserte pendant les exercices religieux et les confessionnaux inoccupés. Cependant le succès n'est pas aussi complet dans certaines paroisses que dans d'autres, et cela pour des raisons qu'il serait inutile de faire connaître ici.

« Je dois, pour votre édification, consigner deux faits qui sont rares, même dans notre excellent Canada.

« Quatre de nos Pères, ayant à leur tête le R. P. LAGIER (Lucien), ont prêché une Mission à la paroisse de Boucherville, pays où Mgr TACHÉ a passé les jours de son enfance et de son adolescence et où il a encore sa mère vénérée. Le succès de cette Mission a été si complet, que personne n'est resté en arrière ; tous, sans aucune exception, se sont approchés des Sacrements. Lors de la première Mission donnée par nos Pères dans cette paroisse, quelques-uns n'en profitèrent point ; depuis ils avaient paru s'éloigner encore davantage de la pratique de leurs devoirs, mais à la grande joie du Curé et de tous les bons chrétiens de cette paroisse, ils ont répondu à l'appel de la grâce dans cette seconde Mission.

« Boucherville est une paroisse considérable ; elle renferme environ trois mille âmes et une bourgeoisie assez nombreuse, mais cette bourgeoisie compte d'excellents chrétiens, à la tête desquels je dois mentionner M. de la Broquerbe, oncle paternel de Mgr Taché et qui lui a servi de père, vrai type du parfait chrétien.

« A la Mission prêchée à l'Assomption, paroisse qui a une population considérable, plus nombreuse que celle de Boucherville, deux personnes seulement n'ont pas profité de la grâce de la Mission : je crois que nos Pères d'Europe doivent obtenir rarement de pareils succès.

« Oh ! que le Missionnaire est heureux et combien son ministère est consolant quand il a à travailler au milieu d'un peuple qui a conservé toute sa foi ! Il n'a alors qu'à maintenir dans les pratiques de la vie chrétienne les fidèles auprès desquels l'appelle son ministère.

« Je pars ce soir même pour Québec, où je vais prêcher la retraite pastorale. Mon Rapport se ressentira nécessairement des dérangements auxquels je suis soumis à chaque instant.

« Mgr l'Evêque de Montréal s'est trouvé très-fatigué à son retour de Rome. Aujourd'hui il est mieux. On espère sa guérison complète ; c'est la grâce que nous demandons à Dieu, car il est pour nous un bon et tendre Père.

« Votre tout dévoué et respectueux fils en J. C.

« P. AUBERT, O. M. J. »

MAISON DE QUÉBEC.

—

EXTRAITS DE DIFFÉRENTES LETTRES SUR LES TRAVAUX OPÉRÉS PAR LES PÈRES DE CETTE MAISON.

Il est convenable que je trace ici une courte esquisse des travaux auxquels se livrent les Pères de notre maison. Le R. P. Grenier travaille avec un zèle infatigable dans la desserte de Saint-Sauveur. Ses soins auprès des Dames dites *de la Sainte Famille* obtiennent les plus heureux résultats pour la formation de familles vraiment chrétiennes. Le R. P. Champeney s'est mis sur les rangs pour la Mission des *Chantiers*. C'est le ministère le plus pénible que nous ayons à remplir dans le bas Canada. A son retour, il donnera une relation de cette campagne d'hiver [1]. Le R. P. Trudeau dirige à Québec une congrégation irlandaise. Il donne aussi des Missions dans les campagnes aux Irlandais et aux Canadiens. Il est singulièrement aimé des uns et des autres. Le R. P. Royer prêche des Missions dans les campagnes avec un zèle constant et un grand succès. Tout dernièrement il vient de régénérer une paroisse toute démoralisée par le Rongisme, qui fait des ravages dans nos villes et dans quelques-unes de nos campagnes. Le R. P. Dédebant organise une association d'hommes sous la bannière de la tempérance. Il a prêché la retraite de Noël dans ce but. Il réussira à former un corps d'élite qui exercera une grande influence sur notre desserte. L'œuvre des Ecoles est aussi entre nos mains. Nous dirigeons les travaux d'une grande école pour les garçons. Le coût de la bâtisse est de 3,000 dollars. Il nous

[1] Nous n'avons pas retrouvé cette relation.

faut pour cela organiser des quêtes, des souscriptions et des bazars. Nous avons toute la sollicitude de cette entreprise. Après l'école des garçons, il faudra nous occuper de celle des filles. Nous sommes chargés de visiter les écoles de notre desserte, de surveiller les enfants et de les préparer à la première communion.

Les RR. PP. ARNAUD et BABEL, placés auprès des sauvages, remplissaient avec succès un ministère qui les comblait de consolations. L'enfer leur a suscité des ennemis qui ont fait de grands efforts pour les traîner sur le banc des criminels civils. Des lois faites pour protéger les pêcheries du golfe Saint-Laurent, tout en insinuant que les sauvages avaient droit de pêche, les privaient par le fait de tendre leurs filets à l'embouchure de toutes les rivières poissonneuses. Les pauvres Indiens, refoulés au milieu des forêts, seraient morts de faim et de misère, s'ils avaient tenu compte des prescriptions légales. Les Missionnaires ne pouvaient empêcher leurs néophytes de se servir du seul moyen d'existence que la Providence leur fournissait. L'administration aurait voulu que nos Missionnaires, laissant de côté l'office de Pères, eussent pris celui d'agents de police. Cité à comparaître devant le Gouverneur général du Canada, le bon Père ARNAUD s'est présenté avec assurance et s'est défendu avec dignité. L'affaire sera portée probablement devant le Parlement. Nul doute que ce cher Père ne sorte victorieux de la lutte. Il a pour lui la bonne cause et tous les gens influents de la législature. Le Gouverneur a paru tout interdit de la solidité des réponses du R. P. ARNAUD, et dans le temps que le Représentant de la Reine paraissait vouloir humilier les Missionnaires catholiques dans la personne de nos Pères, il a lui-même subi l'humiliation d'une défaite en présence de ses courtisans. (Le R. P. DUROCHER, à notre Fondateur, le 28 janvier 1861.)

Vous ne m'en voudrez pas si j'ai tardé un peu à vous écrire, c'est le travail des Missions auquel j'ai été livré continuellement qui m'en a empêché. Car, vous le savez, nous sommes peu d'ouvriers à la maison de Québec, et la moisson est bien abondante. Le départ du R. P. Charpeney du milieu de nous pour les chantiers sur l'Ottawa, a fait que nous avons été bien plus occupés cet hiver. Ce bon Père avait sa part de besogne. Tout est retombé sur moi. Je suis parti au commencement de janvier et je ne suis rentré qu'à la fin de mars à la maison. Voici le nom des paroisses que j'ai visitées souvent seul, quelquefois avec un compagnon : Saint-Pierre de Durham, Stanfold, Watton, Saint-Antoine, Saint-Grégoire et Nicolet. Je suis allé seul dans les deux premières; le R. P. Trudeau est venu à mon secours à Watton et Saint-Antoine ; ensuite il est allé à Warwich avec le R. P. Grenier, tandis que le R. P. Brunet venait m'aider à Saint-Grégoire. Je suis allé seul à Nicolet. Vous voyez donc que nous avons bien besoin d'ouvriers et que nous avons hâte de vous voir revenir au milieu de nous travailler aussi au salut des âmes de vos compatriotes.

Je n'ai pas besoin de vous parler du zèle que nos bons Canadiens mettent à assister aux exercices de nos Missions, vous le connaissez et vous avez pu en juger par vous-même à Kamouraska. Je ne peux me dispenser pourtant de vous faire part des consolations que nous avons goûtées dans la magnifique paroisse de Saint-Grégoire, Diocèse des Trois-Rivières. Pendant toute la Mission l'église était remplie matin et soir ; 2,300 personnes ont eu le bonheur de s'approcher de la Table Sainte. Il n'est pas resté une seule personne qui ne se soit présentée au tribunal de la pénitence. Le R. P. Brunet, de la maison de Montréal, disait qu'il n'avait jamais vu de retraite produire des fruits aussi consolants. J'espérais bien le garder,

cet excellent Missionnaire, pour Nicolet, mais, hélas ! le R. P. Aubert, son supérieur, avait besoin de lui pour d'autres paroisses, et je fus obligé d'aller seul à Nicolet. Je mis toute ma confiance en Dieu et en son Immaculée Mère et la nôtre. Ce ne fut pas en vain. J'ai vu se reproduire dans cette paroisse les mêmes fruits de conversion. Le dernier jour de la retraite, 750 hommes s'approchaient ensemble de la Table Eucharistique. Les femmes avaient fait leur devoir auparavant.

Cette retraite terminée, je revins à Québec pour la fête de Pâques, afin de me reposer un peu; j'en avais besoin. Le repos n'a pas été long, le R. P. Supérieur m'ayant chargé de prêcher la retraite aux Sœurs de la charité à Québec. Maintenant qu'elle est terminée, je suis dans ma chambre occupé à préparer des armes pour les campagnes prochaines, à accomplir nos saintes Règles aussi bien que possible, et à étudier un peu afin de ne pas me rouiller dans l'exercice du saint ministère.

Dans six semaines, c'est-à-dire après les semailles, il faudra repartir pour le Diocèse des Trois-Rivières : Beaucour et la Baie-du-Fèvre sont les deux paroisses que nous allons visiter de ce côté. Probablement qu'il nous faudra retourner cette année aussi à Saint-Pascal et à Kamouraska, au moins pendant quelques jours. Voilà, mon cher ami, la vie du Missionnaire, du travail toujours, des fatigues corporelles, quelques petites épreuves. Il le faut bien, autrement nous ne serions pas les disciples du Dieu couronné d'épines, délaissé par son Père céleste dans le jardin de Gethsémani, trahi par ses amis et enfin crucifié. Les disciples ne sont pas plus que le maître. (Le R. P. Royer au Frère Lavoie, le 10 mai 1861.)

Les travaux de notre maison de Québec sont toujours bien considérables. Je repars dans huit jours, comme je vous l'ai annoncé, pour le Diocèse des Trois-Rivières, où

le R. P. CHARPENEY viendra de Montréal me rejoindre. Nous évangéliserons successivement les paroisses de Beaucour, de la Baie-du-Fèvre et de Sainte-Gertrude, ensuite nous reviendrons à Saint-Flavien, dans le Diocèse de Québec. Quant à Saint-Denys, votre paroisse natale, où nous devions aller cet été, il est probable que nous ne l'évangéliserons pas encore : on termine les travaux intérieurs de l'église. (Le R. P. ROYER au Frère LAVOIE, le 13 juin 1861.)

Depuis trois mois, deux Pères de Montréal et moi évangélisons les Canadiens du Diocèse de Sandwich et de la ville de Détroit. Les travaux ont été rudes, aussi les consolations ont-elles été abondantes.

A Amhersburg, où nous avons commencé nos Missions, 2,300 personnes, je crois, se sont approchées de la Table Sainte. Le dernier dimanche de la retraite, nous avons été conduits à Sandwich par une quarantaine de jeunes gens à cheval et par une cinquantaine de voitures. Les protestants étaient ébahis de voir les Canadiens rendre de pareils honneurs à de pauvres Missionnaires. Cette manifestation a préparé les habitants de Sandwich à la retraite. Le soir même nous en faisions l'ouverture à la cathédrale. Pendant quinze jours ils se sont pressés autour de la chaire de vérité et autour des confessionnaux. Seize cents, c'est-à-dire à peu près tous, ont reçu le Pain Eucharistique. Nos cérémonies de la rénovation des promesses du baptême et de la consécration à la Sainte Vierge ont été magnifiques. De là nous sommes allés successivement dans six autres paroisses. Le succès, grâce à Dieu, a été le même.

Pendant que nous étions occupés à prêcher la retraite de Sandwich, plusieurs Canadiens qui habitent la ville de Détroit vinrent assister à plusieurs exercices ; ils les trouvèrent de leur goût et s'empressèrent de prier M. le Curé de Sainte-Anne de vouloir bien faire prêcher dans son église les mêmes exercices. M. le Curé obtempéra à leur

désir : il nous supplia de venir chez lui. Nous y consentîmes et nous ne nous en sommes pas repentis. L'empressement à assister aux instructions a été bien grand parmi ces chers Canadiens. Dix-huit cents ont eu le bonheur de se réconcilier avec Dieu et de recevoir la divine Eucharistie. Nous avons trouvé dans cette ville plusieurs Français, qui ont admirablement profité de la Mission. Deux d'entre eux, élèves gradués de l'université de Paris, vinrent me voir après la communion des hommes et, les yeux baignés de larmes, ils s'élancèrent dans mes bras et me pressèrent contre leur cœur palpitant de bonheur.

De Détroit nous sommes allés dans une petite paroisse canadienne prêcher une autre retraite ; après sa clôture, nous avons repris le chemin du Canada. Arrivés à Toronto, le R. P. Charpeney et moi nous avons visité nos Pères de Buffalo et la chute de Niagara, tandis que le R. P. Lagier se rendait à Montréal, ayant déjà contemplé autrefois cette merveille de la nature. Il faudrait avoir la plume de Chateaubriand pour vous décrire le magnifique tableau que présente le fleuve Saint-Laurent se précipitant d'une hauteur de 200 pieds sur une largeur de 1,300. Quand on voit cela, on ne peut qu'admirer en silence et dire intérieurement : Que c'est beau ! que c'est grandiose ! (Le R. P. Royer au Frère Lavoie, 7 janvier 1862.)

Tous nos Pères déploient un zèle très-actif dans l'accomplissement de leurs devoirs respectifs ; ils sont tous excellents religieux.

Mgr l'administrateur du Diocèse de Québec doit présenter au Souverain Pontife un rapport sur toutes les œuvres diocésaines ; notre Congrégation y aura une place distinguée, en considération des travaux qui lui sont confiés. Nous pouvons le dire sans crainte, le bien se fait et la gloire de Dieu se manifeste par la sanctification des âmes que nous sommes appelés à évangéliser.

Aujourd'hui Vendredi Saint, le bon Père Brunet se prépare à prêcher pour la quatrième fois la Passion du Sauveur à des auditeurs différents, mais non indifférents à entendre la parole de Dieu. Le R. P. Grenier a prêché hier et aujourd'hui devant un autre auditoire. Le R. P. Royer donne les exercices de la retraite aux Français établis à Buffalo. Vous le voyez, mon Très-Révérend Père, vos Fils spirituels connaissent et font connaître Jésus et Jésus crucifié. (Le R. P. Durocher au T. R. P. Supérieur général, 18 avril 1862.)

Nos occupations ont été grandes cet hiver. De retour d'une tournée de quatre mois dans les Etats-Unis et dans le haut-Canada, au mois de janvier, comme vous le savez, je n'ai pas pris un long repos à la Maison. Bientôt l'obéissance me faisait partir pour Saint-Dominique, dans le Diocèse de Saint-Hyacinthe, où le R. P. Charpeney, appartenant maintenant à la Maison de Montréal, venait me rejoindre. Nous avons donné la Mission ensemble aux braves habitants de cette paroisse et nous avons eu la consolation d'en voir douze cents s'approcher de la Table Sainte. Il n'est resté que trois personnes assez mal famées.

De là je suis revenu à Québec pour me rendre à Saint-Antoine et à l'Ile-Verte. Dans la première paroisse, j'avais pour compagnon le R. P. Trudeau, et dans la seconde le R. P. Grenier. Saint-Antoine, où nous allons toutes les années, nous donne toujours beaucoup de consolations. Mais c'est à l'Ile-Verte que les consolations ont surabondé. Nous sommes restés là pendant quinze jours, et l'immense église était pleine matin et soir. Nous avons fait communier deux mille personnes ; toute la bourgeoisie a fait son devoir.

De l'Ile-Verte, le R. P. Grenier est rentré à la Maison, tandis que j'allais moi-même à Saint-Joseph de la Pointe-Lévi, où le R. P. Brunet venait me rejoindre. La Mission

a admirablement réussi dans cette paroisse. Dix-huit cents personnes ont fait leur devoir. Je ne crois pas, m'a dit M. le Curé, qu'il soit resté un seul habitant. Nous avons pu faire communier les hommes et les femmes séparément. Le dernier jour de la retraite, huit cents hommes venaient ensemble recevoir le Dieu de l'Eucharistie. Après la communion, ces hommes ont tenu une assemblée publique, afin de prendre des résolutions propres à empêcher dans la paroisse la vente des boissons enivrantes. J'ai eu aussi la consolation de distribuer encore près de cent croix de tempérance. Quoique la société fût déjà établie dans la paroisse, M. le Curé nous a témoigné une bien vive reconnaissance pour le bien que nous avions fait avec le secours de Dieu et de Marie Immaculée parmi ses ouailles.

Partez avec moi pour Buffalo et là vous me verrez seul dans une église fréquentée par vos infortunés compatriotes et par un grand nombre de Français, mes compatriotes à moi. Oui, c'est dans cette ville que je me suis rendu à la fin du Carême. J'étais seul, après tous les travaux supportés dans le bas Canada, pour prêcher les exercices d'une retraite de quinze jours. J'ai mis ma confiance en Dieu et en notre bonne Mère ; elle n'a point été déçue. Cette population n'avait plus de catholique que le nom. Le bon M. Lester, excellent prêtre alsacien, faisait bien tous ses efforts pour ramener ces infortunés pécheurs, mais ils demeuraient sourds à sa voix. Il y a deux ans, deux religieux avaient prêché, à son invitation, une retraite, mais au bout de cinq jours ils étaient si découragés de ne voir venir personne, qu'ils se proposaient de secouer la poussière de leurs souliers sur cette population et de partir. Cependant ils terminèrent la semaine; quelques bonnes personnes profitèrent seules de la retraite. On me dit tout cela en arrivant, et vous comprenez

que ce n'était pas tout à fait encourageant. J'avais recommandé cette congrégation à toutes nos communautés de Québec, et à Buffalo toutes les religieuses priaient aussi pour la conversion de ces pauvres pécheurs. Je les recommandai moi-même au Sacré Cœur de Jésus et au Cœur immaculé de Marie, et je me mis avec confiance au travail. Les premiers jours il y avait peu de monde, mais insensiblement l'église se remplit. L'attention avec laquelle on écoutait la parole de Dieu me donnait de grandes espérances. Enfin, j'annonçai les confessions au bout de quatre jours, et l'on vint au tribunal avec tant d'empressement, que nous fûmes obligés, M. Lester et moi, de demander le secours de deux de nos Pères de Buffalo. C'en était fait, Dieu avait triomphé du cœur de ces pauvres malheureux. Le jour de Pâques, deux cents hommes ressuscitaient à la grâce. Nous avons fait communier dans le cours de la retraite sept cents personnes, parmi lesquelles il s'en trouvait un grand nombre qui ne mettaient plus les pieds à l'église depuis dix, vingt et même quarante ans. Nous avons baptisé les enfants de plusieurs parents qui ne suivaient aucune religion. C'est un beau triomphe que les prières des âmes pieuses ont remporté !

Après deux mois de repos, nous sommes à la veille de nous mettre en campagne. Quatre paroisses nous demandent, Saint-Georges de Kacouna, Saint-Arsène, le Cap de la Madeleine et enfin votre paroisse natale, Saint-Denys. Priez donc bien pour vos compatriotes et vos co-paroissiens. (Le R. P. Royer au Frère Lavoie, 22 mai 1862.)

RAPPORT ADRESSÉ AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL PAR LE R. P. DUROCHER, SUPÉRIEUR DE LA MAISON DE QUÉBEC.

Québec Saint-Sauveur, le 17 septembre 1862.

Mon très-révérend Père,

Je me trouve encore en retard dans l'accomplissement des devoirs que j'ai à rendre à votre Paternité. Je sollicite de nouveau votre indulgence. Puissé-je consoler votre cœur par le compte rendu des travaux de vos enfants dans cette partie de la vigne du Seigneur confiée à nos soins.

La campagne d'été, ouverte par les Révérends Pères Grenier et Royer le 15 mai dernier, sous les auspices de notre bonne et immaculée Mère, s'est heureusement terminée. Quatre retraites et deux *triduo* donnés dans des paroisses très-populeuses ont été suivis des fruits de salut les plus abondants. La parole de Dieu a été reçue dans des cœurs préparés à l'avance ; elle a produit de vives impressions. Le succès a été complet. Tous se sont ébranlés à la voix des Missionnaires. Les communions générales d'hommes présentaient le plus beau spectacle. Les pasteurs ont mêlé leurs larmes à celles de leurs ouailles ; tous étaient émerveillés de ces heureux fruits de salut. Des restitutions abondantes ont manifesté d'une manière non équivoque des retours sincères à Dieu.

Mgr l'administrateur du Diocèse de Québec, venant faire sa visite pastorale à l'époque de ces retraites, a été tout ému des résultats obtenus par les Missionnaires. Aussi a-t-il chaleureusement recommandé, dans la retraite ecclésiastique donnée aux curés réunis, de faire prêcher des Missions dans leurs paroisses tous les quatre ou cinq ans. Il est donc à croire que ce genre de ministère va prendre une nouvelle extension dans le Diocèse de Québec.

Pendant que les Révérends Pères Grenier et Royer se livraient au ministère des Missions dans les campagnes, le R. P. Frain, succédant au R. P. Babel dans la résidence des *Escoumins*, travaillait de son côté avec autant d'ardeur que de succès à la régénération spirituelle des ouailles confiées à sa garde. Voici comment il en rendait compte à Mgr l'Evêque d'Ottawa :

« Je suis heureux, Monseigneur et bien-aimé Père, de pouvoir vous annoncer que les difficultés qui existaient dans ma Mission ont complétement disparu. La population des Escoumins est bonne, et malgré l'agglomération nombreuse des jeunes gens des chantiers, je n'ai pas à déplorer l'existence des désordres qui trop souvent perdent la jeunesse. J'ai obtenu du commis en charge qu'il ne serait plus versé une seule goutte de boisson à l'avenir dans aucun des chantiers. A la suite d'une retraite de huit jours que j'ai prêchée aux jeunes gens, dans la première quinzaine de juillet, presque tous ont promis d'observer les règles de la Société de Tempérance totale, et comme gage de leur affection pour Notre-Seigneur ils se sont généreusement cotisés pour laisser un beau souvenir de leur retraite à notre pauvre chapelle, un calice en vermeil, dont ils m'ont prié de faire la commande en France.

« Sur ces entrefaites, le R. P. Brunet nous est arrivé de Québec pour se reposer un peu aux Escoumins. Mais il est de la nature de ce Père de ne pouvoir prendre du repos là où il y a du bien à faire. Il m'a donc demandé en arrivant de donner une retraite générale à notre population. Sa demande a été bien accueillie et une retraite de huit jours a été prêchée avec les plus grands fruits par ce bon Père. Elle s'est terminée le 27 juillet par la plantation d'une belle croix de Mission sur un rocher au milieu de la mer. La population entière, montée sur de

frêles embarcations, se rendit au lieu désigné en chantant : Vive Jésus ! vive sa croix ! Cette cérémonie au milieu des eaux du Saint-Laurent était vraiment grandiose ; elle laissera un long et beau souvenir dans les cœurs de cette heureuse population. »

Nos Missionnaires des sauvages Montagnais, établis depuis dix ans à la résidence des *Escoumins*, sont sur le point d'aller fixer leur séjour au milieu de leurs chers néophytes, à dix-huit lieues au-dessous des Escoumins, sur la rivière dite *des Betsemits*, chef-lieu des Missions montagnaises. Près de deux cents familles sauvages s'y réunissent à certaines époques pour y recevoir les secours de la Religion. Les Missions des Escoumins et des Betsemits se faisaient simultanément. Nos Missionnaires étaient obligés de se séparer et de demeurer longtemps isolés. A ce grave inconvénient se joignaient les difficultés du voyage, surtout dans la saison de l'hiver. Le Missionnaire des Betsemits se voyait souvent dans la nécessité de passer les nuits exposé à un froid de 25 à 30 degrés Réaumur, sans aucun abri, aux quatre vents du ciel. Il lui fallait parcourir des montagnes escarpées, n'ayant point d'autre monture que ses raquettes. Par suite du nouvel arrangement, nos Pères résideront au milieu de leurs chers néophytes. Ils leur donneront des soins plus assidus et il leur sera plus facile de les préserver de la contagion que produisent les rapports trop fréquents avec les blancs. Depuis longtemps les sauvages sollicitaient la faveur de posséder leurs Missionnaires au milieu d'eux. Ils feront les plus grands sacrifices pour subvenir aux besoins les plus pressants qu'entraînera l'installation de nos Pères dans ces lieux sauvages. Il y a là une jolie église construite en grande partie par les dons des indigènes et richement décorée par leurs libéralités. Une seule famille a fait cadeau d'un Chemin de croix peint sur toile d'une va-

leur de six cents francs. Les privations qu'auront à supporter nos Pères seront grandes sans doute; mais ils seront bien dédommagés par les consolations qu'ils retireront de leur ministère auprès de cette tribu fidèle et toute dévouée à ses Missionnaires.

Le changement du R. P. Babel, transféré à la résidence de la Rivière-du-Désert, dans le Diocèse d'Ottawa, m'a mis dans la nécessité d'aller donner la Mission aux sauvages du lac Saint-Jean. Trois ans s'étaient écoulés depuis la dernière visite que je leur avais faite. Hélas ! dans quel état les ai-je trouvés ! L'abus des boissons alcooliques les a cruellement décimés. Pour toucher ces cœurs flétris par le vice et abrutis par la boisson, je leur rappelai, dans un langage simple et à leur portée, les souffrances de N.-S. Jésus-Christ et le sang qu'Il avait prodigué pour leur salut. Chaque jour, après la récitation des prières et l'exposition des principaux mystères de la Foi, je revenais sur le même sujet. Ces pauvres sauvages parurent se réveiller comme d'une profonde léthargie et ils commencèrent à donner des signes de repentir. Puisse le Seigneur Jésus faire germer cette semence de salut dans leur cœur et leur procurer la grâce d'une autre Mission ! De retour à Québec, j'ai fait la commande d'un *Via crucis;* je me propose d'en faire usage dans la prochaine Mission.

Je n'ai reçu que quelques détails sur les Missions sauvages faites par le R. P. Arnaud. Il a baptisé un grand nombre d'infidèles venus de plus de cent lieues. Quelques-uns sont morts peu de temps après leur baptême et jouissent maintenant du bonheur céleste qu'ils ont désiré avec tant d'ardeur et recherché au péril de leur vie.

En résumé, pendant les Missions données par nos Pères, plus de six mille personnes ont été admises à la Table Sainte.

Le R. P. Arnaud et moi avons visité cent cinquante familles sauvages disséminées sur un littoral de plus de deux cents lieues.

Pendant le temps pascal, les trois Pères qui exercent le saint ministère à Saint-Sauveur ont admis à la Sainte Communion près de trois mille personnes, ce qui suppose l'audition de plus de six mille confessions pendant le temps du Carême. Ajoutons à cela la visite des malades, l'administration des autres sacrements et le soin des écoles.

Je supplie Votre Paternité de recevoir avec bonté cette trop faible esquisse des travaux de nos Pères de la Maison de Québec. Agréez en même temps l'expression des sentiments de profonde vénération avec lesquels je suis

Votre très-obéissant fils,

Durocher, o. m. i.

RÉSIDENCE DES ESCOUMINS.

La lettre suivante, écrite par le R. P. Arnaud à notre vénéré Fondateur, renferme des détails intéressants sur les usages des peuplades qu'évangélisent nos Pères de la résidence des Escoumins. C'est la dernière en date que nous ayons trouvée.

Escoumins, 4 février 1859.

Monseigneur et Révérendissime Père général,

Depuis longtemps ma conscience me reprochait mon silence à votre égard, mon cœur n'a pu résister plus longtemps : je cède à l'impulsion de l'amour filial en adressant à Votre Grandeur ces quelques détails sur les Missions qui nous sont confiées. Puisse votre bonté de Père n'y voir que l'amour qui m'anime en traçant ces lignes.

Vous connaissez, Monseigneur, le genre de ministère que

nous exerçons, le R. P. Babel et moi. Nous travaillons parmi les Canadiens et les Montagnais. Notre Mission commence à Tadousac, à l'entrée du Saguenay, et s'étend jusqu'aux Blancs-Sablons, sur le détroit de Belle-Isle, distance à peu près de deux cent cinquante lieues. Comme notre Mission est trop étendue, et a une population trop nombreuse pour pouvoir être parcourue par nous chaque année, un de nos Pères part de Québec ou de Montréal, et se rend à l'extrémité de cette Mission pour visiter les pêcheurs qui y sont établis, ce qui nous permet de voir un peu plus longtemps, quoique bien à la hâte, des centaines de familles qui ne reçoivent la visite du prêtre qu'une fois par an. Dans ce court laps de temps, on baptise, on confesse, on prêche, on admet aux sacrements ceux qui en sont jugés dignes. Puis on repart pour aller recommencer la même besogne à quelques lieues plus loin ; on est reçu partout comme le Messie. Cette visite produit toujours ses fruits, car on a affaire à un peuple animé d'une foi patriarcale. Notre chapelle portative nous accompagne toujours. Nous sommes vraiment heureux d'avoir été choisis pour une telle Mission, car c'est vraiment sur cette côte sauvage que nous remplissons bien notre devise : *Evangelizare pauperibus misit me.* La Sainte Messe célébrée dans de modestes maisons en bois, sous la cabane décorée d'un pauvre sauvage, et quelquefois en plein air ; la foule qui nous environne et nous accompagne, retracent à notre esprit le pieux empressement de ceux qui suivaient notre Sauveur. Voilà notre vie quotidienne pendant presque toute l'année.

Nous avons plusieurs postes, où il y a de modestes chapelles en bois : là, nous pouvons donner avec plus de décence les exercices de la Mission. Ceux qui sont auprès s'y rendent toujours avec exactitude. Sur ce parcours de deux cent cinquante lieues, nous avons quatorze chapelles qui sont ainsi placées : Tadousac, Bergeronne, Escoumins, Port-Neuf, Sault-au-Cochon, Ilet-de-Jérémie, Betshiamits, Goodhout, les Sept-Iles, Mingam, Maskuaro, Itamamiou, Tabatière, l'Anse des Dunes ou Blancs-Sablons. Cette dernière est en voie de construction. Le bois pour la bâtisse d'une autre chapelle se pré-

pare à Nataskuan. La plus belle de toutes ces chapelles, c'est celle de Betshiamits, qui est due à la générosité de Mgr le Coadjuteur de Québec et de nos Montagnais. Le R. P. DUROCHER en a été l'architecte : elle est magnifique.

Notre résidence ordinaire est aux Escoumins, c'est là que nous avons établi nos quartiers d'hiver. C'est un village qui compte cinquante familles canadiennes, il sert de centre à peu près à trois cents autres disséminées sur le littoral, sur un rayon de vingt à vingt-cinq lieues. Ce village ne compte que quinze ans d'existence. Avant ce temps, l'endroit que nous habitons était entièrement sauvage; il n'y avait d'habité que Tadousac, autrefois poste fameux pour la traite, et qui a joué un certain rôle dans les commencements du pays. Ce lieu est rempli de souvenirs, et les Canadiens instruits qui remontent le Saguenay visitent toujours avec un pieux recueillement notre vieille chapelle, qu'érigèrent autrefois les Pères Jésuites, et à l'ombre de laquelle reposent plusieurs de ces saints Missionnaires, qui moururent en ces endroits en évangélisant les sauvages Montagnais, alors infidèles. On y voit encore les fondements de leur ancienne résidence, ainsi que deux canons laissés par Jacques Cartier, alors que ce brave marin dotait son pays d'une des plus belles contrées du monde, mais dont on ne devait pas savoir profiter : l'un de ces canons porte le nom de Jacques Cartier. Tadousac était toujours resté sauvage : ce n'est que depuis quelques années que quelques familles canadiennes sont venues s'y établir. La forêt y a disparu, des maisons en bois modestes y ont été construites, et les nouveaux colons y cultivent avec succès le froment, le seigle, la pomme de terre, etc. Quatre ou cinq fois par an, ils reçoivent la visite du Missionnaire. Ces bons Canadiens se conservent toujours purs dans leur foi, quoiqu'ils soient environnés de protestants, au service desquels plusieurs travaillent annuellement.

Le village des Escoumins a été établi par la famille Têtu et Boucher Frédéric[1]. Cet endroit n'était connu que de nom,

[1] Ce bon monsieur vient de mourir aux Escoumins, emportant avec

il y a vingt ans. C'est le commerce de bois qui y attira la famille Têtu; ils vinrent établir dans ces endroits sauvages des moulins à scie. Tout y était à construire. Le premier jour de leur arrivée ils n'eurent pas même une cabane pour se mettre à l'abri; ils bivouaquèrent à la belle étoile, en attendant qu'ils eussent des habitations pour s'y retirer. Tandis que les uns abattent la forêt, les autres construisent, et de tous côtés surgissent, comme par enchantement, des habitations qui vont donner asile à de nombreuses familles. Le Seigneur ne fut point oublié; ces bons Canadiens, fidèles aux traditions de leurs pères, savaient que leurs œuvres ne prospéreraient qu'autant qu'ils auraient l'appui du Seigneur. Ils voulurent forcer le Seigneur à rester toujours avec eux en lui érigeant un modeste temple en bois, où ils se réunissaient chaque jour pour prier. Cette chapelle, quoique encore inachevée, est une des plus belles constructions de la cité; elle est située sur l'endroit le plus apparent des Escoumins; ses deux petites tourelles et la croix qui surmonte son pignon produisent un effet magique.

La maison qui nous sert de demeure est grande et commode, c'est le R. P. Durocher qui l'a fait construire. La Propagation de la Foi a payé une partie des dépenses, et la famille Têtu et Cᵉ a complété le reste. Elle est en bois, comme toutes les autres; les maisons en pierre sont rares sur le littoral nord du Saint-Laurent (golfe); elles auraient un grand inconvénient, celui d'entretenir une trop grande fraîcheur, ce qui les rendrait même inhabitables pendant la saison rigoureuse de l'hiver.

Une école y a été établie depuis plusieurs années : elle est encore due aux généreuses libéralités des maîtres de l'établissement, qui n'ont rien négligé pour faire donner une éducation chrétienne aux enfants des deux sexes de leurs nombreux employés. Cette école est tenue sur un bon pied. Les

lui dans la tombe tous les regrets de ses nombreux serviteurs, qui le regardaient comme leur père. Sa mort est regrettée de tous ceux qui l'ont connu; mais il n'est personne à qui cette perte soit plus sensible qu'aux Missionnaires, dont il a été le constant bienfaiteur, ainsi que de la Mission.

enfants qui la fréquentent sont au nombre de soixante à soixante-dix : ils se montrent sages, obéissants, et surtout assidus aux exercices religieux du dimanche, auxquels ils donnent un nouvel éclat par leur chant enfantin, mais grave et pieux.

Quoique nous soyons absents à peu près six mois de la place, la cloche réunit, deux fois par dimanche, ces familles chrétiennes, pour réciter des prières en commun et entendre une pieuse lecture au moment où ils avaient coutume d'assister à la Sainte Messe. Le soir, le Chemin de la croix remplace les Vêpres. Tout s'y fait avec ordre et recueillement. J'ai vu des étrangers, qui avaient visité ce village, être dans la plus grande admiration de la manière dont ces braves gens observent le dimanche. Mais tout cela est dû en partie à l'exemple que donnent à leurs subordonnés les maîtres de l'établissement. Les quelques familles montagnaises qui habitent ces lieux rivalisent de zèle avec nos bons Canadiens. Ce n'est pas à dire, Monseigneur, que tout y soit parfait : il y a encore bien des imperfections, mais ils travaillent chaque jour à devenir meilleurs.

Voici à présent un mot sur leur genre de vie et d'occupation. Dès le mois de novembre, lorsque la neige couvre la terre, les pères de famille et tous les jeunes gens chaussent leurs raquettes, un sac de provisions sur le dos, et armés chacun d'une hache, ils s'en vont à dix ou vingt lieues dans les bois établir leur quartier d'hiver; ils s'y construisent une demeure qui doit leur servir de résidence pendant sept mois, c'est-à-dire jusqu'à la fonte des neiges. Ils tracent des chemins dans toutes les directions, afin de pouvoir charrier, avec les chevaux, les billots qui vont bientôt tomber par milliers sous les coups de ces vigoureux bûcherons. Lorsque la terre est suffisamment gelée, que le froid a fait retirer l'eau des endroits humides, et que la glace est assez forte pour supporter, sur les rivières et les lacs, les chevaux avec leurs charges, alors commencent les grands travaux. Trente à quarante chevaux sont occupés journellement à traîner les billots de pins, d'épinettes, de cyprès rouges que les bûcherons abattent, tan-

dis que huit à dix charretiers transportent continuellement les provisions nécessaires aux travailleurs du bois.

Au printemps, à la fonte des neiges, après la première débâcle des glaces, ils jettent à la rivière les billots qu'ils avaient entassés sur ses bords, et redescendent au village, armes et bagages, pour recommencer un autre genre de travail. Le village, qui pendant tout l'hiver avait semblé dans le deuil, de l'absence de tant de pères de famille et des jeunes gens, s'anime d'une nouvelle vie, tout reprend son ancienne vigueur. Le moulin, qui jusqu'alors a été silencieux, fait entendre le son vibrant des scies rondes qui délignent les planches, tandis que le sol tremble au mouvement cadencé des grandes scies qui convertissent en madriers des arbres d'une grosseur monstrueuse. Chacun est à son poste; les uns fournissent sans cesse de nouveaux aliments aux scies, les autres reçoivent les madriers et les mettent en piles sur les quais; d'autres chargent ou déchargent des bateaux et des goëlettes; c'est un mouvement continuel qui n'est interrompu que par le son de la cloche qui sonne l'exercice du Mois de Marie. Les quarts se succèdent nuit et jour, tout se fait avec ordre et soin. Chaque année, plusieurs gros bâtiments viennent d'Europe et y transportent ce bois qui a tant coûté de sueurs et de fatigues. Le produit de ce commerce n'a pas toujours été bien lucratif; mais il suffit à l'entretien des familles des nombreux travailleurs, et c'est tout ce que désirent les maîtres de l'établissement, qui ont toujours eu à cœur de se rendre utiles à leurs concitoyens.

Le commerce de bois n'est pas la seule ressource de la place. Sans parler de la terre, qui est bien bonne pour la culture, il y a encore la pêche et la chasse. La pêche est très-riche aux environs; on y trouve en abondance le saumon, la truite, le hareng, le maquereau, la morue, vraie source de richesse pour ceux qui s'adonnent à ces différentes pêches. Je ne parlerai pas du nombre féerique des *capelans* et autres poissons, que la mer rejette par rouleaux sur le rivage, où ils se corrompent.

La pêche aux marsouins se fait avec beaucoup de succès dans ces parages : il y a peu d'années qu'on en a fait l'essai. La

première fois que M. David Têtu et ses associés tendirent des rets à ces blancs cétacés, auxquels les premiers voyageurs dans la baie d'Hudson donnèrent le nom de petites baleines blanches, ils en prirent cent trente-trois; la seconde année, trente et un; la troisième, dix; la quatrième, dix-neuf; et cette année, qui est la cinquième, trente-six ; de plus, vingt-cinq requins : ces derniers sont nombreux dans les eaux du Saint-Laurent; quoique aussi féroces que ceux des mers du Sud, ils ne jouissent point de la même agilité; cela est dû peut-être à la fraîcheur des eaux. La pêche à la baleine se fait aussi dans nos endroits; ces poissons, géants de la mer, y sont très-nombreux, surtout au printemps et à l'automne. Les bâtiments baleiniers remontaient autrefois le Saint-Laurent jusqu'à l'entrée du Saguenay pour y faire la pêche. C'est ce poisson qui avait attiré autrefois sur ces parages tant de hardis pêcheurs. Les Basques s'y sont distingués, parmi tous les autres, par leurs succès et leur bravoure à attaquer ces monstres des mers : leur hardiesse a passé en proverbe. Ils ont laissé leur nom à plusieurs des places qu'ils ont occupées : ainsi on rencontre sur la côte nord et sud du golfe des endroits appelés les Anses aux Basques, l'Ile des Basques, la Pointe des Basques, l'Echafaud aux Basques. Ils avaient établi dans ces différents lieux des fonderies d'huile; c'est là qu'ils chargeaient leurs bâtiments et s'en retournaient dans leur pays, riches des dépouilles de la mer. Depuis eux, cette pêche s'est toujours continuée avec des succès plus ou moins grands. Il arrive souvent à ceux qui la font de perdre ce qui leur a coûté tant de fatigues, jointes aux plus grands dangers, ce qui a lieu lorsque la blessure de ce terrible animal ne doit lui causer la mort que quelques jours après. Chaque année, on trouve des baleines mortes qui avaient été blessées de la sorte. Il y a quatre ans, j'étais avec trois sauvages, nous aperçûmes au large une quantité extraordinaire de goëlands qui voltigeaient au-dessus d'un objet qu'on aurait pû prendre facilement pour une goëlette chavirée. Nous dirigeâmes notre voile vers cet objet qui nous était inconnu; c'était une baleine immense. Nous y débarquâmes dessus : nous eûmes ainsi tout le loisir de considérer ses proportions colossales.

Il y a deux ans, pendant que nous faisions la Mission des Sept-Iles, des pêcheurs de morue en trouvèrent une à peu de distance de terre.

Le printemps dernier, un jeune Canadien de quatorze à quinze ans en trouva une autre sur les bancs de sable de Port-Neuf : il manqua mourir de frayeur à la vue de ce monstre à gueule béante, mais il était sans vie. Le bourgeois des Escoumins a fait faire aussi, avec succès, cette chasse aux sauvages, qui, montés sur leurs légers canots d'écorce, attaquent bravement ces colosses de la mer. Dans nos voyages, nous avons souvent eu occasion de jouir du spectacle qu'offrent tous ces cétacés qui se jouent dans les eaux : ils semblent ne point faire attention à la présence de l'homme ; on dirait, au contraire, qu'ils le recherchent pour le récréer. On passe à côté d'eux à la distance de quelques mètres, jusie à la portée d'un coup de fusil. C'est au moyen d'un fusil chargé d'une lame fulminante que nos sauvages tuent la baleine.

Comme la chasse est le domaine particulier de nos sauvages, ils la font chaque jour, tantôt sur la mer et tantôt dans le bois. Sur la mer, c'est le loup marin qui captive leur attention : ils en tuent plusieurs centaines par année. L'huile de cet animal est très-recherchée pour les phares ; nos Montagnais se nourrissent de sa chair : elle n'a cependant rien de bien succulent ; il n'y a que la faim qui pourrait la faire trouver gustable à un Canadien. Les sauvages en savourent l'huile, qui est bien bonne lorsqu'elle est faite avec soin.

Le porc est encore pour eux un objet de chasse : ils en tuent tous les ans un nombre assez considérable. Ils trouvent encore à la mer une grande variété d'oiseaux aquatiques connus sous le nom de gibiers noirs, plongeux, moniaques, pigeons, kakaori, huards, bec-de-soie ; les canards, les outardes, le petit bonhomme, etc., etc.

Dans le bois, ils trouvent encore le caribou, le castor, le vison, le pekan, etc., animaux dont la pelleterie est très-estimée ; celle de l'ours, du caroayou ou valvérin, du loup-cervier ou lynx, du renard, de la marte, l'est aussi beaucoup. Les oiseaux y sont aussi variés qu'à la mer, mais non en si grande

abondance. Les plus communs sont les oiseaux blancs, les tourtes pendant l'été, les perdrix grises et les perdrix blanches : ces dernières sont les plus belles de toutes, et dans certaines contrées elles sont très-nombreuses. La Providence nous en a envoyé cette année des bandes nombreuses pendant cet hiver. Ces blancs oiseaux se nourrissent de bourgeons de saules et passent la nuit sous la neige ; elles sont plus sauvages que les grises, qui se laissent approcher quelquefois jusqu'au point qu'on peut les frapper avec un bâton, ou les prendre au collet qu'on leur tend à l'aide d'une perche. Je ne terminerai pas cette nomenclature sans mentionner le lièvre blanc, ce pain quotidien de nos pauvres sauvages, et dont la peau leur sert à se faire des couvertures et à se chausser en guise de bas.

Monseigneur, je ne terminerai pas cette relation sans vous dire un mot sur la vie sauvage. Cette description se trouve trop bien résumée dans le récit que fait le R. P. François de Crépieu, jésuite, et serviteur inutile des Missions du Canada, comme il s'inscrit. Voici les propres paroles de ce véritable soldat de Jésus-Christ :

« La vie d'un Missionnaire montagnais est un long et lent martyre, est un exercice presque continuel de patience et de mortification, est une vie vraiment pénitente et humiliante, surtout dans les cabanes et dans les chemins avec les sauvages.

« 1° La cabane est composée de perches et d'écorces de bouleau, et entourée de branches de sapins qui couvrent la neige et la terre gelée.

« 2° Le Missionnaire presque tout le jour est assis ou à genoux, exposé à une fumée quasi continuelle pendant l'hiver.

« 3° Quelquefois il sue le jour, et le plus souvent il a froid pendant la nuit. Il couche vêtu sur la terre gelée, et quelquefois sur la neige couverte de quelques branches de sapin assez rudes.

« 4° Il mange dans un *oulagan*, assez rarement net, ou lavé, et le plus souvent essuyé avec une peau grasse, ou léché par les chiens. Il mange quand il a de quoi manger et qu'on lui en présente. Quelquefois la viande n'est que demi-cuite ; quelquefois elle est fort dure, surtout la viande séchée à la

fumée. Pour l'ordinaire, on ne fait qu'une fois chaudière, et en temps d'abondance deux fois, mais il ne dure guère.

« 5° Les souliers sauvages et la peau des chiens lui servent de serviettes, comme les cheveux aux sauvages et aux sauvagesses.

« 6° Souvent il brûle ses habits, ou sa couverture, ou ses bas pendant la nuit, surtout quand la cabane est petite et étroite ; il ne peut s'étendre, mais il se rétrécit, et il a la tête contre la neige couverte de sapins, ce qui refroidit bien le cerveau et lui cause des maux de dents, etc.

« 7° Il couche toujours vêtu, et ne démet sa soutane et ses bas que pour se défendre de la vermine dont les sauvages sont toujours riches, surtout les enfants.

« 8° Le plus souvent, à son réveil, il se trouve entouré de chiens. Je me suis trouvé quelquefois parmi six et dix.

« 9° La boisson ordinaire est l'eau de ruisseau, ou de quelque mare, quelquefois de la neige fondue, ou du bouillon pur, dans un oulagan, d'ordinaire assez gras.

« 10° La fumée est quelquefois si violente, qu'elle le fait pleurer ; et quand il se couche, il semble qu'on lui ait jeté dans les yeux du sel, et à son réveil il a bien de la peine à les ouvrir.

« 11° A la fonte des neiges, quand il marche sur des lacs ou de longues rivières, il est tellement ébloui, pendant quatre ou cinq jours, par l'éclat de la neige, et par l'eau continuelle qui lui tombe des yeux, qu'il ne peut lire son Bréviaire. Quelquefois il faut le mener par la main : cela est arrivé au P. Dilut, au P. Dalmas et à moi, qui, en chemin, ne voyais que le bout de mes raquettes.

« 12° Il est souvent importuné des pleurs et des cris des petits enfants, de la puanteur de ceux ou celles qui ont les écrouelles, ou autres maladies qui font soulever le cœur.

« 13° Il est quelquefois réduit à ne boire que de l'eau de neige fondue qui sent la fumée ; et elle est assez sale. L'espace de trois semaines je n'en ai pas bu d'autre, étant avec des étrangers sur les terres de Peoknagamy. Je n'ai pas vu de sauvages plus sales à manger et à boire que ceux-là. Souvent la

viande était pleine de poils d'orignal ou de sable. Une vieille prenait à pleine main la graisse dans la chaudière, après y avoir jeté de la neige, puis elle nous la présentait à manger dans un oulagan très-sale, et chacun buvait du bouillon de la même chaudière.

« 14° Pendant l'été, dans les voyages, surtout dans le Saguenay et sur le grand fleuve, il boit assez souvent de l'eau bien sale qu'on trouve dans quelques mares. Depuis trois jours que le vent nous arrêta, nous n'en bûmes pas d'autre. Quelquefois le vent l'oblige à se retirer dans des lieux où on n'en trouve pas du tout. Cela m'est arrivé plus d'une fois.

« 15° Le plus souvent pendant l'hiver, dans les chemins, il ne trouve pas une goutte d'eau pour se rafraîchir, quoique épuisé de sueur et de fatigue.

« 16° Il endure beaucoup de froid et de fumée avant que la cabane soit achevée, pendant deux à trois heures où le temps est très-dur en hiver. La chemise qui a été trempée de sueur, les bas mouillés, le rendent comme morfondu, avec la faim qu'il souffre; le plus souvent n'ayant mangé qu'un morceau de viande sèche avant qu'on décabane.

« 17° La souffrance et la misère sont l'apanage de ces saintes Missions. »

Monseigneur, telle est encore, sauf quelques exceptions, la vie du Missionnaire au milieu des sauvages. Si les privations sont grandes, les consolations le sont encore davantage ; car c'est un peuple rempli de foi, observant avec exactitude tous leurs devoirs religieux.

Permettez-moi, mon bien-aimé Père, en terminant ce récit, de vous exprimer tout mon attachement et mon amour filial ; de solliciter votre bénédiction paternelle pour tous ceux auprès desquels je serai envoyé. J'envie parfois le bonheur de mes Frères de France, qui ont le bonheur de vous voir et de vous entendre. Mais je me console par l'espérance que vos bénédictions et vos prières s'étendent sur vos enfants les plus éloignés.

Je suis, avec le plus profond respect, etc., etc.

Ch. Arnaud, o. m.i.

MISSION DES NASKAPIS.

En 1858, le même Père avait tenté de faire pénétrer la lumière de l'Evangile dans une peuplade encore infidèle ; nous trouvons le récit de cette Mission dans le *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, publié en 1859 :

A Mgr l'Administrateur de l'Archidiocèse de Québec.

Après avoir reçu vos paternelles instructions concernant la Mission des Naskapis, encore infidèles, dont vous me chargiez, et surtout fortifié par ce zèle que vos paroles faisaient pénétrer dans mon cœur, je me dirigeai plein de joie vers les Sept-Iles, qui devaient être mon lieu de départ et où je devais compléter tous mes préparatifs de voyage. Mon esprit se portait habituellement vers ces endroits sauvages où j'étais envoyé ; la pensée que mon Évêque, que des Pères et des Frères chéris et tant d'âmes pieuses qui s'intéressent à la conversion des infidèles prient pour moi, me remplissait de courage et de confiance.

Je fis une partie du chemin avec trois de nos Pères qui se rendaient, eux aussi, dans leurs Missions respectives : le R. P. Coopman au Labrador ; les RR. PP. Babel et Bernard, dans les postes du Roi. Nous étions tous à bord de la même goëlette, partie de la paroisse de Berthier. Le nombre des passagers pouvait s'élever à une trentaine de personnes, sans compter les Missionnaires ; ces braves gens appartiennent tous à des familles dont les ancêtres se sont transmis de père en fils l'amour de la pêche ; aussi chaque printemps émigrent-ils pour aller sur les côtes du Labrador ou de Terre-Neuve gagner la vie de leur famille. Ils partent à la fonte des neiges et ne reviennent l'automne dans leurs foyers que lorsque les tempêtes les chassent ; ils sont exposés à bien des dangers et

supportent avec constance toutes les intempéries du temps. Chaque soir, à la tombée de la nuit, nous nous réunissions tous au pied du grand mât, lorsque le temps était favorable, ou dans la chambre, lorsque la pluie nous faisait quitter prise, pour assister à la prière, à la récitation du chapelet; puis le R. P. Coopman leur adressait quelques paroles d'édification, et le tout se terminait par le chant d'un cantique; matelots et passagers rivalisaient de zèle pour chanter de leur mieux. Après s'être souhaité le bonsoir, on se repliait dans son portefeuille; malheur aux retardataires, car le ronflement de leurs voisins les tenait en éveil. Cette musique nocturne, à laquelle chacun à son insu faisait écho, n'avait rien de bien harmonieux pour des oreilles délicates; à ces sifflements qui s'échappaient presque à la fois de la bouche et du nez de tant d'individus, on aurait pu croire à une bande de marsouins qui se jouaient autour de la goëlette.

Je mis pied à terre aux Betshiamits pour faire construire mon canot; dans les postes plus éloignés, on ne trouve que difficilement de l'écorce propre à cet usage. C'était juste le temps où les sauvages descendaient des terres; un grand nombre d'entre eux n'avait pas revu la mer depuis la dernière Mission, ils avaient passé l'année entière dans les forêts. La joie était peinte sur tous les visages : c'étaient des parents, des amis qui se revoyaient après une assez longue absence. Pour plusieurs elle avait été remplie de dangers; les uns étaient rayonnants de santé, d'autres paraissaient dans un état moins prospère, et enfin quelques-uns portaient les empreintes de la misère et de la faim; mais tous paraissaient heureux de se revoir. Leur première visite était pour leur humble chapelle; ils allaient remercier le Seigneur, par l'intermédiaire de Marie, de les avoir ramenés encore une fois sains et saufs; bref, toutes leurs peines étaient oubliées, car ils venaient d'entonner le cantique d'action de grâces.

Je quittai cette intéressante Mission en leur recommandant l'œuvre que Votre Grandeur m'avait confiée, et ils promirent le secours de leurs prières pour une entreprise si belle : « Nous sommes heureux, me disaient les uns, de ce que tu vas

instruire nos frères les Naskapis, qui ignorent encore la sainte Prière; comme ils seront heureux de voir la Robe noire, eux qui la désirent depuis si longtemps! tous les jours nous penserons à toi et aux infidèles; que le bon Dieu bénisse tes pas! » D'autres vieux cerfs des forêts, accoutumés à parcourir de longues distances et qui devinent du regard toutes les sinuosités du terrain et des rivières, ne me rassuraient guère sur les difficultés du chemin. « Père, me dit l'un d'eux, juste au moment du départ, tu ne seras jamais capable de faire ce voyage dans un été. Notre Père le Grand Priant aura été trompé sur la distance que tu as à parcourir; les sauvages des terres, vu le désir ardent qu'ils ont de voir la Robe noire, auront exagéré beaucoup en diminuant la distance qu'il y a pour se rendre jusqu'à leur poste. Tu n'arriveras pas à Petshikupau avant Noël; je te donne ces renseignements pour que tu te précautionnes, afin de ne pas trop souffrir dans ton voyage; en quittant la mer, tu te rendras à Ashuanipi, qui est à un mois de marche des Sept-Iles; ce lac est à moitié chemin des Sept-Iles à Petshikupau. Arrivé là au commencement d'août, tu seras obligé de te remettre entièrement à la discrétion des Naskapis pour le reste du trajet, car aucun de nous n'a été à Petshikupau; c'est le temps où ils sont occupés à faire des amas de poissons et je crains que tu n'en trouves pas un pour t'accompagner dans la route; ils savent qu'au poste ils ne reçoivent point de nourriture et aucun ne voudra se mettre en chemin avant d'assurer à sa famille le moyen de vivre en son absence. Les lacs de l'autre côté de la hauteur des terres prennent en glace dès le mois de décembre; le canot est mis alors de côté, il faut attendre que la neige soit bonne pour la raquette; que feras-tu pendant tout ce temps? Tu mangeras tes provisions, et tu seras ensuite obligé d'errer d'un côté et d'autre avec les sauvages pour gagner ta vie; peut-être tu n'arriveras au poste que dans l'hiver très-avancé. Père, crois à ma parole, je connais les habitudes des Naskapis et des Montagnais, puisque je suis sauvage moi-même; je connais aussi les lieux, puisque c'est là que j'ai été élevé. » Ces paroles, dites avec l'accent de la persuasion, étaient loin de m'ani-

mer. « N'importe, je voyagerai, lui répondis-je; je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour correspondre aux vœux de notre Père le Grand Priant; si je ne puis pas me rendre tout à fait où je suis envoyé, je tâcherai d'instruire sur ma route ceux que je rencontrerai; puis, lorsque je ne pourrai aller plus loin, je retournerai sur mes pas. »

A la rivière Pentecôte, je rencontrai six familles descendues récemment des terres ; deux de ces familles avaient horriblement souffert de la faim, leur maigreur attestait d'une manière effrayante la grande misère à laquelle elles avaient été sujettes. Un homme et un enfant avaient succombé aux cruelles atteintes de la faim, et si les autres furent assez heureux pour leur survivre, ce fut par une providence particulière de Dieu, qui donna assez de force à une mère et à sa jeune fille pour descendre à travers le bois, marchant nuit et jour pour aller annoncer au campement voisin l'état de détresse dans lequel ils se trouvaient. Elles étaient déjà rendues à bout de leurs forces et seraient certainement mortes de froid et de faim, si elles n'avaient été rencontrées par des chasseurs sur un grand lac. Ces hommes, les prenant d'abord pour des bêtes fauves, la distance ne permettant point de distinguer l'objet, hâtèrent le pas et se trouvèrent bientôt en face des deux pauvres créatures, transies de froid et pouvant à peine parler. Après avoir satisfait aux premiers besoins, ils se mirent en marche et dirigèrent leurs pas vers la cabane désolée. Là étaient les deux morts, le père et l'enfant; l'autre chasseur n'avait plus la force de se traîner. La femme de celui qui avait expiré, et ses petits enfants, offraient la ressemblance de squelettes. Ils ouvraient de grands yeux, dont la faim hébétait les regards. Les nouveaux venus les assistèrent, et quatre ou cinq jours après, ils descendirent à la mer sur des traines sauvages les morts et les vivants, car ces derniers ne pouvaient se tenir debout.

En me voyant, leurs premières paroles furent noyées dans leurs larmes. « Courage, mes enfants, leur répondis-je. Dieu vous aime, puisqu'il vous éprouve ; son ange a compté tous vos soupirs, vos larmes et vos prières, il vous récompensera au ciel des souffrances que vous avez endurées. Dieu ne vous

avait pas délaissés, il était à côté de vous autres, il était témoin de votre résignation et de votre foi. » Ils m'ont raconté alors les dernières paroles du mourant ; c'est Bayard expirant sur le champ de bataille, à genoux devant la croix qui forme la garde de son épée, et se confessant par humilité à son écuyer, parce qu'il ne peut le faire au prêtre. Le sauvage, les yeux attachés sur la petite croix qui est suspendue à l'une des perches de la cabane, demande publiquement pardon des torts et scandales qu'il a pu commettre, prie sa femme et ses enfants de les réparer, se fait revêtir de ses meilleurs habits et meurt, son chapelet à la main et les yeux tournés vers le ciel, en leur recommandant de ne point se décourager.

Aux Sept-Iles je rencontrai trois autres familles descendues des terres, qui, quoique éprouvées par la faim, n'avaient pas été réduites à ces fâcheuses extrémités.

Le jour de la Saint-Pierre, onze canots descendaient, armes et bagages, de la rivière Moisy ; huit hommes formaient le parti de Dominique, chef des Sept-Iles, et trois celui de Marc, chef des Naskapis. Ils s'étaient donné rendez-vous sur les bords du lac Ashuanipi, et venaient en caravanes (flottille de canots) apporter le produit de leur chasse et assister à la Mission. La chasse ayant été peu abondante, les deux chefs et leurs gens ne paraissaient pas beaucoup embarrassés de leurs pelleteries ; plusieurs avaient allégé leurs paquets en mangeant les peaux de castor, afin de s'empêcher de mourir de faim.

Monseigneur, vous connaissez déjà le costume et les mœurs de nos Montagnais ; permettez-moi de vous faire en deux mots le portrait de nos pauvres Naskapis, qui se trouvent à la mer. Ils sont sept hommes, une femme, deux filles et un garçon ; ils ont laissé leurs familles sur les bords du lac Ashuanipi avec quelques autres sauvages ; ils ne les ont point amenées avec eux, afin de faire le voyage avec plus de célérité. Ils sont tous grands, assez bien faits, paraissent souples et alertes, à l'exception de leur chef que l'âge commence à appesantir. Les uns portent une longue chevelure, qui leur tombe négligemment sur les épaules et au milieu du dos. D'autres se sont coupé les cheveux, mais d'une manière bien irrégulière, et

paraissent avoir mis leur petite vanité à se laisser de longues mèches de cheveux, qui leur cachent la vue. Un autre, sans doute plus original, ayant trouvé que ma tonsure produisait un bon effet à ses yeux, s'en est fait faire une semblable à la mienne et se promène la tête nue, semblant prendre plaisir à faire admirer sa couronne. Quand ils sont arrivés, leur mise répondait à leur personne : une peau de caribou agrafée sur la poitrine cachait tant bien que mal les épaules et les reins ; un brayer, des mitasses et des souliers de caribou composaient toute leur toilette. A la mer, ils ont reçu en présent chacun une chemise, un capot et un pantalon, qu'ils ont aussitôt revêtus sans quitter les vêtements qu'ils avaient déjà. Ils se dédommagent amplement de la privation où ils avaient été en en achetant de nouveaux ; en les essayant, s'ils trouvent que le vêtement leur va, ils le gardent et ne le quittent point. Ici on en voit qui se promènent avec deux ou trois pantalons ; un pauvre malheureux est boutonné jusqu'au menton dans deux gros capots d'hiver ; le chef, qui a ordinairement trois chemises, a passé toute la journée de Dimanche avec cinq, les unes par-dessus les autres. Va sans dire qu'ils transpirent, par la chaleur qu'il fait, comme s'ils étaient sous un étouffoir ; mais ils tiennent bon.

Après les premiers moments passés à se donner et à demander des nouvelles, je réunis tous les hommes pour leur exposer les désirs de Votre Grandeur, et priai en même temps les chefs de choisir eux-mêmes les guides et les hommes qui devaient m'accompagner, afin de pouvoir fixer le jour du départ et terminer les préparatifs.

« Notre Père, le Grand Chef de la prière, m'envoie visiter les enfants de Petshikupau, qui ne connaissent pas encore la Sainte Prière ; il veut qu'après avoir visité ce poste, je me dirige vers la Baie des Esquimaux (*tshe shats heu* ou *Gros Homard*), pour retourner cet automne à Québec avec la goëlette de la Compagnie de la baie d'Hudson. »

« Père, me dit Dominique, nous serions heureux de retourner aussitôt avec toi, de t'accompagner, afin de prouver à notre Père le Grand Priant que nous aimons et respectons sa

parole ; mais aucun de nous ne pourra te conduire jusqu'à Petshikupau dans l'intérieur des terres, parce qu'il ne pourrait pas revenir cet automne de ce voyage ; on serait obligé de laisser pour trop longtemps les femmes et les enfants. Le poste où tu veux te rendre est à deux mois de marche de la mer. Nous mettrions un mois pour nous rendre au lac Ashuanipi ; on y arriverait au commencement du mois d'août. Ce lac est à moitié chemin entre les Sept-Iles et Petshikupau ; de Ashuanipi à Petshikupau, on mettrait encore un mois à faire le trajet ; on arriverait au poste vers le commencement de l'hiver. Ces lacs gelant, la navigation pour les canots est fermée, et pour y revenir il nous faudrait prendre les raquettes, et faire ensuite à pied tout le trajet qu'on a parcouru en canots. J'ignore la distance de Petshikupau à la Baie des Esquimaux ; les Naskapis présents te donneront là-dessus des renseignements justes et précis. » Le vieux Marc, chef des Naskapis, parla comme les sauvages des Sept-Iles, sur la distance à parcourir et les difficultés à surmonter ; il s'offrait bien à me conduire jusqu'au lac Ashuanipi, où il se propose de passer une partie de l'hiver, parce que ses eaux lui offrent une ressource certaine. Si les caribous viennent à faire défaut, il trouvera sous la glace du lac des poissons nécessaires pour le sustenter, lui et sa famille. Mais il ne voulut point entendre parler d'aller plus loin. « Père, me dit-il, je n'irai point à Petshikupau, parce que je n'y trouverais rien pour vivre ; on peut mourir aux portes du poste sans recevoir le moindre secours. Le commis ne reçoit dans son poste que des objets pour échanger avec la pelleterie, mais il n'a des vivres, des provisions que tout juste ce qu'il lui en faut pour lui-même. Souvent il a eu besoin d'avoir recours aux sauvages pour s'empêcher de mourir de faim, et lorsque quelqu'un d'entre nous se trouve sans vivres, il n'est pas assuré en gagnant le poste de recevoir une bouchée ; il mourra sans secours, parce que le gardien se trouve aussi dépourvu que lui.

« Père, j'ai abandonné ces lieux, car depuis longtemps les commis m'ont toujours trompé; ils nous faisaient toujours espérer que la Robe noire viendrait nous apprendre la Sainte

Prière. Nous l'attendions chaque printemps, nous avons vieilli, nos enfants sont devenus grands et nous ne savons pas encore prier, ni chanter la Sainte Prière. J'ai dit à mes enfants : Nous ne retournerons plus à ce lieu, nous descendrons vers la mer, où chaque année nous verrons la Robe noire.

« Père, écoute encore mon conseil : supposé qu'on pût même te mener à Petshikupau, tu ne pourrais pas te rendre cet hiver jusqu'à la Baie des Esquimaux, car tu trouverais le poste désert ; tous les sauvages sont alors dispersés dans le bois. Le commis se trouve seul avec un ou deux hommes, quelquefois davantage ; mais ces derniers, chaque automne, prennent aussi leurs quartiers d'hiver dans différentes places pour dresser des attrapes aux martres, aux renards, etc. Tu serais alors contraint de passer l'hiver dans le poste, à moins que le commis ne se charge lui-même de t'emmener à la Baie. Père, écoute encore un conseil : ton voyage serait bien plus certain et moins pénible, si tu te dirigeais d'abord à la Baie des Esquimaux, et remontais ensuite la Grande Rivière ; le trajet est moins long et plus facile ; en moins de quinze jours tu te rendrais à Petshikupau, tu pourrais visiter ceux de nos frères qui sont sur les bords du détroit, où de nouveaux marchands viennent d'établir des comptoirs. Les sauvages, attirés par la nouveauté, s'y rendent de bien loin ; j'ai visité ces lieux il y a à peine quatre ans. Robe noire, montre à notre Grand Père, le chef de la Prière, le chemin qu'on vient de te tracer sur le papier, il jugera de la distance ; tu lui expliqueras notre parole, tu lui diras combien nous sommes contents de savoir qu'il pense à notre pauvre nation. »

Monseigneur, après avoir entendu tous ces sauvages, et pesé leurs raisons, je ne savais comment me décider ; je connaissais le désir que vous avez de faire instruire cette pauvre nation, la seule de votre immense Diocèse qui n'a pas encore été éclairée du flambeau de la foi. Je fis de nouveaux efforts auprès des anciens et des jeunes gens, forts et courageux, qui aiment ordinairement ces voyages lointains ; mêmes objections et mêmes refus. Je dus dès lors renoncer, non sans peine, à ce projet, que vous aviez tant à cœur, Monseigneur, et que vous

désiriez si ardemment de voir réussir. Ne pouvant suivre ces sauvages dans le bois, je m'occupais à les instruire pendant les quelques jours qu'ils passèrent à la mer. Ceux qui étaient descendus pour la première fois étaient ravis de ce qu'ils voyaient et entendaient; ils assistèrent avec une modeste angélique à la Sainte Messe, que je disais sous la tente, et aux autres exercices. Ils promirent tous de revenir le printemps prochain avec leurs femmes et leurs enfants, afin de se faire instruire et de recevoir le baptême, car plusieurs d'entre ceux qui étaient présents sont encore infidèles.

Après avoir passé huit jours ensemble à la rivière Moisy, on se dit adieu; ils reprirent le chemin du bois, contents de ce qu'ils avaient vu et entendu. Bientôt ils arriveront au milieu des leurs, et répéteront tout ce qu'ils ont appris. « Père, me dit le chef avant son départ, tu connais à présent la grande distance que nous avons à parcourir, et combien il faut que nous fassions diligence pour venir à la mer et pour remonter. Tu sais combien nous désirons voir la Robe noire et apprendre la sainte Prière. Si tu tardes trop d'arriver le printemps, nous ne pourrons point t'attendre, car cela nous mettra trop tard pour gagner nos terres de chasse. Si tu passais aussi de trop bonne heure le printemps, nous ne pourrions pas te rencontrer, car nous sommes alors retenus par la glace des lacs et des rivières, qui fond tard à la hauteur des terres. La fête de saint Pierre serait le temps le plus favorable pour nous, si la Robe noire se rendait ici pour nous visiter. — J'en parlerai à notre Père le Grand Priant; leur répondis-je; comme je sais qu'il vous aime et qu'il veut vous faire instruire, je ne doute pas qu'il ne fasse descendre la Robe noire, juste à ce temps pour vous rencontrer. Adieu, mes enfants; je vous bénis au nom de notre Père le Grand Priant; rappelez-vous les paroles que j'ai dites à chacun. Adieu, que le Seigneur Jésus et sa sainte Mère vous protégent. » Puis on se sépara de part et d'autre; ces bons Naskapis s'embarquèrent dans leurs petits canots d'écorce pour remonter la rivière, et je pris passage à bord d'une goëlette qui faisait voile vers Québec, où je suis arrivé depuis trois jours.

Quant aux provisions que Votre Grandeur m'avait données pour faire mon voyage, j'ai cru, Monseigneur, pouvoir interpréter votre pieuse intention. Ces bons sauvages étaient si pauvres, qu'ils n'avaient pas eu le moyen de se procurer toutes les choses nécessaires. MM. David Têtu et Chisohlm leur avaient donné une partie des effets qu'ils ont emportés. Ils n'ont rien reçu des traiteurs, car par toute la côte le proverbe : « Pas d'argent, pas de suisse » est bien connu, et surtout encore mieux mis en pratique. Ils ont été nourris gratis par ces deux gentilshommes, tout le temps qu'ils ont été à la mer; mais ils n'avaient pas de provisions pour retourner chez eux, et le moyen de s'en procurer leur manquait ; je leur distribuai donc les miennes en votre nom, Monseigneur, ce dont ils ont été très-reconnaissants. Ils retournent, la joie dans le cœur, avec la ferme résolution de revenir tous le printemps prochain, afin de continuer à se faire instruire.

J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

ARNAUD, PTRE, O. M. I.

MISSION DU LABRADOR.

Nous avons sur cette Mission une lettre du R. P. Charpeney ; elle a été publiée dans le *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec* de 1861 :

Québec, le 30 décembre 1859.

Monseigneur et très-révérend Père,

Suivant le désir que vous m'en avez fait exprimer par le R. P. Durocher, je viens vous donner quelques détails de la Mission que j'ai faite l'été dernier, sur la côte du golfe. C'est avec joie que je reçus l'ordre de me préparer à cette excursion apostolique d'un genre si nouveau pour un Missionnaire arrivant de France. Le 19 mai, je m'embarquai à bord d'un steamboat avec le R. P. Babel, qui, étant venu des Escoumins à Québec renouveler ses provisions, repartait pour les Missions sauvages. La vapeur nous transporta en quelques moments au quai de Berthier. Quelle bonne chance pour nous, si elle avait pu nous transporter avec la même rapidité jusque dans les pays lointains que nous allions évangéliser! Mais en descendant à terre, mon confrère me montra une goëlette prête à faire voile pour le Labrador, et qui devait nous déposer en passant sur une terre de nos Missions. Le nord-est soufflant alors avec violence, il a fallu passer à Berthier trois jours, pendant lesquels, selon la coutume des années précédentes, nous avons trouvé le toit, le lit et le couvert chez M. le Curé, qui, par son bon cœur, réalise si bien le nom de Bon-Enfant qu'il porte.

Le lundi, à l'aube du jour, notre capitaine, Louis Coulomb, a levé l'ancre, et le navire, poussé par un bon vent, a commencé à courir avec rapidité sur les eaux frémissantes. Debout

sur le pont, je ne me lassais pas de regarder et d'admirer ces joyeux villages aux maisons blanches, qui bordent la rive méridionale du fleuve. Si je tournais mes regards vers le nord, je voyais la longue chaîne des Laurentides avec ses aspects si variés et si pleins d'intérêt. Il me semblait que je naviguais sur le Rhône, ayant à ma droite les belles plaines du Dauphiné et à ma gauche les montagnes si pittoresques du Vivarais, que je venais de quitter. J'avais une autre source de distractions dans la nombreuse compagnie du bord, toute composée de braves pères de famille, et de bons jeunes gens qui allaient faire la pêche au Labrador. L'un d'entre eux portait avec lui un vieux recueil tout enfumé des Cantiques de l'âme dévote : il chantait les cent et quelques couplets du cantique de sainte Geneviève de Brabant sans tousser ni cracher; tout le monde écoutait avec le sentiment d'une pieuse émotion, moi-même le premier. Le livre passait de main en main, et personne ne le laissait aller sans essayer sa voix par quelques couplets. Chaque jour, au coucher du soleil, on se réunissait au pied du grand mât, pour la récitation du chapelet, la prière, le chant des litanies de la Sainte Vierge, et quand le mal de mer ne m'éprouvait pas trop fortement, je me faisais un plaisir de leur raconter quelques histoires édifiantes. Cependant, il y a un outil que nos compagnons de voyage avaient encore plus souvent à la main que le rosaire ou le livre de cantiques, je veux parler de l'indispensable pipe. Or, quand la pluie ou le vent les chassait du pont et qu'une douzaine seulement de bouches vomissaient à l'envi des nuages de fumée, l'étroit et unique salon ressemblait à un antre de cyclopes. Je le savais, à la guerre comme à la guerre; mais pourtant, lorsqu'on ne s'y voyait plus et que l'odeur du tabac vous pénétrait, pour ainsi dire, par tous les pores, aiguillonnant le mal de mer, il fallait bien escalader l'échelle et aller respirer l'air humide ou froid, mais plus pur et plus salutaire.

Cependant la force du vent avait bien diminué, et ce n'est qu'avec beaucoup de temps qu'une brise légère a permis à la goëlette d'entrer dans la magnifique baie des Sept-Iles. Cette

halte nous a procuré la consolation de célébrer la Sainte Messe dans la chapelle de la Mission sauvage. On m'avait dit qu'il était rare que les navigateurs pussent dépasser ces parages, soit en descendant, soit en montant, sans être obligés de jeter l'ancre. Or, un moment j'ai craint que nous ne pourrions plus en sortir, car notre capitaine a appareillé deux fois, et deux fois il a fallu rétrograder, l'une à cause du calme, l'autre à cause d'un gros vent debout, et cette dernière fois nous approchions de Mingan. Voilà un des plaisirs de la navigation à voiles.

Enfin, le 31 mai, après nous être arrêtés à Mingan pour déposer une belle cloche pour la chapelle, des barils de farine pour les sauvages, au coucher du soleil nous étions en vue de la Pointe des Esquimaux. L'arrivée d'un vaisseau est toujours un événement pour ces contrées, où règnent, pendant une si grande partie de l'année, le silence et la monotonie du désert. Les Acadiens, de la porte de leur maison, avaient vu le pavillon flotter sur le grand mât et bientôt ils avaient distingué deux Robes noires. Ce cri : Voici les Pères ! a retenti d'une extrémité de la place à l'autre ; en un moment le rivage a été couvert de monde pour nous souhaiter bonne venue. Un homme d'une haute stature, à la barbe grise, au bonnet de toile cirée, un ancien capitaine de milice aux îles de la Madeleine, comme la charte qu'il m'a montrée avec bonheur en fait foi, un homme qui a fait pendant trente-cinq printemps, sans aucune interruption, la pénible campagne de la chasse aux loups marins, un homme enfin qui est le fondateur de la colonie, le père Firmin Boudreau, tel est celui qui s'est avancé le premier pour revendiquer l'honneur de donner l'hospitalité aux Missionnaires. La foule nous a suivis à la maison. C'était un spectacle assez charmant de voir ces braves gens assis sur les bancs, sur les coffres, sur les lits, sur les barreaux de l'échelle du grenier, ou bien debout à la porte, ou enfin restés dehors vis-à-vis les fenêtres, et tous les yeux fixés sur nous, et les oreilles bien ouvertes, pour nous regarder et nous entendre parler. On aurait dit de pauvres exilés qui après une longue attente reçoivent la visite d'un ami, d'un frère, d'un père.

Le P. Babel continua sa route pour rencontrer les Montagnais et je suis resté pour commencer la Mission aux Acadiens. Cette Mission a duré dix jours, qui ont été pour le pays comme autant de jours de fête. Les exercices avaient lieu deux fois par jour, comme dans les retraites des paroisses du Canada, et avec la même solennité. J'ai fait quatre baptêmes, béni trois mariages et préparé à la première Communion une douzaine d'enfants. Une grande procession, faite sur le rivage de la mer, a mis le comble à la joie, à l'enthousiasme des Acadiens. Les petits enfants tenaient tous à la main des oriflammes ornés de belles images, de rubans et de verdures; trois jeunes gens portaient de grands pavillons aux couleurs de la patrie. Une cloche, apportée des Iles de la Madeleine comme une relique, et suspendue au bout de deux grands sapins plantés au milieu de la place, remplissait les airs de ses sons joyeux, et le chant des saints cantiques retentissait dans ces lieux, où, il n'y a pas encore trois ans, on n'entendait que les cris des goëlands et des perroquets. Après la cérémonie, chacun exprimait ses impressions. Quelle bonne idée, disait l'un, a eue le Père de nous faire marcher à la procession sur deux lignes parallèles! As-tu vu comme il y avait long de monde. Je n'*avions* pas vu si bien marcher à la procession, c'était terrible. J'*aurions* donné deux louis, disait l'autre, qu'un bâtiment des îles de la Madeleine fût arrivé pendant la procession. Ah! ces gens-là! ils *vouliont* nous empêcher de venir ici : ils nous *disiont* que nous ne verrions point de Prêtres, que nous mangerions de la viande le vendredi et le Carême comme des chiens, que nous ne ferions point de religion! Ils *verriont* maintenant qu'ils se sont *trompis*. Enfin, disait celui-là, toi, Xavier, qui sais écrire, tu feras une lettre dans laquelle tu marqueras toutes ces belles choses.

Cependant les jeunes gens n'étaient pas entièrement satisfaits. Le Missionnaire avait fait un oubli grave à leurs yeux. En effet, la jeunesse est partout la même, elle aime à faire du bruit. Or, j'avais bien invité nos jeunes Acadiens à assister à la procession avec le chapelet, le livre de prières à la main, mais j'avais manqué de les inviter à venir avec leurs armes.

S'ils n'avaient pas fait gronder le canon, ils n'en avaient pas de regret, attendu que cette machine de guerre ne se trouvait pas dans la place, mais il ne leur avait pas même été donné de faire parler la poudre par la bouche de leurs fusils. Quel malheur ! Enfin, leur ardeur belliqueuse a dû se satisfaire le jour de la clôture de la Mission, pendant le chant du *Magnificat* et du *Te Deum ;* on se serait cru dans les plaines de Magenta ou de Solferino.

L'établissement de la Pointe des Esquimaux comptait déjà, au temps de la Mission, vingt-six familles acadiennes, toutes bien nombreuses. Un jour, je demandai à une bonne mère combien elle avait d'enfants pour occuper ses loisirs, car j'en voyais sortir de partout : « Je n'en ai que quinze, me dit-elle, et tous, à part un, ont bonne envie de vivre. » Les Acadiens vivant uniquement du produit de la pêche ne sont pas riches ; mais on voit avec plaisir une honnête aisance régner dans leurs maisons : selon leur expression, ils ne savent pas ce que c'est de plaindre le pain. Ils n'ont qu'un regret, c'est de vivre loin du Prêtre. « Qu'il nous est pénible, me disaient-ils avec larmes, d'aller au petit printemps courir sur les glaces les dangers de la chasse aux loups marins, sans pouvoir auparavant aller à confesse ! Qu'il nous est pénible aussi de penser que lorsque nous serons malades, il n'y aura point de Prêtre pour nous administrer les derniers Sacrements et bénir notre tombe quand nous mourrons ! Priez donc, mon Père, Monseigneur l'Evêque de nous envoyer un Prêtre. » Oui, les Acadiens de la Pointe des Esquimaux soupirent avec ardeur après le jour où un Prêtre viendra résider dans leurs contrées. C'est dans cette espérance qu'ils ont fait bâtir, cette année, un presbytère bien convenable, qui servira provisoirement de chapelle. J'aime à penser qu'ils se seront procuré pour l'instruction de leurs enfants un maître ou une maîtresse d'école, dont le besoin se fait vivement sentir.

Pendant mon séjour à la Pointe, j'avais eu l'avantage de faire connaissance avec l'excellent capitaine Hamon, natif de Saint-Malo, en France, mais établi depuis de longues années à Saint-Thomas de Montmagny. Ma Mission étant finie, j'ai

accepté avec plaisir la place que ce monsieur m'offrait sur sa goëlette prête à faire voile pour Nataskouan. Le second jour de la navigation, en approchant de cette nouvelle place, j'ai été étonné de la grande quantité de voiles qui remplissaient le port. Il n'y avait pas moins de quatre-vingts vaisseaux, venus pour la pêche de la morue des différents ports de l'Amérique et jusque de l'île de Jersey. La chaloupe qui me conduisait au rivage à travers tous ces navires a rencontré celle du patriarche de la colonie, le père Victor Cormier, qui, ayant bientôt appris l'arrivée du Missionnaire, venait tout joyeux à sa rencontre avec deux de ses fils. Le lendemain, saint jour de la Pentecôte, à la grand'messe, j'ai fait l'ouverture de la Mission au milieu d'une nombreuse assistance. J'ai trouvé le même empressement pour assister aux exercices qu'à la Pointe des Esquimaux. Les enfants, à ma grande satisfaction, savaient bien le catéchisme, grâce au zèle d'un maître d'école que les parents ont fait descendre de Québec. Un de ceux qui se préparaient à la première Communion étant tombé dangereusement malade l'avant-veille du grand jour, je lui ai porté le Saint Sacrement à sa maison, accompagné de tous les autres enfants, revêtus de robes blanches, tenant nos oriflammes à la main et chantant de tout leur cœur de pieux cantiques appris à l'école. Le petit Charles, qui, l'année précédente, invité par sa grand'mère à faire serviteur, avait fait à M. Ferland un si gentil salut à la matelotte, était là, portant dans ses mains le plus élégant pavillon et chantant avec une ardeur angélique. J'ai béni encore deux mariages. Mais le bruit de la solennité de la Pointe des Esquimaux avait retenti jusqu'à Nataskouan, et cette colonie acadienne, qui est animée du même esprit de foi, qui compte dans son sein des hommes bien intelligents, a voulu aussi avoir sa fête. C'est pourquoi le dimanche suivant, au lever du soleil, le fusil annonçait la solennité du jour, à peu près comme le canon des Invalides annonce à la ville de Paris la fête de la Saint-Napoléon. Les pêcheurs répondaient en pavoisant leurs bâtiments et en faisant aussi retentir les airs de bruyantes détonations. La chapelle était bien ornée, mes vingt-quatre petits anges étaient à côté

de l'autel avec leurs oriflammes de toutes couleurs. La Messe était chantée par un chœur de six jeunes gens, qui étaient heureux de montrer qu'ils n'avaient pas laissé leurs bonnes voix au fond des lutrins des Iles de la Madeleine ou de la baie des Chaleurs. Une instruction sur la Communion rappelait aux Acadiens la grâce précieuse qu'ils allaient recevoir. Après la Messe, la procession a commencé à défiler et s'est déroulée sur les rangées de dunes qui se trouvent entre les maisons et la mer. Elle comptait dans ses rangs, outre les habitants du lieu, plus de deux cent cinquante pêcheurs ou voyageurs de trente pays divers, tous bons catholiques, et enchantés d'assister à nos fêtes. Il est inutile d'ajouter que, ce jour-là, la poudre paraissait être à bon marché dans le pays.

Les Acadiens étaient au comble de la joie ; mais quand ils pensaient que ces fêtes ne reviendraient que dans une année, ils poussaient de tristes gémissements. Cependant Mgr l'administrateur du Diocèse s'occupe à pourvoir d'une manière plus efficace aux besoins spirituels du peuple acadien et des autres habitants de la côte du nord. Déjà Sa Grandeur a envoyé des matériaux pour aider les habitants de Nataskouan à construire une chapelle et un presbytère.

Un grand malheur est arrivé pendant cette Mission. Un jour que le nord-est soufflait avec fureur, je faisais le catéchisme aux enfants, lorsque, par la fenêtre de la chapelle, je vois le père Victor Cormier accourir en faisant voler des nuages de poussière sous ses pieds plus que sexagénaires. « Mon Père, crie-t-il, venez vite, il y a trois hommes qui se noient dans la mer. » Aussitôt je cours au rivage ; il n'y avait qu'un seul homme en péril, mais c'était déjà trop. Ce malheureux se tenait cramponné, avec des efforts inouïs, sur le dos de sa barque. Les berges, qui allaient à son secours, couraient les plus grands dangers sans pouvoir l'atteindre, à cause de la tempête et des brisants au milieu desquels il était engagé. Enfin, au moment où il allait être délivré, nous l'avons vu disparaître au milieu des flots. Qu'il était triste de voir ainsi périr un homme ! Pendant ce mauvais temps, le P. Babel était en mer à la tête de vingt-deux berges remplies de sauvages

pour remonter à Mingan. Mais il paraît que le plaisir de courir à vol d'oiseau faisait oublier à toute la caravane les incommodités du vent, de la pluie et des fortes ondées.

Mes deux plus importantes Missions étaient faites, mais les plus difficiles restaient à faire. Il ne s'agissait pas de descendre plus bas vers le Labrador, attendu qu'un autre Missionnaire devait bientôt se rendre dans ces places, mais il fallait remonter cent lieues de la côte pour offrir les secours de la Religion aux familles particulières qui l'habitent, et qui, en général, ont établi leur demeure à l'embouchure des rivières. J'ai donc visité les familles établies à Guanis, à Napessipi, au Grand et au Petit Watcheeshou, à Corneille. En arrivant, je dressais un petit autel, je faisais une instruction ou le catéchisme, et je commençais à entendre les confessions. Le lendemain matin, j'allais faire mes prières dans la campagne pendant le lever de la famille. Je venais ensuite terminer les confessions et je célébrais la Sainte Messe, à laquelle avait lieu la Communion générale.

Ma malle a pris un bain de mer à l'entrée d'une rivière. Qui pourrait dire l'état humide dans lequel s'est trouvée ma pauvre chapelle ! Le pain d'autel, à mon grand regret, semblait avoir repris sa première nature par son contact avec l'onde amère. Il a donc fallu se mettre à l'œuvre pour réparer cet accident, étant trop heureux d'avoir trouvé, pour opérer, deux morceaux d'une vieille scie dévorée par la rouille. Je crois bien que si j'avais été dans la barque, j'aurais aussi été exposé à prendre un bain de mer, mais la divine Providence m'avait inspiré la bonne idée de faire à pied sur le sable les deux lieues qui séparent Guanis de Napessipi, pendant que ma malle les faisait par la mer.

Ces côtes sont bien solitaires : il n'y a que les oiseaux pour leur donner un peu de vie. Je voyais passer par milliers les goëlands, les moniacs, les perroquets, les mouettes, etc. Tantôt, du haut des rochers où ils étaient perchés, ils semblaient nous saluer par leurs chants qui ne sont pas très-harmonieux ; tantôt ils se promenaient sur le sable du rivage pour prendre leur repas, qui consiste à manger des capelans. Un de mes bateliers

me dit qu'un bon goëland avalait bien douze capelans à son dîner. Or, la gent volatile peut pleinement contenter son appétit, car dans beaucoup de lieux le rivage était jonché des cadavres de ces petits poissons, laissés au sec par les vagues en se retirant. Les habitants les ramassent, les font sécher au soleil et les conservent pour nourrir les porcs pendant l'hiver, ou bien en engraissent les jardins et les champs. Etant bien aise de voir de mes propres yeux où l'on trouvait ces œufs dont on me régalait à déjeuner, à dîner et à souper, j'ai prié le brave M. Rochette de me descendre sur une de ces nombreuses îles à travers lesquelles il dirigeait habilement sa barque. A la vérité, le sol n'était pas couvert d'œufs, comme dans l'automne j'ai vu en Canada des champs couverts de pommes de terre, mais on trouvait des nids à tous les dix pas; dans un petit espace tout rempli de broussailles, j'ai compté huit nids, et dans trois j'ai pu passer ma main sur le tendre duvet des petits oiseaux éclos de la veille. Or, en voyant cette prodigieuse abondance de poissons que la mer rejette sur le rivage, cette quantité vraiment fabuleuse d'oiseaux qui peuplent ces contrées, je me disais : Quel est le pays du monde où l'on admire de pareilles merveilles de la Providence!

C'est près des îles Sainte-Geneviève que j'ai eu, la première fois, la bonne chance de passer la nuit à la belle étoile. Dans ces occasions, sur la lisière du bois, on allume un grand feu destiné à tempérer la fraîcheur du serein de la nuit et de la rosée du matin, et aussi à éloigner les maringouins et les brûlots; on ramasse sur le rivage deux morceaux de planches, débris sans doute de quelque vaisseau brisé par la tempête, on les couvre de petites branches d'épinettes, on s'enveloppe dans sa couverture de voyage, et, placé sous l'œil de la Providence, on goûte les douceurs du sommeil.

J'ai revu, en passant, la Pointe des Esquimaux, où même j'étais attendu pour bénir un mariage. Les hommes étant partis pour la pêche, il ne restait que les enfants et le sexe dévot, qui a voulu profiter de l'occasion pour s'approcher une seconde fois des Sacrements. Le dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu, après la Messe, je me suis embarqué avec plusieurs

personnes désireuses de voir la procession des sauvages à Mingan, à la distance seulement de six lieues. Maître Carbonaud, architecte du presbytère, me faisait les honneurs de sa berge neuve. On avait le fusil, mais on avait oublié la poudre ; il a donc fallu revirer de bord pour faire la provision. En approchant de Mingan, nous avons aperçu dans le chenal une vingtaine de bâtiments tout pavoisés. Or, il n'y avait point de pavillon à notre bord, mais le besoin est le père de l'industrie : c'est pourquoi on a attaché un foulard au bout d'une rame. Le capitaine Ouellette, mon compagnon de voyage depuis Corneille, a commencé à faire retentir la poudre. Le rivage a répondu par quelques coups isolés et puis par de véritables décharges d'artillerie. C'est qu'on avait affaire aux sauvages, qui ne sont pas avares de la poudre surtout en l'honneur des Robes noires. Le P. Babel m'a reçu au rivage et m'a présenté aux familles indiennes de la Mission : il a fallu passer par la cérémonie ordinaire du salut, c'est-à-dire donner une poignée de main à chacun et à chacune, ce qui n'était pas un petit travail. De plus, en ce moment, il y avait à Mingan une centaine d'hommes venus des pêcheries voisines pour passer le dimanche et assister aux offices. Enfin, quelques jours auparavant, un steamer avait déposé sur le rivage étonné Son Exc. le Gouverneur du Canada avec plusieurs autres personnages. L'illustre caravane ne pouvait pas choisir des solitudes plus profondes, des ombrages plus frais, des eaux de pêche plus belles et plus riches, pour oublier les soucis du gouvernement.

Cependant, à la vue de ces nombreuses tentes des sauvages dressées autour de la belle chapelle de Mingan, j'ai été vivement ému et je me suis rappelé les tentes des enfants de Jacob élevées autrefois dans le désert autour de l'arche du Seigneur. Je voyais donc de près ces pauvres enfants des bois, dont le seul nom dans mon enfance épouvantait encore plus mon esprit que mes oreilles, je les voyais avec leur figure à la peau rouge, avec leurs longs cheveux noirs ; mais je les voyais doux et patients comme des agneaux, dociles comme des enfants et surtout remplis de la crainte et de l'amour de Dieu

comme des anges. A leur tête était le chef, qui étale avec complaisance sur sa poitrine une médaille d'argent, à l'effigie de la reine Victoria. Outre les droits de magistrature que sa qualité lui donne sur la tribu, il a celui de sonner la cloche, de réciter le chapelet, faire la prière, et même de balayer la chapelle. La procession du Saint Sacrement s'est faite avec une solennité que l'on serait bien loin de soupçonner dans ces contrées si reculées de la civilisation. Bien des paroisses de France et du Canada, je crois, pourraient envier les ornements comme croix, bannière, dais, chape, costume des enfants de chœur, reposoirs, qu'on voyait figurer dans cette procession, envier aussi les chants harmonieux, les salves d'artillerie qu'on entendait dans cette marche triomphale du Dieu de l'Eucharistie à travers le chemin de la forêt et les dunes du rivage. On me dit que l'année précédente cette procession avait été encore plus solennelle, relevée qu'elle était par la présence de M. le capitaine Fortin, commandant de *la Canadienne*, accompagné de tous les hommes de son équipage, en costume et sous les armes. Quand on pense aux misères de tout genre qu'endurent les sauvages en errant continuellement à travers les forêts, les montagnes, les lacs, sous un ciel de glace, on sent son cœur touché d'un sentiment de profonde commisération. Mais quand on les voit dans l'église faire leurs prières avec tant de ferveur, chanter les cantiques avec tant de goût et même d'harmonie, s'approcher des Sacrements avec tant de piété, on dit : Non, ce peuple n'est pas malheureux, la Religion fait son bonheur. On cite comme un prodige l'exemple de ce sauvage dont il est parlé dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, qui avait passé l'année entière sans commettre un seul péché mortel; mais combien de fois le même prodige ne se reproduit-il pas chez les Montagnais! Aussi je comprends comment nos Pères des Missions sauvages, malgré toutes leurs peines et fatigues, sont très-contents de la portion de la vigne du Seigneur qui leur est échue en héritage, et ne l'échangeraient pas avec la douce et brillante aumônerie de l'empereur Napoléon.

Un autre grand malheur est arrivé à Mingan, pendant mon

séjour. Un jeune homme de Saint-Charles, engagé du poste de l'Honorable Compagnie de la baie d'Hudson, et choisi pour son intelligence par M. le bourgeois pour servir Son Exc. le Gouverneur, s'est noyé dans la rivière. J'ai inhumé son cadavre dans le cimetière des sauvages, et immédiatement après cette cérémonie ses compagnons de service sont venus se confesser. L'infortuné ! il serait venu comme les autres, d'autant plus qu'on dit qu'il était bien honnête, et la mort l'a prévenu d'un jour !

Le jour de la Saint-Pierre, après la Grand'Messe, j'ai laissé le P. Babel continuer sa Mission et moi j'ai continué ma course apostolique. Ma première station a été à Longue-Pointe, poste de pêche très-important. M. Pierre Belliveau s'est empressé de mettre à la disposition de la Mission les deux appartements de sa maison. Comme en ce moment l'état de la mer retenait la morue au large, on accourait en foule aux instructions. Pendant trois jours, de cinq heures du matin à neuf heures du soir, j'ai été occupé à faire le catéchisme et à confesser. J'ai eu la consolation de voir à la Sainte Table, outre les gens de la place, cent quinze pêcheurs étrangers. Un jour un enfant de treize ans vint me trouver et me dit avec larmes qu'il avait peur de n'être pas bien baptisé parce qu'on l'avait porté au temple. Je l'ai baptisé sous condition, et comme il savait déjà bien ses prières, connaissait passablement le catéchisme, je n'ai pas hésité de l'admettre à la première Communion. Le père, qui est protestant, est venu me remercier par une chaude poignée de main de ce que j'avais fait pour son fils.

Remontant toujours la côte en berge, j'ai visité la rivière du Tonnerre, la rivière Moysie, les Sept-Îles, les Cawee, les îles Karibou, la baie de la Trinité, la Pointe des Monts et Godbout. Je m'arrêtais un jour ou deux dans chaque place, baptisant, prêchant, confessant, célébrant les saints mystères. Le Missionnaire était partout accueilli avec de grandes démonstrations de joie, et de la part des habitants qui n'avaient pas vu de Prêtre depuis un an, et de la part des pêcheurs qui étaient heureux d'entendre une instruction, d'assister à une Messe. Le soir, au retour de la pêche, le fusil donnait le signal de la

prière ; on se réunissait dans une maison ou sous un hangar à moitié rempli de morues, ou même en plein air dans la campagne, au pied de ma croix, que je suspendais au bout d'une longue perche plantée dans la terre. Après le chapelet et la prière, on chantait le cantique « Un Dieu vient se faire entendre » ou « Seigneur Dieu de clémence. » L'instruction venait ensuite, et l'exercice se terminait par le chant du beau cantique à Marie : « Je mets ma confiance. » Alors je m'asseyais sur un banc à côté du petit autel, et on venait à mon tribunal. Pour la nuit, on me faisait les honneurs du meilleur lit de la maison. J'avais aussi souvent l'avantage de reposer en nombreuse compagnie. Or, un matin, du haut de mon lit de camp, je comptai autour de moi quatorze visages avec leurs yeux tous bien fermés par le sommeil. Je cherchai à reconnaître le musicien dont le gosier avait ronflé une bonne partie de la nuit comme un véritable tuyau d'orgue. Dans ces occasions, on se lève, sans tambour ni trompette, on prend le chemin de la porte en faisant bien attention de ne pas heurter quelque nez en marchant. Quand tout le monde était debout, je célébrais la Sainte Messe, pendant laquelle on chantait le cantique, connu partout : « Au sang qu'un Dieu va répandre. » Je ne manquais pas, dans les instructions, de rappeler aux pêcheurs les recommandations qui leur avaient été faites par les Prêtres de leurs paroisses avant leur départ. Les tristes accidents, dont ils étaient quelquefois les témoins, donnaient encore plus de poids aux paroles du Missionnaire. Ceux de Shelderec m'ont prié d'aller bénir la tombe d'un pauvre jeune homme de Saint-Thomas qui était tombé à l'eau en sortant de la rivière pour aller faire la pêche au large.

A Moysie, j'ai trouvé une trentaine de familles sauvages, attendant l'arrivée du P. Babel aux Sept-Iles, pour y aller suivre les exercices de la Mission. Parmi elles, j'ai vu avec bonheur quelques familles de Naskapis qui descendaient à la mer pour la première fois et venaient se préparer à recevoir la grâce du baptême. Ces pauvres gens avaient enduré tant de misères dans la route, qu'ils étaient tous dans un état de faiblesse. J'ai appris plus tard qu'une maladie s'était déclarée

parmi eux au temps de la Mission, ce qui a donné un grand surcroît de peines et de fatigues au P. Babel pour instruire et baptiser, dans la cabane, ces néophytes agonisants. Certainement, si j'avais prévu cela, j'aurais attendu mon cher confrère de pied ferme aux Sept-Iles, pour l'aider, l'assister lui-même à sa dernière heure, car la maladie l'ayant saisi à son tour, il a craint un moment de payer le tribut et de partir pour le grand voyage de l'éternité, sans avoir un Prêtre pour lui faire ce qu'il faisait aux autres. Mais son mal, comme celui de Lazare, n'a pas été jusqu'à la mort, et, à ce qu'il paraît, le bon Dieu le destine à courir encore pendant de longues années après les sauvages, sur la mer, les lacs, les rivières, dans des berges ou des canots d'écorce, et sur la neige dans les bois avec les raquettes aux pieds.

Enfin, le samedi 16 juillet, j'arrivais à Godbout, où j'ai trouvé cinq ou six familles canadiennes établies dans la place, un bon nombre de pêcheurs étrangers et une trentaine de familles sauvages.

La Mission s'est faite comme ailleurs dans de bonnes, je pourrais même dire, dans de brillantes conditions. On m'a dit plus tard que je n'avais pas converti tout le monde : c'est bien vrai, mais malheureusement il passe par là d'autre liquide que l'eau pure de la rivière. J'étais donc au terme de mes Missions, attendu que le P. Royer avait visité la côte d'en haut, tandis que Mgr l'Administrateur faisait sa visite pastorale aux Missions sauvages de ces quartiers. Je m'embarquai à Godbout, sur une goëlette qui faisait voile pour l'île Orléans, et, quelques jours après, remerciant Dieu des bénédictions qu'il avait répandues sur mon ministère, du beau temps qu'il m'avait donné pour accomplir mon voyage, je frappais à la porte de notre chère communauté de Québec, en m'appliquant ces paroles de nos saintes Règles : *Gaudentes quod in sinum regrediantur communitatis.*

Recevez, Monseigneur et très-Révérend Père, l'assurance de mon profond respect et de mon obéissance filiale,

Charpeney, o. m. i.

MAISON DE BUFFALO.

—

CORRESPONDANCE DU R. P. CHEVALIER.

Eglise des Saints-Anges, Buffalo, le 15 avril 1861.

Monseigneur et bien-aimé Père,

. . . . . Notre campagne, pour cette saison, s'est terminée la semaine dernière, et nous allons avoir maintenant un bon mois de repos. Depuis le 1er novembre 1856 jusqu'au 1er avril 1861, nous avons donné quatre-vingt-trois missions ou retraites, dans lesquelles nous avons eu quarante-deux mille quatre cents communions. La durée de chacune de ces retraites a été de huit à quinze jours; deux seulement ont été de trois semaines. Nous avons baptisé en tout quarante-deux protestants. A part une quinzaine de Missions données dans les diocèses voisins et parmi les populations irlandaises du Canada, nos travaux ont été restreints dans le Diocèse de Buffalo. J'ai eu pour compagnons apostoliques tour à tour les RR. PP. Naghten, Corbett, Moloney, Pailler, Guillard et Lux. Deux de ces Missionnaires ont ruiné leur santé à la tâche, les autres ont tenu bon, grâce à Dieu; je suis un de ces derniers. Cependant, pour dire tout, je dois ajouter que l'été dernier, ayant eu à prêcher tout seul une douzaine de Missions, je me sens maintenant atteint de quelques douleurs dans la poitrine, mais ce ne sera rien. Et puisque nous sommes en ce monde pour croître en sagesse, je tournerai cette petite affaire en une leçon qui me sera utile.

Vous décrire une de ces Missions, c'est vous les décrire toutes. Nous n'avons pas à nous préoccuper du succès, grâce à Marie Immaculée, il est toujours assuré. Jusque aujourd'hui l'ordre du jour a été rafle complète. Durant

la Mission, toutes les personnes catholiques de l'endroit que nous évangélisons approchent des Sacrements. Il nous arrive quelquefois de compter quatre ou cinq personnes qui ne se sont pas rendues à notre appel, mais ordinairement nous avons la consolation de n'en pas trouver une seule qui n'ait profité de la grâce.

Il ne faudrait pas conclure de là que nous travaillons au milieu d'une population fervente. Généralement la bonne moitié de ces pauvres catholiques qui se rendent à la grâce de la retraite, n'ont pas approché des Sacrements depuis dix et vingt ans. Un nombre assez considérable arrivent à l'âge de vingt et vingt-cinq ans sans avoir fait leur première Communion, et ne savent pas un mot de catéchisme. Nous n'en rencontrons malheureusement que trop qui sont à moitié protestants, et qui fréquentent régulièrement les temples des sectes. Je ne sais pas si je suis dans l'illusion, et si je m'exagère le bien que nous faisons, mais je suis convaincu que la moitié de notre population catholique serait perdue sans les Missions.

Nous ne trouvons chez les protestants aucune hostilité; ils viennent en foule à nos exercices, malheureusement ce n'est que la curiosité qui les attire. Par suite de la diversité des sectes et de la divergence de tant de doctrines, ils sont accoutumés à regarder leurs ministres comme autant de charlatans. Cette vieille habitude les porte à considérer le Missionnaire catholique comme un avocat dont ils admirent l'habileté s'il réussit à exposer d'une manière claire et précise les points de la doctrine chrétienne, mais il leur reste toujours un soupçon qu'il doit y avoir là-dessous quelque sophisme qu'ils ne peuvent expliquer. Il nous arrive souvent d'avoir un auditoire à moitié composé de protestants. Rien n'est plus aisé que d'intéresser ces sortes d'auditeurs : nous n'avons qu'à expliquer simplement les croyances et les pratiques catholiques, à donner

la raison de chaque point, tout cela est nouveau pour eux, chacun peut lire sur leur physionomie qu'ils sont tout surpris de trouver si simples et si raisonnables ces mêmes pratiques qu'auparavant ils croyaient superstitieuses et absurdes, et que leurs ministres et leurs livres présentent sous des couleurs abominables. Il y a toujours un grand point de gagné pour nous, nous le regardons comme le premier pas, c'est que les préjugés se dissipent.

C'est surtout dans les petits villages que les protestants nous viennent en foule. Pour vous donner une idée de leurs bonnes dispositions, je vous rapporterai un fait arrivé à Hammond'sport, Etat de New-York. L'église dans laquelle nous donnions nos exercices était une espèce de pauvre grange dépourvue de siéges ; ce qui n'accommodait guère les protestants, qui aiment leurs aises partout. Le second soir, l'église fut parfaitement garnie de bancs. Et d'où venaient-ils ? Tout simplement de l'église voisine appartenant aux épiscopaliens. Nos braves protestants s'en allèrent dans cette église, déclouèrent tous les bancs et les apportèrent dans la nôtre.

Il y a pourtant des exceptions à ces dispositions favorables, et je vous rapporterai un autre fait arrivé l'été dernier à Akron, où je donnais la Mission tout seul. Les premiers soirs, à l'heure où les exercices commençaient, une populace effrénée s'attroupait autour de notre église, hurlait et criait : *Voici le Pape, le Pape est dans cette église, à bas le Pape, vive Garibaldi!* Le troisième jour, ces pauvres aveugles furent honteux d'eux-mêmes. Et cette Mission est une de celles qui ont laissé sur les protestants l'impression la plus favorable. Malheureusement, dans ces petites localités, nos Missions ne peuvent pas durer plus de huit jours, et quand nous avons fini notre œuvre avec les catholiques, nous partons pour répondre aux autres demandes.

Le champ de nos Missions s'étend des rives du lac Hu-

ron aux rives du lac Champlain, environ cinq cents milles anglais. Je n'essayerai pas de vous faire la description de ce pays, en certains endroits si sauvage et si pittoresque, et en d'autres si plat et si prosaïque. Je vous présenterai seulement un tout petit coin où je travaillai l'été dernier, lequel petit coin m'a tellement enchanté, que je suis encore sous l'effet du charme qu'il a jeté sur moi. La rive sud du lac Ontario, depuis l'embouchure du fleuve Niagara jusqu'à l'embouchure de la rivière Genesee, est ce que j'ai vu de plus gracieux dans le cours de mes voyages. Cette rive est toute dentelée de petites anses ombragées de bocages. Derrière cette lisière de bocages qui bordent le lac, court une plaine unie de vingt-cinq lieues de longueur sur deux lieues de largeur, et toute couverte de riches fermes. Il n'y a que quatre villages très-petits dans tout ce parcours. Chaque habitant a sa maison bâtie sur sa ferme. Un jardin et un immense verger environnent toujours cette habitation. Ces Américains montrent réellement beaucoup de goût et d'industrie : non-seulement ils visent à obtenir d'abondantes récoltes, mais encore ils mettent beaucoup de soin à ce que leurs propriétés se présentent avec tous les agréments possibles. Leurs fermes, généralement d'une centaine d'arpents, sont découpées d'une manière symétrique, et parsemées çà et là de bouquets d'arbres produisant un effet très-agréable à la vue. Chez eux le culte de la propreté est poussé au plus haut degré. Un ordre admirable se fait remarquer non-seulement autour de leur maison, mais encore autour de leurs granges et de leurs écuries. Quand on passe à travers cette belle campagne, on ne peut s'empêcher de dire : Voilà un peuple heureux ! quel dommage qu'il ne connaisse pas le chemin du ciel et qu'il ne s'en occupe même pas ! car cet *heureux* peuple est sceptique en fait de religion, et n'aime guère á réfléchir sur la vie future.

Buffalo, depuis six mois, est agité par la fièvre de l'huile, comme on l'était, il y a quelques années, par la fièvre de l'or. Qu'est-ce que la fièvre de l'huile? Monseigneur, le voici. L'année dernière, on découvrit à Tidiout, lieu situé à six lieues au sud du lac Erié, et à trente lieues à l'ouest de Buffalo, une source d'eau mélangée d'huile, on creusa des fossés pour faire reposer cette eau et en recueillir l'huile qui surnageait en grande quantité. A cette nouvelle les spéculateurs sont arrivés de toutes parts, et des puits ont été creusés à vingt-cinq lieues à la ronde, le succès se montrant partout plus fréquent que le désappointement. On compte déjà cent cinquante puits en activité, et ce qu'on en retire est de l'huile pure non mélangée d'eau. Ce que nous appelons un puits est un trou de six à huit pouces de diamètre et de cinquante à quatre cents pieds de profondeur. La perforation s'exécute avec une vrille fabriquée exprès. Le puits terminé, on y plante une pompe, et l'on tire ainsi des entrailles de la terre ce *petroleum*, qui, employé à l'éclairage, donne une lumière supérieure à celle du gaz. Il paraît aussi que c'est la meilleure huile que l'on connaisse pour la composition des vernis. L'hiver dernier j'ai eu deux Missions à donner dans ces régions huileuses, et j'ai vu, à Tituville, un puits qui fournissait cinquante barils par jour. Hier nous avons reçu la nouvelle d'une terrible catastrophe arrivée à un endroit qu'on appelle Oilcreek. Un des puits, qui avait trois cent vingt-cinq pieds de profondeur, ayant été épuisé, les propriétaires ont remis la vrille en jeu pour creuser plus avant. A trois cent cinquante pieds dans le roc, ils ont frappé sur une veine, une explosion s'est fait entendre, la vrille est partie comme une flèche, une colonne d'huile et de gaz, avec une impétuosité indomptable, jaillit de ce puits et vole dans les airs à cent pieds au-dessus du sol. A quelques foyers non loin de là, le gaz dont l'air

était imprégné s'enflamme, ç'a été pour un moment comme un immense éclair au milieu duquel neuf hommes sont morts intantanément, vingt autres ont été brûlé d'une manière très-grave, et douze cents barils d'huile accumulés autour de six autres puits ont pris feu.

Dans mes précédentes lettres, je crois vous avoir donné un échantillon de notre genre de vie. Ce dont nous avons le plus à souffrir, si un Missionnaire peut se servir de ce terme, c'est le froid. Quelquefois nous nous trouvons bien et quelquefois moins bien. La campagne de cette année a été de vingt-deux Missions. Sur ce nombre quatre seulement ont été données dans des localités où il y avait un prêtre résidant ; dans toutes les autres localités trop pauvres aucun prêtre ne réside. Ici, quand nous n'avons rien, nous allons demander l'hospitalité à quelques familles irlandaises. J'ai été excessivement heureux d'avoir eu l'occasion de faire goûter à un de nos Pères notre régime apostolique dès la seconde Mission qu'il a eu à donner avec moi. Pour ne pas occasionner trop de gêne dans la même maison, je l'ai fait loger chez une famille, tandis que je logeais chez une autre. Le premier jour je lui demandai : *Qu'avez-vous eu à dîner ? — Des pommes de terre et des choux.* Le second jour : *Qu'avez-vous eu ? — Des choux et des pommes de terre.* Le troisième jour : *Qu'avez-vous eu? — Des pommes de terre et des choux. — Bon! et puis comment vous trouvez-vous ? — Oh! pas trop mal, si ce n'était ce terrible froid! — Allons, courage, cher ami, nous nous chaufferons à Pâques ou à la Trinité.*

Je ferme ma lettre, bien-aimé Père, en vous exprimant combien je m'estime heureux d'être votre enfant humble, mais dévoué et affectionné.

Buffalo, le 25 janvier 1862.

Mon très-révérend Père,

A la nouvelle si heureuse de votre élection, je m'empresse de vous offrir les hommages de respect et d'obéissance de toute ma communauté qui se compose des RR. PP. Guillard, Bournigalle et Lux. Nous sommes tous très-heureux que le choix soit tombé sur vous...

Votre circulaire du 10 décembre est arrivée à Buffalo au commencement de ce mois; il ne m'a été donné de la lire qu'aujourd'hui, parce que je ne suis arrivé que hier au soir de Mission avec le R. P. Bournigalle, et demain je repartirai avec le R. P. Lux. Voilà notre manière de vivre depuis le 1er octobre jusqu'au 1er mai.

La Mission que je viens de donner avec le R. P. Bournigalle a eu lieu dans un endroit très-reculé, au milieu des bois, et divisé en deux stations. La première, que l'on nomme China, nous a retenus pendant huit jours. Cinq cents personnes ont reçu la Sainte Communion; plus de quatre-vingts, au-dessus de seize ans, la recevaient pour la première fois. Un seul homme a refusé de se rendre à l'appel de la grâce, plus par indifférence que par malice. L'avant-dernier jour de la retraite, comme il traversait la forêt, un violent coup de vent a renversé un arbre qui est tombé sur ce malheureux et l'a écrasé. A la seconde station, nous sommes restés douze jours, et nous avons eu huit cent trente communions. Le terrible accident arrivé pendant la Mission voisine a fait que dans celle-ci pas un seul catholique n'a résisté. Cette dernière station se nomme Java. A trois milles de l'église se trouve un village que l'on appelle Péking. Dans ce nouveau monde on prend plaisir à faire revivre tous les noms de l'ancien.

Buffalo, le 21 mai 1862.

Mon très-révérend Père,

Le genre de travail auquel nous nous appliquons comprend les Missions et le ministère paroissial dans notre église des Saints-Anges. Depuis le 1er novembre 1856 jusqu'à ce jour, nous avons donné cent huit Missions ou retraites dans le Diocèse de Buffalo, de Hamilton, de Sandwich et deux aux populations irlandaises de Québec. Toutes ces retraites ont eu un succès complet. Nous pouvons dire que nous avons contribué pour notre bonne part à la régénération religieuse du Diocèse de Buffalo.

Pour l'œuvre de notre paroisse, nous avons voulu courir plus vite que nos forces ne nous le permettaient. Les âmes n'y ont rien perdu, nous avons une paroisse bien instruite et bien pieuse. Mais c'est la plus petite et la plus pauvre du Diocèse...

Nous avons une bonne école, tenue par les Sœurs grises qui prennent soin des petits garçons et des filles de notre paroisse. Cet établissement nous a occasionné quelques dépenses la première année, mais maintenant il se suffit à lui-même. Seulement cette communauté, ainsi que les écoles, sont sur notre propriété et en jouissent sans qu'aucune rémunération nous en revienne. Buffalo ne voit point se réaliser les espérances de prospérité et d'avenir que l'on avait conçues il y a quelques années; les événements survenus en éloignent pour longtemps la réalisation. Nous continuerons cependant avec la même ardeur l'œuvre de dévouement que Dieu nous a confiée.

Je suis, mon très-révérend Père, avec le plus parfait dévouement, votre tout affectionné fils.

Chevalier, o. m. i.

MAISON DE PLATTSBURGH.

Voici sur la fondation de cette Maison une lettre du R. P. Bernard, (Pierre); nous la publions avec bonheur en attendant les détails qui nous ont été promis sur les Œuvres dont s'occupent maintenant nos Pères de résidence à Plattsburgh.

Notre-Dame de l'Osier, le 19 novembre 1862.

Mon Révérend et bien Cher Père,

Au nom du devoir et de l'amitié vous voulez que je vous adresse un compte rendu rétrospectif de près de dix années. Si c'est trop exiger d'une mémoire devenue ingrate, ce n'est point trop présumer d'un cœur qui n'a rien oublié. Je mets donc la main à la plume pour répondre à votre aimable invitation; puisse-t-elle aller au gré de vos vœux et de mes désirs!

Plattsburgh! Que de souvenirs évoqués dans ce nom d'une bourgade américaine peuplée d'environ 4,000 âmes! Assise sur la rive occidentale du vaste lac Champlain, Plattsburgh a suivi une progression constante. Sa population est essentiellement adonnée au commerce et à l'industrie. L'activité se montre de toutes parts. On compte dans cette ville des moulins à scie pour planches, madriers, etc., une grande et belle fonderie, une *plaine-machine* ou établissement avec appareils mus par la vapeur pour raboter des planches de toute longueur; rien de plus ingénieux et de plus expéditif; une fabrique de draps, etc. En 1854, on y voyait un vaste chantier de waggons en construction. Dans toutes ces usines, les Canadiens figurent avec avantage sous le rapport de l'intelligence et de l'habileté. Les bons qu'ils reçoivent pour prix de leur travail les obligent à acheter les denrées et les fournitures dont ils ont besoin chez des commerçants qui leur sont indiqués. C'est une nouvelle preuve du génie que les Américains montrent dans le commerce.

Plattsburgh est le siége d'une haute cour de justice où se jugent les procès criminels. Elle dépend de la législature de New-York. Une distance de soixante et quelques milles la sépare de Montréal avec laquelle elle est reliée par un chemin de fer.

C'est la voie qui m'y conduisit en 1853. Pour la première fois j'y allais prêcher une Mission en compagnie du R. P. ROYER, fraîchement arrivé d'Europe, et d'un troisième Père... Jamais mission ne fut plus abondante, c'étaient de grosses gerbes recueillies à pleines mains. Notre aire était un temple protestant à nous loué par les *Universalistes* au prix de cent dollars ou quatre cents francs. En quinze jours, les trois ouvriers Oblats entendirent près de seize cents confessions et distribuèrent le pain eucharistique à autant de Canadiens affamés des choses saintes. Il y eut près de quarante mariages bénis ou revalidés, et les baptêmes s'élevèrent au moins au chiffre de deux cent cinquante. C'était toujours avant ou après notre dîner que nous régénérions dans l'eau sainte les petits enfants. Plus d'une fois nous quittâmes la table pour baptiser des enfants qui nous étaient amenés de plus de dix lieues. Pour ma part, j'ai fait du même coup jusqu'à douze baptêmes. D'ordinaire nous remplissions ce ministère sacré dans une vaste pièce de l'hôtel protestant qui nous donnait asile.

J'ai repris les événements d'un peu haut, attendu que ce fut le résultat si consolant de cette première Mission qui décida les Canadiens émigrés à Plattsburgh à envoyer à Montréal une députation de vingt-cinq d'entre eux. Leur but avoué était de solliciter du R. P. SANTONI, Provincial du Canada, un établissement religieux dans le *village* américain. Plus d'une difficulté militait contre eux. Pauvres eux-mêmes, comment viendraient-ils à notre aide dans les frais si dispendieux d'une église ou d'un presbytère à construire? De belles promesses furent les seules et premières arrhes... A quelque temps de là, cependant, on signa à Plattsburgh des conventions : le R. P. Provincial les exécuta fidèlement. C'est alors que je fus envoyé pour prendre soin de ces brebis perdues de la maison d'Israël.

Un plan d'église à la main et neuf piastres dans la poche, je quittai Montréal tout seul avec un très-léger bagage. L'accueil fut magnifique ; il tenait de l'enthousiasme ; au reste, nous étions déjà de *vieilles* connaissances de *trois* mois. Le dimanche suivant, je fis appel à nos bonnes Canadiennes pour monter notre ménage. J'en vis plusieurs verser des larmes, quand je leur défendis de se mettre en peine pour nous procurer des matelas, vu que nous n'en avions pas besoin pour coucher sur la paille.

Au milieu de la semaine arriva mon compagnon promis et si ardemment désiré. Je n'avais jamais vu le R. P. Sallaz, justement surnommé *le Bon*, tant à cause de sa grande douceur que de son sang-froid imperturbable. Dieu sait combien de fois il a jeté de l'eau sur mon feu...

Cependant, par ordre supérieur et dès avant son arrivée, je m'étais rendu sur un terrain acquis par les Syndics au nom des Canadiens qu'ils représentaient. Qu'y avait-il là ? une prairie absolument nue. Avec la confiance d'un Oblat de Marie envoyé par obéissance, d'un coup de bêche j'ouvre la tranchée des fondations. L'exemple se communique : on délie les bourses, et chacun fait une offrande proportionnée à sa foi et à ses moyens. Dès ce jour, on put dire : *Fervet opus*. Il y eut de l'entrain. Les fondations étaient sorties de terre lorsque nous fûmes obligés de céder la place à l'hiver : il ne nous rendit pas inactifs. La neige battue et congelée nous servit à transporter les matériaux : nous réunîmes au moyen des traîneaux la plus grande partie des pierres nécessaires à la construction de l'église. On jugera de la quantité qu'il nous fallait par les dimensions qu'elle devait avoir. Les murs mesuraient 28 pieds de hauteur sur 100 pieds de longueur, sans compter une façade de 64 pieds de largeur et un chœur de 30 pieds de profondeur. Le charroi se faisant presque tout par corvée, Dieu sait si nous dûmes payer de nos personnes. Tandis que j'étais à la tête de mes pauvres Canadiens, le bon Père Sallaz allait de ferme en ferme mendier le concours si généreux de nos chers frères Irlandais. Oui, je serais ingrat si je passais sous silence les services de toute nature qu'ils se sont empressés de nous

rendre dans ces circonstances difficiles. Charrois, argent, provisions, ils n'ont rien épargné. Et cependant que leur en revenait-il? Rien, absolument rien. Mais ils sont catholiques avant tout, ces fiers et généreux enfants de la verte Erin!

Pour de justes raisons, nous n'avions pu faire à l'ouverture de la tranchée la bénédiction de la pierre angulaire. Cette cérémonie imposante ne put s'accomplir que dans le mois de mai ou de juin 1854. A défaut de Mgr l'Evêque d'Albany, mais avec son consentement, elle fut présidée par Mgr de Goësbriand, charmant Breton, intrépide Missionnaire pendant douze ans aux Etats-Unis, où le suffrage de l'Episcopat Américain le plaça à la tête du diocèse de Burlington. Là comme autrefois il vit de la vie d'apôtre, se faisant tout à tous pour gagner des âmes à Jésus-Christ. Dans l'enceinte de la nouvelle église, il prononça un très-joli discours en anglais. Tous les Américains de Plattsburgh en furent ravis. Et pour qu'il ne manquât rien à la fête, M. l'abbé Moriou, Archidiacre de l'Evêché de Montréal, adressa une charmante allocution à ses compatriotes dispersés au sein de l'hérésie et de l'infidélité. Après quoi eut lieu la bénédiction de la pierre angulaire que chacun toucha du marteau enrubanné. La quête produisit à cette occasion 4,500 francs.

Mais ce qui parlait bien plus haut que ces chiffres, c'était le résultat moral. Il fut immense, et, d'un seul bond, notre Congrégation Canadienne remonta à la hauteur de sa véritable influence. En voulez-vous une preuve? La voici. A peine le vapeur qui nous amenait Sa Grandeur était-il amarré au quai, que je saute sur le pont. Vite je cherche le R. P. Cauvin, député à la ville de Burlington avec charge d'accompagner Mgr de Goësbriand. Monseigneur allait se présenter aux regards d'une foule immense avec tout l'appareil d'un prince de la sainte Eglise catholique. La réception devait être chrétienne avant tout. Aussi m'écriai-je de ma plus forte voix : *Canadiens, à genoux! Monseigneur va vous bénir!* O Dieu! je sens encore dans mes veines le frisson de mon bonheur! Plus de trois mille catholiques Canadiens et Irlandais mêlés se découvrent, fléchissent le genou et forment sur leur poitrine le signe de

la croix. Et cela en présence d'un millier d'Américains devenus témoins respectueux d'un événement si mémorable. Rien de pareil ne s'était encore vu sur ce terrain du protestantisme, j'allais dire sur ce boulevard de l'hérésie, car Plattsburgh compte une Académie et sept ou huit Eglises dissidentes.

Tout concourait à rehausser l'éclat de la cérémonie. Croiriez-vous qu'à la vue d'un tel élan le corps de musique américain était accouru de lui-même pour fêter avec nos quinze ou vingt musiciens Canadiens la bienvenue du *catholic Bishop?* Par délicatesse je plaçai nos Canadiens en tête du cortége et nos Américains immédiatement avant Monseigneur, monté dans une belle voiture que nous offrit un Irlandais, trop heureux de nous céder et sa place et les rênes de son beau cheval blanc. Du quai à notre église, il y a bien vingt-cinq minutes de marche. Ce trajet fut parcouru à petits pas, au son bruyant des instruments, au milieu d'une population s'avançant pressée et mouvante comme les vagues régulières d'une mer soulevée. Un si grand succès me valut un sermon bien mérité. Un ex-catholique critiqua la génuflexion des catholiques devant l'Evêque et en présence des hérétiques. Il s'en vengea en concluant : « C'est le beau Bernard qui a commandé tout cela! » Libre à vous de rire et de voir s'il avait tort de me qualifier de beau. Quoi qu'il en soit, mon compagnon et moi nous n'étions pas si mal notés ; nous étions *le bon* et *le beau* réunis... Pauvres frères égarés!

Vous me demanderez peut-être où nous trouvions les fonds nécessaires pour de si grandes dépenses. Je réponds : Dans la bourse des Canadiens, des Irlandais, des Américains, un peu partout. Et puis les chances de la Providence : Première chance : un Bazar monté par nos bonnes Canadiennes, produit net, en deux soirées, 300 piastres ; seconde chance : une quête faite à la grand'Messe dans l'église de Keateville, 80 dollards; troisième chance : une Bague cotée à 64 dollards ; quatrième chance : un Chapelet tiré à 28 piastres; cinquième : une autre Bague élevée jusqu'à la puissance de 164 piastres; sixième : quêtes faites dans l'église de Saint-Pierre à Montréal, dans la chapelle de la Providence, dans vingt paroisses

du Diocèse de Montréal et jusque dans la ville de Québec. Résultat général, 10,000 francs au moins. Ajoutez-y 19,000 francs donnés par la Propagation de la Foi, les corvées faites par nos bons catholiques, et vous aurez le bilan de nos recettes et de nos dépenses.

A coup sûr, c'est à grand'peine et à grands frais que l'œuvre de Dieu s'est accomplie. Le 29 juin 1855 fut une belle fête : en ce jour, Mgr Guigues, venu d'Ottawa avec le R. P. Aubert, bénit la nouvelle église sous le Patronage du Prince des Apôtres. Nombreuse était l'affluence des Canadiens accourus de très-loin, car notre Mission n'a pas moins de quatre lieues d'étendue du nord au midi, et de dix lieues de l'est à l'ouest. Cette distance se trouve naturellement raccourcie par une Station établie à sept lieues de Plattsburgh ; son nom est *Nedfort.* A ce nom je vois le sourire se montrer sur les lèvres du R. P. Sallaz. *Nedfort,* voilà son champ de bataille. Une ou deux fois le mois il se rend au milieu de ses chères ouailles. Là, comme à Plattsburgh, il a fait bâtir une jolie église de pierre sous le vocable de Notre-Dame de l'Assomption. Une fort belle cloche les appelle au service divin ; Canadiens et Irlandais respirent à l'ombre d'une grande croix qui fut plantée par nous et replantée par le P. Sallaz. Elle est là comme un défi solennel et un témoignage contre le Protestantisme qui y végète.

A deux ouvriers, le travail était écrasant; aussi y ai-je laissé une partie de ma santé. Le point le plus délicat pour notre ministère était le chômage des fêtes d'obligation ; on en compte neuf dans le Diocèse d'Albany. Que de fois j'ai dû lutter contre la profanation des jours consacrés à la prière ! Un autre point de discipline assez fortement ébréché était l'abstinence des aliments gras les jours maigres. Par une suggestion diabolique les Américains tourmentent sans cesse nos catholiques à cet endroit. Plusieurs vont jusqu'à les mettre dans la dure nécessité ou de manger de la viande ou de se contenter de pain sec. Enfin, l'usage des boissons fortes exerçait aussi de grands ravages. Nous avons obtenu de consolantes améliorations; ces abus ont presque entièrement disparu, et notre popu-

lation est devenue catholique dans ses actes comme elle l'était dans ses convictions.

Après avoir pensé à Dieu et lui avoir construit une demeure, nous avons élevé un Presbytère pour ses ministres. C'est un édifice long de cinquante pieds, large de quarante-cinq, à deux étages ; il est en briques et devait avoir pour pendant, de l'autre côté de l'église Saint-Pierre, un couvent. Dans cette prévision, nous avions acheté un terrain à notre convenance. Ce terrain, encore vide à mon départ, a reçu depuis les fondations d'un magnifique couvent peuplé de nombreuses élèves et dirigé par les bonnes Sœurs grises. Ce rêve de mon cœur a donc été réalisé !...

Je songe quelquefois au joli jardin qui touche notre presbytère et qu'entretenait si bien le bon Père Sallaz. Il y avait de bien belles fleurs et nous aimions à en respirer les parfums. Nos légumes faisaient l'admiration du pays. J'ai souvenance de deux rangées de bons pois, plantés chaque printemps à la ligne, ramés avec art et s'élevant à quinze et vingt pieds de hauteur ; variée était la nuance de leurs fleurs : il y en avait de rouges, de blanches et de jaunes ; le fruit, du reste, répondait à leur beauté et par le volume et par la saveur. La culture de notre jardin était une douce récréation, elle nous disposait à de plus rudes travaux.

Je n'oublierai jamais la première Communion que je fis faire, avant mon départ, dans la nouvelle église de Saint-Pierre. Il n'y eut pas moins de 150 enfants admis à la Sainte Table ce jour-là. A la rénovation des vœux du baptême, cette belle phalange exécuta un magnifique mouvement qui fit pleurer toute l'assemblée, où figuraient un grand nombre d'Américains des deux sexes. Le R. P. Sallaz en avait eu l'invention, je lui en renvoie tout le mérite. Quand je leur demandai, le Missel ouvert dans les mains, où se trouvait la loi de Jésus-Christ qu'ils s'engageaient à observer toujours, tous levèrent le bras et portèrent la main en avant avec ce cri sur les lèvres : *Dans les saints Evangiles!* Une telle assurance était de bon augure. Après cela, que dire de la première Confirmation donnée plus tard, dans notre Eglise, par Mgr Mac-

Closkey, Evêque d'Albany? Sa Grandeur conféra l'onction sainte à plus de cinq cents confirmants. Ajoutez-y deux cent cinquante autres confirmés à Nedfort et préparés par le R. P. SALLAZ tout seul, et vous pourrez juger de l'emploi de notre temps.

Par toutes ces choses et bien d'autres que je ne puis vous dire, Plattsburgh occupera toujours la première place dans mon souvenir comme dans mon affection.

En pourrait-il être autrement? C'est là que Dieu m'a fait toucher au doigt la prédestination d'une belle âme. Sa pensée me revient sans cesse et elle m'est comme un doux parfum du passé.

C'était en 1855. On venait de m'apprendre l'arrestation d'un jeune Canadien, âgé de vingt-trois ans, père de deux enfants et bientôt d'un troisième. Le prévenu est écroué dans la prison de Plattsburgh. La justice informe, les *quasi-témoins* disent qu'ils n'ont pas vu... Mais c'est un catholique devant un aréopage protestant... Sans autre forme de procès, ou plutôt avec cette seule forme de prévention et de soupçon grave, on condamne le pauvre Joseph Centreville a être pendu jusqu'à ce que mort s'ensuive. La sentence devait être exécutée le 28 mars. C'était à la fin de février. Jugez de mon courage! Je tremblais d'être appelé en prison auprès de cet infortuné; j'avais peur de perdre l'esprit à la vue d'un pendu, tant le mot sonnait mal à mon oreille! Mais Centreville me demande nommément : j'accours et j'entre avec courage sous les verrous. A force de voir le condamné, je pris goût à revenir auprès de lui. Cependant le terme fatal approchait. L'avant-veille je songeai à le fortifier par la réception de la sainte Eucharistie. Je le fis avec toute l'émotion qu'un cœur sensible peut éprouver en présence d'une victime vouée au sacrifice; l'émotion gagna le pauvre Joseph Centreville et tout le petit auditoire. Dans l'après-midi, des dames protestantes nous firent demander la permission d'assister, le lendemain, à la cérémonie de la sainte communion. Fidèles au rendez-vous, elles entrent des premières. Au sortir de là, elles disaient à qui voulait les entendre qu'elles avaient pleuré de bien bon cœur.

Pour moi, je passai cette nuit suprême dans son cachot, assis à ses côtés sur le même grabat. Par précaution, on lui avait mis les fers aux pieds. Pendant cette longue nuit, notre entretien roula sur des matières de religion : prières, chapelets et lecture pieuse, rien ne fut négligé. Deux bons Canadiens avaient voulu se joindre à moi. A cinq heures, je quittai le patient pour aller célébrer la sainte Messe et revenir bientôt le faire communier. Enfin, à midi, un nègre arriva et se mit en devoir de lui faire la toilette fatale. Revêtu d'un pantalon blanc et d'une robe également blanche, il me donna le bras par-dessous la manche de mon grand surplis, surmonté de l'étole. Ainsi liés l'un à l'autre, nous entrâmes dans la cour de la prison. A notre approche les rangs s'ouvrent. Ici sont les jurés, au nombre de soixante-douze; là sont quelques Canadiens, entrés sur ma demande. Pourtant il y en a un qui est entré de lui-même; le malheureux a cherché à surprendre la bonne foi de son compatriote. Désireux d'avoir le mérite de l'invention ou de la délation, il a promis monts et merveilles au futur supplicié, et notamment un appui assuré pour sa femme et ses enfants, à la seule condition de déclarer s'il est coupable et de donner satisfaction aux juges et à la loi. Mais toutes ses tentatives sont demeurées inutiles...

Nous sommes bientôt à genoux sous la potence : Joseph est entre le Père Sallaz et moi. Sa prière finie, nous nous relevons, hélas! pour entendre fulminer de nouveau la sentence de mort portée contre lui. Puis on lui demande s'il a quelque chose à dire avant le trépas. A ces mots, il se lève, et d'un ton ferme et bien accentué : « Mes amis, s'écrie-t-il, voici mon dernier moment... Je remercie le bon Dieu du bonheur que j'éprouve au fond de mon cœur. J'avais hâte de voir arriver ce moment... C'est le dernier pour moi et j'en remercie le Seigneur. Pendant que j'étais dans la prison plusieurs se sont présentés pour entendre ma confession. Je n'ai jamais voulu parler, parce que je sais qu'on ajoute toujours à ce qui est dit. Ceux-là auraient bien mieux fait de confesser leurs propres péchés, car ils en avaient peut-être bien autant que moi, et peut-être bien plus, quoique alors j'en eusse assez et même trop.

« Je remercie Jésus-Christ d'avoir établi des apôtres pour entendre les confessions. Jésus-Christ est mort pour nous et a laissé ses apôtres après lui. J'ai choisi l'un d'eux qui m'a mis dans le bon chemin, car j'étais une brebis égarée. Il a été un vrai ami pour moi... Je remercie le bon Dieu... Je me sens content... J'espère que Dieu me pardonnera.

« Les juges et les jurés m'ont trouvé coupable, il fallait donc que je le fusse. Mais, coupable ou non, il faut que je souffre...

« Je leur pardonne à tous comme j'espère que Dieu me pardonnera. Que celui qui m'ôtera la vie n'ait rien à se reprocher. Je lui pardonne, il fait son devoir... Je pardonne à tous comme j'espère que Dieu me pardonnera... C'est tout ce que j'avais à dire... Maintenant je suis prêt!... »

Telles furent les dernières paroles de mon bien-aimé Joseph. Avec quelle affection nous l'embrassâmes, après avoir récité ensemble les Litanies de la Sainte Vierge et l'invocation à saint Joseph, patron de la bonne mort. A ce spectacle chrétien, plus d'un assistant se surprit à essuyer une larme de commisération. On lui mit la corde au cou... son bonnet fut abattu; il monta sur une chaise attendant le coup fatal qui allait le lancer dans l'éternité... Quand il fut bercé entre le ciel et la terre, nous récitâmes alternativement le *De profundis* pour le repos d'une âme jetée au tribunal de Dieu tout empourprée du sang de Notre Seigneur Jésus-Christ et toute couverte de ses mérites surabondants.

Je termine là ces détails déjà trop longs pour un compte rendu. Pardonnez-moi de vous avoir entretenu si longtemps de Plattsburgh et de moi. Rien ne ressemble plus à l'*ego* des Latins que le *je* et le *moi* français; devant un verbe on peut le retrancher : libre à vous de le faire avec les ciseaux de votre rédaction. Puissé-je avoir satisfait à vos désirs et contribué à augmenter l'amour envers notre Congrégation.

Je suis votre tout affectionné Frère en N. S. et M. I.

J.-P. Bernard, O. M. I.

MISSIONS DE FRANCE.

MAISON DE NOTRE-DAME DE CLÉRY.

RAPPORT SEMESTRIEL DU 1er MAI AU 1er NOVEMBRE 1862.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

L'été, si fécond ailleurs en travaux utiles et plus délassants que pénibles, n'apporte guère à Cléry de ces distractions apostoliques où s'entretient sans préjudice le zèle du Missionnaire. Là le calme le plus constant nous est donné du 8 mai au 1er novembre, et nos Pères peuvent à loisir employer au pacifique labeur de la cellule les six mois de vie commune que nous accorde la règle. Je suis loin de me plaindre de cet état de choses. Nous trouvons ici, dans nos belles campagnes orléanaises et dans la fraternité de nos rapports, des dédommagements à l'apparente monotonie de notre existence. Chacun peut étudier, prier et, comme l'a dit le bonhomme Delille de d'Aguesseau en villégiature à sa villa de Fresnes :

. . . Goûter tranquillement
D'un repos occupé le doux recueillement.

Ne croyez cependant pas, mon Très-Révérend Père, que vos Oblats vivent ici en paresseux. Autour d'eux une population âpre au travail leur donnerait au besoin la grande leçon de l'activité. Aussi, tandis que nos moissonneurs ou nos vignerons abordent avec énergie leurs champs si bien cultivés, ne dormons-nous pas tous à l'ombre dans la fraîcheur de nos cellules. Deux de nos Pères arpentent chaque jour le territoire de notre grande paroisse : pour eux il n'y a pas de sinécure; été et hiver il faut chercher les malades, assister les mourants, s'occuper de l'enfance

et des mille détails inhérents à la sollicitude des âmes. Les pèlerinages nous appellent parfois à de touchantes fêtes, et des invitations rapprochées ou lointaines arrachent de temps en temps quelque Missionnaire à ses livres et à ses méditations. Je sens pourtant que ce ne sont là que des gerbes éparses, en comparaison des riches moissons récoltées dans d'autres de nos communautés, aussi demandé-je humblement pour elles la plus modeste des places dans ces greniers abondants où le *père de famille* contemple avec joie les richesses amassées par ses serviteurs.

En juin, le R. P. Bonnemaison et le R. P. Ronzy ont donné chacun une retraite de première Communion dans le voisinage, l'un à *Mareau*, l'autre à *Dry*. Je n'ai rien à dire de ces petits exercices, sinon qu'ils ont été terminés, suivant l'habitude des Paroisses du canton, par un Pèlerinage à Notre-Dame de Cléry. En juillet, le R. P. Ronzy, secouant de nouveau l'uniformité de son ministère, prêchait une seconde retraite de première Communion à *Saint-Ay*, paroisse d'Outre-Loire, toute dévouée à notre pèlerinage, et où rien n'a manqué, soit du côté des auditeurs bénévoles adjoints aux enfants, soit du côté de la pompe des cérémonies et du chant. De mon côté, au même mois de juin, je partais pour Meaux, où je prêchai du 11 au 15 la retraite de première Communion à la Cathédrale. Les exercices eurent lieu en semaine, dans une chapelle de catéchismes étroite et peu aérée, où trois cents enfants appartenant aux écoles, pensionnats et collége de la ville, se réunissaient deux fois par jour pour les instructions. Ils étaient escortés par un auditoire supplémentaire de mamans, grandes sœurs et institutrices. Le dimanche de la Trinité, il me fallut prêcher aux Vêpres dans la chaire et la Cathédrale de Bossuet, à une assemblée de trois mille âmes, et je vous avoue, mon Très-Révérend Père,

que ce sermon de la Rénovation des Vœux et cette allocution pour la Consécration à la Sainte Vierge me pesaient à l'avance plus qu'une retraite entière.—La cérémonie fut fort belle, les chants furent bien exécutés, et mes enfants de la retraite me firent oublier ce jour-là l'air étouffé et les cantiques discordants de la semaine. Le soir même, je rentrais à Paris, et le lendemain matin, j'ouvrais à Saint-Mandé la retraite générale du pensionnat. Cette charmante retraite se termina par la cérémonie de la première communion, le jeudi de la Fête-Dieu. Nos Pères de Paris et le vénérable Curé de Saint-Mandé présidaient cette fête, où l'on voyait une foule de parents joyeux, répandus dans une vaste salle contiguë à la chapelle, dont les barrières avaient été enlevées pour donner une contenance appropriée aux besoins de la fête.

Quelques jours après, le R. P. Piot, notre hôte à cette époque, donnait au Mans l'importante retraite de la Visitation. Durant le jour, il n'avait que les pensionnaires pour auditeurs, mais pour le grand sermon du soir, la chapelle s'ouvrait au public manceau, et une foule de dames, anciennes élèves de la maison, venaient recueillir comme autrefois les leçons de l'Évangile dans l'asile de leur jeunesse. Mgr l'Évêque du Mans vint clôturer cette belle retraite, prêchée chaque année par des prédicateurs en renom. Le même R. P. Piot, de Cléry, comme d'un centre évangélique, a rayonné durant la belle saison pour prêcher plusieurs retraites. En août, il prêchait la retraite des Sœurs de l'Espérance à Tours, et en septembre les deux retraites successives des Sœurs de l'Espérance et de la Conception à Amiens.

De mon côté, après notre belle Octave de septembre, je m'acheminais vers Marseille, heureux de retrouver avec son joyeux soleil et sa ceinture de flots azurés ce berceau religieux où nous avons tous reposé. Là, j'ai donné avec

grande joie les deux retraites de nos Sœurs de la Sainte-Famille, au Prado d'abord, puis à l'Espérance. Chacune de ces retraites a été couronnée par un Pèlerinage d'action de grâces à Notre-Dame de la Garde. Travaillant durant la journée à ces œuvres si intéressantes, je trouvais le soir, à l'Œuvre de la Jeunesse, près des RR. PP. ROULLET et THÉVENON, l'hospitalité la plus fraternelle.

Voilà, mon Très-Révérend Père, en y comprenant quelques sermons de circonstance, la liste de nos travaux d'été. Pour être complet, je dois dire un mot de ce qui s'est fait à Cléry même.

Le Mois de Marie, prêché dans notre basilique par le R. P. BONNEMAISON, a été clôturé le dimanche 1er juin, par une des plus belles manifestations paroissiales dont Cléry ait été témoin. La procession a défilé sur un parcours considérable. Selon notre habitude dans les grandes circonstances, nous avions invité un Prédicateur extraordinaire, afin de donner plus d'intérêt et de variété à ces solennités, tout en nous réservant ainsi le temps pour les mieux préparer. Un Père Jésuite de Blois, le R. P. HERVÉ, nous entretint des victoires de Marie sur tous les ennemis de l'Eglise, et une illumination *à giorno* d'un goût exquis termina, avec la bénédiction du Saint-Sacrement, cette belle fête. — Durant l'été, nous n'avons pas manqué de grands pèlerinages, dont le R. P. PIOT, avec une complaisance toute fraternelle, a été presque constamment le fidèle et heureux Prédicatenr.

Au-dessus de ces fêtes particulières apparaît notre Octave de septembre avec sa pompe et sa piété chaque année plus remarquables. Dès le matin du 8, les Pèlerins orléanais arrivaient, et dans le nombre plusieurs Prêtres, désireux de célébrer le Saint-Sacrifice devant la Vierge miraculeuse. Dans ce cénacle sacerdotal, nous comptions avec joie notre P. Provincial, le R. P. BURFIN, et M. Clesse,

Vicaire général, curé de Recouvrance d'Orléans. Ce dernier s'était fait accompagner de ses Vicaires et de son chœur de chanteurs et de chanteuses. Grâce à ce concours musical, la Grand'-Messe et les Vêpres ont été chantées avec entrain, et sans ce luxe habituel de hiatus et de notes fausses dont nos chantres de campagne nous déchirent les oreilles. A une heure, Mgr DUPANLOUP arrivait avec un de ses Vicaires généraux. Nous étions à table avec nos hôtes : aussitôt Sa Grandeur a fait servir pour le dessert des yeux deux belles couronnes que le Souverain Pontife, sur sa demande, a envoyées en don à Notre-Dame de Cléry. Les couronnes, portées à la procession par des séminaristes, étaient le point de mire de tous les yeux et l'objet des commentaires de nos Beaucerons et Solognots. Immédiatement avant cette procession, et à la suite des Vêpres, Mgr l'Évêque d'Orléans avait vivement intéressé l'auditoire, composé tout à la fois de peuple et de l'élite de la société, par de touchants récits de conversions, dues à la puissance du *Pater* et de l'*Ave Maria*. C'était une causerie où les tons les plus familiers et les plus émouvants de l'éloquence se mariaient alternativement dans un narré des plus gracieux. Nous avons vu des larmes rouler sur plus d'une vieille moustache, et la suite nous a appris le bien opéré par ce discours simple et plein d'un aimable abandon.—La procession, où se dessinaient les bigarrures de tous les costumes, depuis l'habit éclatant de l'homme du monde et la parure de la grande dame, jusqu'à la blouse du vigneron et la grossière capote de la villageoise, s'est développée sur deux lignes, dont l'œil ne pouvait embrasser les deux extrémités. Près de la statue processionnelle marchaient, portant des cordons d'honneur, quatre messieurs des plus respectables, choisis dans l'assistance des Vêpres. On remarquait plus particulièrement un sénateur de date récente, *M. Ingres*, chef de l'École française de

peinture. Ce bon et noble vieillard, qui passe d'ordinaire ses vacances à *Meung-sur-Loire*, est un de nos fidèles Pèlerins de septembre.

L'Octave dans son entier s'est ressentie de l'éclat du premier jour. Ce qui nous a été surtout agréable, c'est le progrès que nous avons constaté dans le chiffre des communions et des confessions. L'année prochaine, 1863, aura lieu le couronnement de Notre-Dame de Cléry, à une époque non encore définitivement arrêtée. Nous préparons cette fête avec l'espérance, mon Très-Révérend Père, de vous y voir accompagné d'un grand nombre de nos Pères.

Telle est, mon Très-Révérend Père, la modeste chronique locale de notre été. Je ne puis néanmoins terminer ce court exposé sans mentionner deux visites d'augustes Pèlerins, qui nous ont apporté une joie particulière. Ce fut d'abord, en juillet, celle de Mgr Séméria, accompagné du R. P. Boisseau, désigné pour la Mission de Ceylan, et vous me permettrez bien d'ajouter, mon Très-Révérend Père, que la seconde est celle que vous nous avez faite à la fin d'octobre, avec le R. P. Rey, votre compagnon de voyage. Ces deux visites, bien que trop courtes au gré de notre filiale et exigeante affection, restent inscrites dans nos meilleurs souvenirs, et les noms des visiteurs sont inscrits au grand-livre des Pèlerins.

Daignez agréer, mon Très-Révérend Père, les sentiments de profonde et respectueuse vénération avec lesquels je suis

Votre bien humble et dévoué fils en N. S. et M. I.

M. de L'HERMITE, o. m. i.
Supérieur de Cléry.

Notre-Dame de Cléry, le 8 novembre 1862.

VARIÉTÉS.

ANNIVERSAIRE DU 5 DÉCEMBRE.

L'année, dans son cours, ramène des dates mémorables; les unes produisent la douleur, les autres l'allégresse et la reconnaissance. Le 21 Mai restera à jamais un jour de deuil et de tristesse ; toutes les années, ce jour nous réunira en esprit autour de la tombe qui renferme les restes de notre vénéré Fondateur. Le 5 Décembre sera, au contraire, un jour de joie et de bonheur ; il rappellera la touchante unanimité qui a présidé à l'élection de notre second Supérieur général, il rappellera cette assemblée vénérable où l'esprit de notre Congrégation s'est manifesté d'une manière si merveilleuse ; la cessation de nos anxiétés et les acclamations qui ont accueilli le choix que Dieu avait inspiré. La Congrégation s'est montrée, ce jour-là, dans ses représentants, digne de celui qui l'a fondée ; elle était vraiment héritière de son esprit et de son cœur.

Montolivet avait célébré le douloureux anniversaire en versant des larmes et des prières autour du Cœur de notre Père Bien-aimé ; il convenait que la maison de Paris qui a reçu les priviléges et les prérogatives de la Maison-Mère célébrât l'anniversaire joyeux avec l'expansion la plus cordiale. C'était le lieu qui avait été providentiellement choisi pour l'élection ; la salle où s'était tenu le Chapitre général était pleine encore de souvenirs. Devenue le centre de la famille, cette Maison devait offrir au nom de tous, à notre Père commun, un nouveau témoignage d'affection et de fidélité. Le jour, le lieu, les circonstances se prêtaient à cette manifestation. Une

année venait de s'écouler... Et quelle année ! De grands événements s'étaient accomplis, des mesures graves avaient été réalisées. Il y avait donc comme une délicate intervention de la Providence installant, en quelque sorte, de nouveau Notre Père dans le lieu même où l'élection s'était faite, et donnant une preuve sensible de la sanction qu'Elle lui avait accordée. C'est ce qu'avaient compris les Assistants généraux. Aussi des dispositions furent-elles prises afin que l'éclat de la solennité correspondît aux sentiments qui l'inspiraient.

La Salle où s'était tenue l'auguste Assemblée fut transformée. De riches tentures en recouvrirent les murs, un siége fut élevé au même lieu où s'était accompli l'acte d'obédience; une brillante illumination devait s'harmoniser avec tous ces décors.

C'est là que se réunirent, vers les six heures du soir, la veille du grand jour, les Pères qui composent l'Administration générale et les Pères et les Frères de la maison de Paris. Le Très-Révérend Père fut invité à se rendre au milieu d'eux. Il consentit au désir qui lui était manifesté, mais il ne voulut point monter sur l'estrade qui avait été préparée. Debout sur le premier degré, il écouta le discours qui lui fut adressé par le R. P. Tempier, premier Assistant général, en ces termes :

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

Une année s'est écoulée depuis que, pour la première fois, nous pûmes dire, pénétrés de reconnaissance, nous avons un autre Père ; c'est Dieu qui nous l'a donné, *elegit eum Dominus*.

C'est avec bonheur, mon Très-Révérend Père, qu'après une année d'expérience, nous redisons aujourd'hui, c'est un Père que Dieu nous a donné.

Ne soyez pas surpris, mon bien-aimé Père, que, contre l'usage, nous venions cette fois vous présenter ainsi les hom-

mages de nos cœurs. Nous sentions le besoin de trouver l'occasion de vous exprimer les sentiments de toute la Congrégation et, en vous parlant aujourd'hui, nous pouvons dire que nous sommes simplement ses interprètes.

La charge qui vous fut imposée, il y a un an, était très-lourde.

Vous étiez appelé à remplacer un Père tendrement aimé.

Au dehors, l'orage déchaîné nous battait avec tant de furie, que c'était à se demander si la frêle nacelle ne finirait point par sombrer.

Au dedans, il fallait se lancer dans une ère nouvelle ; auparavant, notre vénéré Fondateur était tout et suffisait à tout. Maintenant, tout devait être organisé régulièrement.

Votre cœur, mon bien-aimé Père, votre activité, votre patience et votre sagesse ont pu suffire à tout.

Toujours, sans doute, nous pleurerons notre premier Père, et vous le pleurerez avec nous. Laissez-nous vous le dire cependant, ce Père ne s'en n'est pas allé tout entier, il vous a laissé son esprit et son cœur.

L'orage, d'autre part, ne nous a pas emportés, nous vivons encore, et je serais tenté de croire que, grâce à vos sages mesures, il n'a servi jusqu'ici qu'à nous faire pousser de plus profondes racines.

Dans l'intérieur de la Congrégation, tout est organisé, tout marche régulièrement : malgré notre pauvreté, vous avez su trouver les éléments pour tout constituer : les Provinces, les Maisons, le Scolasticat, les Noviciats, le Juniorat, tout est pourvu d'hommes capables, s'occupant sérieusement de leurs fonctions ; et dans les Provinces, dans les Missions, dans chaque Maison, on sent l'action du Supérieur général, et c'est l'action d'un père.

Ayant le bonheur d'habiter auprès de vous, mon Très-Révérend Père, mieux que personne nous pouvons comprendre et sentir quel don le Ciel nous a fait le jour de votre élection. Aussi ne savons-nous faire qu'une prière : « *Que Dieu nous le conserve longtemps !* »

Ad multos annos!

Le Très-Révérend Père voulut prendre la parole, mais l'émotion qui remplissait son cœur se trahit tout d'abord par des larmes. Il put enfin les maîtriser, et voici à peu près les paroles qu'il fit entendre :

« Mon bien bon Père, je vous remercie de ce que vous venez de me dire, je vous remercie, mes Pères et mes Frères, de ce nouveau témoignage d'affection. Ce lieu, ce jour me ramènent sous les impressions que j'ai éprouvées l'année dernière, au moment où vous m'avez élu... Oui, la charge qui m'a été imposée était lourde, elle devait l'être surtout pour moi. Et cependant, je dois vous le dire, je n'ai point senti son poids ; cette charge est devenue douce ; c'est votre dévouement qui l'a allégée et qui l'allégera toujours...

« Le bien qui s'est opéré, c'est Dieu qui l'a fait, c'est vous qui y avez contribué ; vos avis, vos lumières, vos conseils ne m'ont jamais manqué et Dieu les a bénis.

« Quant aux orages, ils étaient nécessaires ; ils ont prouvé deux choses : l'union qui règne dans la Congrégation et le dévouement qui anime ses membres. L'union ! oui, en voyant mourir notre vénéré Fondateur, ils avaient dit que son Œuvre ne subsisterait pas, que ses différentes parties se sépareraient... Ah ! ils se sont trompés ! Ils ne nous connaissaient pas ! Ils ne savaient pas l'esprit que Notre Bien-aimé Père nous a donné ! Nous avons vu ici cet esprit, nous avons vu les œuvres qu'il peut produire, et, comme le disait un de nos illustres Prélats, quand ces choses se passent dans une Congrégation, c'est qu'il y a le doigt de Dieu. Les orages ont produit une union plus forte, plus complète, plus entière.

« Les orages ont manifesté aussi le dévouement qui anime les membres de notre famille ; ce dévouement, je le trouve dans vous, mes Pères, qui m'entourez de vos lumières et de votre expérience ; je le trouve dans tous

nos Pères, qui ont su prendre une si large part à nos douleurs. Tous veulent de plus en plus faire connaître et aimer notre Mère, cette Mère qui doit être immortelle.

« Il y a bien eu quelques lâches qui se sont retirés, qui nous ont abandonnés ; mais pourquoi en parler en ce jour ?

« Continuez-moi, je vous en conjure, ce dévouement et cette affection. Que la vérité m'arrive toujours ; tous, nous n'avons qu'un désir, qu'un vœu, le plus grand bien de nos œuvres... Dieu nous bénira.

« Dans quelques jours je vais recevoir aux pieds du Souverain Pontife, aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, une bénédiction bien désirée ; elle rejaillira sur la Congrégation tout entière, elle y affermira le bien, le zèle, le dévouement, la charité, elle complétera la bénédiction de Notre Bien-aimé Père, qui s'est trouvé présent au milieu de nous, et qui du haut du ciel protégera toujours sa famille ! »

Ces paroles si émouvantes avaient attendri tous les cœurs ; les larmes mouillaient notre visage. Par un mouvement spontané, nous étions tombés à genoux pour recevoir la bénédiction de notre Père. Il voulut tous nous embrasser ; ce fut avec une gravité mêlée de tristesse et de consolation que se fit cette accolade fraternelle. Nous éprouvions tous quelque chose de ce sentiment intime qui avait dominé le Chapitre général au moment solennel que nous ont raconté ses actes.

Aucune invitation n'avait été faite pour le lendemain dans notre Communauté ; ce devait être une fête intime, une fête de famille. La gaieté la plus douce et la plus franche régna pendant les repas, véritables agapes fraternelles. Tout se réunissait pour nous donner un beau jour : l'hiver avait suspendu ses rigueurs, un soleil de printemps versait des flots de lumière et de chaleur sur la ville de Paris.

Cette journée s'écoula rapidement, les heures de bonheur sont toujours trop courtes. Plus elle s'approchait de son déclin, plus nous répétions avec amour cette prière : « Que le Seigneur étende au-dessus de Lui, comme un voile protecteur, l'esprit de sa grâce salutaire et qu'il pénètre toujours son cœur de la rosée de sa bénédiction ! *Prætendat super Eum Dominus spiritum gratiæ salutaris, perpetuumque Ei rorem suæ benedictionis infundat !* »

NOTES DE VOYAGE[1].

C'est le 17 septembre que le T. R. P. Général, retenu jusqu'alors à Paris par des affaires très-importantes, s'est mis en route pour visiter quelques Maisons des provinces du Nord et du Midi. Il voulut tout d'abord diriger ses pas vers Autun ; il désirait assister par lui-même à l'installation du Scolasticat, dans la Maison dite du Sacré-Cœur. Arrivé à Autun, le 18 septembre, vers les trois heures de l'après-midi, le Très-Révérend Père trouva les deux communautés des Scolastiques et des Missionnaires réunies dans le vaste jardin de Saint-Jean : l'accueil fut aussi respectueux que filial. Nos Frères n'avaient plus revu le T. R. P. Général depuis la fin du mois d'avril.

Le Très-Révérend Père s'installa dès le lendemain dans le nouveau local du Sacré-Cœur, au milieu des Frères Scolastiques. Il préféra ce séjour à celui de Saint-Jean, malgré les dérangements qu'entraîne toujours la présence des ouvriers, afin d'encourager nos Frères à supporter avec patience les privations qu'il partagerait avec eux. Il lui était plus facile aussi de les admettre auprès de sa

[1] Nous publierons, sous ce titre, l'histoire des voyages accomplis par le Supérieur général en France et à Rome.

personne et de les entretenir en particulier. C'est ce qu'il fit tous les jours et pour les Pères Professeurs et pour les Frères Scolastiques et Convers. Trois fois il réunit la communauté tout entière, afin de lui adresser quelques avis paternels.

La Maison de Saint-Jean reçut aussi plusieurs de ses visites et tous les Pères et les Frères qui la composent furent admis à un entretien particulier.

Le T. R. P. Supérieur général n'a eu que des félicitations à adresser sur le bon esprit qui anime nos deux communautés d'Autun. La régularité y règne, la charité fraternelle y remplit tous les cœurs : tout annonce que Dieu bénira et ceux qui se livrent à l'étude et ceux qui travaillent déjà au salut des âmes.

Le Très-Révérend Père a pu offrir ses respectueux hommages à Mgr l'Evêque d'Autun, qui a bien voulu lui rendre sa visite et l'inviter à sa table avec les deux Supérieurs.

C'est avec un véritable regret que le Supérieur général a quitté Autun, le lundi 29 septembre. Il arrivait le lendemain, 30 septembre, après une marche de quatre heures, à Notre-Dame de l'Osier. Il y fut reçu par le R. P. GUINET, Provincial du midi. La Maison était plongée dans une profonde tristesse, un jeune novice venait de rendre le dernier soupir, à l'âge de dix-neuf ans, n'ayant encore que quelques semaines de Noviciat. C'était une perte vivement sentie. Le lendemain, le corps du Frère SEURIN, prémices du second Juniorat de Notre-Dame de Lumières, fut enterré dans le petit cimetière que l'on a établi près de l'allée des Châtaigniers. Là reposent plusieurs de nos Pères et de nos Frères. Tous les jours des fleurs et des prières sont répandues sur leurs tombes ; c'est un voisinage qui entretient les plus salutaires pensées et les plus saintes affections. Qu'ils reposent en paix !

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 6. — Juin 1863.

MISSIONS DE LA RIVIÈRE-ROUGE.

Le Vicariat de la Rivière-Rouge comprend l'immense Diocèse de Saint-Boniface. Un grand événement vient de s'accomplir. Sur les vives instances de Mgr TACHÉ, Évêque de Saint-Boniface, le Souverain Pontife a détaché de ce Diocèse toute la partie qui forme le district de la rivière Mackensie, et en a formé un Vicariat apostolique. Les limites de ce nouveau Vicariat s'étendent, d'un côté, aux frontières de l'Amérique russe, et de l'autre à l'océan Polaire. Le R. P. FARAUD a été nommé Évêque d'Anemour *in partibus* et premier Vicaire apostolique de la rivière de Mackensie. Cet acte du Souverain Pontife donne une plus grande importance à nos Missions de la Rivière-Rouge. Aussi nous sommes-nous proposé de réunir tous les documents qui peuvent contribuer à faire mieux con-

naître et mieux apprécier le vaste champ que Dieu a ouvert au zèle et au dévouement de nos Pères. Revenons à l'année 1858. Voici une lettre de Mgr Taché qui fournit les détails les plus intéressants sur les Missions dont nous nous occupons. Elle offre une véritable statistique du Diocèse de Saint-Boniface. Elle doit être conservée comme un monument du zèle et du patriotisme du vénéré Prélat.

LA RIVIÈRE-ROUGE EN 1858.

—

LETTRE DE Mgr TACHÉ A M. DAWSON [1].

Rivière-Rouge, le 7 février 1859

Mon cher monsieur,

Je viens de recevoir votre lettre du 20 décembre dernier.

Le désir que l'on a en Canada de connaître le pays que vous avez exploré, fera accueillir avec joie, je le sais, non-seulement l'excellent rapport que vous préparez sur la nature du sol, du climat et de tout ce qui se rattache à l'état physique et géographique de ce vaste territoire; mais même tout ce qui peut répandre quelque lumière et ajouter quelque connaissance à l'étude qui s'en fait actuellement. C'est pourquoi je me fais un devoir de vous fournir les renseignements que vous me demandez. Je regrette que le temps ne me permette pas de développer ces informations autant qu'il serait néces-

[1] Monseigneur a adressé cette lettre à M. Dawson, ingénieur envoyé à la Rivière-Rouge par le gouvernement du Canada pour explorer la colonie et ses environs. Monseigneur s'est appliqué à faire ressortir les services rendus au pays par ses compatriotes, parce que le Rapport de M. Dawson devait être présenté au gouvernement du Canada et que l'immigration des Canadiens français dans la colonie est peut être le seul moyen d'empêcher la prépondérance absolue des protestants.

saire pour donner une idée exacte de ce que nous faisons ici, même à ceux qui connaissent le moins ce pays.

Les efforts du clergé catholique, pour étendre le règne de Jésus-Christ dans mon immense Diocèse, s'exercent sur deux théâtres bien différents et peuvent se diviser ainsi :

1° Les soins donnés à la population de la Rivière-Rouge et des environs; et dans cette partie, à quelques particularités près, notre ministère est analogue à celui des Prêtres dans les nouvelles paroisses du Bas-Canada;

2° Le soin des Missions de l'intérieur du pays qui sont exclusivement des Missions sauvages, aux allures toutes sauvages, qui méritent une attention spéciale pour être bien comprises et qui donnent à leurs généreux Ouvriers Evangéliques une riche moisson de mérites et une gloire que le monde n'estime pas assez, tout simplement parce que le royaume de Jésus-Christ n'est pas de ce monde. Je suivrai cette division dans les détails que je veux vous fournir.

§ I. — *Secours donnés aux catholiques de la Rivière-Rouge. Réflexions sur cette population.*

La population catholique de la Rivière-Rouge se partage en ce que nous sommes convenus d'appeler « des paroisses. » Elles sont au nombre de quatre : 1° la paroisse de Saint-Boniface; 2° celle de Saint-Norbert (sur les bords de la Rivière-Rouge); 3° la paroisse de Saint-François-Xavier; 4° celle de Saint-Charles (sur les bords de la rivière Assiniboine). Les limites de ces paroisses, telles qu'elles sont indiquées sur la carte qui accompagne le Rapport du professeur H.-G. Hind, sont assez exactes.

1° Saint-Boniface. — Ici se trouve le pied-à-terre des premiers Missionnaires qui ont visité le territoire de la baie d'Hudson, après la conquête du Canada par l'Angleterre. A la demande et avec le secours de lord Selkirk, MM. J.-N. Provencher et J.-G.-N. Dumoulin débarquaient au fort Douglass le 16 juillet 1818, et commençaient leur œuvre de dévouement et de sacrifice en prodiguant leurs soins à quelques

vieux voyageurs canadiens et à leurs familles, métis encore dans l'infidélité. C'est en 1820 que l'on jeta les fondements du premier édifice religieux. Cette pauvre chapelle en bois, qui devait depuis servir de cathédrale, fut livrée au culte sous le patronage de saint Boniface. Cette paroisse a maintenant une population d'environ 1,400 âmes. Je remplis ici les fonctions curiales, aidé du R. P. Le Floch. Deux autres Missionnaires, les Révérends Pères Mestre et Moulin, arrivés l'été dernier, passent l'hiver avec nous, en attendant que le printemps permette de les envoyer vers l'un des postes où leur zèle les invite.

L'église de Saint-Boniface, qui est ma cathédrale, n'est certainement pas, comme vous avez pu le remarquer, un monument d'élégance; néanmoins c'est incontestablement le plus bel édifice du pays. Cette église à 100 pieds de longueur, 45 de largeur et 40 sous voûte. Ses deux tours, surmontées de clochers couverts en fer-blanc, élèvent à plus de cent pieds dans les airs le signe de notre rédemption qui les couronne. Une belle et harmonieuse sonnerie de trois cloches, qui pèsent seize cents et quelques livres, ajoute à la joie et à la pompe de nos fêtes. Les décorations intérieures de notre église étonnent les étrangers qui, en franchissant le désert qui les sépare de la Rivière-Rouge, sont loin de s'attendre à y trouver tant d'art et de bon goût. Derrière, et à l'ombre de notre cathédrale, à laquelle elle est adossée, se trouve la résidence de l'Evêque : vaste maison dans laquelle le Prélat est heureux de partager avec son clergé, les Frères des Ecoles chrétiennes et quelques orphelins, la faible portion de son revenu, qui n'est pas employée à d'autres bonnes œuvres.

La paroisse de Saint-Boniface a l'avantage de posséder d'excellentes écoles. Jusqu'au mois de mai dernier, l'école des garçons, tenue par des Frères des Ecoles chrétiennes, se faisait dans les salles de l'Evêché; mais depuis cette époque les Frères et les élèves ont pris possession d'une vaste maison bâtie pour eux, à quelques centaines de pieds de la cathédrale. — Je ne puis taire ici les sentiments de la reconnaissance qu'excite dans mon cœur la vue de cette maison. En 1852,

un incendie épouvantable détruisit une portion considérable de la ville de Montréal; à peine le vent brûlant et destructeur du sinistre se fut-il apaisé, que le souffle si doux, si rafraîchissant de la charité, vint remuer ces cendres encore toutes fumantes pour en tirer un enseignement trop profitable au amis de la Rivière-Rouge, pour qu'ils puissent l'oublier. Les fidèles de Montréal, invités par leur premier Pasteur à fléchir, par de bonnes œuvres, le courroux du Ciel qui venait de les frapper d'une façon si terrible; voulant ensuite remplir une des conditions exigées par le Souverain Pontife pour se procurer les grâces du Jubilé, firent, en faveur de la Rivière-Rouge, une collecte qui s'éleva à la somme de 364 liv. st., et qui devait être employée à fonder une école. C'est grâce à cette généreuse aumône que nous avons été en état de construire la belle et spacieuse maison dans laquelle cinquante-huit garçons reçoivent leur éducation.

De l'autre côté de la cathédrale, et à une égale distance, se trouve le *Very spacious Convent,* dont parle M. Hind dans son Rapport. Je regrette que ce savant professeur, en parlant de ce couvent, n'ait rien trouvé de plus intéressant à mentionner que la culture du jardin qui se trouve devant cet établissement. Les choux et autres légumes de ce jardin sont en effet très-beaux; néanmoins il y a dans l'intérieur de la maison et dans le bien que ses membres opèrent, quelque chose de plus doux à dire et de plus agréable à apprendre.

Ce couvent est celui des Sœurs de la charité, connues en Canada sous le nom de *Sœurs grises*. Ces héroïnes du Christianisme, animées d'un courage et d'un dévouement que le catholicisme seul peut inspirer, sont venues dans ces contrées lointaines pour procurer aux jeunes personnes de leur sexe, et à la population en général, les bienfaits que partout elles répandent autour d'elles. Il serait difficile de dire tout le bien qui s'opère dans cette maison; la salutaire et douce influence exercée par ces pieuses filles jusque dans le sein des familles; ces mille et bonnes choses que l'œil du monde aperçoit d'autant moins, que la charité qui les inspire est plus apte à se cacher sous les voiles de l'humilité.

Dans ce couvent il y a un pensionnat pour les jeunes demoiselles, qui s'y trouvent au nombre de vingt, et qui y reçoivent, je ne dis pas une éducation passable pour le pays, mais bien une éducation convenable aux classes bourgeoises des pays les plus avancés. Cette école, dans laquelle, outre la culture de l'esprit par le beau, l'utile et l'agréable, se trouve aussi l'éducation du cœur, est, je n'en ai pas le moindre doute, de beaucoup la meilleure école de toute la colonie de la Rivière-Rouge. Ceux même qui craignent de le dire le savent bien.

Outre le pensionnat, les Religieuses ont encore dans leur maison, mais sans rapport avec ses élèves, une salle dans laquelle elles nourrissent, entretiennent et instruisent quinze petites filles orphelines ou pauvres. Cette œuvre admirable ne se soutient que par les sacrifices de tout genre que s'imposent les mères adoptives de ces pauvres enfants; et il suffit de voir ce qui se fait ici pour comprendre ce que peut la charité, même sans secours étrangers. En sus de l'éducation donnée à ces trente-cinq internes, des classes d'externes sont aussi ouvertes à toutes les petites filles de la paroisse qui veulent s'instruire. Le nombre de celles qui profitent de cet avantage varie de vingt à trente.

Ces soins donnés à l'éducation ne suffisent pas au zèle des Sœurs de charité; elles prodiguent encore leurs services aux membres souffrants de Jésus-Christ. La petite note suivante donnera une idée du bien fait sous ce dernier rapport.

Depuis le mois d'octobre 1856 au mois d'octobre 1857: malades, 175; visites, 210; plaies pansées, 53; soignés dans l'hôpital même, 21.

Depuis le mois d'octobre 1857 au mois d'octobre 1858: malades, 157; visites, 130; plaies pansées, 50; soignés à l'hôpital même, 21.

La connaissance de ces faits doit être jointe à ce que dit M. le professeur Hind, à la page 366 de son Rapport, pour se former une idée de la salubrité du climat d'après la règle fournie par ce Monsieur. A ces services si nombreux, si importants et presque tous gratuits, rendus par les Sœurs de

Saint-Boniface à la population de cette paroisse, il faut ajouter la grande influence qu'elles exercent. C'est aux leçons d'industrie, d'économie, etc., qu'elles donnent, qu'il faut attribuer le changement si sensible qui s'est fait au milieu de cette population, depuis l'arrivée de ces généreuses filles. Les décorations intérieures de notre église et d'autres objets d'art et de goût sont aussi l'œuvre de celles qui habitent ce « vaste couvent, » auprès duquel de certaines gens ne voient que des légumes bien cultivés.

2° Saint-Norbert. — Cette nouvelle paroisse a une population de 700 âmes. Le R. P. Lestanc est le pasteur de ce petit troupeau. La chapelle, construite en bois, est un édifice de 90 pieds sur 33. Dans une des extrémités se trouvent les appartements du prêtre, de l'instituteur, qui, ici aussi, est heureusement un Frère des Ecoles chrétiennes. Ce bon Frère a 31 enfants dans sa classe. Les petites filles, au nombre de 29, sont confiées aux soins de deux Sœurs de la charité, qui ont leur habitation tout près de l'église. Heureux symbole qui nous rappelle que le seul enseignement véritable et solide est celui qui s'appuie sur la Religion !

3° Saint-François-Xavier. — Cette paroisse date de 1824. La population se compose d'à peu près 1,200 âmes qui y résident habituellement, sans compter quelques centaines de chasseurs qui passent l'année dans les prairies, mais qui viennent à de certaines époques dans les limites de la colonie : quelques-uns sans doute séjournent dans les autres paroisses, mais la plupart s'arrêtent à Saint-François-Xavier. Cette paroisse est connue vulgairement sous le nom de Prairie du Cheval-Blanc. La vieille chapelle en bois qui s'y trouve encore actuellement, devenue trop petite pour la population, menace ruine ; aussi avons-nous déjà commencé à préparer les matériaux pour une église neuve.

Le doyen de nos Missionnaires, mon grand vicaire, M. Thibault, est curé de cette paroisse. Ce vénérable Prêtre, qui exerce le ministère dans ce Diocèse depuis vingt-six ans, parle très-bien la langue des Cris et comprend celle des Sauteux. Cette connaissance est indispensable dans le poste qu'il oc-

cupe, car un bon nombre de ceux qui ont besoin de son ministère ne savent pas d'autre langue. La paroisse de Saint-François-Xavier ne possède encore qu'une école, tenue aussi par des Sœurs grises : 13 garçons seulement et 26 jeunes filles y reçoivent l'éducation.

4° Saint-Charles. — Cette paroisse ne compte que 210 personnes. Il n'y a ni église, ni chapelle. Les offices divins s'y font dans une maison qui tient lieu de chapelle provisoire. Cette congrégation n'a pas d'école ni même de Pasteur résidant. Quand la chose est possible, un Prêtre y va d'ici pour faire l'office ; autrement les fidèles sont obligés d'aller à Saint-Boniface ou à Saint-François-Xavier.

Lac Manitoba. — Ajoutons à ces détails un mot sur un autre établissement, commencé l'année dernière à l'extrémité du lac Manitoba, en faveur des trente ou quarante familles qui y résident. Ce petit peuple s'est lui-même construit une chapelle. M. Gascon réside à ce poste et y exerce son zèle avec d'autant plus de mérite que, quoique à proximité de la colonie, il n'en possède aucun avantage.

Voilà, mon cher Monsieur, l'ensemble des secours religieux donnés à la population catholique de la Rivière-Rouge. Loin donc d'être délaissée sous ce rapport, cette population a abondamment tout ce qui lui est nécessaire. Vu l'éloignement respectif des habitations, les écoles auraient besoin de se multiplier dans certains endroits, mais l'absence de toute loi sur l'éducation et le peu de zèle de notre peuple à cet égard, nous mettent dans l'impossibilité absolue de faire davantage. Je ne crains pas d'affirmer que tout homme raisonnable et impartial, en examinant ce que nous faisons, devra convenir que le résultat obtenu dépasse ce que nos ressources semblent nous promettre. Le fait est que si nous n'avions pas des personnes de dévouement qui se consacrent gratuitement à cette tâche aussi pénible que méritoire, il nous serait littéralement impossible de soutenir nos écoles. Car jusqu'à présent, il y a à peine un enfant sur dix qui ait payé pour son école, et pourtant nous ne demandons que 10 sch. par an. Et je suis persuadé que si nous insistions pour faire payer cette somme,

quelque modique qu'elle soit, un très-grand nombre de nos écoliers sortiraient des classes, tant est grande l'insouciance des parents à cet égard, et cela, malgré nos instances réitérées et des sacrifices de tout genre faits en leur faveur. Cette indifférence pour l'éducation des enfants, cette négligence à profiter des nombreux avantages qui leur sont offerts, est le reproche le plus mérité que l'on puisse adresser à notre population. Ce n'est pas à dire que notre peuple soit sans d'autres défauts. Hélas! l'histoire de l'humanité, dans quelque coin du monde qu'on l'étudie, laisse sans doute toujours beaucoup à désirer et beaucoup à regretter. Je veux ici relever une erreur outrageante dans laquelle sont tombés presque tous ceux qui ont écrit sur le pays. Il semble qu'une idée fixe préoccupait tous les auteurs; du moins une phrase presque stéréotypée se trouve dans tous leurs ouvrages, pour établir une comparaison humiliante et injuste entre les métis d'origine canadienne-française et ceux d'autres origines. Je n'ai ni la volonté ni le temps de combattre tout ce qui a été dit d'absurde à ce sujet; je me contenterai de dire un mot sur cette idée, telle qu'elle est exprimée dans un des meilleurs ouvrages que je connaisse sur le pays. Sir John Richardson, dans son *Arctic Searching expedition*, etc., dit, pages 273, 274 : « In character, the half-breeds vary according to their « paternity; the descendants of the Orkney laborers.... being « generally steady, provident agriculturists of the protestant « faith; while the children of the roman catholic canadian « voyagers have much of the levity and thoughtlessness of « their fathers, combined with that inability to resist temp- « tation, which is common to the two races from which they « are sprung. »

Il n'est pas nécessaire d'avoir inventé la poudre, ni d'avoir enrichi le domaine de la science de quelque découverte importante, pour voir de suite la portée d'une pareille réflexion et l'esprit qui l'inspire. Pour moi, qui suis dans le pays depuis près de quatorze ans, qui me suis trouvé en rapport avec des métis de toute extraction, je suis encore à trouver la raison d'une pareille distinction. Encore une fois, l'affection que j'ai

pour les métis canadiens ne me les fait pas voir parfaits et sans défauts ; mais aussi cette perfection je ne l'ai pas trouvée davantage chez les autres. Chaque nation a son côté faible, comme elle a, en compensation, des qualités que d'autres n'ont point ; et, pour juger un peuple, il n'est pas sage de s'attacher à un point particulier de son caractère qui peut être en effet défectueux ; mais il faut au contraire étudier l'ensemble des bonnes ou mauvaises inclinations de ce peuple ; le tout modifié par les circonstances dans lesquelles il se trouve, le milieu dans lequel il vit. Placé à ce point de vue, malgré les assertions contraires et multipliées, j'en suis venu à la conviction intime que nos métis canadiens ne sont pas plus mauvais que les autres. Je suis, et j'en remercie le Ciel, de cette race canadienne-française dont il est ici question, et si, comme l'affirme le savant et respectable auteur de l'ouvrage précité, nous avions en partage *the inability to resist temptation*, j'aurais publiquement prouvé mon origine en ne résistant pas à une *tentation* que j'ai souvent éprouvée. Cette tentation est celle de publier, sur l'histoire du pays, certains mémoires qui, à la vérité, seraient la plus triste page de l'histoire des Canadiens-Français, mais qui, en même temps, prouveraient jusqu'à l'évidence que même en cela mes compatriotes n'ont joué qu'un rôle secondaire, et que nôtre race n'a jamais été assez en faveur pour avoir le monopole du crime, pas plus que tout autre monopole. D'ailleurs l'extrême tranquillité et liberté dans laquelle nous vivons, l'ignorance où nous sommes des précautions indispensables partout ailleurs, pour vivre en sûreté ; la facilité avec laquelle on apaise les petits différends qui peuvent naître ; l'absence complète de grands forfaits, sans que nous ayons de police pour maintenir l'ordre (tout le monde sait que la présence des troupes n'est pour rien dans la paix dont nous jouissons) ; l'horreur qu'inspire le simple récit de ce qui se commet ailleurs ; les manières polies, affables et hospitalières de notre peuple, malgré son peu d'instruction, tout cela ne prouve-t-il pas que cette race des métis canadiens-français, malgré tout ce qu'on a dit et écrit contre elle, forme un peuple doux, moral et honnête ?

Si après cela on veut énumérer ses défauts, la liste pourra en être longue, personne ne le sait mieux que moi, parce que personne mieux que moi ne désire remédier à ce mal; mais je ne suis pas du tout de l'avis de ceux qui épuisent leurs éloges en faveur de ceux qui sont de même origine ou de même croyance qu'eux, et qui n'ont que du mépris pour les autres. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ici comme ailleurs, quelques-uns de ces grands détracteurs de leurs semblables ont été, de fait, coupables de turpitudes et de monstruosités dont n'étaient pas capables ceux sur lesquels ils ne craignent pas de verser le mépris et l'outrage.

Pour mon compte, une idée me préoccupe au milieu de cette agitation, de tout ce mouvement qui se fait par rapport à la Rivière-Rouge. Comme vous me le dites, « le pays est ouvert, l'émigration va s'y porter. » Exilé, quoique volontairement, de ma patrie, séparé de tout ce que j'avais de cher au monde, avant de venir ici; exposé, comme tous ceux qui m'environnent, aux inconvénients auxquels nous réduit notre isolement, c'est sans doute pour moi une pensée bien agréable de voir abréger, pour ainsi dire, la distance qui me sépare de la terre natale, de me voir rapproché de ces amis que mon cœur aime toujours tant, de voir mon pays adoptif à la veille de jouir des avantages qu'on veut lui procurer. Et pourtant, à la vue de toutes ces dispositions, j'éprouve comme un sentiment de peine, car il me semble qu'en gagnant beaucoup nous perdrons peut-être aussi beaucoup. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on va nous ravir, en grande partie, la tranquillité dont nous jouissons; cette paix, ce calme, qui peut paraître bien insipide à ceux qui sont habitués au tracas des affaires, au bruit tumultueux des cités, mais qui a un charme tout particulier pour celui qui, depuis plusieurs années, est dans l'éloignement de toute agitation et dans la solitude. Sans doute, et je ne puis pas me le dissimuler, il règne dans le pays un certain malaise général, par rapport à notre état politique actuel, et malgré cela mes vues sont trop étroites et trop bornées pour prévoir quelle grande amélioration on a à faire. Les différents systèmes qu'on nous propose sont spéculativement de beau-

coup supérieurs à notre système ou anomalie actuelle, et pourtant dans la pratique je crains bien que d'ici à longtemps nous ne nous en trouvions pas mieux. Quoi qu'il en soit, le mouvement est imprimé, il nous faut cesser d'être ce que nous avons été jusqu'ici, un peuple exceptionnel. La Rivière-Rouge ne sera plus l'oasis du désert, elle va perdre ce caractère à la fois si distinctif et si poétique, pour devenir tout simplement comme un faubourg de quelque grande cité. Déjà l'été dernier, un grand nombre d'étrangers nous sont arrivés, et cette immigration ne peut qu'augmenter. Canadien-Français de cœur autant que d'origine, je verrais sans doute de préférence nos terres occupées par quelques-uns de nos braves et respectables habitants du Canada. Dans l'état actuel de la Rivière-Rouge, ce ne sont pas des familles nombreuses qui doivent y venir; nous avons plus besoin de bras que de bouches. Une compagnie de soldats et les parties d'explorateurs qui visitent le pays, suffisent déjà pour y mettre la disette. Le prix de bien des objets de consommation a doublé depuis l'année dernière : quoique la récolte ait été passable, la chasse et la pèche des plus abondantes, néanmoins tout est extrêmement rare.

Des jeunes hommes mariés, cultivateurs ou artisans, sont ceux qui auraient ici plus de chance de succès. Si j'ai dit que j'aimerais à voir nos terres occupées par des habitants du bas Canada, ce n'est pas que je veuille conseiller à mes compatriotes de laisser leur pays; tant s'en faut. Il me semble au contraire que notre belle patrie est digne de posséder et capable de nourrir tous ceux qui naissent sûr son sol.

Pour ma part, si des motifs d'un ordre supérieur n'avaient pas déterminé ma volonté, si une voix plus forte que celle de la nature et du sang n'avait pas retenti à mon oreille, jamais je n'aurais pu consentir à rompre les liens qui attachaient mon cœur au sol natal. Le pain de l'exil est si amer, la terre étrangère si stérile, même au milieu de sa fertilité, que le mot d'adieu m'a toujours paru le plus pénible dans le langage du cœur. Je suis donc bien éloigné d'encourager les Canadiens à émigrer, mais si, pour des raisons particulières et excep-

tionnelles, il leur faut s'éloigner du lieu qui les vit naître, s'ils sont décidés à prendre le bâton de pèlerin, au lieu de les voir se diriger vers les Etats-Unis, j'aimerais mieux les voir venir à la Rivière-Rouge. Ici du moins leur foi ne sera pas exposée : s'ils n'ont pas tous les avantages matériels désirables, ils auront, en compensation, des avantages d'un ordre supérieur. Leurs enfants trouveront ici des maîtres et des maîtresses qui, en éclairant leurs esprits, formeront leurs cœurs à la vertu. L'expérience de tous les jours me permet de leur promettre des pasteurs zélés qui seront véritablement leurs pères, et qui ici, comme dans la patrie, leur diront dans la langue de leurs mères, et les bienfaits de leur Dieu et l'amour qu'ils lui doivent. Ce que je puis leur promettre encore c'est l'intérêt affectueux que leur porte déjà et que leur portera toujours le Pasteur, sous la houlette duquel ils viendront se ranger. L'Evêque de Saint-Boniface, Canadien comme eux, leur frère par conséquent, leur ami, éprouvera une véritable jouissance s'il lui est permis de leur venir en aide, et s'engage volontiers à consacrer au bonheur de ces nouveaux venus, comme à celui du reste de son peuple, tout ce dont il peut disposer. Personne, au reste, n'a plus de droit à l'occupation de cette vallée de la Rivière-Rouge et même de celle de la rivière Risiskatchewan, que les Canadiens d'origine française. Ce sont nos pères, ces hardis champions de la civilisation, qui les premiers ont pénétré jusqu'ici, fortement préoccupés d'une pensée bien autrement noble que celle d'un vil intérêt commercial; nos courageux et habiles découvreurs à la voix et en la Compagnie des Missionnaires, sont venus planter l'étendard de la Croix dans les vastes plaines de l'Ouest. Les jours mauvais ont depuis sonné pour la belle portion du continent américain qu'ils avaient arrachée à la barbarie ; mais après un siècle de lutte et de constance, notre nationalité se découvre aux yeux du monde étonné, et rien de plus naturel que de voir nos frères s'emparer de nouveau des terres découvertes par leurs ancêtres et consacrées par eux à devenir le théâtre de la régénération des races infortunées qu'ils y trouvèrent. D'ailleurs, la chaîne qui unit le Canada

mais surtout le Canada français, à la Rivière-Rouge n'a jamais été rompue. Après l'occupation de notre patrie par la puissance qui nous protége si bien aujourd'hui, nos compatriotes n'ont pas cessé d'être les intrépides et habiles voyageurs. Dans une position inférieure, vu les circonstances, leurs services ont été reconnus comme indispensables. Puis plus tard, le Canada français a acquis ici des titres qu'on ne pourrait pas lui ravir sans injustice. Un nom devra être mis en gros et beaux caractères, au commencement de toutes les histoires de la colonie d'Assiniboia, et ce nom est celui d'un Canadien français, Mgr J.-N. Provencher, premier Apôtre et premier Evêque de ce Diocèse ; celui qui a su se faire aimer et respecter de tous ; le père des pauvres, pour le soulagement desquels il a tant souffert ; l'ami des riches, qui admiraient sa vertu. Cette vertu si douce, si modeste, qui n'a jamais cherché que l'ombre. Dans plusieurs circonstances, la paternelle influence de ce digne Prélat a empêché des crimes qui auraient causé la ruine de cette colonie, tout comme la sagesse et la fermeté de ses conseils a empêché des mesures qui auraient provoqué ces crimes. Sans prétendre diminuer en rien le mérite d'aucun de ceux qui ont fait ici le bien, je crois que c'est justice de dire que Mgr Provencher a été un des plus fermes appuis de cette colonie, et même que, sans lui, plus d'une fois elle aurait été détruite.

Pourquoi faut-il que les limites de cette lettre ne me permettent pas de donner cours à la reconnaissance que, comme premier Pasteur de la population catholique de cette colonie, j'éprouve pour les bienfaits dont notre généreuse patrie l'a comblée ? mais je ne fais pas un livre, et je dois refouler au fond de mon cœur les sentiments qui font effort pour en sortir.

§ II. — *Missions sauvages.*

Les Missions sauvages sont le second théâtre sur lequel s'exerce le zèle des Missionnaires catholiques dans le Diocèse de Saint-Boniface. Ce Diocèse, peut-être le plus vaste de tout l'univers, a pour limites : au sud, le 49e de latitude septen-

trionale ; à l'ouest, les montagnes Rocheuses ; au nord, la mer Glaciale et la baie d'Hudson ; à l'est, la hauteur des terres qui sépare les eaux qui coulent vers le lac Supérieur et la baie James, de celles qui coulent vers la baie d'Hudson. Cette portion considérable des possessions britanniques demeura sous la juridiction spirituelle de l'Evêque de Québec jusqu'au 16 avril 1844, époque à laquelle elle fut érigée en Vicariat apostolique et confiée immédiatement aux soins de Mgr Provencher. Jusqu'alors, ce généreux et digne Prélat, préconisé Evêque de Juliopolis *in partibus infidelium,* le 16 février 1820, n'était ici que comme auxiliaire de l'Evêque de Québec. Le 4 juin 1847, le Vicariat apostolique de la baie d'Hudson fut définitivement érigé en Diocèse, sous le nom de Diocèse du Nord-Ouest; ce dernier nom fut, en décembre 1851, changé pour celui de Saint-Boniface, que porte actuellement ce Siége.

A l'exception de la colonie d'Assiniboia (Rivière-Rouge), le Diocèse de Saint-Boniface est habité par des sauvages. Les indigènes de cette partie de l'Amérique doivent être classés en cinq familles tout à fait distinctes les unes des autres, et parlant des langues qui n'ont pas entre elles la moindre analogie. Ce signe déjà assez distinctif de la diversité de ces cinq nations, n'est pas le seul trait qui les caractérise.

Ces cinq races sont : 1° les Esquimaux ; 2° les Chipeweyan (Montagnais du Nord) ; 3° les Algonquins ; 4° les Assiniboines ; 5° les Pieds-Noirs. A ces cinq familles ou races sauvages, se rattachent les dix-huit tribus sur lesquelles doit s'étendre ma sollicitude pastorale. Outre ces races différentes, il y a encore, dans les montagnes Rocheuses, quelques petites tribus qui n'appartiennent pas à la classification que je viens d'établir ; mais je n'en parlerai pas ici, parce que je considère ces sauvages comme n'étant pas de mon Diocèse, où ils ne viennent que par accident. Tout le monde conviendra que j'ai assez à faire sans chercher à m'occuper de la part échue à mes voisins. Je me bornerai donc à vous parler des sauvages de mon Diocèse. Un mot sur chacune des cinq nations que je dois faire évangéliser, avant de parler de nos Missions :

1° Les Esquimaux. (Corruption du mot *Wiaskimow, qui mange de la viande crue.*) — Ils habitent les bords et les îles de la mer Glaciale et ceux de la baie d'Hudson jusqu'à Churchill, où ils font la traite avec l'Honorable Compagnie de la baie d'Hudson. La partie de la nation qui est aux environs de l'embouchure du fleuve Mackensie et de la rivière de Cuivre, n'a point de rapports, même commerciaux, avec les blancs. Nos Missionnaires n'ont point encore pu se rendre jusqu'à eux ; en sorte que je n'ai rien à dire de cette nation que ce qui se trouve dans les écrits des voyageurs. Il y a tout lieu de croire que cette nation est la dernière qui ait immigré en Amérique, et elle conserve une grande affinité de langage et de mœurs avec les habitants du nord-est de l'Asie. Dans mon Diocèse comme ailleurs, la disposition des différentes nations sauvages indique de la manière la plus évidente que le courant d'émigration qui a peuplé notre continent allait du nord-ouest au sud-est. Nécessairement les démarcations territoriales ne peuvent pas être tellement tranchées, que les différentes nations ne se mêlent pas ; néanmoins les limites qui divisent de fait ces cinq nations sont, dans leur cours général, des parallèles presque réguliers qui ont à peu près l'inclinaison de l'extrémité nord-ouest du continent lui-même. J'ai déjà pu constater par moi-même, depuis quelques années que je suis dans le pays, que ces nations suivent encore ce mouvement vers le sud. Les Esquimaux eux-mêmes, qui semblaient ne pas pouvoir s'éloigner de leurs glaciers, commencent à s'étendre vers le sud ou le sud-est. Cette observation est encore plus saillante pour les voisins des Esquimaux.

2° Montagnais. (*Chipeweyan*, mot cris qui semble une contraction des mots qui indiqueraient que les Montagnais se servaient de canots de peaux très-élancés.) — Ces sauvages, comme plusieurs autres, se donnent modestement le nom d'Hommes, *Dené* ou *Tiné*. Il faut bien se garder de confondre cette nation avec les Montagnais du Saguenay. Ces derniers sont indubitablement de la grande famille des Algonquins; tandis que les Montagnais ou Chipeweyan sont certainement une race toute différente, non-seulement dans ses goûts, ses

inclinations et quelques-unes de ses habitudes; mais sa langue même n'a pas la moindre analogie avec celle des autres peuples que je connais. Cette différence de langage ne se trouve pas seulement dans les mots, mais bien aussi dans les formes qu'ils revêtent; et la connaissance de la langue de ce peuple et de celle de ses voisins suffit pour prouver que l'illustre M. Humboldt a commis une grave erreur en assurant qu'il y avait une grande ressemblance dans la structure de toutes les langues sauvages. Voici un fait singulier et peut-être capable d'aider à la solution des difficultés que n'a pas encore surmontées le désir de connaître l'origine des peuples sauvages d'Amérique. M'étant trouvé à Marseille avec Mgr Séméria, Vicaire apostolique de Jaffna, dans l'île de Ceylan, il nous vint à la pensée de chercher quelque analogie entre les langues des peuples que nous évangélisons : nous fûmes tout étonnés en quelques instants de recherche (je fus ensuite privé du bonheur de revoir ce pieux Prélat) de trouver quatre mots, identiquement les mêmes dans leur signification, et ne différant que très-peu dans leur formation; de plus, deux analogies parfaites dans leurs formes grammaticales. Ces quelques traits de ressemblance, je ne les ai jamais trouvés entre les langues des peuples de mon Diocèse, qui pourtant ont mutuellement des rapports journaliers.

Les terres occupées par les Chipeweyan forment un triangle immense, dont le sommet est à Churchill et dont la base s'étend au pied des montagnes Rocheuses, entre le cercle polaire et le 55° de latitude, à peu près. L'empiétement de cette nation sur les terres des Cris, ses voisins, au sud, est très-sensible; il n'y a encore que quelques années, on ne trouvait pas de Chipeweyan au midi de la Rivière-aux-Anglais, et maintenant il n'est pas rare d'en rencontrer jusque sur les bords de la rivière Kisiskatchiwan. Des huit tribus qui composent cette nation, les Montagnais proprement dits habitent les districts de l'île à la Crosse et d'Athabaskaw, ainsi qu'une partie des environs du grand lac des Esclaves. Les Castors chassent des deux côtés de la rivière à la Paix. Les Couteaux-Jaunes et les Plats-Côtés-de-chiens, au fond du grand lac des Esclaves. Les

Esclaves et les Peaux-de-lièvre descendent le fleuve Mackensie. Les deux autres tribus remontent la rivière aux Liards et ses affluents. Je parlerai plus tard des Sarcis, qui sont aussi une tribu de cette nation.

3° Algonquins. — Trois tribus de cette grande nation, qui s'étend depuis les montagnes Rocheuses jusqu'au golfe Saint-Laurent, forment la troisième famille des sauvages du Diocèse de Saint-Boniface. Les Indiens de ces tribus sont connus sous les noms de *Maskégons*, *Cris* et *Sauteux*. Les *Maskégons*, ainsi nommés du mot sauvage *maskeg*, marécage, habitent les environs de la baie d'Hudson, des lacs Winipik et Winipigons, ainsi que la vallée qui unit ces points entre eux. Les *Cris*, du nom Kinistinow que leur donnent les Sauteux, habitent la vallée de la rivière Kisiskatchiwan, etc., ce sont les Cris des prairies; d'autres, appelés Cris des bois, se trouvent dans le district de l'Ile à la Crosse, sur les bords du fleuve Nelson et dans les environs : on en trouve aussi quelques-uns à Athabaskaw. La manière défectueuse dont ces derniers surtout parlent leur langue, prouve assez qu'ils ne sont pas chez eux. La troisième tribu de cette nation est celle des Sauteux. Le nom *Ojibkways*, qu'on donne souvent à ces sauvages, désigne spécialement les Pilleurs du lac Rouge et des environs; tandis que les Sauteux proprement dits, qui, au reste, sont de la même tribu que les Pilleurs, habitent les districts de la rivière du Cygne, de la rivière aux Castors, le bassin de la rivière Winipik, celui de la Rivière-Rouge, jusqu'à l'endroit où ils se disputent le terrain avec les Sioux. Les Maskégons se nomment eux-mêmes au singulier *Ininiw*; les Cris, *Iyiniw*; les Sauteux, *Anichinabew*, trois mots qui, dans leurs langues respectives, comme le *dené* des Montagnais, veulent dire *homme* : tant il est vrai que tous les peuples, comme presque tous les individus, croient à leur propre excellence. Il n'est pas jusqu'à la plus pauvre tribu sauvage qui ne se croie la race supérieure, au point de résumer en elle l'humanité entière.

4° Assiniboines. — Dans une lettre où je parlais des sauvages, et qui a été publiée, je ne considérais pas ces Indiens comme une race particulière, je voyais plutôt en eux des

étrangers qui n'étaient pas ici sur leurs terres. En effet, les Assiniboines sont incontestablement une tribu de la nation des Sioux, qui se trouve sur le territoire des Etats-Unis. Le nom que tout le monde donne à ces sauvages n'est pas autre que le nom qui leur est donné par les *Cris.* — Dans cette langue les Sioux se nomment *Pwatak,* et les Assiniboines, *Assinipwatak,* Sioux des pierres ou de la montagne, du mot *assiny,* pierre. Les Assiniboines parlent la même langue que les Sioux, avec lesquels pourtant ils sont en guerre. Il semble que c'est pour éviter la poursuite de leurs frères qu'ils se sont réfugiés sur les terres des Sauteux et des Cris, jusqu'au pied des montagnes Rocheuses. Ils vivent en paix avec ces dernières tribus; ils ne semblent pas avoir de terres à eux, et partout ils sont mêlés avec d'autres tribus. Leur succès, en s'emparant ainsi des terres qui semblent ne pas leur appartenir, les a encouragés au larcin; et les Assiniboines des prairies passent pour les plus voleurs de nos sauvages. Ceux dits Assiniboines des bois, ont moins mauvaise réputation; ils sont peut-être la plus pauvre de toutes les tribus, mais ils paraissent doux et honnêtes.

5° Pieds-Noirs. — La cinquième race de nos sauvages est celle des Pieds-Noirs, qui habitent les plaines au sud de la rivière Kisiskatchiwan, jusque dans les Etats-Unis. Ces redoutables adversaires de leurs voisins se divisent en quatre tribus : les Pieds-Noirs, les Pieds-Ganes, les Gens du sang et les Sarcis. Les Gros-Ventres, qui autrefois se joignaient à eux, ont, depuis quelques années, abandonné nos terres et suivi le mouvement d'émigration vers le sud, jusque dans le haut du Missouri, où ils demeurent maintenant. Les Sarcis sont certainement de la grande nation des Chipeweyan. Leur langue ressemble tellement à celle parlée par les Castors, qu'il est impossible de ne pas leur assigner une origine commune. Des traditions fixent à une époque assez rapprochée leur séparation du reste de la nation à laquelle ils appartiennent. Une querelle entre deux chefs divisa ceux qui naturellement devaient être unis. Et une chose digne d'attention, c'est que ces Sarcis ont la réputation d'être les plus intrépides guerriers

des prairies ; tandis que la nation des Chipeweyan, à laquelle ils appartiennent, non-seulement aime la paix, mais même est accusée de lâcheté. Preuve de plus que les circonstances modifient beaucoup le caractère et les habitudes des peuples. Il n'y a donc que l'étude de ces circonstances qui peut permettre d'apprécier ce que la nature a fait pour ces divers peuples. L'absence complète de cette étude a fait écrire sur les nations sauvages des choses tout à fait ridicules. Ces races infortunées sont tout simplement des hommes comme nous, et nous serions tout simplement des hommes comme eux, si la couleur de notre peau et la culture de notre esprit avaient été soumises aux mêmes influences que les leurs.

Ce court aperçu sur le nombre des tribus du Diocèse de Saint-Boniface, sur la diversité des langues qu'elles parlent et l'immense étendue du pays qu'elles occupent, suffit pour donner une idée du vaste champ qui s'ouvrait devant les Missionnaires catholiques à leur arrivée dans le pays. Aussi, il faut savoir tout ce qu'il y avait de zèle apostolique dans l'âme de Mgr Provencher, pour comprendre ce que ce grand cœur dut souffrir à la vue de tant de bien à faire et de l'impuissance absolue où il était réduit de venir en aide à toutes ces nations différentes. En effet, que pouvaient deux Prêtres dans ces immenses déserts, manquant des choses les plus indispensables à la vie, ayant à peine de quoi se nourrir et se vêtir ; obligés d'ailleurs de prodiguer leurs soins à une population qui, à cette époque, en avait autant besoin que les sauvages eux-mêmes ? Quiconque sait ce que les premiers Missionnaires de la Rivière-Rouge ont eu à souffrir, ne s'étonnera pas qu'ils n'aient point pu faire goûter les fruits de leur zèle à d'autres qu'aux habitants de cette petite colonie. Ces réflexions me sont suggérées par le souvenir de ce qu'a dit un certain Révérend, qui peut bien être bon chasseur, mais qui n'a certainement qu'une bien minime portion du zèle et du désintéressement qui caractérisaient le premier Évêque de la Rivière-Rouge. Cette impuissance absolue de faire plus de bien justifie sans nul doute le fondateur de cette Mission devant Dieu et devant tout homme juste et raisonnable : cependant

elle ne pouvait satisfaire un cœur avide de faire luire la lumière de la Foi aux yeux de tant de tribus plongées dans les plus épaisses ténèbres : aussi Mgr Provencher soupirait-il toujours après le moment heureux où il lui serait donné de faire instruire les sauvages. A cet effet, le bon Évêque fit un voyage en Canada en 1830, et en 1831 il avait la consolation de ramener avec lui M. G. Belcourt, qui venait dans ce pays consacrer ses talents et sa grande énergie à la conversion des Indiens. Naturellement on devait commencer par les plus proches, et les Sauteux sont ceux auxquels on offrit d'abord la lumière de l'Évangile. Quelques-uns sans doute en goûtèrent la douceur ; pourtant cette tribu fut loin de se montrer digne des efforts faits en sa faveur. M. Belcourt, qui acquit bien vite la connaissance de la langue de ces sauvages, eut le bonheur d'en baptiser un certain nombre ; il commença même quelques réductions à la fondation desquelles il déploya beaucoup de zèle et d'activité. D'autres Prêtres dévoués vinrent ensuite travailler, eux aussi, à la conversion des Indiens des environs de la colonie de la Rivière-Rouge. Après plusieurs années d'un travail aussi pénible que méritoire, les résultats obtenus furent loin d'être satisfaisants. Enfin, la mort de M. Darveau, le départ de M. Belcourt, les dispositions bien meilleures d'autres sauvages, qui demandaient des Prêtres avec instances ; l'impossibilité d'être partout, vu le petit nombre d'ouvriers évangéliques ; toutes ces considérations déterminèrent Mgr Provencher à abandonner les Missions établies chez les Sauteux. Il n'est pas difficile de se figurer quel coup poignant cette détermination dut porter au cœur du premier Apôtre de la Rivière-Rouge. Abandonner le fruit de tant de travaux, de sacrifices et de souffrances ; renoncer à l'espoir d'affilier à la grande Famille chrétienne la nombreuse tribu des Sauteux ; livrer, comme sans ressources, aux grands dangers de la séduction les quelques membres de cette tribu déjà convertis, les pauvres enfants déjà baptisés : voilà ce qu'un Evêque ne fait que quand les raisons les plus graves l'y déterminent ; et ces raisons ne peuvent jamais effacer la douleur de se voir réduit à une aussi pénible nécessité.

Les difficultés à convertir les Sauteux, les Missionnaires catholiques n'ont pas été les seuls à les rencontrer. Il me souvient avoir lu le compte rendu d'une visite faite à une Mission de l'Église d'Angleterre, établie au milieu de ces mêmes sauvages. L'*impartial* visiteur avouait, et tout le monde le savait fort bien, que, quoique cette Mission fût établie depuis près de onze ans, je crois, on n'avait pas encore pu gagner un seul Indien à la religion qui leur était prêchée. Et pourtant il y a tout lieu de croire qu'ils avaient été l'objet de soins aussi tendres qu'intelligents, car l'auteur de ce compte rendu, en faisant l'éloge des qualités morales et intellectuelles du Missionnaire de ce peuple endurci, donnait, pour preuve du mérite de ce Révérend Monsieur, *qu'il avait réussi à élever un troupeau de bétail de plus de trente têtes*. Ce doit être une chose cruelle pour un Missionnaire de voir son église demeurer vide, alors même que son étable se remplit.

Nulle part les Missionnaires catholiques n'ont échoué aussi complétement, et cependant leur Evêque a cru, et avec raison, qu'il valait mieux prêcher à d'autres qu'aux Sauteux. Nous n'avons donc plus de Missions sauvages dans les environs de la colonie. Le contact habituel avec les blancs (honte aux Chrétiens), l'usage des liqueurs enivrantes, une profonde et universelle dégradation morale, l'abus criminel des grâces, etc., ont placé ce peuple dans les circonstances les moins favorables à sa conversion. Je ne regarde pourtant pas cette conversion comme tout à fait impossible; je connais des actes de vertu pratiqués par quelques uns de ces sauvages convertis, qui prouvent que Dieu a aussi ses élus parmi eux. Si nos Missionnaires, en petit nombre, n'étaient pas plus utiles ailleurs; si nos ressources étaient plus considérables, je tenterais, en faveur de ces sauvages, l'exécution d'un projet qui aurait peut-être quelque succès; mais, dans les circonstances actuelles, tout cela n'est qu'un rêve. D'autres, doués de plus de ressources pécuniaires que nous, se sont établis là précisément où M. Belcourt avait jeté les fondements de l'un des établissements qu'il avait commencés; je ne sais ce qu'ils y font. Ce qu'on m'en a dit semblerait indiquer qu'ils n'y font pas grand

progrès; l'entreprise est, de fait, très-difficile, et le succès n'est pas nécessaire au mérite de ceux qui se dévouent à une tâche si ardue. Quoi qu'il en soit, actuellement les Catholiques n'ont pas ici d'autres Missions sauvages que celles qui sont établies dans l'intérieur de mon Diocèse, à plusieurs centaines de lieues de la Rivière-Rouge. On a choisi ces postes parce que les sauvages y sont mieux disposés, et aussi parce que leur isolement les soustrait aux influences délétères de leurs rapports avec les blancs. Ces Missions sont de date récente, pour la raison que j'ai indiquée plus haut. M. Thibaut est le premier qui ait été envoyé vers ces peuples de l'ouest et du nord. Jusqu'en 1842, pas un de ces sauvages que nous évangélisons ne connaissait la Religion qu'ils ont maintenant le bonheur de pratiquer. Quelques voyageurs canadiens, au milieu de *leur perversité*, avaient, de temps en temps, fait entendre une parole de Foi : la nouvelle de ce qui se faisait à la Rivière-Rouge développa ce premier germe de la bonne semence; et les infidèles eux-mêmes demandèrent qu'on allât rompre le pain de la Divine Parole. Mgr PROVENCHER envoya vers eux M. Thibault, dans l'été de 1842. Les heureuses nouvelles rapportées par ce zélé Missionnaire, déterminèrent le pieux Prélat à solliciter de nouveaux secours. Ce vrai Pasteur de son peuple, ne pouvant personnellement courir après toutes les brebis égarées de son trop vaste bercail, ne désirait rien tant que de voir augmenter le nombre de ceux qui devaient le seconder dans cette œuvre régénératrice. Malgré ses infirmités il voulut se rendre en Canada et même jusqu'en France. Il obtint deux Missionnaires : les Révérends MM. LAFLÈCHE et BOURASSA, qui remontèrent avec lui au printemps de 1844. Mgr PROVENCHER avait aussi, pendant ce même voyage, sollicité les secours d'une Congrégation religieuse : les Oblats de Marie Immaculée acceptèrent avec joie la culture du vaste et aride champ qui leur était ouvert; et au mois d'août 1845, le R. P. AUBERT et un Novice de la même Congrégation, le Frère TACHÉ, arrivaient à la Rivière-Rouge, avec l'espoir que bientôt un nouveau et puissant renfort leur viendrait en aide. En effet, aujourd'hui le Diocèse de Saint-Boniface compte seize

Prêtres de la Congrégation des Oblats. Ce secours permit d'entreprendre les Missions sauvages sur une plus grande échelle et aussi d'une manière plus stable. La résidence habituelle des Missionnaires est nécessaire au succès de leur œuvre, et leur position est trop pénible pour être acceptable, s'ils ne sont pas au moins deux ensemble. Le *Misit binos* de l'Evangile convient parfaitement aux défricheurs de la vigne du Seigneur.

Nos Missions de l'intérieur comptent aujourd'hui cinq résidences, enrichies toutes de succursales qui en dépendent.

Première résidence. — Lac Sainte-Anne. — Ce poste, indiqué sur les cartes par le nom *Manitou-Lake*, et connu des voyageurs sous le nom de *Lac du Diable*, est situé à une quinzaine de lieues à l'ouest du fort Edmonton, chef-lieu du district de la rivière Kisiskatchiwan. Ce lac fut d'abord visité par M. Thibault, en 1843, et un établissement y fut définitivement commencé en 1844 par MM. Thibault et Bourassa. Des métis, qui jusqu'alors avaient vécu comme des sauvages, errant dans les bois et les prairies, se sont réunis auprès de ce nouvel établissement, où il y a une quarantaine de maisons. Les sauvages Cris et Assiniboines forment le reste de cette intéressante chrétienté. Les Pieds-Noirs ont aussi commencé à solliciter des secours religieux. La paix conclue entre cette redoutable tribu et les Cris, facilitera l'instruction des uns et des autres. A la Mission du lac Sainte-Anne se rattache la desserte du fort Edmonton. Ce poste, où sont employés un bon nombre de Catholiques et que visitent plusieurs milliers de sauvages, aurait besoin qu'un Prêtre y séjournât habituellement. Ne pouvant faire davantage, un Missionnaire du lac Sainte-Anne y va souvent et y demeure aussi longtemps que les circonstances le lui permettent. Ce sont les Missionnaires du lac Sainte-Anne qui ont parlé de la Religion à tous les sauvages des environs, jusqu'à une grande distance. Ces Missionnaires ont parcouru toute la rivière Kisiskatchiwan, le haut de la rivière Athabaskaw jusqu'aux montagnes Rocheuses, la rivière à la Paix ; ils ont aussi visité le lac la Biche et l'Ile à la Crosse. Aujourd'hui les Missionnaires de ce poste sont au

nombre de trois ; ce sont : les Révérends Pères Lacombe, Rémas et Frain. Leurs nombreuses occupations, multipliées par des courses incessantes, le mauvais état de la santé de deux d'entre eux, font que le travail est au-dessus de leurs forces. La Mission du lac Sainte-Anne, grâce presque exclusivement à l'adresse et au travail de ses Missionnaires, est pourvue d'une chapelle assez convenable, mais malheureusement devenue trop petite pour le nombre des Chrétiens qui augmente chaque jour ; d'une bonne maison pour les Missionnaires, d'une école et d'un couvent que nos bonnes Sœurs de la charité iront occuper l'été prochain.

Deuxième résidence. — Notre-Dame-des-Victoires. — Le lac la Biche, sur les bords duquel se trouve cette Mission, est situé dans le district de la rivière Kisiskatchiwan ; il paye néanmoins le tribut de ses eaux à la mer Glaciale, qui le reçoit par le fleuve Géant du Nord. Le lac la Biche (*Red deer Lake*), comme le lac Sainte-Anne, est le rendez-vous de quelques métis et de sauvages Cris ; il n'y a pas, que je sache, d'Assiniboines, mais en retour quelques Montagnais d'Athabaskaw et de l'île à la Crosse visitent ce poste. M. Thibault alla, en 1845, porter la bonne nouvelle aux infidèles de ce lieu ; il le visita encore dans la suite. Le R. P. Rémas s'y fixa en 1853 ; aujourd'hui les Révérends Pères Maisonneuve et Tissot en sont les Missionnaires. Cette Mission est celle où la moisson semble le moins mûre. Les idées d'intérêts matériels inspirées aux sauvages, même pour la Religion, ne les disposent pas beaucoup à écouter des Missionnaires, trop pauvres eux-mêmes pour enrichir dès ici-bas ceux au bonheur éternel desquels ils consacrent leur existence. Ce poste est un des plus agréablement situés : le sol et le climat y permettent la culture même du froment. Les Missionnaires du lac la Biche vont de temps à autre au fort Pitt ; mais je crois bien qu'ils n'y goûtent pas beaucoup de consolations. L'ivrognerie règne parmi les sauvages et les employés de ce fort, comme dans le reste de la rivière Kisiskatchiwan. Pour ma part, je regarde comme les plus mauvais jours de ma vie de Missionnaire ceux que j'ai passés au fort Pitt. Là, plus qu'ailleurs, j'ai vu ce que sont les

sauvages auxquels on a la cruauté de fournir des liqueurs enivrantes.

Troisième résidence. — MISSION DE SAINT-JEAN-BAPTISTE. — Un souvenir du Canada a inspiré la pensée de mettre sous le patronage du plus grand des enfants des hommes, cette Mission située sur les bords de l'île à la Crosse, district de la Rivière-aux-Anglais. M. Thibaut en fit la visite dans l'été de 1845; il y retourna au printemps de 1846, et, dans l'automne de la même année, M. La Flèche et le R. P. TACHÉ y arrivaient pour jeter les fondements d'un établissement, où ils devaient goûter tant et de si douces consolations! Mgr GRANDIN, Coadjuteur élu de Saint-Boniface, et le R. P. VÉGRÉVILLE y exercent actuellement leur zèle, en faveur des Montagnais et des Cris, qui vont à ce fort pour faire la traite. Les employés de l'Honorable Compagnie de la baie d'Hudson, presque tous métis canadiens et catholiques, sont aussi l'objet de leur sollicitude. Voici le recensement que j'ai fait moi-même avant de quitter cette Mission, au mois de mai 1856. Il n'y avait alors à ce poste que cinq protestants.

Montagnais.	530 chrétiens,	22 catéchumènes,		47 infidèles	—	599
Cris. . . .	100	—	30	—	100 (environ)	230
Métis . . .	78	—	1	—	1	80
Canadiens..	6	—	0	—	0	6
	714		53		148	915

Si j'avais soupçonné que vous me feriez l'honneur de me demander les détails que je suis si heureux de vous fournir aujourd'hui, j'aurais pris des mesures pour me procurer des statistiques analogues pour toutes nos Missions. J'ai bien une idée approximative du nombre de nos chrétiens ailleurs; mais je n'ai pas d'autre recensement que celui qui précède : je donnerai plus loin l'extrait des registres des baptêmes. Les premières années de leur séjour à l'île à la Crosse, les Missionnaires visitaient le lac Caribou, mais l'impossibilité d'y placer actuellement un Prêtre et le faible avantage comparatif de ces visites passagères, ont déterminé l'abandon momentané

de cette Mission, où se rendent aussi des Montagnais et des Cris. Cette nécessité est vraiment regrettable, parce qu'il y aurait eu, là aussi, du bien à faire; déjà même un grand nombre d'enfants étaient baptisés. Je suis l'instrument dont Dieu avait voulu se servir pour procurer la grâce du baptême à ces chers enfants : leur bonheur m'avait coûté trop de fatigues (les plus grandes que j'aie éprouvées de ma vie), pour que je ne conserve pas pour le lac Caribou un souvenir tout particulier d'un intérêt bien vif.

Le lac Vert et le portage à la Loche sont annuellement visités par les Prêtres de l'île à la Crosse. La Mission de Saint-Jean-Baptiste possède une jolie Eglise en bois, une bonne maison pour les Missionnaires et plusieurs autres constructions. Une maison y est prête pour les Sœurs de la charité qui, elles aussi, sont bien décidées à y aller; l'insuffisance de nos ressources pécuniaires nous oblige à différer cet établissement, qui pourtant serait si utile.

Quatrième résidence. — MISSION DE LA NATIVITÉ. — Le R. P. TACHÉ est le premier Missionnaire catholique qui ait visité le lac Athabaskaw, à l'extrémité duquel se trouve cette Mission. Il s'y rendit d'abord en 1847, y retourna en 1848, pour céder ensuite sa place au R. P. FARAUD, qui y est depuis 1849. Cet établissement doit aussi tout ce qu'il possède à ses Missionnaires. Chapelle, maison, jardin, etc., tout est le fruit de leur travail; travail pénible, qui n'a pas empêché l'étude et l'acquisition des deux langues crise et montagnaise, nécessaires toutes deux pour évangéliser les deux nations qui habitent le district d'Athabaskaw. A leurs occupations déjà si nombreuses, à leurs travaux déjà si pénibles, les Missionnaires d'Athabaskaw ont joint la desserte d'une petite Mission située au fond du lac. Cette Mission est celle de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Le R. P. GROLLIER a, le premier, visité ce poste, où il n'y a que des Montagnais qui s'y rendent de Churchill, du lac Caribou, de l'île à la Crosse et des environs. Le R. P. CLUT est actuellement le compagnon du R. P. FARAUD.

Cinquième résidence. — MISSION DE SAINT-JOSEPH. — La bonne nouvelle de l'Évangile, rendue à Athabaskaw, ne tarda pas

à être portée au grand lac des Esclaves. Les quatre tribus qui visitent ce poste soupirèrent de suite après le moment heureux où il leur serait donné de connaître le chemin du Ciel : ils appelèrent avec instances *l'homme de la Prière,* dont la voix charitable leur en indiquerait la route. C'est en 1852 que le R. P. Faraud eut la consolation de visiter ce champ en apparence si fertile, et de commencer à cueillir cette moisson déjà mûre pour le Ciel. Les sauvages du grand lac des Esclaves accueillirent le Missionnaire catholique avec un enthousiasme difficile à décrire. Malheureusement les circonstances ne leur permirent point de garder avec eux celui qu'ils auraient si vivement désiré posséder. Le P. Faraud ne put même y retourner qu'en 1856; et ce n'est que l'été dernier que les Révérends Pères Grollier et Eynard ont pu définitivement se fixer sur les bords de ce lac immense auprès du fort Résolution. Ce poste est le plus avancé vers le nord de tous nos établissements. Les sauvages du reste de la rivière Mackensie demandent tous que nous nous rendions jusqu'à eux. Une lettre que je reçois à l'instant même m'apprend, que dans le cours du mois d'août dernier, le R. P. Grollier s'est rendu jusqu'au fort Simpson, chef-lieu du district de la rivière Mackensie. Là, il a vu des sauvages de tous les postes de cet important district, et tous ces bons Indiens, avec lesquels il avait l'avantage de pouvoir *parler sans interprète*, l'ont sollicité de la manière la plus pressante de les aller voir, ou de leur procurer quelque autre Missionnaire catholique. Espérons que ces heureuses dispositions ne seront pas neutralisées par des efforts qui n'auraient que le funeste résultat de nuire à ces pauvres tribus.

Ces détails vous donneront, je l'espère, mon cher Monsieur, une idée suffisante du nombre des tribus sauvages que nous évangélisons et de ce que nous faisons pour elles. Ce qu'ils ne vous diront pas assez, c'est le désir que nous aurions de faire davantage. La conversion des nations sauvages n'est certes pas une chose aisée : les difficultés, sans être insurmontables, sont partant si grandes et si multipliées, que le succès n'est pas toujours en rapport avec les efforts de ceux qui travaillent

à cette œuvre de dévouement. D'un autre côté, ce succès est certainement plus grand que semblent le croire et l'affirment certains utopistes qui voudraient les autres parfaitement exempts des vices dont ils ne leur ont donné que trop souvent le funeste exemple. J'ajouterai donc quelques détails à ceux qui précèdent, pour faire juger mieux et du mérite des Missionnaires et des succès qu'ils ont obtenus. Voici d'abord le relevé des registres des baptêmes des différentes Missions de l'intérieur. J'ai pris moi-même ces chiffres dans lesdits registres, lors de ma dernière visite, pendant l'été de 1856. Deux de ces registres donnent le chiffre des baptêmes pendant l'année 1856, parce que les Missionnaires ne devaient pas retourner dans ces postes cette même année. Les autres registres, au contraire, ne donnent que le chiffre jusqu'en 1855 inclusivement, parce que, pour ces Missions, l'année 1856 n'était pas finie. Je n'aurai que plus tard le relevé des autres années jusqu'à celle-ci.

Années.	Extrait des registres des baptêmes des Missions catholiques de l'intérieur.						
	Lac Sainte-Anne.	Ile à la Crosse.	Lac Caribou.	Athabaskaw	Grand lac des Esclaves	Lac la Biche	Fond du lac.
1842...	352	Environ 350 baptêmes dans les registres du lac Sainte-Anne.		Quelques baptêmes dans les registres du lac Sainte-Anne.		Plus de 200 baptêmes dans les registres du lac Sainte-Anne.	Quelques baptêmes dans les registres d'Athabaskaw.
1843...	120						
1844...	358						
1845...	638						
1846...	480	50	18				
1847...	92	69	49	188			
1848...	54	107	71	97			
1849...	171	51	7	34			
1850...	75	63	23	71			
1851...	103	40	12	52			
1852...	84	43	»	60	168		
1853...	265	76	»	84	»	17	
1854...	118	65	»	69	[1] 4	46	77
1855...	152	53	»	49	»	21	62
1856...	»	»	[1] 1	»	137	»	41
	3062	617	181	704	309	84	180
GRAND TOTAL..... 5137.							

[1] Ces baptêmes, quoique inscrits sur les registres des postes respectifs où ils sont indiqués, ont été faits en d'autres lieux, mais donnés à des sauvages de ces postes.

A ce total de 5,137 si nous ajoutions le nombre des baptêmes faits dans les différentes Missions, depuis les époques indiquées dans le tableau précédent jusqu'à ce jour, nous obtiendrions facilement le chiffre de 6,000 infidèles qui ont eu le bonheur de recevoir le sacrement de la régénération depuis 1842, époque à laquelle les Missionnaires catholiques ont pénétré pour la première fois parmi les sauvages de l'intérieur de mon Diocèse. Ce résultat est déjà par lui-même très-grand et très-consolant aux yeux de la Foi. Plusieurs centaines d'enfants sont déjà au Ciel : pendant toute l'éternité ils béniront et remercieront le Seigneur de la grâce insigne qu'il leur a procurée par le ministère de celui que le sauvage appelle *Robe noire*, ou l'homme de la Prière. Les enfants qui meurent avant l'usage de la raison, ne sont pas les seuls sauvages baptisés qui vont au Ciel. Le changement si grand, opéré parmi ces pauvres tribus, lorsqu'elles deviennent chrétiennes; les sentiments admirables exprimés au moment de la mort surtout; le calme, la tranquillité, manifestés à l'heure suprême; la résignation la plus complète aux peines et aux épreuves que leur ménage la Providence; tout cela prouve que le sauvage qui meurt entre les bras de celui, qu'à juste titre il nomme son père, va au Ciel remercier le Père de tous, des grandes miséricordes qu'il a exercées envers lui. Pour mon compte, j'ai passé le tiers de ma vie parmi ces sauvages et je suis heureux de pouvoir affirmer que j'ai été le témoin d'actes de vertu héroïques, de la part de ces pauvres Indiens. J'ai suivi des yeux de mon corps, comme de ceux de mon cœur, les changements opérés parmi eux; j'ai vu disparaître rapidement des usages, que l'on assurait ne pouvoir être changés. J'ai passé dix ans à l'île à la Crosse; je connaissais personnellement les sept cents chrétiens que j'y ai laissés et tous ceux qui y sont morts pendant mon séjour. L'affection que je porte à ces pauvres sauvages et qu'ils nourrissent, je crois, pour moi; la connaissance de leur langue, l'étroite obligation de ne rien négliger de ce qui pouvait contribuer à leur bonheur; toutes ces raisons m'ont fait vivre dans les rapports les plus intimes avec eux. Après cela je crois

n'être pas téméraire en assurant que je connais ces Indiens mieux que qui que ce soit au monde. J'ai vu avec douleur et j'ai regretté amèrement leurs défauts (ils sont fils d'Adam, nos frères, donc ils ont des défauts); mais, d'un autre côté, j'ai vu leurs qualités et elles sont nombreuses.

Pendant ce laps de dix années parmi ces sauvages, qui, actuellement encore, vivent sans un code quelconque de lois; qui n'ont que le sentiment du devoir que nous leur avons inspiré, pour mettre fin aux désirs si pervers de notre pauvre nature humaine; pendant ces dix ans, dis-je, il ne s'est pas commis un seul meurtre, ni une tentative quelconque de meurtre, ou de quelque acte notoire de cruauté; pas un vol considérable. Cinq enfants illégitimes ont reçu le jour, c'est sans doute beaucoup; mais c'est peu, dans l'espace de dix ans, pour des sauvages qui, naguère, méconnaissaient complétement les lois sacrées de l'union conjugale; aux yeux desquels la polygamie et autres monstruosités de ce genre n'étaient pas un crime. En un mot, la conduite de nos chers néophytes est une preuve manifeste du changement opéré dans leurs cœurs. Ce que je dis ici des sauvages de l'île à la Crosse en particulier, nos zélés Missionnaires me le disent de ceux de leurs postes respectifs, à l'exception pourtant du lac la Biche, où, comme je l'ai observé plus haut, les dispositions ne sont pas aussi heureuses qu'ailleurs. En parlant de la sorte, il ne doit pas être nécessaire de dire qu'il y a des exceptions; mais ici comme ailleurs, les exceptions confirment la règle au lieu de la détruire. Ces assertions, quelque fondées qu'elles soient, ne rencontreront probablement pas l'approbation de ceux qui nous voient sous un si faux jour qu'ils se croient, pour ainsi dire, obligés de nous injurier. Des voyageurs placés en dehors de toutes les conditions nécessaires à un jugement impartial dans ces matières, ont écrit ou dit des choses qui n'ont pas de fondement ailleurs que dans leurs imaginations, ou dans les récits mensongers de ceux, aux témoignages desquels ils se fient sans discrétion. C'est ainsi que des auteurs, même graves et sérieux, ont dit, sur nos Missions, des choses à faire hausser les épaules de pitié. Par exemple, cette assertion de

Sir J. Richardson : « Canadian priests from the Red River « colony, went annually to Methy Portage (district de l'Ile à « la Crosse)... on these occasions, members of the Indians « were baptised, a considerable inducement to submit to the « rite being the present of a piece of tabacco... » cette pitoyable assertion est non-seulement fausse mais même souverainement ridicule. Quoi ! des hommes que Sir J. Richardson lui-même dit être *intelligent, well informed men, and devoted to the task of instructing the Indians*, (c'est le portrait que Sir J. R. fait des Missionnaires catholiques de l'Ile à la Crosse), de tels hommes baptiser des sauvages pour un morceau de tabac ! Non, non, il n'en est pas ainsi. S'il y a dans ce pays des *Tabacco Christians* ou des « *Pemekan Christians*, ils ne sont pas notre fait. Nous en laissons volontiers l'honneur et le mérite à qui de droit; ce serait une injustice de notre part d'essayer de les leur ravir; car nous n'y avons pas le moindre titre. Loin de là, nous affectons de ne donner absolument rien à ceux que nous instruisons, afin qu'ils ne se méprennent pas sur la nature du ministère que nous exerçons parmi eux. Ceux qui nous connaissent le savent aussi bien que moi. Ce ne serait pas sage de notre part d'user d'un pareil moyen de gagner les sauvages; nous n'aurions pas de chances de succès; la lutte serait trop inégale et la victoire pour ceux qui ont plus de tabac, de pemekan, etc., que nous. Loin de nous servir du tabac pour gagner les sauvages, nous avons en cela, comme dans le reste, attaqué de front les préjugés, en leur refusant le *bout de tabac;* signe universel parmi eux de paix et d'amitié. Comme nous leur apportions cette paix « que le monde ne donne pas et qui surpasse tout sentiment, » nous leur en avons donné pour emblème la Croix, afin que la vue du signe de notre rédemption leur rappelât que le Fils de Dieu est mort sur cette croix pour nous procurer la paix véritable. Pour gage d'amitié, et les pauvres sauvages le comprennent ce gage, nous fîmes et faisons encore ce que le même Sir J. Richardson, cité plus haut, dit aussi de nous. « Les Missionnaires catholiques... applied themselves to « the study of the (indian) languages, and were soon enabled

« to teach many of their converts to read and write. By sympa-
« thying with their people in all their distresses, taking a
« strong interest in every thing that concerns them, by acting
« as their physicians when sick, and advisers on all occasions,
« the priests of the Missions have gained their entire confidence.»
Voilà qui est plus raisonnable, plus juste et plus vrai que le *piece of tobacco,* et cependant ces deux assertions sont faites par le même auteur et sur la même page, tant il est vrai que quand on écrit pour un public prévenu, il faut insinuer quelque chose de défavorable lorsqu'on est obligé de faire l'éloge de ceux qu'on sait n'être pas aimés de ses lecteurs.

Après l'influence de la grâce, qui opère sur le cœur des sauvages, l'ascendant que nous avons sur eux n'a pas de raison d'être ailleurs que dans la sympathie affectueuse que nous avons pour eux, au milieu de leur profonde misère; dans le soin que nous prenons d'acquérir la connaissance de leurs langues, quelque nombreuses et difficiles qu'elles soient. Si parmi nous la connaissance des langues sauvages était la voie qui conduit aux dignités ecclésiastiques, nous aurions autant d'Archidiacres que de Missionnaires. La première chose que nous faisons en arrivant au milieu d'une tribu, et même avant d'y arriver (quand cela est possible), c'est d'étudier sa langue. Tous ne réussissent pas également, mais tous réussissent assez pour être bientôt en état de se passer d'interprètes et d'instruire les sauvages par eux-mêmes, condition essentielle au succès d'une Mission. Quand je dis : *succès d'une Mission,* je dois peut-être expliquer ce que j'entends par ces mots : je veux dire surtout le changement opéré dans les cœurs et les mœurs des sauvages, par la connaissance des mystères et des vérités nécessaires au salut; par la pratique des vertus que Dieu demande de l'homme dans quelque condition qu'il l'ait placé; en un mot, le passage de l'infidélité au christianisme. Sous ce point de vue, je puis parler du succès de nos Missions dans l'intérieur de mon Diocèse. En considérant la perversité de notre pauvre nature humaine, les conditions dans lesquelles nous nous sommes trouvés, ainsi que les sauvages que nous évangélisons, ce succès a été

aussi complet qu'il est raisonnablement possible de l'espérer, et plus complet que nous ne l'espérions nous-mêmes. Si, au contraire, par succès obtenus dans une Mission, on entend l'élégance et la richesse des costumes, les usages et manières des hautes classes de la société, la délicatesse des sentiments qui est le partage de certains individus privilégiés, même parmi les peuples les plus avancés, dans ce cas j'avouerai que notre succès est loin d'être complet. C'est ce qui explique les jugements si différents portés sur nos Missions par des personnes qui ne considèrent que les dehors. En cela pourtant aussi notre ministère n'a pas été sans succès. J'ai vu nos sauvages infidèles, je les ai vus chrétiens, et je puis affirmer qu'il y a une grande amélioration dans leur position physique et matérielle, amélioration que l'influence morale exercée sur eux a pu seule produire; car nous n'avons pas d'autre moyen de leur venir en aide. Nos sauvages sont pauvres, mais il ne faut pas un grand génie pour trouver la cause de cette pauvreté; ce qu'il y a de plus difficile à expliquer, c'est que, quelquefois, ceux qui les appauvrissent sont ceux qui nous font à nous, Missionnaires, le reproche de ne point les enrichir. Personne, plus que nous, ne regrette cette pauvreté des sauvages, parce que non-seulement nous sommes obligés de la soulager, mais même bien souvent de la partager. Ceux qui connaissent nos ressources, ne sont pas assez déraisonnables pour demander plus que nous ne faisons; tout le monde, je crois, admet que nous ne nous épargnons pas; mais il est de certaines limites que le zèle et le dévouement, même le plus complet, ne peuvent pas atteindre ; ou, en d'autres termes, il est de certaines choses qui ne se font pas sans argent. Qu'on nous donne plus que nous n'avons et nous en ferons davantage. Le grand total des ressources du Diocèse de Saint-Boniface ne dépasse pas 2,000 liv. st., dont voici le détail :

De la Propagation de la Foi.	1,350 liv. st.	
De l'Honorable Compagnie de la baie d'Hudson.	100	
Rentes d'argent donné.	200	
Dons extraordinaires, casuel, dîmes, etc., environ.	400	= 2,050 liv. st.

Avec cette somme (encore une fois, c'est le grand total de nos recettes et il n'y a pas longtemps qu'elles atteignent ce chiffre), nous construisons nos églises, nos chapelles, nos maisons d'école et autres; nous défrayons les dépenses de nos longs et nombreux voyages; c'est encore cette somme qui doit entretenir l'Evêque, son Clergé, les Frères, les Sœurs, tous ceux, en un mot, qui travaillent ici à l'extension de la religion catholique. C'est assez prouver que les cinquante-cinq personnes, vouées par état à procurer la gloire de Dieu dans ce Diocèse, sont du nombre de ceux qui savent se contenter de la nourriture et du vêtement; et que même elles peuvent dire avec le Grand Apôtre : « Nous travaillons avec beaucoup de peine de nos propres mains. » C'est assez prouver encore que nous nous dévouons entièrement à une œuvre dont nous n'attendons la récompense que dans un monde meilleur. Pardon, mon cher Monsieur, de vous entretenir ainsi de ce que nous faisons; il devrait sans doute nous suffire que Dieu le sache, et c'est d'ordinaire le seul auquel nous confions le récit de ce que nous entreprenons pour sa gloire; mais il est des circonstances où il faut parler plus ouvertement, ne fût-ce que pour faire connaître aux associés de la Propagation de la Foi que leurs aumônes ne sont pas employées à nous procurer autre chose que ce qui nous est indispensablement nécessaire. Puis, quoique nous ne fassions pas de cas de ces accusations dont nous sommes souvent l'objet, il est peut-être à propos de les réfuter quelquefois. Les ambassadeurs de la terre suivent à la lettre le conseil donné par un ambassadeur du Ciel : « Il est bon de cacher le secret du roi. » Pourquoi ne suivrions-nous pas un autre conseil du même envoyé? « Il est honorable de révéler et de confesser les œuvres de Dieu. »

Quoique déjà cette lettre soit de beaucoup trop longue, je ne veux pas terminer sans ajouter une réflexion. On parle beaucoup de changer l'état actuel du pays, d'offrir un libre accès à ceux qui voudront pénétrer dans l'intérieur et nouer des relations commerciales avec les Indiens. Je ne dissimulerai pas ma pensée, je voudrais même l'exprimer assez for-

tement, pour être entendu de tous ceux qui peuvent avoir quelque influence sur le choix des mesures à prendre : ma conviction est que la liberté de commerce est le plus grand malheur qui puisse affliger les sauvages, la cause la plus prompte et la plus efficace de leur profonde misère d'abord, puis, plus tard, de leur entière destruction. Malgré les belles promesses, les meilleurs désirs même, il sera impossible de contrôler tous ces *traiteurs* qui, indubitablement, introduiront les liqueurs enivrantes, et l'expérience dit quelles conséquences il faut attendre. Il me semble donc que le gouvernement auquel nous allons être soumis, ne devrait pas donner à tout le monde la permission de traiter avec les Indiens. Une compagnie à laquelle il serait strictement défendu de porter des spiritueux aux sauvages, sur laquelle le gouvernement exercerait son contrôle pour régler le tarif de la vente des marchandises et de l'achat des pelleteries; une telle compagnie me semblerait le meilleur moyen d'entretenir des relations commerciales avec les sauvages. Cette idée peut paraître arriérée, elle n'en est pas moins mon opinion; opinion au moins aussi désintéressée que celles de tant d'autres qui traitent cette grave question. Quand je demande qu'une compagnie ait parmi les sauvages des droits exclusifs, sagement contrôlés par une autorité supérieure, je ne prétends pas plaider les intérêts de l'Honorable Compagnie de la baie d'Hudson, puisque je demande ce qui nécessiterait un changement radical dans son administration. Je ne demande pas non plus qu'elle soit détruite, puisqu'il est probable qu'une autre ne ferait pas mieux. Le plus grand reproche que l'on peut adresser à l'Honorable Compagnie de la baie d'Hudson, est de faire le commerce des boissons dans presque tous les districts de son vaste territoire. Les districts de la rivière aux Anglais, d'Athabaskaw et de la rivière Mackensie, sont les seuls exceptés dans les départements du nord. Il faut avoir vu les scènes dégoûtantes occasionnées par cet infâme trafic pour en avoir une idée. Quoique la Compagnie fût coupable de cette faute, avant même de soutenir la lutte qu'on a engagée contre elle depuis quelques années, néanmoins le mal s'est de beau-





coup accru depuis que les oppositions se sont multipliées; en sorte qu'il y a tout lieu de présumer qu'il peut atteindre des proportions tout à fait alarmantes, si on déclare la liberté absolue de commerce, ou si le gouvernement ne prend pas des mesures énergiques pour accorder aux races sauvages une protection que l'état d'enfance dans lequel elles vivent encore requiert impérieusement.

J'aurais désiré vous dire bien d'autres choses et vous dire celles-ci bien mieux; mais je n'ai déjà que trop abusé de votre patience. Il m'en coûte de vous envoyer cette lettre, que je n'ai écrite qu'avec beaucoup de difficultés, parce que j'ai cent fois été dérangé en l'écrivant; je n'ai pas même le temps de la refaire. Puissent les quelques renseignements que je vous fournis vous être utiles; ils vous prouveront du moins le désir que j'ai de satisfaire votre demande.

Agréez en même temps, etc.

+ Alexandre,
Evêque de Saint-Boniface.

VOYAGE A LA RIVIÈRE-ROUGE EN 1845.

Sous ce titre, nous publions un travail du R. P. Pierre Aubert, Supérieur de la maison de Montréal, lu au *Cabinet de lecture* de cette ville en 1861. Les détails qu'il renferme sont dignes d'être recueillis. Mis en face des renseignements qui nous sont envoyés, ils montrent les progrès incessants qu'ont subis ces vastes régions, naguère désertes et maintenant habitées par une population des plus actives. Nous compléterons, par ce document, l'histoire de la colonie de la Rivière-Rouge.

Autrefois, lorsqu'un voyageur revenait d'une contrée lointaine et peu connue, de retour dans ses foyers, il aimait à décrire les pays qu'il avait visités, et pour peu qu'il fût poëte, il ne manquait point d'orner son récit d'une foule d'aventures

merveilleuses qui, pour la plupart, n'avaient existé que dans son imagination ; mais elles avaient le rare privilége de charmer les esprits, et de faire naître, chez les enfants et les jeunes gens, la vocation des voyages vers les régions inexplorées.

Chaque pays a fourni sa classe de voyageurs ; cependant je ne crois pas qu'il y en ait qui, relativement, en aient produit autant que le Canada, surtout durant l'existence de la Compagnie connue sous le nom de *Nord-Ouest*. Ceux qui revenaient du Pays d'en haut, pour me servir d'une expression reçue, aimaient à raconter leur vie aventureuse et à décrire ce qu'ils avaient vu ; leurs récits durant les longues soirées d'hiver étaient toujours avidement écoutés, et entretenaient parmi la nouvelle génération la passion des voyages vers ces régions, où elle espérait ne trouver que du merveilleux. Ces récits ont plus fait pour recruter des hommes au service des Sociétés pour le commerce des pelleteries que toutes les promesses d'argent ou de bien-être qu'on pouvait leur offrir.

Je regrette qu'on n'ait point recueilli les narrations de quelques-uns de ces aimables conteurs qui revenaient des régions du nord-ouest, après les avoir longtemps explorées ; j'ai la conviction qu'ils auraient rivalisé d'intérêt avec certains épisodes qu'Homère nous a transmis dans son *Odyssée*. Je sais qu'on a accusé nos voyageurs d'avoir un peu trop abusé de la qualité de l'esprit qu'on appelle *invention*, qualité cependant qui fait les grands poëtes et les grands artistes ; de là est né le dicton, un peu brutal, *Menteur comme un voyageur*. Ne leur faisons point un crime d'avoir jeté un peu de poésie sur une vie pleine de sacrifices, et dont la réalité était dure et souvent intolérable. D'ailleurs, est-ce que les touristes qui, de nos jours, livrent leurs impressions de voyage, n'inventent pas? Personne, aujourd'hui, n'a la simplicité de le croire, à moins d'être encore dans la première jeunesse, ou de ne jamais avoir perdu de vue le clocher de son village. Pour moi, j'ai été si souvent trompé par les récits et les descriptions des voyageurs, que j'en suis venu à cette conclusion que, pour connaître un pays, il faut le voir de ses propres yeux, et que, pour avoir des notions exactes sur les mœurs et le caractère

d'un peuple, il ne suffit point de traverser les lieux qu'il habite ; qu'il est nécessaire d'avoir avec lui des rapports fréquents et directs, et de vivre de sa vie durant plusieurs années ; car il est rare que les premières impressions ne trompent point, même les meilleurs esprits.

Il me semble que je plaide mal ma propre cause, en venant ainsi vous mettre en garde sur la véracité de toute description et de toute narration faite par des voyageurs, et que, à bon droit, vous pourriez me dire : Mais quelle garantie nous donnez-vous que vous n'inventez rien dans le travail qui fait le sujet de votre lecture ? Et puis, si, pour connaître un pays, il faut le voir de ses propres yeux, à quoi bon alors en parler ! Pour la véracité de mon récit, je crois vous en donner la preuve en vous déclarant que je ne suis pas poëte ; et, si cette déclaration n'est pas pour vous d'une garantie suffisante, j'ajouterai que je ne trouve aucune différence notable entre inventer et mentir ; pour moi, ces deux mots sont synonymes.

Maintenant, si je viens vous parler d'une contrée que vous n'avez point visitée, ce n'est pas que j'aie la prétention de vous la faire connaître d'une manière aussi parfaite que si vous l'aviez habitée ; seulement, comme je sais que, lorsqu'un voyageur revient d'un pays lointain, on aime à l'entendre parler de ce qu'il a vu, je cède à ce désir, en venant, ce soir, vous entretenir sur un voyage à la Rivière-Rouge. Ce sujet a d'autant plus d'intérêt pour vous, qu'il tient, sous beaucoup de rapports, à l'histoire du Canada.

Il y a près de quinze ans, c'était le 25 du mois de juin, je quittais le village de Lachine, monté sur un canot d'écorce, pour me rendre à la Rivière-Rouge ; j'avais avec moi un bon et aimable compagnon de voyage, c'était Mgr Taché, qui alors n'était encore que Sous-Diacre. Notre équipage se composait de six hommes, dont deux Iroquois et quatre Canadiens, hommes rompus aux fatigues des voyages, doués de fort belles voix et sachant par cœur le répertoire de toutes les chansons canadiennes. Nous avions à parcourir une distance d'environ 800 lieues à travers un pays inculte, et presque habité exclusivement par les sauvages, et où les vestiges de l'homme civi-

lisé n'apparaissent que rarement. Comme notre voyage devait durer deux mois, nous avions tout le temps d'expérimenter les douceurs de la vie nomade, et le loisir de contempler les scènes variées que la nature offre avec prodigalité dans ces régions si peu explorées par les touristes, ne nous manquait point. J'ignore, Messieurs, s'il y en a parmi vous qui connaissent, par leur propre expérience, les agréments d'un long voyage en canot d'écorce, et le plaisir de camper, chaque soir, sur la grève hospitalière ; pour moi, je ne connais pas de mode plus charmant de voyager; je le préfère de beaucoup à celui des bateaux à vapeur et des chemins de fer ; pour ceux qui, de nos jours, veulent encore trouver un peu de poésie dans les voyages, c'est à peu près le seul qui leur reste.

Vous aimerez sans doute que je vous initie un peu sur la manière dont se font ces sortes de voyages, et pour cela j'entrerai dans quelques détails qui me paraissent nécessaires. Le matin, dès les premières lueurs de l'aurore, le guide crie de toute la force de ses poumons : *Lève, lève;* et comme tout le monde se couche habillé, on est bientôt debout. Après une courte prière, l'équipage met le canot à l'eau, le charge immédiatement, et enlève les effets du campement; tout cela dure au plus un quart d'heure ; durant ce temps, les voyageurs plient leur lit, abattent leur tente et s'embarquent, remettant à l'heure du déjeuner les soins de la toilette. Le canot, mis à l'eau le matin, n'en est plus retiré que le soir, à moins qu'il ne se rencontre quelque portage, ou qu'il ne se déclare une voie d'eau, accident qui arrive très-fréquemment. Le soir, on campe un peu avant le coucher du soleil, parce qu'il faut toujours quelque temps pour préparer le grand repas de la journée; d'ailleurs, les hommes, après quinze ou seize heures d'un travail pénible, ont besoin de repos.

Je ne connais pas de tableau plus pittoresque que celui d'un campement de voyageurs sur les bords solitaires des rivières et des lacs de l'Amérique du Nord ; bien souvent il se renouvelait devant mes yeux, et j'y trouvais toujours un charme indéfinissable.

Il est une autre émotion de l'âme, d'un ordre supérieur,

qui se fait sentir d'une manière très-vive, dans ces vastes et profondes solitudes, lorsque la nuit couvre la terre de ses ombres, c'est le Sentiment Religieux. Alors les objets, vus seulement d'une manière vague, prennent de plus grandes proportions; les forêts paraissent plus profondes ; un silence presque mystérieux règne partout; il n'est troublé que par le bruit des flots qui se brisent contre les rochers, et par ces harmonies indéfinissables que produisent les arbres lorsque le vent agite leur cime flexible. Loin de tout lieu habité, et n'étant plus distrait par la vue des ouvrages de l'homme, la présence de Dieu devient plus sensible, et la grandeur de ses œuvres frappe davantage ; aussi se sent-on pénétré de ce saint recueillement qui dispose admirablement l'âme à la prière, et lui fait oublier les petits intérêts et les joies trompeuses de ce monde.

On s'imagine généralement qu'un long voyage en canot, à travers des régions inhabitées, procure à ceux qui le font une abondante récolte de misères et de privations, et que de toutes les manières de voyager c'est la pire. C'est une erreur : je n'excepte que les vieillards, les infirmes et les femmes élevées dans les délicatesses de notre civilisation. Il est vrai que, comme l'on est le plus souvent sans abri, lorsqu'un orage vous surprend, il vous mouille jusqu'aux os, et que la réflexion du soleil ardent sur la surface de l'eau vous brûle les mains et le visage, et vous rend, en peu de jours, semblables aux Peaux-Rouges. J'avouerai aussi que les campements du soir, après une journée de pluie, sont peu confortables; qu'il arrive même quelquefois que, vous trouvant envahi par les eaux durant la nuit, votre lit se trouve tout à coup transformé en baignoire ; ce qui vous soumet à un bain forcé, jusqu'à l'heure du lever; le soin de sécher vos vêtements, vous le laissez à la chaleur du corps et aux rayons du soleil. Comme les chemins des portages, et surtout des demi-portages, ne sont pas précisément des routes royales, il faut souvent se frayer une voie à travers les broussailles qui vous mettent vos habits en lambeaux ; quelquefois le sol que vous foulez est si rocailleux, qu'il a bientôt mis vos chaussures hors de service ; ce qui

pourtant est moins désagréable que de traverser un bourbier ; ce à quoi il faut savoir pourtant se résigner de temps à autre. Je ne dissimulerai point que les lits ne sont pas toujours très-bons, et qu'on n'a pas toujours la chance de trouver près du campement un galet bien uni, ce qui en voyage est presque une bonne fortune, tant on y dort bien ; mais les inconvénients se trouvent souvent près des avantages ; comme il est difficile de fixer solidement la tente sur le roc, si, durant la nuit, il s'élève un vent un peu violent, elle est bientôt jetée à bas, et vous vous trouvez alors couché à la belle étoile.

Je vous dirai qu'on se fait à toutes ces petites misères et à bien d'autres encore ; mais ce à quoi on ne s'habitue jamais, c'est aux piqûres des maringouins et des autres insectes de la même famille qui s'acharnent pour tourmenter les pauvres voyageurs; c'est là un fléau qui quelquefois n'est pas tolérable.

En parcourant la voie que nous avons suivie, pour nous rendre à la Rivière-Rouge, on aperçoit de temps à autre quelques croix plantées sur des tertres ; ce sont des monuments funèbres qui attestent que, près de là, des voyageurs ont trouvé la mort par quelque déplorable accident ; c'est vous dire que la navigation dans ces pays n'est pas sans danger. Pour s'en faire une idée, il suffit de savoir qu'on saute plus de cinquante rapides, dont quelques-uns sont très-périlleux ; qu'en traversant les lacs nombreux que l'on rencontre sur son passage, si le vent s'élève au point de faire briser les vagues, le canot est bientôt rempli d'eau, et si vous vous trouvez éloigné du rivage, vous êtes englouti dans les flots. On sait aussi qu'il y a toujours péril à mettre la voile, et qu'enfin rien ne garantit contre le choc des souches et les aspérités des rochers qui effleurent l'eau des rivières. Cependant, avec un guide habile et prudent, on évite tous ces dangers ; pour preuve, je dirai qu'il ne m'est jamais arrivé d'accident grave, quoique j'aie fait à plusieurs reprises de longs voyages en canot, et que j'aie toujours cédé au plaisir de sauter les rapides.

Je reviens maintenant à notre itinéraire : nous avions, pour nous rendre d'abord au lac Huron, à suivre la voie tracée par

le noble et intrépide Champlain, qui, en 1615, le premier des Européens, osa, avec quelques hommes seulement, pénétrer en canot jusqu'à cette mer d'eau douce, dont les sauvages lui avaient tant parlé, en montant l'Ottawa et la Mattawan jusqu'à sa source; de là, il franchit à pied la hauteur des terres, descendit par un ruisseau jusqu'au lac Nipissing, qu'il traversa dans sa partie méridionale, pour gagner l'entrée de la Rivière-des-Français, dont les eaux mènent directement au lac Huron, où elles se déchargent. Nous avions ensuite à côtoyer, dans leur partie septentrionale, les lacs Huron et Supérieur, avant de sortir du Canada.

Les contrées baignées par les eaux de ces grands lacs rappellent de grands et précieux souvenirs. On sait que, dès l'époque de Champlain, d'intrépides Missionnaires Jésuites y pénétrèrent pour gagner à Jésus-Christ les tribus sauvages qui les habitent. Si le succès n'a pas couronné leurs efforts, personne n'ignore que ce n'est pas au défaut de vertu, de zèle et d'héroïsme qu'il faut l'attribuer. Voici l'hommage que rend Mackensie à ces Missionnaires dans son ouvrage qui a pour titre : *Tableau historique et politique du commerce des pelleteries*, et qu'il écrivait vers la fin du dernier siècle :

« Si le courage, la constance et le dévouement méritent notre admiration, certes, ils (les Jésuites) ont bien droit d'y prétendre ; il n'est point de fatigues qu'ils n'aient supportées, point de dangers qu'ils n'aient bravés pour le but que leur piété s'était proposé ! »

Il n'entre point dans mon plan de traiter, ce soir, la question des sauvages, je ne puis donc relever les erreurs nombreuses émises à leur sujet par certains écrivains qui les ont jugés sans les bien connaître, et ont trouvé très-naturel de faire la leçon aux Missionnaires qui les ont évangélisés. Je me contenterai de dire en passant que, sur ces matières, leur ignorance n'a d'égale que leur présomption.

Arrivé près de l'extrémité occidentale du lac Supérieur, pour se rendre au territoire de la baie d'Hudson, on a à franchir une chaîne de montagnes qui court à peu près du nord-est au sud-ouest. La pente du côté du Canada, sans être escar-

pée, est cependant assez rapide ; aussi c'est sur ce versant que se trouve la plus haute des chutes d'eau que l'on rencontre dans ce long voyage. Avant d'atteindre la hauteur des terres, on traverse plusieurs plateaux, qui servent comme d'étages à la montagne ; c'est sur l'un de ces plateaux que l'on rencontre le joli petit lac des Chiens, qui rappelle au souvenir les beaux lacs de Suisse, avec cette différence pourtant que les lacs de la Suisse ont comme une bordure de maisons, de vergers et de prairies, et que tout autour la vie s'y manifeste ; tandis que le lac des Chiens n'a pour cadre que des rochers et des arbres agrestes, et que sur ses bords règne le silence du tombeau.

Autrefois, on arrivait au sommet de la montagne en prenant une route par le grand portage ; aujourd'hui, et depuis assez longtemps, on a repris la voie tracée par La Vérendrye ; on y parvient, en remontant, dès son embouchure, la rivière Kaministagonia, dont le cours navigable est souvent interrompu par des cascades et des rapides. Après avoir franchi le portage des Prairies, on se trouve sur le versant occidental, que l'on descend par une pente douce jusqu'au lac Winipig, en suivant le cours des rivières dont les eaux vont se jeter dans la baie d'Hudson. Jadis, la contrée comprise entre le lac Supérieur et le lac Winipig, nourrissait largement les nombreux sauvages qui l'habitaient ; la chasse et la pêche y étaient abondantes. Le commerce des pelleteries est venu détruire en grande partie les ressources de la chasse. Les sauvages, avec cette imprévoyance qui les distingue, ont fait la guerre à tous les animaux qui avaient une fourrure, et dont la chair de plusieurs leur servait d'aliment ; et cela pour se procurer l'eau de feu, qui les abrutissait et les rendait furieux. Ainsi, en échange de riches et incalculables pelleteries, ils ont eu des boissons fortes ; et c'est pour satisfaire une passion qui, chez eux, va jusqu'à la frénésie, qu'ils se sont réduits, eux et leur postérité, à une profonde et lamentable misère. On ne saurait trop flétrir ces traiteurs avides, quelle que soit leur nationalité, qui, pour un gain sordide et presque toujours illicite, ont, à l'aide de boissons fortes, dégradé et abruti les pauvres sauvages, et les ont poussés, par cet appât irrésis-

tible, à détruire leur seule et unique ressource durant l'hiver.

Lorsque Mackenzie a traversé cette contrée, le mal était déjà beaucoup avancé ; cependant il émettait l'opinion qu'il n'y avait pas de pays qui convînt mieux aux sauvages, d'autant plus que généralement il est peu propre à la culture.

Aujourd'hui le nombre des sauvages y a diminué considérablement, et le peu qui y reste est soumis, durant l'hiver, à des jeûnes rigoureux ; il n'est même pas rare que plusieurs familles y meurent de faim. Durant l'été, ils ont la ressource du poisson, du gibier et du riz sauvage qui est connu des voyageurs sous le nom de *folle-avoine*, et qu'on trouve presque partout dans le fond des baies des lacs ; aussi quand les sauvages voient au printemps les glaces disparaître, ils se livrent à la joie ; c'est pour eux la fin d'un carême long et rigoureux. Cette contrée, du reste, à part quelques points riants, est un pays sauvage dans toute la force du mot ; la nature y paraît sombre et mélancolique, les rivières y ont un cours brisé par des chutes nombreuses, où les flots se précipitent avec fracas contre les rochers. Les fleurs y sont rares et sans parfum ; les oiseaux chanteurs ne s'y font point entendre ; ces gracieux et charmants musiciens donnent volontiers des concerts gratis, mais à condition qu'ils auront des auditeurs capables d'apprécier et de goûter leur chant ; aussi ne les voit-on que près de l'habitation de l'homme, et jamais dans ces profondes solitudes que les ours reconnaissent pour leur patrie.

Nous avons maintenant à examiner un fait qui se rattache à notre histoire, et qui, par là même, mérite notre attention.

On connaît le nom de ces hardis pionniers de la civilisation qui, les premiers, firent la découverte du Mississipi, et l'on sait l'époque précise où elle eut lieu, mais l'histoire ne nous a point transmis les noms de ceux qui, les premiers, pénétrèrent dans les régions du Nord-Ouest, en franchissant la barrière qui sépare aujourd'hui le Canada du territoire de la baie d'Hudson. Nous n'en savons pas davantage sur l'époque de cette première exploration. Cependant on peut l'assigner, sans trop s'exposer à commettre une erreur, à environ un siècle avant la cession définitive du pays aux Anglais, et l'on ne

peut douter que les premiers explorateurs de ces contrées lointaines ne soient ces Canadiens qui, sous le nom de *Coureurs de bois*, s'enfonçaient dans les forêts pour commercer avec les sauvages.

C'était des hommes pleins de courage, qui se jouaient des dangers, et dont l'esprit était avide d'aventures. Ils aimaient la vie errante des sauvages, et prenaient facilement leurs mœurs et leurs habitudes. Ayant leur point de départ des postes placés sur le bord occidental du lac Supérieur, ils s'enfonçaient dans les solitudes qui étaient devant eux, et les explorations avaient d'autant plus d'attrait pour eux, que chaque pas qu'ils faisaient en avant les menait à l'inconnu; leurs incursions étaient quelquefois si lointaines, qu'ils ne revenaient qu'après quinze mois d'absence. Il est vrai qu'ils faisaient alors de fréquentes et de longues stations parmi les sauvages, à qui les premiers ils ont appris le nom de la France.

Lorsqu'en 1733, de la Vérendrye, par les ordres du comte de Maurepas, vint prendre possession, au nom de son gouvernement, de ces vastes et lointaines régions, elles avaient été déjà visitées et parcourues par les voyageurs et les agents des Compagnies formées pour le commerce des pelleteries. Des noms historiques et français furent donnés à des lacs, à des rivières et aux forts qui furent construits jusque sur les bords de la rivière Saskatchawan. Les Anglais, selon leur habitude, ont changé tous ces noms pour leur en substituer d'autres pris dans leur langue. Je ne puis que condamner cet usage, parce qu'il fait rompre avec la tradition, et déroute les géographes et les historiens. Comme ces régions étaient riches en fourrures, leur commerce, qui avait subi un temps d'arrêt lors de la conquête, prit bientôt un développement qu'il n'avait jamais eu jusqu'alors, et y amena aussi un plus grand nombre de blancs; mais il faillit être anéanti tout à coup par un funeste projet formé par les sauvages contre la vie des blancs, et qui devait avoir son exécution en 1782. Quel était donc le motif qui portait les sauvages à vouloir exterminer tous les blancs qui se trouvaient sur leurs terres? Voici ce que Mackenzie nous apprend à ce sujet; je cite textuellement

ses paroles : « Je n'entrerai dans aucun détail sur la cause d'un projet si terrible ; mais il est indubitable qu'on doit l'imputer aux injustices et aux désordres commis par les marchands anglais. » Le complot avait été formé par les Assiniboines, les Cris et les Sauteux.

Un événement fort heureux pour les blancs vint les sauver du danger qui les menaçait. Dans l'été de 1781, une année par conséquent avant l'époque fixée pour le massacre des étrangers, un parti de guerre de la nation des Assiniboines se rendit sur les bords du Missouri pour livrer combat aux Mandanes. Mais la petite vérole avait déjà détruit une partie des ennemis qu'ils venaient combattre. Lorsque les Assiniboines arrivèrent dans un des campements qu'ils voulaient surprendre, ils ne trouvèrent plus dans les loges que quelques mourants, qui furent impitoyablement massacrés, et auxquels on enleva la chevelure et les vêtements qui les couvraient. Fiers de ces dépouilles, les Assiniboines s'en retournaient en triomphe, lorsque les premiers symptômes d'une maladie que ces sauvages ne connaissaient point encore, et qu'ils avaient prise de leurs victimes, se déclarèrent parmi eux. Presque tous succombèrent à ses atteintes, avant d'être parvenus sur leur terre. Douze seulement purent revoir leurs familles, mais ils portaient avec eux le germe de la petite vérole, qui se communiqua bientôt à leur tribu et gagna, de proche en proche, les tribus voisines. Les ravages de ce fléau terrible eurent en peu de temps réduit à un faible débris d'eux-mêmes ces Indiens si nombreux alors. Un seul fait vous donnera la mesure de cette effrayante mortalité. Sur l'angle formé par le confluent de la Rivière-Rouge et de la rivière Assiniboine s'élevaient cinq cents loges, dans lesquelles habitaient environ cinq mille personnes ; il n'en échappa que dix. Cela étonne moins, quand on sait que ces malheureux, en voyant l'éruption des boutons, ou dès qu'ils se sentaient brûlés par les ardeurs de la fièvre, couraient se jeter à l'eau, afin d'éprouver quelque soulagement. Il paraît d'ailleurs que l'expérience ne les a pas beaucoup instruits, puisque de nos jours ils observent le même usage dans des cas semblables. Je dois ajouter

que ces sauvages, vivant sans nul souci du lendemain, se trouvèrent dépourvus de toute provision au moment de la maladie ; plusieurs moururent de faim ; d'autres furent dévorés par les loups. On raconte aussi que les chiens, ne voyant plus tendre la main qui leur donnait la nourriture, et pressés par la violence de la faim, se jetèrent sur les corps inanimés de leurs maîtres.

Depuis cette époque de lugubre mémoire, la population indienne n'a pas augmenté et a laissé paisiblement les blancs habiter parmi elle.

Les hommes de race européenne, après avoir échappé, comme miraculeusement, au danger dont ils étaient menacés par les sauvages, commencèrent à se faire la guerre entre eux ; et cette guerre eut pour cause la rivalité qui existait entre la Compagnie du Nord-Ouest et celle de la baie d'Hudson. Ce serait une triste histoire à faire que celle de ces luttes durant plus de vingt ans, et qui n'ont cessé que par la fusion des deux Compagnies, qui s'opéra en 1821. Mais rassurez-vous, je ne l'entreprendrai point, ce soir surtout : du reste, elle serait d'un maigre intérêt pour vous.

Ce qui peut vous intéresser davantage, c'est le genre de vie et les habitudes des agents des Compagnies et des nombreux serviteurs qui, sous le nom générique de *voyageurs*, étaient les auxiliaires nécessaires des marchands. Tous passaient la plus grande partie de leur existence dans ces immenses et lointaines solitudes qui s'étendent du lac Supérieur à l'océan Pacifique, et n'ont pour bornes, du côté du nord, que la mer Glaciale, et au sud la ligne des Etats-Unis, située elle-même au milieu de ces déserts dans cette partie de leurs possessions. Pour avoir une idée de cette solitude, il faut savoir que, même de nos jours encore, les postes de la Compagnie se trouvent séparés, les uns des autres, par un espace d'environ cent lieues; quelquefois moins à la vérité; mais aussi quelquefois plus. Ces postes se composent d'un petit groupe de maisons en bois et de quelques hangars ; et tout autour sont parfois des champs de faible étendue, là où la culture est praticable, et au delà plus de trace d'habitation, ni de culture, jusqu'à

ce qu'on arrive à un nouveau poste. Dans ces postes habitent l'agent et les familles des serviteurs de la Compagnie; les sauvages y viennent pour leurs échanges ou pour leurs provisions de chasse une ou deux fois par an; alors il y a un peu plus de vie dans ces espèces de hameaux; après, tout rentre dans le calme ordinaire. Pour vous rendre plus sensible cette solitude, transportons-nous à trois siècles en arrière, et prenons le Canada tel qu'il était alors, c'est-à-dire avec toutes ses forêts et son sol en friche; faisons disparaître, par la pensée, les villes, les villages, les maisons et ces beaux champs couverts l'été de riches moissons; au lieu de la population originaire d'Europe, supposons qu'il n'y ait encore que les tribus aborigènes; mais beaucoup moins nombreuses, et surtout moins cruelles qu'elles n'étaient alors; supposons, en un mot, que notre pays est dans la même condition où se trouve encore aujourd'hui la baie d'Hudson, sauf la petite colonie de la Rivière-Rouge et les établissements de l'Orégon. A la place de Québec, nous trouvons un petit groupe de chétives maisons en bois, c'est un poste de traite. Pour nous diriger vers l'ouest, nous nous embarquons sur un petit canot d'écorce pour nous rendre à Hochelaga, autre poste de la Compagnie; nous mettons seulement cinq jours pour y arriver, et nous trouvons que la distance qui sépare ces deux postes est faible; si nous voulons pousser plus loin notre excursion, nous ne devons pas espérer de rencontrer la moindre trace d'habitation avant d'arriver au poste des Chaudières, à la place qu'occupe aujourd'hui Bytown. Vous avez par là, messieurs, une idée des solitudes qu'ont parcourues si longtemps nos voyageurs canadiens, et où ils ont passé la plus belle époque de leur vie; avec cette différence cependant, que, dans ce pays-ci, les magnifiques forêts qui le couvraient occupaient un sol fertile, et que la solitude y avait de la grandeur; tandis que dans les régions dont je parle, la nature y paraît avare de ses dons; les arbres y sont généralement rabougris et la terre peu fertile, surtout au delà du cinquante-quatrième degré de latitude; et lors même qu'à cette latitude la terre serait très-fertile, les gelées n'y permettraient point généralement la culture du blé

et de bien d'autres produits regardés comme nécessaires à l'alimentation de l'homme civilisé.

Les blancs qui vivaient dans ces régions, si éloignés de tout centre d'habitation et de pays cultivés, pouvaient facilement se croire séparés du monde. Et ils en étaient séparés, en effet, par les mœurs, par les habitudes et surtout par les pratiques de la Religion. Durant près d'un siècle, sinon davantage, il n'y a eu dans cette contrée aussi vaste que l'Europe, ni temple, ni autel, ni prêtre ; et cependant elle était alors habitée par un nombre très-considérable de Canadiens français, employés ou agents des Compagnies de traite, qui tous, dès leur enfance, et jusqu'au moment de leur départ, avaient été formés aux douces et salutaires pratiques de la Religion. La dernière Eglise qu'ils visitaient en montant, était celle de Sainte-Anne, au bout de l'Isle ; ils y venaient prier, y faire leur offrande, et pour un grand nombre, ils mouraient avant d'avoir revu une autre Eglise.

Vous comprenez assez que ces pauvres jeunes gens, privés de tout secours religieux, dans les pays d'en haut, et n'ayant souvent sous les yeux que de très-mauvais exemples, ont dû, dans leur conduite, oublier quelquefois les préceptes de morale que leur mère leur avait d'abord appris, et qui, plus tard, leur avaient été enseignés par leurs Curés. Il est à désirer, pour l'honneur de beaucoup de personnages, qu'on n'écrive jamais un livre qui aurait pour titre : *Mystères du Nord-Ouest* ; sans rien donner à la fiction, la réalité seule serait abominable. Ne craignez pas que je vienne ici soulever un voile qui, dans l'intérêt des bonnes mœurs, doit être toujours fermé ; à ceux qui par leurs exemples et leurs discours ont travaillé à semer la corruption, nous leur ferons l'aumône du silence. Il est des traits de mœurs, pourtant, qu'on peut faire connaître sans danger ; je puis donc vous les citer.

Un grand nombre de blancs, voulant s'établir, ou demeurer, pour un temps indéfini, dans ces contrées, avaient pris des femmes, et s'étaient conformés, pour le mariage, aux usages des sauvages, c'est-à-dire qu'ils achetaient leurs épouses. Leur prix, si nous en jugeons d'après nos idées, n'était pas

considérable ; c'était pour trois chiens qu'ils les avaient. N'oublions pas, cependant, que trois chiens, pour ce pays, c'est un trésor, et qu'en les livrant ils donnaient ordinairement tout ce qu'ils possédaient. Vous savez que, dans le Nord, le chien remplace le cheval, et que ce n'est qu'avec son secours qu'on peut voyager en hiver ; aussi y a-t-il plus de valeur que partout ailleurs, et c'est aussi là qu'il a le plus à souffrir ; car, en échange de beaucoup de fatigues, il ne reçoit guère que des coups de fouet. Après avoir tiré toute la journée, et à jeun, une pesante charge, on ne lui donne le soir qu'une chétive ration.

L'usage du divorce avait été aussi adopté et n'avait point d'autre loi que le caprice des maris, qui, en outre, s'étaient encore adjugé le droit de vendre leurs femmes pour un bien inférieur à celui qu'ils avaient d'abord donné en les achetant; souvent un calumet, un peu de tabac, était le prix auquel ils livraient ces pauvres créatures ; quelquefois, ces malheureuses servaient même d'enjeu dans une partie de cartes, ou dans un pari quelconque, et étaient livrées, sans contestation, comme épouse, au gagnant, quel qu'il fût d'ailleurs. Le sens moral avait été profondément perverti chez un grand nombre, et cela ne doit pas vous étonner, nous avons dit qu'ils étaient sans prêtres et par conséquent sans pratique et sans enseignement religieux.

Il est temps que nous arrivions à la Rivière-Rouge, qui est le but de notre voyage. Vous avez même dû trouver que je vous arrêtais beaucoup trop en chemin. Pourtant, il faut vous rappeler que j'ai mis deux mois avant d'y entrer, et que vous arrivez en moins d'une heure, et encore sans avoir couru aucun danger, et à l'abri des intempéries des saisons, ce qui évidemment est un progrès.

Nous étions parvenus à l'entrée du lac Winipig, nom qui signifie *Eau sale*, dans la langue des Sauteux : pour atteindre l'embouchure de la Rivière-Rouge on coupe ce lac, dans son extrémité méridionale, l'espace de dix-huit lieues, et l'on se trouve dans une région dont l'aspect diffère totalement de celle que l'on vient de traverser ; c'est un changement complet de

tableau. Le pays, de sombre, d'inculte et de montagneux qu'il était, devient riant et fertile et l'horizon y est sans bornes. A mesure que l'on remonte la Rivière-Rouge, dont le cours est fort tranquille et les bords assez agréables, on voit çà et là s'élever sur les deux rives, de petites maisons blanches dont la rencontre fait éprouver au cœur une douce satisfaction de joie. Quand on a passé soixante jours dans la solitude des bois, la vue de ces maisons habitées, et près desquelles paissent, dans des champs cultivés, des troupeaux d'animaux domestiques, vous fait rentrer dans la vie réelle, et produit dans le cœur les mêmes sentiments qu'on éprouve lorsque, après une longue absence, on voit le pays qui nous a vus naître et où se sont passées les heureuses années de notre enfance.

Après dix-huit lieues d'une charmante navigation, au détour d'une anse de la rivière, on découvre tout à coup les deux clochers de la Cathédrale ; l'on est arrivé au centre de la colonie. Avant de vous parler de cet établissement, je veux vous faire faire connaissance avec ce pays lointain, et vous dire par qui il était habité avant que les blancs vinssent s'y fixer. La Rivière-Rouge se trouve comme à l'entrée de cette immense prairie qui s'étend à l'occident jusqu'aux montagnes Rocheuses; au nord, elle dépasse le cours de la Saskatchawan, et au midi, elle va au delà du Missouri ; c'est comme une vaste mer ; la vue n'y est bornée que par de rares bouquets de bois, qui apparaissent çà et là, semblables à des îles. Elle est coupée par plusieurs cours d'eau à pente insensible qui coulent dans un lit vaseux, entre une double lisière d'arbres. Ces rivières ont un cours extrêmement sinueux ; elles serpentent à travers ces immenses prairies, comme de gigantesques boas. L'aspect des prairies n'a point cette monotonie qu'on serait porté à leur prêter ; plus que l'Océan, elle présente dans son uniformité une certaine variété. Le sol, qui presque partout est riche, du moins à sa surface, n'est point plat; des buttes nombreuses s'y rencontrent ainsi que de nombreux coteaux et de pittoresques vallons ; elle a des collines et des lacs très-gracieux, en un mot, tout ce qui embellit la nature. Vers le mois de juin, cet immense tapis de verdure se couvre de fleurs qui varient

selon les diverses époques de l'été, et selon aussi les zones où elles éclosent. En automne, on jouit d'un autre spectacle ; lorsque les pluies n'ont point détrempé les herbes sèches qui couvrent la prairie, la moindre étincelle suffit pour les enflammer ; si alors l'air est agité par le vent, le feu se communique avec une effrayante rapidité et parcourt ainsi quelquefois plus de cent lieues d'étendue. Le jour, on n'aperçoit qu'une immense traînée de fumée; mais la nuit, le tableau change d'aspect, la lueur sinistre des flammes occupe toute une partie de l'horizon ; je ne connais point de spectacle plus émouvant et plus lugubre ; c'est magnifique à contempler, surtout lorsqu'on n'a rien à craindre du feu. Je dois vous dire que le danger est rare. Sur les terrains élevés, on ne trouve que du gazon, et lors même qu'il brûle, on peut y passer impunément à cheval ou en voiture, on n'y éprouve point d'autre mal que celui d'être aveuglé par la fumée. Dans les bas-fonds, il n'en est pas ainsi, les petits arbustes et les joncs qui y croissent en abondance, offrent au feu un aliment actif et très-dangereux; mais alors, pour échapper au péril, on prend un moyen très-simple, on met le feu devant soi; le même vent qui, derrière vous, vous porte l'incendie, pousse les flammes sur votre chemin et consume tout ce qui est combustible, vous avancez sur un sol couvert de cendres ; mais vous laissez un terrain où le feu qui vous poursuit sera forcé de s'arrêter, faute d'aliments. L'application du principe des homœopathes : *Similia similibus curantur*, ne peut jamais avoir un résultat plus certain.

Du reste, ces incendies sont toujours limités ; si jamais ils pouvaient devenir généraux, ils causeraient la ruine des tribus sauvages qui habitent ces lieux, en faisant disparaître pour toujours des prairies les animaux innombrables qui y paissent.

Mais revenons à cette partiede la contrée qui est arrosée par la Rivière-Rouge pour en connaître l'histoire. Vous comprenez qu'on ne peut la faire remonter à un temps bien reculé ; les documents écrits, comme la tradition orale, manquent complétement sur ce sujet; du moins, je n'en ai point découvert. On sait seulement qu'elle était habitée par les Sioux, et que les Assiniboines, autre tribu de la même nation, occupaient les

terres arrosées par la rivière qui porte leur nom, et qui se jette dans la Rivière-Rouge, à dix-huit lieues de son embouchure, La division se mit par la suite entre ces deux peuples; les Assiniboines appelèrent à leur secours les Cris qui habitaient les bords du lac des Bois; aidés de ces puissants alliés, les Assiniboines triomphèrent de leurs ennemis, et le pays qui avait été forcément abandonné par les Sioux, devint, quelque temps après, le domaine des Cris; depuis des mariages réciproques entre les deux nations victorieuses, cimentèrent une union qui ne s'est jamais rompue. Ces lieux ont été aussi le théâtre de nombreux combats entre les Sioux et les Sauteux, alliés naturels des Cris, et la Rivière-Rouge doit son nom à l'un des plus sanglants qui se donna sur les bords du lac Rouge; le sang ayant rougi ses eaux, ils désignèrent sous le nom d'*Eau ensanglantée* (Miskouagami), le lac et la rivière qui y prend une de ses principales sources, nom que les Français ont traduit par lac Rouge et Rivière-Rouge. L'arrivée des blancs, et surtout la fondation de la colonie qui s'y est établie, a ralenti cette fureur des combats, parmi ces nations sauvages. Ce fut vers la fin du siècle dernier que des Canadiens, ayant quitté le service des compagnies de traite, vinrent s'établir dans cette contrée, après y avoir épousé des femmes indiennes; leur exemple fut imité par quelques hardis trappeurs et bientôt un noyau de population, en partie d'origine européenne, se trouva réuni à la Fourche, nom que l'on donne au confluent des deux rivières. L'existence de ces nouveaux venus différait peu de celle des sauvages; comme eux ils vivaient du produit de la chasse et de la pêche : durant l'hiver, ils allaient camper dans les prairies, où le buffle leur fournissait une abondante et riche nourriture; au printemps, ils revenaient sur les bords de la Rivière-Rouge, dont les eaux fourmillent de poissons; le gibier y était d'ailleurs nombreux et facile à tuer. Ils n'avaient point d'autre habitation que des loges faites en peaux d'orignal ou de biche.

Cet état de choses dura jusqu'en 1811. A cette époque, lord Selkirk forma le projet de fonder une colonie au centre des possessions britanniques de l'Amérique du Nord, et il choisit

les lieux qu'occupait déjà cette population à demi nomade, dont je viens de vous parler. En fondant sur les bords de la Rivière-Rouge une colonie, lord Selkirk, qui était un des principaux actionnaires de l'Honorable Compagnie de la baie d'Hudson, avait premièrement en vue de créer un centre d'opérations pour combattre et expulser ensuite du pays la Compagnie rivale, celle du Nord-Ouest ; et c'est pour cette fin qu'une compagnie du régiment de Meuron y fut envoyée.

Il voulait aussi retirer du pays les ressources qu'il pouvait fournir, et qu'on ne pouvait importer qu'à grands frais et en quantité très-insuffisante, à cause des distances d'où il fallait les tirer, et à cause aussi de la difficulté des transports ; c'est pour cet objet qu'il y envoya plusieurs familles de cultivateurs écossais ; quelques Canadiens, attirés par des promesses avantageuses, s'y rendirent aussi, et vinrent grossir le nombre de leurs compatriotes qui se trouvaient déjà sur les lieux.

La culture du sol commença alors, mais sur une bien faible échelle ; plusieurs fois, durant les premières années, les espérances des cultivateurs furent trompées, tantôt par les gelées tardives, tantôt par le fléau des sauterelles qui détruisaient tout. Comme tout le grain avait été confié à la terre, il fallait, pour avoir des semences, aller les chercher à des distances très-considérables, et ce n'était par conséquent qu'en faible quantité qu'on pouvait se les procurer. On se mit également alors à élever des maisons dont le bois fournissait tous les matériaux ; mais l'élément nécessaire pour donner la vie à toute nouvelle colonie, et lui assurer même la prospérité matérielle, manquait à ce nouvel établissement ; aucun Prêtre n'avait encore pénétré dans cette contrée pour y porter les bienfaits de la Religion ; il est vrai que le P. Arneau, de la Compagnie de Jésus, avait, en 1736, essayé de s'y rendre ; mais, ayant été rencontré dans le lac des Bois par un parti de guerre de la tribu des Sioux, il fut massacré, ainsi que ses compagnons, dans une petite île de ce lac, que j'ai visitée plusieurs fois, non sans éprouver une vive émotion.

Lord Selkirk avait compris qu'il est impossible de fonder une colonie sans que la Religion préside à sa naissance et aide

à son développement comme à sa stabilité ; aussi s'adressa-t-il à l'Evêque de Québec, pour qu'il voulût bien procurer des Missionnaires à la population de la Rivière-Rouge. Mgr Plessis, qui occupait alors le Siége épiscopal de cette ville, saisit avec empressement l'occasion heureuse que la Providence lui envoyait pour faire annoncer l'Evangile dans cette partie de son immense Diocèse, et en 1818, M. Provencher y fut envoyé comme chef de la Mission avec le titre de Vicaire général ; M. Dumoulin lui fut adjoint pour partager ses travaux. Partis de Montréal, le 19 de mai, par la voie des Canots, ils n'arrivèrent que deux mois après à leur destination. Ils trouvèrent un peuple chez qui la foi et les mœurs laissaient beaucoup à désirer, mais qui heureusement n'avait pas été atteint par l'esprit d'impiété. La vue des Prêtres canadiens rappela aux colons le souvenir du pays natal, les instructions qu'ils y avaient reçues et les leçons de leurs mères. Les deux Missionnaires furent salués comme les envoyés de Dieu. Les femmes et les enfants, qui n'avaient jamais vu de Prêtres, mais qui souvent en avaient entendu parler, ne leur témoignèrent pas moins de vénération. Aussi, bientôt la colonie changea de face, grâce au zèle, à la piété et au dévouement des deux Missionnaires qui avaient été appelés à l'évangéliser. J'ai habité cinq ans au milieu de cette bonne et intéressante population catholique de la Rivière-Rouge ; je dois donc la connaître assez. Eh bien ! je déclare qu'elle est une des plus morales et des plus religieuses que j'aie jamais rencontrées. Cependant tout n'est point perfection : ils participent, comme tous les peuples, à certaines misères qui sont inhérentes à la pauvre humanité déchue.

La plupart des habitants de la Rivière-Rouge sont métis ; les deux tiers au moins, et c'est de ceux-là que je parlerai, sont issus de pères canadiens et de mères indiennes des tribus des Cris et des Sauteux. On remarque dans leur caractère beaucoup de douceur unie à beaucoup d'inconstance ; ils ont hérité, de leurs mères, cette imprévoyance des besoins de la vie qui distingue à un si haut degré les sauvages de ces contrées.

Pour le physique, à la troisième génération le type indien a à peu près disparu, du moins quant au teint et à certains traits caractéristiques du visage ; mais, sous le rapport moral, la progression ne suit pas une marche aussi rapide. Ils sont naturellement généreux ; aussi l'hospitalité la plus cordiale est-elle pratiquée chez eux. Aujourd'hui la jeune génération reçoit l'éducation des Frères de la Doctrine chrétienne et des Sœurs grises. Je suis convaincu qu'elle produira chez ses enfants les plus heureux résultats, sous le rapport religieux ; je crois cependant que les jeunes métis, au sortir de l'école, préféreront toujours les voyages à l'étude et un fusil à un livre.

Mgr Provencher, de sainte mémoire, avec un dévouement et une constance qui ne s'est jamais démentie, avait essayé de soumettre quelques enfants à un cours d'études qu'il faisait lui-même ; il espérait recruter quelques Prêtres parmi eux ; tous ont trompé ses espérances.

Puisque j'en suis à la peinture des mœurs, je dirai quelques mots du costume. Les hommes portent celui de nos habitants à quelque chose près ; celui des femmes diffère davantage : c'est un mélange du costume des Indiennes et des femmes civilisées, non point tel qu'il se porte aujourd'hui, dans nos villes surtout, mais tel qu'il était dans nos campagnes il y a, je suppose, un demi-siècle. Leurs cheveux tombent sur leurs épaules en deux tresses natées ; elles ont pour ornement de tête un mouchoir de soie ou de coton qui se noue sous leur menton ; leur robe d'indienne est simple et très-décente ; elles portent, en outre, un tablier dont la couleur diffère de la robe, et qui chez elles est un complément nécessaire à la toilette. Elles ont pour chaussures des souliers en chamois, artistement travaillés, sur lesquels viennent reposer de riches mitasses garnies de rassades blanches. Quand elles sortent en hiver, elles se drapent, comme les Iroquoises, d'une converture en laine ; en été, le châle remplace la couverture, mais il est porté de la même manière. L'ensemble du costume plaît par sa simplicité et sa convenance. J'oubliais le plus bel ornement des filles catholiques métisses : c'est leur rare modestie ; on voit généralement sur leur figure la can-

deur de l'enfance unie à la pudeur des vierges ; et j'espère qu'elles ne perdront jamais ce précieux ornement tant qu'elles conserveront leur aimable simplicité.

Leur costume ne varie jamais ; les modes importées par les Anglaises ne les tentent point ; elles ont le bon esprit de croire que lorsqu'un costume sied bien, il n'y a nulle raison d'en changer pour en prendre un autre ; s'il y a une tyrannie dont elles soient délivrées, c'est bien celle des modes. On peut diviser les habitants de la colonie en deux classes ; je ne parle pas ici des employés de la Compagnie, ni des anciens bourgeois qui, après s'être retirés du service, vivent en rentiers ; parmi les habitants, les uns cultivent la terre ou exercent divers métiers, et les autres font la chasse. Les premiers s'adonnent à peu près aux mêmes travaux que nos cultivateurs du bas Canada, et leurs femmes fabriquent dans les maisons des flanelles et des draps pour l'usage de la famille. Aux douceurs de la vie agricole, d'autres préfèrent la vie errante dans les prairies ; ceux-là vivent de la chasse du buffle qu'ils font au printemps et en automne, chasse qui demande une grande adresse et beaucoup de bravoure. Ils partent ordinairement en deux caravanes, et amènent avec eux leurs femmes et leurs enfants, dont les services leur sont indispensables ; car c'est aux femmes qu'est dévolu le travail de préparer les viandes, travail rebutant, long et pénible. Je ferai une remarque : les métis, dans la colonie, sont des maris assez débonnaires ; mais dans la prairie, lorsqu'ils rentrent dans la vie sauvage, ils reprennent en partie l'autorité despotique que les Indiens exercent envers leurs femmes, non pour maltraiter leurs épouses, mais pour leur laisser le plus gros de la fatigue.

Un métis, du nom de Michel Monnet, se trouvant isolé et poursuivi par un buffle, essaya de se dérober au danger par la fuite ; mais comme il était monté sur un cheval peu vigoureux, l'animal l'eut bientôt atteint, et d'un coup de corne éventra le cheval et lança le cavalier à quelques pas sur le sol, où, dans sa chute, il se foula une jambe. Prévoyant ce qui allait bientôt lui arriver, il se coucha à l'instant à plat ventre et fit le mort. Le buffle, qui pensait probablement à cette vérité,

que les apparences sont souvent trompeuses, s'approcha de notre homme, vint flairer autour de sa tête assez longtemps pour s'assurer du fait; mais, comme vous le comprenez assez, le pauvre métis retint si bien son souffle et fit si bien le mort, qu'il parvint, malgré cet examen redoutable, à tromper son ennemi. Alors celui-ci changea de tactique, il frappa à coups redoublés et lourdement Michel Monnet entre les deux épaules avec son mufle, espérant que quelque soubresaut trahirait sa victime, ou qu'un soupir arraché à la douleur pourrait s'arracher de sa poitrine et constater la vie; mais cette épreuve ne réussit pas mieux au féroce animal que la première. Alors, il s'en éloigna lentement; mais il paraît qu'il conservait encore des doutes, car de temps en temps il se retournait pour s'assurer si l'homme n'avait pas bougé; celui-ci, qui savait qu'il n'était pas encore hors de tout danger, continuait toujours à faire le mort. Quand il vit que le buffle était déjà très-loin, et que depuis longtemps il ne tournait plus la tête de son côté, il crut qu'il pouvait impunément se lever avec l'espoir de pouvoir se traîner jusqu'au camp; mais au moment même où il se dressait sur ses genoux, le buffle tournait une dernière fois la tête pour l'examiner et acquérait alors la certitude qu'il avait été dupé; aussi devint-il furieux et s'avança rapidement vers le malheureux métis pour l'immoler à sa rage. Mais la Providence, qu'il avait invoquée, veillait sur lui. Deux chasseurs, le fusil chargé, suivaient depuis quelque temps, de loin, les manœuvres du buffle qui, étant préoccupé de sa vengeance, ne les avait point aperçus. Au moment où ils virent qu'il se précipitait sur leur compagnon, ils lancèrent vers lui leurs chevaux, et comme ils étaient montés sur des coursiers rapides, ils l'eurent bientôt atteint; deux balles logées dans son cœur l'abattirent et lui enlevèrent pour toujours le désir de la vengeance. Ce fait m'avait été raconté par un grand nombre de personnes; je voulus aller à la source, j'interrogeai Michel Monnet lui-même, et c'est le récit sorti de sa bouche que je viens de vous donner. La morale qu'il tirait de ce fait est : que les bêtes ne sont pas aussi bêtes qu'on le pense. Vous croirez peut-être que cette aventure l'a dégoûté pour

toujours de la chasse aux buffles, eh bien ! non, dès que sa jambe a été guérie, il y est retourné.

J'aurais encore bien d'autres choses à vous dire sur la colonie de la Rivière-Rouge, car je sens que mon travail est très-incomplet, mais il faut savoir se borner ; d'ailleurs je ne dois point trop abuser de votre bienveillance à m'écouter. Je finis par une réflexion : aujourd'hui, on s'occupe beaucoup de l'avenir de cette lointaine contrée ; on a écrit même, sur sa prospérité future et sur les richesses qu'elle pouvait fournir, des articles empreints de beaucoup d'exagération. Si j'osais émettre une opinion, elle ne serait point tout à fait conforme à ceux qui prétendent que la colonie de la Rivière-Rouge est le berceau d'un vaste empire, ou, si l'on veut, d'une riche et populeuse province. Pourtant, comme de nos jours les calculs qui paraissent les mieux fondés sont souvent déjoués par l'expérience, il faut être modeste dans ses prévisions, et ne pas risquer un jugement qui, plus tard, pourra recevoir des faits un éclatant démenti.

AUBERT, O. M. I.

VOYAGE A LA RIVIÈRE-ROUGE EN 1862.

Rapprochons les détails suivants de ceux qui précèdent ; les contrastes ressortiront mieux. Vingt jours suffisent pour parcourir l'espace que l'on ne franchissait que dans deux mois ; l'Évangile a pris des ailes de feu. Voici la lettre du R. P. PETITOT :

Saint-Boniface, le 29 mai 1862.

Parti de Montréal avec Mgr TACHÉ et un Prêtre du Mans, le lundi 5 du courant, je suis arrivé à Saint-Boniface lundi dernier 26, après un très-beau voyage ; de Montréal au Mississipi, nous l'avons effectué en chemin de fer, visitant sur notre passage les grands lacs Ontario, Erié, Huron, Michigan, traversant le Saint-Laurent, l'Ottowa, et d'autres grandes rivières. Tout ce pays est presque aussi avancé dans la civilisation que

notre vieille Europe ; on rencontre des villages sur toute la ligne du chemin de fer ; nous nous sommes arrêtés dans quelques grandes et belles villes, telles que Toronto, Détroit, Chicago, où nous avons couché dans des hôtels splendides. Le temps nous a toujours favorisés ; le climat est si doux, la chaleur déjà si forte, que la végétation nous a semblé plus avancée qu'en France. De belles forêts d'érables et de peupliers, des prairies naturelles bornées au loin par les bois, se montrent de chaque côté de la voie ferrée, comblant les intervalles qui séparent les villages. Ceux-ci ont des noms assez curieux, et j'ai été étonné de trouver, en Amérique, Saint-Pétersbourg, Hambourg, Paris, Londres, et même, comme vous le verrez plus loin, Marseille elle-même. Vous voyez que je suis encore en Europe. On voyage ici avec beaucoup plus d'agrément que dans l'Europe ; je vous ai déjà entretenu des waggons américains ; on y trouve des lits très-commodes, un cabinet de toilette, une fontaine, etc. Un peu avant d'arriver au Mississipi, nous avons rencontré des sauvages sur les bords de la rivière Wisconsin, dans l'Etat de ce nom. Armés d'arcs et de flèches, et laids à faire peur, ils marchaient les uns derrière les autres au nombre de cinq à six , regardant avec étonnement la puissante et curieuse maison ambulante que les blancs lancent sur les terres où jadis ils régnaient en maîtres. Ceux-ci sont de la nation des *Puants*. J'en ai rencontré plusieurs autres dans les rues de la *Crosse*, petite ville, française autrefois, maintenant anglaise, et sise sur les bords du Mississipi. Nous avons quitté le chemin de fer dans cette ville, après y avoir passé trois jours, et nous nous sommes embarqués sur l'un des steamboats qui font le service de la Crosse à Saint-Paul sur le Mississipi. A l'inverse de ceux qui naviguent sur mer, les bateaux à vapeur du Mississipi calent très-peu d'eau et s'élèvent, au contraire, de plusieurs mètres au-dessus de sa surface ; ce sont de véritables édifices à plusieurs étages, ornés de galeries extérieures, et terminés par une immense plate-forme. Ils sont à roues ordinairement, mais plusieurs n'en ont qu'une seule placée à l'arrière ; en ce cas, le même a deux gouvernails placés de côté et d'autre.

On ne peut rien voir de comparable au Mississipi ; ses rives bordées d'épaisses forêts, la largeur de son lit, les collines dentelées, arrondies ou festonnées, qui le bordent de distance en distance, les lacs qu'il traverse, offrent un panorama magnifique, qui change à chaque détour du fleuve. Considérant un si beau pays, je ne pouvais m'empêcher de m'attrister en pensant qu'il appartenait autrefois à la France, et qu'il est aujourd'hui, par la seule faute de nos gouvernements, entre les mains des Américains et des Anglais. La vallée du Mississipi, appelée autrefois Louisiane, forme aujourd'hui cinq à six Etats, dont les deux que j'ai parcourus s'appellent, l'un Wisconsin, l'autre Minesota.

Vendredi 9 mai, à quatre heures de l'après-midi, nous atteignîmes Saint-Paul, capitale de ce dernier Etat, et située aussi sur le Mississipi. Cette ville qui, en 1848, ne comptait que cinq à six mille habitants, en a aujourd'hui quinze mille, dont le tiers sont des catholiques canadiens ou irlandais qui y ont deux Eglises et un Evêché fort beau, où nous logeâmes pendant les cinq jours que nous passâmes dans cette ville. Mgr Grace, Dominicain américain, et Evêque de Saint-Paul, nous y reçut avec une bonté toute particulière. Nous dînâmes tous les jours à sa table et en fûmes comblés d'amitiés. Je chantai ici la Grand'Messe devant lui et Mgr Taché. Le mercredi 14 mai, nous sommes partis de Saint-Paul en *stage* ; tel est le nom qu'on donne aux diligences qui font le service des grandes prairies américaines, ces immenses déserts où l'on ne rencontre pas un seul arbre, et que l'on peut appeler des mers, des océans de verdure. Ces voitures sont de grands chars non suspendus, recouverts d'une capote de toile blanche, qui protége à peine du vent et de la pluie, et traînés par quatre beaux et vigoureux chevaux. Nous sommes demeurés enfermés pendant cinq jours dans ces véhicules incommodes, et avons traversé tout l'immense territoire des Sioux sans rencontrer un seul de ces sauvages.

A Saint Antoine, petite ville, distante de Saint-Paul de deux à trois lieues, je jouai piteusement le rôle que nombre d'Anglais jouent en France, c'est-à-dire que je fis un coq-à-l'âne

impayable et en pleine table d'hôte. Le garçon m'ayant demandé en anglais ce que je désirais, la langue me tourna et je répondis : *Give me peace of steamboat* pour *peace of beefsteak*, « Donnez-moi un morceau de bateau à vapeur. » Je vous laisse à penser si l'on dut rire, et si je m'en donnai moi-même.

Pendant toute cette journée, notre *stage* longea le Mississipi, profondément encaissé et voilé par les bois. Tout autour de nous s'étendait la prairie roulante, accidentée et verdoyante, parsemée de nombreux lacs où le rat musqué fait son nid dans les roseaux, et que recouvrent des bandes de canards. C'est vers le soir de cette journée que nous rencontrâmes sur notre chemin la ville de Marseille; non la ville actuelle, peuplée et civilisée, mais la Marseille antique, à l'époque où elle ne comptait encore qu'une seule maison ; car c'est à quoi se borne pour le moment la Marseille de la prairie et des rives du Mississipi ; une seule cabane en troncs d'arbres, habitée par un Français canadien, d'origine marseillaise sans doute.

Après avoir traversé le fleuve, nous continuâmes notre route du côté opposé, et quittâmes les bords du Mississipi pour nous enfoncer dans les grandes prairies plates, dont la surface verte et immense, coupée de nombreux lacs, n'est bornée que par l'horizon. De temps en temps, nous rencontrions sur notre chemin des cabanes en planches, quelques rares villages catholiques, presque tous composés d'Allemands ou d'Alsaciens. Tous les soirs, à huit heures, le *stage* s'arrêtait devant une auberge, simple cabane en troncs d'arbres, où nous trouvions un souper très-copieux, et un lit en peaux de buffles. Rien de plus curieux que le repas américain. Il est du bon ton ici de charger son assiette de tout ce qu'elle peut contenir, et des mets les plus incompatibles en apparence. C'est ainsi que j'ai vu sur mon assiette, aussi large qu'un plat à barbe, du jambon, du porc, du veau, du beurre, de la choucroûte, des patates, de la confiture d'attocat, de la mélasse; pour boisson, du café ou du thé sans sucre, ou du lait froid, ou simplement de l'eau. Il n'y a guère qu'en France où l'on boit du vin; je n'en ai bu qu'une fois depuis que je suis en Amérique.

Ici, il n'y a de distinction pour personne à table comme

ailleurs, les valets mangent avec les maîtres, les ouvriers avec les milords. On donne aussi le nom de *monsieur* ou de *mademoiselle* aux serviteurs, tandis que l'on n'appelle que *sir* ou plus simplement *bishop* tout court, les Evêques. Chose singulière ! ce titre de *sir* ou *monsieur*, ils le donnent aussi à leurs chevaux et à leurs chiens. *Go on, sir, go on, sir Arthur, sir John*, crient continuellement les cochers : « Marchez, monsieur ; marchez, monsieur Arthur, monsieur Jean ! » Ainsi donc, en Amérique, bêtes et gens sont sur le même pied ; et les chevaux y sont traités comme des seigneurs, ou les seigneurs comme des chevaux, ceci soit dit en plaisantant.

Nous rencontrions quelquefois sur notre passage des villages portant de singuliers noms ; tel est celui de *Pomme de terre*, donné à un groupe de maisonnettes au bord d'un lac.

Après cinq jours de voyage dans ces immenses déserts, nous arrivâmes à Georges-Town, au bord de la Rivière-Rouge du Nord. Grâces à Dieu, nous n'étions plus qu'à cent lieues de Saint-Boniface ; mais ces lieues, nous ne mîmes pas moins d'une semaine à les franchir, tant la rivière est tortueuse, et tant les arrêts sont fréquents. Nous logeâmes au fort Georges-Town, chez M. Muray, agent de la Compagnie de la baie d'Hudson, et protestant de la secte presbytérienne. Ce monsieur, ainsi que toute sa famille, se montra plein de prévenance pour Monseigneur et pour nous. Il pria même Monseigneur de dire les Prières du soir et de bénir la table, et nous fûmes témoins du spectacle qu'offrit un Evêque catholique invoquant à haute voix et au nom d'une famille protestante les bénédictions de Dieu et de la Sainte-Vierge sur cette même famille.

Les bois qui bordent la rivière en cet endroit sont pleins d'écureuils auxquels les enfants font la chasse à coups de flèches. Ils sont presque aussi communs que les rats ; comme eux, ils se faufilent dans les maisons, habitent dans les basses-cours, parmi les bestiaux. Les couleuvres y sont aussi très-communes, mais très-inoffensives.

Bien que le bateau fût équipé par des protestants, et que tous les passagers le fussent aussi, nous y avons été comblés

d'égards et de respect. Chose singulière! ces gens estiment singulièrement les prêtres catholiques, tandis qu'ils méprisent leurs propres ministres. Le cinquième jour après notre départ se trouvant le jour de la fête de la reine Victoria, on invita Monseigneur à présider le banquet qui eut lieu à cette occasion, et nous eûmes aussi les premières places. Après le dîner, on porta force *toasts* accompagnés des chants du *God save the queen,* et de *hourras* prolongés. Un de ces *toasts* fut adressé à Monseigneur et aux Missionnaires; Notre saint Évêque y répondit par un discours en anglais qui fut accueilli d'un tonnerre d'applaudissements à coups de talons. Il va sans dire que toutes ces *santés* consistaient en belle eau de fontaine, et que les verres étaient toujours pleins.

Vers le sixième jour de notre voyage sur la Rivière-Rouge, nous commençâmes de nouveau à apercevoir les prairies que les forêts de la rive nous avaient longtemps dérobées; et dimanche dernier, nous accostâmes le rivage du territoire des Sioux, où le capitaine devait recevoir la visite des sauvages Chippeways. Nous les vîmes bientôt arriver en foule, au nombre d'une centaine, nous saluant à coups de fusil, et faisant mille démonstrations. Les hommes avaient revêtu leur grand costume de guerre; ils avaient le visage barbouillé de vermillon, rayé de noir et de blanc, les cheveux hérissés ou pendants sur les yeux en longues tresses auxquelles étaient attachés des plaques de cuivre et mille brimborions. Quelques-uns portaient des plumes dans les cheveux, tous avaient des guêtres en peau de cerf, des mocassins, ou souliers, mais en même étoffe, et un brayet de couleur voyante. Le grand chef, nommé *l'Or Jaune,* était un vieillard d'une figure grotesque et laide à faire peur; seul parmi tous les guerriers, il ne portait aucun ornement. Il se trouvait parmi eux un grand nombre de femmes, dont une toute jeune portait sur ses épaules un petit nourrisson attaché sur sa planche comme une petite momie. De cette affreuse et pauvre petite créature, dont la tête ronde et inerte se balançait à droite et à gauche, on aurait dit une de ces grosses et vilaines chenilles qui sortent de temps en temps de leur cocon leur tête noire, qu'elles

promènent de côté et d'autre d'un air inquiet et hébété.

Après qu'ils eurent tenu un petit conseil en fumant leurs pipes, et que le capitaine leur eut donné deux petits barils de whisky, nous quittâmes cette horde enluminée, plus semblable à des fous en mascarade qu'à des hommes doués de raison. Ces sauvages sont encore infidèles.

Le lendemain enfin, lundi 26, nous arrivions à Saint-Boniface au milieu des cris d'enthousiasme et des coups de fusil des habitants agenouillés sur le rivage pour recevoir la bénédiction de leur Pasteur bien-aimé. Le retour de Monseigneur a ressemblé à un triomphe. A peine a-t-il touché le rivage, que la foule des métis et des Irlandais catholiques s'est ébranlée et a accouru au-devant de lui, tandis que tous les passagers du steamboat lui souhaitaient mille prospérités. Combien de larmes coulèrent dans cette circonstance! Combien de cœurs se sentirent attendris et émus! Combien les Protestants durent être étonnés de voir dans les Catholiques tant de charité, tant d'affection fraternelle!

PETITOT, O. M. I.

LA RIVIÈRE-ROUGE.

Je veux mentionner deux ou trois petits incidents de notre voyage qui ont servi à y répandre un certain charme. Telle est la petite misère que nous avons essuyée au milieu des prairies lorsque, notre voiture s'étant embourbée dans un marais jusqu'au moyeu des roues, il a fallu la décharger nous-mêmes et forcer sur les roues pour la dégager; tel est encore le petit accident qui est arrivé à notre steamboat sur la Rivière-Rouge. Celui-ci a manqué se changer en catastrophe. Ce bateau à vapeur, construit comme un château de cartes et beaucoup trop long pour la rivière, a éprouvé une dizaine d'avaries dans le trajet. Par deux fois il s'est jeté dans les arbres du rivage à toute vapeur, et a vu ses cheminées et ses mâts rasés; une autre fois, il a manqué sau-

ter, etc. Nous en avons été quittes pour la peur et pour de fastidieux retards.

Les Protestants sont nombreux à la Rivière-Rouge, où ils forment un peu moins de la moitié de la population. Ils y ont huit à dix ministres des sectes Episcopale et Presbytérienne; mais la population offre cet avantage, que les Catholiques sont à peu près séparés des Protestants. Ainsi, à la Mission du R. P. Mestre sur la rivière Sale, on compte plus de 115 familles catholiques, tandis qu'il n'y a pas un seul Protestant ; à Saint-François-Xavier, Mission de M. Thibault, il n'y a que 3 familles protestantes sur 225 familles catholiques, et à Saint-Boniface il n'y en a que 5 sur 300. Le contraire a lieu dans les paroisses protestantes.

C'est un assez triste spectacle que celui que présente Saint-Boniface de prime abord. Les maisons des métis et des Canadiens y sont parsemées à grands intervalles des deux côtés de la rivière et non réunies en village. A mesure que l'on avance, elles deviennent de plus en plus clair-semées, jusqu'à ce que l'on rencontre le couvent des Sœurs, et, un quart de mille plus loin, le Collége catholique, perdus l'un et l'autre sur une plage sablonneuse. L'Eglise, qui s'élevait entre les deux, devait corriger un peu ce coup d'œil désagréable ; aujourd'hui il n'en reste pas une seule pierre. L'Office divin se fait dans une salle basse du Collége ; les Pères et Mgr Taché lui-même, qui longtemps n'ont eu d'autre logement que les galetas de cette même maison, sont maintenant entassés dans une petite maison de planches construite tout nouvellement. C'est aussi dans ce petit édifice que les élèves prennent leur nourriture en compagnie de Monseigneur et des Pères, tandis que dans la cuisine attenante une quinzaine d'ouvriers font de même. Ce spectacle fait mal à voir. Et pourtant Monseigneur est si gai, si avenant pour tout le

monde, les Pères sont si aimables, qu'on les croirait exempts de tout tracas.

J'ai eu le plaisir de voir réunis, à Saint-Boniface, tous les Pères des environs, à l'exception du P. André ; je veux parler des Pères Lestanc, Lefloch, Directeur du Collége ; Richer, économe; Mestre et Lacombe, du lac Sainte-Anne, plus MM. Thibault, de Saint-François-Xavier, et Oram. M. Thibault, qui est vieux et fatigué, m'a emmené hier de Saint-Boniface afin que je remplisse ses fonctions aux Saints Offices. La Mission qu'il dessert offre un aspect bien plus riant que Saint-Boniface. Située sur les bords de la rivière Assiniboine, à dix-huit milles en amont de son embouchure, elle est entourée de bois de trembles, et voit la prairie étendre derrière elle sa nappe immense, parsemée des tentes des chasseurs métis ou des sauvages Cris et Sauteux. Rien n'était curieux comme l'aspect du village ce matin. De tous côtés affluaient de petits escadrons de métis à cheval, des files de charrettes pleines de femmes qui venaient assister à la Sainte Messe. Mais ce qui étonne encore plus, c'est d'entendre toute cette foule parler français aussi bien que pas un de chez nous ; c'est de voir en elle cette politesse, cette vivacité de caractère qui distinguent les Français et les Canadiens. Oh ! que la langue de ma patrie résonne bien à mon oreille dans ces contrées lointaines !

Petitot, o. m. i.

DE SAINT-BONIFACE A LA MISSION DE LA PROVIDENCE.

Suivons le R. P. Petitot dans son voyage de Saint-Boniface à la Mission de la Providence ; les détails que sa plume nous fournit nous feront connaître parfaitement les lieux qu'il a parcourus et ce que ces lieux offrent de plus intéressant. Nous n'aurons pas à revenir plus tard sur ces

descriptions de voyage. La première lettre est adressée aux Frères scolastiques et à leur Père Modérateur.

Grand-Portage la Loche, 23 juillet 1862.

MON RÉVÉREND ET BIEN REGRETTÉ PÈRE,

C'est le dimanche 8 juin, fête de la Pentecôte, que je partis de Saint-Boniface avec le P. GROUARD, encore Novice. Dire la peine que je ressentis en abandonnant Mgr TACHÉ, ce saint Evêque dont vous connaissez la bonté et le caractère unique, est chose impossible. D'ailleurs, je crois qu'à mesure que l'on s'éloigne de sa patrie on s'attache davantage aux personnes et aux lieux qui la rappellent; et que la peine que l'on ressent en les quittant en est d'autant plus grande. Nous partîmes cette fois-ci, non plus en chemin de fer, non plus en diligence, non plus même en steamboat, mais en *barge*. Cela sent bien encore un peu la civilisation, mais du moins il y a encore loin de là à un bateau à vapeur. Les barges sont des barques de la grosseur d'une tartane, elles marchent à la rame et à la voile comme cette sorte de navire; mais pour un voyageur et surtout pour un Missionnaire, on est loin d'y être à son aise. Assis parmi les ballots de peaux ou les barils de poudre et de sucre, nous n'avions d'autre abri que la calotte des cieux; rôtis par le soleil ou mouillés par la pluie, il fallait bien tout supporter. Le matin, à midi et le soir, ces barques prennent terre pour les repas. Elles ne naviguent pas la nuit. Dès que le signal est donné par celle des barges qui porte le guide, chacun saute à terre et s'élance dans la forêt pour abattre du bois. Rien de plus beau, de plus grandiose que l'aspect de ces forêts vierges que le sauvage et le métis côtoient seulement à de rares intervalles; leurs arbres séculaires couverts de lichens voient pendre de toutes leurs branches de longues touffes d'un vert pâle semblables à une longue chevelure. Les plus vieux jonchent le sol de leurs corps. Ici, l'arbre reste où il tombe : nul ne profite de son bois, et ces forêts pourrissent sur place pour se changer plus tard en marais et en tourbières. En mettant le pied sur la

rive, nous faisons comme les autres. Notre tente est dressée sur le rivage, lorsqu'il est sablonneux; mais le plus souvent nous dormons à la belle étoile, enveloppés dans notre couverture. C'est un curieux spectacle que celui que présentent ces campements dans le désert. Le lac dort en face de nous comme un monstre assoupi; sur les trembles et les bouleaux qui bordent les rivages, le soleil qui s'éteint dépose des lambeaux de pourpre et d'or; tandis que les falaises et les grèves lointaines apparaissent comme un mirage à l'horizon. Au silence éloquent de la solitude succède un bruit inaccoutumé : les barques se déchargent, les tentes se dressent, les feux pétillent et lancent vers le ciel des tourbillons d'étincelles; on entend dans la forêt le bruit de la cognée et celui du sapin qui tombe sous ses coups. Les enfants métis et sauvages, trop longtemps silencieux, reprennent leurs ébats parmi les roseaux, courent après les vagues ou se poursuivent à coups de flèches. Le métis au teint cuivré, le Sauteux aux longues tresses, le Maskégon, le Cri à la longue et noire chevelure se mêlent sur le rivage, allument leur petit calumet et préparent sur un rocher la pâte qui doit se transformer en galette. Cependant le repas du soir est fait, j'assemble nos chers chrétiens au milieu du campement, et là, agenouillés sur le sable, sous le regard de Dieu, n'ayant d'autre temple que la voûte azurée, d'autres tentures que la parure des champs, d'autres tapis que le gravier du rivage ou la vaste savane, nous adressons au Seigneur, en louant la Sainte Vierge, cette prière que l'on répète jusqu'au bout du monde : le Chapelet.

Le dimanche, nous célébrons la Sainte Messe : deux coffres placés l'un sur l'autre figurent l'autel; il est recouvert d'une nappe blanche et décoré de deux petits chandeliers : ma croix d'Oblat est suspendue par derrière aux branches d'un arbre, dont le vert feuillage forme le fond du tableau; tandis que deux métis remplissant les fonctions de chérubins se tiennent de chaque côté de l'autel, étendant en l'air leur capot comme un voile pour protéger à la fois et le Saint-Sacrement et le Prêtre. Cela a lieu lorsqu'il n'est pas possible de planter la tente. Pour lustre, le soleil se balance sur nos têtes; et le fracas

des cascades et des rapides qui grondent non loin, tient lieu d'orgue.

Le soir, il y a chapelet, instruction et prières suivis du chant d'un cantique. — La piété de nos gens ferait honte à beaucoup de chrétiens d'Europe et surtout de France, et je me plais à leur en rendre hommage. Aucune parole grossière, aucun jurement ne sort de leurs lèvres. A peine ont-ils pris leur repas du soir qu'ils se jettent à genoux sans aucun respect humain pour faire leurs prières, et le matin au réveil, leur première action est le signe de la croix. Quelle simplicité! quelle foi! chez des hommes grossiers, toujours livrés à eux-mêmes et qui mènent une vie aventureuse au milieu de protestants fanatiques et de peuplades dévergondées. Leur vie est bien dure et pourtant ils n'en murmurent point et ont toujours le sourire sur les lèvres. On sent qu'un sang français coule dans leur veine à voir avec quelle audace ils affrontent les dangers, et avec quelle bonne humeur ils supportent les fatigues. Ployés sur leur rame jusqu'à neuf et dix heures du soir, ils prennent à la hâte quelques instants de sommeil sur le rocher pour repartir à deux heures du matin. Ils travaillent tant qu'il fait jour, je me trompe, tant que le soleil demeure sur l'horizon, c'est-à-dire depuis deux heures du matin jusqu'à dix heures du soir, dans les grands jours. Plus nous avançons dans le nord, et plus les jours grandissent. Au Portage de la Loche, cent lieues plus haut que l'île à la Crosse, on voit clair toute la nuit, et le jour se contente de tourner autour de l'horizon sans disparaître complétement. A la Grande-Rivière où je me dirige, le jour est de trois mois sans solution de continuité.

Tout mon voyage se fait par eau. Il serait trop long de vous énumérer tous les lacs et toutes les rivières que nous avons remontés jusqu'au Portage la Loche qui est le point culminant de cette partie du plateau nord-américain. Vous désirez peut-être que je vous fasse un petit tableau du pays. Vous vous figurez, je pense, des landes arides, de vastes plaines sans cesse couvertes de neige, des lacs mornes. C'est ainsi que je me l'imaginais aussi. Bien m'en a pris, car j'ai été

enchanté des terres de la baie d'Hudson. Distinguant tout d'abord entre *riche* et *beau*, je ne crains pas d'affirmer que ce pays est beau, trois fois beau, quoique d'une stérilité presque complète. Point de prairies, cela est vrai, point ou très-peu de terres cultivables, c'est encore vrai; mais des rochers feldspathiques et granitiques quelquefois schisteux, tels que ceux dont sont formées nos montagnes des Alpes; mais d'épaisses forêts où se pressent cinq à six variétés de sapins, mêlés au bouleau, au tremble, au cèdre et à l'aune; mais des falaises à pic traversées de filons granitiques; des collines basses et ondulées, des dunes de sable blanc couvertes de pins d'un aspect singulier. Cette terre si aride et pourtant si pittoresque, si variée, acquiert un certain charme par les innombrables lacs, les vastes rivières qui l'arrosent sans pouvoir la féconder. En effet, il est presque impossible de pénétrer dans ce pays autrement que par eau, excepté en hiver, les forêts s'opposant à ce qu'on y fasse un chemin par terre. D'ailleurs quand même on tenterait de le faire, on serait bien vite arrêté par des lacs et des rivières. On dirait vraiment que l'eau est maîtresse ici, elle y règne en souveraine; elle y roule avec un fracas épouvantable et une rapidité qu'atteignent à peine nos torrents; tantôt elle s'arrête, se déroule en une nappe immobile, dont les bords sont couverts de nénuphars, puis elle se promène silencieuse entre des rives marécageuses; tout d'un coup elle se précipite entre des rochers noirâtres, en formant une multitude de cataractes. C'est ce qu'on appelle un *rapide*. Parvenue dans un bassin inférieur, elle recommence le même manége. Depuis la Rivière-Rouge, nous avons franchi plus de trente de ces rapides, en remontant toujours d'un bassin inférieur dans un autre plus élevé. Cette pente rapide de ce grand plateau central et la nature du sol et de ses productions qui sont toutes alpestres expliquent en quelque manière le grand froid qui règne dans ce pays pendant l'hiver, bien qu'aux mêmes latitudes il fasse moins froid en Europe. Ainsi le froid qui règne à Athabaskaw est beaucoup plus rigoureux que celui qu'il fait à Saint-Pétersbourg, qui se trouve sous la même latitude; et le climat de Montréal n'est

pas comparable à celui du Poitou, bien qu'ils passent sous la même parallèle.

Vous connaissez déjà les singuliers phénomènes qui se montrent dans ces contrées élevées; l'aurore boréale est un des plus intéressants et des plus admirables. Il n'est pas de nuit où ce phénomène surprenant n'apparaisse. Il y a peu de temps encore, il me fut donné d'en contempler une qui peut passer pour magnifique. Il pouvait être dix heures et demie, mais il faisait jour du côté du couchant, et la lune était radieuse ; l'aurore boréale se montra néanmoins dans tout son éclat. Elle commença par une zone lumineuse en demi-cercle, dont la direction courait de l'est à l'ouest. Bientôt elle prit une intensité très-forte au zénith et se changea tout à coup en un foyer de lumière électrique d'une vivacité indescriptible. Il s'y fit un grand mouvement comme celui d'une multitude d'éclairs qui éclateraient en tous sens, ou bien, mais plus en grand, comme les jets de flamme colorés qui partent d'un artifice; les couleurs en étaient variées, mais le violet et le jaune y dominaient. Cette commotion électrique ne dura que huit à dix secondes. Après quoi, de ce foyer lumineux, des traits enflammés semblables à des faisceaux de verges d'acier s'échappèrent en tous sens en rayonnant autour du centre. Elles s'éparpillèrent jusqu'aux bords de l'extrême horizon en s'effaçant de plus en plus. Tout cessa pour un instant, et puis la brillante ceinture reparut de nouveau, mais beaucoup plus au nord, et se mit à onduler lentement en étalant ses franges irisées. Elle disparaissait de temps à autre pour reprendre de plus belle; sa direction, qui était de l'est à l'ouest au commencement, changea complétement peur passer du sud au nord. Et toute la lumière se dirigea du côté de la presqu'île de Melville, où se trouve le pôle magnétique. J'ai joui de ce magnifique spectacle sur le lac Primo, le dernier lac que l'on rencontre avant d'entrer dans le lac de l'île à la Crosse.

Je vous ai dit tantôt que je ne vous nommerais pas le nom des lacs et des rivières que nous avons parcourus; cependant, comme cela pourrait intéresser quelques-uns d'entre vous, surtout ceux qui pourraient être destinés pour ces Missions,

je vous en donnerai la nomenclature. Toutefois, je doute que vous les trouviez relatés sur les cartes anciennes et qui ne sont pas de confection anglaise, car elles sont loin d'être exactes : Rivière-Rouge, lac Winipeg, rivière aux Brochets, rivière Sekatchwan, rivière du Petit-Rapide, lac Travère, rivière Décharge, lac Bourbon (en anglais *Ceder-lake*), rivière Sekatchwan, appelée ici rivière du Pas; lac Vaseux, trois lacs Cumberland, rivière Maline, lac Castor, rivière la Pente, lac Héron ou Huron (qu'il ne faut pas confondre avec le grand lac de ce nom); lac Chégueck, lac des Bois, source de la rivière la Pente, rivière aux Anglais, lac la Loutre, lac des Iles d'Ours, lac des Epingles, lac Souris, lac Serpent, rivière aux Foins ou d'Epinette, lac du Genou, lac Primo, rivière la Puise, lac de l'*Ile à la Crosse*, rivière Creuse, lac Clair, lac du Bœuf, rivière la Loche jusqu'à sa source; Portage de cinq lieues par terre. Point culminant. On redescend de l'autre côté par les rivières et lacs suivants : rivière Eau Blanche ou petite rivière Athabaskaw, rivière la Biche, lac *Athabaskaw*, rivière Athabaskaw, rivière des Rochers, rivière des Esclaves, grand lac des *Esclaves*, grande rivière Mackensie qui se décharge dans la mer Polaire, en côtoyant à quelque distance l'extrémité nord des montagnes Rocheuses. — Fort Good-Hope. — Il y a 500 lieues de Saint-Boniface au lac la Crosse; 700 au lac Athabaskaw; 1,200 au fort Good-Hope.

Quels ont été pendant ce temps nos travaux apostoliques? Comme vous le pensez bien, ne connaissant encore aucune des langues du pays et nous trouvant sans demeure fixe depuis près de cinquante jours, ils ont dû se borner à peu de chose. Six ou huit baptêmes d'enfants ou d'adultes ; l'Extrême-Onction donnée à un sauvage moribond, voilà tout ce j'ai pu faire parmi les sauvages cris ou montagnais que j'ai rencontrés sur mon passage. Parmi les métis le ministère est plus étendu, parce qu'ils parlent français ; aussi, outre la prédication et la Sainte Messe qu'ils entendent très-souvent, peuvent ils s'approcher du sacrement de Pénitence et recevoir la Sainte-Communion, ce dont ils s'acquittent avec une foi admirable. Je vous ai dit que j'avais eu le bonheur d'administrer un sauvage ; quand

nous n'aurions tout quitté que pour ouvrir le ciel à une âme, nous devrions nous en estimer bien heureux. Ce sauvage était un petit jeune homme dont on n'a pu me dire l'âge précis, mais qui pouvait avoir de treize à quinze ans; il était couché dans une tente en peau de caribou et gisait sur un lit de mousse et de menues branches de sapin. La partie supérieure de son corps offrait l'aspect d'un squelette vivant, il n'avait absolument plus que la peau et les os, son visage surtout était effrayant à voir, ses yeux fixes brillaient de l'éclat de la fièvre, et ses lèvres retirées laissaient voir ses dents blanches et serrées. Mais depuis la ceinture jusqu'aux genoux, cet infortuné, rongé d'un mal indescriptible, mais que je crois être un chancre, n'était plus qu'une masse informe de chair pantelante; ses genoux, dénudés, apparaissaient à travers le simple châle qui le recouvrait comme deux pieux aigus plantés en terre. Les parents de cet infortuné étaient tous réunis dans la loge. Vous connaissez l'amour que les sauvages portent à leurs enfants et vous comprendrez sans peine la douleur de ceux-ci. Le père était à demi couché à la droite du moribond, dont il essuyait de temps en temps la sueur froide. « Mon fils ; mon fils! » disait-il de temps en temps en le regardant avec attendrissement; de l'autre côté de la tente, accroupis sur leurs talons, gémissant et fumant leur pipe, se tenaient la mère, la grand' mère et les autres parents de l'enfant. Je leur offris du camphre pour le malade; ils firent un signe de tête pour me donner à comprendre qu'il n'était plus temps et me firent prier de l'administrer au plus tôt. Je lui conférai en effet le sacrement de l'Extrême-Onction, et laissai dans la tente un sac que le père m'avait demandé pour inhumer son fils.

Au Portage la Loche, d'où je vous écris ces lignes, les montagnais se trouvent en grand nombre pour faire la traite et pour recevoir Mgr Grandin, qui descend du nord, ainsi que le nouveau gouverneur de la baie d'Hudson, qui est venu de la Rivière-Rouge en canot iroquois. Ces bonnes gens nous ont accueillis avec délire; un ministre qui se trouve dans la même brigade que nous s'étant approché pour leur serrer la main, une vieille femme lui a répondu qu'elle aimerait mieux

mourir plutôt que de lui donner la sienne ; qu'il n'essayât pas de la tromper, parce qu'elle savait bien qu'il n'était qu'un bourgeois travesti. Ces pauvres sauvages, bien qu'ils ne voient des Prêtres qu'une fois par an, se conservent dans une grande pureté ; tous les jours ils récitent leur Chapelet et chantent leurs cantiques. Dans toutes leurs loges, ils ont des livres de prières et des objets de dévotion. Comme nous devons demeurer ici plusieurs jours, nous nous sommes hâtés de dresser une chapelle. Elle se compose de sept à huit grandes perches recouvertes d'une toile de tente, et des prélarts des barques. De belles estampes coloriées ont été fixées aux parois et tiennent lieu de tableaux; nos couvertures en forment la tenture et les toiles cirées de notre lit les tapis. C'est dans cette petite chapelle improvisée que nous chantons la Messe royale et nos plus beaux cantiques. Dimanche dernier, il y avait réuni devant ce petit oratoire plus de deux cent cinquante personnes, et pareille chose nous attend de l'autre côté du Portage. Chaque jour, à la Sainte Messe, nombre de métis communient, à la grande édification, mais au très-grand regret des sauvages que nous ne pouvons confesser. Ces pauvres gens sont un peu compensés par le bonheur qu'ils ont d'assister à la Sainte Messe, où nous leur faisons chanter nos plus beaux cantiques. Voici un de ces cantiques que j'ai traduit ; il se chante sur l'air : *Combien j'ai douce souvenance*, et a pour objet le Baptême.

Sel'en, sel'en, daniosnio
Mon père, mon père, je désire,
Ollha yenidhihha waylili,
Afin qu'elle se répande sur moi,
Nen'netsi dekaye t'oe,
Toi, toi avoir la sainte eau,
Sel'en,
Mon père,
Sekeniidihancle,
Fasse-la couler sur moi,
Nide.
Que (optatif).

Dhaye Adan baonne, illa
Le vieil Adam par sa faute, vu que
Osluni seken nionidheb,
Le mal sur moi est venu,
Odblalhe, sanyelheni,
Beaucoup, toi qui es bon,
Sel'en,
Mon père,
Eyi seraneonile,
Cela tu me le pardonnes,
Nide.
Que.

Saons itta naosthedo	*Oslino otsihh annez itta*
Par ma faute j'ai fait (mal)	Le mal j'ai fait, vu que
Olane; dhon sekettnasdes [purifié,	*Yedadiye ansel'konao;*
Continuellement; difficilement je suis	Dieu m'a rejeté;
Sedziye kettnan lye wayli;	*Jesukri, betchele waysli,*
Mon cœur purifié sera;	Jésus-Christ, son frère cadet je serai,
Set'en,	*Set'en;*
Mon père,	Mon père,
Sekett t'a ibzisevaylili,	*Seanan ot'iodel odli,*
On me baptisera,	On me pardonnera,
Nide.	*Nide.*
Que.	Que.

Petitot, o. m. i.

HABITUDES, MŒURS DES SAUVAGES.

Vous ne sauriez croire combien il nous est pénible de ne pas connaître suffisamment la langue des sauvages. Que de fois, pendant ce voyage, ils sont venus par bandes autour de notre tente, afin d'apprendre de nous la maniere de prier ! J'ai vu surtout un jour, un petit garçon de dix à onze ans qui savait admirablement son *Pater* et son *Ave*. Je lui donnai une médaille et un chapelet en lui enseignant la manière de le dire; il me suivit toute la journée en me souriant. Pauvre petit ! que j'aurais voulu pouvoir lui en dire davantage ! Je distribuai des médailles et chapelets à plusieurs autres qui vinrent nous visiter jusque bien avant dans la nuit, et baptisai, comme je vous l'ai dit, plusieurs de leurs enfants. Quand je n'aurais quitté la France, quand je ne me serais séparé de ceux qui me sont toujours si chers, que pour transformer ces petits démons en anges, je m'estimerais infiniment dédommagé. Ces pauvres gens le comprenaient bien. Aussi ne voulaient-ils pas attendre au lendemain pour que je baptisasse leurs enfants; il fallut le faire à dix heures du soir et en plein air.

Mission de la Providence, Grand-Rapide, 31 août 1862.

C'est avec du jus de groseille, mon Révérend Père, que j'ai l'honneur de vous faire part de mes pensées ; je désire que ma lettre vous soit aussi douce que l'est pour moi votre souvenir. Ma dernière était datée du Portage la Loche. Nous sommes demeurés dans cette Mission, le P. GROUARD et moi, jusqu'au départ des barges de la rivière Mackensie, c'est-à-dire douze jours. J'en profitai pour élever une chapelle en manière de tente conique que je tendis avec des couvertures blanches et que j'ornai de belles estampes coloriées. Un autel, entouré de linge blanc, y fut dressé pendant tout ce temps. C'est dans ce petit temple improvisé que j'ai eu le bonheur de chanter la Grand'Messe le dimanche qui suivit notre arrivée, et de célébrer les saints mystères chaque jour devant plus de trois cent cinquante personnes, tant métis que sauvages. Il y avait en ce moment, au Portage, les représentants de plus de dix nations différentes : c'était une véritable Babel. Il y avait là des Sauteux, des Cris, des Maskégons, des Montagnais, des Esclaves, des Couteaux-Jaunes, des Côtes-de-Chiens, des Naanehs, des métis provenant du croisement de toutes ces races avec les races blanches, et cela sans compter les Canadiens, Anglais, Écossais et Irlandais. Il aurait fallu être un Mezzoffanti pour se faire entendre de toutes ces bonnes gens. Aussi ne prêchâmes-nous qu'en français pour la commodité d'un chacun. Notre chapelle était placée à côté de la tente du Révérend Sir Macdonald, ex-brasseur de bière, actuellement ministre du *pur Evangile*. Le chant de nos superstitions l'effraya tellement, que le lendemain de son arrivée il déguerpissait et allait camper au milieu du Portage. Par la grâce de Dieu, notre présence au Portage a produit ses fruits. Le Révérend Minis-

tre n'a pu gagner personne, tandis que nous avons vu bon nombre de Chrétiens s'approcher des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Il n'y avait de Protestants, dans ce poste, que les Anglais, et ils n'étaient pas eux-mêmes plus de dix. Aussi Sa Révérence faisait-elle pitié.

Nous étions encore occupés de confessions, lorsqu'une petite lettre de Mgr Grandin vint hâter notre départ. Aussitôt nous déjeunons à la hâte, plions notre bagage, que nous chargeons sur un grossier chariot, et prenons à pied le chemin de la rivière Athapesko. Le Portage a à peu près 20 à 22 kilomètres. Nous les effectuâmes sans peine; mais arrivés sur le côté opposé, grand fut notre embarras. Notre bagage était demeuré en chemin ; le temps s'écoulait, et à onze heures du soir nous étions encore sans abri et le ventre à l'espagnole. Un sauvage fut expédié : il revint avec ce dont nous n'avions que faire. Aussi ce soir-là et le jour suivant mangeâmes-nous par cœur. Pendant les deux autres jours que nous passâmes sur ce rivage, toute notre nourriture se composa de galette cuite sous la cendre et d'oignons dont, en bon Provençal, j'avais eu soin de me munir. Ces oignons ont donné lieu à une scène fort comique, qui fut suivie d'une autre plus burlesque encore. Pendant que nous croquions ces tubercules, plusieurs sauvages s'arrêtèrent devant notre tente : ils ramassent les pelures que nous avions jetées dehors et les flairent. Je leur donnai alors un oignon à chacun. Ils les flairèrent longtemps avant de se décider à y mordre. Je riais sous cape, ils s'en aperçurent et cessèrent de manger. *Mange donc*, dis-je alors à un d'entre eux, *c'est très-bon*. — Ah ! Père, me répondit-il en mauvais français, *moi pas capable : c'est de la médecine*. Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire à cette déclaration. Et eux de jeter leurs oignons et de rivaliser à qui expectorerait le mieux ce qu'ils en avaient avalé. Puis ils sautèrent sur leur calumet pour chasser ce

goût désagréable. Le bruit s'étant répandu parmi les sauvages que nous mangions une herbe *médecine*, ils vinrent en foule pour en faire l'essai, et ce fut une procession les jours suivants. Le lendemain j'en vis venir à moi une vingtaine et plus : tous se plaignaient de différents maux. A les en croire, ils étaient tous à demi morts, et ils prenaient la contenance la plus piteuse. Pour guérir ces malades imaginaires de leur manie de se plaindre, j'usai d'un innocent remède. J'avais des pilules purgatives de rhubarbe, je leur en donnai à tous... Cependant, avec mon camphre, je pansai quelques blessés qui guérirent bien vite.

Sur le soir de ce même jour, un sauvage vint s'asseoir dans notre tente d'un air dolent et triste. Il croyait que je parlais cri, et il m'interpella en cette langue, puis en montagnais. J'allai quérir un interprète et lui demandai ce qu'il désirait : *J'ai perdu tous mes enfants*, me dit-il, *deux sont morts le même jour. Depuis ce temps je suis fou et ma tête s'égare. Je venais à toi pour que tu me fisses le cœur fort, et tu ne me comprends pas. Je suis bien malheureux!* Je consolai ce pauvre sauvage de mon mieux, en lui fournissant tous les motifs que nous offre notre sainte Religion. Sa douleur paraissait grande, il parlait bas, lentement, la tête inclinée et en gesticulant : *Si je pouvais mourir*, me dit-il, *j'irais retrouver mes enfants au ciel, mais le bon Dieu ne veut pas de moi, et je n'ai plus d'enfants.* Après un moment, il reprit : *Si j'avais un livre de cantiques, je chanterais, et cela me consolerait; mais je n'ai pas de livres!* Je lui en donnai un, et pendant toute la journée et les jours suivants, j'entendis ce pauvre Montagnais chantant les cantiques de son petit livre pour se consoler de la perte de ses enfants.

C'est sur les bords de la rivière d'Athapesko que se termina une scène commencée au Portage la Loche et que je veux vous raconter. Elle vous donnera une petite idée du caractère sauvage.

J'étais dans ma tente, lorsqu'une jeune femme montagnaise vint se jeter à mes pieds avec son petit enfant. Elle pleurait et paraissait vivement affligée. Je prends un interprète parmi nos métis, et je sais bientôt que la jeune femme était délaissée par son mari, qui est *Cree* de nation. Je me rends dans la loge de celui-ci pour tenter un raccommodement. J'y trouve une vieille *Creese*, sournoise et rancunière, qui m'expose les motifs qu'elle a eus de renvoyer sa bru, et refuse absolument de lui pardonner. Le jeune mari se trouvait là. Il garda le silence pendant tout le temps que je parlais, et ne répondit à mes sollicitations que par des signes de tête négatifs. Trois fois je revins à la charge, trois fois je m'en revins sans avoir rien obtenu. Le lendemain le mari était parti, et la jeune femme errait dans les bois en hurlant. Je crus qu'elle en deviendrait folle. Puis elle disparut, et je n'y pensai plus. La principale raison qui désunissait ces deux époux était leur nationalité diverse et le caractère acariâtre de la femme.

Plusieurs jours après nous étions au Portage de la Bonne ; je fus bien étonné d'y rencontrer mes sauvages, mari et femme, et je crus qu'ils s'étaient réconciliés. Je ne demeurai pas longtemps dans l'erreur. Il était six heures du soir. La vieille *Iskuam* gréa son canot et partit, suivie de ses filles. Le jeune homme s'apprêtait à en faire autant, lorsque la Montagnaise, jusqu'alors immobile, se jette à ses genoux et les étreint en sanglotant. Le *Cree* parut abasourdi, il la repoussa doucement; mais elle s'était cramponnée à sa ceinture et refusait de le quitter. Elle le priait au nom de leur enfant, qui, de son côté, criait à fendre l'âme. Le *Cree* fut sourd et la repoussa de nouveau. Alors commença une lutte affreuse entre les deux époux. Il la rejeta avec violence contre terre, la frappa du talon, et comme elle ne cessait pas de le tenir par la ceinture, il

déchargea sur la tête de cette malheureuse femme des coups de crosse et de pagaie. A la vue de ce spectacle, j'accourus pour les séparer et me mis à raisonner ce barbare. Je ne vous donnerai pas les raisons que je lui alléguai pour qu'il reprît sa femme. Le fait est qu'elles ne le touchèrent pas plus que s'il avait été un automate : *Donyé*, me répondit-il, *c'est difficile*. Ce fut là toute sa réponse. Et je me retirai en gémissant intérieurement sur ces natures rancunières. La scène affreuse recommença ; mais la jeune femme, voyant qu'elle ne pouvait rien sur son mari, usa d'un subterfuge : *Eh bien! lui dit-elle, puisque tu ne veux plus de moi, moi aussi je ne veux plus de ton fils, tiens, garde-le, tu seras plus capable que moi de le nourrir*. Ce disant, elle lui jette l'enfant dans les bras et s'échappe dans la forêt en poussant de vrais hurlements. Le jeune homme charge l'enfant sur ses épaules et la poursuit à toutes jambes. C'était navrant.

Le lendemain j'étais au rapide de la Cascade, où l'on faisait encore portage. Le jeune *Cree* s'y trouvait, impassible comme la veille. Son petit sauvageon s'amusait avec un écureuil attaché à une ficelle. Je cherchai longtemps des yeux la pauvre sauvagesse sans l'apercevoir. A la fin je la vis accroupie dans les hautes herbes du rivage. Elle couvait son fils du regard, mais ne disait rien. Sa ruse n'avait servi qu'à la rendre plus malheureuse. Elle demeurait seule, sans époux, sans enfant. Celui-ci même ne faisait plus attention à sa mère. Bientôt ils partirent de nouveau. Cette fois c'était pour ne plus revenir : ils allaient remonter la rivière la Biche, jusqu'au lac de ce nom, et gagner les prairies de l'Ouest où se trouvent les Crees. L'enfant fut jeté dans le canot avec les chiens ; le mari prit l'aviron sans jeter un seul regard à sa femme, et ils partirent. Elle ne poussa pas une plainte, pas un soupir. Elle se leva, prit sa petite chaudière, puis, ayant jeté un

grand cri, elle s'enfonça dans la forêt comme une folle.

Je croyais que tout était fini, et je tâchais d'effacer de mon souvenir une scène si pénible, lorsque, vers les neuf ou dix heures du soir, en descendant la rivière, nous entendons une plainte lugubre prononcée d'une manière singulière et entrecoupée par des hurlements de chien. Nous ne savions ce que c'était, lorsque nous aperçûmes de loin une forme noire accroupie au haut d'une falaise, quatre ou cinq chiens se promenaient autour de la pauvre sauvagesse. Elle demanda qu'on la prît à bord par pitié ; on n'en fit rien, et longtemps après nous entendions encore la plainte de la pauvre délaissée.

Nos sauvages sont loin d'être aimables, je viens de vous en donner une preuve. Il faut pourtant que nous les aimions, car qui les aimera si ce n'est pas nous ? Il en est qui donnent beaucoup de satisfaction, mais ils font exception. Tous les sauvages passent par trois périodes. Dès qu'ils voient le Missionnaire pour la première fois, ils sont pleins de zèle et d'enthousiasme. Puis ils deviennent indifférents. Enfin, le raisonnement reprenant le dessus, ils se montrent de bons Chrétiens. Beaucoup de nos sauvages se trouvent dans cette troisième phase. Ce sont ceux des vieilles Missions, mais les nouveaux évangélisés passent encore dans la seconde; aussi offrent-ils peu de consolation au Missionnaire.

PETITOT, O. M. I.

CONTINUATION DU VOYAGE.

10 octobre 1862.

Du Grand-Portage je suis descendu au lac Athabaskaw par la rivière que je viens de nommer. Nous avons là une Mission sous le patronage de la Nativité de la Sainte Vierge. Je n'y demeurai pas un jour entier et repartis le soir même avec Mgr GRANDIN, que j'y trouvai. Tous les sauvages et les métis

du fort Chippenayan s'étaient réunis pour faire leurs adieux à leur Pasteur ainsi qu'au *setzain sautcané benarekeceta*, c'est-à-dire « au Père qui porte du métal sur le nez, » c'est ainsi qu'ils m'appellent. Un vieux sauvage, juché sur une pointe de rocher, s'efforçait de tirer des coups de fusil en fermant les yeux à chaque coup. Ce sauvage est le meilleur chrétien de cette Mission, mais le plus original. Voyant que le Père porte une tonsure, il s'en est fait une qu'il rafraîchit toutes les fois qu'il communie. *Pourquoi fais-tu cela*, lui a dit Monseigneur, *tu n'es pas prêtre*, toi? — *C'est vrai, mais ce que le Prêtre fait est bon, je puis donc le faire.* » Plein de zèle et ensevelissant les morts lorsque le Père était absent, mais n'ayant pas d'eau bénite, il les aspergeait d'eau naturelle. «*Pourquoi fais-tu cela*, lui dit Monseigneur, *tu sais bien que cette eau n'est pas bénite? — C'est vrai, mais quand on n'en a pas d'autre il faut bien se servir de celle qu'on a.* » Telle fut sa réponse.

Il partit pour la chasse avec sa femme et son neveu. « *Père*, dit-il en faisant ses adieux au P. Clut, *Père, ma femme est bien vieille, si elle meurt dois-je chanter ou pleurer? — Oh! il n'est pas absolument nécessaire qae tu chantes, prie, puis pleure à ton aise.— Eh bien, non, je chanterai. Donne-moi un livre de cantiques.* » Le Père donne ce qu'il désire, mais en partant il oublie son livre, et trois jours après il renvoie son neveu jusqu'à la Mission pour aller chercher ce livre afin qu'il pût chanter à l'enterrement de sa femme qui, entre parenthèses, se porte à merveille à l'heure qu'il est et n'a pas encore pensé à mourir.

Du lac Athabaskaw nous nous rendîmes au grand lac des Esclaves par la rivière de ce nom. Ce lac, le plus grand après le lac Supérieur, mesure 10 degrés, c'est-à-dire 250 lieues de long. Nous y avons plusieurs Missions, dont la principale est celle de Saint-Joseph, au fort Résolution. Nous ne nous arrêtâmes qu'une demi-journée et continuâmes notre voyage. Nous traversâmes ce lac par le plus beau temps du monde, toujours à la voile et vent arrière. Dès la troisième journée nous atteignîmes la Grande-Ile (Big-Island), où le fleuve Mackensie sort du lac pour ne se jeter que dans la mer Glaciale. Nous descendîmes ledit fleuve pendant une journée encore et arri-

vâmes en un lieu désert nommé le *Grand-Rapide*. C'est là que nous devons fonder une nouvelle Mission qui deviendra la métropole de l'extrême nord-Amérique comme Saint-Boniface l'est de la Rivière-Rouge. Elle se nommera la Divine Providence. J'y arrivai le lundi 11 août sur le soir. J'y trouvai le P. Gascon et le F. Boisramé qui y étaient depuis le mois de juillet et qui avaient déjà commencé les défrichements.

Sur une plage haute de 3 à 4 mètres s'élevaient une grande croix, non loin de là une tente de toile, un échafaud contenant tout notre avoir et la loge ou hutte de deux sauvages, nos engagés. Voilà toute la Mission. — Tout autour s'étend la forêt, devant nous coule le fleuve, large de plus d'une lieue et demie, mais divisé par une multitude d'îlots allongés.

A peine arrivés, Monseigneur repartit avec le P. Gascon, qu'il envoie au fort Good-Hope sur les limites des Esquimaux, où je devais aller, et me laissa seul avec le F. Boisramé et nos sauvages. Aussitôt nous nous remîmes à l'ouvrage, coupant des arbres, abattant des broussailles, creusant une cave et des fossés, bâtissant une maison. Lorsque Monseigneur revint trois semaines après, la maison était déjà couverte. Elle se compose de troncs de sapins bruts, posés horizontalement les uns sur les autres et encochés par leurs extrémités. La toiture est formée de perches alignées. Le tout est enduit d'un bousillage épais. Pour vitres des parchemins, pour lit une peau de caribou, pour nourriture du poisson frais ou séché au soleil ou de ce *pennican* [1], que vous avez appris à connaître, mais tout cela est souffert pour l'amour de Dieu et le salut des âmes; Tout cela nous vaudra le Ciel ainsi qu'à une multitude d'âmes, que le bon Dieu soit béni !

Au milieu de ces travaux, ma santé est excellente. Il semble que le bon Dieu m'a fait pour cela. Je me trouve plus heureux

[1] Le *pennican* se compose de viande de bison séchée au soleil, battue au fléau et réduite en poudre, puis jetée dans de la graisse fondue et enfermée dans des sacs faits avec la peau de l'animal. Cette viande, dont la vue et l'odeur rebutent, atteint une dureté telle qu'on ne peut l'émietter qu'à coups de hache.

dans mon désert qu'un roi dans son palais. Que pouvez-vous désirer de plus pour moi?

Au retour de Monseigneur, je dus repartir de nouveau pour le fond du lac des Esclaves. Le but de ce voyage était d'aller chercher des outils, des vivres et des marchandises, qui sont la monnaie du pays et sans laquelle on ne peut se procurer ni vivres, ni services.

J'arrivai à la Mission Saint-Joseph où je devais prendre ces articles huit jours après, et y demeurai un mois entier. Mon voyage dura donc cinq semaines et je ne revins au Rapide que le 4 octobre avec les premières glaces. Je trouvai la Mission bien avancée, notre maison était achevée. Monseigneur lui-même l'avait bousillée de ses propres mains, il avait charrié sur son dos quantité de troncs de sapins pour faire un bastion ou magasin à poisson. Une petite chapelle était contigue à la maison; elle servait en même temps de dortoir et de magasin à viande. On y disait la Sainte Messe sur un baril de clous et de ferrailles. Enfin une deuxième maison servant aux engagés avait été bâtie ainsi que deux cabinets. Trois mille poissons *blancs*, *gros* comme des petits *thons*, séchaient ou plutôt gelaient en plein air, pendus par la queue à un échafaud. Il nous en faut encore cinq mille pour compléter nos provisions d'hiver. Notre sauvage chasseur avait tué trois orignaux, dont les peaux séchaient au soleil. Quelques jours après nous fabriquions des lits rustiques et un poêle avec des feuilles de tôle. Tout marchait pour le mieux. Ne sommes-nous pas les enfants de la divine Providence! Nous ne pouvions pas choisir de patron plus assuré et plus fidèle.

Nos sauvages ici sont de plusieurs nations. Ce sont des esclaves ou *Desneseya-Ottiné*, des Côtes-de-Chien ou *Chietchœurch*, des Couteaux-Jaunes ou Trabisan-Ottiné et des Montagnais ou *Denés*. Tous ces peuples ont une langue différente, mais comprennent le montagnais, langue difficile et plus ardue que le latin et le grec.

Les succursales ou dépendances de la Mission du Rapide, sont celle de la Grande-Ile, du fort de Liard sur la rivière aux Liards, du fort Kalket aux montagnes Rocheuses, du fort

Simpson, sur le fleuve Mackensie : Monseigneur m'a déjà averti d'aller faire la Mission du fort de Liard ou du fort Raë au printemps prochain. Ces deux Missions sont distantes du Rapide de plus de deux cent cinquante lieues. Je m'y rendrai sans doute en traîneau à chiens sur les dernières glaces, avec un petit métis Canadien que j'ai emmené avec moi du lac des Esclaves et qui est mon maître de montagnais. Priez Dieu pour que ma Mission réussisse. Je vous instruirai de son résultat par ma prochaine ainsi que de la manière dont j'aurai passé l'hiver. Il est constant qu'il sera terrible, mais je suis sûr que nous en souffrirons moins que vous, car on se couvre ici autrement que chez vous. Je voudrais que vous pussiez me voir avec ma soutane de bure, mes culottes de cuir d'orignal, mon capot de peau de caribou, poil en dehors, mon casque de même étoffe, mes mitaines de peau de loup marin et mes raquettes, vous me prendriez pour un vrai sauvage. Si je puis vous envoyer un petit dessin, je le ferai.

Ici nos sauvages sont vêtus tout à fait curieusement; une paire de mitaines ou cuissards de cuir s'arrêtant à mi-cuisse, un brayet ou pièce d'étoffe passée entre jambes et une blouse de cuir serrée par une ceinture en poil de porc-épic, des mocassins et des mitasses, sorte de guêtres. Ce costume est décoré de franges de lanières de peau, de rassades de toutes couleurs et de brimborions de toutes sortes. Mais les pièces les plus ornées de leur costume sont le fourreau de leur fusil, leur corne et leur sac à plomb, ainsi que leur sac à médecine.

Les femmes portent, outre des mitasses, une robe de cuir attachée sous les bras et décorée avec art de franges de poil de porc-épic, de petits morceaux de cuivre, de boutons polis et d'autres choses curieuses. Tous ces brimborions sonnent comme des clochettes lorsqu'elles marchent. Monseigneur a acheté plusieurs de ces costumes ainsi que des vêtements et ustensiles encore plus curieux des Esquimaux. Il se propose de les faire passer en France par la première occasion.

En hiver, les hommes et les femmes sont couverts de tuniques ou de robes courtes en peau de lièvres blancs tressées avec art.

La couleur blanche, qui est celle que revêt la terre dans ces pays depuis les premiers jours de septembre et qu'elle conserve jusqu'en juillet, est aussi celle de ses animaux. Ainsi on trouve ici bœufs blancs musqués, moutons et chèvres blancs, renards blancs, belettes et lièvres blancs, perdrix, moineaux et roitelets blancs. S'il y avait ici des merles, nul doute que le proverbe *donner un merle blanc*, pour exprimer une chose impossible, s'envolerait en fumée.

14 novembre 1862.

J'arrivai à la Mission de la Providence le lundi 11 août sur le tard, et y fus laissé seul avec le Fr. Boisramé dès le lendemain, Monseigneur étant reparti pour le fort Simpson avec le R. P. Gascon, que nous avons trouvé au Rapide. Tout était à faire dans cette Mission nouvelle; tout, je me trompe, car depuis un mois le R. P. Gascon et son digne acolyte s'étaient épuisés en labeurs, sapant des arbres, arrachant des écorces d'épinette, établissant une pêcherie, etc.; néanmoins la Mission se composait uniquement d'une tente en toile blanche, dressée sur une falaise de quinze à vingt pieds de haut, entre une grande croix et un échafaudage contenant tout notre avoir; bûcher, défricher, brûler des broussailles, construire, creuser la terre, tels furent nos premiers travaux. Il nous en a coûté bien des fatigues; toutefois, vous le comprenez, le plus dur de ces labeurs revenait au pauvre Frère, qui les a supportées avec le plus grand courage.

A l'arrivée de Monseigneur, c'est-à-dire trois semaines après, une maison de vingt-deux pieds carrés, lisez plutôt: une baraque, et une chapelle y attenante, de quinze pieds carrés sur huit, se trouvaient debout, mais sans porte ni chevrons. Formés de troncs de sapins bruts encochés par leurs extrémités en *queue d'hironde*, ces grossiers édifices paraissaient tenir par artifice; et nous redoutions le moment où il nous faudrait quitter notre habitation en plein vent pour nous y installer.

Sa Grandeur était à peine arrivée à ce rudiment de Mission,

qu'il me fallut m'en éloigner à mon tour pour cinq semaines, que j'allai passer avec le bon Père Eynard, demeuré seul au lac des Esclaves. Un autre but de ce voyage était d'amener au Rapide une partie des vivres, outils et marchandises de ce Père, car les barges ne nous avaient rien apporté du tout. Parti le 1er septembre, je ne revins que le 3 octobre avec les premières glaces; mais peu s'en fallut que je ne revinsse plus du tout : une tempête assaillit notre pauvre barque dans ce rude lac des Esclaves, large comme une petite mer. Le lac se creusait sous un vent froid et terrible qui nous ballottait comme une coque de noix; l'eau entrant dans notre barque à chaque coup de mer, on fut contraint de nous claquemurer parmi les ballots de viande et de marchandises en étendant par-dessus nos têtes des prélarts cirés que l'on cloua sur les plats-bords; le mât fut étayé, il n'en craqua pas moins comme une allumette; la voile diminuée était maintenue à deux mains par cinq forts sauvages; mais que faire? le gouvernail n'obéissait plus, la barre cassait et le timonier perdait la tête; les sauvages, qui formaient seuls l'équipage de cette barge, se tenaient tapis au fond, tremblants de crainte. On crut que nous étions perdus, et l'on aurait jeté infailliblement la cargaison à l'eau, si un Canadien qui se trouvait là et moi-même n'eussions relevé le moral de ces pauvres gens par une contenance rassurée et des plaisanteries. Le bon Dieu et la Sainte Vierge aidant, nous nous tirâmes sains et saufs de ce mauvais pas.

A mon retour, je trouvai la Mission bien avancée. Nos constructions avaient été bousillées par Monseigneur lui-même, une cave se montrait dans le milieu; mais il n'y avait encore ni porte ni planchers; on mangeait et on écrivait sur ses genoux, ce que nous faisons encore, entre parenthèses; on couchait à terre, pêle-mêle avec des outils, des barils de ferraille et de poudre, sur lesquels on célébrait aussi la Sainte Messe. Il fallut encore se mettre à l'œuvre; pendant plusieurs jours, j'essayai d'étudier le montagnais; mais comment laisser Monseigneur faire tout seul le manœuvre, le pêcheur et le terrassier? J'en souffrais trop, et mon parti fut pris; je laissai l'étude de côté

pour aider Sa Grandeur. La semaine qui précéda la Toussaint fut la plus pénible ; nous bousillâmes nos deux maisons trois jours durant, je fis ensuite le plancher de notre pauvre chapelle, pendant que Monseigneur et le Frère faisaient avec des perches chargées d'écorces un plafond à notre baraque. Je passai de là à la porte de la chapelle et de la porte à l'autel. Puis il fallut songer à orner cette pauvre petite chambre de boue pour la rendre digne de la présence de notre grand Dieu.

Enfin, tout étant prêt pour le recevoir, il vint habiter notre pauvre toit d'écorce, ce Jésus ! comme il habita sous celui de Bethléem ; il vint partager notre affreuse misère et nos sueurs.

C'est dans cette chapelle qu'au commencement de ce mois nos sauvages se sont réunis en grand nombre ; nous leur avons fait une petite Mission, et quatre des plus instruits ont été baptisés.

PETITOT, O. M. I.

JOURNAL DE MGR GRANDIN.

Nous sommes arrivés avec le R. P. PETITOT jusques auprès de Mgr GRANDIN ; ne quittons point ce cher Seigneur. Accompagnons-le dans le long voyage qu'il vient d'exécuter. Il en a écrit le journal fidèle. Commencé le 4 juin 1861, ce journal ne se termine que le 15 juillet 1862. Nous le publions *in extenso* : l'Evêque, le Prêtre, le Missionnaire, le Religieux, l'Oblat de Marie Immaculée s'y peignent sous des traits qui ne peuvent qu'exciter l'admiration. Avec quelle joie notre Bien-aimé Fondateur n'aurait-il pas pris connaissance de ces lignes qui lui étaient destinées, mais qui ne sont arrivées qu'après sa mort !

Sur le lac du Bœuf, le 4 juin 1861.

MONSEIGNEUR ET RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

L'amour si tendre que vous portez à vos enfants ne vous permet pas de les perdre de vue ; j'ai même pu me convaincre

que plus ils sont éloignés de votre personne, plus votre cœur est près d'eux. *Je vous suis pas à pas*, m'écriviez-vous il y a quelques mois, *au milieu de vos neiges et de vos glaces presque sans fin*. Je veux vous faciliter, Bien-aimé Père, le voyage que je viens d'entreprendre ; il sera si long et si pénible, qu'il vous serait impossible de m'accompagner, quelque généreuse que soit votre affection. J'espère qu'il vous offrira cependant des consolations, car je vais visiter les différents membres de la famille disséminés par petits groupes dans ces immenses contrées du nord. Vous me suivrez pas à pas, et moi je serai heureux lorsque, comme en ce moment, une voile légère me permettra d'avancer dans ma course et de m'entretenir avec mon père, je me consolerai dans les retards et les différents accidents du voyage parce que, tout pénibles et ennuyeux qu'ils seront, ils me fourniront l'occasion de m'entretenir avec celui dont on peut dire que la conversation ne saurait causer d'amertume. Cette lettre ne vous arrivera donc que bien tard, car je ne la terminerai qu'à mon retour. Je ne vous promets pas, Monseigneur, de vous rendre compte chaque soir, ni même chaque semaine, de ce qui pourra intéresser Votre Grandeur, mais dès que j'aurai le temps, je reprendrai la plume. Je n'aurai le plus souvent pour table que mes genoux, pour toit que le ciel, lequel encore ne sera pas toujours pur, mon écriture déjà *belle* par elle-même s'en ressentira, mon papier, à force d'être roulé et plié en différents sens, n'ayant point de tiroir pour le serrer, finira par être malpropre et illisible. N'importe ! je réclame d'avance votre indulgence, ou plutôt, je ne la réclame pas, je sais positivement qu'elle m'est déjà acquise.

Samedi dernier, 1er juin 1861, la barque où je me trouve aujourd'hui est partie de l'île à la Crosse. Il ne m'a pas été possible d'y monter ce jour-là, la Mission n'était pas assez avancée. La plupart de nos sauvages, arrêtés par les glaces, n'avaient pu arriver que la veille, et il s'en trouvait parmi eux un nombre assez considérable que je devais confirmer, puis je voulais présider à notre belle procession de la Fête-Dieu, que beaucoup de sauvages n'avaient pu voir jeudi

dernier. Le dimanche donc, dès huit heures du matin, le Frère Boisramé et les Sœurs avaient terminé trois beaux petits reposoirs, l'un près de la maison des Sœurs, l'autre près de la nôtre et un troisième sur une montagne qui domine le lac et qui est surmontée d'une grande croix qui n'a pas moins de quarante pieds de hauteur. Au pied de cette montagne se trouvait le campement des *Crees*. Plusieurs sauvages encore infidèles avaient accompagné leurs parents chrétiens. Ces pauvres gens ne savaient plus où se placer quand la procession déroula ses rangs; ils auraient voulu tout voir et ils n'osaient regarder en face. Le chant les émerveillait, la beauté de nos ornements, celle du dais, dont le ciel était de flanelle blanche et le tour de papier découpé en dentelle et festonné de rubans, tout cela les plongeait dans le ravissement. J'aurais voulu avoir votre dignité, Monseigneur, pour ne pas diminuer aux yeux des sauvages la grandeur du Dieu anéanti que je portais entre mes mains. Quelques jours auparavant j'étais simple manœuvre, cette fois je voulais être Evêque tout de bon. Mes ornements étaient magnifiques, un diacre et un sous-diacre en dalmatiques m'assistaient, j'avais un porte-crosse, un porte-mitre et même un beau petit porte-queue en habits rouges. Peut-être, hélas! quelques sauvages étaient-ils plus frappés de tout cet appareil que de la présence du Dieu de l'Eucharistie, mais pendant qu'ils se cachaient dans leurs loges, n'osant regarder que par des trous, je priais leur Sauveur et le mien de leur faire connaître sa puissance et son amour en s'emparant de leur cœur.

A onze heures, toutes nos cérémonies étaient terminées. Nous nous mettons à table, nous mangeons bien peu, car, au moment du départ, l'appétit n'est pas gros. Nous rentrons de nouveau à l'Eglise, je récite tout bas mon Itinéraire, l'émotion m'empêchant de le réciter en chœur, je bénis encore une fois tout mon monde et j'embrasse les Pères Végréville et Moulin qui continueront seuls la Mission, et le Frère Dubé, dont l'état de santé m'inspire de bien vives inquiétudes. Enfin, je m'élance dans un canot d'écorce qui m'attendait sur le rivage ainsi que le Frère Boisramé. Aussitôt une décharge de coups

de fusil se fait entendre, les employés du fort et les sauvages semblent se défier à qui brûlera le plus de poudre et cela tant qu'ils voient notre canot. Mais il a bientôt disparu; il est monté par trois vigoureux sauvages qui n'ont pas les poignets engourdis, et le Frère Boisramé unit encore ses efforts avec les leurs. Notre marche est si rapide, que nous rejoignons le soir même la barque partie la veille, et nous pouvons faire avec ceux qui la dirigent les exercices du dimanche soir, c'est-à-dire chanter un cantique, réciter le chapelet et les prières de l'Archiconfrérie.

Le lendemain, 3 juin, nous partons dès trois heures du matin avec un vent favorable, mais la glace qui recouvre encore en partie le lac du Bœuf ne nous permet pas d'en sortir. Dans la matinée, nous rencontrâmes quelques familles sauvages qui se rendaient à la Mission; je pus confesser un malade de la bande. A midi, je payai la consolation que j'avais éprouvée la veille en assistant à notre belle procession par la rencontre d'un malheureux qui, depuis sa conversion, s'était assez bien conduit et qui aujourd'hui a éloigné sa femme légitime pour en prendre une autre. Je ne lui dis que quelques mots; je lui annonçai que je ne serai plus son Père, puisqu'il avait rejeté Dieu et pris le diable pour maître, et je finis en lui interdisant l'entrée de l'Eglise. S'il eût été présent à la Mission dimanche, il aurait été si affligé de ne pouvoir prendre part à la procession, qu'il serait revenu, j'en suis sûr, à de meilleurs sentiments. Quant à sa complice, elle s'excusa en disant que ce n'était pas sa faute. *Il le veut, lui, je ne puis pas dire non*, me disait-elle. Vous vous souvenez, Monseigneur, de ce que je vous ai dit autrefois de l'esclavage de la femme à l'égard de l'homme parmi ces peuplades sauvages.

Le soir, la glace ne nous permettant pas d'aller plus loin, nous campâmes de bonne heure, et ce matin nous n'avons pu partir que fort tard, le passage étant encore plus difficile qu'hier. Ce retard m'a permis de célébrer la Sainte Messe. Après le déjeuner, nous nous sommes cependant mis en marche à travers la glace et afin de décharger la barque et de faciliter ses mouvements, ceux qui n'y travaillaient pas ont

pris la route de terre. Le Frère Boisramé a été excepté. Ce cher Frère ne peut supporter la nourriture du voyage, *cet excellent pâté*, le *pennican*, dont Votre Grandeur a vu un échantillon l'année dernière; il a été malade toute la nuit, et il était si faible ce matin, qu'il a dû rester dans la barque. Son état m'inquiète, nous sommes encore si éloignés du terme de notre voyage!

Jusqu'à midi, nos hommes s'épuisent en efforts inutiles, la glace ne leur permet presque pas d'avancer. J'étais sur la côte à m'ennuyer, parce que j'avais oublié de prendre avec moi ma bibliothèque de voyage, un sac renfermant mon Bréviaire, mon exemplaire des Saintes Règles, le Nouveau Testament et l'Imitation, la Théologie de Gury et enfin du papier, des plumes et de l'encre. Si je l'avais eu, j'aurais pu vous écrire sur la terre ferme. Découragés de se fatiguer en vain, mes sauvages ont gagné le rivage, nous avons fait du feu et nous avons dîné. Pendant ce temps le vent s'est levé, il nous a ouvert en moins de deux minutes un passage à travers les glaçons; nous avons tendu notre voile et nous sommes partis.

A peine étions-nous embarqués, qu'un gros ours jaune se dresse sur la côte en face de nous. Dans un instant tous les fusils sont bandés et dirigés vers l'animal féroce, mais il n'attend pas la salve qu'on veut lui envoyer : il se sauve et fait bien. Chacun regrette sa peau et sa viande, je regrettais moi aussi sa viande, qui aurait pu prolonger nos provisions de voyage. Le Frère Boisramé surtout aurait bien voulu faire connaissance de suite avec cette nouvelle espèce de nourriture, il lui semblait qu'elle aurait bien valu le pâté. Mais malgré tous ces regrets inutiles, je remerciai Dieu de tout mon cœur de ne pas avoir vu cette bête pendant que je me promenais seul sur la côte peu de temps auparavant; le moindre mal qu'il pouvait me faire était de m'épouvanter beaucoup.

Une heure après cet incident, nous arrivons à l'entrée de la rivière la Loche. Deux de nos hommes montent sur un canot d'écorce et prennent le devant. Quelques coups de fusil se font bientôt entendre, ce sont nos hommes qui tuent un gros ours jaune, celui que nous avions déjà vu ou un autre qui lui

ressemblait. Mes sauvages font force de rames, nous n'allions plus à la voile, je serre vite mon encre et mon papier, et dans quelques instants nous sommes près de nos chasseurs, que nous félicitons de leur succès. Le Frère BOISRAMÉ, tout malade qu'il est, ne se possède plus de joie, dans un instant il est hors de la barque, et après s'être bien assuré de la mort de ce dangereux animal, il le considère en tous les sens, lui prend les pattes, lui ouvre la gueule, contemple ses dents, sa langue, etc. Cet événement semble lui redonner la vie ; puisse le morceau de viande qui nous a été remis le guérir entièrement ! En moins d'un quart d'heure l'ours est découpé et placé sur notre barque. Nous campons assez tôt pour que le guide ait le temps de faire les parts de chacun. Aujourd'hui, 5 juin, le Frère va mieux : nous avons déjeuné tous les deux avec des côtelettes d'ours.

Mission de la Visitation, Grand-Portage la Loche, lundi 10 juin.

Le 6 juin au soir, nous avions atteint le fort du Portage la Loche. Le cher Père SEGUIN s'y était rendu depuis deux mois afin d'apprendre le montagnais et d'instruire les sauvages. Il a eu besoin, je vous assure, de tout son zèle pour supporter sa position. Certes, il n'est point agréable de prêcher une Mission à des sauvages dont on ne sait pas la langue. Je ne doute pas qu'il n'ait reçu bien des *compliments* sans que son humilité ait couru le moindre danger. Le Seigneur a été avec lui, il fait du bien et il a fait aussi de grands progrès dans la connaissance de la langue montagnaise.

Mon arrivée dans ce poste est célébrée de la même manière que mon départ de l'île à la Crosse, par force coups de fusil ; les hommes de la barque, les employés du fort et les sauvages paraissent prendre à tâche de se surpasser les uns les autres. Nous nous trouvions à l'endroit même où les filets de pêche avaient été tendus. C'est de ces filets que tous attendaient leur nourriture pour le lendemain. Mais les poissons effrayés de la fusillade prirent le large, et le lendemain tout le monde jeûna, excepté nous, qui avions nos provisions de voyage. Ainsi la fête dût-elle finir le soir même.

J'ai appelé ce poste Mission de la Visitation de Marie. C'est une Mission bien pauvre, puisque nous n'y avons pas même une maison; cependant nous la visitons régulièrement, car, outre qu'il y a beaucoup de sauvages, c'est un passage et même un rendez-vous pour les employés de la Compagnie, lorsqu'ils transportent les marchandises et les fourrures. Le chef traiteur du poste céda sa demeure au R. P. Seguin, qui m'y reçut comme chez lui. J'y passai deux jours et deux nuits, occupé presque continuellement à entendre les confessions. Je donnai de plus deux exercices dans la journée. Le Père Seguin, de son côté, ne manquait pas d'occupation, il enseignait le mot à mot du catéchisme et des prières.

Hier, dimanche, notre maison ne pouvant contenir la moitié des fidèles, je chantai la Messe aussi *pontificalement* que possible en plein air. Afin de nous préserver du vent, nous fîmes un abri avec nos couvertures. L'autel consistait seulement en quelques planches recouvertes d'une nappe avec garniture de rubans rouges, le devant d'autel était aussi rouge avec différentes décorations que l'on trouvait magnifiques. Pour tout luminaire, une chandelle de graisse, qui s'éteignit plusieurs fois et que nous fûmes même obligés de déposer à terre afin de l'empêcher de couler et de s'éteindre. Enfin, le R. P. Seguin et le Frère Boisramé remplissaient les fonctions de chantres, prêtre assistant, diacre, sous-diacre, acolyte, bedeau, etc. J'officiai avec crosse et mitre, jamais on n'avait rien vu de si beau, et je suis certain qu'à Marseille même on n'en a jamais vu autant. Mais ce que Votre Grandeur eût certainement admiré, c'était la piété et la tenue si édifiante de ces pauvres gens, dont trente et un eurent le bonheur de communier et dix-neuf furent confirmés. Vous trouverez sans doute, Monseigneur, que ce nombre est bien minime, mais ces sauvages, ne voyant le Prêtre que rarement, ne peuvent pas être suffisamment instruits pour communier; tous ne sont pas même baptisés. Vous trouverez peut-être aussi que nos cérémonies ainsi mutilées ne sont pas trop convenables, et qu'il serait mieux de s'en abstenir. Les sauvages ne se doutent pas qu'il manque quelque chose à nos cérémonies, et

toutes tronquées qu'elles sont, je suis certain que si tous les sauvages pouvaient en être témoins, le tabac et les couvertures des ministres protestants les tenteraient peu ou point du tout. Si le transport offrait plus de facilité, je voudrais porter avec moi tous les attributs pontificaux, un bel ornement, une chape splendide. Mais il me faut de toute nécessité réduire mon mobilier à la plus simple expression. Jugez-en vous-même : une cassette de trois pieds de longueur, d'un pied et demi de profondeur et d'un pied de largeur, contient ma chapelle et le linge dont je devrai me servir pendant douze à quinze mois. On comprendra qu'avec cela je ne puis guère avoir des choses de fantaisie. Je serai obligé de laisser ma crosse à Athabaskaw, et quand je voyagerai sur la glace, je devrai même me défaire de ma cassette et me contenter d'un simple sac. Ainsi, Monseigneur, si l'Episcopat me dispense du vœu de pauvreté, il ne me met pas dans la nécessité d'y manquer. Mais je m'oublie, continuons notre voyage.

Je laissai à l'extrémité sud du portage le Père Seguin, qui maintenant va voyager avec moi, et le Frère Boisramé, et je me rendis de suite au lieu où s'étaient réunis les employés du fort Athabaskaw qui transportaient les fourrures d'un bout du portage à l'autre. Tout en marchant, j'eus l'avantage d'être baigné comme il faut et même un peu plus qu'il ne faut par une pluie abondante, mais un bon feu me sécha complétement. Je récitai les prières du dimanche soir avec ces voyageurs au nombre de trente à quarante, leur fis une petite instruction, partageai leur souper et dormis sous un bon petit abri qu'ils me préparèrent. Ce matin, n'ayant pas ce qu'il me fallait pour dire la Messe, je me suis rendu ici, extrémité nord du portage, où j'ai trouvé plusieurs familles sauvages qui n'avaient pu prendre part à la Mission. Je les ai confessées et demain, avant de quitter ces lieux, il y auraencore plusieurs communions et trois confirmations.

(La suite au prochain numéro.)

MISSIONS DE FRANCE.

MAISON DE PARIS.

Paris, le 21 juin 1863.

Mon Très-Révérend Père,

Nous voilà depuis quatre ans à Paris, et rien ne vous a été adressé sur cette Maison, la dernière de la Congrégation en date de fondation, et devenue la première par l'importance de sa situation et surtout par le transfert du Généralat de Marseille à Paris, opéré depuis une année.

Notre Historiographe a eu soin de faire remarquer ce silence dans un des derniers Numéros de nos Annales. C'est sans doute une de ses attentions obligeantes à mon adresse, car si j'avais pu y voir un reproche, je dirais, pour ma justification, qu'on ne rend compte d'une Mission que lorsqu'elle est accomplie, et nous sommes à peine débarrassés des ouvriers. Du reste, n'ayant qu'à raconter les modestes commencements de notre établissement, j'espérais que notre Chroniqueur, qui doit tenir la Congrégation au courant de ce qui concerne la Maison-Mère, me dispenserait d'en écrire la première page. Mais puisqu'il fait appel à ma mémoire touchant les débuts de notre installation dans la capitale, je vous adresse les quelques souvenirs que j'ai pu ressaisir avec peine, ne m'étant jamais préoccupé de la pensée que cela pût avoir de l'intérêt et que j'eusse un jour à vous en faire le compte rendu.

J'arrivai à Paris au mois de juillet 1859. Mon entrée

ne fut pas triomphale ; j'eus de la peine à trouver mon Provincial, le R. P. Vincens, logé dans une petite maison d'une petite rue, ignorée des cochers de fiacre et perdue dans le quartier des Batignolles. Le R. P. Provincial me quitta quelques jours après pour aller prêcher des retraites pastorales. Je restai quelque temps seul, jusqu'au moment où on m'adjoignit un compagnon, le R. P. Charles Baret, et peu après le R. P. Delpeuch. Notre Révérendissime Père m'avait dit, en me donnant mon obédience : *Vous allez vous poster aux portes de Paris, et vous entrerez dès qu'elles s'ouvriront.* Or, ces portes s'ouvraient tous les jours, et nous sommes pourtant demeurés un an et demi sans entrer... C'est qu'il y avait une autre porte à ouvrir, savoir : la porte dorée, et celle-ci demeurait obstinément fermée. Elle s'ouvrit enfin et de façon à nous consoler de notre longue attente. Notre Bien-aimé Fondateur étant venu à Paris, dans le cours de 1860, pour prendre part, en sa qualité de Sénateur, à la session du Sénat, après avoir parcouru les divers quartiers qui lui avaient été signalés comme favorables à un établissement, me dit : *Le bon Dieu vous a fait mettre pied à terre dans les lieux où vous êtes depuis plus d'un an, il faut y rester.* Et il acheta le terrain sur lequel il fit construire presque aussitôt notre Maison et l'Église. Ce quartier, nommé quartier d'Europe ou quartier géographique, parce que toutes les rues qui le forment portent les noms des diverses capitales de l'Europe, est un des plus beaux et des plus riches ; les rues y sont fort belles, larges, bien percées ; celle de Saint-Pétersbourg a 15 mètres de largeur et aboutit au sud-ouest sur la place d'Europe, et au nord-est sur le boulevard extérieur de Clichy, les constructions sont toutes récentes et très-riches d'architecture. L'air y est pur, les lieux de promenade nombreux.

On pourra penser, d'après cet exposé, que, dans notre

préoccupation d'installation, nous avons oublié notre devise : *Evangelizare pauperibus misit me*. Toutefois, il faut remarquer que les pauvres ne manquent nulle part ici, et si cette localité n'est pas exclusivement peuplée d'ouvriers et de pauvres, il y en a encore une multitude propre à exercer le zèle le plus apostolique. Quant aux riches des biens de la terre, ils sont si pauvres en biens du ciel, qu'on peut dire que nous avons été envoyés aux âmes les plus abandonnées. La moitié de la grande ville est privée de ces secours particuliers qu'on a coutume de trouver chez les Religieux. Ces quartiers formant le nouveau ou le moderne Paris, les communautés n'ont point encore suivi le mouvement de l'émigration. Tandis que sur la rive gauche de la Seine, il y a un luxe de secours spirituels offerts par les communautés religieuses, nous sommes presque les seuls installés sur la rive droite, où se trouve pourtant la plus grande partie de la ville.

Humainement parlant, il était difficile de choisir des circonstances moins favorables que celles qui se présentèrent au moment où nous vînmes à Paris. Les événements ont prouvé que l'acte de foi que la Congrégation faisait en la Providence était vraiment voulu et inspiré de Dieu.

Les trois premières années de notre séjour ont été employées à étudier, à préparer, et enfin à surveiller et faire exécuter les diverses constructions qui forment notre établissement actuel. Bien que notre Fondateur et son Conseil se soient montrés si généreux envers cette Maison, sans doute par une inspiration prophétique, toutefois, je ne dois pas oublier de rendre hommage au zèle et à l'abnégation avec lesquels nos Pères ont secondé les efforts de l'administration générale. Le R. P. Charles Baret surtout s'est donné une peine infinie pour surveiller, stimuler, prévoir tout ce qui se rattachait à la bonne exécution des

travaux; il s'est acquitté de ses devoirs d'économe avec un dévouement et une intelligence dignes de tout éloge.

Le terrain acheté en divers temps est d'une superficie d'environ douze cents mètres. C'est peu de chose en soi, mais si on considère que le terrain se vend dans notre rue de deux cents à deux cent cinquante francs le mètre, on trouvera qu'il nous a fallu construire sur des fondations bien coûteuses, et que nos deux petits jardins qui entourent la chapelle pour l'affranchir de toute bâtisse trop rapprochée, sont sablés d'or. Les constructions considérables élevées sur ce terrain n'ont pas exigé de moindres sacrifices, et on peut dire que nous avons acheté chèrement notre droit de cité.

La maison a sa façade sur la rue Saint-Pétersbourg, elle est d'un aspect sévère. Le genre d'architecture est celui qu'on nomme gothique civil. Elle est bâtie sur une place très-régulière et se compose de basses offices, d'un rez-de-chaussée, de trois étages et de la mansarde. Les basses offices sont occupées par les cuisines et dépendances et le réfectoire; le rez-de-chaussée par deux salles, l'une de réception pour les personnes distinguées du dehors, l'autre destinée à nos exercices et servant en même temps de chapelle intérieure. Le vestibule qui précède la chapelle et les parloirs sont sur un niveau inférieur à celui du rez-de-chaussée, et supérieur à celui des basses offices; cette partie de la maison est surmontée d'un entre-sol.

La chapelle a été construite en même temps que la maison; elle est ouverte au public depuis un an et demi. Cette chapelle, dans le style ogival de la première époque, est admirée de tout le monde; le plan en a été parfaitement étudié et heureusement exécuté. On y arrive par un vestibule voûté, sorte de portique qui traverse la maison. La chapelle n'a pas de façade, seulement la porte d'entrée

du vestibule est richement sculptée et indique l'entrée d'une église. Les portes de la chapelle s'ouvrent à une distance de huit mètres de la rue; cette disposition favorise singulièrement le recueillement du lieu saint, en éloignant les bruits des voitures et les cris de la rue, si intolérables dans cette bruyante cité. Aussi entendons-nous dire sans cesse : Qu'il fait bon prier dans cette chapelle !

Quant à ses dimensions, elle a environ trente mètres de longueur, onze de largeur, y compris les bas-côtés, et quinze de hauteur.

En entrant du vestibule dans la chapelle, on rencontre trois arcades ogivales semblables supportant deux tribunes superposées, la première servant aux exercices de la communauté, et la seconde occupée par l'orgue. Cette double tribune est d'un merveilleux effet. L'orgue occupe la place de la rosace; la tribune inférieure, plus large et plus profonde, sert comme de piédestal à la tribune supérieure et à l'orgue.

La chapelle se compose d'une nef et de deux collatéraux formés par les contre-forts destinés à porter le pied des formes de charpente.

Dans le sens de la profondeur, elle comprend cinq travées semblables. Chaque travée présente ses collatéraux voûtés en arêtes, et s'ouvrant de part et d'autre sur la nef par des arcades ogivales reposant sur des colonnes dont l'ordonnance reste la même dans tout le pourtour de la construction; les chapiteaux sculptés seuls sont variés de deux en deux. A droite et à gauche se trouvent des stations du Chemin de croix de près de deux mètres, faisant motif d'architecture.

Au-dessus des collatéraux, la nef prend ses jours de chaque côté par une large baie ornée de verrières en grisailles, encadrant des médaillons où sont représentés des sujets pris dans les Litanies de la Très-Sainte Vierge.

La nef de la chapelle est voûtée en ogive sur les arcs-doubleaux et en plein cintre sur les arêtiers. Toutes ces arêtes portent des nervures prenant naissance sur des colonnes soutenues par des corbeaux placés à la hauteur des clefs des ogives inférieures.

Après la cinquième travée, la nef se rétrécit un peu et détermine par deux arcs-doubleaux l'entrée du sanctuaire.

L'appui de communion et ceux des tribunes portent les monogrammes du Christ et de la Congrégation.

Le sanctuaire se compose de cinq pans coupés; chacun d'eux est surmonté d'une verrière; deux d'entre elles sont des grisailles, avec médaillons semblables à celles de la nef, seulement elles sont plus riches en couleurs et présentent au bas les armes de la Congrégation. Les trois autres verrières occupent le fond de l'abside; elles résument la vie prophétique, historique et mystique de la Très-Sainte Vierge. Marie y est considérée sous ce triple point de vue.

La verrière du milieu représente Marie comme Fille du Père, conçue Immaculée de toute éternité dans la pensée divine. Au bas de la composition, l'artiste, M. Claudius Lavergne, a reproduit la légende de la rencontre de saint Joachim et de sainte Anne sous la porte dorée, et se manifestant mutuellement leur vision miraculeuse touchant l'annonce de la fin de leur stérilité et les prérogatives de l'enfant qui devait naître d'eux. Sainte Anne tient dans sa main la colombe du déluge, figure de Marie, messagère de paix, promesse d'une ère nouvelle. Saint Michel est près des Saints Époux, et fermant le puits de l'abîme, il repousse Satan loin de Celle qui doit être conçue sans péché.

Au-dessus de la porte dorée, Marie apparaît resplendissante de gloire, les mains étendues sur le monde comme dans la médaille miraculeuse; les Anges l'entou-

rent offrant les textes sacrés : *Elegit eam Deus et prœelegit eam* et : *Ave, Maria, gratia plena.*

Au sommet de la même verrière du milieu, Dieu le Père bénit la Vierge et on lit près de lui le texte : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.*

Cette verrière a été donnée par M. l'abbé Noailles, Fondateur de l'Association de la Sainte Famille : on voit au bas les armes de l'Association.

Marie, Mère du Fils, Réparatrice promise dès l'origine du monde, Aurore du Soleil de Justice, telle est la pensée qu'on a cherché à rendre dans la verrière du côté de l'Évangile. Au bas, Adam et Eve, chassés du Paradis terrestre par l'Ange armé du glaive de feu ; le serpent roulé autour de l'arbre maudit, triomphe de son succès et avance sa tête scélérate sur les deux coupables, insultant à leur malheur.

Au-dessus d'eux, Moïse assis tient le texte de la Genèse : *Ipsa conteret caput tuum.* Auprès de lui, on voit Jessé endormi. De ses flancs sort l'arbre généalogique de Jésus-Christ. Isaïe, Jérémie, David et Salomon, principaux prophètes et principaux ancêtres de Notre-Seigneur sont représentés debout, et des rameaux de la tige de Jessé sort la fleur mystérieuse, Marie portant le divin Enfant.

Isaïe tient sa prophétie : *Ecce Virgo concipiet et pariet Filium.* Jérémie, la sienne : *Mulier circumdabit virum.* David contemple le désiré des nations, et Salomon offre le temple qu'il éleva et qui fut, pendant les siècles d'attente du Messie, le symbole du Temple vivant que Dieu se préparait en Marie.

Cette verrière a été donnée par Mgr l'Archevêque de Tours ; au bas se trouvent les armes de l'illustre Prélat.

Marie, Epouse du Saint-Esprit, régnant dans l'Eglise et glorifiée par elle dans la suite des siècles, offrait bien des ujets à traiter. Le vocable de la chapelle et le titre

d'Oblats de Marie Immaculée que nous portons, a déterminé l'artiste à choisir celui de la définition du dogme de l'Immaculée Conception. On a cherché, tout en retraçant le fait historique, à montrer l'ancienneté et l'unanimité de la croyance de l'Eglise à cette vérité définie par Pie IX. Notre Saint-Père le Pape est représenté à genoux devant saint Pierre et lui offrant la Bulle *Ineffabilis*, sur laquelle le Prince des Apôtres appose l'anneau du Pêcheur. A côté de Pie IX, son patron saint Pie V tient l'étendard de la victoire de Lépante, sur lequel on lit cette invocation : *Auxilium Christianorum.* Dans le fond du tableau, on aperçoit l'Eglise de Saint-Pierre de Rome. Au-dessus, les armoiries du Pape portées par deux anges, et au sommet, le Saint-Esprit, inspirateur de la vérité définie et proclamée.

Plus bas que le groupe dont je viens de parler, l'artiste a placé Paul, diacre, secrétaire de Charlemagne et moine du Mont-Cassin. Il est là parce que l'hymne qu'il a composée est un des plus anciens témoignages de la croyance de l'Eglise à l'Immaculée Conception. A droite sont représentés saint Anselme, Archevêque de Cantorbéry, célèbre par son Traité : *de Conceptu Virginali*, et Ferdinand III, Empereur d'Allemagne, qui, en 1647, fit élever, sur la grande place de Vienne, une colonne dédiée à la Vierge, Mère de Dieu, Immaculée dans sa Conception. A gauche du diacre Paul, on voit le Pape Sixte IV qui, en 1476, institua la fête de la Conception de Notre-Dame, et, agenouillés près de lui, le Général des Frères Mineurs de l'Observance et le Général des Frères Mineurs conventuels portant le lis et la rose en argent qu'ils offrirent à Pie IX, le 8 décembre 1854, en souvenir des controverses quatre fois séculaires pendant lesquelles l'école Scotiste avait préconisé la croyance à l'Immaculée Conception.

Enfin, dans le bas de la même verrière, on a représenté Mgr de Mazenod, instituant les Oblats de Marie. Cette scène

offrant la représentation d'une œuvre contemporaine qui a déjà reçu la double consécration de la mort de son Fondateur et d'une merveilleuse fécondité, en même temps qu'elle est là comme un souvenir intime de la communauté à laquelle appartient la chapelle, témoigne de l'action vivifiante et perpétuelle de Marie dans l'Eglise.

C'est notre vénéré Fondateur qui a donné cette troisième verrière; elle porte ses armes.

Je ne dis rien des sacristies et de l'ornementation de la chapelle, qui fait, dit-on, honneur au bon goût de ceux qui y ont présidé. Il est sûr que tout y porte le cachet d'une simplicité distinguée et pleine de naturel.

Pendant les mêmes trois premières années, les Pères n'étaient pas tellement absorbés par les préoccupations des constructions, qu'ils n'employassent une grande portion de leur temps à des travaux du saint ministère. La principale de leurs occupations a été la direction spirituelle des Communautés de la Sainte Famille. C'était pour nous un devoir de reconnaissance dont nous avions à nous acquitter envers les Sœurs. Nous avons été adoptés par l'autorité ecclésiastique, dans le Diocèse de Paris, comme leurs aumôniers et sur leurs instantes prières. C'est grâce à leur zélé concours que bien des difficultés se sont aplanies et je ne puis m'empêcher, en songeant aux premières années de notre établissement, d'offrir l'expression de ma vive reconnaissance aux premières Supérieures de la Sainte Famille, mais en particulier à la digne et excellente Mère Gonzague Legrand, qui a tant travaillé a notre installation, partageant toutes nos peines et s'employant avec un zèle infatigable à les adoucir.

Tandis que le Père Supérieur s'occupait plus particulièrement des Sœurs de l'Espérance et de la Conception, le R. P. Delpeuch d'abord, le R. P. Chaine ensuite, étaient chargés des fonctions de leur ministère auprès

des Dames de Lorette et de leurs élèves à Saint-Mandé.

Pendant ce même temps, quelques Stations d'Avent et de Carême et des Sermons de charité et de circonstances ont été donnés par les Pères en plusieurs Eglises, entre autres celles de Saint-Augustin, de la Trinité, de Saint-Louis d'Antin, de Notre-Dame-des-Victoires, etc.; plus tard, le R. P. Baret prêcha les Carêmes de Chambéry et de Tours. Enfin, des retraites furent aussi prêchées au grand Séminaire de Versailles et dans diverses communautés religieuses.

Voilà, mon Très-Révérend Père, ce que mes souvenirs m'offrent de plus intéressant pendant les trois premières années de notre séjour à Paris. Les événements de cette dernière année, à partir du Chapitre général de 1861, feront le sujet d'une autre lettre.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments, etc.

Magnan, o. m. i.,
Supérieur.

MAISON DE NANCY.

Nancy, le 30 mai 1863.

Mon Très-Révérend et Bien-aimé Père,

Conformément au désir que vous avez exprimé dans la circulaire du mois d'avril 1862, je voudrais essayer de vous transmettre un récit abrégé mais fidèle des travaux de nos Pères, pendant le semestre qui vient de s'écouler. Dans ce compte rendu, deux choses attireront sans doute votre attention, et semblent réclamer quelques explications préalables. C'est, d'une part, l'étendue relativement considérable de notre champ de bataille; de l'autre, le

nombre vraiment remarquable des combats livrés à l'Enfer. La position centrale que nous occupons, la rareté des établissements de Missionnaires dans les contrées voisines, la pleine liberté d'action que nous assure l'absence de tout lien et de tout engagement purement diocésain, le succès, et je pourrais dire l'éclat de plusieurs œuvres accomplies par nos devanciers, toutes ces causes tendent à élargir sans cesse notre champ de bataille. C'est ainsi que nous avons pu travailler cette année, dans les six diocèses de Reims, Nancy, Metz, Verdun, Langres et Saint-Dié.

Or, mon Très-Révérend Père, dans ces pays riches et fertiles, où les centres de population se trouvent très-rapprochés, où les habitudes de foi et de pratique religieuses sont encore en honneur, les œuvres apostoliques n'ont pas besoin d'être préparées par le Missionnaire lui-même; à part des exceptions très-rares, la Mission entre de plain-pied dans le cœur des peuples; l'absence de tout patois ou dialecte local, le bon sens et l'intelligence des auditeurs facilitent et abrégent notablement la besogne. De plus, une certaine réserve dans le caractère dispose assez mal ces peuples à l'endroit de ces grandes cérémonies, spéciales aux Missions de longue haleine, et qui vont si bien au cœur ardent et à l'imagination vive des Méridionaux. Ces solennités éclatantes, démonétisées, il y a un quart de siècle, par les exagérations regrettables de quelques Missionnaires, courraient parfois le risque d'échouer pleinement. Mais dussent-elles réussir, elles ne produiraient qu'un surcroît d'affluence et qu'un encombrement dont la paroisse évangélisée serait fatalement la victime. Dans tous les cas, le clergé de ces contrées, le clergé lorrain surtout, n'aime pas et ne comprend pas même les longues Missions; quinze jours lui paraissent amplement suffire à l'œuvre apostolique la plus impor-

tante. Ces diverses causes expliquent assez la multiplicité des œuvres que nous avons pu accomplir, dans le vaste cercle où se déploie notre activité. Du 20 octobre 1862 au 31 mai 1863, nous n'avons pas donné moins de trente-cinq Missions ou retraites, à tout autant de paroisses échelonnées, sur une largeur de deux à trois cents kilomètres, depuis les confins extrêmes de la Lorraine jusqu'au cœur de la Champagne et de la Bourgogne.

Un seul travail a été exécuté en dehors de ce cercle; c'est le Carême d'Apt en Provence, prêché par le R. P. Burfin, Provincial du Nord, résidant à Nancy. Le même Père, dont la Maison de Nancy est heureuse de pouvoir revendiquer les œuvres, a prêché en outre l'Octave des Morts à Haroué en Lorraine, et la retraite du Petit Séminaire de Pont-à-Mousson. Ces travaux et tous ceux de nos Pères ont été visiblement bénis de Dieu. Partout les plus heureux fruits ont couronné nos labeurs. A défaut d'un relevé complet et détaillé, absolument impossible, permettez-moi, mon Très-Révérend et Bien-aimé Père, de grouper autour de chaque Missionnaire les œuvres principales confiées à son zèle.

Le R. P. Michaux, notre cheville ouvrière, a tenu constamment la brèche, avec son ardeur et son courage inimitables. Après avoir évangélisé, en compagnie du P. Supérieur, le gros village de Maizières-lès-Metz, paroisse difficile où la grâce divine a remporté de beaux triomphes, ce Père, accompagné cette fois du R. P. Chalmet, est allé essayer une Mission à Vézelise, petite ville lorraine, où il avait obtenu, l'an dernier, des résultats inespérés, et où le succès bien plus complet encore de cette année lui a valu une troisième demande pour le Carême prochain. Il n'a pas été moins heureux à Blâmont, autre petite ville lorraine, où il a été parfaitement secondé par le R. P. Robinet, jeune Missionnaire, sorti à

peine du Noviciat, et qui, dans plusieurs autres œuvres, a manifesté un goût et des aptitudes remarquables pour notre Sainte Vocation. Après divers travaux, dont l'énumération serait trop longue, le R. P. Michaux est allé tenter à Nouzon (Ardennes) une œuvre qui eût pu effrayer un plus robuste Missionnaire. Il s'agissait de préparer au devoir pascal une population toute industrielle, peu habituée à fréquenter l'Église, et se laissant absorber trop souvent par le travail de l'esclave ou les plaisirs de la brute. Dieu réservait à cette œuvre une bénédiction bien consolante. Voici quelques extraits d'une lettre écrite au P. Supérieur par M. le Curé de Nouzon :

« Le P. Michaux est vraiment l'apôtre des ouvriers : il a une éloquence populaire et sympathique. Mes ouvriers, éloignés depuis longtemps de l'Église par des préventions et des préjugés, sont venus l'écouter et l'ont entendu avec plaisir. Il a su leur faire aimer la Religion, et ce fruit est déjà immense dans une population comme la nôtre. Si les résultats obtenus n'ont pas été complets, ils sont sérieux et abondants ; 210 hommes et 1,000 femmes se sont approchés de la Sainte Table. L'année dernière, je ne comptais que 700 communions pascales. Le nombre est donc doublé cette année, et c'est au ministère du bon Père que je dois attribuer ce succès. »

Ce digne Prêtre écrivait en même temps à son Missionnaire :

« Je voulais m'assurer du parti que je pourrais tirer de ma paroisse. La Mission que vous y avez si heureusement prêchée est une pierre de touche qui me permet d'espérer beaucoup pour l'avenir, et qui relève un peu mon courage. »

Le R. P. Chalmet, précédemment Maître des Novices, a signalé sa rentrée dans la vie active par une suite de travaux qui l'ont conduit tour à tour sur les bords de la Meurthe, de la Meuse et de la Marne. Une de ces œuvres

a été marquée par une coïncidence émouvante. Appelé à Marnaval, usine importante tout près de Saint-Dizier, pour y prêcher aux forgerons une retraite préparatoire à la communion pascale, le Missionnaire trouva à son arrivée le maître de forges, celui-là même qui l'avait appelé, étendu sur un lit de douleur, sans mouvement et presque sans vie. Une attaque d'apoplexie l'avait frappé la veille du jour où devait s'ouvrir la retraite. La dame de la maison, chrétienne au caractère antique, ne voulut pas que cette catastrophe fût un obstacle à l'œuvre apostolique; elle bénit Dieu au contraire, en voyant auprès d'elle un Prêtre dans une circonstance si douloureusement solennelle. Ni l'agonie et la mort du maître, ni la désolation de la famille n'arrêtèrent le travail du Missionnaire. Passant tour à tour du chevet du mourant ou de sa couche funèbre à la chaire et au confessionnal, le jeune Père sut trouver dans son cœur les accents de la foi qui convertissent les pécheurs et qui consolent les justes.

Le R. P. Conrard, Directeur de la résidence de Notre-Dame-de-Sion, a pris part à la mêlée par plusieurs combats très-heureux, où il a bien fait voir que les fonctions pastorales ne sauraient attiédir en lui l'ardeur du Missionnaire. Dans deux Missions importantes, il a été secondé par le R. P. Leroy, Novice encore, quoique bientôt quinquagénaire, mais doué d'une vigueur et d'un entrain auxquels les populations vosgiennes sauront difficilement résister.

A la suite de la Mission de Maizières, le P. Supérieur est allé évangéliser une petite paroisse aux environs de Langres. Ce travail provoqua de nombreuses demandes, qui avaient amené pour l'emploi du Carême une combinaison assez singulière, on pourrait dire intéressante. Après avoir prêché les Quarante Heures à Saint-Dizier, le Père devait passer à Vassy les premières semaines du Carême, pour donner ensuite une retraite au Lycée de

Chaumont, et enfin une retraite d'hommes dans une paroisse de Langres, évangélisant ainsi tour à tour les quatre villes les plus importantes du Diocèse. La mort du Curé de cette paroisse ayant supprimé la dernière partie de ce programme, le Missionnaire retourna à Vassy pour y compléter le bien que ses prédications avaient pu opérer dans les âmes.

Pendant que leurs Frères tenaient la campagne, le R. P. Colombot, Aumônier des prisons de Nancy, et le R. P. Busson, Gardien de Sion et suppléant le R. P. Conrard dans le soin de la paroisse, se sont acquittés de leur humble et laborieuse tâche avec un zèle et une constance tout évangélique.

Il serait injuste de ne pas mentionner ici les travaux du R. P. Rambert, Maître des Novices. Tout en se donnant sans réserve aux devoirs de sa charge, ce Père a su accomplir au dehors des œuvres importantes, entre autres la retraite annuelle des dames de la ville ; retraite prêchée avec un succès qui a déterminé ces dames à demander le même prédicateur pour la retraite prochaine. De plus, l'infatigable Maître des Novices a prêché dans notre chapelle tous les dimanches du Carême et tous les jours du mois de mai. Sa parole substantielle et ardemment pieuse n'a pas peu ajouté aux charmes de tout genre qui attirent les âmes chrétiennes vers ce délicieux sanctuaire de Marie Immaculée.

En terminant, mon Très-Révérend et Bien-aimé Père, il convient de vous signaler une œuvre spéciale qui me semble ouvrir une sphère nouvelle pour la maison de Nancy. Je veux parler de quelques Missions prêchées dans la Lorraine Allemande par le R. P. Bach, et surtout de la grande Mission mixte prêchée à Styring-Vendel (Moselle) par les RR. PP. Michaux, Martens et Bach. M. le Curé de cette ville industrielle m'a écrit une lettre enthousiaste

sur le succès de cette œuvre. Ce succès nous vaudra sans doute de nombreuses demandes dans ces contrées. Il nous ouvrira probablement aussi les portes de l'Alsace et de la Forêt-Noire, et Dieu aidant, la maison de Nancy et notre chère Congrégation auront bientôt conquis leur frontière du Rhin.

Agréez, je vous prie, mon Très-Révérend et Bien-aimé Père, l'expression de mon profond respect et de mon parfait dévouement.

CHARLES BARET, O. M. I.,
Supérieur.

VARIÉTÉS.

FÊTE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION AU SCOLASTICAT D'AUTUN.

8 décembre 1862.

Une de ces journées dont le souvenir se perpétue longtemps au fond des cœurs vient de s'écouler pour le scolasticat d'Autun. Pour la première fois depuis notre changement de résidence nous avons célébré hier la fête patronale de notre chère Congrégation. Notre titre d'Oblats de Marie Immaculée nous faisait un devoir de donner à la fête toute la pompe et tout l'éclat dont nous étions capables, et notre qualité de nouveaux venus dans la ville épiscopale semblait nous commander de faire partager à d'autres qu'à nos frères de la communauté de Saint-Jean les joies de la solennité. Aussi nous étions-nous empressés d'y inviter Monseigneur l'Evêque, ses grands vicaires, son Chapitre, MM. les supérieurs du grand et du petit séminaire et MM. les curés de la ville. Tous ont accédé à nos vœux, tous nous ont témoigné un vif intérêt. La cordialité la plus sincère n'a cessé de régner entre les prêtres étrangers et les membres de la Communauté.

Dès sept heures et demie Sa Grandeur était au milieu de nous. Elle célébrait le Saint Sacrifice et distribuait à nos Frères Oblats le pain des anges. Peu après Elle parcourait la maison, en visitait les divers appartements, prenait des informations sur toutes choses et ne dédaignait pas d'entrer dans les plus petits détails. A dix heures,

Monseigneur, revêtu de la chape de notre vénéré Fondateur, la crosse en main et la mitre sur le front, reprenait le chemin de la chapelle, pour y assister à la grand'messe chantée en musique par les Frères.

L'heure de midi nous trouvait tous réunis autour de la même table. A voir le cordial abandon et la noble simplicité des convives nous eussions cru n'avoir reçu parmi nous que des Frères tous membres de la même famille. Cet aspect en nous réjouissant ne laissait pas de réveiller en nous quelques pensées de tristesse, car notre souvenir se reportait à ces jours incomparablement beaux où notre vénéré Fondateur venait lui-même présider à nos fêtes, en multiplier la joie par les mille effusions de sa paternelle tendresse. Nous n'avions pas non plus celui qui, héritier de son affection et de son dévouement, sait si bien les reproduire à nos regards.

A l'issue des vêpres, chantées comme la messe en présence de Mgr l'Evêque, Sa Grandeur, avant de se rendre à l'autel pour donner la bénédiction du Très-Saint Sacrement, nous adressa du haut de son trône une courte, mais touchante allocution dont voici à peu près le sens : « Je « suis heureux, mes très-chers fils, d'être venu répandre « les bénédictions du ciel sur cette nouvelle fondation, et « je ne puis m'empêcher de vous faire part des sentiments « que fait naître en mon cœur cette splendide cérémonie. « Il m'est doux de voir cette Maison, si longtemps déserte, « habitée de nouveau par une famille religieuse qui fera « revivre, j'en suis sûr, les vertus de celles qui l'ont pré- « cédée. Vous appartenez à une société d'apôtres qui « envoie ses membres aux quatre vents de la terre. Vous « êtes les fils d'un de nos plus grands et plus saints « Evêques de France dont la mémoire est universellement « bénie. Les lieux que vous habitez sont riches en précieux « souvenirs, ils pourraient eux-mêmes vous donner d'u-

« tiles enseignements. Si nous remontons à l'origine de « cette Maison, nous nous trouvons en présence de saint « François de Sales, le modèle des Evêques et des apôtres, « de sainte Jeanne-Françoise de Chantal, cette mère d'une « famille religieuse répandue sur toute la terre. Ces murs « ont longtemps été témoins de l'austérité et des longues « oraisons des Filles de la Visitation. Leur souvenir vous « dira que, pendant votre noviciat à la carrière aposto- « lique, vous devez vivre d'une vie intérieure, d'une vie « de renoncement et d'abnégation ; car, apôtres, vous « aurez à lutter contre les scandales et les passions du « monde. C'est dans l'oraison représentée par Marie aux « pieds de Jésus que vous puiserez la vigueur nécessaire « à vos âmes.

« De l'ordre de la Visitation, cette Maison, après des « vicissitudes diverses, passa aux Dames du Sacré-Cœur. « Celles-ci n'ont pas, comme leurs devancières, établi entre « elles et le monde des barrières infranchissables, ces « grilles qui attestent une séparation totale. Elles le lais- « sent approcher pour le sanctifier et le guérir. Aux dou- « ceurs de la prière elles unissent les fatigues du zèle, et « cette ardeur du zèle elles la puisent dans le cœur de « Jésus. Le zèle, c'est la flamme de l'amour de Dieu. « C'est la vertu de l'apôtre, il faut qu'il possède vos âmes. « Vous prendrez votre cœur de chair, vous le rapprocherez « de celui de Jésus, qui a dit : *Ignem veni mittere in terram* « *et quid volo nisi ut accendatur !...*

« Aujourd'hui cette terre est foulée par les pieds de « futurs apôtres. C'est Marie Immaculée qui est leur mère ; « avec eux, elle prend possession de ces demeures. Ils « brilleront par la pureté et l'amour ! Oh ! combien la « gloire à venir de cette Maison me paraît grande ! Jusqu'ici « elle n'a brillé que devant Dieu, elle n'a rayonné dans le « monde qu'en lui envoyant quelques âmes pures, ces

« jeunes personnes qui allaient porter dans leurs familles « les principes de foi et de piété qu'elles étaient venues « puiser ici; dès maintenant et d'année en année par- « tiront d'ici des messagers de la bonne nouvelle, ils iront « sous les quatre vents du ciel répandre partout la se- « mence de la vérité.

« Il me semble, mes très-chers fils, que Dieu m'a fait « héritier de cette affection forte et tendre qui faisait battre « le cœur de votre premier Père. Et, j'en suis sûr, du ciel « où il est, où il a reçu la couronne due à ses mérites, il « sourit à ce nouvel établissement de sa famille, il va lever « la main pour vous bénir avec moi du sein de l'éternité.»

Ces paroles ont fait sur nous tous de vives et profondes impressions. Elles s'échappaient bien plus du cœur que des lèvres de l'auguste prélat.

Quelques moments après, Il nous donnait une dernière fois sa bénédiction et s'en allait, laissant profondément gravé dans nos cœurs le souvenir de sa bonté et de son affection toute paternelle.

NOTES DE VOYAGE[1].

A Notre-Dame de l'Osier, le Supérieur général reprit le genre de vie qu'il avait gardé à Autun : la matinée était employée à la correspondance et la soirée aux entretiens particuliers.

Le lundi 6 octobre eut lieu l'oblation d'un Père novice, le P. Nédelec. Avant de recevoir ses vœux, le Supérieur Général lui adressa une allocution qui attendrit tous les cœurs; il était saisi, dominé lui-même par la pensée des

[1] Voir le numéro précédent, p. 143.

engagements qu'il avait pris dix-huit ans auparavant dans cette chapelle aux pieux souvenirs. Quelle succession d'événements depuis le 17 février 1843 !

Cette journée fut tout entière consacrée à la joie. Le Noviciat voulut fêter la présence de notre bien-aimé Père. Le deuil avait eu sa part, il fallait que l'allégresse eût la sienne. Le cloître se couvre de guirlandes de buis ; on en forme de nombreux festons entremêlés de lanternes vénitiennes et de verres de couleur. Une illumination se prépare, afin que la fête se prolonge jusque dans la nuit Un siége s'élève d'un côté du cloître, c'est pour le Supérieur Général ; mais en face, de l'autre côté, se dresse, entourée de flambeaux et de fleurs, la statue de Marie Immaculée : la Mère doit présider la réunion de ses enfants. Une cantate, composée par le R. P. Depetro, est exécutée avec un ensemble parfait ; un compliment, dicté par le cœur, est lu d'une voix émue par un Novice, autrefois élève du Grand Séminaire de Marseille. La joie se répand sur tous les visages, à la suite des paroles toutes paternelles que le Père adresse à ses enfants : on goûte un véritable bonheur. Deux de nos anciens Pères, le R. P. Martin, Supérieur de Notre-Dame de Bon-Secours, et le R. P. Hermitte, arrivés le matin même, prirent part à cette fête de famille qui ne laissera au Noviciat de l'Osier que de bien agréables souvenirs. Le réfectoire était aussi brillamment illuminé. On voulait que tout exprimât la joie, le bonheur, l'amour.

Le 9, le Supérieur Général, accompagné du R. P. Guinet, Provincial du Midi, se rendit à Grenoble pour présenter à Mgr Ginouilhac, Evêque de cette ville, ses respectueux hommages. Il revit tous ces coteaux, couverts de châtaigniers ; ces vastes plaines de l'Isère aux mille productions qui forment de cette partie de la France un immense jardin. L'automne régnait avec toutes ses richesses. Le ciel

était pur : c'était une de ces belles journées qui augmentent encore les charmes des campagnes en les inondant de lumière et d'ombre. Les travaux du nouveau chemin de fer étaient en pleine activité ; il doit desservir la rive droite de l'Isère ; il amènera bientôt à Notre-Dame de l'Osier des foules de pèlerins, et le sanctuaire de Marie se couronnera de gloire.

De Moirans à Grenoble le trajet fut bientôt parcouru : nous le faisions sous l'impulsion de la vapeur.

Le Supérieur Général reçut une aimable hospitalité chez la sœur du R. P. Guinet ; et l'intérieur de cette famille chrétienne nous montra une fois de plus que la Religion est encore ici-bas la source la plus féconde du bonheur.

L'accueil qne notre Supérieur Général rencontra auprès de Mgr Ginouilhac fut vraiment sympathique. L'illustre Prélat parla en termes très-élogieux de notre vénéré Fondateur ; il voulut bien aussi faire mention des travaux de nos Pères, et il assura que sa bienveillance était acquise à l'œuvre qu'il savait avoir été si chère au vénérable Evêque de Marseille. Il daigna donner ensuite une preuve toute spéciale de confiance à notre Supérieur Général. Le souvenir de cette visite ne passera point : des enfants éprouvent toujours un grand bonheur à entendre parler de leur Père !

A Moirans nous retrouvâmes le Frère Pierre, qui nous ramena heureusement à Notre-Dame de l'Osier, à la tombée de la nuit.

III. Le Supérieur Général partit de Notre-Dame de l'Osier le 11 octobre 1862. Le 12 il avait à Lyon une entrevue avec le R. P. Vincens, qui devait ouvrir ce jour-là même la retraite pastorale du clergé de Lyon. Le lendemain le Supérieur Général était de retour à Paris.

Il en repartait le 27 au soir pour Nancy, où il arrivait le lendemain, au matin, 18 octobre. La Communauté et le

Noviciat suivaient alors, sous la direction du R. P. Burfin, Provincial du Nord, les exercices de la retraite annuelle, prêchée par le R. P. Rambert, Maître des Novices. Le Supérieur Général vit successivement tous les Pères qui formaient le personnel de cette maison.

Dès le deuxième jour de son arrivée, il s'empressa de se présenter chez Mgr Darboys, Evêque de Nancy. Sa Grandeur lui fit un bienveillant accueil; et comme une visite officielle réclamait immédiatement sa présence, Elle s'engagea à venir le lendemain visiter la Communauté de Nancy. A l'heure convenue, Monseigneur arrivait à la maison. Le Prélat s'entretint pendant assez longtemps avec le Supérieur Général. La Communauté tout entière lui fut ensuite présentée, et Monseigneur eut la bonté de lui adresser quelques paroles d'édification parfaitement appropriées à la vocation des Oblats. La bénédiction pastorale mit fin à cette entrevue, dont la maison de Nancy conservera un précieux souvenir.

Le climat de Nancy ne nous a pas été favorable. Pendant tout le temps de notre séjour dans cette ville, la pluie est tombée presque continuellement. Le vent soufflait avec fureur, et ses rafales semblaient quelquefois ébranler la maison jusque dans ses fondements. Plusieurs pierres des clochetons extérieurs de la chapelle ont été renversées. On aurait dit que l'hiver et ses frimas avaient devancé l'époque que la Providence leur a assignée.

La Providence avait ses desseins : ils se sont réalisés. Des mesures ont été arrêtées afin de donner à la maison et au Noviciat de Nancy tous les avantages et toutes les améliorations qui leur étaient nécessaires.

Nous voudrions nous étendre sur la délicieuse chapelle de Nancy et sur les richesses de sculpture et de peinture qui la décorent, sur le zèle et le dévouement des Pères, ou plutôt, du Père à qui nous la devons; mais nous espérons

qu'une plume plus habile que la nôtre nous en décrira un jour les beautés. Tous les cœurs peuvent les sentir, mais tous ne peuvent pas les exprimer.

Le 23 octobre eut lieu, dans cette chapelle, une bien intéressante cérémonie. Le Supérieur Général reçut la profession d'un Père novice, le R. P. Bach, et la rénovation des vœux de tous les Profès. C'était le complément et le couronnement des exercices de la retraite. Ces pieux exercices avaient été féconds en grâces de tout genre ; la rénovation des engagements religieux mettait le sceau au traité de paix et de réconciliation divine qu'amène toujours ce temps de silence et de recueillement.

Une douce joie, la joie fraternelle, que le monde connaît si peu, fut le condiment de cette journée qui s'écoula trop vite pour tous.

Elle n'était pas encore terminée, que le Supérieur Général reprenait la route de Paris, passant de nouveau la nuit dans les waggons du chemin de fer. Ce n'est donc qu'au milieu des ténèbres que nous avons traversé les riches paysages de la Lorraine et toutes ces vastes régions qui ont joué un si beau rôle dans notre histoire.

IV. De retour à Paris le 24 octobre au matin, le Supérieur Général en repartait le 27 pour Notre-Dame de Cléry. Le R. P. de L'Hermite, Supérieur de cette maison, l'attendait à la station de Meung, avec une voiture. Le Père Général ne voulut point y monter et préféra parcourir à pied la distance qui sépare Meung de Cléry. La route est belle. Après avoir traversé la Loire sur un pont en fil de fer, elle entre dans une vaste plaine qu'elle coupe continuellement en diagonale. Cléry vous montre son église aux larges et hautes proportions ; il semble que vous allez l'atteindre, mais toujours la route paraît éloigner le voyageur tout en l'approchant insensiblement du lieu qu'il veut atteindre. C'est un mirage d'un nouveau genre

qui impatiente le pèlerin parcourant pour la première fois ce chemin aux longs détours.

Nous étions à Cléry vers les quatre heures du soir. Le soleil disparaissait à l'horizon au moment où nous pénétrions dans la célèbre église. Ses derniers rayons en éclairaient les vastes profondeurs. Nous nous agenouillâmes au pied de la statue miraculeuse en lui demandant ses maternelles bénédictions.

On respire à l'aise dans cette immense église, véritable monument de la foi de nos pères. On s'attriste cependant en la voyant dépouillée de tous ses ornements d'autrefois et on forme des vœux ardents pour une restauration entière et une nouvelle décoration. La richesse de son architecture, la hardiesse de sa voûte, la grâce de ses ogives sont toujours là, mais on reconnaît que la main de l'homme sacrilége les a déflorées en brisant les œuvres d'art qui harmonisaient les proportions du temple et en recouvraient la nudité.

Si l'église est immense, le presbytère ne l'est pas. A peine nos Pères trouvent-ils sous son toit l'espace qui leur est nécessaire pour respirer et travailler. Le jardin n'offre pas une vaste étendue. Heureusement que la campagne n'est pas éloignée, elle entoure Cléry d'une ceinture de vignobles, de prairies, de bosquets et de bois.

Le Supérieur Général est resté à Cléry jusqu'au 31 octobre. A l'intérieur de la maison, il suivait son Règlement ordinaire, s'occupant de sa correspondance et des intérêts spirituels et matériels de la communauté. Chaque jour, une petite promenade remplaçait l'heure de la récréation; elle nous permit de visiter les principaux sites qui s'offrent au voyageur dans les environs de Cléry. Nous avions dans le R. P. de L'Hermite le chroniqueur le plus fidèle et le plus intéressant. Il disait le passé, le présent et quelquefois l'avenir des lieux que foulaient nos pas.

La communauté de Cléry n'était pas au complet. Déjà l'heure du travail avait sonné, et deux de nos Pères avaient répondu à l'appel. Les jours que nous avons passés dans cette maison ont été bien beaux; on y respire le zèle, le dévouement; la vie religieuse y règne avec ses suaves rigueurs et ses divines consolations.

Accompagné jusqu'à Orléans par le R. P. de L'Hermite, le Supérieur Général s'est présenté chez Mgr Dupanloup, Evêque de cette ville; le célèbre Prélat était malheureusement absent. Il a pu offrir ses hommages au vénérable Supérieur du Grand Séminaire, une des gloires de la Compagnie de Saint-Sulpice.

V. Le soir du 31 octobre, nous recevions à Limoges un accueil tout cordial. Ainsi qu'à Cléry, la communauté de Limoges avait déjà deux de ses membres employés dans l'œuvre des Missions. Le Supérieur Général n'en a pas moins continué sa visite, regrettant l'absence de ces Pères, auxquels il aurait voulu montrer la part qu'ils ont dans son affection.

La maison de Limoges est bien appropriée aux fins pour lesquelles elle a été construite. La chapelle est petite, et ne peut recevoir qu'un nombre assez restreint de fidèles. Elle est cependant très-fréquentée et est devenue un lieu de pèlerinage. L'invocation de Notre-Dame de la Salette y a déjà opéré de nombreux prodiges. On y respire une douce piété. C'est là qu'a lieu l'exposition et l'adoration nocturne du Très-Saint Sacrement le premier jeudi de chaque mois.

Mgr Fruchеau, Evêque de Limoges, a reçu avec bienveillance la visite du Supérieur Général. Sa Grandeur lui a fait l'honneur de l'inviter à sa table, où devait s'asseoir ce jour-là même Mgr Baudry, Evêque de Périgueux.

Nous avons passé à Limoges la journée du 2 novembre, et nous avons été témoin de la piété du peuple de cette

ville envers les défunts. Le cimetière a été constamment envahi par une foule respectueuse. Les tombes avaient reçu de nouvelles fleurs et de nouveaux ornements. C'était vraiment la fête des morts.

Le 3 novembre, le Supérieur Général reprenait la route de Paris, accompagné, jusqu'à la gare, par le R. P. Coste, Supérieur de la maison de Limoges. Il rentrait, le 4 au matin, dans la capitale, heureux d'avoir fait ces visites, et d'avoir, lui-même, constaté le bien que Dieu opère par notre petite Congrégation.

VI. Depuis le jour de son élection, le Supérieur Général avait formé le dessein de se rendre à Rome pour offrir en personne ses hommages au Vicaire de Jésus-Christ, et demander, en faveur de la Congrégation tout entière, les bénédictions dont Pie IX est le souverain dispensateur. Des événements imprévus, la solution de plusieurs affaires importantes avaient toujours retardé l'exécution de ce voyage, que bien des motifs faisaient ardemment désirer. Cependant le moment le plus favorable pour l'entreprendre paraissait arrivé. Tous les préparatifs furent donc faits en prévision d'un prochain départ. Le R. P. Vincens, Assistant Général, et le R. P. Rey, attaché à la personne du Supérieur Général, devaient accompagner le Chef de la famille et veiller à tous ses besoins.

Le 12 décembre, la petite caravane quittait Paris et s'embarquait à Marseille, le 15 décembre au soir, sur un bateau des Messageries Impériales nommé *le Vatican :* c'était un nom de bon augure. Toutes les démarches nécessaires pour l'embarquement avaient été faites avec un dévouement infatigable par le R. P. Sardou. Une cabine était disposée pour les trois pèlerins ; nous devions demeurer seuls. Après avoir pris connaissance de notre nouvelle habitation, nous récitâmes l'Itinéraire et la prière du soir, puis nous nous livrâmes au repos. Nous voulions

prévenir, par le sommeil, les premières impressions du départ. A dix heures, un léger mouvement se fit sentir : il devint bientôt plus distinct et plus accéléré ; nous ne pouvions plus nous faire illusion, nous étions livrés aux flots, et plus que jamais nous nous trouvions entre les mains de la Providence.

Le temps avait été beau pendant toute la journée : le ciel était pur; aucun souffle dans l'atmosphère. Tout annonçait une heureuse navigation.

Au matin, cependant, une petite brise soufflait et agitait doucement la mer. Le bateau poursuivait sa course en brisant les vagues légères et en couvrant d'écume le sillon qu'il traçait dans la profondeur des eaux. Nous étions montés sur le pont avec les premiers rayons de l'aurore ; nous voulions voir le soleil au moment où il sort du sein de la mer et où il prend possession de son empire azuré.

C'était un spectacle nouveau : il produisit une émotion profonde...

Comme l'homme paraît petit au milieu de ces grandes scènes de la nature : la mer et son immensité, le ciel et sa vaste étendue ; le soleil remplissant l'une et l'autre de ses flots de lumière et de chaleur... L'homme est petit, et cependant il a été établi le roi de toutes ces richesses, et il les soumet à son empire intelligent. Quelle puissance, quel génie ne révèle pas ce navire qui domine les agitations des mers, et qui est dominé à son tour par le faible instrument que dirige la main d'un matelot ! Le vaisseau tel que le construit le génie moderne se prête aux plus admirables analogies avec le monde de la grâce : c'est un des symboles les plus expressifs des destinées que l'homme doit remplir sur la terre. Aussi l'Esprit-Saint a-t-il dit en parlant de la femme forte : *Facta est quasi navis institoris*[1]. *Elle est devenue semblable au navire du marchand.*

[1] Proverb., chap. XXI, 14.

Au lever du soleil, nous nous trouvions encore en face des côtes de la France que nous avions longées pendant toute la nuit ; les montagnes des Alpes montraient au nord leurs cimes couvertes de neige, et l'Italie ne nous présentait que de lointains rivages à demi-cachés sous les vapeurs du matin.

Le Supérieur Général ne put se lever qu'après le déjeuner. Il monta ensuite sur le pont, et jouit, pendant quelques heures, du spectacle, si uniforme et si varié en même temps, que présente un bateau en marche sous l'impulsion de la vapeur. Les montagnes de la Corse commençaient à percer les brumes de l'horizon. Tous les passagers étaient en mouvement ; les Anglais, les Américains, les Français se livraient à l'espérance d'une prompte traversée.

Mais avec le coucher du soleil le vent fraîchit et prit une nouvelle force ; les vagues moutonnaient et se heurtaient contre le bateau ; les chocs devenaient de plus en plus violents. On se mit à table pour le dîner ; peu de voyageurs répondirent à l'appel. Toutes les précautions étaient prises comme aux jours des tempêtes ; des cordes fixaient les assiettes, les verres et les bouteilles. Lorsque la nuit fut close, lorsque surtout nous nous approchâmes du cap Corse que nous devions doubler, l'agitation des flots s'accrut encore et le navire n'avançait plus qu'en subissant des soubresauts et en faisant entendre de sourds gémissements. La scène qui s'offrait du haut du pont était sombre et effrayante. Dans le lointain, la lumière des phares avec leurs éclipses et leurs vifs scintillements ; tout auprès du navire, la blanche écume des vagues qui se brisaient contre ses flancs et inondaient le pont ; puis les ombres, les ténèbres, les bruits sans nom qui forment la grande voix des eaux.... Oh ! qu'il est facile alors de sentir la présence de Dieu et de comprendre que l'homme n'est soutenu que par sa main !

Vers dix heures et demie, des cris poussés de différentes cabines annoncèrent que le mal de mer exerçait ses ravages. Le Supérieur Général paya bientôt le tribut à cette fatigue étrange; il fut imité par son compagnon; le R. P. VINCENS se montra seul marin consommé. Il put porter secours à ses deux voisins et les soigner avec un dévouement sans borne.

Toute la nuit fut violemment agitée. Avec l'aurore, le vent perdit un peu de sa force, mais la mer conserva une grande agitation.

Nous n'avions plus sous les regards que les îles de la mer de Toscane, et en face de nous les sommets des montagnes de l'Italie qui se dessinaient de plus en plus à l'horizon.

A dix heures, nous étions dans le port de Civita-Vecchia. Sur la tour qui en défend l'entrée, nous pouvions saluer le drapeau de la France flottant avec celui du Pape et mêlant leurs plis et leurs couleurs. Des soldats français se montraient sur le rivage. Ils sont là toujours les gardiens de l'Eglise.

Nous dûmes attendre un permis de débarquer. Nous touchâmes enfin vers onze heures le sol de l'Italie, le sol du Patrimoine de Saint-Pierre. Mais nous n'avions pas le temps de nous laisser aller à nos impressions. Il nous fallait subir les formalités de la douane, le plombage de nos bagages, le visa de nos passe-ports. Tout cela s'opérait pendant que le Supérieur Général qui n'avait rien pris, sur le bateau, faisait un léger repas.

A deux heures quarante-cinq minutes, nous quittions Civita-Vecchia, emportés vers Rome par la vapeur.

La voie du chemin de fer suit pendant plusieurs kilomètres les bords de la mer qui forme à l'horizon une ceinture azurée, puis elle s'avance dans l'intérieur des terres. Mais partout on ne voit que des marais ou des

champs sans culture : c'est une partie de cette fameuse campagne de Rome si riche en grands souvenirs, mais condamnée à une solitude immense ; *la malaria* y règne en souveraine. De distance en distance, on aperçoit quelques masures, quelques troupeaux ; les hommes qui les gardent portent sur leur visage les traces de la fièvre et des privations que leur imposent ces contrées malsaines. Rome aurait depuis longtemps partagé ce triste sort, si Rome n'était devenue la pierre angulaire de l'Eglise de Jésus-Christ.

Pendant que nous nous livrions aux rêveries et aux impressions diverses que faisait naître la scène que nous contemplions, un cri se fit entendre soudain : *le Tibre, le Tibre !* C'était en effet le fleuve célèbre que nous apercevions à un détour du chemin de fer. Il roulait ses eaux jaunâtres avec une douce tranquillité entre deux rives couvertes de verdure. Et puis il disparut de nouveau. Et nos regards se reposèrent sur la Basilique de Saint-Paul hors des murs qui nous fut montrée à la clarté des derniers rayons du jour. Les ténèbres s'avançaient rapidement et la nuit se trouva close lorsque nous entrâmes dans la gare de Rome.

Une voiture nous conduisit immédiatement au Séminaire français, où nous espérions trouver un logement. Mais toutes les places étaient occupées. Force nous fut d'entrer dans le vaste hôtel de la Minerva, où nous retrouvâmes quelques-uns de nos compagnons du *Vatican*.

1. Le lendemain, nous célébrions notre première messe à Rome dans la belle et vaste église des Dominicains. Inutile de dire les pensées qui occupaient notre esprit et notre cœur.

Nous prîmes un modeste déjeuner à la façon romaine. Puis, sous la direction du R. P. Vincens, nous nous acheminâmes vers Saint-Pierre. C'est la première visite que voulait faire le Supérieur Général.

Nous arrivions bientôt sur le pont Saint-Ange et en face du château de ce nom. Les troupes françaises en ont la garde. Nous aimions à considérer les statues de marbre qui ornent l'entrée et la balustrade du fameux pont qui conduit au mausolée d'Adrien et à la plus belle église du monde. Déjà nous apercevions le dôme de Saint-Pierre s'élevant majestueusement dans les cieux, et nous avions hâte d'arriver au pied du tombeau des Saints Apôtres.

Nous ne chercherons pas à décrire les émotions que nous avons éprouvées en arrivant sur la place de Saint-Pierre, en face des deux portiques qui forment la célèbre colonnade, des deux fontaines, de l'obélisque en granit rouge, haut de soixante-douze pieds, du magnifique escalier à trois rampes qui conduit à la basilique et, enfin, en face de cette prodigieuse façade qui annonce le plus beau monument que le génie de l'homme ait conçu et exécuté à la gloire de Dieu. L'admiration ne s'exprime que par des exclamations impuissantes à manifester tout ce que le cœur catholique éprouve!

Et quand, pénétrant sous le vestibule et de là dans le temple, l'œil contemple tout à coup les richesses qui le décorent, son immense étendue, les lampes de la Confession, l'autel papal et le baldaquin qui le recouvre, et la coupole qui le couronne dans les airs, l'âme s'ouvre à un sentiment de véritable orgueil, de légitime satisfaction, elle se dit que Dieu doit être content de son Eglise!

Quelle admirable harmonie entre les parties! quelles proportions dans l'ensemble! quelle profusion de marbres, de sculptures, de mosaïques! Le temple catholique est là avec toutes les gloires dont il peut être revêtu; il chante à sa manière l'hymne de la création et il annonce le temple de l'éternité.

Nous nous dirigeâmes vers la statue de saint Pierre que l'on aperçoit à droite; nous baisâmes le pied que

tant de lèvres catholiques ont touché et usé, et après nous être agenouillés auprès de la Confession, devant le tombeau des grands Apôtres, nous avons prié... la prière est facile et ardente dans ces lieux...

En sortant, nous nous promîmes de revenir chaque jour dans la superbe basilique. Nous avons été fidèles à notre promesse.

Cependant il fallait nous occuper de notre logement et des démarches à faire pour obtenir l'audience du Souverain-Pontife.

Le Supérieur Général se détermina à descendre chez le R. P. Drouelle, Supérieur de la Maison des Religieux de Sainte-Croix du Mans. Autant que possible, nous voulions avoir les avantages de la vie religieuse. Nous fûmes très-bien reçus à Sainte-Brigitte.

Après le dîner, nous nous y installâmes. Le Supérieur Général prépara sa lettre de demande d'audience, et après avoir fait une visite au R. P. Régis, Procureur Général des Trappistes, à Mgr Level, Supérieur des Chapelains de Saint-Louis, nous revînmes au Vatican. Mgr Pacca, Maître de chambre du Souverain-Pontife, était absent; son secrétaire voulut bien recevoir la lettre et nous promettre que l'audience nous serait prochainement accordée. Il était nuit lorsque nous eûmes fini toutes ces courses; l'humidité se faisait sentir. En repassant le Tibre, nous admirâmes le reflet des lumières qui bordaient son cours et qui semblaient se jouer dans les eaux.

II. La seconde journée commença par la célébration du Saint Sacrifice dans la chambre qu'a habitée pendant quinze ans sainte Brigitte, l'illustre veuve suédoise. C'est un oratoire orné de peinture, le tout d'une grande simplicité. Trois chambres composaient les appartements de la sainte; elles communiquent entre elles et sont consacrées à la mémoire de celle qui les a sanctifiées. Le

8 octobre, elles sont ouvertes aux fidèles, qui les visitent avec empressement et avec une grande piété. Au-dessous se trouve la chapelle publique dont la porte s'ouvre sur la place Farnèse, une des plus régulières de Rome.

Notre première visite a été pour Son Em. le Cardinal Barnabo. Nous nous sommes rendus à pied au palais de la Propagande, situé sur la place d'Espagne, où s'élève le monument en souvenir de la définition du dogme de l'Immaculée Conception.

Nous avons dû attendre près d'une demi-heure. Le Cardinal entendait la messe. Au moment où nous pensions que l'on allait nous introduire, le Cardinal a paru, il sortait de ses appartements pour se rendre à une Congrégation de Cardinaux. Son accueil a été bon et paternel; il a reconnu le R. P. VINCENS et a engagé le Supérieur Général à revenir le soir même à l'heure de l'*Angelus*.

Nous avons pu admirer dès cette première et rapide entrevue les qualités éminentes de cet illustre Prince de l'Eglise.

Une tentative pour voir Mgr Capalti, Secrétaire de la Propagande a été inutile; le Prélat n'était pas encore au Secrétariat.

De la Propagande nous nous sommes transportés au Vatican. Après avoir prié auprès de la Confession, nous avons profité du temps que nous avions et de l'offre qui nous était faite par un ciccrone pour visiter la galerie des tableaux, où nous avons admiré la Transfiguration, par Raphaël, la Communion de saint Jérôme par le Dominiquin, etc. Nous avons ensuite parcouru les célèbres loges et les chambres de Raphaël et le musée des Inscriptions. L'heure de midi nous a ramenés forcément à Sainte-Brigitte.

Après le dîner, nous avons pris le chemin du Capitole.

Il nous tardait de visiter ces lieux vers lesquels nous poussaient les souvenirs de nos études classiques. Nous avons passé devant l'Eglise du *Gesu :* nous ne pûmes pas la visiter ; à cette heure, les Eglises de Rome ne sont point ouvertes. Nous sommes arrivés au pied du coteau où se trouvait autrefois la roche Tarpéienne. A notre gauche, à l'endroit même où s'élevait le Temple de Jupiter Capitolin, nous avons laissé l'Eglise de l'*Ara cœli*, à laquelle on parvient par un escalier en marbre de 124 marches, et nous nous sommes rendus sur la place du Capitole. Nous avons admiré l'ordonnance des bâtiments qui l'environnent et qui renferment de très-riches musées d'antiquités. En descendant de l'autre côté de la colline, nous nous sommes rencontrés en présence d'une scène immense de désolation... des ruines, des ruines, encore des ruines : l'arc de triomphe de Septime-Sévère, les restes du Temple de la Concorde, le lieu où fut le Forum romain, où se dressait la tribune de Cicéron ; plus loin l'arc de triomphe de Titus ; plus loin encore celui de Constantin, et puis à droite et à gauche des ruines gigantesques.

A notre gauche, nous avons salué le lieu où saint Pierre fut enfermé, la prison Mamertine. On rencontre sans cesse à Rome ce rapprochement du Paganisme et du Christianisme ; si le premier a laissé quelques vestiges, c'est le second qui les a conservés en honorant le théâtre des victoires qu'ont remportées ses premiers disciples.

On voit facilement dans cette partie de Rome l'exhaussement du terrain, et par conséquent la transformation qu'ont dû subir tous ces lieux remplis des plus grands souvenirs.

Des soldats français faisaient l'exercice sur la place qu'occupait le Forum. Et nous cherchions dans de profondes excavations le pavé de cette voie Sacrée que parcouraient si glorieusement les triomphateurs... Comme la

voix de Dieu se fait entendre au milieu de ce monde qui n'est plus !

Nous laissions à gauche encore l'Eglise de Sainte-Martine, et nous nous avancions vers le Colysée dont la masse énorme se dressait devant nous. Le voilà, ce monument vraiment prodigieux ! Impossible de le décrire. Il raconte toute une histoire... Inspiré par le Paganisme, bâti par des mains juives, inondé du sang des Chrétiens, il est maintenant protégé par la croix qui s'élève au centre même de son immense enceinte. Les stations du chemin douloureux parcouru par le Sauveur du monde s'échelonnent tout autour. Le Colysée est devenu un temple : ce sont les Papes qui l'ont sauvé d'une entière destruction. Le Paganisme s'est traduit dans le Colysée, le Christianisme dans l'Eglise de Saint-Pierre : lequel honore le plus l'homme et Dieu ?

Du Colysée nous sommes allés à l'Eglise de Saint-Clément, troisième successeur de saint Pierre. C'est une délicieuse basilique, où tout respire l'antiquité chrétienne. La mosaïque de l'abside remonte à 1290 ; le divin Sauveur tient dans sa main le livre de vie ; des cerfs viennent se désaltérer à la source d'eau qui jaillit à ses pieds ; tout est plein de fraîcheur et de doux enseignements... Nous aurions volontiers visité les catacombes de Saint-Clément, mais nous n'avons pas pu obtenir les renseignements nécessaires.

De là le chemin nous a conduits à Saint-Jean de Latran. Je renonce à décrire les magnificences que renferme cette Basilique, la Mère et la Maîtresse des Eglises de la Ville et du Monde.. Nous avons prié devant la Confession qui renferme des reliques bien précieuses, devant l'autel du Saint-Sacrement, surmonté d'un baldaquin que soutiennent quatre colonnes de bronze doré, fondues par Auguste avec les éperons des navires égyptiens ; enfin, devant la

table sur laquelle notre divin Sauveur a institué la Sainte Eucharistie.

Nous nous sommes arrêtés sous le large portique, au pied de la façade et de la légère éminence qu'elle couronne, nous avons contemplé le vaste tableau qui se déroulait devant nous. Le soleil descendait vers son couchant, il déversait sur l'Orient ces flots de lumière dorée qui semblent appartenir plus particulièrement à Rome : *Aurea luce et decore roseo*... Les ombres se formaient dans le lointain... une immense solitude nous environnait. Ces vieilles murailles de Rome qui se détachaient sur l'azur du ciel, ce tapis de verdure qui se prolonge jusqu'à l'Eglise Sainte-Croix, ces débris magnifiques de l'aqueduc de Néron, cette route d'Albano à travers la poétique campagne de Rome, coupée en tous sens par ces longues lignes si pittoresques d'anciens aqueducs, ces montagnes vertes du Latium, couvertes de villas et de maisons de campagne, et ces âpres montagnes bleues de la Sabine qui bornent l'horizon, sublimes de tons et de couleurs; tout cela formait un ensemble de merveilles qui jetaient naturellement notre esprit dans l'extase de l'admiration et dans la tristesse de la mélancolie : c'est un spectacle de vie et de mort; il attriste et il réjouit. C'est la croix qui règne encore dans cette solitude et qui empêche les dernières destructions.

Nous nous sommes transportés de là à la *Scala Santa*, qui se trouve tout près. Nous avons gravi à genoux et en priant cet escalier de marbre recouvert de bois qu'ont foulé les pieds du Sauveur. En arrivant au sommet, nous avons entendu des chants et nous sommes entrés dans une chapelle : le Saint-Sacrement était exposé sur l'autel, et tout se préparait pour le Salut. Le peuple chantait, sur un air très-simple et très-pieux, les Litanies de la Très-Sainte Vierge. Tout nous avait disposés à la prière et au recueillement. Après avoir vu le Capitole, le Forum, le

Colysée, l'Eglise de Saint-Clément et de Saint-Jean, la *Scala Santa*, il faisait bon de demeurer quelques instants au pied de l'Eucharistie et de lui parler de ses humiliations et de ses triomphes. O Eucharistie, on vous comprend et on vous goûte mieux encore dans la ville des Césars ! vous êtes debout sur les ruines de vos ennemis !...

Nos courses étaient terminées. L'heure de l'*Angelus* avait sonné. Nous nous dirigeâmes vers le palais de la Propagande, où pendant plus d'une heure nous avons joui de la conversation si intéressante et si animée de l'éminent Cardinal Barnabo.

Nous sommes rentrés à la maison vers six heures. Nous étions fatigués, mais nos pensées se reportaient avec une douce consolation sur les différents spectacles qui s'étaient successivement montrés à nos regards.

III. Le 20 décembre, la Messe fut célébrée dans le même lieu et à la même heure qu'hier, par les trois pèlerins. Puis nous avons travaillé à notre courrier. Le paquebot doit partir demain pour Marseille.

Pendant ce temps, le R. P. Vincens se rendait au Vicariat de Rome pour faire signer nos Célébret. Nos lettres de France ont été retenues, et on nous a accordé la *Pagella* pour quarante jours.

Vers les dix heures et demie, une voiture nous a conduits d'abord chez Mgr Lavigerie, Auditeur de Rote pour la France, puis chez Mgr Nardi, Auditeur de Rote pour l'Autriche. Nous avons eu le regret de ne pas rencontrer ces deux Prélats.

En rentrant à pied, nous nous sommes arrêtés quelques instants dans l'Eglise de Saint-André della Valle, riche en tableaux et en fresques des grands maîtres. Elle est desservie par les Théatins. Nous avons ensuite visité le palais de la Consulte, où se trouve le siége d'une quinzaine de Congrégations romaines.

Après midi, nous avons voulu profiter du temps magnifique que le climat de Rome nous offrait; c'était une journée de printemps, j'allais presque dire d'été. Nous nous en sommes bientôt aperçus en gravissant la délicieuse colline du Pincio. Nous sommes arrivés sur la place du Peuple en suivant le cours du Tibre. Cette place est d'une grande beauté. C'est Michel-Ange qui en a donné le plan. On monte sur la colline par un chemin admirablement tracé et orné d'antiquités précieuses. Du sommet on découvre un immense panorama : Saint-Pierre élève sa coupole au-dessus de toute la plaine qui se déroule à nos pieds... Vous voyez Rome, et si vous ne distinguez pas tous les détails de cette ville, vous pouvez au moins vous faire une idée de ce qu'elle était autrefois, lorsqu'elle couvrait les sept collines.

Notre itinéraire nous conduisit devant l'Académie de France ; de là devant l'Eglise de la Sainte-Trinité du Mont et le couvent du Sacré-Cœur. Nous étions entourés de tous les souvenirs de la France. Elle occupe bien sa place à Rome, notre chère patrie !

La place Barberini nous offrit ensuite sa fontaine du Triton, remarquable par son originalité. Nous n'étions pas loin de l'Eglise des Capucins ; nous avons pu la visiter, contempler les chefs-d'œuvre qu'elle renferme, et nous arrêter saintement étonnés et édifiés devant le corps du Bienheureux Crépin, confesseur, dans un état admirable de conservation. Dieu se plaît à manifester quelquefois la puissance qu'il a sur la mort et sur ses lois de destruction.

Nous avons pris la route qui conduit aux superbes villas Massimi et Ludovici, construites sur la place qu'occupaient les Jardins de Salluste. Nous avons pu nous représenter la magnificence qui devait régner dans cette demeure du célèbre historien, juge si sévère des déprédations exercées par les préteurs et du luxe de ses contemporains.

La porte Salara s'offrit bientôt à nous : c'est la porte par laquelle les Barbares entrèrent pour la première fois dans Rome. En longeant le mur extérieur, nous sommes arrivés devant la porte Pia, dont le plan a été conçu par Michel-Ange.

La *Via de la porta Pia* nous conduisit devant l'Eglise de la Victoire, élevée en souvenir de la victoire de Lépante. Les drapeaux pris sur les Turcs sont encore suspendus à la voûte de cette délicieuse Eglise, enrichie des marbres les plus précieux et des objets d'art les plus remarquables. Nous nous sommes arrêtés surtout devant un groupe de marbre représentant sainte Thérèse, tout absorbée dans l'amour divin, et un ange qui vient dans ce moment lui percer le cœur d'une flèche. Quelle vie ! quelle animation ! quelle poésie l'artiste a su communiquer au marbre insensible !

La fontaine des Thermes, l'Eglise Sainte-Suzanne, celle de Saint-Bernard ont attiré successivement notre attention. Tous ces monuments s'élèvent sur les lieux qu'occupaient les Thermes de Dioclétien.

Arrivés à la place des quatre fontaines, la basilique de Sainte-Marie Majeure s'est montrée à nos regards. Nous avons quitté le Viminal et nous nous sommes dirigés vers cette illustre église bâtie au sommet de l'Esquilin. Avant d'entrer, nous avons jeté un regard derrière nous ; c'est un des plus beaux points de vue que présente la ville éternelle.

Comment décrire la basilique de Sainte-Marie Majeure ! Peu d'églises ont à l'extérieur une plus belle décoration, et à l'intérieur une plus pure et plus belle architecture ; c'est une des plus splendides et des plus élégantes de Rome. On y respire une sorte de piété suave qui convient au temple consacré à la Mère de Dieu. Nous avons admiré ses trente-six colonnes en marbre blanc, ses mar-

bres, ses porphyres, ses bronzes, ses peintures, etc. Dans une chapelle, on voit les magnifiques tombeaux des Papes Sixte-Quint et saint Pie V. On exécutait des travaux devant l'autel Papal : on nous a assuré que c'est là que Pie IX fait préparer son tombeau. Le Pape qui a défini le dogme de l'Immaculée Conception veut reposer à l'ombre des murs où est vénérée Celle qu'il a si glorieusement exaltée.

Nous sommes revenus sur nos pas et nous avons passé devant le Quirinal, immense palais des Papes, le plus beau, si le Vatican n'existait pas. C'est autour de cette auguste demeure qu'a hurlé la révolution romaine de 1848. Sur la place, on admire les deux statues en bronze qui décorent la fontaine, deux dompteurs de chevaux...

En descendant le Monte Cavallo, nous sommes arrivés devant la fontaine de Trevi. C'est la plus belle fontaine du monde. On est saisi de stupeur et d'admiration. C'est Benoît XIV qui l'a fait construire. L'eau qui y coule en nappes immenses et profondes est amenée de bien loin.

De là, une voiture nous a conduits chez Mgr Joanin, Prieur de l'hôpital du Saint-Esprit; chez Mgr Talbot, Camérier du Pape, que nous n'avons pas rencontré, et enfin chez Son Em. le Cardinal Villecourt. Ce Prince de l'Eglise s'est montré on ne peut plus courtois et bienveillant.

Il était temps de rentrer à la maison; notre journée avait été bien remplie.

IV. Le 21 décembre, après la sainte Messe célébrée comme hier, le Supérieur Général a reçu la lettre de Mgr Pacca lui annonçant l'heure de l'audience que le Souverain Pontife veut bien accorder au Supérieur Général des Oblats et aux deux religieux qui l'accompagnent. C'est demain lundi, à midi et demi.

A neuf heures, nous nous sommes rendus au Vatican.

La nuit avait été pluvieuse; l'atmosphère était chargée d'humidité. A un beau jour de printemps avait succédé une journée d'hiver. Nous voulions assister à la chapelle Papale tenue dans la chapelle Sixtine. Nous sommes arrivés de bonne heure. Nous avons pris place au milieu d'une assez grande affluence d'étrangers. Mais nous avons été déçus de nos espérances. Le Pape, indisposé, n'a point paru, et la chapelle est devenue cardinalice. On aurait pu compter plus de vingt cardinaux présents à la cérémonie. A la fin de l'Evangile, un sermon a été prêché en latin par le Procureur Général des Carmes. Il a parlé éloquemment des triomphes de l'Eglise sur les persécuteurs, les hérésiarques, les révolutionnaires...

Au sortir de la chapelle Sixtine, nous sommes entrés dans Saint-Pierre. Il y a là toujours de nouvelles merveilles à découvrir, et puis il y fait bon prier.

Après dîner, nous avons fait plusieurs visites... Sur nos pas s'est trouvée la délicieuse église de Sainte-Marie du Peuple, où il faut admirer la profusion des marbres et des peintures. C'était l'heure du Catéchisme; plusieurs religieux se dévouaient à cette Mission si importante. L'exercice s'est terminé par le chant des Litanies de la Très-Sainte Vierge.

En rentrant à la maison, nous avons reçu la bénédiction du Très-Saint Sacrement donnée par le R. P. Vincens, dans la chapelle de Sainte-Brigitte. Nous nous sommes occupés ensuite de la grande visite que nous devons faire demain.

V. Nous touchions donc au moment solennel qui était le but, le terme principal de notre venue à Rome. C'est le 22 décembre que nous devions être admis en présence du Souverain-Pontife, du Vicaire de Jésus-Christ, de Pie IX. Tous nos désirs allaient donc être satisfaits!

La sainte Messe fut célébrée à la même heure et dans

le même lieu que les jours précédents. Toute la matinée a été employée à faire nos préparatifs, à rédiger nos suppliques, à disposer les médailles, les chapelets et autres objets de dévotion que nous avions à faire bénir.

A onze heures, nous prenions notre repas, et une demi-heure après, nous nous rendions au Vatican, portant avec nous un aperçu sommaire sur les œuvres qu'embrasse notre Congrégation, aperçu que le Supérieur Général désirait présenter à Pie IX. Une vive émotion s'empara de nos cœurs en entrant dans l'immense palais. Nous traversâmes différentes antichambres; dès la seconde, nous dûmes remettre nos objets de piété à deux serviteurs en grande livrée qui s'empressèrent de les porter au Souverain-Pontife. Ils revinrent bientôt : tout avait été bénit et indulgencié.

D'autres antichambres se succédèrent; toutes étaient occupées par des gardes nobles, des officiers, des camériers. Nous remarquâmes le costume que portent les gardes nobles; il rappelle le costume des seigneurs français sous le règne de Henri IV.

Nous sommes enfin arrivés dans une salle où nous devions attendre l'heure de notre audience. Une demi-heure s'est écoulée. Pendant ce temps, Mgr Lacroix, camérier du Pape et clerc national de France, a bien voulu accoster le Supérieur Général et nous introduire dans la chapelle domestique de Pie IX. Nous y avons adoré le Très-Saint Sacrement et admiré la noble simplicité qui règne dans l'ornementation de l'autel, l'ameublement de la sacristie et les ornements dont se sert le Vicaire de Jésus-Christ. Mgr Lacroix nous fit remarquer le Diurnal, à l'usage de Pie IX; il a été substitué, il y a quelques mois à peine, par un Evêque d'Amérique, à un Diurnal dont le Pape s'était servi pendant plusieurs années.

En priant dans cette chapelle, où Pie IX prie tous les

jours, que demander à Dieu, sinon de l'aimer comme l'aime son Vicaire et de conserver longtemps encore à l'amour et à l'admiration du monde le plus saint des Pontifes et le meilleur des Pères !

Au sortir de la chapelle, nous avons été introduits dans l'antichambre qui précède immédiatement le cabinet du Souverain Pontife. Notre cœur battait... l'émotion devenait de plus en plus profonde... nous nous sentions près de Celui qui peut être appelé en toute vérité le *Désiré des nations*. Enfin, un coup de clochette se fait entendre ; c'est le signal qui annonce la fin de l'audience de celui qui nous précédait. C'était le consul de France à Madras : il avait pu présenter au Pape son esclave mulâtre et il se retirait heureux d'emporter la plume dont Pie IX s'était servi pour signer la supplique qui lui avait été offerte. Après la sortie de ce personnage, le Saint-Père demeura quelques instants avec Mgr Pacca, le maître de chambre, à qui nous avions fait agréer nos hommages. Puis il nous fut donné d'entrer. Mgr Pacca conduisait le Supérieur Général et nous marchions à leur suite. Trois génuflexions nous avaient été indiquées. Nous sommes arrivés ainsi auprès du Pape qui nous présentait sa main : après l'avoir baisée amoureusement, nous cherchions son pied, mais nous ne l'avons pas trouvé : l'émotion, la diminution du jour, la position du Pape, mettaient obstacle à l'accomplissement de ce devoir de respect et d'obéissance filiale. Le Saint-Père a reconnu le R. P. Vincens. Il a invité le Supérieur Général à se placer en face de lui : nous nous sommes mis à ses côtés : nos regards ne se détachaient point de cette physionomie admirable qui porte un cachet de grandeur, de majesté, de bonté et de finesse que l'art ne reproduira jamais. La bonté et la douceur resplendissent surtout... c'est bien là le Vicaire de l'Agneau qui efface les péchés du monde.

Le Supérieur Général a présenté au Souverain Pontife, en quelques paroles profondément senties, l'hommage de la Congrégation tout entière... en le suppliant de vouloir bien la bénir dans son chef et dans ses membres. Le Saint-Père a daigné accepter cet hommage et témoigner de sa satisfaction de voir le Supérieur Général : il a accordé ses bénédictions paternelles à toute la famille des Oblats.

En recevant le sommaire des œuvres qu'embrasse la Congrégation, le Saint Père a déclaré qu'il ne pourrait pas probablement en prendre connaissance par lui-même, mais qu'il le ferait examiner.

Il a bien voulu ajouter à la supplique, qui demandait la bénédiction apostolique pour la Congrégation et pour toutes les personnes qui lui sont confiées et en France et à l'étranger, quelques mots que l'on a déjà fait connaître. Il a éliminé quelques parties de la seconde supplique et les a remplacées de sa propre main en accordant une grâce plus précieuse, celle d'une indulgence plénière à gagner chaque année le jour que nous choisirons.

Le Supérieur Général lui a parlé ensuite du projet de nous établir à Rome. Le Souverain Pontife l'a hautement approuvé : il a déclaré n'avoir pas d'église à nous confier, mais il désire que nous établissions au moins une Procure Générale. Il a daigné adresser plusieurs questions sur l'état de la Congrégation. Les réponses du Supérieur Général ont paru le satisfaire, et, prenant la parole avec une bonté toute spéciale, il nous a engagés à poursuivre courageusement l'œuvre de la conversion des âmes : *Avec douze apôtres,* a-t-il dit, *notre divin Sauveur a converti le monde idolâtre, puissiez-vous continuer leur mission !* Réitérant ses bénédictions et ses encouragements, il nous a permis encore de nous approcher de sa personne sacrée. Il n'a point voulu que le Supérieur Général lui baisât les pieds; il s'est laissé baiser la main à plusieurs

reprises. Le Père Rey, désespérant de trouver le pied du Pape, le lui a demandé : Ecco, *le voilà*, a répondu avec une ineffable bonté le Vicaire de Jésus-Christ.

Nous nous sommes retirés en proie à la plus vive et à la plus douce des émotions.

Que le temps passé auprès de Pie IX a été court ! Comme on est bien dans l'atmosphère qui l'entoure, dans cette chambre où il a reçu les hommages, on peut bien le dire, du monde entier ! Quelle est touchante la figure du Pape quand elle s'illumine de bonté, de tendresse, quand elle reflète cette paternité dont il a la plénitude ! Volontiers on resterait à ses pieds pour entendre sa voix sympathique, recevoir ses conseils et ses encouragements, et vivre sous le rayonnement de ses regards et de son cœur !

En sortant, nous avons remercié Mgr Pacca, Mgr Lacroix, et, après avoir repris nos objets de piété, nous sommes revenus à Sainte-Brigitte. Nous avions besoin de nous reposer, de nous recueillir, de nous communiquer nos impressions. L'audience avait duré près d'une demi-heure. Le cœur a des émotions qui, dans leur brève durée, ébranlent plus notre faible nature que les plus pénibles labeurs. Qu'aurions-nous pu voir en quittant Pie IX ?

Après avoir donné quelque épanchement au trop-plein de nos âmes, nous nous sommes résolus à visiter la basilique de Saint-Paul hors des murs. Il faut renoncer à décrire cette superbe église. Elle produit, même après Saint-Pierre, de nouveaux étonnements. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer dans ce vaisseau, où tout est revêtu de magnificence. C'est l'église du Docteur des nations ; elle porte dans ses ornements ce caractère d'universalité. Le pacha d'Egypte a donné les colonnes d'albâtre oriental qui supportent le baldaquin de la Confession ; l'empe-

reur de Russie, Nicolas Ier, a envoyé deux autels en malachite d'une richesse inconnue. Tous les arts luttent à l'envi pour orner ce second temple de la catholicité, que quatre-vingts colonnes de granit des Alpes coupent en cinq nefs vraiment merveilleuses. On regarde, on admire, on se tait... Et ce temple solitaire, immense, véritable basilique du désert, élevée mélancoliquement au bord du Tibre, sur le tombeau traditionnel de l'Apôtre, est rempli de la majesté de son nom.

Le temps était pluvieux... Depuis plusieurs jours, nous n'avons plus la température de printemps que Rome avait semblé nous offrir; la pluie, l'humidité nous transissent de froid.

En retournant, nous aperçûmes un petit oratoire bâti sur l'emplacement du lieu où se séparèrent les deux apôtres saint Pierre et saint Paul conduits au dernier supplice. Nous n'avons pas pu lire l'inscription qui raconte, dit-on, leurs adieux, avec la plus touchante simplicité.

Quelques visites officielles ont rempli le reste de cette journée, si féconde en émotions de tout genre.

(La suite prochainement.)

Paris. — Typographie Hennuyer, rue du Boulevard, 7.

289

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 7. — Septembre 1863.

MISSIONS D'ANGLETERRE.

RAPPORT DU R. P. COOKE, PROVINCIAL, SUR LES TRAVAUX DE L'ANNÉE 1862.

Dublin, 6 mars 1863.

Mon Très-Révérend et bien-aimé Père,

Depuis mon dernier Rapport, daté du mois de janvier 1862, notre Province Britannique n'a pas cessé de progresser ; le Seigneur a daigné la bénir et dans ses membres et dans les œuvres que leur zèle embrasse au sein des trois Royaumes-Unis. Partout où nous sommes établis, en Angleterre, en Irlande et en Ecosse, nos Pères jouissent de la confiance entière de Nos Seigneurs les Evêques, de l'amitié du Clergé, de l'estime et de l'affection des fidèles. A l'extérieur, le bien s'opère sur une

vaste échelle et d'une manière très-fructueuse. A l'intérieur, tous vos enfants s'efforcent de réaliser le vœu exprimé par notre vénéré Fondateur sur son lit de mort : ils vivent de la vie de famille et pratiquent la charité la plus parfaite.

Notre Province est entièrement constituée ; elle a son Juniorat, son Noviciat et son Scolasticat ; chaque année, notre nombre va s'augmenter de plusieurs Pères. Cette augmentation nous devient indispensable, car le travail, déjà au-dessus de nos forces, prend chaque jour de nouveaux accroissements. Permettez-moi d'attirer votre attention d'abord sur les Maisons de notre Province, puis sur les Missions que nos Pères ont prêchées avec un si grand fruit.

§ 1. *Les Maisons.*

1. La Maison d'Inchicore, près de Dublin, est la première dont j'ai à vous entretenir. Occupée actuellement par notre Juniorat et notre Scolasticat, cette Maison est destinée à la grande œuvre des Retraites que je veux établir en Irlande sur le modèle de l'œuvre que j'ai vue fonctionner en Bretagne. Elle n'existe point encore, cette œuvre, dans nos catholiques contrées : tout me fait espérer qu'elle réussira parfaitement dès que nous pourrons lui consacrer notre nouvelle Maison. Nous serions déjà en mesure de recevoir une centaine de retraitants, si la présence de nos Juniorites et de nos Scolastiques ne nous obligeait de différer encore la réalisation de notre projet. Un grand nombre de personnes de plusieurs parties de l'Irlande m'ont écrit pour s'informer du moment où s'ouvriront à Inchicore les exercices de retraite. J'attends avec un complet abandon l'heure fixée par la Providence.

Pendant l'année qui vient de s'écouler, nous avons reçu

à Inchicore la visite de onze Evêques ou Archevêques, entre autres, celle de Mgr l'Archevêque de New-York, qui a été conduit à Inchicore par Mgr l'Archevêque de Dublin. Leurs Grandeurs nous ont témoigné beaucoup de bienveillance et se sont montrées très-satisfaites de tout ce qu'Elles ont vu et entendu.

Nos Scolastiques font leurs études théologiques d'une manière bien suivie. Leur Modérateur, le R. P. Mangin, est en même temps Professeur de Morale. Le R. P. Malmartel leur enseigne le Dogme et l'Ecriture Sainte. Ils sont au nombre de treize. Deux autres Scolastiques remplissent des fonctions de Professeur dans notre collége de Dublin où ils achèvent leur cours de Théologie sous la direction du R. P. Nolan.

Le R. P. Bennett est chargé du Juniorat, qui compte une douzaine d'enfants. Cinq sont allés cette année au Noviciat et ils y persévèrent avec bonheur.

Nous avons eu, comme l'année précédente, à Inchicore, à la fin du mois d'octobre, une grande retraite pour les Pères et les Frères des diverses Maisons de notre Province qui ont pu s'y rendre. Nous étions près de cinquante, sans compter les enfants du Juniorat qui avaient aussi leur petite retraite à part. Nous trouvons que ces retraites générales produisent un grand bien dans la Province en y renouvelant la vie uniforme et régulière que prescrivent nos saintes Constitutions.

II. Il serait difficile d'exagérer l'importance de l'œuvre que nos Pères de Liverpool ont entre leurs mains. Ils ont le soin exclusif de treize mille pauvres catholiques, et comme leur établissement se trouve placé tout à fait au centre de la ville, on accourt de tous les côtés pour se confesser dans leur Eglise. Aussi leur travail est-il énorme. La visite des malades absorbe une grande partie de leur temps ; le reste, jusqu'à onze heures du soir, se passe

chaque jour au confessionnal. Une augmentation du personnel de cette Maison est de toute nécessité.

Douze cents enfants, appartenant presque tous à la classe la plus pauvre et la plus abandonnée, fréquentent les belles et vastes écoles que nos Pères ont fait bâtir à grands frais. Là encore notre ministère recueille des fruits abondants.

Notre belle Eglise gothique de Sainte-Croix, la grande et nouvelle maison de nos Pères qui lui est attenante, nos écoles qui sont dans une rue voisine, forment dans leur ensemble un des plus beaux établissements religieux de Liverpool.

Avant de quitter cette Maison, je ne puis m'empêcher de payer un tribut de regrets et de pieux souvenir à la mémoire de l'excellent Père Dutertre, mort à Liverpool le 5 février 1862. Son nom vit encore dans le cœur des Irlandais qu'il a soignés pendant douze ans avec un dévouement si parfait, avec un zèle si apostolique. Ses obsèques ont été un véritable triomphe. On n'oubliera jamais l'empressement et la douleur qu'ont manifestés les pauvres gens d'Holy-Cross. Quant à nous, nous redirons les paroles d'un de nos Pères écrivant au R. P. Boisramé, Maître des Novices : « Cette mort si consolante fournit encore une belle page à ajouter à tant d'autres pages consolantes qui nous redisent les derniers moments de ceux que nous avons aimés et qui ont appartenu à la famille de Marie Immaculée. *Servus Mariæ nunquam peribit.* Mourir l'Enfant de Marie, au sein de notre chère Congrégation, est la plus grande faveur que nous puissions désirer ! »

Je dois aussi faire mention du passage du R. P. Boutin dans la Maison de Liverpool, avant son départ pour les Missions de Ceylan. Pendant le peu de temps qu'il y a séjourné il a fait beaucoup de bien, et nous ne doutons

pas que le Seigneur ne répande ses bénédictions abondantes sur les œuvres auxquelles ce Père se livre avec un si grand zèle. Il a été profondément regretté à Liverpool.

Liverpool a reçu au mois de février la visite de Nos Seigneurs les Evêques d'Ottawa et de Saint-Boniface, et un peu plus tard celle de Mgr Séméria et du R. P. D'Herbomez.

III. De la Maison de Liverpool dépend une petite résidence établie dans le courant de l'année 1862. C'est la résidence de Rock-Ferry. Rock-Ferry est un des plus jolis faubourgs de la ville de Birkenhead, séparée de Liverpool par le fleuve qui forme le port de cette grande ville. Toutes les demi-heures, des bateaux partent de Liverpool pour Rock-Ferry, et quatre sous défrayent du voyage, dont la durée ne dépasse pas quinze minutes. Mgr l'Evêque de Sherewsbury nous faisait depuis longtemps de vives instances afin de nous déterminer à prendre soin des catholiques qui habitent ce faubourg. Nous nous sommes rendus à ses désirs, et le R. P. Egan a été chargé de cette nouvelle Mission. Il s'y trouve très-occupé, prêchant deux fois tous les dimanches, malgré son âge avancé et malgré la fatigue que lui impose le ministère qu'il exerce à l'égard de son troupeau. Le nombre des catholiques augmente chaque jour ; il faudra bientôt y placer un second Père, et tout nous fait espérer que Rock-Ferry deviendra dans quelques années une Maison très-importante de la Congrégation.

La Providence, en nous ménageant cette résidence, s'est montrée pleine d'attention délicate envers nos Pères de Liverpool. Continuellement privés de l'air pur de la campagne, ne respirant qu'une atmosphère chargée de fumée et de vapeur, leur santé était exposée à de cruelles maladies. Ils trouvent maintenant à Rock-Ferry un lieu de pro-

menade et de délassement, où ils peuvent jouir de tous les charmes et de tous les agréments de la campagne.

Une école y a déjà été établie : elle reçoit plus de cent enfants.

IV. La mort du saint et vénérable Evêque d'York, Mgr Briggs, le grand ami et protecteur de notre Congrégation à Leeds et à Siklinghall, nous faisait craindre de ne pas trouver les mêmes sympathies auprès de son successeur. Heureusement nos craintes n'étaient pas fondées, car l'Evêque actuel d'York nous témoigne la plus grande bienveillance. Peu après sa consécration, il a nommé le Supérieur de Leeds pénitencier du Diocèse d'York, ou plutôt de Beverley, le nouveau titre du Diocèse. Quelques mois se sont écoulés avant que Sa Grandeur ait pu faire sa première visite pastorale à Leeds. Il s'y rendit enfin le samedi 16 août, vers six heures du soir. Le R. P. Pinet, Supérieur de la Maison, vint à sa rencontre à la gare avec un carrosse traîné par deux chevaux blancs. Sur la route ils furent rencontrés par le premier dignitaire ecclésiastique de l'Eglise-Etablie, qui, à leur grande surprise, les salua très-gracieusement. Plus de 3,000 personnes étaient réunies sur la colline Sainte-Marie. A l'arrivée de Monseigneur, tous s'agenouillaient et sollicitaient ainsi même avant d'entrer dans l'église la bénédiction pastorale. Notre église, malgré son étendue, ne put contenir la foule qui allait toujours en grandissant.

Le lendemain, plus de 1,000 personnes reçurent la communion : 800 au moins désirèrent la recevoir de la main de Monseigneur. L'assistance fut très-nombreuse dans notre Eglise à tous les exercices de la journée. 500 personnes furent confirmées; dans ce nombre on comptait plus de 50 nouveaux convertis.

Monseigneur visita ensuite la Maison, le Couvent des Sœurs et les vastes écoles que nous avons fait construire

et que fréquentent plus de 500 enfants : il n'eut que des éloges à donner à toute chose, et il manifesta hautement la satisfaction qu'il éprouvait : *Je crains,* disait-il au R. P. Pinet, *que tout ce que j'ai vu ici ne me donne un peu trop de vanité.* Peu après il ajouta : *C'est à Leeds évidemment que je dois fixer ma résidence.* Et il pria le Père Supérieur de lui procurer un logement convenable. Le R. P. Pinet n'a point perdu de temps pour réaliser les désirs de Monseigneur. Il réunit quelques-uns des principaux catholiques de Leeds et leur annonça la bonne nouvelle que Monseigneur choisissait Leeds pour le lieu de sa résidence de préférence à York. Ces messieurs se sont formés immédiatement en comité, ont trouvé une maison digne de Sa Grandeur, et l'ont meublée très-convenablement. Quelques semaines après, lorsque Monseigneur est revenu à Leeds, il s'est vu en possession d'une demeure très-confortable, sans qu'il ait eu à faire la moindre dépense. Son désir maintenant serait d'avoir à sa disposition un corps nombreux de Missionnaires, afin de faire prêcher des Missions dans tout son Diocèse, un des plus vastes et des plus importants de l'Angleterre.

Sa Grandeur a été pendant plusieurs années Supérieur du Séminaire Anglais, à Rome, et il a fait preuve dans cette haute charge d'une grande science et d'une grande piété.

Nous ne nous étendrons pas sur les travaux de nos Pères de Leeds : ils comprennent toutes les œuvres qu'inspire le saint ministère exercé au milieu d'une population nombreuse.

V. Dernièrement Mgr l'Evêque de Beverley a bien voulu visiter notre Maison de Siklinghall. Cette résidence lui a singulièrement plu, et il nous a demandé de la mettre à sa disposition pour y faire donner à son clergé les exercices de la retraite pastorale. Nous avons obtempéré aux

désirs de Sa Grandeur. Immédiatement après la semaine de Pâques, je commencerai, à Siklinghall, une retraite pastorale, qui sera suivie d'une seconde en faveur des Prêtres qui n'auront pas pu assister à la première.

C'est vers la fin de l'année dernière que le Scolasticat a été transféré de Siklinghall à Inchicore, où il se trouve dans de meilleures conditions de salubrité.

Le R. P. ARNOUX est demeuré chargé de cette résidence, où il continue à prodiguer ses soins à la population catholique, qui ne s'élève qu'au chiffre de 239 membres, mais qui est disséminée sur une assez vaste étendue. Les protestants, qui forment un total de 5,000 personnes, fournissent chaque année quelques nouvelles conversions. Dans l'espace de six mois le R. P. ARNOUX a eu la consolation de recevoir quatre abjurations.

VI. A la maison du Noviciat, à Glen-Mary, tout marche dans une tranquillité admirable. C'est toujours avec bonheur que je visite cette Maison : la paix de Dieu y règne avec tous ses charmes. Il y a là une quinzaine de Novices, sans compter les Frères convers. Le site du Noviciat est délicieux : un grand parc l'entoure, et une longue allée de beaux arbres conduit de la porte extérieure jusqu'à la maison. Rien n'égale le pittoresque des environs. Si ces lieux n'étaient pas aussi solitaires, on n'aurait rien à désirer pour y établir définitivement le Noviciat. L'état sanitaire y est excellent, et le docteur n'y fait que de bien rares visites. C'est le R. P. BOISRAMÉ qui est tout à la fois Supérieur de la Maison et Maître des Novices.

VII. L'œuvre si grande, mais si difficile, de notre Pénitencier de Glencree continue de prospérer. Le Vice-Roi de l'Irlande a fait cette année une visite officielle à ce vaste établissement. Il était en grande tenue ; plusieurs personnes distinguées l'accompagnaient. Il a passé plusieurs heures avec nos Pères, s'occupant de tous les détails de

la Maison. Il exprima à différentes reprises la satisfaction qu'il éprouvait, et de retour à Dublin, il envoya un don considérable à l'œuvre.

Les enfants que reçoit le Pénitencier s'améliorent de jour en jour : ils subissent l'influence salutaire des secours religieux qui leur sont prodigués. C'est une Mission continuelle que prêchent par leurs paroles et leurs exemples les Pères et les Frères chargés de ce consolant ministère.

VIII. A Dublin, le Collége de l'Immaculée Conception, que nos Pères ont fondé depuis deux ans, fait des progrès remarquables : il a rempli une lacune qui se faisait sentir d'une manière très-préjudiciable aux intérêts de notre sainte Religion. Il existe, en effet, à Dublin, une classe nombreuse de familles respectables qui n'aiment pas à éloigner leurs enfants du foyer domestique et à les placer dans des pensionnats. Elles préfèrent les envoyer à des externats pour y recevoir chaque jour des leçons suivies, sans les perdre complétement de vue. Les enfants vivent ainsi tout à la fois et de la vie de famille et de la vie de collége. Malheureusement les externats catholiques n'étant pas assez multipliés, les parents choisissaient des établissements dirigés par les hérétiques. Il n'y avait que trois colléges catholiques lorsque Mgr l'Archevêque de Dublin nous manifesta le désir qu'il avait de nous voir fonder une institution de ce genre dans un quartier de la ville habité par un grand nombre de familles catholiques, mais où il n'y avait que des externats protestants. Au mois de juillet dernier nous avons été obligés de changer de local. Nous avons été assez heureux pour faire l'acquisition d'une belle maison, dans une position très-avantageuse : nous avons ouvert nos classes avec 20 élèves ; maintenant nous en avons 92, et le plus célèbre externat protestant fréquenté par les catholiques a été réduit à suspendre ses cours, ce qui a bien contenté Mgr l'Archevêque.

Les enfants nous sont amenés vers dix heures du matin ; à midi, ils prennent le petit goûter qu'ils ont apporté avec eux, et à trois heures ils retournent dans leur famille. De cette manière, nous n'avons pas les dérangements et les sollicitudes qui accompagnent toujours la direction d'un pensionnat. Tout notre personnel appartient à la Congrégation : nous n'avons pas besoin de recourir à des professeurs étrangers.

Nous avons l'espoir de voir germer parmi les enfants qui nous sont confiés quelques vocations religieuses. Les parents eux-mêmes nous en manifestent le désir. Une bonne dame, en amenant ses quatre fils, dit à un de nos Pères : *Ma plus grande consolation serait de voir quelques-uns de ces chers enfants devenir des Oblats de Marie.* Puisse le Seigneur lui accorder cette faveur !

IX. La Maison de Leith étend de plus en plus la sphère de son influence, et cette influence est bonne et salutaire. Voici ce qu'écrivait le R. P. Boutin, à la date du 25 avril 1862 :

Quand j'ai quitté, il y a six mois, la pieuse Irlande pour me rendre dans cette froide Ecosse, je me demandais ce que j'aurais à y faire ; mais quand j'ai vu l'état dans lequel se trouvait la paroisse, nonobstant le bien que nos Pères y avaient déjà opéré, je n'ai plus été en peine. J'ai rencontré là des Catholiques qui ne le cédaient en rien aux Sauvages de l'Océanie. Ils savaient à peine, et plusieurs même l'ignoraient complétement, qui les avait créés et mis au monde. En faisant le recensement de nos pauvres gens, nous sommes arrivés à un total de 1,900 habitants professant la religion catholique romaine. Eh bien ! sur 800 à 900 et plus qui sont tenus d'entendre la Messe les jours de dimanches et de fêtes, il y en avait à peine 400 qui fussent fidèles à remplir cette obligation depuis quelques mois. Mais maintenant, grâce aux mesures que nous avons prises et au zèle que nos Pères ont déployé, nous avons

doublé ce nombre. Une Mission a achevé le bien que nous avons commencé. Cependant tout n'est pas encore fait : il reste à ramener dans le bon chemin une centaine de catholiques qui ont conservé la foi, mais qui n'en pratiquent pas les œuvres.

Donnons quelques extraits du Rapport envoyé par le R. P. Noble, Supérieur de la Maison de Leith, en date du 26 décembre 1862 :

Leith est une ville de 40,000 âmes, dont près de 2,000 sont catholiques. Elle touche à la ville d'Edimbourg, ou plutôt, Leith est le port d'Edimbourg, et c'est le cinquième en importance des Iles Britanniques. C'est le centre du commerce entre l'Angleterre, la Russie et les autres contrées du Nord. Leith sera bientôt pour le nord de l'Europe ce qu'est Liverpool pour l'Amérique, un des plus grands ports du monde. Il y existe déjà de très-grands docks ; il est question d'en élever de plus considérables encore : ils occuperont un espace de 500,000 mètres carrés. Ces travaux, qui doivent commencer prochainement et qui dureront cinq ans, amèneront à Leith un grand nombre de catholiques irlandais : nous aurons donc à faire face à de nouvelles et plus pressantes nécessités.

Notre maison est construite entre les deux principales rues de la ville. La chapelle s'élève tout auprès et à quelques pas sont les écoles que nous dirigeons. Mais nous avons formé le projet de bâtir un nouveau local pour nos écoles : les enfants qui les fréquentent sont déjà trop à l'étroit. C'est sur les soins que nous voulons donner à la jeunesse que reposent toutes nos espérances pour l'avenir, surtout dans un pays comme l'Ecosse, où l'infidélité et l'immoralité règnent souverainement. Il y a longtemps que nous nous préoccupons de cette question importante et nous avons recueilli quelques fonds afin de réaliser au plus tôt le plan que les besoins de nos catholiques nous ont inspiré.

Avant notre arrivée dans cette ville, les Irlandais qui l'habitent avaient été bien négligés. Nous avons trouvé des enfants, nés de parents catholiques, qui, à l'âge de trois et même

de quatre ans, n'avaient pas encore reçu le baptême. Le mélange de nos catholiques avec les presbytériens écossais est toujours très-funeste aux premiers : ils sont exposés à perdre sur la nécessité du Sacrement de Baptême les enseignements de la Foi, car les presbytériens n'attachent plus aucune importance au plus indispensable des Sacrements. Aussi pouvons-nous dire que nous sommes réellement ici *in partibus infidelium*. Ajoutez à cela l'immoralité la plus révoltante et la plus avancée, voilée cependant sous les dehors les plus hypocrites. Le respect de la loi de Dieu n'est plus qu'à l'extérieur : on le pousse jusqu'à l'exagération et au ridicule. Ainsi le dimanche, on ne pourra pas faire une promenade, rendre une visite, toucher le piano sans être regardé pire qu'un juif, et plusieurs vont même jusqu'à faire préparer leur cuisine le samedi afin de ne pas violer le dimanche ! C'est bien là l'esprit des pharisiens condamnés par Notre-Seigneur : *Excolantes culicem, camelum autem glutientes* (Matth. XXIII, 24). Heureusement que le nombre des catholiques s'augmente tous les jours, grâce à l'Irlande qui envoie ses enfants partout pour propager la Foi. La ville de Glasgow, qui est à douze lieues de Leith, compte 130,000 catholiques sur une population de 500,000, et Mgr l'Evêque de Glasgow m'a dit que, quand il vint pour la première fois dans cette ville comme Prêtre, il y a trente ans, il n'y avait que 500 catholiques. Le progrès de notre sainte Religion est donc incontestable. Les fidèles se multiplient et le clergé voit aussi ses membres devenir plus nombreux. J'ai prêché cette année à Glasgow une retraite pastorale à 80 prêtres.

Malgré l'infidélité et l'immoralité qui existent en Ecosse, nous avons de temps en temps des conversions assez remarquables. Dernièrement, nous avons prêché une Mission dans la ville de Perth, et parmi plusieurs conversions auxquelles cette Mission a donné lieu, je n'en citerai qu'une seule. Une femme catholique se présente à moi dans la sacristie et me demande ce qu'elle doit faire au milieu des circonstances pénibles où elle se trouve. Elle est mariée depuis huit ans à un protestant qui ne lui permet jamais d'aller à l'Eglise ; elle a eu six enfants : ils ne sont point encore baptisés, parce que son

mari ne le veut pas. — Je lui conseillai de venir régulièrement à la Messe et de choisir dès le lendemain un moment favorable pour commencer sa confession.

De retour chez elle, son mari lui demande si elle est allée à l'Eglise. Sur sa réponse affirmative, il s'empare de ses livres catholiques, les jette au feu en lui disant : *Si tu y retournes, nous nous séparerons pour toujours.*

La femme ne s'émeut pas, quoiqu'elle connaisse toute la fermeté de caractère de son mari. Le lendemain, profitant de son absence momentanée, elle accourt à l'Eglise. A peine était-elle sortie de la maison, que son mari y rentre. Un de ses enfants lui dit que sa mère est allée au temple catholique. Il y accourt... C'était vers les sept heures du soir. La femme arrive à l'Eglise avant son mari, et ignorant qu'il la suit elle se jette dans le confessionnal. Un quart d'heure après, le sermon commence : il est suivi de la bénédiction du Très-Saint Sacrement. Pendant ce temps que faisait le pauvre protestant? Il s'était blotti dans un coin de l'Eglise. Il assiste à l'exercice jusqu'à la fin et, sans attendre sa femme, il retourne à son logis. A peine sa femme se présente-t-elle sur le seuil de la maison, qu'elle voit, à son grand étonnement, son mari se jeter à ses pieds, lui demander pardon et la prier de lui faciliter une entrevue avec moi .. Quelques jours après, je baptisai cet homme et tous ses enfants. Les prières d'une épouse, d'une mère éplorée avaient obtenu ce nouveau triomphe.

Si nous avions à Leith un personnel assez nombreux pour pouvoir donner des Missions et des retraites, nous ferions un bien immense au milieu des populations écossaises, qui semblent vouloir se rapprocher du catholicisme. Mais nous devons attendre avec soumission et amour l'heure de la Providence.

Telle est, mon Révérend et bien-aimé Père, la situation des Maisons et des Résidences de notre Province d'Angleterre. Comme vous le voyez, grâce à la protection de notre Mère Immaculée, elles se fondent et s'établissent de plus en plus solidement. C'est une victoire nouvelle que remporte l'auguste Mère de Dieu, jusque dans le choix

des lieux que nous habitons. Le collége de Dublin occupe une maison qui avait autrefois la plus triste réputation. C'est dans ces mêmes salles où Notre-Seigneur demeure maintenant que se réunissait une société infernale, que l'on appelait *la Société du feu de l'enfer,—Hell fire Club.* Plus tard, pendant de longues années, une école protestante en a souillé tout l'emplacement. L'étendard de Marie Immaculée y étale aujourd'hui ses blanches couleurs. La Maison de Glen-Mary a été la demeure d'un misérable apostat, qui s'y exerçait dans des pratiques abominables. Celle de Glencree a été une caserne de soldats protestants et impies, qui s'amusaient à brûler les images et les statues de Notre-Seigneur et de sa douce Mère. La vieille maison d'Inchicore a été l'abri d'un poursuivant de Prêtres, salarié par le gouvernement pour chasser et mener à la mort les ministres du culte catholique. Enfin, la Maison et l'Eglise de Leeds ont été bâties sur le lieu qui a été choisi pendant longtemps comme un champ de bataille par tous les mauvais sujets de la ville. C'est ainsi que tous ces théâtres de crimes sont devenus des théâtres de grâce et de sanctification. Puissent-ils conserver à jamais les bénédictions du Ciel !

Il convient que je vous parle maintenant des Missions qui ont été prêchées par vos enfants dans les trois Royaumes-Unis.

§ 2. *Les Missions.*

I. En suivant l'ordre chronologique, la première Mission donnée pendant l'année 1862 fut celle de Leith, en Ecosse, dans la grande et belle Eglise desservie par nos Pères. Cette Mission dura trois semaines et se termina le dimanche avant le Carême. Elle fut prêchée par le R. P. Provincial, le R. P. Gubbins et le R. P. Ring. Près de mille personnes, dont un grand nombre ne s'étaient pas approchées

des Sacrements depuis plusieurs années, ont reçu la sainte Communion. Les exercices de la Mission furent très-exactement suivis, et nous avons eu une dizaine d'abjurations parmi les protestants. Ce fut pour les Missionnaires une douce consolation de vivre au milieu des Pères et des Frères de la Maison de Leith pendant toute la durée de ces saints exercices, qui ont produit des fruits vraiment consolants.

II. Deux stations de Carême ont été prêchées par nos Pères, à Dublin : l'une dans l'Eglise des Pères Carmes-déchaussés par le R. P. Provincial, l'autre dans l'Eglise paroissiale de Saint-Michan par le R. P. Fox. Ces prédications avaient presque tout l'entrain d'une Mission, et la foule se pressait si nombreuse autour des confessionnaux, qu'il a fallu, à plusieurs reprises, l'inviter à se disperser dans les autres Eglises de la ville pour y trouver des confesseurs.

III. Peu de temps après Pâques, nous avons commencé une Mission dans la petite ville de Féthan, du diocèse de Cashel. Mgr l'Archevêque de Cashel est venu lui-même présider l'ouverture des exercices. Sa Grandeur porte une grande bienveillance à la Congrégation. Nous avons donné, il y a quatre ans, une Mission dans son Eglise cathédrale, et Monseigneur veut que nous en prêchions une seconde prochainement. Un de nos Pères a été appelé cette année pour prêcher la retraite pastorale au clergé du Diocèse de Cashel. Le Vicaire Général de Monseigneur est tout à la fois Curé de Féthan et Doyen du Chapitre. Cet excellent Prêtre a désiré que ses ouailles pussent jouir de tous les avantages d'une Mission, et il n'a pas reculé devant de fortes dépenses. Il a invité une dizaine de Prêtres des paroisses environnantes à demeurer avec lui pendant tout le temps afin de nous aider à confesser.

Vers le milieu de la Mission, nous eûmes des appréhensions bien vives sur sa réussite. On nous annonça tout à coup

qu'un régiment de soldats allait arriver dans la ville et y séjourner quelque temps. *C'en est fait,* nous dîmes-nous avec douleur, *ces militaires vont répandre le désordre et la licence parmi nos fidèles; ils détruiront tout le bien que la Mission a déjà opéré.* Nos craintes ne se réalisèrent pas. Ces braves soldats, la plupart catholiques, n'eurent pas plutôt appris que des Missionnaires évangélisaient la ville, qu'ils en témoignèrent une grande joie et se montrèrent résolus à gagner eux-mêmes leur Mission. Matin et soir, et pendant la journée, on les vit accourir en foule dans l'Eglise. Bientôt ils prirent d'assaut les confessionnaux, et personne n'osa s'opposer à leur passage. Quelle grâce pour ces pauvres soldats ! Un grand nombre d'entre eux ont fait leur première communion, et, nous devons le dire, quelques-uns même furent baptisés. Les officiers protestants étaient dans l'admiration, ne sachant à quoi attribuer le changement subit qui s'est opéré dans la conduite du régiment tout entier, dès son arrivée à Féthan.

Le nombre des communions s'éleva à peu près à sept mille. Nous en aurions eu le double si nous avions entendu les confessions de tous ceux qui se sont présentés. Mais le Curé, désirant que la Mission fût profitable avant tout à ses paroissiens, fit défendre à plusieurs reprises aux fidèles des paroisses voisines de venir assister aux exercices. Malgré la défense, ils se sont présentés en foule aux confessionnaux; mais un bien petit nombre a été admis. A la fin de la Mission, le Curé, en remerciant les Missionnaires, leur dit : *Je crois qu'il n'y a personne dans ma paroisse en âge de faire la sainte communion qui ne l'ait faite pendant le saint temps qui vient de s'écouler.* Les Pères qui ont travaillé à Féthan sont le R. P. Provincial, les Pères Fox, Gubbins et Nolan.

IV. Ces mêmes Pères ont ouvert une autre Mission dans la ville importante de Tipperary, le dimanche qui a suivi

la clôture de la Mission précédente. Tipperary se trouve dans le Diocèse de Cashel. Le Curé est le second Vicaire Général de ce Diocèse. Mgr Leahy, Archevêque de Cashel, a bien voulu présider encore l'ouverture des exercices. Sa Grandeur adressa aux fidèles assemblés une courte allocution dans laquelle il parla avec éloge des travaux exécutés par nos Pères dans son Diocèse.

L'Eglise où avaient lieu les exercices de la Mission est une des plus belles de l'Irlande. Elle vient d'être construite avec les offrandes des fidèles de la seule ville de Tipperary. C'est vous dire la foi qui anime ce peuple vraiment catholique.

Jamais dans aucune de nos Missions nous n'avons rencontré un si grand enthousiasme; il se manifestait dans toutes les classes de la population. Le nombre des hommes semblait être plus grand que celui des femmes, et c'est une remarque que j'ai déjà faite plusieurs fois dans les lieux que nous avons évangélisés. La Mission était la question à l'ordre du jour ; elle absorbait toutes les autres. Le négociant de la ville, le fermier de la campagne, se rencontraient dans l'Eglise, n'ayant plus qu'une pensée, faire une bonne Mission. Des masses d'étrangers arrivaient chaque jour par le chemin de fer qui traverse Tipperary, et cela de distances très-éloignées. Je ne puis dire le nombre de personnes qui assiégeaient journellement nos confessionnaux du matin au soir. Et quand le soir approchait et que le confesseur allait se retirer, une sorte de désespoir se manifestait sur les visages : *Oh ! mon Père, est-ce que vous nous quittez ?... Que ferons-nous ?... Nous sommes ici depuis deux heures du matin, nous n'avons pas encore rompu le jeûne !... Nous sommes de grands pécheurs et nous ne savons si nous pourrons revenir !... Nous travaillons chez un maître protestant et il ne nous a accordé que ce jour pour nous confesser !* Tels sont les cris, telles sont les plaintes

que nous entendions chaque jour en sortant du confessionnal. Des personnes se condamnaient à passer la nuit dans la cour de l'Eglise, afin d'être les premières le matin à se présenter au saint Tribunal.

Près de 10,000 personnes se sont approchées de la Sainte Table à l'occasion de cette Mission. S'il y avait eu un plus grand nombre de confesseurs, il y aurait eu au moins 20,000 communions. Quelques protestants ont eu le bonheur de faire leur abjuration et de rentrer dans le bercail de l'Eglise. Je veux vous raconter, entre autres, la conversion d'un vieux soldat, qui offre des circonstances assez singulières. Ce militaire retraité avait pour voisin un catholique peu fidèle à remplir les devoirs de notre sainte Religion. Depuis plusieurs années, on ne l'avait point vu s'approcher des Sacrements. Mais la grâce de la Mission ne le trouva point rebelle et il se réconcilia sincèrement avec Dieu. La veille du jour où il devait communier, il prend la résolution, par esprit de pénitence, de ne pas se coucher et de passer la nuit sans dormir, afin de mieux se préparer à la grande action qu'il va faire. Mais l'approche de minuit se fait bientôt sentir et le sommeil commence à accabler notre généreux chrétien. La nature et l'habitude sont sur le point de triompher. Or, il ne veut pas se laisser vaincre, il ne veut pas violer la promesse qu'il s'est faite à lui-même. Il se souvient tout à coup des discussions chaleureuses qu'il a soutenues avec le vieux soldat, son voisin, sur le protestantisme, discussions qui se sont prolongées souvent jusque bien avant dans la nuit. *Ce sera*, se dit-il intérieurement, *un excellent moyen pour ne pas dormir que d'entamer une controverse avec mon vieil ami.* Il se rend immédiatement chez son voisin, arrive jusqu'à sa chambre, jusqu'à son lit, et trouve le vieillard profondément endormi. Il le réveille, s'assied auprès de lui et commence la discussion avec toute la chaleur d'un nou-

veau converti. La conversation s'anime de part et d'autre : il semble que l'on comprend qu'il s'agit d'un combat décisif. Le vieux soldat se défend de son mieux, mais il est enfin obligé de s'avouer vaincu; les arguments du catholique sont irrésistibles. La peur de perdre son âme pour l'éternité, une vraie peur s'empare du protestant et remplace son vain courage. Le matin arrive, et, à l'aube du jour, les deux amis se trouvent à la porte de l'Eglise, le catholique tenant le vieux protestant par la main et le vieux protestant tremblant d'effroi de mourir avant de se faire catholique. Quelques jours après, ayant été suffisamment instruit, il reçut le saint baptême, dont il conserve précieusement la grâce. Voilà de quels moyens Dieu s'est servi pour ramener à lui cette âme égarée.

Pour vous donner la mesure des sentiments de ce bon peuple de Tipperary à notre égard, je n'ai qu'à vous faire connaître un seul fait. Ayant appris que nous recevions de jeunes élèves pour notre Juniorat, plusieurs des principaux habitants de la ville nous ont amené leurs enfants et nous les ont offerts pour en faire des Oblats. Entre autres, un monsieur rempli de distinction est venu, les larmes aux yeux, me présenter son fils en me disant : *C'est mon unique enfant, je veux le consacrer à la Vierge Immaculée dans votre sainte Congrégation. Mon plus grand désir est de le voir Oblat de Marie. Avant votre Mission, j'étais un incrédule; élevé dans une université protestante, j'avais rejeté, depuis plusieurs années, toutes les religions comme également fausses : j'allais ainsi d'abîme en abîme; la main de Dieu m'a sauvé en m'accordant la grâce de cette Mission; je veux lui témoigner ma reconnaissance : prenez mon fils!...* Et son enfant est maintenant dans notre Juniorat avec quatre autres qui nous sont venus de Tipperary.

Le jour de notre départ a été un jour de deuil pour la ville entière : plusieurs magasins se sont fermés en signe

de tristesse et une foule immense a accompagné les Pères à la gare du chemin de fer.

V. Le R. P. Provincial est parti de Tipperary pour aller prêcher trois retraites pastorales, deux dans la ville de Wexford, et la troisième dans la ville de Kilkenny. Il avait déjà prêché ces trois retraites l'année précédente.

VI. Après une semaine de repos passée à Inchicore, les Pères Fox, Gubbins, Nolan et Power sont partis de cette Maison pour aller ouvrir une Mission à Ardfinan, dans le Diocèse de Waterford. Arrivés à la station du chemin de fer près d'Ardfinan, ils ont rencontré le clergé de la paroisse accompagné d'une grande multitude de fidèles qui étaient venus saluer les Missionnaires. Le soir, il y eut des illuminations et des feux de joie en leur honneur. Quoique Ardfinan soit un village perdu dans la campagne et éloigné de toute grande ville, les exercices de la Mission n'en ont pas moins été suivis par une nombreuse assistance. En certaines occasions, la Compagnie du chemin de fer a organisé des trains spéciaux, afin de faciliter les allées et les venues à la Mission. C'est à Ardfinan qu'il est arrivé un fait vraiment unique dans l'histoire des Missions.

Un jeune homme du voisinage avait un oncle en Amérique. Cet oncle lui envoie un jour une forte somme d'argent et une pressante invitation de venir le rejoindre outre-mer : l'argent doit payer tous les frais du voyage. Le neveu répond à son oncle qu'il ne peut pas partir immédiatement, parce qu'une Mission doit être prêchée sous peu dans le pays, et qu'il tient à remplir son devoir avant de quitter le sol natal. Ce mot de Mission est un coup de grâce pour l'oncle.

En recevant cette réponse, il s'écrie : *Moi aussi je ferai ma Mission, je me réconcilierai avec Dieu après tant d'années qui se sont écoulées sans que je me sois approché des Sacrements !*

Il tient parole...Il s'embarque à New-York, traverse l'Océan et arrive à Ardfinan. Il fait une confession accompagnée de toutes les marques du plus parfait repentir et repart pour l'Amérique, heureux et content, et amenant avec lui son neveu, instrument si providentiel de sa conversion. C'est ainsi que ce brave Irlandais n'a pas reculé devant un voyage de 3,000 lieues au moins pour venir gagner sa Mission dans le lieu de sa naissance.

Un des meilleurs résultats de la Mission d'Ardfinan fut l'engagement solennel que les aubergistes de la paroisse prirent tous d'un commun accord, et en présence des Missionnaires, de tenir fermées leurs auberges pendant toute la journée du dimanche. Cet engagement a été depuis lors fidèlement observé. Plus de six mille communions ont été données pendant cette Mission.

VII. Au commencement du mois d'août, nos Missionnaires se sont divisés en deux troupes pour évangéliser le nord et le midi de l'Irlande. Le Père Provincial et les Pères NOLAN et RING sont allés à Graigue, dans le comté de Kilkenny. Quoique cette paroisse soit tout à fait rurale, il s'est manifesté pour la Mission le même enthousiasme et la même affluence que dans les grandes villes. Plusieurs Prêtres séculiers du voisinage nous sont venus puissamment en aide au confessionnal; nous avons compté plus de huit mille communions.

VIII. La Mission de Derrycragh dans le nord de l'Irlande a été prêchée par les RR. PP. FOX, GUBBINS et RYAN. Jamais nous n'avons mieux réalisé la belle devise de notre chère Congrégation : *Evangelizare pauperibus misit me.* Les pauvres habitants de cette paroisse venaient d'être victimes d'une horrible persécution de la part du protestant, propriétaire du pays, qui ne voulait avoir que des protestants pour tenanciers. Il a fait démolir la plus grande partie des maisons du village de Derrycragh : des centaines de per-

sonnes de tout âge et de tout sexe se sont trouvées sans demeure, sans abri, au milieu de l'hiver. Mais leur foi a triomphé de toutes ces menaces et de toutes ces vengeances. Aucun de ces braves Irlandais n'est tombé dans les piéges qui leur étaient tendus. Ce fut dans l'intention de consoler et de fortifier ces généreux catholiques que leur saint Evêque nous demanda une Mission. Elle devait être bien pénible et pour les Missionnaires et pour le nombreux Clergé qui leur a apporté son concours, et pour les fidèles eux-mêmes qui y ont pris part. Les Missionnaires n'avaient pour logement qu'une petite sacristie très-humide et ouverte à tous les vents ; les Prêtres séculiers couchaient dans un misérable hangar contigu à l'Eglise et les pauvres gens qui suivaient la Mission demeuraient pour la plupart, pendant la nuit, ou dans les champs ou dans l'Église. Je vous ait dit que le barbare propriétaire avait fait renverser leurs habitations.

On compta bientôt un millier de communions par jour, et à la fin de la Mission il se trouva que plus de quinze mille personnes s'étaient approchées de la sainte Eucharistie. Et cependant des milliers de fidèles n'ont pas pu se confesser. Cela arrive presque dans toutes nos Missions et c'est toujours un grand brisement de cœur pour nous. De pauvres pécheurs nous poursuivent quelquefois jusqu'au milieu de la rue en nous disant : *Mon Père, ayez pitié de moi! Depuis plusieurs années je fais de mauvaises confessions. Jamais je n'oserai le dire à mon curé, si vous ne me confessez pas, je suis perdu...* Et cependant nous ne pouvons les entendre, car nous serions injustes à l'égard d'autres pécheurs qui attendent souvent une semaine entière pour arriver jusqu'à nous. *Messis, messis multa...*

IX. Pendant le même mois d'août, le R. P. Kirby était envoyé par le R. P. Pinet, Supérieur de Leeds, dans une paroisse du Diocèse de Beverley, en Angleterre, dirigée

par un chanoine de la cathédrale. Ce chanoine avait fait les plus vives instances pour obtenir un Missionnaire. Deux personnes seulement n'ont point gagné la grâce de la Mission; tous les autres paroissiens en ont suivi les exercices et se sont tous approchés de la Sainte Table. Or, dans cette paroisse, plus de la moitié des fidèles ne fréquentaient plus les Sacrements depuis plusieurs années. Aussi le chanoine ne trouvait-il pas de termes assez forts pour exprimer sa joie et sa reconnaissance.

X. La paroisse de Saint-Michan est une des plus grandes paroisses de la ville de Dublin; elle renferme au moins vingt-cinq mille âmes. Située au centre de la ville, elle a dans ses limites la résidence de Mgr l'Archevêque. C'est dans cette paroisse que nous avons prêché une Mission dans le mois de novembre : elle a duré quatre semaines. Cinq de nos Pères en étaient chargés : ce sont le R. Père Provincial et les Pères Fox, Gubbins, Nolan et Ring.

De cinq heures du matin à onze heures du soir, le travail ne cessait pas et c'était avec une espèce de désespoir que les Missionnaires voyaient chaque jour leurs confessionnaux assiégés par des foules innombrables. Comme nous n'étions pas beaucoup secondés par le clergé séculier, la cinquième partie de ceux qui voulaient se confesser n'ont pas été entendus. Mais c'est avec une véritable consolation que nous avons appris qu'un très-grand nombre sont allés, d'après les recommandations réitérées que nous leur en avons faites, se présenter à d'autres confesseurs dans les différentes églises de la ville. Huit cents adultes ont reçu la confirmation et un grand nombre d'entre eux ont communié pour la première fois. Douze protestants ont fait leur abjuration. Beaucoup de mariages ont été réhabilités ou contractés entre des personnes qui vivaient en concubinage. Je ne puis préciser le chiffre des communions, le sacristain n'ayant pas pris soin de compter

les particules, mais de tout ce qui précède on peut conclure qu'il a été très-considérable.

XI. Je réunis les deux Missions de Cork ; la première s'étant terminée vers le milieu du mois d'octobre, et la seconde ayant eu lieu dans le courant du mois de janvier 1863, on peut les regarder comme ne faisant qu'une seule Mission. Chacune a duré quatre semaines ; c'est donc deux mois de prédication en tout. Le Père Provincial, les Pères NOBLE, FOX, GUBBINS, NOLAN et KIRBY ont prêché la première.

Cork est la seconde ville de l'Irlande, elle est aussi grande que Bordeaux. C'est à la cathédrale que se sont donnés les exercices de la première Mission. L'ouverture en fut faite par Mgr l'Evêque lui-même qui chanta très-solennellement la Messe. Sa Grandeur, dont la bienveillance et la bonté à notre égard ne se sont jamais démenties, n'a cessé tout le temps de la Mission de travailler comme un simple Missionnaire. Il ne se retirait chez lui qu'à onze heures du soir, après avoir passé la journée entière au confessionnal. Son exemple a stimulé le zèle du clergé séculier et régulier de la ville et a rempli tous les cœurs d'un véritable enthousiasme. Nous étions tous les jours trente Prêtres occupés à entendre les confessions. Nous comptons dans ce nombre Sa Grandeur, ses deux Grands Vicaires, ses Chanoines, les Curés et les Vicaires de plusieurs paroisses de la ville et les représentants des cinq communautés religieuses de Cork, Dominicains, Franciscains, Capucins, Augustiniens et Lazaristes.

Voici l'ordre des exercices tels que nous les accomplissions chaque jour. La première Messe se disait à quatre heures et demie ; un Père commençait en même temps à distribuer la communion aux hommes qui devaient se rendre au travail de bon matin. A cinq heures, sermon de quarante minutes. La cathédrale se remplissait dès quatre

heures et ne se vidait plus que vers minuit. Là encore un grand nombre de personnes passaient la nuit devant les portes de l'Eglise afin d'y pénétrer dès le moment où on les ouvrait. A onze heures, messe suivie d'un nouveau sermon, de cantiques et des visites au Très-Saint Sacrement et à la Sainte Vierge ; confession toute la journée, sauf de rares intervalles, depuis six heures du matin jusqu'à onze heures du soir. Après l'exercice du soir nous n'entendions que les confessions des hommes qui ne pouvaient pas quitter leurs travaux dans le jour.

Ces grandes Missions nous font sentir d'une manière bien vive combien sont sages et salutaires les prescriptions de nos saintes Règles au sujet de notre propre sanctification, dans des occasions semblables. Les misères des autres que nous sommes appelés à guérir nous font penser à nos misères personnelles et nous invitent à prendre de nouvelles précautions. D'ailleurs, Dieu se dévoile si clairement à nos regards dans les merveilleuses opérations de la grâce qui accompagnent toujours une Mission, que nous nous sentons portés, plus que dans d'autres circonstances, à l'admirer, à l'aimer, à le craindre et à le servir. Je suis heureux de rendre ici un solennel témoignage de l'exactitude avec laquelle nos Pères font l'oraison du matin pendant les Missions. Nous nous acquittons de cet exercice presque toujours ensemble, soit dans l'Eglise, soit dans une salle commune de la maison où nous habitons. Et c'est un spectacle bien édifiant que celui qu'offre un Père ne se mettant au lit que bien tard et accablé de fatigue et se levant néanmoins au premier signal donné par le réglementaire pour se rendre à l'oraison. Le samedi, nous avons régulièrement la coulpe et la conférence prescrites par nos saintes Règles.

Après quatre semaines d'un travail opiniâtre et incessant, la Mission de la cathédrale de Cork s'est heureuse-

ment terminée. Le dernier exercice a été la grande cérémonie du renouvellement des vœux du baptême. Deux prédicateurs furent choisis pour la présider : le R. P. Fox devait prêcher dans l'intérieur de la cathédrale et le Père Noble dans l'enclos extérieur. Mais cela ne suffit pas : il fallut en trouver un troisième pour annoncer la parole de Dieu à la foule qui remplissait la place qui se trouve devant l'Eglise. Trois prédicateurs prêchèrent donc à la fois à un auditoire de 20,000 personnes. Jamais scène plus grandiose et plus merveilleuse ne s'était présentée à Cork ! Tous les assistants tenaient en main un cierge allumé ; ils répétaient à haute voix les promesses du baptême ; ces voix innombrables et fortement accentuées, ces cierges resplendissants au milieu de l'obscurité de la nuit donnaient à cette grande cérémonie quelque chose de saisissant... Tous ceux qui en ont été les heureux témoins en garderont un profond souvenir. Près de 23,000 communions ont été faites pendant cette Mission.

XII. La Mission de l'Eglise de Saint-Finbor, à Cork, s'est ouverte au commencement du mois de janvier. Un Grand Vicaire du Diocèse, Doyen du Chapitre, en est le Curé. Les scènes dont la cathédrale avait été le théâtre se renouvelèrent dans cette église. Les foules qui accouraient aux exercices étaient si nombreuses que nous avons dû renoncer à la plupart de nos cérémonies extraordinaires par la crainte d'un concours trop considérable. Souvent, nous n'avons pas pu donner la bénédiction à la fin de l'exercice du soir, parce que les marches mêmes de l'autel étaient envahies par la multitude. 1,450 personnes d'un âge avancé ont été confirmées. Nous étions à de certains jours près de 40 confesseurs : aussi les communions se sont-elles élevées à 22,500. Entre les deux Missions, qui peuvent être regardées comme n'en faisant qu'une, il y a eu plus de 45,000 communions.

Voici la lettre que nous a écrite l'excellent M. Murphy, Doyen du Chapitre, Vicaire Général du Diocèse et Curé de Saint-Finbor :

Mon cher Père Cooke,

Veuillez accepter cette petite offrande que je vous envoie comme témoignage de ma reconnaissance pour les services que vous avez rendus à ma paroisse en travaillant si généreusement à son avancement spirituel.

Une simple offrande pécuniaire, quelque grande qu'elle puisse être, ne sera jamais qu'une expression bien insuffisante de ma reconnaissance et de celle de mes collaborateurs dans le saint ministère pour toutes les fatigues que vous vous êtes données, afin d'opérer le bien dans cette paroisse et dans les paroisses voisines.

Vos travaux ont été bénis de Dieu et vous avez obtenu un succès merveilleux, lequel, j'aime à le croire, sera aussi durable. Vous n'avez rien épargné pour obtenir cette fin, et vous avez acquis par là un titre à mon respect et à ma reconnaissance que je n'oublierai de longtemps.

Les beaux exemples de zèle, de piété et de désintéressement que vous avez montrés dans l'exercice du saint ministère, ne seront pas non plus sans effets pour mes Confrères ni pour moi-même.

Ils seront pour nous tous un encouragement à faire tous nos efforts afin de conserver, et s'il est possible, d'augmenter le bien que vous avez opéré parmi nous.

Je me recommande, ainsi que mes paroissiens, à vos bonnes prières. Et veuillez recevoir encore une fois, pour vous-même et pour les autres Pères auxquels nous sommes si redevables, l'expression de mon respect le plus sincère et de ma gratitude la plus profonde.

Votre tout dévoué, Dominique Murphy.

Cork, 16 février 1863.

XIII. Pendant le mois de novembre, les Pères Kirby et

Ryan ont donné une Mission dans la ville de Dewsbury, située dans le comté d'York. Voici les détails que nous a transmis une lettre du R. P. Ryan adressée au R. P. Pinet, Supérieur de Leeds :

Dewsbury, 30 novembre 1862.

Mon cher Père Pinet,

Je vous écris sous l'impression d'un vif sentiment de gratitude envers Dieu pour le succès signalé dont il a bien voulu couronner nos travaux dans cette paroisse. Vous connaissez les nombreuses difficultés contre lesquelles nous avions à lutter. Je ne ferai pas allusion aux incommodités personnelles que nous eûmes à souffrir durant la dernière quinzaine, si ce n'est pour vous assurer que le Père Kirby et votre humble serviteur ont heureusement échappé aux dangereux résultats de chambres humides et de maigre pitance.

Les obstacles réels aux succès de notre Mission ont été certainement très-grands. Toute la population adulte de la ville est employée dans les manufactures de draps, soit aux divers moulins, soit aux magasins de chiffons, où les ouvriers travaillent de six heures du matin à six heures du soir. Pour venir à confesse, bon nombre d'entre eux n'ont pu travailler que la moitié du temps au grand déplaisir de leurs maîtres fanatiques (*begotted*), ou bien perdre leur place entièrement. De tels sacrifices sont très-durs à faire. L'Eglise pour une population de 3,000 âmes ne peut contenir qu'environ 800 personnes. Comment donc aurions nous espéré d'émouvoir cette foule considérable, qui, dans les autres lieux, reçoit le feu sacré de la Mission des lèvres mêmes des Missionnaires?

Le Supérieur de la Mission, le R. P. Kirby, annonça au peuple que, pour parer à cet inconvénient, chacun devait se constituer apôtre auprès des absents, leur promettant d'offrir le Saint Sacrifice à de certains jours pour ceux qui auraient amené une personne à confesse. Ce petit stratagème nous réussit à merveille. C'est surtout en comptant entièrement sur les secours d'En haut que nous avons pu jouir du consolant spec-

tacle de voir les caractères les plus pervers changer tout à coup et se présenter, presque dès le commencement, au tribunal de la Pénitence.

Nous entendions les confessions aux heures suivantes : de sept heures du matin à neuf heures ; de dix à deux ; de quatre à sept et demie ; de neuf heures du soir à onze heures. De sorte que si vous enlevez le temps des messes et de l'instruction du matin, nous passions dix heures entières au confessionnal chaque jour. Eh bien ! mon Révérend Père, nous eûmes, dès les premiers jours, autant de personnes que nous pûmes en entendre, et dans la dernière semaine de la Mission, nous avons eu très-souvent à en renvoyer quarante à cinquante.

La puissance de la grâce qui accompagne les Oblats de Marie Immaculée dans leurs Missions est allée toujours croissant d'exercice en exercice, de sermon en sermon, jusqu'à ce qu'elle triomphât des pécheurs les plus endurcis, de ceux-là même qui s'étaient vantés de ne point prendre part à la Mission. La vérité est qu'ils étaient contraints de se rendre. L'enthousiasme les gagnait et l'attrait de la grâce devenait irrésistible. Je vous en donnerai un exemple entre plusieurs. Un homme, occupé à travailler pendant la nuit dans une fonderie, demanda au Curé de la paroisse de le présenter à l'un des Pères, disant qu'il avait entendu le sermon de la veille et qu'il ne pouvait plus goûter aucun repos jusqu'à ce qu'il eût déposé le fardeau qui chargeait sa conscience.

J'ai su moi-même que plusieurs de ces pauvres gens, dont le jour est l'unique temps de repos, ont perdu deux jours de sommeil dans le but de parvenir jusqu'aux Missionnaires. Ah ! combien nous fûmes amplement récompensés de tous nos travaux de la semaine, quand le samedi nous fûmes témoins des effets de la grâce sur ceux que nous avions absous et que nous préparions à la communion pour le dimanche matin, le seul moment où ils pouvaient venir à l'Eglise !

Comment se fait-il que pendant toutes nos Missions nous ayons une fête de la Très-Sainte Vierge ? Ne semble-t-il pas que cette bonne Mère veuille par là nous inspirer de lui consacrer ce peuple en qui son divin Fils a mis ses complaisances ? Cette

fois nous avons été plus favorisés que de coutume, puisque c'était la fête même de la Présentation qui était le jour désigné pour la Consécration à Marie.

Je crains de vous donner à penser que je m'enorgueillis, si je vous dis que dimanche dernier, jour de la clôture de la Mission, nous avons été témoins d'un spectacle inouï. L'enthousiasme du peuple ne connaissait plus de bornes; le bon Curé était aux anges. Dès le matin, nous bénîmes et érigeâmes, dans l'Eglise, une magnifique Croix de Mission, comme un souvenir permanent de la Mission et de ses heureux résultats. Le R. P. Kirby prêcha le soir à la grande et imposante cérémonie du renouvellement des vœux du baptême. Combien furent précieuses devant Dieu les larmes de repentir et d'amour divin qui coulèrent alors avec tant d'abondance des cœurs où Jésus-Christ venait de rétablir son règne ! Elles ont été nos trophées devant le Seigneur, et elles attireront sur ce peuple la grâce que Dieu seul peut accorder, la grâce de la persévérance.

M. O'Leary, le Curé de Dewsbury, nous dit au commencement de la Mission que si nous avions seulement 700 communions, nous devrions croire avoir remporté un grand succès. Or, nous avons eu 1,100 communions d'adultes. L'Eglise, qui en temps ordinaire était à moitié pleine le dimanche, n'est pas aujourd'hui suffisante pour contenir la foule qui s'y presse pour entendre la Messe. Nous avons établi une Congrégation de l'Immaculée Conception enfaveur des jeunes personnes; les membres sont au nombre de cent. La société de jeunes gens déjà établie laisse le bon Curé dans la conviction qu'il lui faudrait un second Prêtre pour desservir convenablement la population catholique dont il est chargé.

Excusez cette lettre trop longue peut-être et faite à la hâte, et croyez-moi votre tout dévoué en J. et M. I.

J. Ryan, o. m. i.

XIV. Outre nos Missions, plusieurs retraites ont été prêchées par nos Pères, notamment par le R. P. Noble, à Glasgow, aux Frères Maristes de toute l'Ecosse. L'année

dernière, il avait prêché dans cette même ville deux retraites pastorales. Il a aussi donné les exercices de la retraite dans plusieurs couvents et dans plusieurs pensionnats. Le R. P. Fox a prêché une grande retraite aux hommes à Tipperary, et le R. P. Provincial et le R. P. Ring ont évangélisé pendant quinze jours les hommes de Wexford. Deux Neuvaines et la Station de l'Avent, comprenant deux sermons par jour, ont été prêchées par plusieurs de nos Pères dans une Eglise de Dublin. Ces travaux ont toujours quelque chose qui rappelle les exercices d'une Mission. Aussi les pécheurs accourent-ils de toute part au tribunal de la Pénitence.

En comptant les communions qui ont été faites dans le cours des Missions de cette année, nous dépassons un total de 100,000... Je ne puis pas vous dire le nombre de protestants qui ont été ramenés dans le sein de l'Eglise, mais je crois qu'il a été considérable. Plusieurs faits assez frappants se sont présentés pendant les travaux de notre saint ministère, mais je préfère les réunir dans un nouveau Rapport que je vous adresserai plus tard. En attendant, voici quelques passages d'une lettre écrite par le Père Ahearn au R. P. Vandenberghe ; ils compléteront les détails que j'ai donnés sur l'ensemble de nos Missions.

Glen-Mary, 26 janvier 1863.

Je veux vous raconter quelques incidents des Missions de l'été dernier. Je les ai entendus de la bouche même des Missionnaires, mais en ce moment il ne m'en reste qu'un ou deux présents à la mémoire. Cela suffira, je pense, pour vous donner une idée de la simplicité et de la ferveur de notre bon peuple irlandais. Nos Pères sont toujours reçus par ce peuple avec les démonstrations de la joie la plus vive. On se préoccupe de leur arrivée des semaines et des mois à l'avance. Ils reçoivent même quelquefois des témoignages d'affection dont ils se passeraient volontiers ; par exemple : à la Mission

d'Ardara, village du comté de Donegal, dans le nord de l'Irlande, le Curé de la paroisse vint un jour trouver un de nos Pères au confessionnal, et le pria de vouloir bien entendre la confession d'un pauvre homme qui était venu de très-loin à la Mission. Le Père lui répond que la chose n'est pas possible, que cette foule qui l'environne est là depuis trois ou quatre heures du matin, et qu'il ne convient point de la laisser attendre. Cependant le Curé insiste, le Père obéit. Au moment où il va dire à ce pauvre homme de commencer son accusation, le Curé revient sur ses pas et lui dit qu'il a oublié de l'avertir que cet homme se propose de lui donner des homards. Le pénitent fait sa confession avec une sincère douleur sans doute ; il s'approche ensuite des degrés de l'autel, reçoit la sainte communion et reste là quelques instants pour faire son action de grâces. Enfin il se lève, prend son chapeau à la main, et, debout sur une chaise au milieu de l'Eglise, il crie à haute voix : *Adieu, mon Père, adieu, je vais maintenant chercher les homards*. Ceux qui ne connaissaient point l'histoire ont dû croire que les homards lui avaient valu de se confesser avant les autres.

Les Missions sont toujours accompagnées d'un plein succès ; elles se ressemblent à peu près toutes, en sorte qu'il est difficile de faire une description caractéristique de chacune d'elles. Leur compte rendu peut se résumer en quelques mots : Confessions du matin au soir ; des milliers et des milliers de personnes assiégeant les confessionnaux dès deux ou trois heures du matin jusqu'à la nuit ; et, comme conséquence nécessaire, des centaines de communions tous les jours. Dans de certaines paroisses, cinq ou six Prêtres du voisinage viennent au secours des Missionnaires pour les confessions.

Cependant la Mission de Graigue, dans le comté de Kilkenny, a présenté quelques incidents uniques dans leur genre. L'Eglise de paroisse est une de ces rares abbayes qui nous restent encore de celles qui couvraient autrefois le sol de l'Irlande. Les murs, les fenêtres, une partie des voûtes sont dans le même état où on les voyait, il y a des siècles, lorsque les moines y habitaient.

Cette Mission fut suivie on ne peut mieux. Les confessionnaux étaient littéralement assiégés. Bon nombre de personnes tentaient vainement de s'adresser aux Pères. Si l'on ne se trouvait à l'Eglise avant le lever du soleil, il n'y avait pas de chance de se confesser ce jour-là. Un pauvre homme, qui avait dû quitter sa famille depuis longtemps et à qui la grâce de la Mission avait inspiré le dessein de se confesser, essaya vainement pendant plusieurs jours d'approcher d'un Prêtre, et cependant, outre nos Pères, il y avait au confessionnal plusieurs Prêtres séculiers. Mais la foule était telle, qu'il lui fut impossible d'en voir aucun. A la fin, il perd toute espérance de se débarrasser de son fardeau, et, dans l'excès de son désespoir, s'il est permis de l'appeler ainsi, il va dans le cimetière, et là, debout sur la pierre d'un tombeau, il crie à haute voix, de manière à être entendu de toute la foule qui l'environne : *Je suis un homme plongé dans le péché mortel et à qui il est impossible d'en sortir,* tant la grâce agissait avec force sur ce cœur repentant.

La clôture de la Mission et la rénovation des vœux du baptême furent vraiment splendides. L'Eglise était plus que pleine et ne contenait pas moins de 5,000 à 6,000 personnes ; un plus grand nombre encore se pressait à la porte et dans le cimetière. Tous, cela va sans dire, étaient munis d'un cierge, et parmi ces bonnes gens, bon nombre s'imaginent qu'un être surnaturel doit venir l'allumer.

Une partie des assistants ne pouvant prendre part à la cérémonie intérieure, on résolut de les réunir dans une place de jeu, destinée aux enfants du village. Elle est entourée de murs et d'un assez grand nombre d'arbres. Dès que la foule sut qu'on allait y prêcher un sermon et y faire la rénovation des vœux, elle s'y précipita, et en un instant l'enceinte renferma plus de personnes qu'elle ne pouvait en contenir; les arbres ne tardèrent pas à se couvrir d'habitants d'une nouvelle espèce. Comme je vous l'ai dit, chacun avait un cierge. Le sermon achevé, le R. P. Ring donna le signal pour les allumer, et aussitôt, comme par enchantement, la place au jeu est transformée en un vaste champ de lumière. C'est un spectacle

que le Missionnaire n'oubliera jamais. Alors, d'un cœur embrasé de l'amour divin et d'une voix de stentor, tous s'écrient : *Oui, nous renonçons au démon, nous renonçons à ses œuvres, oui, nous y renonçons*, et ces cris répétés par tous les échos d'alentour pénètrent les cieux sans doute et font tressaillir d'allégresse les anges et les bienheureux qui environnent le trône de Dieu, de ce Dieu qui est la bonté même envers ceux qui renoncent à tout pour ne chercher que lui seul. Les transports de joie et les signes de repentir qui se manifestent à l'issue d'une Mission ne sauraient se décrire.

Beaucoup de personnes font des efforts inouis pour prendre part à la cérémonie de la rénovation des vœux. Un pauvre homme, entre autres, qui n'avait pu pénétrer dans l'Eglise, résolut de s'assurer une bonne position dans la place au jeu. A cet effet, il grimpe sur l'un des arbres qui l'avoisinent portant avec lui son cierge, et, je suppose, le moyen de l'allumer. Il se blottit dans un poste confortable, entre deux branches solides, afin de n'avoir pas à redouter une chute même au milieu des transports de joie et de ferveur. Tout lui réussit on ne peut mieux. Il voyait et entendait parfaitement le prédicateur et il se félicitait de sa bonne fortune. Au signal donné, il allume son cierge et le tient tranquillement à la main du commencement à la fin de la cérémonie et même au delà, comme vous allez voir.

La rénovation des vœux achevée, tous se retirent et vont s'agenouiller autour de l'Eglise pour recevoir la bénédiction du Très-Saint Sacrement et se disposer ensuite à retourner à leurs foyers. Mais quel n'est pas leur étonnement en apercevant au sein d'un arbre de la place au jeu une brillante lumière immobile. On s'approche aussitôt pour voir ce que cela signifie.

Notre pauvre homme harassé de fatigue s'était endormi et était toujours assis dans son poste comme un juge sur son tribunal, tenant en main son cierge, comme si la cérémonie durait encore. On craignait que, se réveillant en sursaut, il ne vint à tomber. Deux hommes vigoureux montèrent sur l'arbre et lui saisirent les bras avant de l'éveiller. Alors de bruyants

cris de joie retentissent dans les airs et montrent combien ces légers enfants de l'Irlande s'intéressaient aux dangers courus par cet homme.

J'avoue, mon Révérend et bien cher Père, que cette lettre commence à dépasser les justes limites, mais les Missions de nos Pères dans notre chère île sont si pleines d'intérêt que, si je commence à en parler, je ne sais plus m'arrêter, surtout quand je m'adresse à quelqu'un qui s'y intéresse si vivement.

Voilà, mon Très-Révérend et bien-aimé Père, la liste des travaux évangéliques accomplis par vos enfants dans notre chère Province Britannique. L'Angleterre, l'Irlande et l'Ecosse les ont vus tour à tour à l'œuvre pendant l'année 1862. Partout ils ont recueilli les fruits les plus abondants. Votre visite, que nous attendons avec impatience, ranimera notre zèle et nous disposera à de nouveaux combats. Si nous avons fait quelque bien, nous devons en rapporter toute la gloire à notre Mère Immaculée. Oui, c'est parce que nous marchons sous sa bannière; c'est parce que nous sommes ses Oblats, que son divin Fils nous bénit. Ah! puisse-t-Elle à jamais veiller sur sa famille, sur le Chef et sur les Enfants!

Je suis, avec le plus grand respect, mon Très-Révérend et bien-aimé Père, votre fils en J. et M. I.

Robert Cooke, O. M. I.
Provincial.

MISSIONS DE FRANCE.

MAISON DU CALVAIRE, A MARSEILLE.

RAPPORT SEMESTRIEL DU 1er NOVEMBRE 1862 AU 30 AVRIL 1863.

Les travaux auxquels se sont livrés nos Pères de la Maison du Calvaire pendant la période de six mois que nous venons de traverser, ont été assez considérables et assez fructueux pour que nous nous permettions de les mentionner avec quelque détail.

Ces travaux, ainsi qu'il était dit dans le dernier rapport, peuvent se diviser en deux classes : les travaux ordinaires et les travaux extraordinaires ; ou mieux, les œuvres du ministère quasi paroissial que nos Pères ont à exercer dans notre Eglise du Calvaire, et les œuvres extérieures, comme Missions, retraites et autres prédications, pour lesquelles ils sont demandés dans le Diocèse de Marseille et les Diocèses environnants.

Nous commencerons par l'énumération de ces derniers travaux, en suivant autant que possible l'ordre chronologique dans lequel ils ont été exécutés.

1. Le 1er novembre 1862, le P. Sardou, à peine de retour de Fréjus, où il avait prêché la retraite ecclésiastique au Grand Séminaire, commençait, dans la paroisse Saint-Michel à Marseille, une série de prédications pour l'octave des Morts. Il n'a eu qu'à se louer de l'affluence des fidèles à ces prédications. Tous les soirs l'Eglise, de beaucoup trop petite, il est vrai, pour la population, ne pouvait con-

tenir les bons paroissiens de Saint-Michel qui accouraient avec un saint empressement à ces pieux exercices.

2. Le dimanche 9 novembre, le P. MAURAN, accompagné du P. HERMITTE, de la Maison de Notre-Dame de Bon-Secours, se rendait au Plan-de-Cucques, petite paroisse de 600 âmes dans la banlieue de Marseille. Ils allaient y donner les exercices d'une Mission pour le succès de laquelle on avait, non sans quelque motif, réclamé le secours des prières de l'Archiconfrérie du T. S. et Immaculé Cœur de Marie récemment établie dans le Diocèse par Mgr Cruice. Les commencements de la Mission furent assez pénibles ; on se contentait de venir entendre les Missionnaires et on ne paraissait pas vouloir aller plus loin. Notre bonne Mère se réservait de triompher de ces cœurs jusque-là fort peu dociles à la grâce de la Mission. On l'en avait priée, elle voulut justifier encore une fois le beau titre de Refuge des pécheurs... sous lequel on l'avait tant invoquée. En effet, ce fut le premier dimanche de la Mission que nos Pères résolurent de consacrer la paroisse à Marie. Cette cérémonie se fit avec toute la pompe et la solennité que nos paroisses de Provence savent déployer dans ces circonstances, et aussi, disons-le, avec la confiance la plus aveugle que les Missionnaires mettaient en Celle qu'on n'invoqua jamais en vain. Le lendemain, les confessions commençaient à la grande satisfaction des ouvriers apostoliques, les hommes eux-mêmes s'ébranlaient, et grâce à notre bonne Mère, le succès de la Mission était assuré. Aussi quand vint le jour de la communion générale des femmes, toutes, à peu près, avaient répondu à l'appel, et celles qui n'avaient pas encore gagné leur Mission se présentèrent pendant la dernière semaine. La grande et imposante cérémonie de la promulgation de la loi produisit là, comme ailleurs, une profonde et salutaire impression ; et pendant que le R. P. HERMITTE expliquait en chaire les

commandements de Dieu avec cette lucidité et cette piété qui caractérisent son éloquence tout apostolique, bien des larmes coulaient des yeux des assistants, bien des cœurs faisaient à Dieu les plus solennelles protestations d'amour et de fidélité. Enfin, le dernier jour de la Mission, 150 hommes venaient prendre part au banquet Eucharistique, et parmi ces heureux invités on distinguait tous les gendarmes composant la brigade résidant dans la localité. Ces hommes de cœur avaient tenu à faire leur Mission, et à montrer ainsi à tous que le courage et la valeur militaire s'allient fort bien avec les sentiments chrétiens et la pratique de la Religion. A voir le recueillement et la piété de ces hommes de bonne volonté, on comprenait que les Missionnaires n'avaient rien épargné pour les disposer convenablement à recevoir cette nourriture divine, dont la presque totalité ne savourait plus les douceurs depuis longtemps. Le soir de ce beau jour, une magnifique plantation de Croix clôturait dignement les exercices de cette Mission qui avait duré quatre semaines. Les populations du voisinage affluaient ce jour-là au Plan-de-Cucques. La ville même, quoique assez éloignée, avait fourni un fort contingent. On a estimé à 5,000 le nombre des témoins de cette imposante cérémonie, après laquelle les Missionnaires firent leurs adieux à ce peuple si indifférent un mois auparavant et aujourd'hui transformé par la grâce de la Mission.

3. Le P. Sardou a prêché la station de l'Avent dans la paroisse de la Major à Marseille, pendant que le P. Tissot donnait la même station à Saint-Just, paroisse de la banlieue. Il n'y a rien à dire sur ces travaux, sinon que les Pères qui en ont été chargés se sont efforcés, dans leurs prédications, de ne pas s'écarter de la simplicité apostolique tant recommandée par nos saintes Règles et que ce genre de ministère paraît quelquefois exclure.

4. La Mission de Cadolive a été ouverte, le dimanche 11 janvier, par le P. MAURAN. Il avait été envoyé seul dans cette petite paroisse, qui compte à peine 500 âmes et qui est située dans le canton de Roquevaire, presque sur les limites du Diocèse de Marseille. Mais au bout de dix jours d'un travail au-dessus de ses forces, il dut appeler à son secours, et le P. BERMÉS lui fut donné pour compagnon et pour aide. Il serait trop long de dire ici tout ce que ces deux jeunes Pères ont fait pour renouveler cette paroisse et la ramener au bien. Rien n'a été négligé dans ce but, mais on peut dire que, outre les exercices ordinaires et les grandes cérémonies, deux choses ont puissamment contribué, avec la grâce de Dieu, au succès de la Mission de Cadolive. C'est d'abord la cérémonie dite *de Pénitence*, que nos Pères ont pu faire dans ce pays, et que Monseigneur, notre bien-aimé et à jamais regretté Fondateur, faisait avec tant d'esprit de foi dans les Missions qu'il donnait en Provence. Le deuxième dimanche de la Mission, le P. BERMÉS, les pieds nus, quoique le froid fût assez vif, sans surplis et portant une grande croix de bois, sortait de l'Eglise à la tête d'une procession qui devait faire le tour du village, et qui était composée de toute la population. Puis, en rentrant dans l'Eglise, il se prosternait en adoration devant cette croix qu'il venait de montrer au peuple, comme une exhortation muette à la pénitence et au retour à Dieu, tandis que le P. MAURAN prononçait du haut de la chaire une de ces allocutions chaleureuses et pathétiques dont les vrais Missionnaires ont le secret. Le lendemain de vieux pécheurs accouraient au tribunal de la Pénitence : *Oh! Père, c'est trop fort*, s'écriait l'un de ces endurcis, *c'est trop fort, je ne puis plus rester sourd à la voix de la grâce... il faudrait vraiment avoir un cœur de bronze pour demeurer insensible au spectacle que vous nous avez donné hier...*

Un autre moyen dont les Pères se sont servis avec beaucoup de fruit, ce sont les visites faites à domicile, ainsi que le prescrivent nos saintes Règles. Toutes les maisons ont reçu la visite du Missionnaire, mais comme, dans ce pays de mineurs, les Pères ne trouvaient jamais les hommes à leur maison dans la journée, ils résolurent d'aller les visiter dans leurs chantiers. Ils se firent donc descendre dans une des principales mines de charbon, à une profondeur de 500 mètres environ, et là, pendant plus d'une heure, suffoqués par une chaleur étouffante et par la poussière du charbon, ils parcoururent les galeries étroites, basses et obscures de ces immenses souterrains, ils dirent quelques bonnes paroles à chacun de ces pauvres ouvriers condamnés à de si péniblestravaux, et les exhortèrent vivement à remplir leurs devoirs de chrétiens et à profiter de la grâce de la Mission. Cette visite, comme on peut le penser, fit un grand bien parmi ces bons ouvriers, et il en est peu qui n'aient pas répondu à l'appel. Voici, du reste, sur la Mission de Cadolive, un extrait de deux articles qui ont paru dans la *Semaine liturgique* de Marseille :

Nous recevons de Cadolive les nouvelles les plus édifiantes au sujet de la Mission qu'y prêchent les Pères Oblats... Les exercices ne sont encore qu'à la moitié du temps déterminé pour leur durée, et déjà la population s'est rendue avec le plus touchant empressement aux exhortations des bons Missionnaires... Toutes les femmes se sont approchées du tribunal de la Pénitence, et la plus grande partie des hommes a déjà opéré son retour aux pratiques religieuses... Les jours fériés, l'Eglise est littéralement remplie... Par tous les temps, de Saint-Savournin, de Peypin et autres paroisses aussi éloignées, les populations accourent. Chacun se prête de son mieux à seconder le zèle des Missionnaires, la Société chorale est devenue entre leurs mains un moyen puissant de rehausser l'éclat des solennités de la Mission.

Un second article du même journal religieux rendait compte en ces termes des touchantes cérémonies qui ont signalé le jour de la clôture de cette Mission :

Nous avons déjà fait part à nos pieux lecteurs des consolants résultats de la Mission prêchée à Cadolive, sur l'invitation de Monseigneur, par les RR. PP. Mauran et Bermès, Oblats de Marie Immaculée. La clôture de cette Mission a eu lieu dimanche dernier, 8 février. M. l'abbé Guiol, Vicaire Général, qui avait bien voulu aller présider cette cérémonie, a célébré la Messe de Communion générale à laquelle les hommes seuls assistaient... 200 hommes ont reçu avec la plus admirable ferveur le pain Eucharistique des mains de M. le Vicaire Général, qu'un tel empressement avait profondément ému. Ceux qui connaissent le chiffre de la population de Cadolive n'auront pas de peine à comprendre cette émotion et ne pourront s'empêcher de partager la joie de M. le Curé et des zélés Missionnaires. A la Grand'Messe, M. l'abbé Guiol est monté en chaire pour féliciter la bonne population de Cadolive de sa correspondance à la grâce. Il a annoncé l'établissement d'une Conférence de Saint-Joseph destinée à consolider le bien produit par la Mission. Une journée si saintement commencée a eu son couronnement magnifique. Le soir, après Vêpres, un nombreux clergé, précédé des Congrégations de la paroisse et des paroisses voisines, se rendait sur la place où la Croix avait été déposée sur un brancard gracieusement orné. Le corps de musique de Saint-Savournin prêtait son concours à la Société chorale de Cadolive, pour relever l'éclat de la solennité... Après la bénédiction de la Croix, les Prêtres sont venus tour à tour lui offrir leurs adorations et la baiser respectueusement en présence d'une population dont l'enthousiasme éclatait bientôt en cris répétés de *Vive la Croix!* C'est le R. P. Mauran, Supérieur de la Mission, qui a éloquemment interprété les sentiments de chacun devant cette Croix, arme puissante, étendard triomphal, élevée entre Saint-Savournin et Cadolive comme un trait d'union entre deux pays autrefois divisés, aujourd'hui fondus dans la charité que donne la participation au banquet Eucharistique.

Ainsi s'est ouverte la série des Missions diocésaines que Monseigneur a chargé les Pères Oblats de prêcher dans les paroisses de son Diocèse.

Mgr Cruice a, en effet, chargé les Pères Oblats de la maison du Calvaire de donner chaque année six Missions à six paroisses qu'il se réserve de désigner, et qu'il choisit parmi les plus pauvres et les plus délaissées de son Diocèse. De cette manière, les Oblats de Marie Immaculée pourront continuer dans le Diocèse qu'a illustré le long et fécond Episcopat de notre saint Fondateur le bien que Dieu leur a donné d'y opérer depuis plus de quarante ans.

Nous devons ajouter à tout ce qui a été dit de la Mission de Cadolive que M. le Vicaire Général a été pour les Missionnaires d'une affabilité, d'une prévenance exquises, et qu'il leur a donné l'assurance qu'aucune des touchantes particularités de cette belle journée ne serait omise dans le rapport qu'il se proposait d'en faire à Monseigneur.

5. Pendant que les PP. Mauran et Bermès étaient sur la brèche, les autres ouvriers que compte la maison du Calvaire ne demeuraient pas inactifs. Le P. Tissot donnait presque successivement deux retraites : l'une à la Congrégation des filles de la paroisse de Saint-Loup, dans la banlieue de Marseille, du 11 au 18 janvier ; l'autre à la Congrégation des femmes de la petite ville de Salon, dans le Diocèse d'Aix, du 25 janvier au 2 février.

6. De son côté le P. Sardou ouvrait, le 8 février, dans la paroisse de Saint-Camat, en ville, une retraite pour les membres de l'Adoration perpétuelle du Très-Saint Sacrement. Grâce aux démolitions qui ont transformé les quartiers où est située cette Eglise en un amas de ruines, il était très-difficile de l'aborder, néanmoins le zèle des fidèles a surmonté cette difficulté, et le soir surtout l'immense nef se trouvait presque pleine. M. le Curé de la paroisse, dont le dévouement à notre Congrégation date de loin, a bien voulu ma-

nifester publiquement la joie que lui faisait éprouver cet heureux résultat, et il a tenu à ce que le Père Missionnaire eût l'honneur de présider l'exercice solennel de clôture de la retraite et la magnifique procession qui devait la terminer.

7. Le 22 février, premier dimanche du Carême, les PP. Sardou et Mauran commençaient une nouvelle Mission à Séon-Saint-André, petite paroisse de huit à neuf cents âmes dans la banlieue de Marseille. Pendant quatre semaines les bons habitants de cette paroisse sont venus, chaque soir, en grand nombre, assister à l'exercice de la Mission et recueillir la parole de Dieu, qui leur a été constamment adressée en langue provençale. Les conférences avaient surtout l'avantage d'attirer une foule considérable qui se rendait des villages environnants pour entendre cette démonstration familière des principaux points du dogme et de la morale catholique. Nous pourrions citer ici, par rapport à cet empressement, des traits qui font honneur aux paroissiens de Saint-André. Plusieurs familles venaient tous les soirs à l'exercice de la Mission, même par de fort mauvais temps, quoiqu'elles eussent à faire plus d'une heure de chemin, et, comme dans ces *bastides* isolées on devait nécessairement laisser un gardien, il fallait que le sort désignât celui qui serait privé du bonheur d'assister à l'exercice de la Mission, et c'était toujours de fort mauvaise grâce qu'on acceptait cette privation.

Les petits enfants eurent d'abord leur retraite pendant les trois derniers jours de la première semaine, et leur fête solennelle fut célébrée le dimanche matin. Une procession composée de ces anges de la terre parcourut le village, et, après s'être consacrés à Marie et avoir reçu la bénédiction du représentant de Celui qui aimait à bénir les petits enfants et les appelait auprès de lui, ces heureux enfants rentraient dans leurs familles, où ils étaient char-

gés de prêcher la Mission par leurs exhortations et leurs prières. Notre Bonne Mère reçut le même jour la consécration solennelle de toute la paroisse, et, du haut du trône sur lequel Elle avait été placée, Elle dut répandre ses bénédictions maternelles sur ce peuple qui se mettait sous sa protection. Le dimanche suivant, une cérémonie exceptionnelle eut lieu dans l'Eglise de Saint-André. Cette Eglise nouvellement bâtie n'ayant pas encore de Chemin de Croix, le P. SARDOU demanda et obtint les autorisations nécessaires pour l'érection canonique d'un *Via Crucis*. Cette cérémonie s'accomplit d'une manière très-solennelle et très-touchante, et tout fait espérer qu'elle aura eu pour résultat de ranimer, parmi les fidèles qui y prirent part, cette dévotion si riche et si précieuse. La communion générale des femmes, fixée au dimanche suivant, se fit avec un ordre et un recueillement qui témoignaient de leurs heureuses dispositions. Enfin, le tour des hommes était venu. Déjà un grand nombre s'étaient montrés dociles et s'étaient approchés du Saint-Tribunal. La dernière semaine leur fut presque exclusivement consacrée et, pour donner un dernier élan à la Mission, les Pères fixèrent au mardi soir la belle cérémonie de la promulgation de la loi. Pour qui n'a pas été témoin de la solennité déployée dans cette circonstance, il est vraiment impossible de s'en faire une idée. Comment rendre l'effet produit par un reposoir brillamment illuminé, et par les mille cierges allumés que les assistants tiennent dans leur main ? Comment rendre surtout tout ce qu'a de saisissant le moment de cette cérémonie où, en terminant son allocution, le Missionnaire fait promettre et jurer solennellement au peuple d'observer plus fidèlement à l'avenir la loi de Dieu qu'on vient de promulguer et de commenter? A Saint-André, c'est par plus de mille voix que fut poussé ce cri qui dut faire tressaillir le ciel et frémir les enfers : *Je renonce au démon, à*

ses pompes et à ses œuvres, et je m'attache à Jésus-Christ et à la Sainte Eglise, ma mère, pour toujours! pour toujours! pour toujours!.....

Le dimanche, au matin, les hommes de Saint-André étaient réunis seuls au nombre de plus de deux cents dans la gracieuse Eglise du village. M. l'Abbé Pontier, Vicaire Général, qui avait bien voulu présider cette fête de famille, leur adressa après l'évangile quelques paroles pour les féliciter de leur bonheur et les engager à la persévérance. Puis, au moment solennel de la communion, on vit ces hommes s'approcher respectueusement de la Table Sainte et recevoir le pain Eucharistique dans une attitude pleine de foi et de recueillement. Le chant du *Magnificat* et la distribution des souvenirs de la Mission clôturèrent dignement la cérémonie du matin. Ces hommes, cependant, n'étaient point satisfaits; ils avaient exprimé à Dieu leurs sentiments de reconnaissance, ils voulaient maintenant remercier les Missionnaires, et leur faire part du bonheur et de la joie qu'ils éprouvaient après avoir ainsi dignement rempli leur devoir de chrétien. Ne pouvant donner cours, dans le lieu saint, à la manifestation de ces sentiments, ils se réunirent d'un commun accord sur la place de l'Eglise, puis, faisant appeler les Missionnaires, ils voulurent tous, les uns après les autres, presser cette main qui, la veille, s'était levée sur leur tête pour les réconcilier avec Dieu. Ils ne parlaient pas, mais les douces larmes qui brillaient dans leurs yeux disaient plus éloquemment que toutes les formules la reconnaissance dont ils étaient pénétrés envers les instruments dont le Bon Dieu s'était servi pour les ramener à lui. Voici maintenant comment la *Semaine liturgique* rend compte de la cérémonie du soir :

Le soir, après Vêpres, une procession très-nombreuse s'est

rendue à l'ancienne Eglise pour y chercher la Croix qui y avait été érigée lors de la Mission de 1851. Cette Croix, déposée sur un magnifique brancard, a été enlevée par quarante hommes aux cris répétés de *Vive la Croix !* et la procession s'est de nouveau mise en marche pour se rendre à la nouvelle Eglise. On remarquait, dans cette procession, le chœur de Saint-André chantant des hymnes à la Croix, la nombreuse Société de secours mutuels marchant sous son étendard, et la musique de Séon-Saint-Henry qui avait bien voulu prêter son concours à cette cérémonie. M. le Vicaire Général, revêtu de sa *cappa magna*, précédait immédiatement la Croix de la Mission. Arrivée sur la place de l'Eglise, la procession s'est massée sur cette vaste place, les hommes seuls sont entrés, puis la Croix a été immédiatement dressée et mise en place aux cris de *Vive la Croix !* poussés par la multitude qui envahissait l'Eglise. Le P. SARDOU a adressé quelques paroles chaleureuses sur les triomphes de la Croix à cet immense auditoire où régnait le plus profond silence. Après le Salut et le chant du *Te Deum*, l'infatigable Missionnaire a fait en son nom et au nom du P. MAURAN, son confrère, ses adieux à ce bon peuple, qui conservera longtemps le souvenir de cette belle fête et de la Mission dont elle était le digne couronnement.

8. Nous ne mentionnerons ici que pour mémoire la Mission de Peypin, l'une des six Missions diocésaines dont Mgr l'Evêque de Marseille nous a chargés pour cette année. Cette Mission a été donnée par le P. ROUVIÈRE, de la maison d'Aix. — Nous espérons que le compte rendu de cette Mission paraîtra dans le rapport de la susdite maison.

9. La Mission de Saint-André se terminait à peine pour le P. MAURAN que, le soir même de la clôture de cette Mission, il commençait à Marseille une œuvre très-importante et très-fatigante : la retraite générale de l'hospice de la Charité. — Tous les âges, on peut le dire, se trouvent réunis dans cette immense maison qui ne renferme pas moins de huit cents habitants. Pendant huit jours, le

P. MAURAN, déjà épuisé par ses précédents travaux, ne s'est pas épargné dans cette œuvre si difficile que l'obéissance lui avait confiée. Il a dépensé là le reste de ses forces déjà à peu près épuisées, et a dû renoncer aux retours de Mission qu'il devait donner au Plan-de-Cucques et à Cadolive, où il était attendu pour confirmer le bien opéré dans les deux Missions qu'il avait prêchées dans ces paroisses.

10. De son côté, le P. SARDOU, huit jours après la Mission de Saint-André, est allé donner une retraite préparatoire à l'accomplissement du devoir pascal aux paroissiens de la Pomme, petit village agréablement situé à une lieue de Marseille. Les hommes seuls devaient participer au bienfait de cette retraite, mais les femmes ayant réclamé leur part, le Missionnaire a dû accéder à leur désir si légitime et leur adresser la parole tous les matins. Cette petite retraite s'est heureusement terminée le jour de Pâques, par une magnifique communion générale à laquelle ont pris part la presque totalité des hommes de la paroisse de la Pomme.

11. La paroisse de Rognes, dans le Diocèse d'Aix, a été visitée cette année par le P. BERMÈS. Cette paroisse avait été évangélisée pendant deux ans par le P. BONNARD, de la maison d'Aix, qui a fait le rapport détaillé des difficultés et des succès de son œuvre (voir t. I[er], p. 400). Le P. BERMÈS a continué le bien que le P. BONNARD avait commencé. La population s'est montrée docile à la voix du Missionnaire qui a été grandement consolé par la fidélité que l'on a mise à venir à ses instructions et l'attention soutenue donnée à la parole de Dieu. Les hommes qui l'an dernier s'étaient approchés de la Sainte Table y sont retournés cette année. Ainsi se trouve atteint le résultat indiqué par le P. BONNARD dans son rapport de l'année dernière. Il y a maintenant dans cette paroisse autrefois si indifférente un noyau imposant d'hommes foncièrement religieux dont

le bon exemple ne contribuera pas peu à l'amélioration du reste de la population. Cette retraite, commencée le dimanche de la Passion, n'a été terminée que le mardi de Quasimodo par la visite de Mgr Chalandon, Archevêque d'Aix, qui est venu administrer le sacrement de Confirmation dans la paroisse de Rognes. Il est inutile de dire ici que Sa Grandeur s'est montrée, comme toujours, pleine de bienveillance et d'affection pour le Missionnaire. Nous sommes habitués depuis longtemps aux marques de la plus vive sympathie que ce Vénérable Prélat ne cesse de témoigner aux membres de notre Congrégation.

12. Enfin le P. Tissot a prêché cette année la station du Carême à la paroisse de Saint-Loup dans la banlieue de Marseille. Pendant toute la sainte quarantaine le Missionnaire s'est rendu trois ou quatre fois par semaine dans cette localité. Les instructions adressées à toute la paroisse ont été bien suivies ainsi que les conférences faites spécialement aux hommes. Aussi la communion pascale a-t-elle été très-consolante. Elle a eu lieu le dimanche de Quasimodo.

Ce jour-là, dit la *Semaine liturgique*, l'Eglise de Saint-Loup présentait le spectacle le plus édifiant... Une masse compacte d'hommes parmi lesquels on pouvait distinguer l'élite de la population, se groupait autour de la Table Sainte pour l'accomplissement du devoir pascal. L'un des heureux témoins de cette belle fête nous racontait avec émotion les impressions profondes qui faisait naître dans l'âme la vue de cette armée d'hommes qui avaient envahi l'enceinte sacrée. Les chants d'action de grâces qui partaient de ces mâles poitrines avaient quelque chose de solennel et de saisissant et l'on se sentait dans une atmosphère de foi vivace dont rien ne saurait rendre la sympathique influence... Heureuses les paroisses qui peuvent présenter ce spectacle devant Dieu et devant les hommes! Heureux les pasteurs appelés à jouir d'un aussi beau résultat

et d'un succès aussi complet dans leur ministère auprès de la partie de leur troupeau la plus difficile à atteindre...

Heureux, ajouterons-nous, le Missionnaire dont le zèle apostolique a su préparer d'aussi consolants résultats et répandre dans les âmes les germes d'une si abondante et si riche moisson !...

Nous pourrions peut-être dire ici un mot en passant des travaux du R. P. VIALA dans le Diocèse de Marseille et ailleurs. Mais nous espérons que la plume exercée du R. P. DASSY, Supérieur de la maison de Notre-Dame de la Garde, dont le P. VIALA fait partie, nous fera connaître les œuvres de cet excellent Missionnaire et qu'il nous parlera en détail dans son rapport de la Mission donnée à Saint-Martin et des retraites prêchées aux Aygalades, à Saint-Jérôme, etc., etc.

Outre les travaux extérieurs les Pères de la maison du Calvaire sont encore chargés du service de l'Eglise du Calvaire. Comme nous l'avons dit, c'est un ministère quasi paroissial que nos Pères ont à remplir. Les exercices sont très-variés, les prédications sont nombreuses, les confessions surtout donnent à certains de nos Pères plus âgés et plus connus une besogne parfois écrasante. L'octave de la Présentation de la Très-Sainte Vierge a été célébrée dans notre Eglise avec la pompe qui avait été déployée les années précédentes, et quoique le mauvais temps ait beaucoup contrarié les fidèles qui visitent ordinairement notre sanctuaire, il y a eu cependant encore affluence, au jour de la fête surtout. Ainsi qu'ils le faisaient les années précédentes, les Prêtres de la ville, Curés et Vicaires, se sont fait un plaisir de venir pendant huit jours dire tour à tour la sainte Messe dans notre Eglise, et les rapports que nous avons eus avec ces messieurs dans cette occasion ont été on ne peut plus bienveillants.

La station de l'Avent a été donnée par le P. Bermès, celle du Calvaire a été prêchée par le R. P. Supérieur. C'est encore le R. P. Supérieur qui a prêché les deux retraites qui se donnent pendant le Carême aux membres de la Congrégation et aux membres de l'Association de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Directeur de ces deux œuvres, c'est lui également qui préside les réunions qui ont lieu tous les dimanches pour la Congrégation de femmes établie depuis très-longtemps par le R. P. Suzanne, de sainte et d'apostolique mémoire, et tous les mois pour l'Association de Notre-Dame des Sept-Douleurs érigée au Calvaire par le R. P. Aubert et qui compte aujourd'hui plus de 1,200 membres. N'oublions pas l'Œuvre des Italiens, qui a été établie dans notre maison du Calvaire par notre vénéré Fondateur, et qui a eu pour un de ses premiers directeurs le saint Père Albini. Le P. Zirio, chargé seul aujourd'hui de cette œuvre si importante, déploie dans le ministère qui lui a été confié un zèle au-dessus de tout éloge. Pour donner une idée de ce zèle, qu'il nous suffise de dire que, pendant la période du temps pascal, ce Père n'a pas entendu moins de deux mille confessions d'hommes, et comme ces travailleurs ne pouvaient venir se confesser que le dimanche, le Père Zirio devait passer à les entendre depuis cinq heures du matin, heure à laquelle ils assiégeaient déjà les portes de l'Eglise, jusqu'à onze heures et midi, prenant à peine le temps de dire la sainte Messe. C'est là un ministère qui pour n'être pas brillant n'en est pas moins utile aux âmes et méritoire aux yeux de Dieu, car Dieu, qui seul connaît les œuvres de zèle et de dévouement, saura bien donner à ces ouvriers infatigables la récompense que méritent leurs rudes travaux et l'obscurité dans laquelle ils savent les accomplir.

Nous aurions voulu en terminant ce rapport, peut-être un peu long, dire quelques mots de la visite ou plutôt des

visites que notre Très-Révérend et bien-aimé Père Général a daigné faire aux Pères de la maison du Calvaire pendant les mois de décembre 1862 et de janvier 1863. Mais nous avons pensé qu'il valait mieux laisser cette tâche à notre Historiographe dans ses *Notes de voyages.* Qu'il nous suffise de dire ici que les Pères de la maison du Calvaire se sont estimés très-heureux de recevoir les premiers les bénédictions apportées de Rome et qu'ils n'oublieront jamais les bonnes paroles et les encouragements paternels qui leur furent donnés à tous et à chacun en cette circonstance. Ils espèrent avoir souvent le bonheur de recevoir au milieu d'eux celui qu'ils aimeront toujours comme leur Père et auquel ils obéiront toujours comme à leur Général.

RÉSIDENCE DE NOTRE-DAME DE SION.

La Résidence de Notre-Dame de Sion dépend de la maison de Nancy. C'est au mois de novembre 1850, que les RR. PP. Oblats furent appelés par Mgr Menjaud à prendre la direction de ce sanctuaire vénéré.

Voici dans quelles circonstances et pour quels motifs :

Au centre de l'ancienne Lorraine, dans le comté de Vaudémont, sur les confins de la Meurthe et des Vosges, s'élève en pente très-rapide la sainte et célèbre montagne de Sion. De son sommet, qui forme un plateau triangulaire très-uni, le regard du pèlerin s'étend sur une plaine immense et fertile, semée de nombreux et riches villages et de plusieurs villes populeuses et commerçantes : Nancy à six lieues au nord ; Lunéville au levant, Toul vers le couchant, et Mirecourt à trois lieues au midi. Sur une des extrémités de la montagne s'élèvent les tours croulantes du fameux château de Vaudémont. On peut compter à l'œil nu près de cent clochers dans les deux départements qui

s'étendent au pied de la montagne, et distinguer au loin les différents sommets ou ballons de la chaîne des Vosges, qui se perdent à l'horizon. Il est rare de rencontrer un point de vue aussi riant et à la fois aussi étendu.

Dans la seconde moitié du dixième siècle, vers 980, saint Gérard, évêque de Toul, construisit sur cette montagne, alors déserte et couverte des ruines de l'occupation romaine, un sanctuaire assez modeste en l'honneur de la Mère de Dieu. La tradition rapporte qu'il y fut poussé par une révélation, dans laquelle Marie elle-même lui fit connaître le désir qu'elle avait d'être honorée en ces lieux, sur les débris des idoles impures. Le saint Evêque vint en personne faire la consécration de ce sanctuaire, et y plaça une statue en pierre, qui représentait la Sainte Vierge debout, tenant son divin Fils dans ses bras, et lui présentant son sein virginal.

Cette image ne tarda pas à devenir célèbre par de nombreux miracles, et par le concours des populations environnantes.

Les puissants comtes de Vaudémont, puis les ducs de Lorraine, y suivirent bientôt leurs sujets et vinrent se placer, eux et leurs Etats, sous le patronage de Notre-Dame de Sion. Le concours toujours croissant des fidèles nécessita l'agrandissement de la modeste chapelle, et l'établissement d'une communauté de Religieux pour veiller à la garde du sanctuaire, et recevoir les nombreux pèlerins. Ce furent des enfants de Saint-François, dits du Tiers Ordre, ou Tiercelins, appelés par les comtes de Vaudémont en 1626. Nous possédons les annales de Notre-Dame de Sion, qui sont du plus haut intérêt, ainsi que le récit de plusieurs faits miraculeux revêtus des témoignages les plus authentiques.

La gloire de Notre-Dame de Sion était trop saintement populaire pour que la Révolution du siècle dernier la

respectât. L'impiété fit là ce qu'elle fit ailleurs. Les Religieux furent chassés, le sanctuaire dévasté, la statue miraculeuse brisée, et les nombreux *ex-voto* appendus aux murailles de l'Eglise devinrent la proie des flammes.

Lorsque la tempête révolutionnaire fut passée, et qu'on vit les temples se rouvrir, on vit aussi les peuples tourner leurs regards vers la sainte montagne, et reprendre en foule le chemin de Sion, que les mauvais jours n'avaient pu leur faire oublier. Une nouvelle statue y fut apportée, de l'ancienne collégiale de Vaudémont, et l'on sentit bientôt s'en échapper la même protection, la même vertu qu'auparavant.

Mgr de Forbin-Janson, alors évêque de Nancy, y vint plusieurs fois accompagné de plus de dix mille pèlerins, auxquels cet Evêque Missionnaire aimait à faire entendre, en plein air, sa parole apostolique.

Trois frères Prêtres, les abbés Baillard, avaient recueilli l'héritage des Religieux Tiercelins, et transporté à Sion la Congrégation des Frères de la Doctrine chrétienne du Diocèse de Nancy. Ces Prêtres, autorisés à quêter par Mgr l'Evêque, pour l'œuvre des Frères et du Pèlerinage, refusèrent obstinément de rendre compte de l'emploi des fonds recueillis, et finirent par lever le masque, et se placer en état de révolte ouverte contre l'autorité diocésaine. Ces malheureux Prêtres ne s'en tinrent pas là, mais ils allèrent jusqu'au schisme et à l'hérésie.

Une secte absurde, politico-religieuse, rêvée par un visionnaire normand, Michel Vintras, et qui ne prétend à rien moins qu'à la réforme de l'Eglise, et à l'Incarnation du Saint-Esprit, venait d'apparaître dans l'Ouest de la France, où elle se recrutait de quelques âmes simples indignement trompées, et de quelques Prêtres impatients du joug de l'autorité et de la vertu. Les trois frères Baillard furent de ce nombre, et ils essayèrent par toutes sortes

d'infâmes jongleries et de sacriléges profanations, d'entraîner dans l'erreur le village de Saxon, confié à leurs soins, et toute la contrée environnante. Mais, au dix-neuvième siècle comme toujours, Notre-Dame de Sion montra qu'elle est la Vierge puissante dont le pied écrase toutes les hérésies du monde entier.

Le premier Pasteur du Diocèse, dans sa vigilance épiscopale, eut bientôt découvert ces loups ravisseurs qui, sous la peau de brebis, s'étaient introduits dans son troupeau. Usant de sa pleine autorité, il condamna et flétrit ces sacriléges parodies, comme les avaient déjà condamnées Mgr l'Evêque de Bayeux, le Concile provincial de Paris, et enfin Grégoire XVI et Pie IX.

C'est dans ces tristes conjonctures, et au moment de cette défection scandaleuse, que les Missionnaires Oblats de Marie Immaculée furent envoyés sur la sainte montagne, pour recueillir cet héritage dilapidé, et arrêter les progrès d'une propagande impie et sacrilége.

Cette Mission difficile fut d'abord confiée au R. P. Soullier, de la Maison de Nancy. Le R. P. Dassy, alors Supérieur, et si zélé pour la gloire de Marie Immaculée et la restauration de ses sanctuaires, vint l'installer dans une modeste chambre, louée chez un fermier du village. Un mois plus tard, le P. Conrard venait le remplacer et occuper à son tour ce poste d'honneur. Après s'être ainsi relevés tour à tour, pendant huit mois, comme des sentinelles avancées, au milieu de bien des luttes, des privations et des périls de tous genres, ces deux Pères furent rappelés à Nancy, en attendant que le Diocèse leur procurât les moyens de fonder une résidence plus stable à Sion.

Ce ne fut que deux ans plus tard que l'Evêché fit l'acquisition d'une modeste habitation près de l'Eglise, et offrit de nouveau ce poste à notre Maison de Nancy. Le R. P. Dorey, alors Supérieur, vint y installer le P. Con-

RARD, à la fin de septembre 1853. Quelques mois après on lui adjoignit un compagnon pour partager sa solitude et ses travaux. Pauvres gardiens du pauvre sanctuaire de Notre-Dame de Sion ! Ils ont traversé des jours bien mauvaiss rencontré bien des obstacles, déploré bien des scandales, et longtemps gémi sur les ruines de Sion, en répétant avec le Prophète : *Viæ Sion lugent, eò quod non sint qui veniant ad solemnitatem.*

Mais grâce à la haute protection de Mgr Menjaud, qui fit ériger l'Eglise en succursale en 1854, nos Pères purent entrevoir des jours meilleurs, et espérer un avenir plus consolant. Le courant de confiance qui portait les peuples vers la sainte montagne, un moment interrompu par la défection scandaleuse de Prêtres apostats, se rétablit bientôt, et ramena les multitudes pieuses aux pieds de l'Image vénérée.

Témoin ces concours de pèlerins, qui se comptent par milliers à certaines époques de l'année, surtout aux fêtes de Notre-Dame du Mont-Carmel, le 16 juillet, et de la Portioncule, le 2 août. Témoin encore ce touchant et pieux usage, qui amène les enfants, au lendemain de leur première communion, de plusieurs lieues à la ronde et sous la conduite de leurs parents et de leurs pasteurs, pour se consacrer à Notre-Dame de Sion, et lui demander la persévérance. Témoin enfin les processions que les paroisses des environs font annuellement à Notre-Dame de Sion, mais surtout dans les temps de calamités publiques, comme nous l'avons vu à l'occasion des inondations, des sécheresses et surtout du choléra.

Toutes les fois qu'un fléau ou une épidémie répand la désolation dans le pays, tous les regards et tous les cœurs se tournent, comme instinctivement, vers la sainte montagne, d'où vient toujours secours et consolation. Les preuves en sont innombrables.

Il nous a été donné d'admirer cet élan de confiance populaire qui pousse vers Notre-Dame de Sion toutes les âmes en détresse. Lorsqu'en 1854, le choléra désolait la France, et sévissait particulièrement en Lorraine, autour de la sainte montagne, nous avons vu plus de trente paroisses gravir les sentiers de Sion, croix et bannières en tête, pour implorer préservation ou délivrance. Un jour six paroisses s'y trouvaient réunies, de points tout opposés, sans s'être donné rendez-vous.

Enfin, pour compléter cette œuvre de régénération, et répondre au vœu de la catholique Lorraine, Mgr Menjaud, alors évêque de Nancy, approuvait en 1856 le magnifique projet d'élever, sur la montagne de Sion, une statue monumentale en l'honneur de l'Immaculée Conception de Marie, et en posait la première pierre le 10 juin 1858, au milieu d'un concours immense de pèlerins. Ce projet conçu par les PP. Gardiens du sanctuaire, et présenté à Monseigneur dans un remarquable rapport du P. Soullier, si dévoué à Notre-Dame de Sion, rencontra partout, dès les premiers moments, les plus chaudes sympathies. Mais, comme toutes les œuvres qui viennent de Dieu, elle a eu son cachet d'épreuves, son baptême de tribulations, qui ne sont pas encore finies. L'enthousiasme se refroidit peu à peu : on ne sut pas le mettre à profit. Des lenteurs déplorables, des obstacles matériels, des difficultés d'expropriation suscitées par le propriétaire de l'emplacement destiné au futur monument et à l'agrandissement de l'Eglise, ont fait traîner en longueur cette construction si impatiemment attendue.

Et aujourd'hui, cette colonne qui doit servir de piédestal à la statue de l'Immaculée Conception, et de tour à l'ancienne Eglise, est à peine au quart de sa hauteur totale : elle doit avoir environ 30 mètres.

Les ressources sont épuisées, les travaux interrompus,

Différentes causes, qu'il serait trop long d'énumérer, ont ralenti le mouvement de la souscription.

Quant aux travaux de Missions et de retraites, la besogne n'a pas manqué à notre petite résidence, dont le personnel est trop peu nombreux pour répondre à toutes les demandes qui nous sont adressées de la Meurthe et des Vosges surtout. Depuis bientôt dix ans, malgré les travaux du pèlerinage et de la paroisse, nous avons pu évangéliser encore quarante paroisses ou communautés environ, soit seuls, soit de concert avec la Maison de Nancy, à laquelle la Résidence de Sion sert de réserve. Un des Pères de Sion qui a le plus travaillé, pendant le trop court séjour qu'il a fait ici, c'est l'infatigable P. Bonnard, qui a évangélisé à lui seul six ou sept paroisses pendant l'hiver de 1854-55.

D'ailleurs le pèlerinage est une Mission permanente, surtout au temps pascal et à l'époque des concours. Chaque jour de la belle saison nous amène un petit flot de pèlerins qui occupent un ou deux Pères au Saint Tribunal. Quand le travail demande un plus grand nombre d'ouvriers, la Maison de Nancy nous envoie du renfort.

Du reste, le climat si favorable, l'air si pur, la campagne si agréable font, du séjour de Sion, un lieu de repos pour nos Pères pendant l'été, et un but de récréation pour le Noviciat pendant les vacances.

Entre les beaux jours qu'il nous a été donné de voir sur la sainte montagne, un des plus beaux, sans contredit, est celui où Mgr l'Evêque de Marseille, notre Révérendissime Père et Fondateur, vint en compagnie de Mgr Menjaud, son digne ami, visiter Notre-Dame de Sion et ses pauvres gardiens. Comme nous fûmes heureux, nous, ses enfants, d'embrasser un si tendre et si vénéré Père ! C'était au mois de juin 1856. Les pèlerins, clergé et peuple, étaient accourus, nombreux, pour contempler les deux illustres Prélats, prier avec eux et recevoir leurs bénédic-

tions. Mgr l'Evêque de Marseille officia avec cette dignité si noble qu'on lui connaissait, et le R. P. Audruger prêcha avec ce talent et cet heureux choix d'expressions qui le distinguent.

Depuis cette époque, nous avons vu Mgr Menjaud gravir de nouveau les sentiers de Sion, pour bénir la première pierre du monument commémoratif de l'Immaculée Conception, et faire entendre à la multitude pieuse, du haut d'une chaire improvisée devant l'Eglise, des paroles pleines de l'éloquence du cœur.

En 1861, son successeur, Mgr Darboy, marchant sur les traces de ses illustres prédécesseurs, les Evêques de Toul et de Nancy, vint aussi faire son pèlerinage à Notre-Dame de Sion et lui consacrer son Diocèse. Il fit entendre plusieurs fois son élégante parole aux pèlerins nombreux accourus à sa rencontre, et parut très-satisfait du pèlerinage, de ses gardiens et du monument qui s'élève sous ses auspices. Nous regrettons que son départ pour l'Archevêché de Paris nous prive de son puissant concours, et apporte un nouveau temps d'arrêt dans une œuvre si bien commencée.

A différentes reprises, les faibles ressources et l'isolement des Pères de cette Résidence avaient déterminé nos Supérieurs à l'abandon de ce poste, où la vie religieuse leur semblait encore plus impossible que la vie matérielle. Mais toujours et au dernier moment, où tout paraissait fini, et même le jour du départ fixé, un concours de circonstances (où il nous est bien permis de voir l'intervention directe de Notre-Dame de Sion) faisait changer les ordres donnés, et conservait les Oblats de Marie Immaculée à ce poste d'honneur.

Enfin, d'après le désir formellement exprimé par Mgr l'Evêque, notre Très-Révérend Supérieur Général a décidé le maintien et l'agrandissement de cette Résidence. Nous

espérons donc bientôt voir notre petite communauté s'augmenter d'un troisième Père et d'un deuxième Frère convers, prendre plus d'extension et de vie religieuse, et remplir mieux le but de notre sainte vocation. Que Notre-Dame de Sion daigne exaucer nos vœux et réaliser de si légitimes espérances !

CONRARD, O. M. I.
Gardien de Notre-Dame.

MAISON D'ANGERS.

—

RAPPORT SUR LES TRAVAUX EXÉCUTÉS DEPUIS LE MOIS DE SEPTEMBRE 1862 JUSQU'AU MOIS DE MAI 1863.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Les travaux presque continuels exécutés depuis mon dernier rapport sont la cause du retard que j'ai mis à vous adresser ce compte rendu.

Tandis que, dans quelques-unes de nos maisons, nos Pères goûtent les délices de la vie de communauté, et peuvent se préparer, pendant les six mois de cellule que nous accorde la règle, à de prochains combats, et puiser dans la prière de nouvelles forces pour l'avenir ; vos enfants d'Angers continuent leurs courses apostoliques pendant l'été. Ils vont encore assez souvent, sur la brèche, supporter le poids de la chaleur, comme ils ont enduré les rigueurs du froid pendant l'hiver.

Aussi, mon Très-Révérend Père, lorsqu'il nous est donné de temps en temps de suspendre ces travaux, alors les joies de la famille religieuse font tressaillir nos cœurs,— le court intervalle qui nous est accordé vient ranimer notre courage, et nous rendre aptes à de nouvelles fatigues.

Avant de vous communiquer les détails si consolants de nos œuvres, laissez-moi vous énumérer en courant les retraites prêchées avant nos Missions, pendant les mois d'août, de septembre et d'octobre :

1. Retraite des Filles de Marie de la Cathédrale d'Angers, par le Père Supérieur.

2. Retraite d'Adoration à la paroisse de Sourdres, par le P. Audruger.

3. Retraite des Filles de la Congrégation à Laval, par le P. Audruger.

4. Retraite des Sœurs de l'Espérance à Château-Gontier, par le Père Supérieur.

5. Retraite des Religieuses de Sainte-Anne, maison mère, à Saumur, par le P. Audruger.

6. Retraite préparatoire à l'Adoration dans la paroisse de Fief-Sauvin, par le P. Audruger.

7. Retraite des Sœurs de l'Espérance à Laval, par le Père Supérieur.

8. Retraite des Filles de la Congrégation de la paroisse de Saint-Pierre à Saumur, par le P. Audruger.

9. Retraite pour les Dames de la même paroisse à Saumur, par le P. Audruger.

10. Retraite préparatoire à l'Adoration dans la paroisse de Beaulieu, par les PP. Duclos et Gigaud.

11. Retraite des Filles de la Congrégation de la paroisse de Saint-Jacques à Angers, par le P. Audruger.

12. Retraite des Religieuses de la Présentation Sainte-Marie, maison mère, à Manosque, par le Père Supérieur.

13. Retraite préparatoire à l'Adoration de la paroisse de Montrevault, par le P. Audruger.

14. Retraite des Religieuses de la Présentation à la Seyne, par le Père Supérieur.

15. Retraite des Religieuses Augustines à Angers, par le P. Audruger.

Avant notre départ pour nos Missions d'hiver, nous nous trouvions tous réunis pour vaquer ensemble aux saints exercices de notre retraite annuelle. Le 24 octobre, Mgr l'Evêque d'Angers, ayant appris que nous étions dans notre petit cénacle, voulut bien venir nous y visiter. Sa Grandeur, arrivant dans la salle des exercices, laissa échapper de son cœur des paroles que l'Esprit-Saint lui inspirait.

Après avoir béni notre retraite, et attiré sur nous les grâces d'En haut, Monseigneur eut la bonté de nous offrir de venir, un jour de la retraite, célébrer la Sainte Messe dans notre chapelle et nous adresser quelques bonnes paroles. La veille de la Toussaint, le Pontife, fidèle à sa promesse, célébrait le Saint Sacrifice pour nous, et nous donnait ensuite des avis bien précieux pour accomplir dignement notre apostolat dans son Diocèse. Sa Grandeur nous bénit et, en nous envoyant prêcher, nous dit ingénument : *Oh, combien j'aime mes Petits Pères Oblats !*

Le jour de la Toussaint, nos deux Frères convers prononçaient leurs vœux à la messe de communauté, le Frère Louis ses vœux perpétuels, et le Frère Félix ses vœux de cinq ans.

La retraite était close, et ce jour même les ouvriers s'apprêtaient à partir pour commencer des travaux qui devaient se prolonger pendant sept mois entiers.

Avant de les énumérer, qu'il me soit permis, mon bien-aimé Père, de vous dire que le Seigneur a daigné les bénir; et les consolations et le succès qu'il a bien voulu attacher à ces travaux sont un large dédommagement aux fatigues qui les ont accompagnés.

Mois de novembre 1862.

16. Le 1er novembre, le P. Audruger prêchait l'Adoration dans la paroisse de *Viel-Baugé*.

17. Il ouvrait, presque en même temps, la retraite an-

nuelle des religieuses du Sacré-Cœur de Marie dans la ville de Baugé. C'était pour la seconde fois que nous donnions les exercices de la retraite dans cette belle communauté.

18. Le lendemain de la Toussaint, le Père Supérieur gravissait, en compagnie du P. Fisse, les gracieux coteaux des environs d'Angers. Nous allions ouvrir la retraite dans la paroisse de Prunier. C'était le retour de la Mission prêchée l'année précédente par les RR. PP. Jésuites. On aurait pu croire que c'était une seconde Mission. Le jour de la clôture, Mgr l'Evêque était invité à venir bénir un peuple qui avait si bien profité d'une si grande grâce.

Avant de quitter le zélé Pasteur de cette paroisse, il a fallu lui promettre de reparaître l'année suivante au milieu de son troupeau.

19. Le P. Duclos se disposait, à son tour, à diriger ses pas vers de nouvelles contrées. Ce Père allait évangéliser un peuple placé dans le plus mauvais quartier du Diocèse d'Angers, appelé le Saumurois. La foi y a presque disparu, et ces pauvres paroisses pourraient être assimilées aux pays infidèles. La paroisse de Brain-sur-Allonnes, à quelques lieues de Saumur, compte 1,471 habitants. Le bourg est très-petit, et les habitations presque toutes éloignées de l'Eglise. Si la foi n'est pas éteinte, elle y est du moins bien affaiblie. Le P. Duclos y est arrivé au moment où tous les habitants étaient occupés à broyer le chanvre. Aussi M. le Curé n'osait-il rien espérer d'un peuple avide de travail, et indifférent pour tout ce qui touche à la Religion. « Les craintes de M. le Curé se seraient réalisées, dit le P. Duclos, si je n'avais eu recours au chant des cantiques. En deux jours je groupai autour de moi une trentaine de jeunes gens, — grâce à leurs voix, le peuple arrive, — il écoute la parole de Dieu, et le dernier jour deux cents femmes et vingt-cinq hommes approchent de la

Table Sainte. » Ce succès est merveilleux pour celui qui connaît le Saumurois.

20. *Saint-Florent-de-Saumur.* — Le même Père se dirigeait le lendemain vers Saint-Florent-de-Saumur, à un quart de lieue de cette ville. Cette paroisse qui compte 950 habitants avait eu, sept mois auparavant, une Mission prêchée aussi par le P. Duclos. Le succès fut admirable, vu l'indifférence remarquable qui existe dans ces pays. Soixante hommes firent leur Mission. Aujourd'hui le Missionnaire y reparaissait pour le retour de Mission donné à l'occasion de l'Adoration perpétuelle. A l'arrivée du Père, les anciens chantres se réunissent de nouveau, et les cantiques de Mission font retentir les voûtes de l'Eglise. « Si je n'ai pas eu la consolation de ramener de nouveaux pécheurs, m'écrivait le P. Duclos, du moins ma retraite a été très-utile pour affermir les âmes dans la piété. Deux cent trente femmes et trente hommes se sont approchés de la Sainte Table. »

21. *Paroisse de Chaudron.* — De la paroisse de Prunier, le Père Supérieur et le P. Fisse se dirigèrent vers cette partie du Diocèse qu'on nomme la *Vendée militaire.* Depuis longtemps nous avions entendu parler de la foi robuste de ce peuple, aussi désirions-nous vivement aller travailler dans ces paroisses où les habitudes religieuses sont héréditaires, et en vigueur comme aux plus beaux siècles de l'Eglise. La paroisse de Chaudron compte 2,000 habitants. A peine venions-nous d'arriver au milieu de cette population si chrétienne, que déjà nous étions attendus au confessionnal. Il fallut se résigner à s'y tenir fidèlement tous les jours et une partie des nuits. Le vénérable Curé nous disait en commençant la retraite : « Oh ! que je serais heureux, mes Pères, si, pendant votre séjour dans ma paroisse, vous pouviez décider nos jeunes gens à communier à toutes les grandes fêtes de l'année ! surtout si vous

pouviez ramener à Dieu une trentaine d'hommes qui ne font pas leurs Pâques. » Quand nous quittions cette belle paroisse, quelques-uns seulement n'avaient pas eu le bonheur d'approcher de la Sainte Table !

22. *Retraite à la Cathédrale d'Angers.* — Le Père Audruger a prêché une retraite de quinze jours à la Cathédrale d'Angers, pour préparer les fidèles de la paroisse à la fête de l'Adoration perpétuelle.

23. *La Poitevinière.* — Le jour de la clôture de la retraite prêchée à la paroisse de Chaudron, le Père Supérieur allait ouvrir une autre grande retraite dans la paroisse de la Poitevinière, où le lendemain le P. Fisse venait le rejoindre. La Poitevinière compte 1,500 habitants. Cette paroisse est située au cœur de la Vendée militaire, à deux quarts de lieue du Pin-en-Mauges, patrie de l'illustre Cathelineau. Ce brave Vendéen, apprenant les malheurs qui menaçaient la Religion et la paix de son pays, court sur la place de son bourg, fait un appel aux armes, vingt jeunes gens se présentent à lui, ils partent et arrivent bientôt à la Poitevinière où l'illustre Cathelineau sonne le tocsin, assemble les paysans de cette paroisse, harangue sa petite armée, qui s'élève déjà à plus de cent hommes. De là, réunis à de nouveaux guerriers des autres paroisses voisines, ils vont au-devant des ennemis de leur pays et de leur Religion. Cathelineau devint un des généraux les plus distingués de l'armée vendéenne, et mourut glorieusement son chapelet à la main. Il est appelé le Saint de la Vendée.

Les enfants de ces guerriers vendéens ont conservé l'ardeur et la foi de leurs pères, aussi le ministère du Missionnaire fut-il accepté avec reconnaissance. Les confessionnaux furent bientôt entourés par toutes les classes de la population. Nous dûmes assigner la matinée tout entière aux femmes, et depuis deux heures de l'après-

midi jusqu'à onze heures du soir, aux hommes. Les portes de l'Eglise restèrent ouvertes les dix jours que dura la retraite. — A une heure après minuit les femmes venaient retenir leurs places au confessionnal, tandis qu'elles ne pouvaient souvent aborder le confesseur qu'à dix ou onze heures du matin. Telle est l'ardeur vendéenne, aussi Dieu règne-t-il entièrement sur ce peuple ; heureux les pasteurs qui se trouvent à la tête de ces ferventes paroisses ! Le jour de la clôture, tous, sans aucune exception, s'approchaient de la Table Sainte.

Mois de décembre 1862.

24. *Cheviré-le-Rouge.* — Cheviré-le-Rouge, paroisse de 1,625 habitants, est situé dans le canton de Baugé. Le P. Audruger et le P. Duclos, déjà bien fatigués des travaux précédents, venaient ouvrir la Mission vers le milieu de la semaine, le jour de Saint-François-Xavier. Aussi le début fut-il un peu pâle, cette première semaine était condamnée d'avance ; toutefois il y eut déjà grande affluence le vendredi à cause de la conférence. On assure partout que Cheviré-le-Rouge est après Clefs, et avec Fougeray, la plus mauvaise paroisse du Baugeois.

Cependant les Missionnaires ne se découragèrent pas, et ils parvinrent bientôt à l'ébranler, malgré l'opposition sournoise de quelques-uns des principaux personnages de la localité.

L'entrain du chant, les décorations préparées par Mme la vicomtesse de Lamote, la beauté des cérémonies, l'intérêt des conférences attirèrent et soutinrent l'affluence tous les jours. Tous ces moyens précieux préparaient insensiblement les retardataires à s'approcher du tribunal de la Pénitence. Environ quatre cent cinquante hommes, dont beaucoup étaient arriérés de trente ans, quarante ans, et

plus encore, ont communié. A peu près toutes les femmes eurent le même bonheur.

Une belle plantation de Croix perpétuera dans cette population régénérée le souvenir d'une si grande grâce. Cette Mission aurait eu un succès complet si les Missionnaires avaient pu y demeurer encore huit jours. Le saint Curé l'avait compris et le désirait vivement, quand il m'écrivait : « Vous m'avez envoyé deux hommes de Dieu qui ont mis la paroisse dans un grand mouvement. Mais, quel que soit leur zèle, il faut du temps pour mener à bonne fin l'œuvre si bien commencée. Je suis profondément affligé de voir que cette heureuse impulsion va s'arrêter immédiatement si la Mission ne dure pas huit jours de plus. »

L'impression donnée par cette Mission fut bonne et le fruit réel.

25. *Daumeray.* — Le Père Supérieur, accompagné du P. Bovis et du P. Fisse, se dirigeait dans les premiers jours de décembre vers la paroisse de Daumeray, dans le canton de Durtal. Les 1,800 habitants sont tous catholiques, si ce n'est une trentaine de personnes appartenant encore à la Petite Église.

Je laisserai M. Renier, docteur en médecine, donner les détails de cette importante Mission, dans un article qui fut publié par le journal l'*Union de l'Ouest*, le 16 janvier 1863 :

S'il est une population heureuse, c'est bien celle des champs, quand une récolte abondante a rempli les greniers et les caves. Plus d'inquiétude pour élever la famille, pour solder les obligations. Le pauvre ne restera pas sans un morceau de pain, l'hiver peut venir, chacun le bravera gaiement près du foyer ; et dans ces étables, espoir du cultivateur, pas un être ne souffrira. Mais si à ce bien-être matériel, où le cœur trouve aussi sa part, viennent se joindre des circonstances toutes pro-

videntielles qui apportent à l'âme un rafraîchissement, une rénovation, vers lesquels elle aspirait par moments, oh ! alors trois fois heureuse est cette population rurale, car elle se sera reposée dans la vérité, et elle aura goûté toute la satisfaction qu'on peut obtenir sur la terre.

C'est bien là, ce nous semble, la physionomie que présentait, ces jours derniers, la paroisse de Daumeray, que les Pères Oblats de Marie Immaculée étaient venus évangéliser ; loin de les forcer à secouer la poussière de leurs sandales et à cheminer plus loin, elle avait bien su les accueillir à bras ouverts, et profiter de leur enseignement.

C'est vraiment une chose sérieuse qu'une Mission, et si la besogne est écrasante pour les apôtres auxquels le don de leur personne est chose coutumière, ce n'est pas un petit travail pour chacun de s'arracher, pendant plus de trois semaines, aux préoccupations quotidiennes de sa vie ; se prendre à part, s'interroger, et en fin de compte libérer entièrement cette pauvre conscience plus ou moins gémissante sous son fardeau ; car, qui ne pèche pas, et qui peut, quoi qu'on en dise, dormir en paix dans le péché ?

Les Pères Oblats de Marie savent admirablement s'y prendre pour gagner les cœurs et finalement les âmes; c'est bien à leur école qu'on apprend que la politesse est fille de la charité; il n'est pas un habitant qu'ils n'aient visité, dès leur arrivée; pauvreté ou richesse, fidélité ou indifférence, voisinage ou éloignement, chemins boueux ou macadamés, tout leur était bon, si bien que chacun eût rougi de forfaire à l'urbanité française faute d'un autre sentiment, en ne rendant pas la visite reçue; de fait, elle a été rendue et très-bien.

Ils savent utiliser de charmants petits commissionnaires auxquels il est impossible de résister. Après les avoir enseignés, confessés, bénis, ils les font prier le Bon Dieu et la Sainte Vierge pour le succès de la Mission, puis ils les députent vers leurs parents, pour qu'ils viennent à leur tour en profiter. Comment ne pas suivre ces anges qui tiennent si fort au cœur ! Rien n'était gracieux, simple et touchant comme cette

procession d'enfants de tous âges, les mères chargées de ceux qui ne pouvaient marcher.

C'était bien le mot du Sauveur en action : *Laissez venir à moi les petits enfants.*

Ce n'est pas en vain que les Pères se nomment les Oblats de Marie Immaculée ; s'ils se sont donnés à la Sainte Vierge, elle le leur rend bien par les faveurs qu'elle obtient de la miséricorde divine pour le succès de leurs travaux. Toute la paroisse a donc été placée sous sa protection dans une cérémonie charmante et pleine de douceur.

Dans ce jour, on a vraiment pu dire que la Mission allait porter des fruits ; car le flot des pénitents montait au confessionnal, et il était évident que les suggestions hostiles étaient repoussées avec perte.

Les Pères ouvrirent alors des conférences où furent reproduites avec une grande loyauté toutes les objections contre la Religion catholique. La réfutation en fut faite par le Père Supérieur, avec cette simplicité de langage et cette dignité de forme qui sont le propre de la vérité.

Aussi, à moins d'avoir ou de croire avoir beaucoup d'esprit, il n'était plus permis de rester dans l'erreur, le simple bon sens et la bonne volonté devaient suffire à voir clair. Un auditoire préparé de la sorte était en état de comprendre et de sentir une imposante cérémonie appelée : *la Promulgation de la loi au peuple.*

Le sanctuaire resplendit de lumière ; le Saint Sacrement est exposé, les Prêtres, revêtus des plus riches ornements, entourent l'autel ; le Diacre annonce l'Evangile avec toute la majesté du culte catholique, le peuple debout en écoute la lecture et le commentaire, puis il répond par le chant du *Credo*, pendant que la fumée de l'encens s'élève vers le ciel, et que chacun, tenant son cierge allumé, affirme sa foi avec une ardeur non moindre que la symbolique manifestation qui l'entoure. Bientôt le célébrant prend sur l'autel la Table de la Loi où les commandements sont inscrits, sa voix les porte au peuple, et la voix du peuple les lui retourne ou plutôt les redit à Dieu lui-même, présent à ce spectacle grandiose et tou-

chant à la fois, pendant que l'Apôtre explique du haut de la chaire l'autorité et la portée de ces commandements.

Être un homme de bonne volonté, jouissant de toutes ses facultés, et sortir d'une telle assemblée sans être convaincu qu'il faut connaître, aimer et servir le Divin Créateur selon sa loi sainte, c'est impossible.

La Religion a de la sollicitude pour tout ce qui fait l'objet des affections humaines ; si elle s'appuie sur l'Eglise triomphante, si elle soutient l'Eglise militante, elle n'oublie pas l'Eglise souffrante ; une réunion eut donc lieu spécialement en faveur des âmes du Purgatoire, et dans une communauté puissante de prières, chacun put intercéder dans l'effusion de son cœur pour ces chers défunts que la mort nous ravit un moment sans nous arracher l'espoir de les rejoindre bientôt. O mort, que devient ton aiguillon devant des larmes dont l'amertume est changée en douceur par les tressaillements et les élans de la Foi !

Cette cérémonie préparait souverainement un auditoire composé d'hommes uniquement à entendre une très-remarquable instruction sur le sixième commandement, où le cœur et l'esprit eurent tout à gagner, sans que l'oreille fût une seule fois heurtée. Les jours de grâce avançaient, et avec eux la correspondance des âmes par leur empressement à se régénérer dans le sacrement de Pénitence. Le joyeux cri de Noël avait été poussé, la moisson jaunissait, le Divin Cultivateur allait la recueillir. Par une précieuse coïncidence, la célébration de la fête de l'Adoration Perpétuelle du Saint-Sacrement avait lieu à Daumeray le 2 janvier, jour de la communion générale des femmes.

Qu'elles étaient respectables et admirables ces paysannes de tous âges, laissant aux soins des hommes leurs chères occupations du logis, pour franchir avant l'aube des chemins affreux, et courir haletantes vers Celui qui peut seul donner à leurs âmes le rafraîchissement et la paix. Femmes courageuses et empressées, vous êtes toujours de la race de celles qui méritèrent les premières que le Sauveur ressuscité se montrât à elles !

Le dimanche, 4 janvier, fut le jour de la récompense pour les hommes ; malgré l'obscurité et une pluie torrentielle, sept cents hommes répondaient à l'appel ; quelle joie ! quelle fraternité ! quelles résolutions ! comme on se sentait les enfants de Dieu ! comme il était notre Père ! *Ah !* disait le bon Curé, *que votre foi me rend heureux, mes chers amis, mais que je vous en félicite ! Qu'elle dure toujours, c'est tous mes souhaits, je ne saurais vous en offrir de plus tendres !*

A deux heures, ces mêmes hommes avaient pris le temps de courir, de se sécher et de revenir pour la plantation de la Croix, don d'une famille dont les actions, d'âge en âge, ne se comptent, à Daumeray, que par des bienfaits.

Trois cents hommes, robustes comme on l'est aux champs, avaient sollicité l'honneur de se courber sous la Croix ; les bons vieillards déploraient leur débilité, et les jeunes gens de n'être pas plus âgés ; mais tous prenaient part à une procession imposante, sujet de l'admiration d'une population doublée par l'empressement sympathique des habitants des communes voisines.

Il était bien juste et bien doux de perpétuer le souvenir d'un événement si précieux pour la paroisse entière ; souvenir commun, dont chacun peut être fier ; témoin et gardienne des énergiques résolutions qui ont été prises pour le bien, qui oserait passer devant cette Croix, voulant le mal dans son cœur ? Qui voudrait désormais garder haine ou rancune à son frère, en face de cette effigie du Pardon incarné, du Sauveur de tous ?

Heureux ces trois Missionnaires, ces hommes de Dieu, qui vont ainsi porter la bonne nouvelle au peuple ; heureux les Pasteurs qui savent surmonter tous les obstacles pour procurer un tel pâturage à leur troupeau ; heureuses surtout les populations qui savent profiter et garder le souvenir de telles faveurs !

D. Renier.

Quelques jours après cette Mission, Mgr l'Évêque me communiqua une lettre de M. le Curé de Daumeray adressée à Sa Grandeur.

Daumeray, 8 janvier 1863.

MONSEIGNEUR,

C'est dans un sentiment de joie bien vive que je vous rends compte de la Mission donnée à ma paroisse par les RR. PP. Oblats de Marie, puisqu'elle a réussi selon toutes mes espérances. Mais le succès ne pouvait faire défaut avec le zèle, le dévouement et les pieuses industries de ces saints Missionnaires.

Prenant pour modèle le bon Pasteur qui court après la brebis égarée, et mettant en pratique cette parole du sermon d'ouverture : *Quæro fratres meos*, les Missionnaires, ne redoutant aucune fatigue, ont commencé par une visite générale de toute la paroisse.

Démarche qui a été comprise de tous mes paroissiens, qui l'ont payée d'abord par le retour d'une entière confiance, pour venir rendre ensuite leur visite au confessionnal. Imitant encore le divin Sauveur, ils ont appelé et béni les petits enfants, et puis par leurs instructions et leurs recommandations en ont fait au sein de leurs familles de zélés et persévérants Missionnaires. Et combien de parents n'ont pu résister, et ont été convertis par les prières mêlées de caresses de ces petits enfants.

Ensuite se sont succédé les plus belles et les plus touchantes cérémonies. Une, entre autres, des plus majestueuses et des plus satisfaisantes dont le souvenir se conservera longues années, la Promulgation de la loi, où, après l'explication des huit béatitudes et des dix commandements de Dieu, tous, prêtres et fidèles, un cierge allumé à la main, ont renouvelé leur acte de foi à l'Evangile de Jésus-Christ par le chant du *Credo* et promis obéissance aux dix commandements en les récitant de vive voix.

Enfin la dernière semaine, comme pour frapper le grand coup, émouvoir et toucher ceux qui auraient voulu encore résister, le Père Supérieur a annoncé le Réveil du pécheur, moyen puissant et irrésistible qui partout opère des miracles de conversion. « Dix minutes après la sortie de l'Eglise, dit le

prédicateur, toutes les cloches sonneront, et au premier son, tous, en quelque lieu que vous soyez, à l'Eglise, dans vos maisons ou dans les chemins, vous réciterez cinq *Pater* et cinq *Ave* pour la conversion de ceux qui n'ont pas commencé leur Mission. » Prescription qui a été suivie par les hommes, comme par les femmes, et dont l'effet a été d'amener au tribunal de la Pénitence ceux qui en paraissaient les plus éloignés.

Ensuite sont venues, Monseigneur, les fêtes les plus belles pour un Pasteur, les jours de communions générales. Quel magnifique et touchant spectacle qu'une Eglise remplie de personnes préparées à s'approcher de la Sainte Table pour y recevoir leur Dieu ! Voilà ce qu'il m'a été donné de voir deux fois. Et comment, Monseigneur, exprimer ce que j'ai ressenti dans mon cœur de Prêtre, lorsque j'ai vu plus de sept cents hommes venir recevoir le pain des forts, et que mes yeux ont reconnu parmi eux des hommes qui étaient restés éloignés de la Sainte Table depuis vingt, trente, quarante ans et plus encore ! Le nombre total des communions a été de 1,500 ; quelques-uns seulement n'ont pas fait leur Mission, mais elle ne leur a pas été inutile ; je les crois si ébranlés, que j'ai la conviction qu'ils nous viendront au Carême.

Enfin notre Mission a été couronnée par la belle cérémonie d'une plantation de Croix donnée par M. de Beaumont, Croix dont la vue perpétuera le souvenir des grâces de la Mission, et servira à en conserver les fruits.

Tels sont, Monseigneur, les consolants détails que j'ai cru devoir vous donner sur ma Mission, dont l'heureux succès doit être attribué à l'esprit de foi de mes paroissiens, à la sainteté et au zèle des Missionnaires Oblats de Marie, à toutes les prières qui ont été faites, et aussi, Monseigneur, à la bénédiction que vous avez bien voulu me donner pour cette œuvre si importante.

M. Chevallier,
Curé de Daumeray.

26. *Fontaine-Guérin.* — Après la belle Mission de Cheviré-le-Rouge, le P. Duclos, ayant besoin de repos, revenait à la Maison passer quinze jours, tandis que le P. Au-

druger allait, avec son zèle infatigable, donner une retraite de huit jours à Fontaine-Guérin, paroisse de 1,200 habitants, dans le canton de Beaufort. Malgré sa fatigue, le P. Andruger eut le talent et la force de remuer toute cette population. Pendant cette retraite il y eut la fête des Enfants, la consécration à la Sainte Vierge, et enfin une plantation de Croix. Nous verrons bientôt le P. Audruger, demandé par M. le Curé, revenir dans cette paroisse pour y prêcher une retraite de première communion.

Janvier 1863.

27. *Saint-Sauveur-de-Flée.* — De retour de la Mission de Daumeray, le Père Supérieur et le P. Fisse, après quelques jours de repos, se dirigeaient vers la paroisse de Saint-Sauveur-de-Flée, canton de Segré. Cette bonne paroisse compte environ 700 habitants. Cette petite Mission ne laissa rien à désirer, affluence continuelle aux exercices, malgré la mauvaise saison. Les fêtes des Enfants, de la Sainte Vierge et des Morts attirèrent comme partout une foule avide de contempler nos belles cérémonies. Quelques mois avant la Mission, le P. Duclos avait passé plusieurs jours dans cette paroisse ; il s'était empressé d'enseigner les cantiques que la population entière répétait avec enthousiasme. Le bon Curé, ancien Supérieur du collége de Beaupréau, remercia les Missionnaires dans une allocution chaleureuse, et annonça au peuple, fondant en larmes, le retour prochain des Missionnaires. Quatre hommes seulement ont résisté à la grâce de la Mission.

28. *Dépôt de mendicité.* — Tandis que nous partions pour Saint-Sauveur, le P. Bovis, qui nous avait suivis à Daumeray pour partager nos travaux et nos consolations, reprenait à Angers son œuvre de dévouement, le Dépôt de mendicité, où il exerce les fonctions d'Aumônier. Puisque c'est

la première fois qu'il est question dans nos Annales du Dépôt de mendicité d'Angers, nous dirons ce qu'il est, le bien qu'il y a à faire et quels sont les succès réalisés :

Le Dépôt de mendicité est une maison de détention où sont réunis de pauvres hommes condamnés comme coupables d'avoir tendu la main à la charité publique. Si quelques-uns ont conservé quelques rapports avec la Religion et l'Église, un grand nombre viennent avec des habitudes d'indifférence et quelquefois d'impiété. Le but à obtenir par l'Aumônier, c'est de rétablir les ruines entassées dans ces âmes, de leur faire aimer et pratiquer la Religion, qui seule est capable d'adoucir leurs souffrances, et de les préparer prochainement à une bonne mort. Ce n'est pas un travail toujours facile, ni toujours agréable ; néanmoins l'Évangile, qui a toujours trouvé un si bon accueil parmi les pauvres, doit nécessairement ici se faire des amis. Avec de la patience et de la bonté, le Prêtre parviendra certainement à dominer les cœurs, et la Religion avec lui. Le Père Aumônier nous disait dernièrement qu'il lui semble voir s'accroître insensiblement une certaine sympathie qui annonce dans un avenir peu éloigné d'heureux résultats ; les prières sont bien récitées, plus de la moitié des pauvres assistent spontanément aux exercices religieux. La Retraite Pascale a été suivie par la masse, et a produit tout l'effet qu'on pouvait en espérer ; sur soixante hommes, quinze seulement n'ont pas fait leurs Pâques ; sur trente femmes, une seule est restée. Il y a donc lieu d'espérer que d'une année à l'autre une amélioration s'opérera.

29. *La Pommeraie.* — Retraite préparatoire à la fête de l'Adoration ; le P. Audruger se trouvait seul au milieu d'une population de 4,000 âmes. Cette œuvre est sans caractère ; que peut faire un seul Missionnaire en quelques jours ?

30. *Briollay.* — Encore une Retraite, à l'occasion de l'Adoration, par le P. AUDRUGER. Briollay, chef-lieu de canton, ne compte guère que 1,000 habitants. M. le Curé, homme très-distingué, s'est montré très-satisfait de son Missionnaire, qu'il demande encore pour l'année prochaine.

31. *Corné.* — Retraite de dix jours par le P. AUDRUGER. Cette paroisse, de 2,117 habitants, ne donne aucune consolation. On venait en foule entendre le Missionnaire; mais tout semblait s'arrêter à cette démonstration. Le R. P. LŒWEMBRUCK, qui y a prêché une partie du Carême, n'a pas eu un plus brillant succès.

32. *Coudray-Maccouard.* — La paroisse de Coudray-Maccouard est composée de deux communes, Coudray et Artannes. Sa population ne dépasse pas 1,050 habitants. Le P. DUCLOS fut désigné pour y prêcher une Mission de trois semaines. Monseigneur, ayant appris que ce Père allait dans cette paroisse, une des plus mauvaises de tout le Saumurois, lui dit : *Qu'allez-vous faire dans ce mauvais Coudray? Tenez, je ne vous demande qu'une chose, et c'est le plus beau succès que vous puissiez obtenir : Faites aimer le Prêtre, et tâchez de les attirer quelquefois à l'Église. Pour confesser n'y comptez pas, vous n'aurez personne.* Sa Grandeur pouvait parler ainsi, car jusqu'à ce jour toute tentative de Mission avait échoué. Il n'en fut pas ainsi cette fois, en peu de temps le Missionnaire se vit entouré de l'affection de presque toute la paroisse, les préjugés contre la Religion et les Prêtres tombaient chaque jour, l'Église se remplissait tous les soirs. Les cérémonies de Mission avaient de la magnificence. Mme la vicomtesse de Lamotte faisait tous les frais des décorations. Le chant des cantiques réussit au delà de toute expression. Cent hommes et environ deux cent cinquante femmes revinrent à Dieu. Les Curés qui connaissaient le Coudray criaient bien fort

au miracle, et venaient s'assurer par eux-mêmes si les merveilles qu'on en racontait étaient réelles. Le saint Évêque, ayant appris ce succès, écrivit deux fois à M. le Curé pour le féliciter ; et la population apprit du haut de la chaire combien le cœur du Pontife surabondait de joie !

Une semaine après ce triomphe de la grâce de la Mission, le bon Curé m'adressait une lettre toute à la louange de son Missionnaire, et faisait des vœux au Ciel pour qu'il demeurât longtemps dans notre Maison d'Angers, afin qu'il pût de nouveau visiter une paroisse où il avait opéré de si grandes merveilles.

Plusieurs nouveaux convertis adressèrent à leur tour à leur cher Missionnaire leurs sincères remercîments pour le bien qu'il leur avait fait ; ils promettaient en reconnaissance de garder fidèlement leurs résolutions, et de rester inébranlables contre les nouvelles attaques de l'ennemi de leur salut.

Le succès obtenu dans cette Mission eut du retentissement par tout le Diocèse. Les Curés du voisinage et ceux de Saumur étaient dans la stupéfaction sur les résultats de la Mission du Coudray-Maccouard.

Février 1863.

33. *Tiercé.* — La Mission de Tiercé demeurera inscrite parmi nos plus belles et nos plus consolantes de cette année.

Le P. Bovis avait abandonné pour un mois le Dépôt de mendicité afin de venir partager les travaux apostoliques du Révérend Père Supérieur et du P. Fisse. La population de Tiercé s'élève à 2,129 habitants. Tout semblait nous promettre un succès complet, et concourir à le réaliser : le zèle ardent de M. le Curé, qui favorisait avec

bonheur l'action de ses trois Missionnaires; le dévouement sans borne de son Vicaire, qui s'adjoignit à nous comme quatrième Missionnaire; une grande et riche Église gothique toujours remplie d'une foule empressée et sympathique, une belle sonnerie qui portait la joie dans tous les cœurs; le temps doux, des chemins toujours beaux, ce qui facilitait merveilleusement l'arrivée des paroissiens les plus éloignés.

Je laisse à M. le Vicaire de la paroisse de raconter, au nom de son saint Curé, les résultats de cette belle Mission :

Mon Révérend Père,

Nous ne pouvons trop, M. le Curé et moi, remercier le Bon Dieu des grâces qu'il a bien voulu nous accorder dans sa grande miséricorde à nous et à notre chère paroisse de Tiercé, en vous envoyant au milieu de nous pour prêcher la parole divine.

Non, nous n'oublierons jamais, je dis nous, car tous nos paroissiens sont encore sous le charme de ce doux souvenir, nous n'oublierons jamais, dis-je, ces magnifiques exercices si instructifs et si intéressants. Oui, mon Révérend Père, depuis votre arrivée et celle de nos Pères dans la paroisse de Tiercé, depuis ce jour dans lequel nous allions vous chercher processionnellement, nous vous trouvions sur le seuil du presbytère, nous attendant la Croix à la main, nous vous donnions le baiser de paix, à vous qui veniez ramener les brebis égarées, depuis cet instant vous avez gagné tous les cœurs. Aussi vous souvient-il de notre vaste et belle Eglise toujours pleine, que dis-je? souvent insuffisante à contenir la foule avide de la sainte Parole; cette foule empressée d'assister à nos magnifiques cérémonies, à cette touchante consécration à la Sainte-Vierge, à cette fête si imposante de la Promulgation de la loi, à ces communions générales si nombreuses, dans lesquelles plus de 700 hommes et 900 femmes se nourrissaient du Pain des anges ! O mon Père, vous souvient-il encore de la

plantation de notre Croix de Mission, ne voyez-vous pas encore ces 300 hommes si fiers de porter le noble fardeau, tous décorés de la Croix, traversant les rues du bourg en chantant avec tant d'enthousiasme vos magnifiques cantiques! C'est vous, Père, et vos deux Missionnaires avec vous; oui, c'est vous qui nous avez procuré ces joies et ce bonheur; soyez-en donc mille fois bénis; nous ne vous oublierons jamais. Oui, nos gens aiment et sont heureux de penser à vous, à ces temps malheureusement trop vite écoulés. Ce qui ajoute encore à notre joie, cher Père, c'est de voir les fruits de la Mission se consolider dans les âmes, car, sans parler de nos Pâques, dans lesquelles tous se sont présentés de nouveau pour renouveler leur communion, nous avons eu encore la consolation de voir une douzaine d'hommes jeunes et vieux nous revenir après la Mission, ne pouvant, disaient-ils, résister plus longtemps à la grâce, et nous suppliant de leur faire faire aussi à eux leur Mission, de leur faire goûter le bonheur de leurs amis, de leurs frères.

Merci donc encore une fois, bon Père, merci à vous et aux Pères Bovis et Fisse, Dieu vous bénira et vous récompensera comme vous le méritez. Pour nous, nous vous aimons, et vous aimerons toujours.

Votre tout dévoué en J. M. I.

T. Deschères,
Vicaire de Tiercé.

Le soir de la clôture de cette belle Mission, les jeunes gens du chœur venaient nous remercier au presbytère, et nous témoigner leur regret de ce que tout fût déjà fini; alors m'adressant à M. le Curé, je lui demandai s'il nous permettait de prolonger encore dans la nuit cette fête à jamais mémorable. Heureux de cette proposition, le Pasteur fait mettre en branle les quatre magnifiques cloches à huit heures du soir. Aussitôt tous les habitants du bourg et bientôt ceux des environs se réunissent sur la place de l'Église. — Tous, clergé, Missionnaires, chantres et fidèles,

nous dirigeons nos pas vers la Croix de Mission que nous venions d'ériger. Nous prions ensemble, nous chantons encore nos cantiques, j'adresse quelques paroles de remercîments à cette foule insatiable, et les larmes qui coulaient de tous les yeux nous prouvèrent une fois de plus que ce cher peuple de Tiercé avait connu la visite du Seigneur et de ses trois envoyés.

34. *La Membrolle.* — Au retour de la Mission de la paroisse de Tiercé, le P. Bovis allait prêcher l'Adoration dans la paroisse de Membrolle, naguère évangélisée par nos Pères.

35. *Sceaux.* — La Mission de Sceaux a été prêchée par le P. Audruger et le P. Duclos. La population de cette paroisse ne s'élève pas au-dessus de 750 habitants, l'esprit religieux n'y règne pas, aussi nos Pères ont-ils eu beaucoup de peine pour apporter quelque amélioration à cette indifférence presque générale. Un grand obstacle au succès de la Mission a été l'époque à laquelle elle fut placée, c'était pendant le temps de carnaval. Plusieurs jeunes gens, irrités de ce que la Mission venait entraver leurs plaisirs et leurs danses, se liguent contre le bien que pouvaient réaliser les Missionnaires. Ils s'efforçent d'organiser des bals et des orgies de carnaval en haine de la Mission. La lutte était engagée, la lutte du mal contre le bien, les Missionnaires combattent cette ligue infernale, et l'avantage est en leur faveur. Le bal échoue, les jeunes gens, contraints de fuir, vont dans une commune voisine cacher leur honte, et chercher des amusements qu'ils ne rencontraient plus à Sceaux. La grâce de la Mission devait porter d'autres fruits encore; plusieurs pécheurs arriérés reviennent à Dieu et quatre cents personnes peuvent s'asseoir à la Table Sainte. Ce mouvement religieux avait progressé tous les jours, les exercices étaient bien suivis.

La fête des Morts, placée le mardi gras, avait attiré une affluence étonnante.

36. *Écuillé.* — Non loin de Sceaux, se trouve une petite paroisse de 340 habitants, paroisse toute bonne, à l'esprit religieux, et docile à la voix du Missionnaire. Écuillé a eu sa Retraite de huit jours pour se préparer à la fête de l'Adoration perpétuelle. Le P. Duclos a soulevé tout ce bon peuple par l'entraînement de ses cantiques et sa parole apostolique; le deuxième dimanche de Carême réunissait à la Sainte Table presque tout un peuple qui devait, quelques semaines plus tard, y revenir pour accomplir le devoir Pascal.

Mois de mars.

37. *Cheffes.* — La Mission de Cheffes, canton de Briollay, laissera au milieu d'une population de 1,400 habitants des souvenirs ineffaçables. Le P. Audruger et le P. Duclos, désignés pour cette œuvre privilégiée, devaient y rencontrer, avec de grandes fatigues, des consolations incomparables. A peine les Missionnaires ont-ils commencé l'œuvre de Dieu, que l'entrain se communique partout, et arrive à un enthousiasme qu'on aurait à peine pu prévoir.

Le succès de cette Mission devait être complet. L'Église se trouvait toujours trop petite à chaque réunion. Le chant prit des proportions peu ordinaires, plus de soixante jeunes gens et autant de jeunes personnes rivalisaient pour faire entendre les beaux cantiques de Mission. Les décorations préparées par les Missionnaires, aidés de plusieurs personnes dévouées et généreuses, ne laissaient rien à désirer. La ravissante procession des enfants, la consécration à la Sainte Vierge, la fête du Très-Saint Sacrement, celle des Morts, la Promulgation de la loi, avaient donné au peuple le beau spectacle de nos majestueuses cérémonies de Mission.

Le souvenir d'une si grande grâce devait rester gravé dans cette paroisse par un monument impérissable. Le jour de la clôture de la Mission, une belle Croix, portée par plus de deux cents hommes, parcourait les rues du bourg entre deux lignes de colonnes de verdure, placées de distance en distance, et reliées par des guirlandes sans fin. Tous les habitants du bourg avaient travaillé pendant toute la Semaine Sainte à ces superbes décorations. Tout leur regret était encore de n'avoir pas été avertis plus tôt. Un grand nombre de retardataires revinrent à Dieu, et ceux qui n'avaient pas voulu profiter d'une si grande grâce, appelés vulgairement dans le pays : Philosophes en sabots, humiliés et confondus de leur impuissance et de l'élan chrétien de la population entière, allaient cacher leur honte dans leur maison et n'osaient plus proférer un seul blâme contre une Religion si belle et si triomphante.

Le soir, une grande partie de la population s'était réunie aux pieds de la Croix, pour chanter avec un élan sans borne les plus beaux cantiques de la Mission.

Deux mois après les Missions de Cheffes et de Tiercé, Mgr l'Évêque allait en visite pastorale au milieu de ces populations renouvelées, et qui conservaient encore l'enthousiasme puisé dans la Mission. Sa Grandeur, ravie de tout ce qu'elle voyait et entendait, ne put résister à l'élan de son cœur, et le 17 mai elle m'adressait de Tiercé la lettre la plus paternelle et la plus flatteuse pour nous.

Tiercé, 17 mai 1863.

Mon bon Père, et cependant bien cher Fils,

Je viens de visiter Cheffes, Tiercé, et de voir les Curés d'Etriché et de Baracé; partout ici est vivant votre souvenir et celui de vos bons Pères : ils vous porteront au ciel... dans leurs cœurs. A Cheffes, hier, c'étaient des *Mirabilia*... 80 ca-

valiers, conduits par d'anciens chasseurs-lanciers, étaient venus nous chercher jusqu'auprès de Feneu. C'était de la joie, de l'enthousiasme, du délire; ils couraient, galopaient et chantaient des cantiques à tue-tête. Des chœurs de filles nous ont reçus à la porte de la ville, car la route était fermée par une porte immense dont une jeune enfant nous a offert la clef, et, dans cette forteresse prise d'assaut, nous avons marché sous des berceaux de verdure. Dans ces paroisses régénérées par vous, les fleurs sont suspendues sur nos têtes. Les bons Curés ne me parlent que de leurs chers Oblats, je finirai par être jaloux... Je voudrais en avoir une légion d'Oblats à commander, je vous en nommerai capitaine, et vous donnerai la Croix... celle de Tiercé je veux dire, avec M. de Villebrême pour adjudant.

A Dieu et à Marie, votre mère et la mienne, je bénis tous vos bons Pères. Je vous écris entre deux cérémonies.

Tout vôtre. ✝ Guillaume,
Évêque d'Angers.

38. *Étriché.* — La population d'Étriché, canton de Durtal, est de 1,234 habitants. C'est vers le milieu du Carême que le Père Supérieur et le P. Fisse arrivaient dans cette bonne paroisse. Nous laisserons à son digne Pasteur, M. Humeau, le soin de raconter les merveilles que la grâce a opérées au milieu de son peuple.

Très-Révérend Père,

Vous en personne, avec le digne compagnon de vos voyages et de vos travaux apostoliques, le R. P. Fisse, étiez annoncés, connus d'un grand nombre, désirés de tous et attendus avec une sainte impatience. Aussi, le 8 mars 1863, vous fûtes accueillis par une foule nombreuse avide de vous voir et de recevoir votre première bénédiction. La sympathie pour les Missionnaires brillait sur tous les visages; votre œil observateur le vit avec bonheur, et aussitôt vous me dites : *Monsieur le Curé, la place est à nous.* Au sermon d'ouverture et le soir à

Vêpres l'Eglise était trop petite, l'attention de l'auditoire ne laissait rien à désirer. Le lundi et le mardi, commencèrent les visites de la paroisse. Nous deux, le Père Supérieur et moi, pour la campagne ; le P. Fisse et M. Duvivier, mon digne collaborateur, pour le bourg et le village du moulin d'Ivray. Sans reproche, ces messieurs avaient, comme Marie, choisi ou accepté la meilleure part. Quoi qu'il en soit, partout nous reçûmes aussi bien qu'eux un accueil non-seulement respectueux, mais cordial, empressé. L'ouverture de la Mission vous avait gagné en général la paroisse ; la visite vous gagna individuellement tous les cœurs. Le jeudi, vendredi et samedi matin, vous ouvrîtes la Retraite des enfants. Tous ont voulu gagner leur Mission ; comme ils écoutaient avec avidité vos exhortations et surtout vos traits d'histoire amenés si à propos; comme ils s'en retournaient contents ! Le dimanche, à Vêpres, fête et procession des enfants. Ah ! mon Dieu ! quelle foule dans l'Eglise, il y en avait jusque sur le marchepied de l'autel ! Quelle multitude d'étendards ! Vous leur aviez recommandé d'embrasser leurs parents en arrivant à la maison, et de leur dire : *Papa, maman, nous avons fait notre Mission, à votre tour*. Sans vouloir, bien entendu, rien rabattre de votre mérite, vous avez fait plus d'une conquête que vous deviez à la prière et à la prédication de ces petits Missionnaires. Vous le saviez bien, Révérend Père.

Ce détail touchant allait me faire oublier une cérémonie bien belle, celle de la consécration à la Sainte Vierge, un trône magnifique, une superbe illumination, un sermon excellent, une affluence énorme, deux personnes par place. Depuis ce moment, la Mission prit, grâce à la Sainte Vierge, un entrain parfait, universel. C'est ce même dimanche, à la Grand'Messe, que vous demandâtes 40 hommes à confesser pour chacun de vous deux au soir ; il s'en trouva plus de 60 à chacun de vos confessionnaux.

Vous aviez annoncé la touchante cérémonie des Morts. Un catafalque imposant, une procession au cimetière dans un recueillement profond, un sermon qui fit verser bien des larmes, des prières ferventes ; c'était le Purgatoire qui gagnait

la Mission, comme vous l'aviez dit. Aussi, ce jour-là bien des places dans le ciel avaient été remplies.

Le samedi, depuis l'aurore jusqu'à onze heures du soir, confession des femmes pour l'absolution, et le lendemain 650 communions ; si deux ou trois femmes de la paroisse ne parurent pas à la Table Sainte, quinze des paroisses voisines avaient pris leurs places. Le soir, la magnifique cérémonie de la promulgation de la loi, l'Eglise était à moitié trop petite, l'illumination ravissante ; forcé d'abréger, je me bornerai à dire qu'il n'y eut rien de plus instructif, de plus frappant. Le lendemain, l'Eglise était pleine d'hommes qui venaient entendre leur sermon. Le mercredi, 25 mars, fête de l'Annonciation, 550 hommes s'asseyaient à la Sainte Table. Jamais pareille édification n'avait eu lieu dans ma paroisse. Jamais pareille consolation pour le pasteur.

J'arrive enfin à la clôture, la plantation d'une Croix de Mission, la plus belle de la contrée : quarante-cinq pieds de haut, bien proportionnée, placée à l'endroit le plus convenable du bourg. Un nombreux clergé, une affluence sans exemple, un ordre parfait, la Croix portée par 200 hommes près d'un kilomètre. Un temps magnifique, pas le moindre accident, le succès le plus complet, la joie sur tous les visages, la paix dans tous les cœurs. Jamais le souvenir ne s'en effacera de notre mémoire.

Ici, il faut que je fasse ma confession humblement : ne comptant sur aucun secours, craignant de grever trop notre fabrique, j'avais décidé qu'il n'y aurait pas de Calvaire ; sur un mot de votre part, les souscriptions arrivent, et, en quelques jours, je recueillis plus de 1,300 francs. Et la décoration de l'Eglise pendant toute notre Mission, soit dit sans amour-propre, on n'en voit pas souvent d'aussi riche et d'aussi bien ordonnée. A vous, mon Père, l'honneur, et à Mme la vicomtesse de Lamote-Baracé.

Une dernière réflexion. Mais, dira-t-on peut-être, d'après votre récit le succès n'aurait demandé aucun combat, c'est vaincre sans péril ? A cela je réponds : Eloigner les difficultés, faire tomber tous les obstacles, s'insinuer dans les cœurs par

une bonté sans borne, par un tact parfait, par une aménité inaltérable, c'est un mérite aussi qui en vaut bien un autre, c'est celui des Pères Oblats de Marie. C'est ainsi qu'ils font leurs conquêtes, qu'ils gagnent la place.

V. HUMEAU,
Curé d'Etriché.

AVRIL 1863.

Après la Mission d'Etriché, le P. Supérieur et le P. FISSE devaient se rendre dans la paroisse de Baracé ; mais une indisposition assez grave, et une fatigue assez sérieuse du larynx, força le Père Supérieur à retourner à Angers. Le P. FISSE, qui l'avait accompagné pendant le semestre tout entier, partageait aussi sa fatigue, et revenait avec lui à la Communauté.

39. *Saint-Nicolas.* — Après quelques jours de repos, le P. FISSE fut chargé de l'aumônerie de Saint-Nicolas à Angers, Monseigneur nous ayant priés d'en remplir les fonctions provisoirement. Saint-Nicolas, ancienne abbaye de Bénédictins, est occupé aujourd'hui par 300 jeunes détenues. Les Religieuses du bon Pasteur, dont la Maison générale est à Angers, ont la direction de Saint-Nicolas. Le P. FISSE y prêche une Mission continuelle qui donne aussi ses fruits. Deux cents jeunes personnes s'approchaient de la Sainte Table le dernier jour du Mois de Marie, et semblaient être animées des meilleurs sentiments. *Depuis que nous nous sommes bien confessées,* disaient-elles à leur maîtresse, *nous sommes toutes changées, nous ne voulons plus offenser Dieu.* En effet, disait la maîtresse, leur conduite est meilleure, leurs prières sont mieux faites, quelle consolation pour nous !

40. *Beaufort.* — Quelques jours après la Mission de Cheffes, le P. AUDRUGER retournait pour la seconde fois à la Communauté des Religieuses de Saint-Joseph à Beau-

fort, pour y prêcher les exercices de la Retraite annuelle.

41. *Artannes et Coudray.* — Il y avait à peine trois mois que le P. Duclos avait donné la Mission au Coudray-Maccouard, près de Saumur. Déjà le bon Curé rappelait son Missionnaire pour continuer le bien qu'il avait si heureusement commencé, et pour ramener encore quelques pécheurs. Cette Retraite eut encore un beau succès : tous les soirs, disait le P. Duclos, bel auditoire, malgré les travaux de la saison. — Si tous ceux qui avaient gagné la Mission ne sont pas revenus à Pâques, les nouveaux convertis de la Retraite remplissaient le vide. Pour ces pays, ce succès est merveilleux.

Un mois plus tard, Mgr l'Évêque, se trouvant à Saumur le jour de la Pentecôte, voulut s'assurer par lui-même si tout ce qu'on lui avait raconté du Coudray était exact. Sa Grandeur arriva le jour même de cette fête pour officier à Vêpres; de retour à Saumur, le Pontife, enchanté de tout ce qu'il venait de voir, écrivait au P. Duclos :

J'arrive du Coudray où je suis allé chanter les Vêpres, donner le Salut, prêcher, remuer toute cette population. Pour ce faire, je n'ai eu besoin que de prononcer votre nom : tous les échos le répètent, tous les cœurs le bénissent. Toute l'Église était pleine, comble ; les autorités, les pompiers, et surtout les chanteuses, y tenaient leur place, tout le monde était joyeux, rayonnant...

J'ai promis un Vicaire au Coudray pour Artannes, dont le maire était tout joyeux ; j'ai été reconduit solennellement à la cure ; j'y ai réuni les chanteuses ; je les ai bénies, remerciées, j'ai pris leurs noms ; je vais envoyer à chacune d'elles une image comme souvenir ; puis j'ai promis une belle bannière qu'elles porteront en procession.

Je vous écris en courant, mais je n'ai pas voulu tarder à dire à vous et à vos bons Pères combien je suis satisfait, j'aurai aussi des détails consolants à vous donner sur les pa-

roisses de Cheffes, Tiercé, Baracé que je viens de visiter.

Je vous bénis tous et vous assure de mon paternel dévouement.

† Guillaume,
Evêque d'Angers.

42. *Andigné.*— Andigné, paroisse de 500 habitants dans le Craonnais, près Segré, a eu sa Retraite de l'Adoration perpétuelle, prêchée par le P. Bovis. Cette Retraite avait contre elle le rapprochement des Pâques faites depuis quinze jours et les travaux pressants de la saison.

Malgré ces obstacles, cette chrétienne population s'est rendue empressée à l'invitation du Missionnaire. Chaque soir elle remplissait complétement l'Église ; et n'en sortait qu'après tout le chant des cantiques qui s'échangeait entre les jeunes gens du chœur et les filles de la paroisse. Le confessionnal du Missionnaire fut constamment entouré, et plusieurs hommes arriérés s'en approchèrent. Le jour de l'Adoration on a pu compter quatre cents communions, dans ce nombre plus de cent hommes.

Mai 1863.

43. *Baugé.* — Le P. Audruger a donné dans l'Église paroissiale de Baugé la Retraite de la première communion, et plusieurs sermons à l'occasion du Mois de Marie.

M. le Curé a demandé le Père pour l'Adoration prochaine.

44. *Bourg-d'Iré.* — Retraite de huit jours pour préparer à la fête de l'Adoration perpétuelle. Le P. Audruger a donné cette Retraite. La population est de 1,260 habitants, tous bons catholiques, la presque totalité a fait la communion de la Retraite.

45. *Montguillon.* — Cette petite paroisse de 400 âmes,

avait déjà eu sa Retraite l'année dernière par un de nos Pères. Cette année le P. Duclos a de nouveau remué cette population tout entière pendant les huit jours des exercices pieux. Tous, excepté deux hommes, ont eu le bonheur de communier.

46. *Fontaine-Guérin.* — Le P. Audruger avait donné six mois auparavant une grande et belle Retraite dans cette pieuse paroisse. Aujourd'hui, à la demande de M. le Curé, le même Père venait y prêcher la Retraite de la première communion, et terminer le Mois de Marie.

47. *Craon.* — Craon est un chef-lieu de canton dans la Mayenne. Déjà le P. Audruger avait travaillé plusieurs fois dans la grande paroisse de Saint-Nicolas. Cette dernière Retraite avait lieu pour préparer les enfants à la première communion et à la confirmation donnée par Mgr Wicart.

48. *Daumeray.* — Le P. Fisse a revu avec bonheur cette chère population de Daumeray où nous avions dernièrement donné la Mission. Le Père y paraissait de nouveau pour donner aux enfants la Retraite de la première communion.

49. *Saint-Pierre de Montlimart.* — L'infatigable P. Audruger se rend dans la Vendée pour un double travail dans la paroisse de Saint-Pierre de Montlimart : d'abord la Retraite de la première communion et ensuite la fête de l'Adoration perpétuelle.

50. *Mois de Marie à la cathédrale d'Angers.* — C'est à vous, mon Très-Révérend Père, que nous devons d'abord adresser nos remercîments pour notre Mois de Marie prêché dans la cathédrale d'Angers.

Vous avez bien voulu accorder à nos vives sollicitations le P. Rey, votre Secrétaire particulier. Pour nous procurer cet avantage que je demandais à votre charité, vous avez dû faire, bien-aimé Père, un sacrifice qui vous coûtait

beaucoup, celui de votre fidèle compagnon de voyage : c'était lui imposer à lui la privation de vous suivre dans votre voyage d'Angleterre que vous alliez commencer.

Aussi le Seigneur devait-il bénir ce double sacrifice. Le P. Rey, en obéissant à votre volonté, venait accomplir une œuvre de dévouement dans notre Anjou. Le succès ne se fit pas attendre longtemps ; et pendant trente jours une assistance nombreuse, et singulièrement attentive, a entouré la chaire de la cathédrale. Des retours extraordinaires vers Dieu ont réjoui plusieurs fois le cœur de notre Missionnaire ; et un grand nombre d'âmes fidèles ont senti leur charité se ranimer sous l'influence d'une parole profondément sentie. Le clergé, comme les fidèles, n'ont eu qu'une voix pour applaudir au talent de celui qui pendant un mois entier leur a développé avec tant d'intérêt et de grâces les priviléges, les gloires et les vertus de l'Auguste Marie, dont il se montrait vraiment l'Oblat.

Si, vers la fin de cette longue station, les forces du prédicateur ont paru s'affaiblir, les prières ferventes d'une foule d'âmes d'élite ont obtenu de Marie le retour d'une voix qui faisait si bien connaître ses grandeurs. Cette sympathie d'un peuple nombreux a prouvé encore une fois combien l'apôtre était aimé et goûté dans notre ville.

Le jour de la clôture de ce beau mois a été le digne couronnement de tant de prédications. L'orateur, électrisé par la présence de deux Pontifes [1], l'assistance d'un nombreux clergé et la réunion imposante de près de 5,000 personnes, après un discours d'une heure, a chaleureusement consacré à l'Auguste Vierge Marie la ville tout entière, son Pontife, son clergé et ses fidèles.

Une brillante illumination, préparée par des mains ha-

[1] Mgr l'Evêque d'Angers et Mgr l'Evêque de l'île de la Réunion.

biles et délicates, semblait vouloir prolonger encore le dernier jour d'un mois si aimé et qui fuyait trop rapidement. Mais le souvenir de ce mois demeure, et reste gravé dans nos cœurs reconnaissants.

Le lendemain, Mgr l'Evêque venait à son tour exprimer sa reconnaissance par une délicieuse lettre.

Mon cher Père,

J'ai eu le regret d'être presque toujours absent pendant le Mois de Marie, que vous avez prêché avec tant d'édification. Mais je veux vous en remercier, au moins par lettre, puisque je ne puis pas le faire de vive voix, car ce matin je pars encore pour aller donner la Confirmation.

Puisse notre bonne Mère bénir votre zèle, vos travaux et vos chers Oblats. Je la bénis moi de les avoir donnés à mon Diocèse, et je vous prie de dire au cher P. Fabre combien je les apprécie.

Veuillez donc bien croire, mon bon Père, à ma reconnaissance et à mon affectueux dévouement.

† Guillaume,
Evêque d'Angers.

En terminant ce rapport un peu trop long, lequel cependant ne retrace qu'imparfaitement les travaux apostoliques que les Pères d'Angers ont exécutés dans ces derniers mois, permettez, mon Très-Révérend Père, que nous payions un tribut de reconnaissance bien légitime à ceux qui nous ont si puissamment aidés à les accomplir avec succès. D'abord à notre saint Évêque d'Angers, qui dans sa sollicitude pour nous n'a cessé de veiller sur les Oblats avec cette tendresse de Père que vous lui connaissez déjà. Aussi tantôt se permet-il de nous gronder tout doucement quand nos travaux sont trop forcés, tantôt nous soutient-il et nous encourage-t-il par ses paroles toujours si bonnes.

Au milieu de nos travaux de Carême, lorsque nos forces

faisaient défaut à notre volonté, le bon Pasteur m'écrivait à Tiercé quelques mots bien consolants :

Il y a déjà longtemps que je vous faisais des recommandations que votre zèle ne comprenait pas assez. Si j'osais, je vous gronderais, mais du moins je vous en supplie, vous et vos chers Pères, soyez prudents. J'avais recommandé de ne pas jeûner et j'insiste de nouveau. Je vais écrire aussi aux autres Pères qui donnent la Mission à Sceaux. Je dois veiller sur vous comme un père sur ses enfants, mais les enfants doivent obéissance filiale. Je prie bien le bon Dieu pour vous, et je vous bénis en vous assurant de mon paternel et affectueux dévouement.

Au commencement de notre carrière semestrielle, Sa Grandeur avait daigné bénir nos travaux ; à notre retour après six mois, le vénéré Pontife revenait de nouveau nous féliciter, j'étais absent et je trouvai sur mon bureau, à ma rentrée, ces quelques lignes :

Je venais, mon bon cher Père, pour voir toute ma famille d'Oblats, pour vous remercier tous du zèle avec lequel vous avez évangélisé mon Diocèse, et remercier en particulier le P. Rey pour la station de la cathédrale. Elle est bien suivie par nos fidèles ; j'espère que la bonne Vierge la bénissant, elle portera d'heureux fruits. Je bénis le bon Dieu et remercie vos Pères et vous de tout le bien qui se fait. Je suis heureux surtout des nouvelles que je reçois du Saumurois. Oh ! croyez bien à ma reconnaissance et à mon affectueux dévouement.

† Guillaume,
Evêque d'Angers.

De votre résidence, 8 mai 1863.

Que notre reconnaissance arrive aussi, mon Très-Révérend Père, à notre insigne bienfaitrice, Mme la vicomtesse

de Lamote-Baracé. Ce qui nous rend bien souvent les pécheurs accessibles, ce qui forme autour de nous une couronne d'enfants qui deviennent Missionnaires dans leurs familles, ce sont les dons de divers objets de piété que nous leur distribuons abondamment. Nos ressources seraient insuffisantes pour répandre dans chaque Mission des centaines de chapelets, de médailles, de scapulaires, etc. Mais Mme la vicomtesse de Lamote-Baracé y a pourvu dans sa charité inépuisable. Nous n'avons qu'à lui faire connaître les paroisses que nous allons évangéliser, et aussitôt nos provisions arrivent et nous distribuons à pleines mains ce que nous avons si généreusement reçu. De plus, ses bienfaits ne s'arrêtent pas là; son zèle pour la décoration des Eglises la dévore, et par elle nous pouvons orner richement nos temples et nos autels de Mission. Nos fêtes de plantations de Croix prennent un éclat extraordinaire par les bannières et les oriflammes à mille couleurs que nous devons toujours à sa munificence. En retour elle réclame seulement le secours de nos prières, et l'honneur de porter le nom de sixième Missionnaire.

En ce moment, Très-Révérend et bien-aimé Père, tous vos enfants d'Angers sont réunis pour quelques mois, afin de puiser ensemble dans la prière, l'étude et le repos, de nouvelles forces pour l'avenir.

Tandis qu'ils se préparent à de prochains travaux et qu'ils goûtent en même temps les douceurs de la famille, vous viendrez nous visiter, nous l'espérons tous, Très-Révérend Père, vous nous l'avez promis, votre présence nous réjouira, vos avis paternels nous dirigeront, et votre bénédiction nous rendra forts, afin que, lorsque l'heure aura sonné, nous allions encore parcourir les vastes champs du Père de famille et mériter de cueillir de nouvelles moissons.

Daignez bénir tous les Pères et Frères de votre maison

d'Angers, et en particulier celui qui se dit avec bonheur,

Mon Très-Révérend et bien-aimé Père,

votre tout dévoué Enfant,

MARIUS ROUX, O. M. I.
Supérieur.

MAISON DE NOTRE-DAME DE L'OSIER.

Jamais, peut-être, la Maison de Notre-Dame de l'Osier n'avait entrepris autant de travaux avec si peu d'ouvriers. Du 25 octobre jusqu'au 15 juin nous aurons prêché neuf Missions en règle, sept Retraites pascales ou retours de Missions, et vingt et une Retraites de première communion, dans des paroisses ou dans des établissements. Nous devons dire que les Missionnaires y ont mis un dévouement parfait, et qu'avec des santés plus ou moins chancelantes, pas un n'a fait défaut au moment du travail.

Nous devons ajouter que Dieu nous a bénis d'une manière exceptionnelle, partout il y a eu succès, mais dans quelques paroisses il a dépassé toutes les prévisions ; à Saillans, par exemple, à Saint-Martin d'Hère, à Montvendre, on se serait cru en plein moyen âge. Et cependant Saint-Martin d'Hère est aux portes de Grenoble, Saillans est au centre du protestantisme, et compte six cents religionnaires dont plusieurs au pouvoir ; Montvendre est connu par l'indifférence de ses habitants. Trois ou quatre semaines ont suffi pour changer ces communes et les rendre méconnaissables. Et pour que l'action de Dieu parût plus évidente, on a eu à peine recours aux grandes manœuvres qui préparent le succès d'une Mission. C'est la grâce de Dieu qui a tout fait. Voici les détails :

1. *Mission de Montvendre.* — Parmi les œuvres les plus consolantes pour le cœur des Missionnaires, et les plus abondantes en bénédictions et en miracles de grâces que

nos Pères ont embrassées pendant cet hiver, la Mission de Montvendre réclame une place que nous ne lui refuserons pas. Montvendre, canton de Chabeuil, dans le Diocèse de Valence, est une paroisse qui compte environ douze cents catholiques et près de cent protestants. Des difficultés réelles se présentaient en face des Missionnaires pour empêcher l'œuvre de Dieu, et faisaient naître des doutes fondés sur le succès d'une Mission, difficultés que ne se dissimulaient pas les paroissiens eux-mêmes. Mais, heureux de n'avoir à compter que sur les secours d'En haut, les Missionnaires eurent recours à Celle qui est le Refuge des pécheurs, et leur confiance ne fut pas trompée. Des prières avaient été faites en divers lieux, et une nouvelle expérience nous a, une fois de plus, démontré que notre Mère Immaculée n'a pas cessé de bénir les travaux de ses Oblats. C'est le premier dimanche de l'Avent, 30 novembre, que les RR. PP. Montfort et Depetro ont ouvert les exercices de la Mission. On eût dit que Dieu avait envoyé avant eux l'Ange des saintes inspirations, car la presque unanimité des paroissiens répondit au premier appel. C'était de bon augure, et, dès ce moment jusqu'à la fin de la Mission, l'assiduité augmenta de jour en jour; bientôt même elle se changea en une sainte avidité. Dès lors ces bons Dauphinois, si faciles à impressionner, donnèrent tout leur cœur à la Mission. On voyait accourir des points les plus éloignés de la commune des familles entières qui voulaient entendre les Missionnaires; hommes, femmes, vieillards et enfants, tous étaient heureux quand ils pouvaient arriver assez tôt pour être non point commodément, mais supportablement placés, afin de recevoir les flots de la parole divine qui les avait touchés. Et cependant il fallait faire un chemin souvent assez long, au milieu de la neige, par un froid de décembre, quelquefois malgré la pluie et le vent, mais ils trouvaient dans leurs

âmes assez de générosité pour affronter des difficultés qui, après tout, n'étaient que matérielles, et dans leur cœur assez de chaleur pour suppléer à celle que l'atmosphère leur refusait. Le bruit de l'enthousiasme qui animait la population ne pouvait pas se contenir dans les murailles de Montvendre, et bientôt nous vîmes accourir des paroisses voisines grand nombre de chrétiens qui voulaient eux aussi avoir quelque part aux bénédictions du Ciel. Dès ce moment, la belle Eglise de la paroisse devint insuffisante aux flots du peuple qui accourait en foule, et qui encombrait déjà l'Eglise longtemps avant que l'exercice ne commençât. Beaucoup de protestants assistaient aux sermons, et nous pouvons dire que leur conduite et leur tenue ont toujours été convenables, même respectueuse. Ils aimaient surtout à venir contempler les belles cérémonies dont nos Missions sont ordinairement semées ; ils comprenaient bien qu'il y a là quelque chose qui parle à l'âme, quelque chose qui répond au besoin que le cœur de l'homme ressent de manifester au dehors son amour, et que ce quelque chose ils ne le trouvent pas dans leurs temples dépouillés de culte, parce qu'ils sont dépouillés de la vérité. Puissent les impressions produites par des cérémonies si propres à élever le cœur et à l'ennoblir, puissent-elles être durables et porter leur fruit dans leur temps.

Mais ce que la Mission produisait sur ces frères égarés, elle le produisait dans une mesure bien plus extraordinaire, et surtout bien plus fructueuse, dans les âmes catholiques qui entouraient notre chaire avec une si sensible émotion. Oh! qu'il est consolant pour le cœur du Missionnaire de voir tant d'âmes, qui tiennent au péché souvent depuis bien des années, et qui n'aspirent plus désormais qu'à briser leurs chaînes pour se rendre aux charmes irrésistibles d'une voix, intérieure qu'ils n'avaient point

encore entendue ! Certes, si jamais il avait pu en douter, il verrait, alors du moins bien clairement, que c'est le bon Dieu qui fait tout, et qu'il n'est, lui, qu'un faible instrument dans la main divine. Un fait entre plusieurs nous l'a bien démontré à Montvendre. Deux femmes de la paroisse avaient résolu de ne point faire leur Mission. Déjà les semaines de grâce touchaient à leur terme, et les malheureuses persévéraient dans leur dessein; mais elles comptaient sans Dieu. Arrive la veille de la clôture; poussées par ce qu'elles croyaient être un instinct de curiosité, et que nous appelons une disposition de Celui qui tient en ses mains le cœur de tous les hommes, elles se déterminent à aller entendre le sermon. Le R. P. Montfort prêchait sur l'Impénitence finale; il parlait avec son cœur, et sa voix pleine de larmes et avec l'accent d'une douleur apostolique avait déjà fasciné les auditeurs. Tout à coup, comme plongeant son regard dans les secrets du passé et dans les mystères de l'avenir, il semble prophétiser sur les malheurs de ces âmes qui refusent de revenir à Dieu. A l'instant même un grand tumulte se manifeste dans l'assemblée, jusque-là silencieuse de respect et d'émotion. Que se passait-il? Une des deux femmes tombait évanouie, et, tandis qu'on l'emportait hors de l'Eglise, chacun s'écriait : *Punition de Dieu! punition de Dieu!* L'autre, terrifiée à cette vue, prend à l'instant même la résolution de se convertir, et elle montre bien qu'elle ne tenait pas à retarder encore sa conversion, car, l'exercice achevé et tout le monde sorti, elle demeure seule dans l'Eglise, seule femme auprès d'un confessionnal où une multitude d'hommes étaient réunis pour se confesser. Bientôt le Père arrive : *Vous n'ignorez pas*, lui dit-il, *que l'on ne confesse pas les femmes à cette heure.— C'est possible*, répondit-elle avec une assurance peu féminine et de manière à être entendue, *c'est possible, mais, voyez-vous, monsieur, je vaux*

bien deux hommes, moi ; j'ai besoin de me convertir, et je ne veux pas mourir comme ma voisine que l'on vient d'emporter. Confessez-moi donc au plus tôt, ou bien je ne sors pas de l'Eglise. Sa compagne ne fut pas abandonnée de Dieu, car elle put se reconnaître avant que de mourir, et la conversion de ces deux cœurs rebelles fit une grande sensation dans la paroisse entière, et vint mettre comme le comble aux bénédictions du Ciel.

Le lendemain, qui était le dernier jour, devait être un beau jour : celui de la plantation de la Croix. Des jeunes gens de la paroisse avaient été choisis pour porter sur son char de triomphe ce signe auguste du salut. Qu'il était ravissant le spectacle présenté par cette foule compacte pressée dans un bel ordre à l'ombre de la Croix! Qui pourra dire leur enthousiasme, leurs chants d'allégresse, l'ivresse de leur bonheur ! C'étaient les chants de la délivrance, les chants du triomphe, les chants de l'amour. Un tel spectacle en plein dix-neuvième siècle est incompréhensible pour ceux qui ne l'ont point vu, il est un mystère pour ceux qui en sont témoins. On se croirait transporté au cœur du moyen âge, alors que les hommes vivaient de la Foi, et que la Religion faisait les soldats et animait leur courage. Et cependant, c'était par un vent glacial que le cortége pieux rendait, par des signes si manifestes, les sentiments qui inondaient le cœur de chacun. Qu'ils étaient légers sous leur précieux fardeau ces jeunes gens, au cœur ardent et généreux, qui, pliant leurs épaules sous le poids de la Croix, montraient assez qu'ils avaient plié leurs âmes sous son joug tout d'amour ! Qu'ils étaient fiers de l'honneur qui leur était dévolu ceux qui, formant le bataillon sacré, faisaient entendre par leurs chants qu'ils ne serviraient plus que Jésus-Christ, et, par leurs brillants feux de peloton, qu'ils ne combattraient plus désormais que les bons combats du Seigneur! Mais qu'ils étaient heureux

tous, et combien ils manifestaient l'uniformité à la fois et l'ardeur de leur piété, quand ils poussaient, comme à l'envi et avec une admirable spontanéité, le cri mille fois répété de *Vive la Croix!* C'est dans cet enthousiasme que la Religion seule sait inspirer, et qui fait frémir d'une rage satanique ceux qui sont incapables de l'éprouver; c'est, dis-je, dans cet enthousiasme et sous l'impression à jamais durable de cette magnifique solennité, que la Mission s'est terminée. Elle avait duré trois semaines entières. La plantation de la Croix s'est faite le dimanche 21 décembre 1862. En se retirant chez soi, chacun bénissait Dieu en regrettant de voir se terminer sitôt les jours de bonheur. Mais espérons que ces jours ne sont que la première aurore d'une ère de félicité. Le soir même de la plantation de la Croix, un homme de la paroisse, fort respectable d'ailleurs, mais qui, depuis longues années, avait oublié ses pratiques religieuses, disait à son épouse avec cet accent qui ne se peut décrire : *Vois-tu, il y a deux jours dans ma vie dont je garderai éternellement la mémoire : ce sont le jour de mon congé et celui de ma conversion.* Puis, détachant en pleurant la petite Croix que les Missionnaires avaient attachée le matin même à sa boutonnière, car il était de la garde d'honneur : « *Tiens, ma femme*, dit-il, *prends-la, et garde-la bien; le jour où je mourrai, tu la mettras dans mon cercueil; je veux que tu me la replaces alors comme je l'avais aujourd'hui, elle me portera bonheur!* Certes, voilà des faits consolants; ajoutons qu'ils ne sont pas le résultat d'une impression d'un jour, et que les anges du Ciel ont dû porter aux pieds de Dieu et de notre Immaculée Mère plus d'une prière de reconnaissance, et plus d'une larme d'amour.

2. *Retraite au Couvent de la Visitation à Charravines (Grenoble).* — Le 1er octobre 1862, le R. P. Sigaud se rendait à la paroisse de Charravines, pour y donner les exer-

cices d'une Retraite aux religieuses de la Visitation de la Primitive Observance de Saint-François de Sales ; elle s'est prolongée jusqu'au 8 du même mois. Trois semaines après, le même Père y est retourné pour inaugurer, dans la propriété de ces Dames, un magnifique monument couronné par une statue de la Très-Sainte Vierge, de deux mètres de hauteur. La bonne population de Charravines s'est si bien associée à cette solennité qu'on aurait pu se croire en face d'un enthousiasme produit par une magnifique Mission. Il serait difficile de rencontrer un peuple plus animé de bonne volonté pour les choses de la Religion, et de zèle pour la magnificence du culte. Vingt-quatre heures avaient suffi pour dresser, sur un long parcours, des arcs de triomphe, des guirlandes, des lustres en verdure, et des emblèmes aussi gracieux que pieux et significatifs. Toutes les rues et une grande partie du chemin avaient été tendus et décorés comme pour la Fête-Dieu. C'est par là que devait passer l'image aimée de Marie, et l'amour plus encore que le bon goût avait inspiré les excellents paroissiens. La statue de la Très-Sainte Vierge, dressée sur un char de triomphe d'une élégante simplicité, était portée par trois divisions de jeunes gens qui avaient vivement réclamé cet honneur. Impossible de décrire le charme touchant et solennel que présentait la procession. Quoique habitué à de pareilles fêtes, disait le R. P. Sigaud, je dois avouer que jamais je n'ai été impressionné comme à Charravines, et j'ai remarqué le même saisissement parmi la pieuse multitude. En contemplant le défilé si animé du cortége religieux, l'image de notre bonne Mère du Ciel, dominant toute cette foule et semblant glisser à travers les berceaux de verdure, les guirlandes, les couronnes et les arbres du chemin, on croyait voir une de ces apparitions célestes où Marie s'est montrée entourée de ses anges et bénissant ses enfants.

Enfin le cortége arrive au terme de ses évolutions ; la foule se range avec ordre autour d'une belle colonne qui devait bientôt recevoir la statue vénérée. Les religieuses n'avaient rien négligé pour la bien décorer : guirlandes, corbeilles de fleurs, emblèmes, arcs de triomphe, mâts vénitiens, contribuaient admirablement à rendre le coup d'œil ravissant. L'image auguste de la Reine du Ciel est élevée sans accident sur son piédestal. En ce moment il y avait dans toute l'assistance des larmes dans les regards, des larmes dans la voix, des larmes dans les prières, qui sortaient bien ferventes de tous ces cœurs éminemment chrétiens. Il n'a pas été difficile au Missionnaire de parler à une foule si bien disposée à l'entendre, et plus d'une fois sa parole a été interrompue par le cri de *Vive Marie!* — La bénédiction du Saint-Sacrement à l'Eglise et quelques paroles adressées encore à ce bon peuple ont terminé cette fête, qui laissera d'impérissables souvenirs.

3. *Retour de Mission à Châtonnay* (*Isère*), 1863. — En 1858, les RR. PP. Cumin, Supérieur de la Maison, Caille, Depetro et Viviers avaient prêché une Mission dans la paroisse si éminemment religieuse de Châtonnay, dans le Diocèse de Grenoble. Cette paroisse, qui compte 2,300 âmes, a eu cette année 1863, à partir du 1er mars, son retour de Mission. Le R. P. Cumin, Supérieur, et le R. P. Depetro étaient les Missionnaires. Il serait difficile de se faire une idée de l'empressement et de l'enthousiasme de cette bonne population en revoyant ceux qui depuis bientôt six années leur étaient si chers, et dont les paroles résonnaient aux oreilles de leurs cœurs. Les anciens chants de la Mission éclatèrent avec une ardeur toute nouvelle. La parole déjà si connue du R. P. Cumin, et si goûtée de tous pendant le cours de la Mission de 1858, retentit à Châtonnay comme l'écho d'un cantique aimé et qu'on n'avait plus entendu depuis longtemps, et

réveilla bien vite toutes les sympathies de ce peuple à la foi robuste. Les exercices de la Mission furent ressuscités dans toute leur ancienne splendeur; ce fut surtout le même élan, le même entrain pour les choses religieuses. Tous les cœurs étaient prêts, et ces pieux exercices furent couronnés des plus heureux résultats.

4. *Retraite à Saint-Jean-en-Royans* (*Drôme*) 1863. — Après le retour de Mission donné à Châtonnay, le R. P. Cumin fut appelé à évangéliser pour la seconde fois la petite ville de Saint-Jean-en-Royans, diocèse de Valence. Le Révérend Père est resté quinze jours dans cette paroisse pour y préparer les âmes au devoir pascal. Là, comme partout ailleurs, le succès de ses prédications a été visible par le concours prodigieux des fidèles qui venaient l'entendre tous les soirs, et qui allait en grossissant à mesure que la puissance de sa parole, la grâce de Dieu aidant, jetait la conviction dans les âmes. — Pendant que le R. P. Cumin donnait les sermons du soir, le R. P. Depetro préparait les enfants de cette paroisse à la première communion.

Deux Communions générales d'hommes et de femmes ont amené à la Table Sainte la presque totalité de la paroisse, au grand ravissement du digne Archiprêtre de cette Eglise.

5. *Mission d'Oriol-en-Royans* (*Drôme*). — En quittant Saint-Jean, le R. P. Depetro alla ouvrir la Mission d'Oriol-en-Royans, diocèse de Valence, et y prêcher aussi la première Communion. Cette bonne paroisse, toute catholique, compte à peine 600 âmes.

Le dimanche de Pâques, 3 avril 1863, après avoir terminé le matin même la station de Saint-Jean, le R. P. Cumin, pour se reposer de ses travaux et de ses fatigues apostoliques, voulut bien venir encore diriger cette belle Mission d'Oriol, commencée le dimanche précédent par

le Père DEPETRO. — Fière de posséder le grand prédicateur de Saint-Jean, la petite population d'Oriol redoubla d'élan et de zèle pour gagner la Mission. La grâce de Dieu, croyons-nous, ne trouva point ou presque pas d'obstacle dans ces cœurs dociles; elle pénétra tout doucement ces âmes admirablement disposées, et l'œuvre de la Mission y trouva un plein succès.

Le jour de la clôture fut signalé par la plantation solennelle d'une Croix donnée par un respectable vieillard de la localité qui avait voulu faire tous les frais de la Mission. Il s'agissait d'aller planter cette Croix à un petit hameau de la paroisse, situé le long de la montagne, à une heure et demie de marche de l'Eglise. C'était le hameau du bienfaiteur de la Mission, qui avait désigné lui-même, quelques jours avant sa mort, le lieu où devrait être plantée la Croix. Il n'y avait pas à balancer. La procession se mit donc en marche pour le hameau de Tamey ; la foule était immense, et on la vit se dérouler en serpentant et dans un ordre parfait.

Ce fut un coup d'œil ravissant, comme la Religion seule peut en offrir, que ce défilé imposant de tous les fidèles des paroisses environnantes, précédant le sacré cortége de la Croix le long de ces riches vallées et de ces chemins escarpés qui mènent au village béni de Tamey. Arrivée enfin au lieu où la Croix devait être érigée, la procession s'arrête; une longue marche n'a point ralenti l'ardeur de ces cœurs pieux, et quand on vit le R. P. CUMIN se disposer à leur distribuer encore une fois le pain de la parole de Dieu, tous prêtèrent une oreille attentive et ouvrirent pour la recevoir leurs âmes altérées d'une sainte avidité. Ainsi après avoir marché plusieurs jours à la suite du divin Maître sans remarquer même la fatigue et la faim, la foule s'arrêta-t-elle enfin et reçut par un éclatant miracle la nourriture qu'elle avait bien méritée. Le

R. P. Cumin laissa tomber sur cette multitude échelonnée devant lui sur les flancs de la montagne, quelques-unes de ces paroles de feu qui laissent dans l'âme des souvenirs ineffaçables. Puis M. le Curé entonna le *Te Deum* aux pieds de la Croix ; le peuple y répondit, et les échos des montagnes redisaient les paroles de l'hymne pieux. Enfin la procession se remit en marche dans le même ordre qu'elle avait gardé en venant, et au milieu des chants religieux que l'on entendait se répercuter çà et là dans les profondeurs des vallées.

6. *Mission de Saint-Michel, canton de Saint-Etienne-Saint-Geoirs (Isère).* — Une des plus fructueuses Missions qui aient été données cette année par les Pères de Notre-Dame de l'Osier est sans contredit celle de Saint-Michel. Ce petit village, qui compte 499 habitants, n'est qu'à quelques lieues de l'Osier. Il a choisi sa place au milieu d'une multitude de riantes collines, découpées en une infinité de formes les plus bizarres et les plus pittoresques. Ces collines, que l'on croirait dessinées, tant leur ensemble compose un tout d'une majestueuse unité dans sa variété ravissante, élevant au-dessus de Saint-Michel leurs sommets couronnés de bois, de prairies et de champs aux mille couleurs, forment sur la tête de ce joli village comme une couronne verdoyante, et faisant descendre plus bas que ses maisons toutes leurs pentes, le font dominer le plus gracieux abîme qui se puisse voir, abîme de verdure et de fleurs au fond duquel murmure en s'enfuyant un petit ruisseau. Placé ainsi au pied de toutes ces hauteurs plus orgueilleuses que lui, Saint-Michel, coquettement assis sur son modeste monticule, reçoit le tribut de tous les géants qui l'environnent, tribut magnifique composé de coteaux verdoyants, d'amirables vallées, et de tout ce que la nature peut rassembler pour former le plus délicieux tableau. Mais si Saint-Michel est bien

situé, si l'on peut envier à ce charmant village son incomparable position, ses maisons qui se cachent au milieu des bosquets, et son blanc clocher qui se détache si agréablement sur ces horizons verts, il y a quelque chose qui le rend mille fois plus recommandable, c'est son esprit de foi, c'est cette fermeté dans les sentiments chrétiens, c'est ce sens religieux qui le caractérise, et qui, malgré tous les efforts de l'enfer, est encore maître absolu de sa population.

Le R. P. Cumin, Supérieur de la Maison de Notre-Dame de l'Osier, et le R. P. Barret (Victor), ouvrirent la Mission le dimanche 7 décembre 1862, deuxième de l'Avent; elle fut clôturée le 25 du même mois, fête de Noël. Le Révérend Père Supérieur s'était réservé comme une sorte de délassement apostolique la Mission de Saint-Michel; de leur côté, les habitants de cette bonne paroisse le reçurent avec un véritable bonheur, et la vue de ce peuple se trouvant tout entier au pied des autels dès la première réunion, ne fit que le confirmer dans l'idée que le bien s'opérerait en grand pendant la durée des exercices de la Mission. Il fut loin d'être trompé dans son attente, car le bien se fit, je ne dirai pas au delà de toute espérance et de toute prévision, car on pouvait tout prévoir et tout espérer de ces âmes si généreuses, mais dans toute la plénitude du possible, et dans le plus complet succès. L'assiduité qui avait été annoncée dès le premier jour aux Missionnaires par le concours de toute sa population, ne se démentit pas un seul jour. Malgré les travaux quotidiens, l'éloignement de quelques habitations et la rigueur de la saison, aucun ne manquait aux exercices, parce que tous avaient la sincère volonté de se retremper plus énergiquement encore dans l'amour de la Religion, de s'instruire de ses devoirs et de sa divine doctrine, en un mot, de devenir des chrétiens fervents et éclairés. D'ailleurs

les habitants de Saint-Michel avaient bien aussi à braver la difficulté des chemins, car si nous avons cherché à dépeindre les charmes de sa position et de ses coups d'œil, nous pouvons dire aussi que ses sentiers, si agréables à celui qui les voit de loin serpenter à travers les bosquets, les champs et les prairies, monter, puis descendre pour remonter encore, sont loin de présenter les mêmes agréments à celui qui veut les parcourir alors que la neige et l'eau les inondent, et que la mauvaise saison a dépouillé les arbres et les campagnes au milieu desquelles ils s'enfuient : car, si admirable qu'il soit, Saint-Michel a aussi ses hivers, et là comme ailleurs la verdure et les fleurs n'y sont pas éternelles. Mais encore une fois, c'étaient là des obstacles que l'on ne remarquait même pas, tant la pensée de la Mission avait tout dominé, tout absorbé.

Les cérémonies qui accompagnent toujours nos Missions et aident si puissamment à leur succès se firent aussi à Saint-Michel. Elles sont connues de tous, nous ne chercherons point à les dépeindre. Elles sont belles partout; mais elles ne l'ont jamais été plus qu'ici. Remarquons cependant qu'elles étaient avant tout calmes et pieuses. Certes, si quelque chose pouvait contribuer à nous persuader que les impressions éprouvées par le peuple que nous évangélisions étaient sérieuses et seraient par conséquent durables, c'est bien ce pieux recueillement au milieu même des plus grandes solennités. Ce n'était point un de ces éclatants météores qui éblouissent un instant les regards et s'éteignent pour toujours, mais c'était plutôt comme la lumière douce quoique éclatante du phare qui brille au-dessus des eaux, et qui ne s'éteindra jamais. Nous n'entendons pas dire par là qu'il faille condamner cet enthousiasme extérieur qui se montre si souvent dans les Missions, et que l'expérience de chaque année démontre être si favorable au bien des âmes, et si propre à

graver pour toute la vie dans le cœur d'un homme le souvenir du jour où il revint à Dieu, ou bien de la protestation généreuse de rester éternellement fidèle à un Dieu qu'on n'a jamais abandonné, mais qu'on veut servir plus exclusivement encore. L'Esprit de Dieu souffle où il veut, et ses voies pour attirer les cœurs sont aussi variées qu'elles sont impénétrables; mais il y a tant de bonheur à contempler agenouillés sur les dalles du sanctuaire des vieillards octogénaires quelquefois, qui courbent leur tête chauve auprès d'ardents jeunes gens devenus des anges de piété et de douceur dès qu'ils sont en présence de l'autel! Ce spectacle, nous avons pu en jouir à loisir dans tout le cours de notre belle Mission. Nous pouvions voir, dans ces regards humides par le bonheur intérieur, le travail secret de la grâce. Oui, c'était bien là ce qui absorbait notre peuple si chéri! Rien ne pouvait les distraire de la pensée de faire une bonne confession. Ce désir, tous l'ont accompli. Tous, ou presque tous, ont fait une confession générale, et cela avec l'exactitude d'un religieux. Parmi les hommes, même parmi ceux qui depuis longtemps n'accomplissaient plus ce devoir sacré du chrétien, plusieurs en sont arrivés presque au scrupule, et ils auraient fatigué la patience du Père Supérieur si elle n'eût été à toute épreuve. Le Révérend Père Supérieur et le R. P. Barret ne manquèrent donc pas de travail pendant tout le temps que durèrent les exercices. Le jour de la Noël, qui devait être celui de la clôture, eurent lieu les deux communions générales d'hommes et de femmes, celles-ci à la Messe de minuit, et les premiers à la Messe du jour. Nous n'essaierons pas de dire ce qui remplissait nos cœurs à cette vue; elles furent aussi nombreuses et aussi pieuses qu'elles pouvaient l'être, et dignes de toutes les préparations qu'on leur avait données; on ne se croyait plus sur la terre, on croyait être à une fête du Ciel.

Nous raconterons un fait qui nous montrera combien le bon Dieu bénissait les travaux des Missionnaires, et en même temps les admirables dispositions des paroissiens. Il y avait à Saint-Michel un homme dont la conduite était irréprochable, dont la réputation n'était ternie par aucun nuage, homme de bien, de probité et d'honneur, s'il en fut jamais, que l'on voyait toujours le plus assidu à tous les offices de l'Eglise, non-seulement pendant la Mission, mais dans le cours ordinaire du temps. Seulement jamais on ne voyait cet homme s'approcher des Sacrements : c'était la seule chose que l'on pût dire de lui, car chacun l'estimait d'ailleurs comme un parfait honnête homme. Il fallait bien pourtant qu'il fît sa Mission ! Comment s'y prendre ! On usa d'un innocent stratagème qui réussit parfaitement. Quelqu'un de ses amis le chargea d'une commission pour M. le Curé. Voilà notre homme qui se rend au presbytère sans malice comme sans soupçon. Le Révérend Père Supérieur avait été averti, et il se tenait en alerte pour ne pas laisser échapper son poisson. Arrive enfin le désiré commissionnaire. Un homme d'honneur, n'a dit-on, qu'une parole, mais le Révérend Père Supérieur voulut en faire ajouter une un peu différente de celle par laquelle il avait acquitté sa commission. — *Ah! çà, mon ami,* lui dit-il avec son ineffable aplomb et son sourire le plus goguenard, *ce n'est pas tout, il faut bien se confesser, n'est-ce pas?* Nous ne savons pas ce qui se passa ensuite, mais la grande commission avait été acquittée séance tenante, et des larmes abondantes disaient assez haut que le bon Dieu avait acquis une belle âme de plus.

Une Mission se clôture ordinairement par la plantation d'une Croix. Diverses raisons avaient empêché que celle de Saint-Michel ne se terminât par cette belle cérémonie, et il fut convenu que sa Croix serait plantée dans les premiers beaux jours du printemps.

On ne perdit rien pour attendre, et moins de quatre mois après, cette lacune fut admirablement remplie. C'était le 22 avril 1863 que cette imposante fête se célébrait, et tout concourut pour donner à cette journée un éclat, une solennité et un bonheur sans pareils. Déjà depuis quelques jours un de nos Pères Novices préparait les enfants de la paroisse à la première communion qui avait été réservée pour ce beau jour. Deux jours avant la plantation de la Croix, les RR. PP. Cumin et Barret (Victor) étaient allés retrouver leur chère population pour la préparer à accompagner, à la Table Sainte, leurs enfants et leurs frères qui s'en approchaient pour la première fois. Excité par la vue de ses Missionnaires, un très-grand nombre se fit un bonheur de répondre à cet appel, et la solennité fut magnifique d'éclat et de piété. Ce n'était pas tout, ce jour-là encore une troisième fête venait augmenter la joie déjà si grande occasionnée par la première communion du matin et la plantation de la Croix qui devait avoir lieu dans l'après-midi. Il fallait bien que notre bonne Mère eût une part au triomphe de son divin Fils ; elle fut ample et noble, car ce jour-là encore fut marqué par l'érection d'une congrégation de jeunes filles, sous le vocable de l'Immaculée Conception. Là encore, notre population se montra digne d'elle ; ce qui demande dans bien des paroisses un temps considérable. avec même des ressources bien plus grandes sous le rapport du nombre des habitants, Saint-Michel l'a fait en un jour. Soixante personnes ont été reçues congréganistes, et à la pieuse sérénité qui reluisait de leur âme sur leur visage on pouvait bien présager que désormais la Très-Sainte Vierge aurait un bon nombre d'âmes qui lui seront consacrées spécialement, et que son nom bien-aimé sera béni toujours et chanté avec le nom de son Fils adorable. Cette cérémonie fut donc bien touchante ; cette troupe de vierges vêtues de blanc et couron-

nées de fleurs, prononçant devant l'autel de Marie l'acte de leur consécration à celle qu'elles choisissaient pour leur Mère, puis inclinant sur le parvis de son autel leurs têtes voilées, comme pour marquer qu'elles voulaient recevoir le joug de son aimable domination, présentait un spectacle qui était bien cher à tous les assistants, parce que tous comptaient une fille, ou une sœur, ou au moins une connaissance, au nombre de ces nouvelles enfants de Marie.

Enfin le moment était venu de couronner toutes ces fêtes par la plantation de la Croix. M. le Curé, qui avait désiré que cette belle cérémonie fût environnée de tout l'éclat qu'elle pouvait comporter, avait invité M. l'Archiprêtre de Saint-Étienne à la présider, et un grand nombre de Curés des environs y assistèrent en surplis, et de plus le Révérend Père Supérieur, à la demande de M. le Curé, avait fait venir à Saint-Michel pour l'après-midi la Communauté tout entière des Pères et Frères Novices. Il n'en fallait pas autant pour que les paroissiens pussent voir à leur procession un clergé tel que jamais Saint-Michel n'en avait vu. Après les Vêpres, le pieux cortége défila dans un ordre imposant à travers les admirables vallons formés par les coteaux et les collines, et au milieu des chants religieux du peuple et du clergé. On allait chercher la Croix dans le lieu où elle avait été déposée, pour la porter en triomphe devant l'Église de la paroisse où un grand piédestal en pierre de taille l'attendait. La Croix, d'une hauteur et d'une élégance peu communes, était déjà fixée sur son char triomphal au milieu d'une vaste prairie désignée à cet effet par le propriétaire, quoique l'herbe en fût déjà assez haute pour former un admirable tapis. La procession entière se rangea autour, sur deux rangs, formant une immense couronne. Au milieu du large espace qu'elle traçait s'élevait la Croix, entourée de mâts, de guir-

landes, de pavillons et de banderoles ; et devant la Croix, le clergé et la garde d'honneur. Là, les chants recommencèrent, ou plutôt ils prirent un nouvel enthousiasme, car ils n'avaient pas cessé. Le chœur des congréganistes fit d'abord entendre ses motets aux échos des vallées, et bientôt le *Te Deum*, entonné par le digne Archiprêtre de Saint-Étienne, fit succéder ses nobles accents à l'harmonieuse cadence des voix de jeunes filles. Enfin la procession se remit en marche, et la Croix était portée alternativement par les quatre divisions de jeunes gens qui composaient la garde d'honneur. Le R. P. Depetro les commandait ; il avait été élu unanimement par tous les suffrages de la milice sacrée, et il se montra à la hauteur de sa position de général de division. Les vivat chaleureux à la Croix ne furent pas épargnés, et bien qu'à quatre mois de distance de la Mission proprement dite, on eût pu croire, à l'enthousiasme général, qu'on était au jour de la clôture. Arrivé devant l'Église, le cortége s'arrêta ; la Croix fut plantée, mais sa grandeur et son poids rendirent l'opération un peu difficile ; aussi tous les yeux étaient-ils fixés sur ces ouvriers du bon Dieu, et quand enfin on la vit s'enfiler comme par enchantement dans la rainure qui devait la contenir, par un mouvement instinctif et spontané, quelques jeunes gens du bataillon sacré hissèrent inopinément sur le brancard de la Croix le P. Depetro, qui répondit à cette surprise par le plus énergique Vive la Croix ! qui fût encore sorti de ces poitrines ardentes ; nous ne dirons pas comment la foule y répondit à son tour. Là encore, et dominant l'assemblée attentive échelonnée à ses pieds, le R. P. Cumin prononça un chaleureux discours. Alors on rentra dans l'Église et la bénédiction du Très-Saint Sacrement clôtura ce jour de bonheur. Espérons que les fruits en seront durables, tout contribue à nous en assurer.

7. *Mission de Saint-Romain d'Alban, canton de Saint-Vallier (Drôme).* — Le premier dimanche de Carême, les RR. PP. Barret (Victor) et Lemasson ouvraient les exercices d'une Mission à Saint-Romain d'Alban, paroisse limitrophe d'Andancette et de Saint-Rambert, et qui compte de 900 à 1,000 habitants. Rien de remarquable n'est venu signaler le travail des jeunes Missionnaires ; au contraire, des difficultés de plus d'un genre les ont assaillis et ont montré à ces jeunes soldats que tout n'est pas toujours aisé dans la vie apostolique. Cependant ces difficultés, Dieu a permis qu'elles fussent en partie surmontées, et le bien, on l'espère du moins, est sorti comme une fleur de cette terre péniblement défrichée. Les travaux qui sont très-nombreux dans les maisons, le matin, empêchèrent les Missionnaires de voir une bien grande foule se presser autour de leur chaire aux premiers exercices du jour, il fallut s'y résigner. Mais le soir l'Eglise se remplissait, et cela a duré tout le temps de la Mission qui a été de trois semaines. La consécration à la Très-Sainte Vierge a été une belle cérémonie, mais plus belle a été la fête de la communion des femmes, qui se sont approchées de la Sainte Table au nombre de plus de 300. Les hommes à leur tour ne sont pas demeurés en arrière, et ils se sont approchés presque en aussi grand nombre du banquet sacré. Aussi ces cérémonies apportèrent-elles une bien grande consolation aux Missionnaires. Mais une fête qui réjouit toutes la population et qui excita une sainte joie dans le peuple, fut la bénédiction des enfants de la paroisse. Elle avait été annoncée après la communion des hommes. La journée était mauvaise, et il était à craindre que la pluie qui tombait en abondance n'empêchât une grande partie de se rendre à la cérémonie. Malgré cela cependant ils vinrent en grand nombre, en si grand nombre que l'Eglise n'aurait pu contenir personne de plus. Cette céré-

monie, toujours si touchante, le fut ici au plus haut point : des larmes coulaient de tous les yeux, parce que tous voyaient dans ces innocentes petites créatures l'espoir de la génération future, et ils étaient heureux de la consacrer tout entière à Dieu. Nous ne nous étendrons pas à décrire cette cérémonie, ce serait superflu. Le soir, aux Vêpres, l'Eglise se trouva encore comble; on venait pour rendre grâces à Dieu et entendre une dernière fois les Missionnaires. Ceux-ci, de leur côté, remerciaient le Seigneur d'avoir béni leurs premières armes, malgré les difficultés qui avaient entravé leur zèle, et ils s'appliquaient avec bonheur ces paroles du Psalmiste : *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua, venientes autem venient cum exultatione portantes manipulos suos.*

8. *Retour de Mission à Beaussemblant, et Retraite de première communion (canton de Saint-Vallier, Drôme).* — Le dimanche quatrième du Carême, le R. P. Barret, après avoir clôturé sa Mission de Saint-Romain, se rendit à Beaussemblant, qui n'en est éloigné que de quelques kilomètres. Il devait y ouvrir les exercices du retour de la Mission que nos Pères y avaient prêchée l'année précédente. L'accueil que reçut le R. P. Barret fut des plus sympathiques. Il ne pouvait en être autrement, puisqu'il se disait l'envoyé du R. P. Cumin, et que le nom de ce bon Père est demeuré profondément gravé dans le cœur de cette excellente population. Le travail, qui paraissait d'abord ne devoir pas être bien considérable, se trouva pourtant assez abondant pour absorber tous les instants du Missionnaire. Une retraite pour les plus petits enfants, une autre pour ceux qui devaient communier pour la première fois le dimanche des Rameaux, des réunions particulières pour les membres de la congrégation de l'Immaculée Conception et de la confrérie du Saint-Rosaire, trois grandes prédications par semaine, sans compter celles des dimanches,

l'audition d'un grand nombre de confessions, tels furent les labeurs de trois semaines pendant lesquelles il séjourna à Beaussemblant. Il y a eu quelque bien ajouté au grand bien de sa Mission précédente, car plusieurs qui n'avaient pas paru à la Mission sont venus cette année participer avec leurs frères au festin Eucharistique. Puisse le bon Dieu continuer à cette paroisse ses bénédictions, et lui conserver son vénérable Pasteur, qui la soigne comme l'abeille sa ruche, et qui depuis vingt-cinq ans ne travaille qu'à la sanctifier !

9. *Retraite de première communion et de confirmation, à Saint-Véran (canton de Saint-Marcellin).* — Le samedi dans l'Octave de Pâques, le R. P. Barret, sur l'ordre du Révérend Père Supérieur, se rendait pour la troisième fois dans le cours d'une année parmi les bons habitants de Saint-Véran. Il s'agissait d'y donner une Retraite aux enfants de la première communion et de la confirmation. Le bonheur qu'ont témoigné ces enfants de revoir un Père qu'ils connaissaient déjà, a facilité à celui-ci le travail qu'il avait à faire parmi eux. L'attention la plus parfaite, la piété la plus tendre et la plus visible ont caractérisé cette retraite à laquelle participaient plus de cent enfants. Les moments que le Missionnaire ne consacrait pas aux enfants, il les passait au confessionnal, où beaucoup de personnes se sont présentées pour se disposer à participer à la fête de la première communion.

La population de Saint-Véran est de 1,200 habitants.

10. *Mission de Marches (Drôme).*—Une Mission de quatre semaines a été donnée à Marches, canton du Bourg-du-Péage, Drôme. Les RR. PP. de Rolland et Sigaud ont été chargés de cette œuvre. Dès le premier jour les saints exercices ont été bien suivis, et cette exactitude n'a fait qu'augmenter jusqu'à la fin. Un bien immense s'est opéré dans cette population, qui est de 800 âmes; le bon ac-

cueil fait aux Missionnaires le faisait présager. Le charme si attrayant de différentes fêtes et cérémonies, l'entrain admirable de vingt braves jeunes gens qui, pendant quatre semaines, nous ont fourni un chœur de voix choisies pour répéter nos cantiques, ont servi d'instrument à la grâce divine pour attirer régulièrement à l'Eglise, et ramener bien des âmes égarées. Cette belle Mission s'est terminée par une magnifique plantation d'une Croix de huit pieds de hauteur. Arcs de triomphe, mâts vénitiens, drapeaux, oriflammes, guirlandes, garde religieuse en costume où dix armes différentes étaient représentées, détonations de boîtes, feu de peloton, tel a été l'ensemble de cette fête célébrée le 1er janvier 1863, au milieu d'un grand concours des populations environnantes.

Parmi les fruits nombreux dus à la grâce divine, nous mentionnerons le départ de la paroisse, huit jours après la clôture, d'une domestique qui n'a pu supporter la honte de n'avoir pas fait sa Mission. D'un autre côté, on assure que les bouchers du Bourg-du-Péage sont en perte sur leur viande tous les vendredis. Espérons que le bon Dieu confirmera une œuvre qu'il a si bien commencée.

11. *Carême de Gujan (Diocèse de Bordeaux)* (1863). — Le dimanche de la Quinquagésime, le R. P. Sigaud est parti pour aller prêcher le Carême à Gujan, Diocèse de Bordeaux. Il n'a pas été étonné de l'accueil si bienveillant qu'il a reçu de cette population à laquelle il avait prêché le Mois de Marie en 1861, et qui lui avait accordé toute sa sympathie. La parole de Dieu a été écoutée avec une assiduité, un empressement et un recueillement admirables. Nous résumons tout le bien qu'il a plu à la grâce de Dieu d'opérer, dans les paroles de M. le Curé : *Jamais encore Carême n'avait porté tant de fruits dans sa paroisse.*

12. *Retraite de la première communion à Autrans (Grenoble)*. — Le lundi de *Quasimodo*, le R. P. Sigaud s'est

rendu à la paroisse d'Autrans, où il a donné les exercices préparatoires à la première communion des enfants. Ces chers enfants ont correspondu d'une manière toute particulière aux soins qui leur ont été prodigués. Il serait difficile de trouver plus de recueillement, plus de réserve et de modestie dans l'Eglise. Tout porte à croire qu'ils ont bien fait leur première communion. Mais la Retraite a été peut-être plus utile encore à la paroisse qui a suivi en foule toutes les prédications. Beaucoup d'hommes qui, par paresse, avaient ajourné jusque-là l'accomplissement de leur devoir pascal, et la grande majorité des femmes et des filles se sont approchés des Sacrements, et ont accompagné leurs enfants à la Sainte Table.

13. Nous avons oublié de dire que, pendant les quinze jours qui ont précédé la solennité de Pâques, une Retraite préparatoire à la communion pascale a été donnée à Saint-Jean de Moiran, Diocèse de Grenoble, qui compte 1,225 habitants ; les instructions ont été bien suivies et le bien s'est opéré.

14. De son côté, le R. P. Lemasson partait, le 21 mars, pour le village de La Buisse (population de 1,100 à 1,200 âmes), pour y donner les exercices d'une Retraite pascale. La Buisse est un charmant village situé à peu de distance de Moirans et de Voiron. On est étonné, en y arrivant, d'y rencontrer un monument digne de figurer dans une grande ville. C'est une belle et grande Eglise gothique, bâtie depuis quelques années seulement. Il est malheureux qu'elle soit incommode pour la prédication.

Le jeune Missionnaire appelé à évangéliser cette paroisse, a eu la consolation de voir son travail visiblement aidé de Dieu, et M. le Curé a été heureux de voir s'approcher de la Sainte Table plusieurs retardataires, dont quelques-uns de dix ans. On peut, en résultat, faire monter

le chiffre des communions à trois cents pour les hommes, et trois cent cinquante pour les femmes.

15. Le même Père a ouvert, le 19 avril, les exercices d'une Retraite de première communion et de confirmation à Chasselay. Soixante-dix enfants y ont pris part. Il n'a eu qu'à louer l'attention soutenue qu'ils lui ont prêtée, et il a admiré la piété et le recueillement avec lequel ils ont accompli les grands actes auxquels il les avait préparés. Beaucoup d'hommes et un plus grand nombre de femmes ont profité de la présence du Père pour remplir leur devoir pascal. Il a même dû prolonger son séjour dans cette paroisse jusqu'au 26, pour recevoir leurs confessions.

16. *Mission de Saillans* (*Drôme*). — Saillans est un chef-lieu de canton, à égale distance de Crest et de Dye. Il affecte les allures d'une ville, il en a le luxe, les prétentions et une certaine pureté de langage qu'on retrouve rarement ailleurs. Bâti au pied d'une haute montagne aride et pelée, resserré par la Drôme qui baigne ses murailles, Saillans n'a pour territoire qu'un long ruban de terre pierreuse, qui court dans la direction de Crest, toujours emprisonné par la rivière et la montagne. Ses habitants ont dû demander au commerce et à l'industrie les ressources que l'agriculture ne pouvait pas leur offrir. Les hommes sont marchands, charbonniers, chercheurs de truffes, et les femmes ouvrières en soie. Les fabriques sont vastes et nombreuses, elles occupent plus de cinq cents femmes ou filles, catholiques ou protestantes. Saillans compte environ 2,000 habitants, dont 1,400 catholiques et 600 protestants; c'est, de plus, un centre où aboutissent six ou sept communes perdues dans les montagnes, et qui viennent vendre ou acheter au chef-lieu. Le dimanche venu, on se demande d'où peut sortir cette multitude qui inonde les rues et les places de la ville. Naturellement la consommation doit y être considérable,

et les cafés et autres maisons publiques ont dû se multiplier pour répondre aux besoins de ces robustes consommateurs ; telle est, en abrégé, la population que nous avions entrepris d'évangéliser. L'Archiprêtre est un homme d'un dévouement infatigable, bon jusqu'au sacrifice, connaissant à fond son peuple qui l'aime autant qu'il le craint. Le Vicaire est un de nos anciens élèves de Romans. Parmi ses qualités éminentes on remarque surtout sa piété et sa prudence. C'était sur sa demande que M. le Curé nous appelait. Depuis vingt et un ans, ce pays n'avait pas vu de Missionnaires, on s'était contenté de quelques retraites ou de jubilés insignifiants qui n'étaient pas de nature à soulever la population. De la part de M. le Curé c'était un acte de prudence, car la dernière Mission avait laissé des impressions fâcheuses. L'Eglise était devenue une véritable arène où s'entassaient les catholiques et les protestants, pour siffler ou applaudir. Depuis cette époque, le mot de Mission tout seul pouvait provoquer des tempêtes, aussi la nôtre ne fut-elle annoncée que quelques jours d'avance, ce qui n'empêcha pas les commentaires. Les bons catholiques criaient à l'imprudence et les amis de scandales triomphaient, tous nous attendaient avec une fébrile impatience. A notre arrivée, la foule se pressa autour de la voiture, et assurément ce n'était pas pour nous souhaiter la bienvenue. Nous n'entendîmes cependant aucune parole insolente, mais les attitudes parlaient assez. Nous avons appris plus tard que les protestants étaient en majorité dans cette multitude; peut-être voulaient-ils essayer une démonstration.

De semblables dispositions, quoique peu rassurantes, nous laissaient au moins la certitude que l'on viendrait nous entendre. En effet, le lendemain l'Eglise était comble. Le silence complet et l'attitude de l'auditoire annonçaient plus de sympathie que d'hostilité. Le P. Cumin fit l'ouver-

ture de la Mission à la Messe paroissiale, l'impression fut bonne; elle fut meilleure encore quand le P. Montfort eut développé, le soir, quelques idées qui n'avaient été qu'indiquées le matin. Nous sentîmes immédiatement que la population nous acceptait; mais nous avions à nous garantir de la mobilité et à prévoir les retours d'opinions. Cette première journée, qui était un véritable triomphe, devait irriter les protestants. Le ministre, *Maître Jacques Barre*, vulgairement appelé *Jacobar*, ne quittait pas les abords de l'Eglise. Personnellement il était peu à craindre, mais sa femme a de la malice pour deux; c'est une vieille apostate qui a été religieuse à Saillans, d'où elle est originaire. Après douze ans de supériorité et d'hypocrisie elle se lassa de se contraindre, et fit elle-même les avances à M. Jacques Barre. Depuis cette époque, elle a fait une propagande active au profit de sa nouvelle religion; toute personne mécontente, chancelante ou malade, était sûre de sa visite, de ses perfides conseils et de ses remèdes. Rien ne lui coûte quand il s'agit d'entraîner un catholique ou de retenir un protestant. L'occasion de s'agiter était trop belle, elle ne devait pas la manquer; mais nous étions prévenus, nous prîmes nos mesures en conséquence. D'un commun accord il fut décidé que le nom de protestant ne serait pas même prononcé à l'Eglise, que nous établirions nos moyens comme si tout le monde était catholique, que nous ne mettrions pas l'ombre d'acrimonie dans nos réfutations, mais que nous ne nous gênerions pas quand il serait question des points contestés. Cette méthode plut à tout le monde, et au troisième jour de la Mission, l'Eglise était envahie une demi-heure avant l'exercice, et la population, renonçant à toute hostilité, nous était profondément sympathique. Nous profitâmes de ces bonnes dispositions pour faire une cérémonie qui, ordinairement, obtient les meilleurs résultats; nous annonçâmes une

consécration solennelle de la paroisse de Saillans à la Sainte Vierge, en demandant aux personnes pieuses de s'aider à l'ornementation du trône où nous voulions élever la Sainte Vierge, en demandant à tous des flambeaux pour nos illuminations. Il en fut apporté trois cents, et un grand nombre de jeunes personnes se disputèrent l'honneur de dépenser quelques heures au pied de l'autel. L'illumination réussit à merveille, les gracieux emblèmes parlèrent encore plus éloquemment que nos paroles; l'Eglise n'avait pas suffi à l'empressement, et la grande porte restée ouverte laissait apercevoir au dehors une foule compacte que l'on n'estimait pas à moins de six cents personnes. Plus de cent cinquante protestants assistaient à la cérémonie, et on a vu plusieurs de leurs femmes ou de leurs filles venir prier et pleurer aux pieds de la Sainte Vierge.

A partir de ce moment la bataille fut gagnée sur toute la ligne. Jusqu'à la fin l'Eglise n'a pas été assez grande pour nos exercices du soir, mais pour le comprendre il faut ajouter que tous les soirs un certain nombre de Curés de la montagne arrivaient avec leurs paroissiens; ils repartaient à neuf heures en plein mois de janvier, et rentraient quelquefois à minuit au milieu de leurs neiges et de leurs rochers. Ce qui donnait tant de charmes à nos réunions du soir, c'était surtout le chant des cantiques; trente jeunes personnes, guidées par une artiste remarquable, formaient le chœur le plus puissant que j'aie jamais entendu; qu'elles chantassent à l'unisson ou en partie, la tribune leur répondait; elle avait été réservée exclusivement aux chantres, mais aussi ils étaient quelquefois jusqu'à deux cents, et je ne crois pas qu'on puisse comprendre l'effet produit par cette masse de voix chantant d'enthousiasme le *Magnificat* ou le *Sub tuum*. A cause de leur grand nombre, on ne pouvait les exercer qu'à

l'Eglise. Après la bénédiction du Saint Sacrement, le P. MONFORT faisait une répétition qu'ils trouvaient toujours trop courte, et pendant laquelle tout le monde restait à sa place, malgré les ordres donnés pour sortir. Pendant trois semaines, la même scène s'est renouvelée chaque jour. Ils retenaient avec une singulière facilité les airs les plus difficiles et, après une seule répétition, nous les entendions reproduits avec précision dans toutes les fabriques.

Les confessions ne tardèrent pas à commencer : nous ne pensons pas qu'il soit resté de femmes en arrière et cependant il y en avait qui valaient bien des hommes ; quatre bourgeois, après avoir suivi assez assidûment les exercices, ne se sont pas jugés dignes d'aller jusqu'au bout. Quelques cabaretiers ont fait comme eux : le reste a marché d'ensemble. Les hommes nous ont profondément édifiés, on a surtout remarqué un vieux bonhomme qui de temps immémorial ne paraissait à l'Église que le jour des Rameaux ou plutôt il n'y paraissait pas du tout ; mais il assistait à la procession, et quand elle rentrait à l'Église il disparaissait pour revenir seulement l'année suivante. Il a été un des plus assidus et a terminé par une communion édifiante. On parlait encore d'un bourgeois qui ne pratiquait pas depuis vingt ans, M. le Curé tenait beaucoup à son retour sans oser l'espérer, quand un jour il le trouve agenouillé au pied de son confessionnal ; mais la préoccupation du pauvre pénitent était si profonde qu'il n'entend pas venir le confesseur. La sueur ruisselait sur son front et il répétait assez haut pour être entendu : *Ils croient donc que cela ne coûte rien !* Inutile d'ajouter que son bonheur dépassa les angoisses. Un vieillard se confessait au Vicaire qui probablement lui demanda s'il avait bien la foi : *Si j'ai la foi ! vous me demandez cela quand vous voyez mes soixante-huit ans à genoux aux pieds d'un*

blanc bec! Mais celui qui occupa le plus joyeusement la paroisse et qui provoqua les plus curieux commentaires, ce fut un ancien encore vert, fort mal marié, paraît-il ; car il n'avait pas peut-être passé un jour de sa vie sans battre sa femme. Il venait aussi et plus assidûment que les autres, quand un beau soir quelques bonnes paroles lui tombent sur le cœur, le font éclater en sanglots ; ses voisins en riaient ; mais, la cérémonie terminée, il se plante à la porte, attend sa ménagère, l'embrasse avec effusion, lui promet autant de bonheur qu'il lui a fait verser de larmes, et bras dessus, bras dessous, ils rentrent chez eux, escortés d'une joyeuse foule qui applaudit chaudement à cette réconciliation inespérée.

Toutes ces riches espérances se réalisèrent par une communion générale à laquelle assistèrent six cents hommes, dont quelques-uns des paroisses voisines. Mais il restait à M. le Curé de terribles inquiétudes : nous étions au dimanche de la Quinquagésime. Le carnaval avait été étouffé jusque-là ; mais n'allait-il pas ressusciter les deux jours suivants et compromettre chez quelques-uns au moins le magnifique résultat obtenu ? Ses craintes n'étaient que trop fondées ; car cette population ardente se porte rapidement aux extrêmes, et les protestants méditaient une revanche. Notre parti fut bientôt pris, nous consentîmes à rester quelques jours de plus, et nous organisâmes une plantation de Croix pour le Mardi Gras. L'idée fit fortune et redoubla encore l'enthousiasme. Dès le matin, les montagnards descendent avec leurs Prêtres ; la ville s'endimanche, nos jeunes gens entourent la paroisse avec leurs drapeaux et leurs décorations qu'on leur avait solennellement distribuées à l'Église. La fièvre était partout.

Mais je renonce à décrire le triomphe de la Croix. La nuit était déjà venue, qu'elle n'était pas encore arrivée à sa destination, tant la marche avait été longue et les ova-

tions fréquentes. Les protestants se rappelleront longtemps cette fête. Enfin de retour à l'Église, l'heure était avancée, nos bons habitants étaient rendus et le carnaval enterré : c'est ce que nous voulions par-dessus tout.

Nous avons béni trois mariages mixtes, d'autres se préparaient à notre départ ; nous avons obtenu quelques restitutions sérieuses ; mais pas un protestant ne s'est converti.

(La suite au prochain numéro.)

MAISON DE NOTRE-DAME DE TALENCE.

Le dernier rapport du R. P. Merlin s'arrêtant au mois de mai 1862, je devrais commencer le mien à cette même époque. Mais il me semble qu'il est nécessaire de jeter un coup d'œil rétrospectif et rapide sur le pèlerinage, avant de dire les travaux accomplis par notre Communauté pendant l'année qui vient de s'écouler. Par là nous ferons mieux connaître les occupations de quelques-uns des nôtres, et nous entrerons dans la pensée exprimée par le rédacteur de nos Annales, à la fin du Rapport de l'année dernière.

Lorsque, le 1er juillet 1853, le R. P. Merlin a pris possession de la cure de Talence, bien des questions irritantes se pressaient l'une l'autre. *Les démêlés s'aggravent*, écrivait quelques jours auparavant le R. P. Dassy, alors Supérieur de la Communauté, *les démêlés s'aggravent. Espérons et prions pour que tout s'arrange à l'amiable.* Les détails de ces démêlés se trouvent consignés dans le *Codex historicus* de notre maison ; la prudence ne nous permet pas de les rapporter. Mais bientôt le R. P. Merlin sut gagner par son esprit de conciliation le cœur des intéressés. On oubliait l'ancien Curé, homme d'un rare mérite et d'un dévouement

héroïque; on pardonnait l'éloignement du R. P. Dassy, qui avait su s'attirer l'affection de tous pendant son rapide passage ; un procès pendant et de nature à nuire à la Religion était évité ; les anciens partis s'unissaient dans un même sentiment de vénération et d'amour.

D'autre part, le pèlerinage croissait toujours et revêtait le caractère de calme et de douce piété qui lui est propre. On voyait le sanctuaire s'embellir chaque jour ; l'on était constamment surpris des changements multipliés qui s'opéraient sans ostentation et sans bruit, sous la direction d'un homme dont le zèle égalait la modestie.

Voici, du reste, un titre authentique des œuvres du R. P. Merlin. Le Conseil de Fabrique, appelé à faire l'inventaire des biens de l'Eglise après la mort du gardien du Sanctuaire, constate que, *grâce aux soins et à l'économie du R. P.* Merlin, *qui avait toujours en vue le bien de la Religion et qui possédait un goût admirable pour l'embellissement d'une Eglise qu'il aimait tant, le mobilier s'est accru considérablement, notamment par le Chemin de Croix* (œuvre de cinq à six mille francs), *l'autel de Saint-Joseph, le maître-autel, des vases sacrés, des candélabres, des lustres, des ornements, l'orgue, etc., sans compter les dettes considérables qu'il a payées, et qui avaient été contractées pour la construction de l'Eglise.* (Délibération du 22 mars 1863.) Nous devons ajouter que le R. P. Merlin a fait paver en beau marbre tout le chœur de l'Eglise ; et que la tribune élégante dont on fait les sculptures en ce moment est le fruit de sa pensée et de son économie.

La paroisse ne pouvait pas ne pas ressentir les effets d'un si beau zèle. Les mères de famille ont été amenées à la pratique religieuse par la fondation d'une œuvre de secours mutuels; une association de Dames de Charité, créée pour le soutien de la première œuvre, en fortifie l'esprit chrétien, tandis qu'elle en alimente la vie matérielle ; des

Retraites et des Missions, des Congrégations, des instructions multipliées, des visites, et toutes les inventions de la charité la plus ingénieuse, ont établi dans cette paroisse la fréquentation des Sacrements, sinon d'une manière générale, du moins dans des proportions fort consolantes. Il reste encore beaucoup de bien à faire, mais l'accès auprès des plus mauvais a été rendu facile par le travail accompli jusqu'à ce jour.

La Communauté ne ressentait pas moins heureusement l'influence salutaire d'une direction sage et attentive à tout. Nul ne dira tout ce qu'ont souffert quelques-uns des Pères, lors de la prise de possession de la Maison de Talence. Le premier soin du bon Père Merlin a été de partager en trois les appartements du Supérieur ; dès lors, les Missionnaires, logés du moins *sainement*, ont pu attendre avec patience les autres améliorations qui devaient suivre. Depuis ce jour, en effet, le Révérend Père Supérieur méditait sur les moyens d'avoir bientôt une Maison vraiment religieuse. Son espoir n'a pas été déçu, et, avant de mourir, il a laissé à la Congrégation l'une de ses plus agréables résidences.

Tandis que le R. P. Merlin, aidé de plusieurs Pères qui lui ont été successivement adjoints en qualité de Vicaires, accomplissait tous ces travaux, les Missionnaires ne cessaient d'évangéliser un Diocèse que le zèle d'un illustre Cardinal transforme chaque jour.

Pendant l'année qui vient de s'écouler, les travaux des Missions ont été considérables, et Dieu s'est plu à les bénir. Commencées au mois d'octobre, interrompues pendant un mois seulement au milieu de l'hiver, les Missions se sont continuées jusqu'à la Pentecôte. Des œuvres délicates et difficiles ont été accomplies. Nous citerons en particulier la Mission de Mérignac, paroisse de plus de trois mille habitants, située à la porte de Bordeaux, et celle de

Gauriac, paroisse de l'arrondissement de Blaye, connue dans tout le Diocèse comme l'une des plus difficiles et des plus éloignées de la Religion. Tous les Missionnaires ont bravement fait leur devoir. Un instant nous avons eu besoin de secours, et la Maison de Limoges nous a envoyé le P. de La couture et le P. Charraux.

Outre les travaux des Missions, la Communauté devait accomplir bien d'autres œuvres. Le Carême de Talence et celui de Saint-Martial, paroisse de Bordeaux, ont été prêchés par nos Pères. La première station a été prêchée avec zèle et distinction; après la seconde, M. le Curé de Saint-Martial remerciait son prédicateur dans des termes trop flatteurs pour être reproduits ici.

Déjà, pendant l'été de 1862, plusieurs retraites de religieuses, de pensionnats et de première communion avaient été données avec beaucoup de fruit. Pendant l'hiver, il a fallu interrompre plusieurs fois la série des Missions, pour se livrer à ce genre de ministère. Enfin, pendant le mois de juin qui vient de s'écouler, nous avons prêché une Retraite au collége de Libourne et plusieurs autres. Je ne crois pas devoir parler des sermons isolés prêchés dans des circonstances plus ou moins solennelles ; ils ont été nombreux, mais ils ne constituent pas une œuvre proprement dite.

Pendant que s'accomplissaient tous ces travaux de zèle, la santé du Révérend Père Supérieur nous donnait de sérieuses inquiétudes. Nos appréhensions n'étaient que trop légitimes. Le 23 février, l'excellent P. Merlin nous quittait pour aller au Ciel. Après ce triste événement qui laissait vacantes deux places importantes, nos premiers Supérieurs jugèrent utile de séparer les attributions du Supérieur local de celles du Curé. Au R. P. Delpeuch fut confiée la première charge, le 8 mars de cette année; quelques jours après, le R. P. Jeanmaire arrivait de Li-

moges, et était installé Curé de Notre-Dame de Talence.

Succéder à un homme couronné d'une double et éclatante auréole de bonté et de sainteté n'est pas chose facile. Le R. P. Jeanmaire s'st mis à l'œuvre avec zèle. La population de Talence, instruite que le nouveau Curé avait été désigné à nos premiers Supérieurs par le R. P. Merlin lui-même, l'a reçu avec empressement. Une retraite prêchée d'abord à la paroisse, les visites et les œuvres de charité embrassées avec dévouement, et la sollicitude constante pour tous les intérêts de ses paroissiens, ont eu bientôt ouvert les cœurs au R. P. Jeanmaire. Aujourd'hui son œuvre importante prospère et console.

De son côté, le R. P. Bœuf, chargé de la direction des religieuses du Refuge de Nazareth et d'un grand nombre de prisonnières libérées voulant se soustraire aux dangers qui les attendaient au sein de la société à laquelle elles pouvaient prétendre, le R. P. Bœuf fait fleurir par sa prudente bonté une œuvre qui, en d'autres mains, avait périclité plusieurs fois.

Tels sont les progrès du pèlerinage et de la paroisse de Notre-Dame de Talence ; tels sont les travaux de nos Missionnaires de Bordeaux. Mais, pendant que, poursuivant avec ardeur l'œuvre des âmes, nos corps étaient souvent écrasés sous le poids d'une fatigue peu commune, nos cœurs étaient déchirés par de bien cruelles douleurs. Nous avons dit que le 23 février le R. P. Merlin nous quittait pour le Ciel. Il était emporté subitement par une rupture d'anévrisme, prévue depuis longtemps, attendue avec courage et sainteté, mais terrible pour nous tous. Quelque temps après le R. P. Guinet, Provincial du Midi, était envoyé à Bordeaux par ordre des médecins. Notre Très-Révérend et bien-aimé Père Général lui administrait bientôt les derniers sacrements. Pensant alors que notre cher malade aurait plus de consolation chez nous, il le fit

transporter dans notre Maison de Talence. La présence du R. P. Guinet parmi nous a été comme une agonie d'un mois. La plaie ouverte par la mort du R. P. Merlin était encore saignante, la mort du R. P. Guinet devait rouvrir cette même plaie, et la faire saigner encore. En deux mois et demi, le triste et cher caveau, dépositaire des dépouilles mortelles de ceux que nous aimions, a donné asile à deux des nôtres ; deux fois, en deux mois et demi, nous avons formé le triste cortége de ceux qui, plus heureux que nous, nous précédaient dans la gloire. Dieu a voulu nous éprouver par cette longue série de douleurs sans cesse renouvelées ; mais nous savons que l'âme se perfectionne et se polit dans l'épreuve. Que le nom du Seigneur soit donc à jamais béni !...

Delpeuch, o. m. i.
Supérieur.

MAISON D'AUTUN.

Autun, 7 juin 1863.

Mon Très-Révérend Père,

Nos petits travaux viennent de se terminer ; je m'empresse, selon vos désirs, de vous en adresser le compte rendu, lequel embrasse les œuvres accomplies depuis le mois de septembre 1862 jusqu'à la fin du mois de mars 1863.

1. Le 10 septembre, le P. Sacré, vu l'ordre que vous lui en aviez donné vous-même, se rendait à Marseille dans notre Maison du Calvaire, pour la Retraite dite de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Sa parole goûtée a donné de bons résultats. A son retour, le même Père s'arrêtait à Châlons pour la Retraite des Religieuses de l'Asile de Marie, qui déjà l'avaient demandé l'année précédente.

2. Dans le courant du mois d'octobre, le P. Zabel a donné la Retraite au Sacré-Cœur; le bonheur soutenu qu'ont eu à l'entendre nos chers Frères Scolastiques dit suffisamment l'éloge du cher prédicateur.

3. Vers la même époque, je donnai les mêmes exercices dans la Maison-Mère des Sœurs de l'Enfant Jésus à Chauffailles, elle fut présidée par le vénérable M. Bouanges, Vicaire Général d'Autun, cet ami si bienveillant et si dévoué à notre Congrégation; plusieurs vêtures et de nombreuses professions clôturèrent la Retraite.

4. Le jour de la Toussaint le P. Fayette couronnait un retour de Mission à Varennes-l'Arconce, paroisse de cinq cents âmes, par une nombreuse communion, et la plantation de la Croix, cérémonie qui avait attiré un immense concours.

5. De son côté, et dans la même semaine, le P. Desbrousse a prêché le retour de Mission à La Chapelle-aux-Mans, population de quatre cents âmes. M. le Curé et son Missionnaire étaient on ne peut plus satisfaits du résultat obtenu.

6. Alors aussi le P. Sacré était retourné sur la brèche, il revoyait avec succès la paroisse de Cuze, population de quatre cents âmes, qu'il avait évangélisée l'année précédente.

7. Du 4 au 12 novembre le P. Piqt préparait la population d'Etang à la visite pastorale; un très-grand nombre de personnes ont accompagné à la Table Sainte les cent cinquante enfants qui recevaient aussi la Confirmation.

8. En terminant cette œuvre, le même Père venait à Châlons à l'Asile de Marie évangéliser un jeune auditoire formé par le nombreux pensionnat et l'orphelinat réunis.

Mais voici la saison d'hiver qui nous réclame tous pour les Missions.

9. Dès le 6 décembre, le P. Fayette et moi, nous nous

mettions en route pour la paroisse de Poisson; cette population d'un peu plus de mille âmes est disséminée sur une immense superficie, c'était un premier obstacle qui fut augmenté encore par la sévérité de la saison, car, pendant trois semaines, nous avons été inondés de neige et de pluie, aussi l'auditoire ne se formait-il que lentement et à grand'peine. Cependant, dès le dimanche suivant, la population s'ébranle comme tout à coup, et suit jusqu'à la fin nos exercices et nos cérémonies qui ont été magnifiques par le luminaire, le chant et le recueillement du concours. Deux communions générales, l'une de trois cent soixante-dix femmes et l'autre de trois cent quarante-six hommes, terminaient cette première station.

10. De leur côté et vers la mi-janvier, les RR. PP. de Lacouture et Couanon donnaient la Mission à Sevrez, population de mille âmes. Voici, mon Très-Révérend Père, ce que m'écrivait M. le Curé, après le départ de ses Missionnaires :

Je viens au plus tôt témoigner ma reconnaissance pour les deux excellents Missionnaires que vous m'avez envoyés, ils ont fait merveille; vu l'indifférence qui enchaînait ma paroisse, j'espérais à peine voir cent hommes à la Table Sainte, et ils ont été trois cents. Ce succès inattendu est dû à leur zèle infatigable. Monseigneur, que le hasard a conduit à Sevrez le deuxième dimanche de la Mission, a assisté à nos vêpres, et a été très-heureux de l'élan qui déjà se manifestait.

11. Le 11 janvier, les RR. PP. Piot et Desbrousses évangélisaient Flagy, près Cluny. Cette paroisse de cinq cents âmes avait une très-mauvaise réputation, et, pour comble de malheur, commençait à être envahie par le protestantisme ; la parole de Dieu a remué ces âmes, et M. le Curé m'écrivait :

Je suis on ne peut plus satisfait du succès de la Mission,

presque tous les hommes se sont approchés, et les funestes impressions qu'avaient laissées les protestants par leurs déclamations sont entièrement effacées.

12. En quittant Sevrez, les RR. PP. de Lacouture et Couanon ont ouvert la Mission à Sassangy, paroisse de cinq cents âmes, et dans un des quartiers les plus mal famés du Diocèse ; le labeur a été rude pour les ouvriers, mais leur zèle constant et soutenu a remporté un magnifique résultat.

13. Le 8 février, les RR. PP. Piot et Desbrousses se rendaient à Percy-les-Forges, bourg de deux mille âmes. Trois semaines ne suffisent pas pour ébranler cette population apathique, huit jours de plus sont donnés, et enfin les efforts des Missionnaires sont couronnés par une très-nombreuse communion générale présidée par Monseigneur en tournée pastorale. Sa Grandeur témoigna hautement de son bonheur.

14. Le R. P. Fayette et moi nous ouvrions la Mission à Baugy immédiatement après celle de Poisson. Cette population de six cents âmes environ nous a inondés de joie. A la cérémonie de l'amende honorable au Saint Sacrement assistaient, en écharpe, le maire et son adjoint, entourés du Conseil municipal, et des membres de la fabrique, ayant un cierge à la main. Le jour de la communion générale, à laquelle ne manquaient que deux hommes, ces messieurs s'avançaient les premiers. Dans l'après-midi de ce beau jour, ils ont organisé eux-mêmes une quête, et, quelques heures après, ils étaient dépositaires de huit cents francs destinés à une Croix qui sera plantée au retour de Mission.

15. Neuvy, que nous avons évangélisé après, nous étant adjoint le R. P. Boeffard, a une population de treize cents habitants disséminés dans les bois. Cette population igno-

rante comptait de bien nombreux retardataires, mais la grâce les a appelés, et deux communions générales de plus de quatre cents personnes chacune terminaient les exercices le deuxième dimanche de Carême.

16. Alors les RR. PP. Piot, de Lacouture, Couanon se rendaient à Paray-le-Monial, nom qui rappelle le Sacré Cœur de Jésus, et la Sainte Religieuse de la Visitation, Marguerite Alacoque. Cette petite ville de trois mille âmes avait reçu inutilement des prédicateurs à chaque Carême, elle cède enfin à la voix de Dieu. Monseigneur, revenant de Paris, s'est arrêté à Paray ; le jour des Rameaux, Sa Grandeur donnait la communion à une nombreuse réunion de femmes, et le jour de Pâques douze cents hommes se rangeaient à leur tour à la Table Sainte. D'ailleurs, mon Très-Révérend Père, voici ce que m'écrivait M. d'Alais, Curé de Paray :

J'ai attendu jusqu'à la fin des Pâques pour vous remercier des apôtres que vous m'avez envoyés, parce que j'ai pensé qu'ils apprendraient avec plaisir que l'œuvre à laquelle ils ont travaillé avec tant de zèle se maintenait après leur départ; un véritable changement s'est opéré dans la paroisse; que Dieu veuille le protéger.

17. Le dimanche des Rameaux, le R. P. Desbrousses terminait avec le plus grand succès le retour de Mission à Pontoux, population évangélisée par nos Pères l'année précédente.

18. Après la Mission de Neuvy, nous nous rendions, le P. Fayette et moi, à Verzé dans le Mâconnais ; depuis longues années, cette paroisse de mille âmes voyait à peine quatre-vingts hommes et cent cinquante femmes accomplissant le devoir pascal, nous le savions, et dès lors les préoccupations ne nous manquaient pas. Mais, grâce à Dieu, le résultat a été magnifique, puisque quatre

cents femmes et plus de trois cents hommes formaient deux belles communions générales. Nous finissions le jour de Pâques. Un mois après, M. le Curé de Verzé m'écrivait :

Le bien fait dans ma paroisse est grand, les offices sont fréquentés, le travail du dimanche cesse, et la salle de bal, jusque-là trop petite, reste vacante, malgré les invitations pressantes de la clarinette. Une terrible circonstance va contribuer à maintenir le bien opéré. Le mardi, lendemain de votre départ, un vieillard de soixante-trois ans, qui a fait la sourde oreille à la grâce, a été frappé d'apoplexie foudroyante au milieu de la place quand il allait à la fontaine. Alors la foule attroupée redisait la parole du Missionnaire : *la miséricorde de Dieu passe, après viendra la justice.*

Après la Mission si laborieuse de Paray, nos chers Pères avaient besoin de repos, ils rentraient à Autun, que le bon Père de Lacouture quittait trois jours après, tandis que nous eussions été si heureux de le retenir.

19. Le P. Fayette et moi, un peu plus forts, nous avons continué nos courses. Le lundi de Pâques, après huit heures de voiture, nous ouvrions le retour de Mission à Saint-Julien-de-Civry, population de quinze cents âmes, évangélisée l'année précédente par les RR. PP. Fayette et Bonnefoi (de Bonnieux). Le travail de ces sept jours a été énorme, puisque mille personnes ont accompli le devoir pascal dans ce laps de temps, la grâce nous a amené même ceux qui avaient résisté à la Mission. Le dimanche de Quasimodo, jour de la clôture, vers les trois heures de l'après-midi, se déroulait une procession que formaient plus de quatre mille personnes. Trois compagnies de vingt-deux hommes chacune avaient été organisées, la première était formée par les jeunes gens ; la deuxième, par les hommes de trente à quarante-cinq ans ; la troisième, par les vieillards. Chaque compagnie avait son étendard et son

capitaine, sous le haut commandement du R. P. FAYETTE, généralissime de cette armée d'élite. Je ne puis m'empêcher de dire que l'un de ces trois capitaines avait éprouvé un noble et bien respectable malheur. Faisant le siége de Rome pour la rendre à l'auguste exilé de Gaëte, il eut le bras droit emporté par un boulet. Le Saint Pontife lui a remis la croix de l'ordre de Saint-Grégoire ; et le jour de notre fête, il la portait avec une bien légitime fierté. Chaque individu avait sur la poitrine une petite croix soutenue par un ruban de la couleur de son drapeau, et ces trois compagnies portèrent tour à tour la Croix reposant sur un char de triomphe, véritable objet d'art, œuvre du bon P. FAYETTE.

Mais la procession est de retour, le signe du salut s'élève sur son piédestal, aux cris mille fois répétés de *Vive la Croix*, une dernière instruction de circonstance est donnée, mais non sans émotion, à cette foule si recueillie ; nous avons prévu que l'Eglise ne pourrait recevoir la multitude, aussi a-t-on dressé un reposoir ; le clergé nombreux va chercher le Saint Sacrement, et Notre-Seigneur, du pied de la Croix, bénit cet immense peuple prosterné.

Ainsi se termine cette journée si pleine d'enivrants souvenirs.

20. Huit jours après, le dimanche du bon Pasteur, le même fait se reproduisait, presque avec les mêmes circonstances, dans la paroisse de Mussy-sous-Dun, population de seize cents âmes, que le P. FAYETTE et moi avions évangélisée l'an passé.

Dès le lendemain nous rentrions à Autun, où le Révérend Père Provincial venait, de son côté, pour sa visite annuelle. Ses paroles et ses encouragements nous rendaient tous heureux, et nous faisaient bien vite oublier nos petites fatigues.

21. Sur la demande pressante de M. le Curé de Sevrez,

le bon Père COUANON revoyait cette paroisse le 27 avril, pour la Retraite de la première communion.

22, 23, 24. Pour le même objet, le même Père était à Digoin vers la fin du mois de mai, tandis que le P. DESBROUSSES donnait au nombreux pensionnat de Saint-Yan une Retraite qui se terminait le jour de la Trinité. Le lendemain, 1er juin, le même Père ouvrait à Saint-Germain de Rives une Retraite de première communion, et la terminait le jeudi de la Fête-Dieu.

25. Le 18 mai, j'ai ouvert la Retraite au pensionnat des Frères des Ecoles chrétiennes de Lyon ; le jour de la Pentecôte, trente-huit de ces enfants s'asseyaient, pour la première fois, à la Table Sainte, où les suivaient leurs parents et leurs quatre cents condisciples.

26. Enfin, dans les premiers jours de juin, le cher P. BOEFFARD a prêché une Retraite de première communion à Cordès, paroisse voisine d'Autun ; bon nombre de personnes en retard pour l'accomplissement du devoir pascal ont saisi cette occasion pour se rapprocher de Dieu.

Voilà, mon Très-Révérend Père, l'exposé bien simple des petits travaux que vos enfants d'Autun viennent de réaliser dans ces neuf derniers mois ; pour l'année prochaine, les demandes m'arrivent si multipliées de tous côtés, et même des Diocèses voisins, que je ne puis les accepter. Que ne sommes-nous plus nombreux !

27. Je termine, mon Très-Révérend Père, en vous disant un mot sur le Mois de Marie dans notre Eglise de Saint-Jean-le-Grand :

Un magnifique reposoir gothique occupait l'abside de l'Eglise, la Vierge reposait sur des nuages. La prédication qu'ont bien voulu accepter, pour le dimanche, nos bien chers Pères du Scolasticat, et la bénédiction de chaque soir attiraient une assez nombreuse assistance. Mais la clôture s'est faite dans des circonstances pleines d'émotions.

C'est le soir, la foule est immense, le luminaire splendide, les chants nombreux et magnifiques ; suit un sermon de circonstance. Quarante petites filles, vêtues de blanc, offrent à Marie des fleurs et des couronnes, puis le R. P. Zabel, rendu aux Missions après deux ans de dévouement dans la paroisse, remet la charge pastorale au R. P. Brun, qui, au pied de l'autel et un cierge à la main, consacre à la Sainte Vierge le ministère qu'il doit exercer dans cette population. Les larmes de la foule disent ses regrets, par rapport au pasteur qu'elle perd, tandis que son pieux recueillement donne les plus douces espérances au nouveau Curé.

Veuillez, mon Très-Révérend Père, bénir vos enfants,

Et recevoir l'hommage de ma filiale et bien respectueuse affection,

P. Martignat, o. m. i.
Supérieur.

MAISON DE NOTRE-DAME DE BON-SECOURS.

Notre-Dame de Bon-Secours, 1er mai 1863.

Très-Révérend et bien-aimé Père,

L'année que nous venons de terminer nous a fourni bien souvent l'occasion d'exercer notre zèle, soit dans notre Pèlerinage, soit dans les travaux des Missions ; aussi nous sommes heureux de vous dire que Dieu a bien voulu bénir partout notre ministère, et que le règne de la grâce continue à s'étendre autour de nous. Je résume ici les circonstances les plus importantes :

I. Notre-Dame de Bon-Secours a pris depuis quelque temps une physionomie si animée, qu'elle marchera bientôt de pair avec le grand pèlerinage de la Louvesc qui se

trouve dans le même Diocèse que nous. Les concours, en effet, des fidèles y sont devenus presque journaliers, tandis qu'autrefois ils étaient limités à de certaines époques de l'année ; et aujourd'hui encore, malgré l'émigration qui dépeuple ce pays-ci depuis la maladie de la vigne, nous voyons augmenter le nombre de nos pèlerins, puisqu'il ne se passe pas de semaine que nous ne comptions jusqu'à cinq ou six cents personnes à la Table Sainte. Les fêtes, surtout de la Sainte Vierge, nous ont amené des masses énormes de fidèles qui venaient, soit du Vivarais, soit du Languedoc. Aussi aux jours de l'Assomption, de la Nativité et du Saint-Rosaire, nous étions comme au milieu d'une grande ville, pleine d'enthousiasme envers la Mère de Dieu ; ces innombrables fidèles n'avaient qu'une seule pensée dans leur âme, et qu'un seul sentiment dans leur cœur, celui de bénir et de chanter les louanges de l'auguste Vierge ; tous aussi se disposaient à sanctifier leur pèlerinage en s'approchant des Sacrements, de manière que rien ne manquait pour le triomphe complet de notre commune Mère. Cette ardeur extraordinaire pour la Sainte Eucharistie est un des caractères distinctifs de notre pieuse dévotion ; on vient dans ce sanctuaire non pas pour adresser simplement quelques prières à la Sainte Vierge, mais pour y recueillir toutes les grâces de la Religion ; et lorsque l'affluence est si grande que l'on perd espoir de pouvoir se confesser ici, on se répand dans les paroisses voisines pour s'adresser aux ecclésiastiques, et l'on revient ensuite communier à Notre-Dame. Vous ne serez donc pas étonné lorsque je vous dirai qu'à de certaines fêtes, nous avons vu jusqu'à cinq ou six mille personnes assises à la Sainte Table, ce qui donne alors un éclat tout céleste à notre pieux sanctuaire.

Un zèle si admirable de la part des fidèles était bien fait pour exciter le dévouement des Missionnaires, aussi je

dois le dire à la louange de tous nos Pères, ils n'ont cessé, dans toutes les occasions, de se montrer les fervents Oblats de Marie, et lorsque le jour n'a pas suffi pour seconder la piété du pèlerin, ils y ont consacré encore les nuits tout entières. C'était donc comme une sainte rivalité d'amour et de zèle pour glorifier et exalter l'auguste Mère ; aussi, que de bénédictions et de grâces sont sorties ces jours-là du cœur de la Sainte Vierge ! que de pécheurs touchés et convertis ! que d'âmes pieuses éclairées de nouvelles lumières ! Nous serions longs si nous voulions raconter tous les prodiges dont nous avons été les confidents et les témoins au Saint Tribunal ; nous sentions tous que nous étions sous l'influence de Celle qui est justement appelée le Refuge des pécheurs, car nous trouvions des dispositions admirables jusque dans cette foule d'hommes et de jeunes gens que nous admettions aux Sacrements. Les Prêtres étrangers qui s'étaient adjoints à nous dans cette circonstance pour nous aider à tirer le filet, étaient dans le ravissement des apôtres, à la vue de la pêche miraculeuse, et s'écriaient qu'il fallait venir dans un pèlerinage de la Sainte Vierge pour trouver les consolations du ministère.

Les faveurs de la Sainte Vierge ne se sont pas bornées cette année-ci aux grâces purement spirituelles, plusieurs personnes, après avoir invoqué avec confiance l'auguste Vierge Auxiliatrice, ont obtenu des grâces temporelles infiniment précieuses. Je me borne à un fait particulier, qui a fait un certain bruit dans une ville voisine, et qui a rapport à notre pieux pèlerinage. Une respectable demoiselle, appelée Anne Fargier, était retenue depuis six mois dans son lit, atteinte d'une espèce de paralysie universelle, lorsqu'un jour elle eut l'idée de faire un vœu à Notre-Dame de Bon-Secours, et se sentit tout à coup guérie complétement. Elle s'empressa aussitôt d'entreprendre le voyage

de Notre-Dame pour remercier sa céleste libératrice, et nous l'accueillîmes avec une joie des plus vives, en mêlant nos actions de grâces aux siennes. En même temps, elle nous remit une filoche de deux mètres carrés qu'elle avait pu broder de ses propres mains, et qui devait être comme l'authentique et le mémorial de sa guérison miraculeuse.

II. Après les travaux et les consolations du Pèlerinage pendant l'été, nous avons vu s'ouvrir tout de suite devant nous la vaste carrière des Missions qui nous ont procuré et des fatigues et des joies encore plus abondantes. Nous avons évangélisé cet hiver dix-sept paroisses, dont quelques-unes étaient très-considérables. Voici un mot sur chacune de ces diverses stations.

1. *Plan-de-Cuques.* — Vers le commencement du mois de novembre, le R. P. Provincial nous demanda le R. P. Hermite pour la Mission de Plan-de-Cuques, où il se rendit immédiatement avec le R. P. Mauran. Ce pays, situé presque aux portes de Marseille, se ressentait du voisinage de cette grande ville, et présentait des obstacles redoutables au triomphe de la grâce, aussi les Missionnaires ont-ils été obligés de lutter un mois entier contre le *fort armé*, et à la fin de leurs exercices ils ont eu la consolation de voir la masse de la paroisse s'approcher des Sacrements. Un petit nombre d'hommes, plus grossiers d'ailleurs qu'irréligieux, ont été les seuls infidèles dans cette circonstance, et ne sont là que comme des ombres qui n'ont servi qu'à mieux faire ressortir la beauté du tableau.

2. *Coux.* — Cette paroisse compte onze cents habitants, elle n'est distante de Privas que de vingt-cinq minutes. De nombreuses manufactures s'élèvent dans son sein, et ses alentours sont inondés des flots de l'hérésie ; cet ensemble, qui se rencontre rarement dans l'Ardèche, nous annonçait que notre ministère ne serait pas sans épines,

ni sans embarras, mais nous ne nous sommes pas découragés et, après nous être recommandés à la Vierge de Bon-Secours, nous nous sommes avancés, le P. AVIGNON et moi, vers cette importante population, qui n'a pas tardé de se montrer docile à la voix de la grâce. Les maîtres des usines n'ont pas refusé eux-mêmes de sacrifier leurs propres intérêts, pour laisser à leurs ouvriers le temps d'assister aux exercices. Les protestants de la localité sont venus souvent se mêler dans les rangs des catholiques, et les familles de la ville venaient elles-mêmes nous édifier au milieu de nos fêtes et de nos cérémonies, de manière que toutes nos craintes se sont non-seulement dissipées, mais se sont changées en joies et en consolations, c'est-à-dire que le succès de notre œuvre a été béni complétement. C'est dans cette paroisse que se trouve la célèbre Stigmatisée du Vivarais, dont le concours nous a été utile dans de certaines circonstances pour triompher des pécheurs les plus endurcis.

3. *Saint-Etienne de Boulogne.*— Pendant trois semaines, les PP. HERMITE et BESSAC ont déployé un zèle tout évangélique au milieu de cette population, qui, quoique bonne dans le fond, était bien en souffrance depuis quelque temps à cause d'une nouvelle Eglise que l'on vient de construire dans la paroisse. Les fidèles privés des exercices religieux étaient devenus comme un troupeau dispersé, et il fallait tout le zèle du bon Pasteur pour remettre toutes les ouailles dans la voie de la bergerie ; or, c'est le beau ministère qu'ont rempli nos chers Missionnaires dans cette circonstance, toute la population est revenue à ses anciennes habitudes, et M. le Curé, qui goûte aujourd'hui tous les fruits de cette nouvelle régénération, vient de m'écrire une lettre charmante dans laquelle il me témoigne de la plus vive reconnaissance pour tout le bien que la Mission a produit.

4. *Chassies.* — Après la Mission de Saint-Etienne, le P. Bessac et moi nous nous sommes transportés à Chassies, dans les environs de Largentière. Cette paroisse, une des plus importantes de la contrée, se distingue par ses sentiments religieux et se trouve peuplée de toutes les pieuses institutions que l'on rencontre dans les villes, telles que Congrégations, Conférences de Saint-Vincent de Paul et autres; nous n'avons pas eu besoin de courir bien loin pour ramener les brebis égarées, car tout le troupeau était sous la houlette du pasteur. Les difficultés, cependant, n'ont pas été moindres qu'ailleurs, car nous avions à faire progresser les âmes justes dans les voies de la grâce, ce qui demande souvent plus d'efforts que pour faire rentrer les pécheurs dans le bercail. La Providence ne nous a pas refusé ces sortes de consolations; les différentes corporations se sont augmentées, des restitutions et des réconciliations assez éclatantes ont eu lieu, et les consciences un peu embarrassées ont trouvé dans les exercices de la Mission tous les remèdes dont elles avaient besoin.

5. *Portes.* — Cette localité est située dans le Diocèse de Nîmes. Elle nous offrait un vaste champ à défricher, puisque, en outre des habitants, nous devions trouver plus de deux mille ouvriers occupés dans les mines; c'était le combat le plus pénible de la campagne, aussi redoutions-nous d'affronter une si haute citadelle, et si nous n'avions espéré qu'en nous, nous aurions reculé; mais nous savions que c'était l'œuvre de Dieu qui nous était proposée, et dès lors nous étions assurés de la protection du Ciel, qui, en effet, ne nous a pas fait défaut. Pendant un mois, le P. Bessac et moi nous avons fait appel à cette masse d'ouvriers; ils nous ont écoutés, et la foi qui n'a pas tardé de se réveiller parmi eux, nous les a amenés en foule au Saint Tribunal, et quinze cents nouveaux convertis ont été le fruit de cette longue et pénible Mission. Des premières

communions d'adultes, des mariages revalidés et plusieurs restitutions et réconciliations importantes ont couronné cette œuvre.

6, 7. *Saint-Bresson et Coucoules.*—Ces deux pays appartiennent encore au Diocèse de Nîmes et ont été confiés aux PP. Hermite et Avignon ; l'un et l'autre sont animés d'un esprit tout apostolique ; aussi, malgré les grandes difficultés qu'ils avaient à vaincre, ont-ils vu leurs efforts couronnés d'un succès complet. A Saint-Bresson l'enthousiasme était arrivé à un si haut degré, que les habitants les plus éloignés de l'Eglise arrivaient à pas de course aux exercices dans la crainte de trouver l'Eglise comble ; les jeunes filles elles-mêmes qui travaillaient à plus d'une heure de la paroisse dans les filatures, oubliaient la faiblesse de leur sexe et faisaient ainsi un trajet immense en courant, pour ne pas manquer un seul exercice ; à leur retour, elles faisaient retentir la campagne du chant des cantiques, de manière que toute cette bonne population était, pour ainsi dire, en mouvement pour suivre le cours des prédications. A Coucoules, les fidèles se sont montrés si avides d'entendre la parole de Dieu, qu'ils envahissaient l'Eglise plusieurs heures avant l'exercice. Avec de semblables dispositions l'œuvre de Dieu devait naturellement prospérer, et nos Missionnaires ont su en profiter pour gagner les âmes à Dieu et pour établir partout différentes œuvres de persévérance dans la paroisse.

Toutes ces merveilles de la grâce ont retenti dans les paroisses voisines et plusieurs Curés nous ont déjà arrêtés pour aller évangéliser leurs ouailles l'année prochaine.

8. *Beaumont.* — Après quelques excursions dans le Gard nous sommes rentrés dans le Vivarais, et j'ai dirigé à l'instant le P. Bonifay et le P. Bessac vers la paroisse de Beaumont, qui compte dix-sept cents âmes. Les populations dans ces contrées sont plus calmes et plus reli-

gieuses et nous savions par avance que l'on ne repousse jamais la grâce du Ciel. C'est ce qu'ont éprouvé, d'une manière bien consolante, les deux Pères que je viens de nommer. Pour en donner une idée, je me borne à répéter les paroles du Curé de la paroisse, qui m'écrivait dernièrement pour me remercier de lui avoir procuré quelques-uns de mes confrères dans cette circonstance. « Les deux excellents Pères, s'écriait-il, qui viennent de prêcher notre Mission ont été, en chaire comme au confessionnal, tels que je les désirais. Ils ont su unir le zèle à la prudence, et tous mes paroissiens me bénissent du choix que j'ai fait de vos Missionnaires pour leur annoncer les vérités saintes. Mon cœur est donc satisfait, le bien a été immense, tout le monde est content, et moi j'ai le cœur encore tout ému de tout ce que j'ai pu admirer dans cette circonstance, aussi nous n'oublierons jamais les Oblats de Notre-Dame. »

9, 10. *Vesseaux et Labastide.* — Ces deux paroisses n'avaient d'abord demandé que de simples retraites pascales, mais l'enthousiasme des fidèles a bientôt donné aux exercices toute la solennité et la durée des Missions ; l'affluence des pays voisins est venue encore augmenter l'éclat des exercices, de manière que les Missionnaires ont été obligés de se multiplier pour répondre aux besoins de ces immenses populations, aussi la Mission, dans cette circonstance, a-t-elle étendu ses bienfaits sur plusieurs paroisses à la fois. Les PP. Bretange et Avignon s'étaient chargés de ce travail et nous ont prouvé par là combien leurs forces avaient augmenté depuis qu'ils étaient sortis l'un et l'autre de leur grave maladie.

11, 12, 13, 14. *La Bastide de Vagnen, Pradou, Auriol, Ornin.* — Ces quatre paroisses sont moins importantes pour la population que les précédentes ; mais les fruits de grâce et de salut que la Mission a opérés dans leur sein

n'en sont pas moins admirables. Les PP. HERMITE, BONIFAY, BRETANGE et AVIGNON s'étaient partagé ces diverses stations, et ils sont tous revenus contents et satisfaits. Ils avaient, en effet, prêché à des cœurs simples comme le demande l'Evangile, et ils avaient vu tout leur monde marcher à leur suite dans les voies du salut.

15, 16. *Largentière et Ruon.* — Le P. TELMON, qui était retenu dans la Maison par une assez longue indisposition, a pu pourtant, vers la fin du Carême, se mettre en campagne comme les autres, et c'est dans la ville de Largentière qu'il est allé exercer son zèle. Tout était difficile et délicat dans cette station, puisque cette paroisse est peuplée d'une foule d'employés et de magistrats ; mais le bon Père n'a pas été au-dessous de sa tâche, et il a su si bien atteindre son but, que non-seulement les femmes, mais les hommes se sont présentés en masse pour faire leurs Pâques. Ruon est peu éloigné de Largentière, et compte environ onze cents âmes. Il y avait longtemps que cette paroisse n'avait pas été visitée par les Missionnaires, par conséquent, le travail ne devait pas être aussi facile qu'ailleurs, mais le terrain qui avait été bien préparé par un excellent Curé et les bonnes dispositions des habitants nous ont assurés un succès aussi complet que nous pouvions le désirer. Tous les retardataires sont revenus à leur devoir, et le P. BASSOUL et moi, qui étions chargés de ce dernier assaut, nous avons pu planter la Croix sur les ruines de l'ennemi, et nous en retourner dans notre pieuse solitude en remerciant le Seigneur d'avoir terminé notre campagne, cette année-ci, au milieu de toutes les joies et de toutes les consolations de notre saint ministère.

Veuillez bénir, mon Très-Révérend Père,

Votre très-humble et affectionné fils en Jésus-Christ,

MARTIN, O. M. I.

Supérieur.

FAITS DIVERS.

Le Très-Révérend Père Supérieur Général est parti de Paris le 4 mai dernier pour faire la visite de la Province d'Angleterre. Il rentrait à Paris le 11 juin, après avoir visité toutes les Maisons et les résidences que nous avons dans les trois Royaumes-Unis. Nous espérons pouvoir donner quelques détails sur cette heureuse excursion dans les *Notes de voyage*.

— Le même jour, 4 mai, le R. P. VINCENS partait avec le Supérieur Général pour se rendre au Canada en qualité de visiteur de cette Province. Après une pénible traversée, le P. VINCENS a pu commencer l'exercice de ses importantes fonctions. Les nouvelles reçues jusqu'à ce jour mentionnent le bien opéré par sa présence dans cette province lointaine.

— L'ordination générale, qui clôture ordinairement les travaux théologiques de nos Frères scolastiques, a eu lieu le dimanche 5 juillet, dans la chapelle de notre Maison du Sacré-Cœur, à Autun. En l'absence de Mgr l'Evêque d'Autun, toujours si bienveillant pour nous, Mgr Jancard, Evêque de Cérame, a eu la bonté de se rendre à l'invitation qui lui a été adressée. Sa Grandeur a passé huit jours dans la Maison du Scolasticat. Elle a fait deux ordinations, le 5 et le 12. Monseigneur a donné de nouvelles preuves de l'affection qu'il conserve pour une famille, dont le chef bien-aimé avait reçu tous les dévouements de son cœur. Le R. P. VANDERBERGHE a prêché la retraite.

Nous regrettons vivement que des détails complets ne nous aient point été transmis sur ces fêtes de l'ordination ; elles sont de véritables fêtes de famille.

Paris. — Typographie HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 8. — Décembre 1863.

MISSIONS DE CEYLAN.

Nous avons commencé la publication des Rapports qui nous ont été transmis sur les principales Missions prêchées par nos Pères dans le Vicariat Apostolique de Jaffna. L'espace nous manque pour continuer dans ce Numéro cette intéressante reproduction. Nous la reprendrons dans un des Numéros de l'année prochaine, et nous publierons en même temps le Rapport général qui nous a été promis sur les deux années 1862 et 1863. En attendant, nous accompagnerons Mgr SÉMÉRIA et l'intéressante caravane que Sa Grandeur a dirigée l'année dernière, à son retour de France à Jaffna. Le R. P. BOISSEAU a bien voulu nous envoyer le récit de la traversée et de l'arrivée de Monseigneur au chef-lieu de son Vicariat. Ces pages, pleines de poésie et d'intérêt, nous dispenseront de revenir un jour sur la description des lieux qui nous séparent de nos Frères

de Ceylan ; nous les aurons parcourus et visités avec notre aimable narrateur. Nous ajouterons quelques détails reçus dans une lettre plus récente.

VOYAGE DE 1862.

Le Caire, du couvent des Franciscains, le 18 septembre 1862.

Mon Révérend et bien cher Père [1].

C'est dans l'humble cellule que nous ont gracieusement offerte les RR. PP. Franciscains du Caire, que me revient à la pensée le souvenir des promesses que je vous fis en quittant la France. Comme la solitude est bonne conseillère, je n'ai garde de repousser le désir qu'elle m'inspire en même temps de les remplir, et je m'y rends même d'autant plus volontiers que mon cœur semble m'en faire un devoir, et les désirs de Monseigneur un ordre. Je me mets donc de suite à l'œuvre, et commence dès aujourd'hui le petit bouquet de fleurs et d'impressions que je me suis amusé à recueillir çà et là pour vous durant notre poétique traversée. Elles n'auront point à la vérité le brillant et l'éclat dont tout autre eût pu les revêtir, mais en revanche, la reconnaissance qui me les fait vous offrir leur donnera, je l'espère, un parfum qui réjouira votre cœur, et saura vous les faire agréer.

Comme vous le savez, mon Révérend Père, c'était le samedi, 6 septembre que Dieu daignait mettre enfin un terme à nos longues attentes ; à six heures du soir nous montions à bord de la belle frégate *le Canada*, qui devait nous transporter à Alexandrie. Plusieurs Religieuses de l'Espérance, qui durant douze jours nous avaient accordé une si fraternelle hospitalité, voulurent encore, avec bon nombre d'amis, nous accompagner à bord et nous donner les derniers témoignages de leur dévouement. Mais enfin l'heure de la séparation arriva... à sept heures, tous les adieux étaient terminés... Votre cœur comprendra que ce ne dut point être sans de pénibles déchirements ; de part et d'autre des larmes coulèrent; mais Dieu, dans le sein

[1] Le R. P. Rey.

duquel tous se donnèrent rendez-vous, se montra prodigue de grâces et de consolations, et plus d'un bel exemple de courage nous fut offert. Les adieux terminés, chacun dut aller s'installer dans les cabines assez spacieuses qu'avait eu l'attention de faire préparer exprès pour nous M. de Rostan, commandant du *Canada*. Pendant ce temps-là, Monseigneur, que j'eus l'honneur d'accompagner, alla rendre visite à cet excellent officier supérieur, chez qui se trouvèrent aussi M. d'Abry, Consul de France en Chine, et M. l'Amiral Jaurès, avec leurs dames. Je ne puis m'empêcher de vous dire dès maintenant que tous ces Messieurs, ainsi que tous les officiers de l'État-Major et les hommes de l'équipage, se sont montrés pour nous tous d'une délicatesse et d'une complaisance vraiment françaises.

Nous nous couchâmes à minuit, Monseigneur et moi. Ce fut le dimanche matin à cinq heures qu'on leva l'ancre ; cette opération terminée, nous sortîmes de la rade de Toulon à toute vapeur. Le roulis du navire me réveilla; aussitôt laissant Monseigneur, dont j'avais pour cette nuit partagé la cellule, je me hâtai de monter sur le pont pour revoir et saluer une dernière fois les rives de notre belle France. Vous dire, mon Révérend Père, les impressions que je ressentis à ce dernier moment me serait impossible ; d'une part, le souvenir des frères et des amis que je laissais sur la terre natale, et que mon cœur me faisait voir sur la rive nous donnant un dernier signe d'adieu ; de l'autre, la pensée de notre belle vocation, la vue de ces autres frères bien-aimés qui par delà les mers nous tendaient les bras, tout cela donnait à mon cœur d'indicibles émotions ; mais devant cette dernière pensée les autres durent devenir moins amères; offrant donc à Dieu ce dernier sacrifice, je le priai de l'agréer, puis, invoquant Marie, Étoile des mers, je récitai tout bas les strophes de l'*Ave maris Stella*, après quoi, le cœur moins souffrant, je redescendis pour rejoindre Monseigneur et voir comment allaient les sœurs de la Sainte-Famille. Aux cris lamentables qu'elles poussaient quand je passai devant leur cabine, je compris qu'il était temps d'arriver; toutes déjà ressentaient les premiers symptômes du mal de mer.

Aussitôt je cours réveiller Monseigneur, qui dormait encore paisiblement; en un moment il est sur pied, puis tous les deux franchissant la clôture, nous voilà transformés pour tout le jour en infirmiers. Ce fut une journée vraiment épouvantable pour elles, et dont vous pouvez lire les douloureuses péripéties dans le journal qu'elles ont envoyé d'Alexandrie à Bordeaux; mieux que moi, elles pourront vous dire les tortures qu'elles ont eu à subir, la pauvre Mère Xavier surtout, et les soins tout paternels que Sa Grandeur leur a prodigués. Ce mal par bonheur ne fait point mourir, mais j'ai assez aimé la réflexion d'un officier de marine, qui s'étonnait que dans la description des supplices de l'Enfer, le Dante n'eût rien dit du mal de mer; c'est peut-être, comme je lui en fis la remarque, qu'il ne l'avait jamais éprouvé. Pour nous, à l'exception du cher Frère DOWLING, nous avons résisté à toutes les secousses de la mer, qui à notre départ se trouvait assez agitée; nous n'avons pas manqué un repas, et jusqu'à Alexandrie nous n'avons cessé de faire le désespoir de plus d'un vieux marin, que le mal n'a pas épargné. Quant à moi, j'en ai été d'autant plus surpris, que les apparences et les sinistres présages du bon Père ALQUIÉ semblaient me promettre les plus rudes épreuves; j'aime à y voir l'effet des souhaits et des bonnes prières dont vous avez bien voulu tous nous escorter, et je vous en remercie bien sincèrement.

A notre départ, le roulis du vaisseau étant assez considérable, nous ne pûmes, le dimanche et le jeudi, fête de la Nativité, célébrer le Saint-Sacrifice; nous dûmes, à notre grand regret, nous contenter de nous unir d'intention à vous tous qui célébriez avec bonheur au pied des autels de Marie l'anniversaire de sa naissance. Ce ne fut que le mardi que nous eûmes pour la première fois la consolation de dire la sainte Messe. Oh! quel beau et touchant spectacle qu'une Messe célébrée entre le ciel et l'immensité des flots! Pour moi, je n'ai jamais peut-être aussi vivement senti qu'en cette circonstance, et la puissance du prêtre et la bonté de Dieu, qui du ciel vient chercher ses enfants quand ils semblent perdus au milieu des abîmes, et remplacer près d'eux le père, la mère, les frères et les amis qu'ils ont

quittés pour lui. Trois fois, durant la traversée de Toulon à Alexandrie, nous avons pu les uns ou les autres offrir le Saint Sacrifice, auquel se sont toujours fait un bonheur d'assister notre pieux commandant, Mme l'Amirale et plusieurs autres personnages du bord; à la Messe qui fut dite le dimanche avant notre descente, tous les passagers et tout l'équipage s'y trouvaient, et je vous assure que nulle part nous n'avons vu plus de convenance et de recueillement.

Sur l'invitation de M. le Commandant, c'est le R. P. Boutin et moi qui avons été chargés de faire à tour de rôle la prière du matin et du soir. Vous comprenez que nous n'avons eu garde de refuser un office si agréable et si conforme à notre apostolat. Il est à regretter que le temps ne nous ait pas permis de faire plus de bien à ces pauvres matelots, dont plus de quatre cents partent pour les mers de Chine. Presque tous, dignes enfants de la Bretagne, se sont montrés vivement touchés des bonnes paroles et des témoignages d'affectueuse sympathie que nous aimions à leur donner. De Toulon à Alexandrie, le temps a toujours été beau. Hélas ! que n'ai-je en vous quittant ravi l'une de vos plumes pour pouvoir vous décrire les scènes grandioses qui durant huit jours ont passé sous nos yeux ; comme j'aurais aimé à vous faire suivre dans sa course rapide et majestueuse notre immense navire mollement balancé entre une mer presque toujours calme et le beau ciel de l'Italie, de la Grèce ou de l'Egypte : traversant le lundi les bouches du Bonifacio entre deux remparts de montagnes abruptes; le mardi se jouant au milieu des gracieux îlots de Lipari, qui çà et là venaient rompre agréablement la grandiose uniformité de ces plaines immenses, puis longeant quelques heures après les rochers menaçants du Stromboli, dont les flancs embrasés vomissent sans cesse un nuage de fumée, de flammes et de lave ardente; enfin , le soir de ce même jour, le plus beau de notre traversée, franchissant majestueusement le fameux détroit de Messine, entre les rochers sauvages de la Calabre et la gracieuse Messine, endormie au bord des eaux, évitant avec un égal bonheur et Charybde et Scylla, pour s'élancer ensuite à toutes voiles et vapeur sur les flots de

la mer Adriatique. Assurément je crois qu'il serait difficile de voir réuni plus de sublime et de gracieux dans un même tableau. Mais depuis ce jour jusqu'à Alexandrie, il ne nous est plus resté que le spectacle uniforme d'une solitude sans limites, rien n'est venu distraire notre vue, sauf quelques voiles, qui après s'être un instant montrées à l'horizon disparaissaient bien vite derrière les abîmes immenses qui nous entouraient. Malgré cela, notre traversée a été des plus agréables et des plus favorisées ; vous n'en serez point étonné quand vous en aurez appris comme nous le secret. Un soir, Monseigneur témoignait à M. le Commandant la surprise de voir un temps si continuellement prospère : *Que Votre Grandeur ne s'en étonne point*, lui répondit-il, *car depuis vingt ans que je cours les mers, je n'ai jamais entrepris un voyage sans mettre mon équipage et mon navire sous la protection de Marie.* Cette réponse, que je choisis entre mille autres de même genre, faite devant une compagnie nombreuse, vous donnera une idée de la piété de cet excellent commandant, et du soin que notre bonne Mère met à l'exaucer.

Malgré le beau temps et le calme de la mer, les santés n'ont pas laissé cependant d'être moins satisfaisantes que nous ne l'eussions désiré, du côté des sœurs surtout : à part donc les trois jours où tout a bien été, la plupart d'entre elles, et la Révérende Mère Supérieure en particulier, se sont senties un peu souffrantes, peut-être Dieu l'a-t il ainsi voulu pour accroître le mérite de leur sacrifice, et nous donner l'édification que procure la vue d'une généreuse patience d'abord, et puis aussi, pour mieux faire ressortir les délicates prévenances de tous ces Messieurs, qui tout le temps se sont montrés d'une complaisance et d'une attention exquises; plusieurs fois le jour, M. ou Mme l'Amirale, M. le Consul et le Commandant, daignaient s'informer de leur état, leur envoyaient tout ce dont elles pouvaient avoir besoin, ou venaient eux-mêmes sur le pont leur donner des témoignages d'intérêt et quelques bonnes paroles d'encouragement ; cependant, tous ces égards, dont elles ont été vivement touchées, ne les empêchaient point de soupirer après le moment où leurs pieds pourraient fouler la

terre ferme. Ce fut le samedi soir, vers dix heures, que les feux d'Alexandrie nous apparurent pour la première fois et nous promirent pour le lendemain le bonheur qu'elles enviaient; quand nous nous levâmes le dimanche matin, les premiers rayons du brillant soleil d'Égypte illuminaient les blancs minarets d'Alexandrie, et quelques instants plus tard notre navire, dirigé par un pilote turc et escorté d'une multitude de canots montés par des Arabes au teint noir, jetait l'ancre à peu près à l'heure où, sept jours auparavant, il quittait la rade de Toulon.

Nos bagages, que nous dûmes serrer, et l'état de souffrance où se trouvait Sa Grandeur, par suite d'une fluxion qui lui était survenue à la joue, et d'une légère fièvre, ne nous permirent pas de descendre à terre immédiatement; ce ne fut que vers les trois heures de l'après-midi que notre caravane, après avoir reçu de nouveaux et nombreux témoignages d'affection de l'équipage, qui semblait chagrin de perdre ceux que déjà il aimait à regarder comme ses anges gardiens, put, à l'aide d'une embarcation que M. le Commandant daigna mettre à notre disposition, descendre enfin sur le sol égyptien, à la satisfaction de tous et de toutes. Au débarcadère, une scène, qui ne devait pas être la dernière, et que je renonce presque à vous décrire, nous initiait aux usages de ces peuples, chez qui le voyageur doit oublier la politesse et le bon ton français pour crier fort et manier habilement le bâton ; à peine avions-nous mis pied à terre qu'aussitôt cinquante ou soixante Bédouins, aux nuances les plus variées, mais toutes fort peu gracieuses, nous entourent, nous enlacent, se poussant, criant, se battant et nous sollicitant en toutes sortes de langues à monter leurs baudets, qu'avant nous, disaient-ils, avaient montés maints nobles personnages. C'était un hourra, une confusion à n'y pas tenir, les pauvres Religieuses surtout en étaient comme pétrifiées: l'une d'elles, sœur Marie-Hélène, eût eu peine à s'en tirer, je crois, si Monseigneur, qui savait le moyen d'avoir raison de ces misérables, ne lui eût frayé une route en frappant d'estoc et de taille ; l'argument eut son effet, et bientôt, grâce à deux voitures spacieuses, que nous trouvâmes là fort

à propos, nous eûmes enfin la satisfaction de nous arracher à leurs importunes clameurs.

Vingt minutes plus tard, nous frappions, nous, à la porte des RR. PP. Lazaristes, et les sœurs, à celle des Religieuses de Saint-Vincent de Paul, où nous fut accordée de part et d'autre la plus cordiale et la plus généreuse hospitalité. Nous avions presque retrouvé nos familles respectives, aussi les fatigues de la mer furent-elles vite oubliées, et à la souffrance et l'abattement succéda une douce gaieté au souvenir des péripéties des jours précédents. Nous avons séjourné là deux jours entiers.

Alexandrie serait une bien triste ville en France, les rues y sont malpropres et couvertes d'un demi-pied de poussière. L'air y est brûlant, quoique au dire des habitants, l'été soit passé; les moustiques et autres insectes de ce genre y pullulent et font passer de bien mauvaises nuits aux Européens. On n'entend jour et nuit que cris et clameurs insupportables, joints à une musique plus détestable encore. Alexandrie est une Babel par la confusion des langues, la bigarrure des costumes et la variété des nuances. Elle offre peu de monuments remarquables, à part quelques Églises catholiques que nous avons visitées, le palais des Pachas, et quelques autres édifices de date moderne construits dans la nouvelle ville. Il en est un cependant que le voyageur ne saurait se dispenser d'aller voir en passant à Alexandrie : c'est la fameuse colonne de Pompée. Monseigneur, qui désirait nous distraire et nous faire faire une petite course *à âne*, nous dispersa le soir de notre départ pour courir où nous voudrions. Peu après midi nous partîmes donc, le Père Boutin et les frères anglais d'un côté ; moi, le Frère Ligier et un Frère convers lazariste de l'autre ; au premier coin de rue, nous louâmes trois baudets, et les enfourchant majestueusement, nous voilà partis : j'ouvrais la marche..... fier de ma monture et du souvenir de mes anciennes campagnes, je piquais des deux... Depuis huit à dix minutes déjà, nous arpentions à toute vitesse les rues d'Alexandrie, quand tout à coup une malencontreuse pierre, que ma bête n'eut pas l'esprit d'éviter, lui fait perdre pied, et la voilà qui s'étend de son long sur le

ventre ! Tout naturellement je dus faire de même, et à trois mètres de distance, j'allai de toute ma longueur mesurer la poussière ; c'était, je l'avoue, un peu humiliant pour un cavalier comme moi, aussi me relever, secouer la poussière qui avait fait changer la couleur de ma robe, et remonter preste et dégagé sur mon noble donkey fut l'affaire d'une minute ; je n'avais pas une égratignure, et ce qui pour mon amour-propre ne fut pas moins heureux, c'est qu'au même moment passait près de nous un convoi funèbre, et comme il est d'usage chez les Musulmans de pleurer et de jeter les hauts cris durant le trajet, nul ne songea à rire de ma mésaventure.

Après ce petit épisode, qui ne devait être que le prélude d'un plus dramatique encore, nous reprîmes bravement notre route et nous nous acheminâmes vers le célèbre monolithe ; au bout d'un quart d'heure nous étions en présence du fameux monument chargé de redire à la postérité les exploits de Pompée. C'est une énorme colonne de granit un peu plus grosse, et de la hauteur à peu près de l'obélisque de Louqsor à Paris ; notre guide nous en brisa un fragment que je conserve comme souvenir. Après avoir contemplé ce gigantesque monument, il nous prit fantaisie de faire une petite excursion au désert pour visiter un campement de Bédouins ; c'est un curieux spectacle que celui de cinquante ou soixante tentes à moitié déchirées, dressées çà et là, sur une plaine de sable, et la plupart adossées au tronc de quelque vieux palmier ; tout autour se tient d'ordinaire un maigre chameau ou quelque chien de garde, sur le seuil, l'indolent Arabe fumant nonchalamment sa pipe, tandis qu'à l'intérieur gisent pêle-mêle la femme, les enfants, la basse-cour, etc. C'est la misère poussée à sa dernière limite. Mais l'envie de jouir plus longtemps de ce spectacle nouveau et intéressant pour nous faillit nous coûter cher. — Depuis quelque temps nous défilions dans une gorge étroite où nous avait engagés notre conducteur, quand tout à coup le Frère Ligier, qui faisait l'arrière-garde, jette le cri d'alarme; nous nous retournons et voyons à trente pas un Bédouin descendant la colline, le fusil au bras; ce n'était pas trop rassurant. Un moment après il nous avait accostés ; notre guide, qui connais-

sait l'arabe et ne manquait pas de sang-froid, s'avance alors pour entrer en pourparler; sur une sommation faite par l'horrible nègre de rebrousser chemin, sous prétexte que plus loin se trouvait une vigne qu'il craignait de voir pillée, notre homme s'y refuse, et une altercation des plus vives s'engage; sans armes et sans défense en face d'un fanatique armé d'un fusil, et ennemi juré des Chrétiens, la position n'était pas des meilleures; malheureusement notre guide n'était pas homme à céder; après maintes injures échangées de part et d'autre, il voulut passer outre; aussitôt notre Arabe donne un coup de sifflet aigu. Un moment après, sortent de la montagne, comme par enchantement, trente ou quarante hommes armés de fusils et de bâtons. Pour le coup, la position n'était plus tenable; le premier je donnai le signal de la retraite; fait signe au guide de radoucir sa voix, d'un geste énergique j'arrête le bras du brave Frère Ligier, qui s'élevait déjà pour assommer un de ces misérables, et Dieu aidant, nous nous tirons sains et saufs de cet affreux coupe-gorge, bénissant nos bons anges de nous avoir si bien protégés, et jurant qu'on ne nous y reprendrait plus. Ainsi se termina notre première excursion : comme vous vous le voyez, notre début ne manquait pas d'intérêt. De retour au couvent des RR. PP. Lazaristes, nous dûmes raconter cet épisode, qui fit rire et frémir à la fois. De fait, il est heureux que ces Musulmans soient retenus par un bras de fer, autrement des crimes fréquents se commettraient. Pour eux, le Chrétien est un être maudit, et dans les regards du grand nombre on peut lire l'expression d'une haine sourde et profonde ; ce fait que nous avons pu constater nous a été encore confirmé par ce que nous ont dit les Consuls ou autres Européens que nous avons eu l'occasion de visiter, tant à Alexandrie qu'au Caire.

Ce fut le mardi soir, 16 septembre, que nous dûmes dire adieu à nos bons et charitables hôtes pour aller prendre le chemin de fer qui devait nous mener au Caire ; car c'était là que Monseigneur désirait attendre le départ du vaisseau ; le train qui nous emmenait était également destiné à conduire à Suez les quatre cents matelots que *le Canada* avait apportés pour

les mers de Chine. Notre entrée en waggon de première classe, que l'administration nous avait réservé, fut triomphante ; nos braves marins, qui avaient fêté par de nombreuses libations leur descente à terre, avaient l'humeur un peu gaie, aussi, en revoyant notre caravane, tous se mirent à agiter leurs chapeaux, à battre des mains et à nous acclamer ; cette démonstration nous fit rire et nous amusa beaucoup, en toute autre circonstance elle nous eût touchés.

A cinq heures et quelques minutes, nous quittions Alexandrie, autrefois cité des sciences et des grands hommes, aujourd'hui cité des grands souvenirs, et le lendemain, à une heure du matin, nous arrivions au Caire, après un voyage des plus pittoresques et des plus gais. Pour ne déranger personne, nous dûmes aller chercher un gîte au premier hôtel convenable que nous pûmes rencontrer; nos bourses furent celles qui en souffrirent le plus de dommage, et les 62 francs dont nous payâmes quelques heures de repos nous firent sentir plus vivement encore la généreuse hospitalité qui nous attendait au Caire, aussi bien qu'à Alexandrie. Aussitôt levés, le premier soin de Sa Grandeur fut de chercher pour tous un asile. Il fut bien vite trouvé, et quelques instants plus tard, fraternellement accueillis, nous, par les RR. PP. Franciscains, gardiens de Terre sainte, et les Sœurs de la Sainte-Famille, à quelques pas de distance, par les Religieuses du Bon-Pasteur, nous nous installions, hélas! pour trop longtemps dans nos cellules où nous devions, pour notre part, retrouver plus d'un doux souvenir du Scolasticat.

C'est là que depuis plus de quinze jours nous attendons d'un moment à l'autre le départ du premier navire pour la Chine, et que nous dépensons la faible dose de patience dont nous sommes pourvus. Cependant notre séjour dans la capitale de l'Égypte n'a point été sans agrément et profit scientifique et religieux; d'agréables excursions habilement ménagées par Sa Grandeur sont venues tour à tour nous distraire, satisfaire notre piété et nous initier aux coutumes et aux souvenirs de ce pays célèbre. Au Caire, comme à Alexandrie, l'âne étant le véhicule le plus ordinaire, même pour les hauts person-

nages, qui ne dédaignent point ce placide courrier, les religieuses durent forcément s'habituer à ce nouveau genre de locomotion ; pour les y familiariser, Monseigneur procéda par gradation. Le lendemain de notre arrivée, montant donc chacun notre baudet, nous partîmes pour aller visiter la grande mosquée ; par indulgence, cette fois, une voiture fut chargée de recueillir celles des plus timides ou des plus faibles, qui n'osaient encore essayer leur adresse ; c'eût été, je vous assure, un assez piquant spectacle, en France, de voir défiler par les rues notre étrange caravane, composée de prêtres, de religieux laïques, de religieuses en amazones et de noirs Égyptiens qui nous servaient de guides. Tous et toutes firent bonne contenance, et nous arrivâmes sans encombre au seuil du célèbre édifice. Là nous dûmes subir une formalité qui nous égaya passablement : comme nul pied profane ne peut fouler les dalles du temple vénéré, on recouvrit nos pieds d'une chaussure de drap, opération que nous fit un Musulman moyennant quelques florins Chacun s'y prêta de bonne grâce et en riant de tout cœur de cette bizarre cérémonie, après laquelle nous pûmes franchir le seuil. Avant d'arriver à la mosquée proprement dite, nous traversâmes une cour spacieuse, entièrement pavée de dalles de marbre et décorée au milieu d'une riche fontaine de porphyre, chargée de sculptures et de figures symboliques, et où doivent aller se purifier les dévots Musulmans. Enfin la grande porte du temple nous fut ouverte : un cri unanime d'étonnement et d'admiration s'échappa de toutes les bouches en face du tableau féerique qui s'offrit alors à nos yeux. Tout ce que le luxe oriental a pu rassembler de magnificence et de richesse semble se trouver réuni sous ce dôme étincelant d'or ; la richesse de ses colonnes et de ses murailles, toutes de marbre et de porphyre, la profusion de ses dorures et l'éclat de ses milliers de lustres, qui le soir donnent une lumière éblouissante, tout concourt à en faire un des plus beaux monuments que l'on puisse voir... Oh ! comme le cœur saigne en voyant dédié au démon un semblable édifice ! et comme l'œil chrétien aimerait à voir à son sommet une croix remplacer le croissant !

Nous sortîmes le cœur tout plein de ces pensées et en formulant ces vœux, puis, après avoir déchaussé nos sandales, nous descendîmes sur une terrasse située au couchant de la mosquée, tout près de la citadelle. Là nous pûmes jouir d'un des plus beaux coups d'œil que j'aie jamais vus. Le soleil allait se coucher derrière les grandes pyramides. Dans la plaine, le Nil, comme un filet d'or, décrivait ses gracieux méandres entre les hauts palmiers qui bordent ses rives ; à nos pieds, les deux ou trois cents minarets de la cité, dominant l'uniformité de ses édifices, brillaient des derniers feux du jour. Plus loin apparaissait Memphis ; au delà le désert, vaste et solitaire comme l'Océan. Vraiment il y avait dans tout cela une poésie à laquelle vous n'eussiez point été insensible. Nous nous arrachâmes à regret à ce magnifique tableau pour aller à quelques pas de là visiter un lieu pour nous plus beau encore et plus riche de souvenirs : c'était le puits de Jacob, qui n'est plus aujourd'hui, entre les mains des Musulmans, qu'une citerne profonde et malpropre. Une femme, aux traits de laquelle nous aurions aimé à reconnaître Rebecca, voulut bien nous offrir un verre de cette eau, mais sa couleur boueuse et repoussante ne nous permit pas de suivre l'impulsion de nos désirs, et nous la refusâmes, après quoi nous revînmes tous sains et saufs, satisfaits et contents d'un début si heureux.

Deux jours plus tard, c'était plus qu'une agréable excursion, c'était encore un pieux pèlerinage que Monseigneur daigna nous faire faire : sous les ruines de l'antique Memphis, aujourd'hui nommée Vieux-Caire, est un monument bien riche aussi de souvenirs et d'années, c'est une petite grotte souterraine où vous conduit un escalier de douze marches et où, suivant une tradition constante et sans contestation, vint s'abriter la Sainte Famille durant sa fuite en Égypte ; nous ne pouvions nous dispenser de visiter un lieu si saint, qui n'est distant du Caire que de quatre ou cinq kilomètres. Nous partîmes donc de bon matin, dans le dessein, nous, d'y célébrer la sainte Messe, et les Sœurs d'y faire la sainte communion. Cette fois nous montions tous chacun notre bourriquet. Nous avions projeté de faire notre méditation chemin faisant, mais

la chose ne fut pas possible, la nouveauté du véhicule pour quelques-uns, les craintes d'une chute pour d'autres, la variété du site et les distractions d'une route des plus pittoresques pour tous, nous firent marcher la langue et divaguer l'esprit. Après une petite heure de marche, nous arrivâmes chez les Pères Franciscains, qui ont là près du sanctuaire une de leurs maisons; notre premier soin fut de nous informer si nous pourrions y dire la sainte Messe, car, comme ce souterrain appartient aux Cophtes schismatiques, il est assez difficile d'obtenir cette permission. Un des Pères voulut bien se charger d'en faire la demande, mais, comme il lui fut répondu que le gardien des clefs était absent, et qu'avant deux heures nous ne pourrions avoir de réponse précise, nous dûmes nous résigner à célébrer la sainte Messe dans la chapelle du couvent. Nos dévotions terminées, nous allâmes prendre le modeste déjeuner que daignèrent nous offrir les bons Pères, après quoi nous nous mîmes en mesure de savoir si nous pourrions visiter la sainte grotte; on nous le permit, et tous, munis d'un flambeau, nous descendîmes pour en vénérer les vestiges : c'est une petite chambre d'environ six à sept mètres de long sur cinq de large; au fond, sur la pierre, se trouve une petite excavation où se trouvait, dit-on, le berceau de l'enfant Jésus; de chaque côté de cette pièce principale se trouvent deux sortes de petits couloirs étroits qui servaient de lavoir, de dépense, etc. Vous comprendrez mieux que je ne saurais le dire le bonheur avec lequel nous baisâmes ce sol sanctifié, dont nous emportâmes un peu de poussière comme souvenir.

A ces deux agréables promenades en succédèrent encore plusieurs autres qui ne le leur cédèrent en rien. La première qui suivit fut une course à Schoubrah, l'un des plus beaux palais du Pacha d'Égypte. Là, quoique dans un autre genre qu'à la mosquée, nous vîmes encore réuni tout ce que le luxe oriental peut offrir de magnificence. Ses jardins ombreux, sa position magnifique aux bords du Nil et la profusion de ses décors, en font un séjour vraiment enchanteur. Une chose seulement fait peine, c'est qu'au milieu de ses délices ce grand du monde oublie l'indigent qui pleure à sa porte, et n'ait

pas la pensée de donner un peu de son superflu au pauvre qui, tout près de lui, va, sous une chétive masure abriter sa misère. Ce contraste, au reste, et cette pensée pénible se représentent à chaque pas dans ce pays où règne seul l'égoïsme.

Outre cette sortie et notre visite au fameux Musée de Boulack, l'un des plus remarquables de l'Égypte par ses antiquités, nous fîmes encore une autre excursion bien féconde en distractions et en émotions pieuses. A trois lieues environ du Caire, du côté du désert, se trouve, non loin de l'ancienne Héliopolis, un vieux sycomore, sous lequel vint, dit-on, s'abriter la Sainte Famille en se rendant à Memphis. Cet arbre béni, qui, comme le rapporte encore la tradition, inclina ses rameaux chargés de fruits pour rafraîchir les augustes fugitifs, a de tout temps été l'objet du culte et de la piété des pèlerins, c'est donc vers ce pieux rendez-vous que nous nous acheminions le mardi 23 septembre ; comme la course était longue, deux voitures prirent Sa Grandeur, le R. P. Boutin et les Sœurs ; moi et les trois Frères, nous allâmes à âne. Quelque temps nous marchâmes de pair, mais bientôt les sentiers que le Nil débordé avait inondés ne permirent plus aux voitures de nous suivre, elles s'en furent par le désert, et nous continuâmes notre route tantôt sur l'eau, tantôt sur terre ; nous arrivâmes une heure et demie à l'avance près de l'arbre vénéré. Son tronc énorme, malgré le ravage des années et les nombreuses incisions qu'y ont faites les pèlerins pour graver leur nom ou emporter quelque fragment d'écorce, ne laisse pas d'alimenter de vigoureux rameaux. La longévité de cet arbre a déjà quelque chose de merveilleux et qui porte à la confiance ; aussi nous sentîmes-nous heureux de prier tous ensemble sous son ombrage. Il y avait là tant de rapprochements à faire ! Là encore, après dix-huit cents ans, se retrouvait une portion de la Sainte Famille prenant, comme la première, le chemin de l'exil pour aller porter à des frères égarés la lumière et le bonheur. Nous confondîmes nos prières pour les membres absents de nos deux familles qui n'en faisaient qu'une dans nos cœurs et nos pensées. Après notre pèlerinage, nous allâmes visiter et boire un peu

d'eau de la fontaine qui jaillit autrefois sous le pied de l'enfant Jésus, et qui se trouve à quelques pas de l'arbre ; puis de là nous passâmes jusqu'à Héliopolis, dont il ne reste plus que quelques ruines et un obélisque fort bien conservé et couvert, de la base au sommet, de caractères hiéroglyphiques ; après quoi nous songeâmes à reprendre le chemin du Caire. Cette fois je dus revenir en voiture, mais c'était pour y apprendre à regretter et estimer de plus en plus nos paisibles montures. L'attelage qui traînait notre voiture était pitoyable, de plus la route était horrible ; deux pieds de sable mouvant que nous dûmes traverser durant deux heures et dans lequel nos roues s'enfonçaient à moitié, rendirent notre sortie du désert très-pénible ; notre Arabe faillit tuer ses chevaux ; enfin, après avoir épuisé tous les moyens, nous dûmes nous résigner à descendre et à marcher sur le sable jusqu'à la grande route, ce qui nous fit faire une jolie petite course d'environ une heure dans le désert. Nous arrivâmes au Caire à la nuit close. Comme les Égyptiens n'ont pas suivi le progrès d'Europe, chez eux les becs de gaz sont encore inconnus, et chacun se contente d'allumer devant sa boutique une petite lampe fumeuse qui éclaire à peine à quelques pieds de distance. Malgré ces ténèbres, malgré aussi la petitesse des rues et le nombre de la populace qui y fourmille, notre voiture, plus rapide qu'au désert, ne laissait pas d'aller à toute vitesse, et, grâce aux cris qu'est chargé de pousser l'émissaire qui précède toute voiture traversant la ville, nous passâmes sans écraser personne. Comme vous le voyez, mon Révérend Père, l'on a su nous faire oublier autant que possible notre long séjour au Caire, et pourtant, je dois le dire à la louange de nos charitables hôtes, c'est nous qui en avons le plus ressenti les ennuis, tandis que de leur part c'était toujours même bienveillance et même charité.

M. d'Abry, dont nous avons été heureux de faire la connaissance à bord du *Canada*, et qui comme nous attendait au Caire le moment du départ, s'est toujours montré plein de bonté et d'attention pour nous ; de nombreuses visites ont été échangées, il a même eu la politesse de nous inviter tous les trois

à dîner à son hôtel, et si notre séjour ici doit encore se prolonger d'une dizaine de jours, nous irons tous ensemble visiter les travaux de l'Isthme; c'est lui-même qui nous a proposé cette agréable partie, qui doit se faire sans que nous ayons rien à débourser; déjà même il a dû écrire à cet effet au consul d'Alexandrie. M. de Laïa, consul de France au Caire, a été aussi plein de bonté pour Monseigneur, ainsi, au reste, que toutes les autres honorables connaissances qu'a ici Sa Grandeur, et parmi lesquelles je mentionnerai seulement l'excellente famille Rosetti, chez qui nous sommes allés un matin dire la sainte Messe, avec toutes les Religieuses; elles se retrouvèrent là en famille, car cette bonne dame nous dit qu'en France elle s'était fait agréger à la Sainte Famille.

Pour ce qui est du Caire en lui-même, et du peuple qui l'habite, je n'ai pas grands frais d'éloges à faire; la ville est, comme toutes celles de ce pays-ci, malpropre, mal percée, mal tenue; les habitants sont en rapport avec leur ville, c'est le peuple le plus avili qu'on puisse voir: la femme surtout, qui n'est là qu'une pauvre esclave, a quelque chose de repoussant; on dirait, en les voyant passer pâles et indolentes, le front toujours voilé, une file de pénitents non voyants de Marseille, si ce n'est que leurs robes, au lieu d'être blanches, sont ordinairement bleues. Le mari, comme à Alexandrie, crie toujours, boit le café et fume sa longue pipe du matin au soir. J'en ai vu de ma fenêtre qui depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher ne discontinuaient point ce doux exercice.

En somme, je quitterai l'Égypte sans regret, et en emporterai une assez triste impression. Je vais à Ceylan pour y faire, je le désire, mon purgatoire; en restant en Égypte, ce serait presque un enfer. Durant ces quinze jours les santés ont été assez bonnes, à part quelques petites fatigues occasionnées par la chaleur et l'insomnie; aujourd'hui tout va bien.

J'interromps ici ce long et peu intéressant journal, quitte à le reprendre quand nous voguerons sur les flots de la mer Rouge; en attendant, je vais prier Dieu de faire vite arriver cet heureux moment. — Adieu.

Du 29 septembre 1862.

A bord de l'Écho, le 7 octobre 1862.

C'est en face du rocher de Périm, dans le beau détroit de Bab-el-Mandeb, entre les côtes arides de l'Arabie et de l'Abyssinie, entre un ciel de feu et les flots de la mer Rouge, que, m'armant ce soir de mon courage et d'une plume, je viens renouer le fil interrompu de ma longue narration.

Mardi 30 septembre, à minuit, de rudes coups appliqués à la grande porte du couvent des Franciscains venaient brusquement interrompre notre sommeil à peine commencé ; c'était M. Fisquet, commandant maritime d'Alexandrie, qui venait prévenir Monseigneur que, le soir même, partirait pour la Chine l'aviso à vapeur *l'Écho*, et que, par conséquent, à sept heures nous devions nous mettre en route pour Suez. Nous n'avions point de temps à perdre... Aussitôt Sa Grandeur est sur pied, vient frapper à nos portes, court réveiller les Sœurs, qui, surprises de cette visite nocturne, s'imaginèrent que j'étais mort, attendu que je m'étais, la veille, couché un peu malade, et bref chacun se met à la hâte à faire ses préparatifs de départ; à six heures tout était terminé, et nous partions contents pour la gare, emportant les bénédictions et les souhaits de nos charitables hôtes, qui semblaient presque chagrins de nous voir sitôt partir. A sept heures, disant adieu à tous nos plans d'excursion, nous montions, pour la dernière fois peut-être, deux beaux waggons de première classe, qu'on avait eu, comme à Alexandrie, l'attention de réserver pour Monseigneur et sa suite. Quelques minutes après, la vieille capitale de l'Égypte disparaissait à nos yeux derrière les hauts palmiers qui l'entourent, et nous entrions dans la solitude immense du désert. Sept heures durant nous traversâmes ces plaines affreuses, où l'œil chercherait en vain une touffe de verdure ; néanmoins dans le morne silence et l'âpreté sauvage de ces sables il y a quelque chose de grandiose qui, comme la mer, plaît à l'imagination.

A trois heures, nous arrivâmes à Suez. C'est une petite ville bien vilaine, les maisons y sont jetées sans ordre sur une plage désolée ; pourtant au milieu de ces tristes masures s'é-

lève, comme une oasis au milieu du désert, un superbe hôtel, où le luxe et le confortable anglais ne laissent rien à désirer; nous ne fîmes que passer.... Deux embarcations nous attendaient au rivage et nous emmenèrent à bord du joli bateau à vapeur *l'Écho*, l'un des plus rapides coureurs de la flotte française. Arrivés à bord, Monseigneur en repartit bientôt pour aller sur *l'Européen*, rendre visite à M. l'Amiral Jaurès; la réception fut des plus brillantes, et dix coups de canon saluèrent son départ. Nous nous installâmes de notre mieux sur notre petite coque : M. le Commandant daigna céder sa cabine à Monseigneur, des cellules d'officiers furent offertes aux Religieuses, et nous nous trouvâmes tous passablement casés. Nous n'étions que nous douze de passagers, plus deux ingénieurs et un lieutenant d'infanterie de marine se rendant aux Indes. C'était heureux, car notre vaisseau, qui n'a d'autre mission que de porter des dépêches, ne peut loger beaucoup de monde. Le Père Boutin et moi fûmes installés dans une cabine où je n'ai mis le pied que la première nuit, la chaleur étouffante qu'il y fait m'en a vite dégoûté; notre navire quitta Suez entre onze heures et minuit. Au matin nous eûmes la douleur de voir se renouveler en petit les scènes de notre premier réveil à bord du *Canada*, la mer était un peu houleuse, et notre navire s'amusait à se bercer sur les flots, au détriment des estomacs fragiles, qui durent encore payer tribut, mais cette fois il fut léger et de courte durée, et avec le calme de la mer, le calme des poitrines se fit. Le matin du premier jour, on nous fit remarquer l'endroit où passèrent les Israélites, sous la conduite de Moïse. Le lendemain, dans la soirée, nous saluâmes de loin les cimes vénérables du Sinaï, que nous pûmes parfaitement distinguer; une légère brume, qui vint bientôt après couronner ces sommets redoutables, nous rappela d'une manière plus saisissante encore la scène décrite dans l'Ancien Testament. Deux jours après, nous passâmes à environ 30 milles de distance d'un autre lieu bien tristement célèbre, c'était la Mecque, plus tard Moka, dont les gourmets n'ignorent ni le nom ni les produits.

Notre traversée sur la mer Rouge a été heureuse ; nous l'a-

vions demandé, et de France des amis nous l'avaient souhaité, *et in mari Rubro via sine impedimento*. Mais les chaleurs ont été brûlantes; difficilement vous sauriez vous faire une idée de ce qu'a d'étouffant ce soleil d'Arabie. Un mois avant notre passage, un navire français, *la Garonne*, a perdu dix-huit hommes, qui sont morts asphyxiés par la chaleur. Le bon Père Boutin, qui jusqu'ici s'était montré robuste et fort contre toutes les épreuves, a dû à son tour payer son tribut, et il l'a payé avec usure; deux jours avant de débarquer à Aden, il a souffert d'affreuses coliques, causées par la chaleur et une médecine peut-être prise à contre-temps ; je n'ai jamais été témoin d'aussi atroces souffrances, il se tordait dans son lit d'une manière effrayante : ces coliques durèrent plusieurs heures, mais après un jour ou deux d'affaiblissement il s'est trouvé parfaitement rétabli.

Le mardi matin, nous avions franchi la mer Rouge et nous abordions au port d'Aden, où notre navire devait prendre du charbon: nous sommes restés là un jour et demi. En descendant à terre, Monseigneur, le P. Boutin et quatre Sœurs montèrent en voiture; moi, les Frères et deux Sœurs, pour nous rappeler l'Égypte, prîmes chacun un baudet, et nous partîmes pour Aden, distant du débarcadère d'environ une lieue. Rien n'est pittoresque comme cette ville, située dans une vallée profonde et entourée de toutes parts de montagnes nues et déchiquetées, dont seul le cri des mouettes et des corbeaux rompt la monotonie sauvage. Sans être un Eden, Aden cependant a ses charmes; là, comme partout, nous avons trouvé des cœurs amis et hospitaliers. Un bon père capucin espagnol, le R. P. Juvénal, nous a reçus comme des frères et nous a prodigué l'hospitalité la plus cordiale; il se mit en quatre pour nous fournir à tous un déjeuner et un dîner copieux, qu'on ne s'attendait guère à trouver sur ces roches stériles. Le soir, par un beau clair de lune, nous revînmes coucher dans un magnifique hôtel anglais construit près de l'embarcadère. Le lendemain Monseigneur alla dire la sainte Messe à une petite chapelle située sur une côte qui domine la mer, puis vers trois heures nous retournâmes à bord; c'était la dernière fois

peut-être que nous disions adieu au continent, l'une des dernières terres que nous devions voir jusqu'à Ceylan. Nous partîmes vers cinq heures, par un temps magnifique; au bout de trois heures toute rive avait disparu à nos yeux, nous n'avions plus autour de nous qu'un horizon immense de vagues à peine émues.

Je ne vous raconterai point en détail, mon Révérend Père, les dix jours de notre navigation sur le vaste océan Indien. Sauf le dernier jour, où nous avons pu admirer un instant les superbes élancements de la mer, toute la traversée a été des plus calmes et des plus belles; nous avons tous eu lieu de reconnaître l'attention visible de la Providence à notre endroit; pourtant la Révérende Mère Supérieure et la pauvre sœur Marie-Josèphe ont presque toujours dû garder le lit; les autres ont été alternativement plus ou moins bien; l'excellente sœur Marie Liguori, seule, a presque toujours été robuste, et s'est dévouée tout entière au soulagement de ses Sœurs. Je dois vous dire aussi, à la louange de MM. les officiers de *l'Écho*, que nous avons retrouvé parmi eux toutes les délicates attentions dont nous avions été l'objet à bord du *Canada;* le Commandant, M. Gantheaume, ainsi que tous les officiers, ont été d'une prévenance et d'une délicatesse toute particulières, et se sont étudiés à nous rendre la traversée aussi douce que possible.

Parmi les phénomènes les plus remarquables qui nous ont frappés dans cette belle mer des Indes, je signalerai entre tous les magnifiques phosphorescences qui, durant plusieurs soirs, sont venues nous donner gratis le spectacle du plus beau feu d'artifice. Les marins attribuent ce fait vraiment étrange à des myriades de brillants animalcules qui, mus par un commun instinct, s'élèvent tout à coup à fleur d'eau, et produisent ces lueurs soudaines qui illuminent parfois tout l'horizon.

J'abrége. Ce fut le dimanche 19 octobre, vers huit heures du matin, qu'après vingt-cinq jours de navigation et quarante-trois jours après notre départ de Toulon, nous apparut pour la première fois la terre tant désirée de Ceylan, dont, quelques instants plus tôt, le pic d'Adam nous avait fait pressentir le voisinage. Vous devinerez avec quel transport nous saluâmes de

loin les rives de ce vert et gracieux îlot; vers dix heures, notre navire jetait l'ancre à Pointe de Galles, dans la petite baie qui sert de rade. Avant de descendre à terre, Monseigneur voulut célébrer la sainte Messe pour tout l'équipage. Le cantique des Missionnaires et divers autres morceaux que chantèrent les Religieuses, avec le *Domine salvum*, rehaussèrent la solennité de cette messe, où le recueillement des matelots vint encore une fois nous édifier et nous réjouir. A trois heures nous descendions sur le canot du Commandant, qui devait nous mettre à terre, et nous disions un dernier adieu à notre gracieux navire, escortés des acclamations de l'équipage, qui, sur un signe du lieutenant, nous salua d'un long et touchant vivat ! quelques minutes plus tard, nous foulions le sol béni de notre nouvelle patrie. Nous étions à Ceylan, tous sains et saufs, le cœur ému de bonheur, et bénissant Dieu de nous avoir si heureusement conduits. Trois voitures que nous prîmes à l'embarcadère nous conduisirent, nous, chez le Prêtre chargé de desservir la chapelle catholique de Galles, et les Sœurs, chez une riche et bonne dame cingalaise, qui revendiqua l'honneur de leur donner asile.

Notre nouvelle hôtellerie d'où je vous écris ces lignes est située sur une éminence dont je ne puis m'empêcher de vous donner le croquis. Durant notre traversée, bien de beaux et magnifiques sites ont passé sous nos yeux, et je me rappellerai longtemps notre passage au détroit de Messine, et le panorama qui s'offrit à nous de la mosquée du Caire; mais tout cela était pâle et mesquin, comparé au tableau vraiment merveilleux qui nous frappa en gravissant pour la première fois la verte colline du presbytère Tout autour de nous venaient se briser avec fracas, contre les falaises, les vagues d'une mer en furie: les grands cocotiers, agités par la tempête, mêlaient leur sourd murmure au mugissement solennel des flots. A nos pieds se balançait, dans une vallée profonde, une forêt de bananiers, de manguiers, de cocotiers, d'arbres à pain, etc., tous chargés de leurs grappes suspendues en festons ; au-dessus de nous, la blanche et gracieuse chapelle s'élançait des grands arbres comme pour dominer la scène et nous inviter à élever

plus haut encore notre cœur et nos pensées ; nous demeurâmes ravis. Du reste ce ne devait pas être notre dernière surprise : Ceylan, que je m'imaginais dévorée par les feux de l'équateur, aride et sans culture, est peut-être l'une des îles les plus belles et les plus fertiles du monde, et je vous assure qu'aujourd'hui, mieux qu'autrefois à Marseille, je suis porté à ajouter foi à l'opinion de ceux qui font de Ceylan l'ancien paradis terrestre ; j'ai trouvé réalisé l'idéal que je m'étais formé de l'Eden.

Le lendemain de notre arrivée, un brillant banquet nous réunissait tous une dernière fois avec MM. les officiers de *l'Écho*. Monseigneur, pour reconnaître leurs bons procédés, avait eu la délicate attention de les inviter tous à dîner. Ils en parurent flattés, et le festin fut des plus gais. Au reste, un repas indien est bien de nature à réjouir un Français. Je vais donc vous en détailler l'ordonnance, elle vous donnera l'idée de tous les autres (sauf chez les Oblats, je pense). D'abord, comme en France, le potage, où nagent de petits morceaux de viande qui tiennent ici lieu de pain, ensuite deux petits cochons en entier et un ou deux chevreaux, suivant le nombre des convives; après ce premier service en vint un second, qui se composait de rosbeef et de ragoûts divers; après celui-ci, un troisième, composé de poulets, canards, etc., etc., puis l'indispensable carrick, qui vous fait venir les larmes aux yeux; enfin arrive le dernier, qui presque toujours se compose de plumpudding, de bananes, oranges, pamplemousses, concombres, ananas, gacques, etc., etc.; c'est à ce moment que les verres, qu'on a eu soin jusque-là de remplir copieusement d'eau claire, commencent à se colorer d'une liqueur moins vulgaire; c'est d'abord le scherry, puis le bordeaux, puis le champagne; le thé et le café, suivis d'un plateau de cigares, viennent couronner ce monstrueux festin; ç'a été là une seconde surprise à Ceylan, où je ne pensais trouver qu'un peu de riz et d'eau.

Une chose assez curieuse aussi, c'est que lorsque quelque natif invite un blanc à sa table, il ne se permet jamais de s'asseoir avec lui; c'est ce que nous avons pu constater chez le riche cingalais qui logeait les Sœurs, et qui nous a invités

trois ou quatre fois à dîner. Pendant que nous dévorions sa substance et que ses fils nous servaient, lui et sa femme, blottis aux angles de la salle, semblaient heureux de notre bon appétit, et ils se crurent souverainement honorés de recevoir un verre de leur vin des mains de Monseigneur, et largement payés du chapelet qu'il daigna leur offrir.

Arrivés à terre, les estomacs, comme d'ordinaire, se sont vite rétablis, et le mercredi soir tous étaient en mesure de prendre la route de Colombo. Comme les chemins de fer ne sont encore ici qu'en projet, nous dûmes nous partager, vu la petitesse des *mail-coach* ; vers midi le Fr. CONWAY et le Fr. LIGIER partirent sur une charrette à bœufs ; le soir, à six heures, Monseigneur, la Mère Xavier, deux Sœurs et moi, nous prîmes la diligence, et le lendemain matin, le R. P. BOUTIN, avec le reste de la caravane, quittait à son tour Pointe de Galles, pour venir nous rejoindre. Ce petit voyage de 24 lieues entre Galles et Colombo a été des plus agréables. Pour nous qui marchions la nuit, nous avions, avec la fraîcheur, ce demi-jour d'un beau ciel, qui donne un charme de plus à la belle nature, et je puis vous certifier qu'elle est belle sur cette route. C'est une magnifique allée bordée de parterres et de grands arbres; de beaux lacs, trois ou quatre fleuves, dont le moindre est aussi large que la Seine, donnaient à tout cela de la fraîcheur et une grâce qu'on aurait peine à retrouver dans aucun site de France. A part Monseigneur, silencieusement heureux de notre étonnement, nous ne poussions tous que des exclamations d'admiration et de joie. Nous arrivâmes dans la capitale de Ceylan vers cinq heures et demie du matin; en descendant de la diligence, nous eûmes pour la première fois le plaisir d'embrasser un de nos Frères, c'était le bon Père PULICANI, qui venait recevoir Sa Grandeur et saluer les nouveaux venus. Deux voitures qu'il nous avait amenées nous conduisirent au couvent des Pères Sylvestrins, où nous pûmes dire la sainte Messe; les Sœurs, elles, s'en furent chez une dame anglaise qui s'était offerte à les recevoir. Après notre Messe et une visite faite au Grand Vicaire de Colombo, nous allâmes nous installer dans le Presbytère d'une des Églises, qu'on avait mis à notre dispo-

sition. Le soir, le reste de notre caravane arriva sain et sauf. Vendredi matin, comme nous sortions de la chambre, nous eûmes encore le bonheur de donner l'accolade à deux des nôtres, qui s'étaient empressés, aussitôt après l'arrivée de Monseigneur, de venir lui présenter leurs hommages ; c'étaient les RR. PP. Lebescou et Chounavel ; nous nous retrouvions peu à peu en famille. De longues heures nous parlâmes de la France, de vous tous, de notre très-vénéré Père, dont nous aimions à leur redire l'affection et les vertus ; ce furent des heures de bonheur.

Maintenant, mon Révérend Père, je n'ai plus que quelques mots à vous dire, Monseigneur désirant vous faire parvenir de suite les détails de notre voyage. Nous ignorons encore quand et par quelle voie nous arriverons à Jaffna ; une prochaine lettre, que je me promets de vous écrire, vous donnera les détails de ce dernier voyage et de la splendide réception qu'on nous prépare ; je vous dirai aussi alors mieux que maintenant quelques mots de nos Ceylanais, dont jusqu'à présent je n'ai pu remarquer que la douceur et en général la bonté. Leur couleur est à peu près celle de ces belles statues de bronze que l'on admire dans les musées de France. Je vous ai dit mes impressions relativement au pays ; jusqu'ici je n'ai rien vu de plus beau que ce que nous avons visité de Ceylan. Pour le climat, il est bien un peu chaud, mais beaucoup moins qu'en Egypte ; nous avons toujours du vent qui rafraîchit l'air ; pourtant plus d'une fois déjà j'ai dû arroser le sol de mes sueurs, puissent-elles devenir fécondes ! Priez pour cela, bien cher Père ; priez, afin que je devienne un zélé Missionnaire, un nouveau Xavier, et que, comme un écho fidèle, je transmette à ce peuple, à qui j'ai voué toutes mes affections, les leçons de science que vous m'avez données.

Adieu, bien cher Père, puisse ce petit journal, malgré son négligé et ses mauvais caractères, vous être agréable. Il va traverser les mers où naguère nous voguions, mais il ne sera point seul, mon cœur l'accompagnera, mon cœur vous l'offrira. Adieu, et revoir au ciel ! Colombo, le 25 octobre.

Votre dévoué, etc. J. Boisseau, o. m. i.

Missionnaire apostolique à Ceylan.

Jaffna (Ceylan), ce 10 décembre 1862.

Mon Très-Révérend et Bien-aimé Père [1],

Votre cœur a pu s'étonner de nous voir si longtemps garder le silence; aussi pour ma part je sens le besoin, en commençant cette lettre, de vous signaler la cause de ce retard.

Aussitôt débarqués à Jaffna, notre premier soin, à Monseigneur et à moi fut, comme vous le comprenez, de vous adresser les détails de ce dernier voyage, et de vous faire part de notre heureuse arrivée. Ce devoir rempli, nous dûmes confier nos feuilles à un élément capricieux qui ne fait pas à tous un aussi bon accueil qu'à nous. Le triste désastre arrivé à la malle anglaise en est une preuve. Hier, de nouvelles dépêches, arrivées de Colombo, sont venues nous apprendre qu'elle est allée se briser à une journée de Ceylan, contre un des rochers des Maldives; sauf l'équipage, qui a pu gagner la terre, tout a sombré, et pas une lettre n'a pu, dit-on, être sauvée.

Mais ce triste accident, qui nous excuse, vous laisse néanmoins sans nouvelles sur plusieurs détails qui, quoique n'ayant plus comme autrefois le mérite de la nouveauté, pourront cependant vous intéresser: c'est donc, bien-aimé Père, pour vous dédommager un peu, que je vais essayer de vous redire, en abrégé au moins, et en m'aidant de mes notes et de mes souvenirs, ce qu'alors j'étais heureux de vous raconter tout au long.

Mais laissez-moi encore vous dire tout d'abord ma reconnaissance et ma joie, car depuis ma première lettre l'une et l'autre n'ont pu qu'accroître. Oh! merci encore une fois de la part si belle que vous m'avez donnée... Vous dire mon bonheur à cet égard, je le sais, vénéré Père, c'est réjouir votre cœur; ah! soyez donc heureux, car grande est ma joie... Sans doute, en quittant la France, je me sentais disposé à aimer la nouvelle patrie que vous m'assigniez, indépendam-

[1] Le Très-Révérend Père Supérieur Général.

ment de ses charmes, de ses sites riants, de son beau ciel. Non, tout cela n'était point nécessaire pour me la faire chérir, puisqu'il s'y trouvait des âmes à sauver et votre volonté à accomplir; mais tous ces avantages je les ai trouvés réunis, j'y ai trouvé des Frères qui par leur bonté et leur charité me rappellent ceux que j'ai dû quitter. Aussi de plus en plus j'aime Ceylan et veux toujours l'aimer, même avec les peines qui m'y attendent; mon désir est de gagner quelques âmes, d'y vivre et d'y mourir en véritable Oblat, en fils dévoué de la famille.

Ce bonheur, au reste, que nous ressentons tous, cette affection chaque jour croissante que nous éprouvons pour notre belle Mission est bien naturelle. Comment ne pas chérir en effet le poste où, pour nous y conduire, Dieu s'est plu à nous donner des marques si touchantes de sa bonté? Dans le compte rendu que j'adressais, il y a plusieurs semaines, au Révérend Père Rey, il aura pu constater plus d'une fois les effets visibles de la protection du Ciel sur nous. Elle nous a suivis plus loin que Colombo, d'où j'envoyais ma lettre, et ce sera, je n'en doute point, mon Très-Révérend Père, un bonheur pour vous de la voir s'exercer encore jusqu'à la fin de notre long et heureux voyage.

Arrivés à Colombo, nous étions à peine à moitié de notre voyage, si, comme on avait tout lieu de le craindre, nous ne pouvions trouver de vapeur pour nous conduire à Jaffna. La voie de terre, sur des charrettes à bœufs, était pénible et presque impraticable à cause des pluies; par mer, les vents contraires rendaient le trajet difficile et dangereux sur un voilier; depuis quelques jours, Monseigneur balançait perplexe entre le choix de ces deux moyens de transport, quand, à la suite d'une visite faite à lord Mac-Carthy, gouverneur de Ceylan, il vint à lui faire part de son embarras. Aussitôt, sans même y être invité, l'excellent gouverneur lui promet de s'intéresser à lui, et de lui fournir les moyens de passage. La veille de cette entrevue, un steamer anglais, *the Pearl*, était arrivé d'un long voyage; mais il ne devait repartir que dans une semaine ou deux pour la pêche des perles sur les côtes de l'Hindoustan

et encore sans relâcher à Jaffna. N'importe, sur un ordre du gouverneur, il est chargé de nous recevoir ; pour nous, il devance son départ, se détourne de sa route, et s'en va trente heures plus tard nous débarquer au port même de Jaffna.

Je vous mentionne ce fait en détail, mon Révérend Père, attendu que Sa Grandeur l'a regardé comme le plus providentiel peut-être de tout notre voyage. Nous catholiques, transportés sur l'offre d'un des membres du gouvernement protestant, naturellement jaloux de notre influence, sur un navire qui ne reçoit presque jamais de passagers, il y a là quelque chose de presque miraculeux, et ce fait, qui a été remarqué a produit dans l'île une vive sensation.

Ce dernier voyage couronna dignement tous les autres. Partis de Colombo le 31 octobre à une heure de l'après-midi, nous arrivions au port de Jaffna le lendemain au soir vers huit heures. Nous étions à l'ancre depuis environ une heure, quand de loin nous vîmes s'approcher une grande barque. Elle portait les RR. PP. Mouxel et Mola, qui, impatients de revoir et de posséder Monseigneur, étaient venus le chercher avec toute la caravane. Mais l'heure avancée, l'éloignement de la terre et l'état toujours un peu souffrant de la Mère Xavier, qui n'a jamais voulu se familiariser avec la mer, empêchèrent Sa Grandeur de céder à leurs instances, et la descente fut remise au lendemain.

Le dimanche, vers huit heures, après nos Messes, deux grands canots pavoisés vinrent nous prendre pour nous mener à terre. Vous dire la joie de ces bons indigènes en revoyant Monseigneur, à la vue surtout, toute nouvelle pour eux, des Religieuses tant de fois annoncées, si longtemps et si impatiemment attendues, serait difficile. Durant le trajet, qui dura une bonne heure, une multitude d'autres barques se joignirent aux premières et nous servirent d'escorte. Tout le temps des chants d'allégresse se mêlèrent au bruit du fusil et d'une bruyante musique.

A quelques mètres du rivage, encombré d'une foule avide de saluer les nouveaux venus, nos barques durent s'arrêter faute d'eau. Alors un large fauteuil porté par quatre robustes

Ceylanais, fiers de leur noble fardeau, nous reçut tour à tour dans ses bras pour aller nous déposer sur la plage. Nous avions essayé de tous les véhicules, mais, de tous, ce dernier nous sembla le plus pittoresque, aussi fut-ce à grande peine que nous pûmes garder notre sérieux.

Au débarcadère était dressé un arc de triomphe où nous dûmes faire une petite halte. Ce fut là que Sa Grandeur reçut en anglais la première harangue de félicitation. Ce discours, auquel répondit le R. P. Bonjean, terminé, le premier soin de Monseigneur fut de nous conduire tous à la Cathédrale pour rendre grâces à Dieu de nous avoir si heureusement conduits. Ce trajet, d'environ un kilomètre, et que nous dûmes faire en voiture, fut une continuelle et magnifique ovation. Chants, cris de joie, musique, détonations, tout cela formait un mélange qui échappe à toute description. Douze arcs de triomphe espacés de distance en distance embellissaient notre route, ombragée de gigantesques cocotiers, et bordée d'un haie compacte de gens de toute caste et de toute religion. Enfin nous arrivâmes à la Cathédrale, brillamment parée et étincelante de lumières. Là Monseigneur entonna le *Te Deum*, que nous continuâmes, le cœur rempli de reconnaissance et d'émotion. L'hymne achevée, Sa Grandeur donna solennellement la bénédiction, puis monta en chaire pour saluer à son tour son heureux troupeau et exprimer la joie qu'elle ressentait de se retrouver enfin au milieu de ses enfants.

Après cette cérémonie, Monseigneur fut reconduit processionnellement à son Évêché. A la grande porte d'entrée, de nouveaux compliments lui furent adressés par les élèves de l'une et l'autre école. A la suite du discours prononcé par une des petites filles, et où on le félicita de son heureux retour et du soin qu'il avait pris de se faire accompagner d'une nombreuse escorte, l'une d'elles lui remit pour les Religieuses une bourse de dix livres sterling qu'elles avaient recueillies en faveur de leurs futures maîtresses. Enfin la foule se retira, et nous eûmes le bonheur de nous retrouver seuls et en famille.

Votre cœur, mon Très-Révérend Père, comprendra mieux que je ne le saurais dire la joie que nous ressentions de

part et d'autre de nous voir ainsi réunis. Les compliments de bienvenue, les salutations, les nouvelles de France, et de la Congrégation surtout, avec les détails de notre voyage, nous firent passer de longues et bien douces heures ensemble. Dans la soirée, Monseigneur, que nous accompagnions, fut installer les Religieuses dans leur nouvelle école provisoire. Elles parurent toutes satisfaites du local et surtout de l'accueil que leur firent ces enfants, qui nous ont semblé très-intéressants et très-intelligents; après cela il s'en revint donner la bénédiction solennelle du Saint Sacrement, qui couronna cette belle journée, pour longtemps célèbre dans les annales de Jaffna. L'impression surtout qu'ont produite les Religieuses, et qui chaque jour ne fait qu'augmenter, est étonnante. Les journaux mêmes protestants ont dû applaudir à leur arrivée, et les souhaits les plus heureux, comme les éloges les plus flatteurs, leur sont venus de la part de ceux-là mêmes qui semblaient devoir le plus s'opposer à l'introduction de la nouvelle colonie. Sans doute Dieu, qui nous a ouvert et embelli la route de Ceylan, nous y bénira tous et nous y fera opérer le bien.

Depuis le beau jour de notre arrivée, qui laissera dans nos cœurs des traces profondes, bien d'autres intéressants détails pourraient ici trouver leur place. Mais, sans doute, Monseigneur vous les aura transmis; nos petites fêtes de famille ne sont point oubliées à Ceylan, et nous savons nous unir de cœur à nos bien-aimés Pères et Frères de France. Nous n'avons point laissé passer inaperçu surtout le beau jour du 5 décembre qui nous donnait en votre personne, l'année dernière, un successeur bien-aimé de notre vénéré Fondateur, ni celui du 8 décembre, où nous avons tous prié notre bonne Mère de vous bénir avec tous vos enfants.

Je termine ici ces lignes, mon Très-Révérend Père, pour me livrer à une occupation moins douce pour mon cœur peut-être, mais qui ne vous sera pas moins agréable. Depuis déjà plusieurs semaines on nous a remis entre les mains une grammaire tamoule. Elle nous semble bien longue et bien difficile; pourtant, croyez-le, c'est de grand cœur que nous redevenons petits élèves, le cher Père Boutin et moi, puisque c'est par ce

moyen que nous pourrons faire connaître et aimer Notre-Seigneur et aller soulager nos pauvres Pères qui, faute d'aides s'épuisent ici tous les jours. Ah! puisse-t-il bientôt venir cet heureux moment! Veuillez demander quelquefois le don des langues pour moi, le plus jeune de vos enfants de Ceylan. Grâce à Dieu, ma santé est excellente; toute notre caravane aussi semble en bon état; jamais nous n'avons passé hiver plus doux; tout ici est en fleur comme en France aux beaux jours du printemps.

Adieu, vénéré et bien-aimé Père, un petit souvenir et une bénédiction pour votre enfant respectueux et aimant,

J. BOISSEAU, O. M. I.
Missionn. apost. à Jaffna.

Jaffna, ce 10 août 1863.

MON RÉVEREND ET TRÈS-CHER PÈRE [1],

Jusqu'à présent, je n'ai guère pu vous parler que des fleurs naturelles qui s'épanouissent sous le beau ciel de Ceylan c'est ce qui frappe tout d'abord le nouveau venu. Il en est d'autres, trop rares malheureusement, mais plus belles encore et toutes spirituelles. Aujourd'hui, je veux, en commençant, vous faire respirer le parfum de quelques-unes d'entre elles; puis, si le temps me le permet, vous dire au prix de quelles peines il faut les faire grandir et les préserver des plantes parasites qui les entourent.

Il existe à Jaffna d'abord deux jolis petits parterres, où croissent les plus belles et les plus nombreuses; je veux parler de nos deux Orphelinats de garçons et de filles, contenant l'un soixante, et l'autre cinquante gentilles petites figures demi-noires des plus intéressantes. Peut-être que la réunion de toutes ces épithètes vous paraîtra malsonnante. Mais que la couleur ne vous rebute point; sous cette écorce plus que brune, s'abritent parfois de belles natures. Vous en jugerez vous

[1] Le R. P. REY.

même... Il y a quelques jours, le R. P. BONJEAN, Directeur de l'un et l'autre Orphelinat, allait visiter celui des petites filles, pour examiner celles qui étaient disposées à recevoir le Baptême ; sept ou huit furent admises. Une petite, âgée de cinq à six ans, paraissant trop jeune, fut oubliée dans l'inspection. Le Père allait repartir, quand voilà la petite qui se présente à lui en pleurant : *Et moi*, dit-elle, *je ne recevrai donc pas le Baptême?* Le Père lui remontre qu'elle est bien jeune. Elle insiste. Voyant son désir et qu'elle ne manquait pas d'intelligence, le Père à la fin lui dit : *Mais ta mère est païenne, me promets-tu de la convertir, et tu seras baptisée.* L'enfant, toute contente : *Oh! oui*, reprend-elle, *je veux la convertir. Aujourd'hui et demain, nous avons classe, je ne puis pas sortir, mais samedi, jour de congé, je la convertirai...* et le samedi, touchée par les instantes prières du petit apôtre, la mère lui promettait de se faire bientôt chrétienne. Si j'adressais ma lettre à un des Rédacteurs de la Sainte-Enfance, j'aurais bien d'autres beaux traits semblables à raconter J'espère que les Sœurs le feront plus tard mieux que moi. A vous, je dirai seulement que ces deux Orphelinats, récemment fondés par nos Pères, offrent les plus riches espérances. Ces enfants, dont le grand nombre nous arrive païens, une fois développés et formés, pourront être placés comme catéchistes ou instituteurs dans diverses localités, et devenir ainsi de puissants auxiliaires pour la régénération de leur pays. Parmi les garçons, une dizaine déjà ont commencé l'étude du latin. Dieu veuille que quelques-uns deviennent un jour Missionnaires. Les Écoles anglaises aussi, actuellement florissantes, soutiennent avec honneur la concurrence avec celles des protestants, et promettent également de grandes consolations.

Les catholiques adultes, de leur côté, fournissent un honorable contingent, et chacun de nos Pères a sa liste de traits édifiants à présenter à Sa Grandeur. Là, c'est un jeune homme qui subit, avec résignation, les mauvais traitements d'une famille païenne, et même le bannissement du toit paternel, plutôt que de renier sa foi. Ailleurs, une pauvre femme qui s'impose de rudes sacrifices pour donner une éducation chré-

tienne à ses enfants, etc. Ces jours derniers, Monseigneur revenait d'une tournée pastorale dans laquelle il a administré plusieurs centaines de confirmations, et il a été témoin de traits vraiment touchants. Une fois entre autres, c'était, je crois, sa dernière confirmation, avant la cérémonie, il adressa, comme de coutume, une exhortation pathétique à ses gens. Vers la fin, il se demanda : *Peut-être parmi ceux que je vais confirmer, quelques-uns bientôt manqueront-ils la sainte Messe le dimanche, et retourneront-ils à leurs anciennes habitudes. Oh ! si cela devait être, que celui-là se retire, je ne veux point lui donner la confirmation.* Puis s'adressant au peuple : *En est-il quelqu'un parmi vous qui soit dans ces dispositions?* Un *non* général sortit alors de toutes les bouches. Cependant un pauvre vieillard, tout cassé, était là, prêt lui aussi, à recevoir le Sacrement ; mais sa figure était triste. Il s'approche du R. P. Saint-Geneys et lui dit tout ému : « Hélas! mon Père, comment faire, je suis infirme, je ne puis plus aller à la Messe le dimanche, ne recevrai-je donc point la confirmation, moi? » et en disant cela, des larmes lui venaient aux yeux : touchante simplicité, que le cher Père se hâta de rassurer, en disant au bon vieux que l'admonition de Monseigneur ne le concernait point. Voilà, très-cher Père, entre bien d'autres, quelques traits qui vous diront ce que sont nos chers Indiens, ou ce qu'ils pourraient être, si le nombre plus grand des Missionnaires permettait de cultiver comme il faut ces heureuses dispositions. Mais il faut maintenant, pour compléter l'aperçu, vous montrer un peu le revers de la médaille.

Il ne saurait, vous le savez, y avoir de roses sans épines, et ici ces dernières ne manquent pas. Autour de cette petite bergerie rôdent sans cesse des loups prêts à faire quelque larcin. En première ligne apparaissent les protestants, ici, comme ailleurs, antagonistes les plus redoutables du catholicisme : calomnies, polémique, préjugés, tracasserie de tout genre, rien n'est omis par eux pour entraver le progrès du bien. D'une autre part, le fanatisme hindou, contre lequel vient se briser sans succès visible le zèle le plus ardent, est pour bien des cœurs faibles une pierre continuelle de scandale. L'apathie naturelle du peuple également, la multitude de ses préjugés,

et le sans gêne de ses habitudes et de ses mœurs sous un ciel ardent, ajoutent encore aux difficultés. Enfin, chose plus triste encore, le scandale et l'ignoble conduite de quelques malheureux prêtres schismatiques font ici un mal immense, et sont pour Monseigneur et nos pauvres Pères, qui ont le malheur d'habiter dans leur voisinage, une bien lourde croix, en nous suscitant à chaque instant des procès que la malveillance protestante termine le plus souvent en leur faveur, et en entraînant dans leur schisme bon nombre de lâches chrétiens. Voilà, mon Révérend Père, bien en abrégé, quelques-unes des plus douloureuses épines qui déchirent ici le cœur des Missionnaires. Puisse votre pitié en être émue et vous inspirer de temps à autre une petite prière pour ce pauvre peuple et pour ceux que la Providence a envoyés à son secours. Priez aussi pour que le dernier d'entre eux soit bientôt en mesure de fournir son contingent de dévouement et de sacrifices dans ces glorieuses mais pénibles luttes. Dans huit ou quinze jours je dois débiter mon premier sermon tamoul ; Dieu veuille bénir mes prémices.

Pour vous laisser sous une moins triste impression, je vais, avant de finir, vous faire faire une petite promenade par une de nos rues de Jaffna ; elle sera un peu différente de celle que vous pourriez faire dans la rue de Rivoli, mais en revanche elle vous offrira un petit aperçu des magnificences ceylanaises. Il faut vous montrer le plus beau ; je vous introduis donc dans la rue principale : vous n'y trouverez point de palais du Louvre ou du Luxembourg, mais de poétiques chaumières ombragées de palmiers ou de bananiers, chose peu commune à Paris. Devant et autour de vous, peu d'élégants citadins, mais une fourmilière de petits noirauds sans autre costume que leur peau, ce qui vous aide puissamment à pratiquer la modestie des yeux. Çà et là des groupes d'hommes et de femmes fumant leur pipe à la façon des Turcs. Plus loin, accroupies près de leurs marmites à riz, deux ou trois vieilles se rendant le mutuel service de s'arracher à pincées les mille petits insectes qui s'abritent sur leur tête. Enfin, par intervalles, un convoi précédé d'une bruyante musique de tam-tam, fifres, tambours et trompettes : voilà la physionomie d'une des rues

de notre capitale. Je ne vous convie point à mettre le pied dans un de ses palais, votre nez, vos yeux et vos oreilles vous feraient vite regagner la porte, et ce serait vous faire manquer à la charité contre le poétique Bernardin de Saint-Pierre. Laissons donc là nos Indiens, et ne leur apprenons pas que Paris est plus beau que Jaffna. Je pense, du reste, qu'ils ne nous croiraient point. J'arrive au bulletin de santé.

Je suis bien aise de pouvoir vous dire que tous nos Pères sont assez bien pour le moment. Les Sœurs de la Sainte-Famille aussi vont assez bien, et commencent enfin à surmonter les épreuves de l'acclimatation. Leur pensionnat augmente tous les jours, et la mort de l'institutrice protestante, qui a succombé il y a quelques semaines presque subitement, leur a valu plusieurs élèves de familles anglaises; tout laisse espérer que leur établissement prospérera.

Votre affectionné Frère,

Boisseau, o. m. i.

MISSIONS DE FRANCE.

MAISON DE NOTRE-DAME DE CLÉRY.

Cléry, le 31 mai 1863.

Mon Très-Révérend Père,

Avant de vous faire connaître les travaux de nos Pères pendant ce dernier hiver, permettez que je résume en quelques lignes tout ce qui s'est fait ici depuis le mois de décembre 1855, époque à laquelle les Missions diocésaines ont commencé. En consultant mes notes, je relève le chiffre de 134 Missions ou Retraites paroissiales, y compris comme doubles Missions celles qui ont rempli deux périodes, et dont le nombre est très-restreint. C'est assez dire que, pendant ces sept ans et demi, les Missionnaires de Cléry n'ont pas chômé ; et si l'été, si tranquille ici, nous oblige à chercher en dehors du Diocèse quelques travaux pour entretenir notre activité, l'hiver fournit au delà au besoin de mouvement dont est dévorée toute âme apostolique.

Vous savez, mon Très-Révérend Père, quelles difficultés présentent les Missions orléanaises. On dirait, à voir l'indifférence religieuse de certaines localités, qu'on est en plein paganisme ; aussi les moyens ordinaires et les *siéges tout faits* sont parfaitement inutiles en face de telles résistances. Vous m'embarrasseriez beaucoup si vous me demandiez quelle méthode nous suivons dans ces joutes évangéliques. Le plan de bataille se dispose en face de

l'ennemi, et plus d'un Missionnaire, arrivé avec un simple bréviaire, s'étonne lui-même de voir des succès consolants naître d'une stratégie qu'il modifie tous les jours, et dont on peut dire ce que Bossuet dit du cadavre, qu'elle est *un je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue*. Parfois le sacrifice n'est pas mince, de rester seul un hiver entier, au sein de populations où la parole ne s'infiltre que lentement comme la goutte qui creuse à la longue le rocher, seul en face de physionomies sévères et d'attitudes orgueilleuses qui semblent vous reprocher d'être venu troubler la paix publique. Aussi, quand le Missionnaire voit poindre le clocher du modeste village où il va catéchiser des âmes qui le fuiront peut-être, et qu'il désespérera d'atteindre, ses yeux s'humectent parfois de quelques larmes, et son cœur, intimidé un moment, revient au centre de cette famille religieuse où il se sentait aimé et secouru. Cette première émotion passée, on aborde résolûment l'œuvre ardue, on s'entoure d'enfants, on leur distribue des images et des médailles, on leur recommande d'amener les parents ; soi-même on va chercher ces brebis égarées, et c'est ainsi que se forme le petit auditoire qui consent à écouter enfin la parole de Dieu. Ceux de nos Pères qui ont travaillé à ces rudes Missions comprennent, j'en suis sûr, le tableau que j'expose ici, et ils ne m'accuseront pas d'en exagérer les couleurs, comme aussi ils diront avec moi que partout, en ces pays difficiles, ces Missions informes font des chrétiens et régénèrent peu à peu les âmes. Cléry est une bonne et forte école, où le Missionnaire apprend à ne travailler que pour Dieu, et où il apprend aussi le véritable prix des âmes par la peine qu'il éprouve pour les conquérir. Je le dis à la gloire des nombreux Missionnaires que la Congrégation nous a envoyés, ils ont semé dans les larmes avec une volonté de fer et un courage infatigable, que Dieu a bénis. Sur ces

défrichements où la main se déchire, la grâce descend aujourd'hui, et le Diocèse recueille déjà les fruits de tant de sacrifices.

Je pourrais parler de souffrances physiques et morales de tout genre. Mais je dois laisser à Dieu le secret de ces épreuves qui sont le véritable condiment des œuvres apostoliques. Ici, comme ailleurs, elles deviennent le principe le plus fécond de la conversion des âmes et des mérites personnels. Le Prophète l'a dit : ceux qui sèment dans les larmes recueillent dans l'allégresse, et quand la semence tombe arrosée par les pleurs, elle fait lever des moissons qui produisent des gerbes abondantes, source de joie pour l'ouvrier généreux : *Qui seminant in lacrymis in exultatione metent* (Psal. CXXV). L'expérience confirme de plus en plus cette vérité, et dans toutes nos Maisons on peut lui rendre le même témoignage.

Ce n'est pas toujours celui qui sème que Dieu appelle à recueillir la moisson ; mais tôt ou tard, les germes déposés manifestent leur fécondité divine. Ainsi le veut le bon Maître qui a lui-même promulgué cette vérité : *Alius est qui seminat, et alius est qui metit* (Joann., IV, 37). Mais il avait dit auparavant : *Et celui qui sème et celui qui récolte se réjouissent également* (v, 36). Plus la souffrance a été grande, plus l'allégresse est vive, et on se hâte de revenir à la maison pour la faire partager à ses frères. Nos Missionnaires travaillent ordinairement seuls ; cette solitude contribue à rendre leur ministère plus pénible, en les privant des consolations de la vie de famille. Aussi, jamais plus qu'ici n'éprouve-t-on la joie du retour à la communauté après le travail, et notre excellent P. Bonnet a traduit cette pensée par cette phrase laconique et sacramentelle qui terminait toutes ses lettres : *Je finis dimanche, j'arriverai lundi.* C'est ainsi que nos Pères de Cléry pratiquent le joyeux retour prescrit par nos Règles.

Je devrais mentionner tous les Pères qui ont travaillé à ces Missions, mais la liste en serait trop longue. Il faut se contenter de désigner quelques hommes qui, par leur zèle actif ou leur séjour prolongé dans le Diocèse, ont contribué le plus à faire accepter l'œuvre de Dieu. Je m'empresse de signaler en premier lieu le P. Bonnard et le P. Sigaud, qui ont ouvert le feu, et qui l'ont soutenu avec un entrain admirable, le premier pendant cinq ans, le second pendant deux ans, donnant des Missions qui par l'élan rappelaient presque celles du Midi. Après eux, le P. Michaelis et le P. Bonnet ont dignement milité pour la cause de Dieu, et depuis deux ans, le P. Bonnemaison, digne héritier de ces chers apôtres, porte avec honneur le drapeau des Missionnaires.

Il faut ajouter une fois pour toutes et comme simple souvenir les travaux autres que ceux des Missions diocésaines. Pour mon compte, j'ai pu donner seize retraites de Religieuses ou autres, le Carême de Rennes en 1860, la Mission de Château-Gontier en 1861 avec le P. Sardou, Mission qui a duré depuis le premier dimanche de Carême jusqu'à celui de Quasimodo, et où le travail a abondé de toutes façons, enfin le Mois de Marie de Saint-Louis d'Antin, concurremment avec le P. Chaine, qui y avait la part principale. Plusieurs de nos Pères ont donné aussi quelques retraites. Voilà, mon Très-Révérend Père, la statistique de nos travaux pendant près de huit ans. Je regrette de vous la donner ainsi décolorée et comme un simple détail arithmétique, mais il me serait impossible, à de telles distances des faits, d'écrire des choses intéressantes. Une autre histoire resterait à faire : celle de la paroisse même de Cléry et du Pèlerinage. Ici encore, le travail n'a pas manqué, et nos Pères ont fait un bien solide. Peut-être un jour pourrai-je écrire à part cette page de l'histoire générale de Cléry, dont le récit appartient de préférence aux

PP. Marchal, Bouniol et Ronzy, qui ont successivement ou simultanément dépensé leurs sueurs au service de la paroisse, ainsi qu'à la légion innombrable de nos Vicaires.

Que vous dire maintenant, mon Très-Révérend Père, des Missions de ce dernier hiver ?

Nous en avons donné dix-neuf. Le P. Bonnemaison et le P. Eymère, notre infatigable auxiliaire dans cette dernière campagne, en ont donné douze à eux seuls. Partout le passage de ces deux Pères a été signalé par un mouvement religieux prononcé. A Puyseaux, petit canton, et à Boiscommun notamment, le P. Bonnemaison a secoué un peuple indifférent et a fait un bien véritable. A Ousson et Ligny, le P. Eymère a obtenu également d'excellents résultats. Les PP. Rouvière, Jeanmaire, Dufour, nous ont aussi porté secours et ont fait des Missions dans des pays difficiles, où leur passage a aussi fait du bien. Je ne puis vous donner des détails, car il est impossible d'analyser des Missions qui prêtent peu à la narration et où le ministère de l'apôtre peut être comparé à un véritable défrichement.

Ma part n'a pas été très-grande dans ce va-et-vient de l'hiver. Au commencement de février, j'ai donné trois jours d'adoration à Saint-Pierre de Limoges, puis j'ai prêché le Carême à Saint-Paterne d'Orléans, importante paroisse, où mon auditoire, fort bien composé, m'a encouragé par sa piété et son assiduité. Il y a un mois j'étais à Martillac, donnant une retraite à la Sainte-Famille, et je vous avoue, mon Très-Révérend Père, que cet aimable travail, dans une charmante solitude, à l'heure où tout se transformait sous le souffle du printemps, m'a reposé des travaux du Carême et largement dédommagé de mes coups de voix dans l'ingrate église de Saint-Paterne, où la sonorité est nulle.

Le P. Vivier, des nôtres depuis un mois, a déjà donné une retraite à Josnes, importante paroisse du Diocèse de

Blois, et en ce moment il prêche, ainsi que le P. Bonnemaison, une retraite de première communion.

Ce résumé rapide dit ce qu'ont fait les Missionnaires de Cléry dans le Diocèse d'Orléans et ailleurs. Mais ce qu'il ne peut dire c'est le bien lent et imperceptible en apparence, mais réel, que les Missions font dans le Diocèse. Quatre sociétés de Missionnaires envoient pendant tout l'hiver des Pères dans toutes les directions, la foi est créée, l'indifférence secouée, les bonnes habitudes chrétiennes s'acclimatent, des associations pieuses sont fondées, et si ceux qui débutèrent dans ce rude apostolat revenaient dans les mêmes populations, ils auraient la joie d'y compter un bien plus grand nombre de véritables chrétiens. Que Cléry ne fasse donc pas peur aux Missionnaires de la Congrégation ; on peut sans témérité promettre des consolations à leur zèle, en même temps que des travaux pleins de mérite. Et puis, à Cléry on s'aime et on est joyeux, et c'est un plaisir de voir des hommes employés à un rude ministère porter partout un cœur si épanoui et une gaieté si franche. Qu'ils viennent donc nombreux les Missionnaires qui aiment les âmes, et qu'au lieu d'être un épouvantail, le nom de Cléry soit désormais un attrait.

Agréez, mon Très-Révérend Père, les sentiments de complète et respectueuse soumission avec lesquels je suis votre bien dévoué fils en Notre-Seigneur.

M. de l'Hermite, o. m. i.
Supérieur de Cléry.

MAISON DE VICO.

—

Vico, le 10 mai 1863.

Révérendissime et bien-aimé Père,

Je vous dois des remercîments pour la douce obligation que vous nous faites de vous rendre compte de nos travaux ; il est agréable pour un enfant de raconter à son père ses peines et ses succès, surtout quand ce père est, après Dieu et Marie Immaculée, le principe de toute l'action et du bien qui en résulte.

Deux œuvres principales occupent nos Pères à Vico : les Missions et l'École ecclésiastique secondaire. Le rapport du mois de septembre dernier vous a surtout entretenu de la première ; je commencerai celui-ci par l'Ecole.

I. L'École ecclésiastique. — Je ne remonterai point au delà de la dernière rentrée des classes ; j'aurais cependant aimé à vous dire un mot des temps qui l'ont précédée ; ne fût-ce que pour constater le dévouement dont nos Pères avaient besoin dans l'ordre de choses qui existait alors. Mais vous le savez parfaitement, bien-aimé Père, et c'est parce que vous l'aviez compris que de sages réformes sont venues de votre part : vous avez supprimé le pensionnat parce qu'avec l'état de notre maison il ne pouvait que nous créer des embarras ; vous avez supprimé les classes de seconde et de rhétorique, parce que dans ces classes le nombre des élèves ne répondait pas aux sacrifices que nous étions obligés de nous imposer.

L'École compte aujourd'hui quarante élèves externes, qui ne sont admis dans la maison que pour les exercices religieux et les classes ; logement et étude, tout se fait au dehors sous la direction d'un surveillant ecclésiastique séculier.

Les classes sont réunies deux à deux sous un seul pro-

fesseur : 3e et 4e; 5e et 6e ; 7e et 8e. Trois professeurs font ainsi six classes. Le Supérieur aide les professeurs pour les cours d'instruction religieuse et de mathématiques. Cet ordre de choses exige des professeurs un surcroît de travail, mais leur bonne volonté, l'intelligence de leur mission, leur attachement à nos saintes Règles, l'union parfaite qui existe entre eux, les soutiennent et leur font parcourir avec zèle cette carrière qui est bien ardue.

Les détails qui vont suivre sur la piété, le travail et la discipline feront mieux ressortir cette vérité.

1° *Piété.* — En général il y a chez nos enfants une difficulté qui est propre au pays. C'est le défaut d'éducation première, c'est l'absence de cette inclination heureuse que l'enfant recueille sur les genoux de sa mère et qui lui donne comme un avant-goût des choses saintes. Ce point d'appui nous manque et nous sommes obligés d'y suppléer. Le R. P. Guinet, mon prédécesseur, l'avait compris ; il avait institué une Congrégation de la Sainte-Vierge dont l'influence devait produire avec le temps les plus heureux résultats. Cette année, j'ai voulu donner à cette œuvre une attention toute spéciale, et j'ai maintenant la consolation de compter parmi ses membres plus de la moitié des élèves. Les réunions ont lieu tous les dimanches. Elles se composent d'instructions et de prières. Par cette Congrégation est venue la fréquentation des Sacrements, chose capitale pour la réforme des mœurs et la préparation des vocations. Il n'est pas rare de rencontrer nos Congréganistes aux pieds de Notre-Seigneur ou de la Sainte Vierge ; pendant le Mois de Marie ils m'ont prié de leur permettre d'aller chanter tous les jours un cantique en dehors de la visite commune; tout cela est spontané et nous récompense de nos efforts. Il est bien édifiant aussi de les voir pendant les promenades se séparer de leurs condisciples pour réciter en chœur l'Office de la Sainte

Vierge. J'ai vu bien des fois ces chers enfants braver le respect humain sur les routes, et continuer leur office malgré les regards des curieux, que surprenait sans doute la nouveauté de ce spectacle.

Les élèves reçoivent deux fois par semaine les avis ou les instructions du Supérieur. Je pourrais citer des faits bien consolants qui montrent que ces enfants savent ouvrir l'oreille du cœur, concevoir et exécuter de généreuses résolutions.

Le R. P. Gallo leur a prêché une retraite de trois jours avant Noël. Tous s'approchent des Sacrements une fois le mois, bon nombre le font plus souvent. La manière dont ils répondent aux prières, chantent et font les cérémonies donne à notre église un caractère particulier de recueillement et d'édification.

Ainsi, bien-aimé Père, sous le rapport de la piété nous avons déjà obtenu un grand succès et nous espérons encore le voir s'augmenter avec le temps, parce que le bien va toujours en croissant. Il est consolant de le constater quand on se rend compte des obstacles qui s'opposent à sa réalisation.

2° *Études*. — Nous avons obtenu, dans le premier semestre de cette année, un véritable succès dans les études, les examens ont été satisfaisants. Ce succès est dû tout entier au zèle des maîtres, car de grandes difficultés pouvaient le paralyser. La réunion des classes, deux sous un seul maître, simplifie en un sens, mais complique singulièrement le travail sous une foule d'autres rapports; je m'effraye quelquefois de la tâche imposée à nos Pères, et, si je ne connaissais leur vertu, je craindrais le découragement. Ils m'ont prié d'augmenter le temps des classes, il leur était impossible matériellement de faire face à tout. Le temps donné de plus aux classes était pris sur les études, il a fallu diminuer les matières et abréger le temps

des récréations. Nous ne sommes pas entièrement maîtres des obstacles, peut-être le temps nous apprendra-t-il à faire disparaître la gêne matérielle qui en résulte, mais dont personne ne se plaint, parce qu'elle n'est la faute de personne.

Longtemps on a cru que la sévérité seule pouvait obtenir le travail. Ce régime pénitentiaire n'allait pas avec le genre de notre Congrégation. Unanimement nous avons essayé le genre opposé. Les professeurs ont donné l'exemple, chaque jour ils ont rendu compte, à la classe suivante, de tous les devoirs ; les élèves ont été jaloux d'avoir de bonnes notes, et comme le travail du professeur était évident, les élèves se sont attachés à des maîtres qu'ils ont admirés. — *Comme notre professeur travaille,* me disaient les élèves d'une classe, *il dicte le corrigé sans traduction!* — *Mon Père,* me disaient d'autres, *comment peut faire notre professeur, il lit tous les jours toutes les copies!* Vous comprenez, bien-aimé Père, qu'une fois ce point gagné, les punitions sont devenues bien rares, et nous avons vu nos enfants heureux et le visage épanoui prendre joyeusement leurs récréations sans apercevoir le long des murs les tristes *piquets* ou les malheureux *pensum.*

Tous les mardis une composition entretient l'émulation dans les classes. Chaque samedi, en présence des professeurs et du surveillant, toute la communauté réunie, le Supérieur lit les notes de piété, de conduite, d'application, de leçons et de devoirs ; il saisit cette occasion pour louer, blâmer, exciter nommément, selon le besoin de chacun ; c'est dans cette réunion que sont proclamées les places des compositions de la semaine. Chaque dimanche a lieu l'examen pour l'une des trois divisions, et à la fin de chaque semestre un autre examen général, auquel nous attachons une extrême importance.

Tous ces moyens réunis font que nos élèves, toujours

en haleine, sont excités et soutenus dans le travail ; aussi n'avons-nous pas de traînards dans nos classes.

Malgré le régime paternel que nous sommes si heureux d'avoir établi, nous nous montrons très-sévères pour exclure ceux qui se rendent indignes de nos soins ; nous avons congédié un élève pour une chanson trouvée dans ses livres, et les instances d'un haut personnage n'ont pas réussi à le faire rentrer. Deux autres ont été congédiés pour des traductions, nous nous sommes aussi montrés inflexibles à toutes les prières. Enfin deux autres, sur lesquels nous n'avions pas l'action désirable, ont été priés de rester chez eux.

3° *Discipline.* — C'est elle qui fait l'éducation, et ici son importance est bien autre que dans les pays où l'éducation de famille prépare à celle d'un établissement ; nous avons tout à faire. N'ayant que des externes, notre action se trouve assez restreinte. Cependant les avis du Supérieur chaque semaine, et plus souvent quand il le faut ; une classe de politesse, dont il a voulu se charger lui-même pour lui donner plus d'importance ; l'ordre et le silence dans les marches de la Communauté plient peu à peu nos enfants à la bonne tenue. Nous avons aussi à constater sur ce point un véritable progrès. Il faut dire que nos Pères, bien que n'étant chargés d'aucune surveillance officielle, aiment à se trouver avec les enfants ; c'est dans ces rapports, dont l'abandon fait le charme, que leur action s'exerce sur les élèves, et qu'ils cultivent, sans travail apparent, leur intelligence et leur volonté.

Je n'ai presque rien à ajouter pour le côté matériel de l'œuvre. Nous avons dû prendre des mesures très-sévères pour obtenir exactement et d'avance le payement de la rétribution scolaire. La mesure que nous avons adoptée a parfaitement réussi, et jusqu'à ce jour il ne nous est pas dû un centime d'arrérage.

Il y aurait quelque chose à faire pour soulager les familles de nos élèves, qui sont la plupart dans une pauvreté extrême ; j'aurai à vous parler, bien-aimé Père, d'un projet qui, sans rien diminuer à nos ressources, serait une bénédiction pour nous aussi bien que pour les parents des élèves.

Il y aura aussi des mesures à prendre relativement au lieu où sont logés la plupart de nos élèves, quoiqu'en dehors de notre maison nous ne sommes pas dispensés d'y exercer une certaine surveillance et d'y assurer l'ordre et la moralité.

En résumé, notre œuvre marche, malgré les difficultés. Au dehors on comprend notre dévouement et on l'apprécie. Bien des familles préfèrent notre école, dans sa modestie, à d'autres qui ont plus d'éclat et de renommée. Nous nous efforcerons de nous conserver dans notre simplicité, nous ferons le bien sans bruit ; et nous contribuerons, selon nos forces, à préparer à la Corse de bons Prêtres. Nous sommes, dans notre œuvre, dans l'esprit de notre vocation et nous pouvons dire en toute vérité : *Evangelizare pauperibus misit me.*

II. La Maison des Missionnaires. — Le précédent rapport vous a dit, bien-aimé Père, les travaux de nos Pères dans cette île ; vous avez vu avec bonheur qu'ils y font revivre les succès de nos devanciers. Depuis le mois de septembre dernier trois Missions seulement ont été données, en voici la raison : en Corse, les habitants, dès que les neiges arrivent sur les montagnes, désertent l'intérieur et se rendent sur les plages avec leur famille et leurs troupeaux ; ils ne retournent dans leurs villages qu'au printemps. L'époque des Missions est ordinairement pendant l'été. L'hiver est le temps de repos pour les Missionnaires. Ce repos toutefois n'exclut pas un certain travail.

Ainsi le R. P. AUDRIC a donné dans notre Église une retraite à la Congrégation des filles, pendant les neuf jours qui précèdent la fête de l'Immaculée Conception. Cette retraite a été suivie par un nombre assez considérable de personnes, qui en ont tiré un grand profit.

La paroisse de Néza occupe aussi habituellement un Père ; en outre, nous avons la direction spirituelle des écoles de Vico, celle des Frères compte près de trois cents enfants et celle des Sœurs environ cent vingt. Un de nos Pères est en même temps confesseur ordinaire de cette dernière communauté. Le R. P. DE VERONICO vient d'y remplacer le R. P. TAMBURINI. Le Supérieur est aussi Supérieur local de cette petite communauté. Il faut joindre à cela que nos Pères sont journellement demandés au confessionnal ou auprès des malades, qui presque tous s'adressent à nous.

Le 13 décembre, jour de la fête de sainte Lucie, il y a un concours considérable de toute la Province dans notre Église. L'année dernière, comme toujours, cette solennité a été remarquable. Dès la veille, malgré une pluie torrentielle, les pèlerins arrivaient de tous côtés ; il était vraiment édifiant de voir de pauvres femmes pieds nus, toutes mouillées, tomber à genoux en entrant dans le lieu saint et s'avancer ainsi jusqu'au reposoir où était exposée la statue de sainte Lucie. Comme c'est l'usage, M. le Curé de Vico a officié à la Grand'Messe, et le R. P. SEMERIA (J. B.) a prononcé le panégyrique de la sainte.

Le Supérieur a prêché la Passion dans l'Église de Vico, le Vendredi saint.

Pendant le temps pascal les confessionnaux ont été assiégés, toutes les paroisses des environs et même de bien plus loin arrivaient en groupes compactes. C'est à grand' peine que nous avons pu suffire ; cependant, grâce au zèle de nos Pères, qui ont souvent passé une grande partie de

la nuit à les entendre, aucun de ces braves gens n'a été refusé. Je n'exagère pas beaucoup en disant que nous avons confessé à peu près tous les hommes et une bonne partie des femmes de la Province de Vico.

Le deuxième dimanche après Pâques, j'ai réorganisé deux œuvres que nos anciens Pères avaient fondées, et que les soins donnés à l'école avaient peu à peu laissées tomber. La Congrégation que j'ai trouvée établie dans notre Église n'était plus composée que d'un nombre insuffisant de personnes ; cette œuvre ne réalisait pas le but de son institution. Dès que mon intention fut connue au dehors, on m'adresssa des instances pour obtenir sa réalisation. Je fis appel à toutes les personnes qui veulent sincèrement travailler à leur salut, et plus de cent cinquante sont déjà inscrites. Il paraît que le bien ne s'arrêtera pas à Vico, car des villages environnants on commence à solliciter l'admission dans le sein de cette Congrégation.

Par ce moyen il nous est permis d'assurer un autre bien immense, c'est le catéchisme de persévérance, qui se fait désormais tous les dimanches, en forme d'instruction. Les congréganistes y assistent comme à un exercice qui leur est spécial, et avec elles bon nombre d'autres personnes.

Que ne pouvons-nous faire aussi quelque chose pour les hommes ! Hélas ! les partis qui divisent nos populations, l'approche des élections, qui envenime encore les divisions, sont pour le moment un obstacle que nous ne pouvons guère attaquer. J'ai tenté quelque chose pour opérer une réunion, mes avances ne sont pas perdues ; mais il est prudent de laisser passer l'orage.

Il me reste à vous parler des trois Missions données par nos Pères, je les place dans l'ordre du temps.

1. Au mois d'octobre dernier, les RR. PP. Rolleri et Gallo ont évangélisé la paroisse de Tasso. Voici ce que m'a écrit le R. P. Gallo sur cette belle Mission :

Urbalacone, le 8 octobre 1862.

Mon Révérend Père,

Je m'empresse de vous rendre compte de la Mission de Tasso, que nous venons de clôturer ; mais je dois d'abord remercier Notre-Seigneur et notre divine Mère de nous avoir aidés à surmonter tous les obstacles ; ils étaient grands. Vous savez, mon Révérend Père, que le Curé seul nous appelait, la paroisse entière s'opposait à la Mission, ce fut au point qu'un moment le Curé crut ne pas pouvoir trouver un seul cheval pour venir nous prendre comme il l'avait promis ; il fut obligé d'user d'une sorte de violence. Si vous nous aviez vus chevauchant tantôt au sommet des montagnes, tantôt dans les gorges profondes, vous nous auriez reconnus pour les envoyés de Celui qui courait après la brebis égarée : *Saliens in montibus, transiliens colles.*

L'accueil ne fut pas trop sympathique de la part de la paroisse, on semblait nous fuir. Les cloches retentissent, et le R. P. Rolleri monte en chaire, plein de courage : comme si nous avions reçu l'accueil le plus cordial, il remercie la population, l'invite pour les exercices du lendemain. Nous apprenons que les jeunes gens se sont réunis, et que tous ensemble ont pris la résolution de ne point venir nous entendre ; tous nos efforts se tournent alors contre cette conjuration. Dieu entendit nos prières, cet obstacle tomba, et dès lors la parole de Dieu put opérer ses miracles ordinaires ; nous la laissions tomber avec toute sa force, amollir les cœurs, broyer les vices et forcer à des résolutions généreuses. L'ennemi de tout bien ne se tenait pas pour battu. Il excita des divisions funestes, grandit les prétentions. Heureusement les procès furent portés à notre tribunal ; quelle fatigue et quel casse-tête !

Le R. P. Rolleri fit, dans ces circonstances pénibles, des merveilles ; à force de prudence et de fermeté, il arrangea tout avec le même succès qu'il l'avait fait à Zigliara. Des familles furent tirées du triste état de concubinage en forçant les pères à donner la dot à leurs filles ; d'autres furent rappelées au

respect des lois. Enfin le magnifique spectacle de la communion générale des femmes fut offert aux hommes. Ceux-ci se piquent de les égaler. Il fallut en instruire un bon nombre sur les vérités nécessaires; mais leur communion fut aussi générale, et remarquable par le bon ordre et la piété. Le Curé pleurait de bonheur en distribuant le pain des forts à tous ces hommes, dont un bon nombre se nourrissaient du Pain eucharistique pour la première fois de la main de leur Pasteur, quoiqu'il fût là depuis vingt-quatre ans. Nous plantâmes une magnifique croix sur un tertre soutenu par une belle muraille de plus de 3 mètres de hauteur, ouvrage de la population, qui y avait travaillé tout entière.

Enfin l'heure de quitter cette population régénérée arrive : de toutes parts on n'entend que des gémissements; malgré nos instances, tous veulent nous accompagner; on se rend au pied de la croix plantée la veille; là, deux Messieurs nous adressent le discours d'adieu, l'un en italien, l'autre en français; le R. P. Rolleri répond par quelques réflexions sérieuses sur la grande grâce accordée à cette paroisse. Nous voilà à cheval, mais nous ne pouvons avancer, on arrête nos montures; nous ne parvenons à nous échapper que lorsque nous promettons de revenir dans trois ans. Tous reçoivent une dernière fois notre bénédiction, et nous partons escortés par les cavaliers qui veulent nous faire honneur jusqu'à la voiture, c'est-à-dire pendant trois heures.

Veuillez agréer, etc. Gallo, o. m. i.

2. Pendant le Carême de cette année, les RR. PP. Rolleri et Audric ont prêché une Mission à Petreto; c'est la seconde. Voici la lettre que nous a écrite le R. P. Audric sur cette œuvre, que le Seigneur a couronnée du plus brillant succès :

Mon Révérend Père,

La Mission de Petreto a bien réussi.

Petreto est un bourg assez considérable, situé sur une petite élévation qui domine la grande route impériale de Sartène.

En face de Petreto, de l'autre côté de la route, on aperçoit les maisons et les tours de Bicchizano, où résident plusieurs familles nobles, mais où règne une grande indifférence religieuse, et même un peu d'impiété. Ces deux localités, quoique ne constituant qu'une seule commune, forment cependant deux paroisses distinctes ayant chacune leur Église et leur clergé respectifs. Nous nous attendions à ce que toutes les deux profiteraient des exercices de la Mission. Mais notre attente fut trompée. Bicchizano se laissa dominer par les préventions qui se forment partout contre notre saint ministère. Placées sur le bord d'une grande route, ces populations n'ont plus les anciennes qualités des habitants de la Corse ; ils n'ont pour ainsi dire que le vernis d'une civilisation qui commence, mais ils en possèdent tous les inconvénients. Aussi notre arrivée fut-elle l'objet de plusieurs railleries, qui n'ébranlèrent point notre confiance.

Dès les premiers jours, le concours des fidèles de Petreto fut considérable. L'Église est très-vaste ; mais elle est incommode, ouverte à tous les vents et d'une humidité effrayante ; l'eau du ciel y tombe abondamment en traversant une voûte qui menace ruine. Pour surcroît d'infortune, le rhume sembla établir dans Petreto son quartier général. Jugez des efforts que nous dûmes faire pour dominer un auditoire où régnait un bruit perpétuel. Bientôt le Curé fut frappé de maladie, et les autres Prêtres de la paroisse ne se traînaient plus que languissamment aux exercices de la Mission. Les Missionnaires restèrent seuls debout.

Le vice dominant dans cette localité était l'immoralité. Nous l'attaquâmes avec vigueur, et bientôt la grâce amena à nos pieds, dès la première semaine, une bonne partie de la paroisse. Des conversions éclatantes enflammèrent notre zèle, et nous espérâmes une moisson abondante. Mais le terrain était dur et rocailleux, plus dur, sans doute, que les masses énormes que l'on voit éparses çà et là et sur lesquelles repose la moitié du pays : ce qui lui a fait donner le nom de Petreto, mot qui vient de *Petra*.

Le vendredi de la seconde semaine, une communion géné-

rale amenait la totalité des femmes à la Table eucharistique.

Tous nos efforts se tournèrent dès lors contre les hommes. Trois seulement avaient fait leurs Pâques l'année dernière, et on les avait tournés en dérision. Ajoutez à ce respect humain les jeux, la fréquentation des cafés, les mauvaises habitudes, et vous aurez une idée de la population que nous évangélisions. L'orgueil couronnait le tout... Tous les soirs, au sortir de l'Église, nos sermons étaient commentés publiquement et sévèrement critiqués. Une certaine société de prétendus esprits forts, qui avait fait jusque-là bonne contenance, commençait à s'inquiéter des progrès de la Mission, et, pendant que nous prêchions du haut de la chaire, elle prêchait dans les rues et sur les places publiques, pour entraver l'élan de la population. En Corse on en est encore aux dires de Voltaire et de J.-J. Rousseau. Mais le jour de la grâce était arrivé... La masse du peuple s'ébranlait de plus en plus, et des hommes que l'on nous avait désignés comme à jamais inaccessibles aux influences divines venaient décharger à nos pieds le poids qui écrasait leur conscience. La société voltairienne se sentit découragée, démembrée, et on pourrait dire accablée de honte en présence du mépris dont elle était devenue l'objet. Un des principaux chefs se convertit et les trois autres prirent honteusement la fuite et allèrent se cacher à Ajaccio. Mais la grâce les poursuivit jusque dans cet asile et remporta sur un d'entre eux un nouveau triomphe. Nous le vîmes bientôt revenir à *Moka-e-Croce*, où nous donnions la Mission, pour se confesser, communier et recevoir la Confirmation. Trois hommes seulement faisaient leurs Pâques à Petreto avant notre arrivée; deux seulement ne les ont pas faites cette année.

Les filets étaient donc jetés : il fallait les retirer... *Hic opus*. Nous fûmes vraiment surchargés par les confessions des hommes, au point que le mardi et le mercredi de la Semaine sainte nous crûmes devoir supprimer les exercices de la Mission, afin de nous occuper uniquement à entendre les confessions.

Le Jeudi saint eut lieu la communion générale des hommes.

Dès les trois heures du matin, quelques individus, impatients de voir poindre l'aurore, montèrent au clocher, mirent en branle les cloches et firent entendre à toutes les paroisses voisines le plus joyeux carillon. La communion fut édifiante. Depuis le vieillard de quatre-vingts ans jusqu'aux jeunes enfants, tous s'approchèrent de la Sainte Table avec les plus vifs sentiments de foi, de respect et d'amour. La barbe, qui, en Corse, est le signe du deuil, de la vengeance et de la tristesse, avait entièrement disparu ; dès la veille, toutes les barbes étaient tombées sous le rasoir en signe de joie, de réconciliation et de bonheur. Aussi tous les visages étaient-ils empreints d'une félicité céleste.

Quelques hommes qui ont cru avoir besoin d'un peu plus de temps pour se préparer, plusieurs jeunes gens dont l'instruction n'était pas suffisante, ont eu le bonheur d'accomplir leur devoir le saint jour de Pâques.

Le Samedi saint, Petreto vit une cérémonie dont ce bourg n'avait jamais été témoin. Trois adultes de quarante à cinquante ans reçurent le Baptême avec la solennité que l'Église déploie en pareille circonstance. Toute la paroisse semblait envier le sort de ces trois heureux mortels qui se revêtaient ce jour-là de leur robe d'innocence... Après la cérémonie du Baptême, douze personnes entourèrent le Saint Autel pour recevoir le sacrement du Mariage. C'étaient d'abord trois familles qui depuis longtemps scandalisaient Petreto par un hideux concubinage, puis les trois autres étaient ceux qui avaient reçu le saint Baptême et qui, par conséquent, étaient obligés de recevoir le sacrement du Mariage. On comprend l'allégresse que de pareilles cérémonies devaient répandre parmi le peuple, toujours si impressionnable, surtout dans nos contrées.

Il nous en donna une nouvelle preuve le soir même. Un des plus grands arbres de la forêt fut abattu, transporté au bourg et planté au milieu de la place de l'Église. On l'entoure de branches sèches et d'autres combustibles huilés. A l'entrée de la nuit, on vint nous chercher et on nous pria, en nous présentant des cierges allumés, de vouloir bien mettre le feu à ce bûcher improvisé : *C'est le diable*, nous disait-on de

toutes parts, *que nous voulons brûler; nous voulons le brûler avec les péchés que nous avons eu le malheur de commettre*. Nous ne crûmes pas pouvoir refuser, et en un instant, aux cris de tout le peuple et au son de la musique, les flammes s'élevèrent jusqu'aux nues dans de majestueux tourbillons de fumée.

Un des fruits les plus précieux de la Mission fut de préparer plus de cent hommes au sacrement de Confirmation. Ils le reçurent douze jours plus tard, lorsque Mgr Casanelli d'Istria visita cette paroisse, et eut la consolation de voir la population tout entière communier de nouveau de sa main.

Comme souvenir de la Mission, nous avons amené, à notre retour, un jeune homme plein de bonne volonté appartenant à la famille la plus respectable de l'endroit. Ce sera, nous l'espérons, un Missionnaire de plus pour la Corse et un Oblat de plus pour notre chère Congrégation.

La Mission se termina le jour de Pâques. L'affluence à l'exercice des adieux fut énorme. Le Père Rolleri retrouva toute sa force pour faire entendre des paroles d'adieu; elles furent bien senties et surtout avidement recueillies par ce peuple entièrement renouvelé. Après midi, une nombreuse cavalcade nous accompagna jusqu'à Moka-e-Croce, où nous devions, le soir même, commencer une nouvelle Mission. La population entière nous suivait à pied, au risque d'être foulée par les chevaux. Le son des cloches, les éclats d'un clairon qui ouvrait la marche, les cris de tout un peuple, tout cela nous faisait admirer la puissance de notre sainte Religion, qui avait pu dans le court espace de trois semaines changer d'une manière si merveilleuse une population endurcie dans le péché.

Agréez, mon Révérend Père, etc.

L. Audric, o. m. i.

3. C'est encore le R. P. Audric qui m'a rendu compte de la Mission de Moka-e-Croce, la troisième donnée par nos Pères de Vico. Voici la lettre qu'il m'a adressée :

Mon Révérend Père,

Le soir du jour de Pâques, 5 avril, nous ouvrions, à Moka-

e-Croce les exercices de la Mission. Les habitants de ce village ne désiraient pas la Mission : de notre côté, nous étions bien fatigués ; cependant nous nous armâmes de courage et nous nous mimes à l'œuvre, comme si nous arrivions fraîchement de Vico.

De temps immémorial Moka-e-Croce, qui ne compte que sept cents habitants, s'était acquis une bien triste renommée. Les tribunaux étaient toujours encombrés par les gens de ce pays; on aurait dit qu'ils ne vivaient que de division, de jalousie, de vengeance, de haine, de méchancetés et de faux serments. C'est dans cette même paroisse que l'on a tué un prêtre à l'autel pendant qu'il célébrait les Saints Mystères. Son sang a inondé les mêmes dalles que nous avons foulées, et les complices de cet horrible attentat vivent encore.

Vous le comprenez sans peine, mon Révérend Père, la grâce devait naturellement rencontrer dans cette population de très-grands obstacles. Mais cette fois encore l'ennemi fut délogé, et nous avons pu faire rentrer dans la voie du salut un peuple qui en était bien éloigné. Huit jours suffirent pour réconcilier toutes les femmes avec Dieu, et la communion générale, qui eut lieu le dimanche après Pâques, produisit un excellent effet sur le reste de la population. Les hommes s'ébranlèrent à leur tour, et quoique notre ministère devînt très-pénible par suite de la multitude des affaires temporelles qu'il fallait débrouiller, nous eûmes lieu d'être très-satisfaits. Quelques hommes seulement avaient reçu le sacrement de Confirmation. Le premier Pasteur du Diocèse eut la consolation d'en confirmer plus de cent, dont la plupart avaient blanchi loin de la pratique des devoirs de notre sainte Religion. Cette visite de Monseigneur coïncida avec la clôture de la Mission. Toute la paroisse reçut la communion des mains de Sa Grandeur. Un petit nombre d'hommes qui n'avaient jamais mis les pieds dans l'Église firent exception et formèrent ainsi la dîme du diable.

Monseigneur fut profondément ému à la vue d'un peuple naguère si méchant et ressemblant maintenant plutôt à des anges qu'à des hommes. Dans une courte allocution il déve-

loppa cette pensée, que la visite des Missionnaires leur avait été plus profitable que celle du Souverain Pontife lui-même. *Car,* disait Monseigneur, *vous n'auriez pas été préparés à recevoir les grâces du Pape ; elles auraient été inutiles, tandis que les Pères vous ont purifiés dans les eaux salutaires du Baptême et vous ont fait entrer dans de meilleures dispositions.* Après la cérémonie, Monseigneur fit, à plusieurs reprises, l'éloge des Missionnaires.

Le lendemain de la clôture, nous dûmes nous séparer de cette excellente population, qui ne savait comment nous exprimer sa reconnaissance. Elle nous accompagna à pied pendant longtemps ; vingt cavaliers nous suivirent plus loin encore. Un vieillard de quatre-vingt-quatre ans, dont les forces s'étaient renouvelées avec la Mission, se plaça au-devant de notre voiture, sautant et dansant de joie comme David devant l'Arche d'alliance : *J'avais des fils et des petits-fils qui étaient presque païens*, criait-il, *et je les ai vus devenir chrétiens ! Vivent les Pères! Vive la Mission !* Et tout le peuple de répéter : *Vive la Mission !*

Nous nous séparâmes enfin de ces bonnes gens en remerciant le Dieu, grand en miséricorde, qui s'était servi de notre ministère pour faire rentrer dans sa grâce un peuple qui l'avait perdue depuis si longtemps.

Après six semaines d'absence nous rentrions à Vico exténués de fatigues, mais heureux d'avoir travaillé, sous la bannière de Marie Immaculée, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Veuillez croire, mon Révérend Père, etc.

L. Audric, o. m. i.

Voilà, bien-aimé Père, ce qu'ont fait vos enfants de Vico pendant les sept mois qui viennent de s'écouler. Daignez bénir et la moisson et les ouvriers, et en particulier celui qui se dit avec un bonheur toujours nouveau

Votre humble et obéissant fils en J. et M. I.,

A. Mouchette, o. m. i., *Supérieur*.

MAISON DE N.-D. DE LUMIÈRES.

—

Le compte rendu de cette Maison comprendra les travaux exécutés en 1862 et pendant la première moitié de l'année 1863.

Fondée en 1837, la Maison de N.-D. de Lumières a eu, dans les vingt-six années écoulées depuis sa fondation, de bien belles pages à offrir à l'histoire de notre famille religieuse. On peut dire qu'elle a réalisé les espérances que Mgr Dupont, Archevêque d'Avignon, avait conçues en appelant nos Pères à travailler à la régénération de son Diocèse[1]. Le sanctuaire de N.-D. de Lumières, quoique toujours fréquenté, ne voyait plus d'aussi nombreuses populations visiter ces lieux illustrés par tant de miracles : quelques années ont suffi pour y ramener des flots de pè-

[1] Connaissant les fruits de salut qui ont été produits dans un grand nombre de Diocèses par le ministère des membres de la Congrégation des Missionnaires Oblats de la Très-Sainte et Immaculée Vierge Marie ;

Voulant donner une nouvelle preuve de notre affection paternelle pour nos ouailles, et de notre sollicitude pastorale pour la sanctification du troupeau confié à nos soins par la divine Providence,

Nous avons appelé, établi et constitué canoniquement dans la Maison de N. D. de Lumières, ci-devant couvent des RR. PP. Carmes, une communauté de la susdite Congrégation de Missionnaires, les chargeant spécialement : 1° d'être les gardiens du sanctuaire de N.-D. de Lumières, *pour y perpétuer et y propager toujours davantage la dévotion à la Très-Sainte Mère de Dieu*, et y donner une bonne direction à la piété des fidèles qui accourent dans ce saint lieu de toutes les parties de notre Diocèse et de bien plus loin encore ; 2° *d'évangéliser toutes les paroisses de notre Diocèse*, soit par des Missions, soit par des retraites spirituelles, sur la demande qui leur en sera faite par MM. les Curés, ou sur les indications que nous leur en donnerons nous-même ; 3° de donner des retraites spirituelles aux Prêtres qui sont bien aises d'aller se recueillir quelques jours dans la solitude, à l'ombre du sanctuaire de la Sainte Vierge. (*Acte de fondation, en date du 9 juin* 1837.)

lerins et rendre au Pèlerinage toute son antique splendeur. L'œuvre des Missions a été bénie par Dieu là comme dans les autres Maisons, et les succès les plus consolants ont accompagné les travaux des Missionnaires qui s'éloignaient du sanctuaire de Marie et venaient renouveler à ses pieds leurs forces et leur courage. On jugera du zèle et du dévouement qu'ont déployés nos Pères, quand on saura que, dans l'espace de ces vingt-six années, ils ont prêché dans le Diocèse d'Avignon 89 Missions, 25 Jubilés et 99 Retraites. Dans le Diocèse de Valence, 25 Missions, 5 Jubilés et 10 Retraites. Dans le Diocèse d'Aix, 2 Missions et 6 Retraites ; et dans le Diocèse de Digne, 13 Missions et 9 Retraites : en tout, 129 Missions, 30 Jubilés et 129 Retraites.

A la Maison de N.-D. de Lumières se rattache aussi une œuvre qui en a gravé profondément le nom dans bien des cœurs. Le Juniorat a été abrité pendant plusieurs années à l'ombre de ses murs, et c'est sous l'influence divine de ce délicieux sanctuaire que se sont formés un grand nombre des fervents Oblats qui ont été appelés à défricher les Missions d'Angleterre, du Canada, de la Rivière-Rouge, de l'Orégon, de Ceylan et du Texas. Plusieurs de ces enfants de la Congrégation ont pu oublier les soins qu'ils en avaient reçus et devenir ingrats envers leur Mère, mais ceux qui lui sont demeurés fidèles, et c'est la grande majorité, n'oublieront jamais les années heureuses qu'ils ont passées auprès des autels de Marie, auprès de la Vierge des Lumières. Ils y ont trouvé le berceau de leur vie religieuse, et ce berceau s'est entouré de tous les charmes et de tous les souvenirs de la plus belle époque de leur vie, de l'époque de l'enfance et de la jeunesse.

Tout se réunit à Lumières pour captiver le cœur. Ce jardin aux frais ombrages, aux eaux claires et abondantes, où les *jets d'eau ne se taisent ni le jour ni la nuit*, cette colline que les pins tapissent d'une verdure éternelle, ce

sentier qui serpente à travers le coteau en unissant le sanctuaire de Marie à la blanche chapelle de Saint-Michel, le ruisseau qui arrose le vallon où les lumières miraculeuses ont apparu, la vaste plaine qui se déroule en face du sanctuaire, et que terminent les collines du Lubéron, ne font que préparer l'âme aux influences de la grâce, plus riche et plus féconde que la nature. La crypte miraculeuse est là avec sa douce obscurité, son silence mystérieux, son langage éloquent ; le symbolisme touchant du Carmel réalisé dans cette double maison de Dieu superposée l'une à l'autre, invite l'âme à monter vers Dieu, à s'adresser à Marie pour arriver plus sûrement à son fils, à passer des demi-clartés de la terre à la pleine lumière du ciel. Combien sont solennelles et attrayantes les fêtes dont cette Église de Marie est chaque année l'heureux témoin! Elle voit accourir auprès de la Mère des Lumières des multitudes considérables venues des lieux les plus lointains. Une même pensée, un même désir animent tous ces pieux fidèles, la confiance en Marie les amène à ses pieds, comme au trône de la grâce et de la miséricorde. Ils passent la nuit à solliciter sa puissante protection, et le lendemain ils s'éloignent après avoir reçu la divine Eucharistie, gage ineffable de tous les biens qu'ils ont sollicités. Comment décrire cette procession aux flambeaux qui s'organise tous les soirs, lorsque le nombre des pèlerins le permet ? Elle déroule ses rangs à travers les allées du jardin, parcourt le sentier sinueux de la colline, et revient au sanctuaire comme au principe et à la fin de son mouvement. Sous les voiles de la nuit, au milieu du silence profond de la nature, il se forme une harmonie divine de ces flots de lumières, de ces chants pieux qui accompagnent la marche triomphante de la statue de Marie, suivant le chemin que parcoururent autrefois les lumières miraculeuses : les voix donnent une parole à la lumière qui éclaire

et explique les voix : c'est toujours le grand mystère de l'Incarnation qui se révèle et qui reçoit de nouveaux actes de foi et d'amour : mystère où la lumière éternelle, le Verbe de Dieu, apparut sur les genoux de Marie, au milieu des profondes obscurités de la nuit de Noël.

Comment l'âme ne se remplirait-elle pas des émanations de la grâce, quand elles lui arrivent sous des formes si gracieuses et si touchantes ! Comment les témoins de ces scènes merveilleuses n'en conserveraient-ils pas le plus fidèle souvenir, surtout après les avoir contemplées à cet âge où le cœur s'impressionne si facilement, où il est si accessible à tout ce qui est grand, à tout ce qui est beau, à tout ce qui est saint !

Les initiations à la vie apostolique étaient complètes. Auprès de Marie, le spectacle permanent de toutes les merveilles de la grâce, la vie de famille, l'union des volontés, les tressaillements du cœur, lorsque notre Bien-aimé Fondateur, lorsque le R. P. Tempier visitaient la Maison ; hors du sanctuaire, les fatigues et les travaux qui fortifient le corps et préparent aux labeurs de l'apostolat. Avec quelle généreuse ardeur on voyait cette petite phalange gravir les sommets du mont Ventoux, parcourir les collines du Lubéron, suivre les vallons enchanteurs de Buous et arriver jusqu'aux débris inaccessibles de son fort ; se récréer sur les bords de la fontaine de Vaucluse ou sous les vastes arceaux de l'aqueduc de Roquefavour, et s'arrêter auprès des ruines du prieuré de Saint-Hilaire ou de l'abbaye de Sénanques, que des mains bénies de Dieu ont relevées et restaurées. Tous marchaient gaiement, non pas seulement sous l'inspiration de la curiosité naturelle au jeune âge, mais surtout sous l'inspiration d'un futur apostolat. Plus tard, en se trouvant sur les bords des grands fleuves de l'Amérique, en traversant les montagnes, en se reposant sous l'ombrage des forêts, les Junioristes de Lumières ont

pu se rappeler ces premières courses, prémices des fatigues auxquelles ils devaient se livrer pour le salut des âmes et la gloire de Dieu.

Le premier Junioriste de N.-D. de Lumières est le R. P. Faraud, actuellement Vicaire apostolique nommé de la Rivière Mackensie.

Commencé en 1839, le Juniorat a duré jusqu'au mois d'août 1848. Plusieurs motifs en déterminèrent alors la dispersion. Ce ne fut pas sans regret que cette mesure fut adoptée. N.-D. de Lumières parut perdre une partie de ses charmes : ce n'était plus le Petit Séminaire de la Congrégation.

Mais cette couronne de joie et d'espérance devait bientôt être rendue à la Maison de Marie. Notre bien-aimé Père, le R. P. Tempier, le R. P. Aubert, les autres membres du Conseil, étaient tous désireux de rétablir le Juniorat. Le 1er octobre 1859, il était donné au R. P. Augier, assisté des Pères Semoine et Tatin, de rouvrir les cours interrompus, et de présider à la formation d'un second Juniorat. Celui-ci compte déjà un intercesseur dans le ciel ; le Frère Seurin est allé se constituer son avocat et son défenseur ; et le Scolasticat a reçu plusieurs de ses membres qui aspirent à surpasser en zèle et en générosité les aînés qui les ont devancés dans la carrière apostolique.

Il ne nous appartient pas de décerner des éloges à ceux des Nôtres qui consacrent leurs forces, leur existence, les années de leur maturité ou de leur vieillesse à la formation intellectuelle et morale de ces futurs Oblats. Dieu seul connaît l'étendue de leur dévouement, Dieu seul peut l'apprécier à sa juste valeur : un jour, ils seront eux-mêmes étonnés des récompenses auxquelles ils auront droit, car il est écrit : *Que le fils sage réjouit son père* (Prov., x, 1), et *que ceux qui enseignent la sagesse auront la vie éternelle : Qui elucidant me vitam æternam habebunt* (Eccli., xxiv, 31).

Le R. P. AUGIER a été remplacé dans la direction du Juniorat, au mois de septembre 1862, par le R. P. LEPERS.

Si l'œuvre du Juniorat a eu des interruptions, celle des Missions a toujours jeté un vif éclat. Nous devons nous borner à parler des travaux exécutés pendant les deux dernières campagnes.

Avec le commencement de l'année 1862, le R. P. FRANSON terminait à Verdalier, paroisse de quatre cents habitants, dans le Diocèse d'Avignon, la Mission qu'il avait ouverte dans le courant du mois de décembre. Elle a eu un résultat très-satisfaisant. La sanctification du dimanche, la communion pascale étaient bien négligées par les habitants de cette paroisse. La parole du Missionnaire les a ramenés à la pratique des devoirs religieux : vingt-cinq hommes ou jeunes gens ont seuls manqué à l'appel.

A la même époque, le 9 janvier, expirait à N.-D. des Lumières le Supérieur, le R. P. RICARD, dont le souvenir restera à jamais mêlé au nom de cette maison. Le premier Juniorat lui a dû en grande partie sa prospérité, et l'image de sa bonté, de sa tendresse paternelle, ne s'effacera jamais des cœurs qui l'ont approché. Il a vu revivre autour de lui, dans le même sanctuaire, cette famille de laquelle l'obéissance seule avait pu le séparer, en lui imposant un héroïque sacrifice. Après avoir été exposé à tous les dangers d'un lointain voyage, d'un séjour prolongé dans des contrées inhospitalières, il est venu goûter le repos d'une douce et tranquille vieillesse à l'ombre de la maison qu'il avait aimée et qu'il avait fait aimer. Ses restes vénérés ont été déposés dans le caveau que renferme la chapelle de Saint-Michel : leur présence ajoute une indéfinissable mélancolie à ce lieu solitaire, où il avait si souvent prié. Ses funérailles témoignèrent de la grande estime et vénération dont était entouré ce véritable Oblat de Marie.

Le même caveau a reçu les ossements du Frère PELLA-

RIN, scolastique, mort en prédestiné à N.-D. de Lumières, le 17 octobre 1850.

Le R. P. BERMOND fut nommé, quelques jours après la mort du R. P. RICARD, Supérieur de la maison de N. D. de Lumières.

De Verdalier, le R. P. FRANSON se rendit à Bausset, petit village de trois cents âmes. Cette paroisse n'offrit pas beaucoup de difficultés au zèle du Missionnaire : la population en est généralement bonne ; aussi le succès fut-il complet : un seul homme manqua à la communion générale.

Les mêmes consolations attendaient le R. P. FRANSON dans la paroisse de Peypin, du Diocèse d'Avignon, composée de cent cinquante catholiques et de deux cents protestants. Les catholiques se montrèrent dignes de leur nom, et tous rivalisèrent de zèle et d'empressement. Six hommes seulement n'ont pas accompli leurs devoirs.

Seul jusqu'alors, le R. P. FRANSON s'adjoignit un compagnon dans le R. P. GIBELIN, et tous les deux se rendirent à Saint-Didier, paroisse de six cents âmes, située auprès du Petit Séminaire de Sainte-Garde, afin d'y prêcher une retraite. L'année précédente, les mêmes Pères y avaient donné les exercices de la Mission avec un succès complet. Le même mouvement de ferveur se reproduisit dans cette population vraiment chrétienne : quelques hommes seulement résistèrent à la grâce et ne profitèrent pas de ce retour de Mission.

Avec le mois de mars, une nouvelle Mission s'ouvrit dans la paroisse de Saint-Pierre de Bolème, composée de neuf cents habitants disséminés à de grandes distances dans la campagne. Malgré le mauvais temps et les difficultés inséparables de l'éloignement de l'Église, cette bonne population s'est rendue avec empressement aux exercices religieux : quinze hommes ou jeunes gens n'ont pas gagné

l'indulgence de la Mission prêchée par les Pères FRANSON et GIBELIN.

Buis-les-Baronnies, chef-lieu de canton de la Drôme, a entendu plusieurs fois nos Pères. C'est encore le R. P. FRANSON qui a été appelé à évangéliser cette paroisse importante. Le deuxième dimanche de Carême, il y commençait une série de prédications qui attiraient successivement les femmes d'abord, puis les hommes, à une retraite terminée par la communion pascale. L'infatigable Missionnaire a eu le bonheur de voir la grande majorité des hommes s'approcher du Banquet eucharistique. A la même époque, le R. P. GIBELIN apportait le concours de son zèle au Curé de Roussillon, afin de faire faire les Pâques à cette paroisse.

Au retour de Buis-les-Baronnies, le R. P. FRANSON a ouvert à Goult les mêmes exercices d'une retraite pascale, qui ont été accompagnés des mêmes consolations.

Le mois de Marie était arrivé. Depuis plusieurs années, il se célèbre très-solennellement à N.-D. de Lumières, et la Très-Sainte Vierge se plaît à le rendre fécond en grâces de tous genres. Le R. P. NICOLAS organise des chants qui retentissent, d'une manière admirable, dans la vaste Église, et le concours des pieux fidèles des environs ne fait point défaut à ces attrayantes solennités. Tout promet pour l'avenir des succès plus consolants encore : le sanctuaire de Marie aura ses concours dès les jours du printemps.

Nous devons constater ce fait, qui devient chaque année plus évident, c'est que le Pèlerinage de N.-D. de Lumières reçoit de nombreuses et fréquentes visites dans toutes les saisons de l'année, surtout pendant l'été. Il est rare que chaque jour n'amène pas ses pèlerins, dont la présence anime le sanctuaire et remplit sa solitude. Cette succession ininterrompue atteste le principe de vie surnaturelle que recèle le sanctuaire de Marie.

Ce qui l'atteste encore, ce sont ces nombreuses processions qui s'organisent toutes les années, quelquefois dans des paroisses bien éloignées, pour venir à N.-D. de Lumières. Tantôt c'est pour acquitter le vœu que les générations se sont transmis les unes aux autres, tantôt pour demander les bénédictions de Dieu sur les fruits de la terre, toujours pour manifester la confiance en Marie et faire un acte solennel de foi à sa toute-puissance. On quitte l'Église de la paroisse, bannières déployées, en ordre parfait, l'air retentit de chants religieux : c'est ainsi que l'on s'éloigne. Mais lorsqu'on a perdu de vue le clocher du village, lorsque la route se déroule avec ses longs détours, les bannières s'abaissent, les rangs se brisent : c'est encore une marche vers le sanctuaire de Marie, mais chacun ne suit plus que les inspirations de son cœur. Aux approches du sanctuaire, l'ordre se rétablit, les bannières se relèvent, les chants recommencent, bientôt la cloche s'ébranle, jette ses sons argentins aux rochers de Saint-Michel et aux échos du vallon, et la procession, reçue par les Pères Oblats, pénètre jusqu'à l'autel miraculeux, tout resplendissant de lumières. La fatigue est oubliée : on prie, on se recueille ; puis les portes du jardin s'ouvrent, et on cherche le repos et de nouvelles forces dans un modeste repas servi à l'ombre des noisetiers, sur le bord des eaux limpides et abondantes. Une seconde fois la cloche se fait entendre, elle réunit les pieux pèlerins dans le sanctuaire : quelques paroles chaleureuses leur sont adressées, Jésus-Eucharistie les bénit avec amour, et la procession reprend le chemin du village, où elle apporte les grâces de Marie et de nouvelles preuves de sa puissante protection.

Dans le courant de l'année 1862, on compte jusqu'à douze processions générales qui ont visité le sanctuaire de N.-D. de Lumières : ce sont celles d'Apt, de Cavaillon, de Gordes, de Goult, de Menerbes, d'Oppède, de Croanne, de

Murs, de Joucas, de Lioux, de Caseneuve et de Roussillon. Cette dernière paroisse est venue deux fois. Toutes ces manifestations se sont accomplies dans le meilleur ordre et avec une grande édification pour tous ceux qui y ont pris part ou qui en ont été les témoins.

Quelquefois ce n'est qu'une députation de la paroisse qui se rend en pèlerinage à N.-D. de Lumières, mais on peut dire alors que c'est la portion la plus intéressante et la plus privilégiée. Il est peu de paroisses, dans le Diocèse d'Avignon, qui n'aient une Congrégation de jeunes personnes. C'est la meilleure sauvegarde de la piété et de la moralité. Réunies sous la bannière sans tache de la Très-Sainte Vierge, ces jeunes filles se soutiennent mutuellement dans la pratique du bien, et trouvent dans leur Protectrice Immaculée une prédilection spéciale. Ces Congrégations, bien dirigées, sont une des sources les plus abondantes des consolations que recueille le ministère sacerdotal.

Nos Pères sont souvent appelés à conserver et à augmenter ces consolations dans les retraites annuelles qu'ils prêchent aux congréganistes. En 1852, le R. P. Franson a donné les exercices de la retraite aux Congrégations de Pernes, paroisse de cinq mille âmes, lieu de naissance de Fléchier. Le R. P. Bellon, actuellement Supérieur du Calvaire à Marseille, fut chargé de la retraite des congréganistes de Velleron et de Roussillon, paroisses de dix-huit cents habitants. Les Congrégations de Caromb et de Gordes, paroisses de trois mille âmes, ont entendu le P. Bonnefoi. Toutes ces prédications ont été couronnées d'un plein succès : elles ont renouvelé dans ces enfants de Marie l'esprit de piété, de ferveur et de générosité chrétienne.

La reconnaissance en a amené un grand nombre à N.-D. de Lumières. Les Congrégations des paroisses de Pernes, de Morrière, d'Entraigue, de Bédarrides, de Courthezon, de Saint-Saturnin, de Montfavet, de Joncquières, de Car-

pentras, d'Avignon, de Tavel, d'Alen, sont venues ayant à leur tête ou M. le Curé, ou un de MM. les Vicaires. D'autres sont venues sans être accompagnées de leurs pasteurs : ce sont celles de Mazan, de Beaume, de Malemort, de Bédouin, de Saignon, de Monteux, de Châteauneuf, de Villeneuve, de Céreste (dans les Basses-Alpes), de Château-Renard, d'Airague, de Nove, de Cabane et de Gravaison.

Enfin, des députations plus restreintes encore, mais non moins intéressantes et pieuses, se sont présentées à N.-D. de Lumières : les Sœurs d'Apt, de l'Isle, de Cavaillon, de Pernes, d'Avignon et de Saint-Saturnin y ont amené leurs pensionnats ; tandis que les orphelinats d'Avignon, de l'Isle, d'Apte et de Pernes y conduisaient leurs enfants. Ces pèlerins sont les bienvenus auprès de Marie, la plus tendre mère des enfants et des orphelins.

N'oublions pas deux illustres visiteurs, dont le souvenir restera gravé dans notre sanctuaire. Ils revenaient de la grande Ville, où ils avaient assisté à toutes les fêtes de la Canonisation des Martyrs Japonais. Partis des deux extrémités de l'Océan, ils s'étaient rencontrés auprès du tombeau des Apôtres, sous le regard de Pie IX, et ils sont venus prier à N.-D. de Lumières et auprès de la crypte de sainte Anne, l'aïeule du Sauveur.

Mgr Ignace BOURGET, Évêque de Montréal, un des insignes bienfaiteurs de notre Congrégation, a voulu visiter notre Maison de Lumières, déposer sur l'autel de Marie ses prières ferventes et faire un pieux pèlerinage au tombeau de sainte Anne, à Apt. Tous ceux qui ont entrevu ce saint Évêque n'oublieront jamais l'aménité de son caractère, la distinction et l'affabilité avec lesquelles il reçoit, et surtout l'expression de sainteté qui anime tous ses traits. Daigne le Seigneur conserver longtemps encore à la ville de Montréal un pasteur vraiment selon son cœur !

Mgr SÉMÉRIA, Vicaire Apostolique de Jaffna, a passé plu-

sieurs jours à N.-D. de Lumières. Pour la première fois, ce sanctuaire a été témoin des grandes cérémonies de l'Ordination. C'est le 27 juillet que le vénérable Prélat a ordonné plusieurs de nos Pères et Frères. On conservera aussi le souvenir des vertus qui distinguent cet excellent Évêque, un des plus anciens membres de notre Congrégation.

Un événement bien important pour le Pèlerinage de N.-D. de Lumières se rattache à ces solennités vraiment catholiques de la Canonisation des Martyrs Japonais. Depuis longtemps le R. P. Bermond nourrissait le dessein d'obtenir de notre Saint-Père le Pape le Couronnement de la statue miraculeuse vénérée dans la crypte du sanctuaire. Une première ouverture auprès de Mgr l'Archevêque d'Avignon avait donné un grand espoir ; il n'y avait plus qu'à agir. Une supplique est rédigée, notre bien-aimé Père Général la signe, Mgr l'Archevêque veut bien l'apostiller, et le R. P. Vincens est chargé de la présenter à Rome et d'en assurer le succès. Le P. Vincens déploya dans cette circonstance tout le zèle et le dévouement qu'il avait toujours au service de la Congrégation, et ses démarches, secondées avec une bonté toute paternelle par Mgr l'Archevêque, réussirent parfaitement. Le Souverain Pontife daigna accorder l'autorisation de couronner en son nom la statue de N.-D. de Lumières.

Tout s'est préparé pour cette grande fête. Le R. P. Bermond a fait un appel aux âmes pieuses : il a recueilli, en payant de sa personne, des aumônes assez abondantes. Plusieurs des Pères de la Maison l'ont soutenu de leur généreux concours. Des vêtements splendides ont été offerts à la statue miraculeuse; deux magnifiques couronnes, ornées de pierreries, entoureront le front de Jésus et de sa divine Mère ; l'Eglise s'est embellie : des vitraux tempèrent l'éclat de la lumière ; la corniche présente une balustrade artistement travaillée, tout respire la propreté, le bon goût.

La maison elle-même a revêtu comme des habits de fête : elle a pris tous les charmes de la nouveauté... La maladie et la mort ont différé le jour du triomphe de Marie. Mgr l'Archevêque d'Avignon avait bien voulu choisir un jour pour procéder au couronnement de la statue miraculeuse, en vertu de la délégation que lui en avait donnée le Souverain Pontife. La maladie l'a empêché de se rendre à N.-D. de Lumières, et la mort du vénérable Prélat laisse incertaine l'époque future du couronnement. Qu'il nous soit permis de donner à la mémoire de Mgr Debelay, Archevêque d'Avignon, de bien sincères et de bien légitimes regrets. La Congrégation a toujours eu en lui un bienveillant protecteur. Dans son Mandement de prise de possession, il s'était recommandé à N.-D. de Lumières : il a eu pour ce sanctuaire une véritable vénération. Il lui aurait été bien doux de terminer son existence en couronnant la Vierge de Lumières. Mais c'est Elle qui s'est hâtée de déposer sur le front de celui qui l'avait glorifiée la couronne réservée aux grands et saints Pontifes dans les splendeurs éternelles.

Mais nous avons anticipé sur les événements que nous avons à rapporter. Revenons à l'année 1862. L'époque des concours a vu se reproduire les scènes admirables auxquelles est habitué le sanctuaire de Marie. L'affluence des pèlerins a été aussi considérable que les années précédentes, et, à de certains jours, quinze prêtres étaient occupés à entendre les confessions. On n'a eu à déplorer aucun accident. On connaît la manière dont s'accomplissent les solennités des concours ; nous ne nous arrêterons pas à les décrire. Disons seulement que les Pères de la Maison ont alors à faire face à bien des occupations : la chaire, le confessionnal absorbent tous leurs moments.

N.-D. de Lumières ne laisse point de si pénibles travaux sans consolations. Elle se montre toujours bonne et misé-

ricordieuse en faveur des âmes qui accourent de si loin pour la prier. Il est doux alors au Missionnaire de devenir le confident des grâces obtenues et des merveilles opérées. Un grand nombre de faveurs ont prouvé, cette année encore, que la puissance de Marie n'a point diminué, et qu'elle se plaît à la manifester sur ce théâtre de ses anciens prodiges. Trois personnes aveugles ont recouvré la vue auprès de la statue miraculeuse; deux autres, qui ne marchaient qu'avec des béquilles, ont pu les laisser dans la crypte en témoignage de leur guérison et de leur reconnaissance, et plusieurs malades que les médecins avaient condamnés, ont recouvré la santé en terminant une neuvaine en l'honneur de N.-D. de Lumières. C'est avec bonheur que nous relatons ces faits à la gloire de notre Mère Immaculée. Oui, le miracle est encore à l'ordre du jour, et lorsque l'incrédule orgueilleux en nie l'existence, le fidèle serviteur de Marie le voit, le touche et en jouit.

Le spectacle de la mort vint attrister de nouveau la Maison de Lumières; mais cette tristesse n'était point sans quelque joie. Le Fr. Perrénot, fervent scolastique, expirait le 16 août 1862, en laissant l'exemple de la plus religieuse résignation. Il a quitté la terre pour aller au ciel. Son corps a été inhumé dans le caveau de la chapelle de Saint-Michel.

Une nouvelle campagne apostolique réclame notre attention. Elle s'ouvre dès le mois de novembre par la Mission de Ferrassière, petite paroisse du Diocèse de Valence, composée de trois cents habitants. De grands scandales avaient produit dans cette population les effets ordinaires, c'est-à-dire l'indifférence pour la foi et la pratique des devoirs religieux. Le Missionnaire a employé trois semaines à la régénération de ce peuple, qui ne s'est point montré indocile à la voix de la grâce. Vingt hommes ou jeunes gens ont seuls fait défaut à la communion générale qui a

clôturé les exercices de la Mission. C'est le R. P. Franson qui l'a prêchée.

Le même Père, accompagné des P.P. Nicolas et Bonnefoi, s'est dirigé dans le mois de décembre vers une paroisse considérable, celle du Thor, qui compte quatre mille habitants. Le nombre des communions pascales était limité surtout parmi les hommes. Le Curé et les Missionnaires ont eu la consolation de voir la grande majorité de ceux qui avaient négligé ce devoir s'asseoir à la Table Sainte.

Quelques jours de repos furent accordés aux Missionnaires. Une bien agréable visite vint en augmenter les charmes. Le 2 février 1863, vers le soir, notre Très-Révérend Père Général arrivait à N.-D. de Lumières, dans l'intention d'y passer quelques jours : c'était sa première apparition dans le sanctuaire de Marie depuis son élection au Généralat. Il y fit son entrée sous d'heureux auspices, au moment même où la communauté recevait, dans la crypte miraculeuse, la bénédiction du Très-Saint-Sacrement. Jésus et Marie se réunissaient pour bénir notre Père. Les détails de cette visite trouveront place ailleurs ; qu'il nous suffise de dire qu'elle a laissé à N.-D. de Lumières d'ineffaçables souvenirs.

Les Missionnaires retournèrent bientôt sur le champ de bataille. Les PP. Franson et Bonnefoi ont donné la Mission dans la paroisse de Cucuron, qui compte deux mille habitants. Nos Pères l'avaient évangélisée vingt ans auparavant. Si le succès n'a pas été aussi complet, il a cependant été assez grand pour consoler les Missionnaires des fatigues qu'ils avaient eu à supporter.

Les mêmes Pères se rendaient de Cucuron à Maubec, paroisse de six cents âmes, où ils ont recueilli des fruits abondants.

Nous devons mentionner encore les retraites prêchées dans des bourgs très-populeux. Le R. P. Nicolas et le

R. P. MARTHON ont donné les exercices d'une retraite à Caderousse, où l'on compte plus de quatre mille âmes ; à Caumont, paroisse de deux mille habitants. Le R. P. GIBELIN s'est rendu seul à Croanne et à Saumane, deux villages de six cents âmes, où il a prêché une retraite. Enfin le R. P. FRANSON, pour se délasser de ses autres travaux, a prêché les mêmes exercices spirituels à Monteux, paroisse de cinq mille âmes. Dieu a daigné répandre sur tous ces travaux de fructueuses bénédictions, et accorder aux Missionnaires la seule récompense qu'ils désirent, le retour d'un grand nombre d'âmes à la connaisssance et à l'amour de Jésus-Christ. D'autres retraites offrent moins de travail et peut-être de plus grandes consolations.

A quelques lieues de N.-D. de Lumières, derrière une chaîne de collines arides qui sont comme les premières assises du mont Ventoux, s'élève le Petit Séminaire de N.-D. de Sainte-Garde des Champs. Là, sous la direction de maîtres pieux et éclairés, grandit une nombreuse jeunesse, espérance du Diocèse d'Avignon. Une douce fraternité s'est établie entre les deux communautés : à Sainte-Garde, les Oblats sont reçus comme des frères ; à N.-D. de Lumières, les messieurs de Sainte-Garde sont toujours les bienvenus [1]. Nos Pères ont souvent prêché les retraites annuelles aux jeunes séminaristes. Au mois de juin 1862, le R. P. AUGIER était appelé à donner les exercices de la retraite préparatoire à la première communion; il le fit avec un succès bien consolant. Quelques jours auparavant, le séminaire tout entier s'était transporté à N.-D. de Lumières pour y accomplir un pieux pèlerinage. La voix du P. Au-

[1] Cette réciprocité fraternelle existe depuis longtemps. En 1842, le Juniorat, au retour du mont Ventoux, trouva une cordiale hospitalité à Sainte-Garde. M. l'Économe d'alors est devenu M. le Supérieur, toujours aussi aimable, aussi cordial, prodiguant ces attentions délicates qui captivent le cœur et y déposent les sentiments d'affection et de dévouement.

GIER s'était fait entendre pour la première fois à ces jeunes âmes, qui l'écoutèrent avec sympathie, et elles revirent avec bonheur un Missionnaire qu'elles avaient aimé. Au commencement de l'année scolaire 1862-1863, le R. P. LEPERS eut à prêcher la retraite de rentrée. Il était accompagné du R. P. MARTHON, qui devait l'aider à entendre les confessions. Les deux Pères revinrent enchantés du spectacle édifiant que leur avait offert cette nombreuse et fervente communauté. Puisse l'union se cimenter de plus en plus entre deux œuvres destinées à étendre le règne de Jésus-Christ !

Nous croyons avoir été l'historien fidèle de tous les travaux accomplis par la Maison de N.-D. de Lumières jusqu'au mois de mai 1863. Par le Juniorat, par les Missions, par le Pèlerinage cette Maison a réalisé jusqu'à ce jour, et nous espérons qu'elle réalisera encore mieux dans l'avenir ces paroles de nos saints Livres : *Écoutez-moi, germes divins, et fructifiez comme les roses plantées sur le bord des eaux. Semblables au cèdre du Liban, répandez au loin une odeur suave. Donnez vos fleurs comme le lis, et répandez vos émanations ; que vos rameaux s'épanouissent dans la grâce; chantez des cantiques et bénissez le Seigneur dans ses œuvres* [1] : « *Obaudite me, divini fructus, et quasi rosa plantata* « *super rivos aquarum fructificate. Quasi Libanus odorem suavitatis habete. Florete flores quasi lilium, et date odorem,* « *et frondete in gratiam, et collaudate canticum, et benedicite* « *Dominum in operibus suis.* »

[1] Ecclésiastique, XXXIX, 17 et suiv.

MAISON DE LIMOGES.

Cette Maison nous offre une liste considérable de travaux exécutés depuis la date du dernier rapport jusqu'à la fin du mois de juin 1863. Huit Missions, trois Stations du Mois de Marie, vingt Retraites, prouvent le zèle et l'activité de nos Pères de Limoges, qui ont en outre concouru aux œuvres apostoliques des Maisons de Talence, de Cléry et d'Autun. Entrons dans quelques détails.

1. *Mission d'Esaux.*—Cette Mission s'est ouverte le beau jour de la Toussaint, au moment où se terminaient à Limoges les exercices de la retraite annuelle. Elle a produit des résultats très-satisfaisants. Ils auraient pu être plus complets, si les difficultés que le Missionnaire devait vaincre n'avaient pas été aussi fortes et aussi nombreuses. Les populations limousines sont, pour la plupart, plongées dans une profonde indifférence. Les faire sortir de leur apathie, les ramener vers le bien, c'est une œuvre qui exige du temps et le temps, du Missionnaire est toujours limité. En somme, cette Mission, prêchée par le R. P. Chauliac, a été un heureux début pour notre campagne d'hiver.

2. *Mission de Sainte-Marie de Vaux.*— Le R. P. Chauliac, qui en a été chargé, a recueilli dans cette paroisse les fruits les plus consolants. Sauf quelques rares exceptions, la population tout entière a profité de la grâce précieuse qui lui était présentée. Le P. Chauliac a été admirablement secondé par le Curé, qui s'est acquis auprès de tous ses paroissiens une grande et légitime influence. C'est vraiment le bon Pasteur qui se dépouille pour secourir ses brebis. Aussi ne le changeraient-ils pas, disent les habitants de Sainte-Marie, pour le premier évêque du monde.

3. *Mission de Séreilhac.*—Un seul Missionnaire a dû s'oc-

cuper de cette œuvre bien importante, puisqu'il s'agissait d'évangéliser une population de deux mille âmes. A cette charge déjà très-lourde vinrent s'ajouter des épreuves, des difficultés de tout genre. Tout semblait annoncer un échec : tout se tourna, au contraire, en succès. C'est toujours l'application de la loi dont la Croix est l'admirable symbole : la souffrance, la contradiction sont les éléments de la fécondité surnaturelle. La Mission de Séreilhac en est une nouvelle preuve. Peu de Missions peut-être avaient été faites dans nos contrées avec moins de consolations humaines, et peu aussi ont eu un résultat plus satisfaisant. Voici ce que M. de Lespinats, ancien Directeur des haras et seigneur de la localité, a bien voulu adresser à la *Semaine religieuse* de Limoges sur cette Mission, au succès de laquelle il avait puissamment contribué par son exemple et par son esprit de prosélytisme :

La paroisse de Séreilhac a eu, il y a quelques semaines, une de ces fêtes chrétiennes, à la fois simples et magnifiques qui laissent dans les cœurs d'ineffaçables souvenirs.

Le zèle du digne Curé avait déjà fait faire depuis douze ans de grands progrès à l'esprit chrétien au milieu de son peuple, mais il voulait plus encore. Avec cette généreuse ambition qui croit n'avoir rien fait tant qu'il reste quelque chose à faire, il rêvait un moyen de ramener en masse à la pratique de leurs devoirs ceux de ses paroissiens qui n'avaient jamais connu ou qui avaient oublié le chemin de l'Église, et comme dans notre siècle d'indifférence les Missions sont le seul moyen d'obtenir ce résultat, il en demanda et en obtint une de son Evêque.

Confiée aux soins d'un des Pères Oblats de Limoges, cette œuvre réalisa les désirs du pieux pasteur.

Depuis le premier dimanche de l'Avent jusqu'au premier dimanche de janvier, le dévoué Missionnaire réunit autour de sa chaire un nombreux auditoire, accouru, malgré la rigueur de la saison, des points les plus éloignés de la paroisse. A la simplicité évangélique qui se fait toute à tous, et met la parole

de Dieu à la portée des plus humbles intelligences, il sut joindre cette onction pénétrante qui fait aimer les vérités les plus sévères, et cette flamme communicative au conctact de laquelle les cœurs les plus froids s'échauffent; *il fut vraiment irrésistible*, et, après cinq semaines de prédication, douze cents personnes étaient venues s'asseoir à la Sainte Table. Personne n'avait voulu manquer à la fête eucharistique; le riche s'y trouvait aussi bien que le pauvre, et la fraternité était complète.

Règle générale : Une population qui se laisse guider par la foi et qui communie, saisit facilement les grandes et nobles pensées; aussi le Missionnaire n'eut-il pas beaucoup de peine pour faire comprendre au peuple de Séreilhac qu'il convenait de perpétuer par l'érection d'un beau monument les saintes choses qui venaient de se passer. Ce monument, après une Mission, ne pouvait être qu'une Croix. Chacun se fit un honneur et un bonheur de contribuer à son acquisition, et Monseigneur, qui ne laisse échapper aucune occasion d'encourager les œuvres de régénération, vint la bénir solennellement, au milieu d'un immense concours. La joie était peinte sur tous les fronts et un saint enthousiasme remplissait tous les cœurs. On se ferait difficilement une idée de l'émotion générale, lorsque la foule, et surtout le groupe nombreux des jeunes gens qui avaient porté sur leurs épaules le signe auguste de notre Rédemption, faisaient retentir les airs des cris mille fois répétés de *Vive la Croix !*

Ce fut sous l'influence de cette émotion, qui avait pénétré tous les cœurs et mouillé tous les yeux, que Monseigneur, rentré dans l'Eglise, monta en chaire. On l'avait écouté avec plaisir à l'entrée du bourg lorsqu'il répondait avec tant d'à-propos et de délicatesse aux félicitations de M. le Maire et d'une personne notable de l'endroit, mais on l'écouta avec un tressaillement de bonheur lorsqu'il adressa à tout ce peuple transformé par la Religion ces paroles de Père et d'Évêque, dont tout le monde connaît le charme. On aurait voulu l'entendre plus longtemps et prolonger encore cette cérémonie si touchante, mais il n'y a que les fêtes du Paradis qui ne doivent jamais finir.

La nuit avançait et la population reprit le chemin de ses villages avec des résolutions chrétiennes, et en redisant avec amour les noms bénis de leur cher Curé et de leur bon Missionnaire.

Il faut ajouter qu'après la cérémonie, Monseigneur, embrassant le Missionnaire, lui dit : *Plût à Dieu, mon bon Père, que de semblables victoires sur le démon fussent remportées dans toutes les paroisses de mon Diocèse!*

4. *Mission de Verneuil.* — Parmi les paroisses du Diocèse, Verneuil est une de celles qui offraient au zèle apostolique les difficultés les plus insurmontables. Une indifférence complète régnait parmi les habitants, et, par suite, une ignorance profonde des vérités de notre sainte Religion. Des rapports fréquents avec la ville de Limoges y avaient introduit le luxe et tous les dangers qui l'accompagnent : aussi les communions pascales avaient-elles singulièrement diminué. Quelques centaines de personnes s'approchaient à peine de la Sainte Table, sur une population de plus de deux mille âmes. Malgré tous ces obstacles, le bien s'est opéré, et d'une manière assez remarquable. Les instructions ont été suivies, et après quatre semaines de Mission, six cent cinquante personnes se sont assises au Banquet eucharistique, succès regardé comme merveilleux par tous ceux qui connaissent l'esprit de la paroisse. Monseigneur, qui a présidé la cérémonie de clôture et qui a béni la Croix plantée en souvenir de la Mission, a manifesté toute sa satisfaction, et a parlé plusieurs fois avec éloge des succès obtenus par les PP. Chauliac et Viviers, prédicateurs de la Mission de Verneuil.

5. *Mission de Saint-Paul.* — Depuis trois ans, l'excellent Curé de cette paroisse priait nos Pères d'aller lui porter secours pendant le Carême. Chaque année, on le lui promettait, mais ces promesses n'avaient pu se réali-

ser, car, au moment de se rendre à Saint-Paul, surgissait toujours quelque nouvel embarras. Cette année encore, le Supérieur s'est vu sur le point de ne pouvoir tenir son engagement; il a pu tout concilier, et c'est lui-même qui est allé dans cette paroisse, qu'il évangélisait pour la troisième fois. Le succès a été ordinaire : neuf cents personnes se sont approchées de la Sainte Table à la fin de cette Mission, qui a duré quatre semaines.

6. *Mission de Champagnat.*— Cette paroisse se trouve au centre de la Creuse. La population presque tout entière émigre chaque année pendant l'hiver. On connaît les inconvénients qui résultent de ce déplacement, qui a pour but un séjour de huit ou neuf mois dans la capitale. Loin des traditions locales, à l'abri des influences religieuses, perdus dans l'immense cité, ces pauvres villageois subissent plus facilement les entraînements du vice que les exemples de la vertu. Ils retournent chez eux riches des biens de la terre, mais ils ont perdu les biens plus précieux de la foi et de la charité. A Paris, ils apprennent à ne plus mettre en tête de leurs devoirs la pratique de la Religion, et même à tourner en ridicule ce qu'elle a de plus sacré. La demi-philosophie, la défroque voltairienne, a fait son entrée au village, et elle a bientôt trouvé ses châteaux forts dans les débits de boisson.

Ces inconvénients, tristes résultats des émigrations vers la capitale, se manifestaient plus ou moins dans la paroisse de Champagnat. Il y avait donc une véritable bataille à livrer au démon pour rendre à Jésus-Christ cette place envahie par son ennemi. Les PP. Sacré et Charraux furent chargés de cette tâche difficile, et ils s'en sont heureusement acquittés. Les idées voltairiennes ont fait place aux vérités chrétiennes; les pratiques religieuses ont été remises en honneur, et douze cents personnes ont gagné la grâce de la Mission.

Le projet d'une plantation de Croix, mis en avant, a été favorablement accueilli. Les souscriptions ne se firent pas attendre, mais le temps de la Mission étant écoulé, la cérémonie de la plantation de la Croix a été différée à l'année prochaine. Ce sera une occasion favorable pour visiter de nouveau cette population, et y affermir, suivant le vœu exprimé par nos saintes Règles, le bien qui y a été opéré.

7. *Mission de Saint-Auvent.* — Cette Mission a duré depuis le deuxième dimanche de Carême jusqu'à Pâques, c'est-à-dire cinq semaines. Voici le compte rendu qu'en a fait le R. P. Chauliac, qui en a dirigé les travaux :

L'indifférence pour les devoirs religieux se trouvait à Saint-Auvent comme dans le reste du Limousin, mais au moins il n'y avait pas d'impiété. Les instructions ont été suivies matin et soir, et les fruits ont été abondants. Le nombre des communions pascales avant la Mission s'élevait au plus à six cents, nous avons eu à la Sainte Table plus de quatre cents hommes et de sept cents femmes. Aussi peut-on regarder comme complet le succès de cette Mission qu'a clôturée la belle cérémonie de la plantation de la Croix.

C'est le R. P. Viviers qui a accompagné le R. P. Chauliac à la Mission de Saint-Auvent. Ce Père a été regretté à Limoges, parce qu'il avait saisi avec une admirable facilité le génie du patois limousin. Ce précieux avantage a rendu sa présence très-utile dans les deux paroisses qu'il a évangélisées. Heureux le Missionnaire qui peut s'approprier la langue parlée au foyer domestique! il pénétrera plus avant dans les intelligences et dans les cœurs de ceux qui ne savent bien que la langue apprise sur les genoux de leur mère. C'était la persuasion intime de notre vénéré Fondateur, et l'expérience de chaque jour nous confirme la grande vérité qu'il inculquait sans cesse et qui réglait sa propre conduite dans l'exercice de la prédication et de

la confession. Si cette étude des patois est pénible, laborieuse, les fruits dont elle est le principe la rendent douce et agréable. Dieu bénit toujours l'apôtre, qui peut dire avec saint Paul : *Omnibus omnia factus sum :* « Je me suis fait tout à tous. » (I Cor., IX, 22.)

8. *Mission de Beissat.* — Cette Mission a été demandée à l'occasion de la fête de l'Adoration perpétuelle du Très-Saint Sacrement, et c'est le R. P. EYMÈRE, de retour de ses courses apostoliques dans l'Orléanais, qui en a été chargé. Il semblait que le mois de juin n'offrait point une époque favorable pour un travail de ce genre. On pouvait redouter un échec, mais le Père Supérieur ne put résister aux vives instances du Curé. Le succès a dépassé toutes les espérances. La paroisse tout entière a répondu à l'appel de la grâce, et a dignement fêté la divine Eucharistie.

C'est cette année que Mgr l'Évêque de Limoges a inauguré dans son Diocèse l'œuvre admirable de l'Adoration Perpétuelle. Cette dévotion a déjà produit des fruits merveilleux. Les Curés rivalisent de zèle pour orner leurs Églises et former autour de Jésus-Eucharistie une cour de nombreux et fidèles adorateurs. Puisse ce saint enthousiasme conserver toute sa première ardeur : la gloire de Dieu et le salut des âmes y sont intéressés.

Les PP. PIOT et DE LA COUTURE ont prêché les exercices de l'Adoration perpétuelle dans deux paroisses, celles de Croc et d'Oradour-sur-Vayre. Ces pieuses prédications ont été suivies de consolants résultats. Tout porte à croire que ces jours d'adoration deviendront pour les Curés une occasion favorable de procurer à leurs paroissiens une Mission complète. Que Dieu multiplie le nombre des ouvriers, afin que toutes les demandes soient exaucées.

9. *Mois de Marie.*—Cette année encore presque toutes les chaires de Limoges ont été occupées par un Oblat pendant le Mois de Marie. Le R. P. SACRÉ prêchait à Saint-Michel;

il y a été remplacé par le R. P. Piot ; le R. P. Charraux, à Sainte-Marie, et le R. P. Chauliac, à la cathédrale. Toutes ces stations ont été suivies avec un empressement remarquable. C'est avec un véritable plaisir que nos Pères acceptent ces travaux à la fin de leur campagne d'hiver. Ils considèrent une station du Mois de Marie comme le plus beau bouquet qu'ils puissent offrir à leur Mère Immaculée. En cela ils se montrent fidèles à nos saintes Règles, qui nous recommandent tout spécialement la propagation du culte et de l'amour de l'Immaculée Mère de Dieu et des hommes.

10. *Retraites.* — Ce genre de ministère s'exerce ordinairement sur un théâtre restreint ; il demande moins de temps, et il impose moins de fatigues que les Missions. Il est cependant appelé à produire de grands résultats soit au milieu des chrétiens que ces pieux exercices réunissent, soit surtout au milieu des âmes qui tendent à la perfection. Renouveler en elles l'esprit religieux, les exciter à la pratique plus généreuse et plus constante des vertus de leur sainte vocation, tel est le but de la retraite. Le Missionnaire ne peut s'efforcer de l'atteindre sans se retremper lui-même dans la connaissance et l'amour de sa propre vocation. Aucun ministère ne lui donnera plus de facilité pour avancer et perfectionner l'œuvre de sa sanctification personnelle, et en contemplant de près les âmes que Dieu comble de ses faveurs privilégiées, ces âmes qui forment le parterre du jardin de l'Église, il comprendra plus parfaitement le prix que Dieu attache à leur salut. L'application qu'il devra se faire de cette vérité est facile. C'est au sortir d'une retraite féconde en fervents retours que le Missionnaire se dit, avec un pieux tremblement, ces paroles de l'Apôtre : *Castigo corpus meum et in servitutem redigo ne forte cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar.* (I Cor , IX, 27.)

Le R. P. JEANMAIRE a prêché six retraites : une au Petit Séminaire d'Ajain, une autre à l'Œuvre des Servantes que nos Pères ont établie à Limoges, et qui continue de prospérer entre leurs mains; deux aux Sœurs de l'Espérance de Saint-Etienne et de Châteauroux ; une aux Sœurs de la Croix de Limoges, et la dernière dans une petite paroisse de campagne.

Le R. P. VIVIERS a donné les exercices de la retraite aux Dames de la Présentation, à Saint-Irieix ; aux Religieuses de Marie-Joseph, au Dorat, et aux soldats de l'hospice général de Limoges.

La retraite des Religieuses du Verbe Incarné, à Saint-Junien, a été prêchée par le R. P. EYMÈRE ; celle des Frères des Écoles chrétiennes de Limoges, par le R. P. DE LA COUTURE, et celle des Religieuses du Verbe Incarné d'Evaux, par le R. P. CHAULIAC.

Enfin, le R. P. Supérieur en a prêché huit : deux aux Sœurs de l'Espérance de Nancy et de Metz, quatre dans les pensionnats des Sœurs de la Croix, des Filles de Notre-Dame, à Limoges ; des Sœurs de Saint-Roch, à Aubusson, et des Sœurs du Sauveur, à Bergerac ; une chez les Religieuses de Notre-Dame, à Limoges ; et enfin une aux Religieuses du Bon-Pasteur de la même ville.

Tels sont les travaux accomplis par les Pères de la Maison de Limoges. Dieu a daigné bénir leurs efforts, leur dévouement : tous ces travaux ont fructifié pour sa gloire. Le champ ouvert au zèle de nos Pères est immense ; il est rempli d'obstacles et de difficultés, mais tout atteste que la foi n'est pas morte dans les vallons et sur les collines du Limousin, elle n'est qu'endormie. Des éléments nombreux rappellent son règne glorieux, témoin la tendre piété envers la Sainte Vierge, la dévotion en faveur des âmes du Purgatoire, le respect des cimetières et le culte des souvenirs; témoin l'enthousiasme qu'excite partout

l'époque des ostensions. Espérons que Dieu voudra bien continuer de répandre ses bénédictions sur les travaux de la Congrégation dans cette portion de l'Église, afin que de plus en plus elle contribue à la régénération de ce beau Diocèse de Limoges.

Parmi les meilleurs souvenirs de l'année, les Pères de Limoges mettent en première ligne la trop courte visite que le T.-R. Père Général a faite à leur Maison. Ils n'oublieront point les paroles qu'ils ont entendues, et se montreront fidèles à l'acte d'obédience, qu'ils ont voulu renouveler et qui a été pour eux comme le prolongement des grandes scènes du Chapitre général. Union dans les pensées et les sentiments, dévouement absolu envers la Congrégation et son chef, zèle ardent pour le salut des pécheurs : c'est ce que devait renouveler dans leurs âmes et rendre plus vivace que jamais la première visite du Supérieur Général aux Pères de la Maison de Limoges, qui, depuis sa fondation, a toujours si bien mérité de notre famille religieuse.

MAISON DE N.-D. DE L'OSIER [1].

—

Nous sommes obligés, à regret, d'abréger les détails qui nous ont été transmis sur les travaux qui n'ont pas pu être mentionnés dans la première partie de ce compte rendu. Nous conserverons cependant les traits les plus remarquables, ceux qui montrent la puissante intervention de la grâce dans l'œuvre admirable des Missions.

17. *Mission d'Andancette* (Drôme).— Cette Mission a été prêchée par le R. P. Cumin et le R. P. Montfort. Malgré des

[1] Voir le numéro précédent, p. 381.

difficultés locales qui devaient en compromettre le fruit, elle a procuré aux Missionnaires une ample moisson de consolation. Des divisions intestines avaient constitué une partie de la paroisse en état d'opposition contre le pasteur : mais la présence des Missionnaires eut bientôt fait tomber les préventions réciproques, et le don de Dieu a été généralement bien accueilli. La mauvaise saison n'a pas diminué l'ardeur de cette généreuse population à entendre la parole de Dieu ; l'assistance à l'exercice du soir était toujours nombreuse malgré la pluie, la neige, qui semblaient s'être donné le mot pour mettre à l'épreuve le zèle des paroissiens. Voici les détails qui nous ont été communiqués :

La Mission d'Andancette a eu son cours parfaitement régulier, et les cérémonies ont pu se déployer avec leur éclat devant une assistance pressée et sympathique. Signalons surtout les cérémonies de la Consécration à la Sainte Vierge et de l'Amende honorable au Très-Saint Sacrement, qui laisseront de longs et touchants souvenirs.

Les femmes ont toutes gagné la grâce de la Mission. Quant aux hommes, une faible minorité a fait défaut, par suite des malheureuses divisions dont nous avons parlé. Le voisinage de la gare du chemin de fer, où vivent cinquante à soixante individus généralement peu religieux, doit être aussi compté parmi les circonstances défavorables à la Mission. Néanmoins, si les exercices avaient duré huit jours de plus, le succès eût été également complet du côté des hommes, car l'élan était donné.

Somme toute, les Missionnaires ont vu leurs efforts récompensés par de nombreuses conquêtes faites sur le démon. Parmi ces pauvres déshérités réintégrés dans les droits à l'héritage du Père céleste, mentionnons-en un qui est devenu entre les mains de Dieu l'instrument d'une admirable conversion. Cet homme s'était présenté seulement l'avant-veille de la clôture. Il se confesse avec d'excellentes dispositions. *Ne pouvez-vous pas,* lui dit le Missionnaire, *en reconnaissance de la*

grâce que Dieu vient de vous accorder, lui amener quelque pécheur attardé ? — *Ah! oui,* répond le pénitent, *je connais quelqu'un qui a bien besoin de se convertir, je tâcherai de le décider.* Fidèle à sa parole, le nouvel apôtre passe le lendemain au soir chez celui qu'il avait eu en vue; vieillard arrivé déjà à la décrépitude, et qui, après avoir entendu une des premières instructions, s'était abstenu de tous les autres exercices pour mieux échapper aux remords de sa conscience. *Eh bien !* lui dit son ami, *savez-vous que je me suis confessé? J'ai le cœur bien content, et je vais de ce pas recevoir l'absolution, afin de communier demain. Si j'ai un bon conseil à vous donner, c'est de faire comme moi ; allons ensemble trouver le Missionnaire.* — *Bah!* répond le vieil endurci, *j'ai vécu tranquille sans cela, jusqu'à cette heure, j'irai bien de même jusqu'à la fin ; je demeure comme je suis.* Son charitable conseiller, après les plus vives instances, dut se retirer sans avoir pu rien gagner sur son esprit. Cependant, malgré son apparente assurance, le vieillard ne laissait pas que d'être troublé intérieurement, et dès qu'il fut seul, il se dit : *J'ai mal fait de ne pas suivre son conseil, s'il repassait, je me rendrais cette fois.* Le Dieu de toute miséricorde, qui n'oublie jamais que les pécheurs sont ses enfants, avait entendu cette tardive protestation, et sa Providence attentive se chargea de tout arranger pour le mieux. L'ami rebuté dut retourner à son logis avant de se rendre à l'Eglise, et quand il repassa, l'heureuse inspiration lui fut donnée de faire encore une tentative auprès du vieillard. Ce fut avec un plein succès. Le vieux retardataire, qui était déjà à table, laisse là son potage et accompagne sur-le-champ son ami à l'Eglise, et il communia le lendemain avec de grands sentiments de joie. *Mon Père,* dit-il ensuite au Missionnaire en l'embrassant avec larmes, *ah! que je suis heureux! C'est le plus beau jour de ma vie !* Sa persévérance a été généreuse. Six mois après la Mission, on a eu l'occasion d'apprendre que le bon vieillard n'avait pas manqué un seul jour d'assister à la Messe.

18. *Mission de Saint-Martin d'Hère.* — Cette paroisse, située aux portes de Grenoble, a une population de douze

cents âmes. Déjà, en 1841, elle avait été évangélisée par les PP. GUIGUES, DASSY et BAUDRAND. Le nom de ces zélés Missionnaires vit encore dans le souvenir des habitants, mais les fruits de leurs prédications avaient malheureusement disparu depuis longtemps. Le voisinage de la ville de Grenoble, le contact journalier avec un milieu aussi peu favorable aux idées religieuses que l'est pour l'ordinaire une grande ville, avaient fait bien du mal à la population de Saint-Martin. Une nouvelle Mission était nécessaire. Les PP. MONTFORT et AUGIER furent désignés pour la prêcher, mais le second tomba bientôt malade et le travail se porta presque en entier sur le P. MONTFORT. Voici les détails que nous avons reçus :

La Mission s'est ouverte le premier dimanche de Carême. Le P. MONFORT organisa immédiatement des chœurs pour le chant de cantiques, et il compta bientôt plus de cent cinquante exécutants animés des meilleures dispositions. Ces jeunes gens ne pouvaient se lasser de chanter, et le soir, en regagnant le foyer domestique, ils répétaient les Cantiques qu'ils avaient appris. A ce magnifique chœur d'hommes faisait le pendant un chœur de jeunes personnes qui rivalisaient de zèle. Dès le principe, par ces moyens puissants, le Missionnaire se trouva maître des esprits, et les hommes entrèrent dans le mouvement avec une ardeur qui tenait de l'enthousiasme. Aussi l'Eglise était-elle constamment remplie, et cela même les jours où le mauvais temps aurait pu retenir chez eux des gens doués d'une moins bonne volonté. La cérémonie de la consécration à la Sainte Vierge produisit des effets prodigieux. Plus de quatre cents cierges de gros calibre donnés par les habitants entouraient la statue de Marie, placée sur un reposoir splendide. L'émotion était dans tous les cœurs, et quand le Missionnaire rentra dans la sacristie, M. le Curé se jeta à son cou pour lui témoigner la joie et le bonheur qu'il éprouvait.

Le lendemain, la consécration des enfants attirait la même affluence, et l'émotion et la piété ne furent pas moindres que la veille.

La communion des femmes eut lieu le second dimanche de la Mission; toutes répondirent à l'appel. Le dimanche suivant, qui était le dernier, fut réservé aux hommes, qui y figurèrent à peu près aussi au grand complet. M. le Maire, par un mouvement spontané, s'était constitué le régulateur de toutes choses, aussi l'ordre a-t-il été admirable. A la réunion du soir, le Missionnaire monta en chaire pour la dernière fois; les larmes coulèrent bientôt aux accents de sa parole. Un mot tombé de ses lèvres presque à son insu fut béni de Dieu. *Si, par hasard*, avait-il dit, *il s'en trouvait encore qui fussent restés sourds à la voix de Dieu, regardez-les comme des loups ravisseurs.* Quatre hommes n'avaient pas fait la Mission. Après la clôture, quelques jeunes gens vont les trouver : *Vous n'avez pas gagné votre Mission*, leur disent-ils, *vous êtes des loups; nous ne vous fréquenterons plus.* Les retardataires, déconcertés et honteux d'ailleurs de leur isolement, viennent auprès du Missionnaire, et le lendemain on les vit recevoir le Pain eucharistique avec plus de deux cents autres hommes, des mains de Mgr l'Evêque de Grenoble. A deux reprises, le digne Prélat fit entendre sa voix au peuple assemblé, et ce fut pour se répandre en éloges tant sur la population que sur le Missionnaire. *Jamais*, disait-il, *jamais il n'avait vu un tel enthousiasme.*

Plusieurs pécheurs qui avaient résisté à la Mission prêchée en 1841 ont eu le bonheur de profiter de celle-ci pour se rapprocher de Dieu. On cite entre autres un des notables du pays, homme âgé de plus de soixante ans, qui passait pour avoir abandonné les Sacrements depuis sa première communion. Education, fortune, position, tout lui permettait de mener la vie la plus mondaine, Paris en avait été surtout le théâtre. Revenu au foyer de ses ancêtres, il était las de plaisir, mais il n'était point converti. Dieu l'attendait à cette Mission. Le vieillard avait assisté aux premières instructions. Le P. Montfort le trouve à la tribune où se réunissait le chœur des hommes; il s'empresse de lui offrir un exemplaire de cantiques, comme pour l'inviter à prendre part à la répétition. Ce n'était pas précisément ce que voulait le vieillard; la politesse lui fait cependant un devoir d'accepter; il reçoit l'exemplaire, mais

il garde un morne silence. Le Père ne le perdait pas de vue. *S'il chante*, se disait-il, *ce sera d'un bon augure*. L'entrain devenait de plus en plus universel : le vieux pécheur n'y résiste plus, et il mêle timidement sa voix à la masse des chanteurs. La répétition achevée, le Père recueille les exemplaires distribués ; en recevant celui du vieillard, il lui donne silencieusement une poignée de main accompagnée d'un regard plein d'affection. Le pécheur est vaincu ; en descendant l'escalier de la tribune, il essuie des larmes qui annoncent le triomphe de la grâce. Une invitation à la cure le met bientôt en rapports plus intimes avec le Missionnaire, et quelques jours après il apprenait du Père Montfort la manière de se confesser et de se préparer au Banquet eucharistique. La conversion était entière. Toute sa maison s'en aperçut bientôt, et les domestiques eurent à se disposer à gagner la Mission. Sa sœur, qui forme toute sa société domestique, en faisait la remarque avec une immense satisfaction. Il aimait à parler du bonheur qu'il éprouvait à étaler les scapulaires dont il s'était fait revêtir, à montrer son Paroissien, devenu son livre favori : *C'est pour moi une vie nouvelle*, disait-il, *je me sens reporté aux beaux jours de ma première communion*. Jamais âme n'a peut-être éprouvé des consolations aussi douces que celles dont il fut rempli quand il se fut assis à la Sainte Table. Le vieillard goûtait les joies de l'enfant prodigue revenu sous le toit paternel.

Le bon peuple de Saint-Martin n'a pas épuisé sous les yeux des Missionnaires ses religieuses démonstrations : il a su, depuis leur départ, leur donner un gage touchant des sentiments qui l'animent. Plusieurs admirables jeunes gens ont pris l'initiative d'une souscription dans le but d'avoir bientôt une nouvelle Mission. Les fonds ont été recueillis, il ne reste plus qu'à attendre le moment favorable.

19. *Retraite pascale à la Tour-du-Pin*. — En sortant de Saint-Martin d'Hère, le R. P. Montfort est allé donner à la paroisse de la Tour-du-Pin une retraite de première communion pour les enfants, et une retraite pascale pour toute la population. Ces deux retraites ont été couronnées

des résultats les plus consolants. Quoique la Tour-du-Pin soit habituée à présenter les spectacles d'une foi ardente et généreuse, on peut dire qu'elle s'est surpassée dans cette circonstance. Aussi, à la vue de plus de cinq cents hommes s'asseyant au Banquet eucharistique, le Curé ne put-il cacher son émotion et son bonheur. *Quand on vous dira, mes chers amis, qu'il n'y a pas de religion à la Tour-du-Pin, rappelez-vous cette belle communion... Je vous bénis de tout mon cœur...*

Le retour de plusieurs brebis égarées a consolé le Missionnaire et le Pasteur. Entre ces pauvres âmes se trouvait un vieillard de soixante-neuf ans, éloigné des Sacrements depuis bien des années. Un sermon sur les devoirs des enfants envers les parents détermina sa conversion. Après l'exercice, il se rend à la sacristie, se jette aux pieds du Missionnaire en s'écriant : *Vous venez de dire que celui qui méprisera ses parents est maudit de Dieu ; ah ! mon Père, j'en suis un exemple vivant. J'ai eu le malheur de manquer à mes devoirs de piété filiale ; aussi la justice de Dieu me poursuit-elle : je suis malheureux... mais c'en est fait... je viens me confesser, je veux me convertir.* Une Mission en règle ferait dans cette paroisse un bien immense.

20. *Retraite de Saint-Philibert.* — Cette paroisse est située près de la Grande Chartreuse ; elle compte sept cents habitants. Cette retraite était dans le principe destinée aux enfants de la première communion ; mais toute la population y a pris part avec un entrain admirable. Le P. Montfort dut entendre à peu près toutes les confessions. Aussi avait-il acquis un ascendant irrésistible sur les habitants de Saint-Philibert. Un sorcier qui venait habituellement exercer ses jongleries dans le pays fut obligé de le quitter sur-le-champ dès que le Père eut dit un mot de ses malheureuses superstitions. Des conversions extraordinaires ont aussi consolé le cœur du ministre de Jésus-Christ.

21. *Retraite de première communion à la cathédrale de Grenoble.* — Le R. P. CUMIN, ne pouvant prêcher cette retraite, fit agréer le R. P. MONTFORT pour son remplaçant. Cette retraite, a encore pris des proportions extraordinaires. L'exercice du soir, qui était aussi l'exercice du Mois de Marie, attira une assistance qui remplissait la vaste cathédrale. Le jour de clôture offrit un de ces spectacles dont la Religion seule a le secret. Cinq cents enfants reçurent le Pain des anges avec des dispositions excellentes, au milieu de l'empressement le plus pieux de leurs parents et de leurs amis, représentants de la plus haute société de Grenoble. Le Missionnaire dut donner sa bénédiction à un grand nombre de ces enfants, qui lui furent amenés par leurs pères après la clôture de la retraite.

22. *Retraites de première communion à Saint-Pierre d'Entremont et à Saint-Pierre de Chartreuse.* — Ces deux retraites, prêchées par le R. P. MONTFORT dans la première quinzaine du mois de juin, ont amené les populations presque tout entières à la participation des Sacrements. Les Pères de N.-D. de l'Osier avaient déjà évangélisés ces paroisses; leur présence ne pouvait être que sympathiquement accueillie. La Congrégation de Saint-Pierre de Chartreuse gardera un profond souvenir du triomphe que la Sainte Vierge a remporté par l'organe de son Missionnaire sur les jeunes filles légères qui travaillaient à la détruire. D'ennemies jurées, elles en sont devenues les membres les plus fervents.

23. Mentionnons encore trois retraites prêchées au pensionnat des Religieuses Trinitaires de Voiron, aux Religieuses de la Présentation à Manosque (Basses-Alpes), et la troisième aux Religieuses de Saint-Joseph à Saint-Vallier (Isère).

Il nous resterait à parler du Pèlerinage même de N.-D. de l'Osier, de ses progrès, de ses retraites, de ses

fêtes, des miracles qui s'y opèrent, du Noviciat qui y trouve son berceau et ses plus beaux jours, mais ce sera l'objet d'un prochain rapport. Contentons-nous de dire que N.-D. de l'Osier est toujours puissante, toujours bonne, et qu'Elle bénit sans cesse la terre où Elle a daigné poser ses pieds. *Invenimus eam in campis sylvæ; adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus* (*Psalm.* 131.)

MAISON D'AIX.

La Maison d'Aix a été soumise cette année à la plus cruelle des épreuves qui puissent affliger une communauté religieuse. Elle a perdu son Supérieur, le R. P. Courtès, qui, depuis quarante ans, la dirigeait avec une si grande prudence et une sagesse si consommée. C'est une perte dont toute la Congrégation a apprécié l'étendue.

Le R. P. Courtès a conservé jusqu'au dernier moment la plénitude de ses facultés, et de son lit de douleur il a continué à être l'âme et la vie des œuvres et des travaux qu'embrasse la Maison d'Aix. Au dedans, il entretenait la régularité et l'observation exacte de toutes les pratiques religieuses ; au dehors, il imprimait le mouvement et l'action. Auprès de lui, pendant plusieurs mois, s'est trouvé le R. P. Guinet, Provincial du Midi, en proie lui-même à une maladie mortelle, mais luttant avec une infatigable opiniâtreté contre le mal qui le consumait, et les Pères de la Maison d'Aix ont pu contempler le spectacle qu'offraient ces deux intrépides Oblats, l'un sous les glaces de la vieillesse, l'autre dans la maturité de l'âge, demeurant fidèles à toutes les obligations de leur charge, lorsque l'heure du

repos semblait avoir sonné depuis longtemps pour eux. Le souvenir des exemples dont ils ont été les témoins émus demeurera à jamais gravé dans leur cœur. Cette Maison, berceau de notre famille, a reçu, nous pouvons le dire, de nombreuses consécrations par la vie et la mort de plusieurs de ceux qu'ont abrités ses murs ; là, notre vénéré Fondateur s'est livré à toutes les rigueurs de la mortification la plus austère ; là ont été tenus nos premiers Chapitres Généraux ; là sont morts avec tous les signes de la prédestination les PP. MARCOU et ARNOUX, les FF. MORANDINI, SILVY et VACHER ; la maladie du R. P. GUINET, la maladie et la mort du R. P. COURTÉS ont répandu de nouvelles émanations de sainteté dans cette demeure à jamais chère à un cœur d'Oblat.

Nous regrettons amèrement que la maladie n'ait point permis au R. P. COURTÉS d'écrire quelques pages pour nos Annales. Il aurait pu nous raconter les origines de notre famille avec le charme de son style et la fidélité de ses impressions premières ; le progrès du mal a empêché l'exécution des projets qu'il avait conçus. Il voulait payer un nouveau tribut d'affection filiale à la mémoire de notre bien-aimé Père : la mort a glacé sa main avant de frapper son cœur, et il a emporté ce regret dans la tombe.

Nous devons raconter, à sa place, les travaux des Pères de la Maison d'Aix : que son image plane au-dessus de ces lignes, trop faible expression de nos sentiments de vénération et d'amour envers ce Père, qui nous a si bien enseigné l'affection que tout Oblat de Marie doit porter à son Supérieur Général. Disons les œuvres dont s'occupe habituellement la Maison d'Aix ; nous raconterons ensuite les travaux de cette année jusqu'au 1er novembre 1863.

1° LES ŒUVRES. — Nous nous contenterons d'en présenter une liste sommaire ; plus tard, nous pourrons réunir quelques détails sur la nature, les progrès, la prospérité,

la décadence ou la stérilité de ces œuvres, plus nombreuses à Aix que dans aucune autre Maison de la Congrégation. Ce sera une histoire intéressante. Une plume plus exercée que la nôtre en retracera le tableau vivant : nous devons, pour le moment, nous borner à une sèche et rapide énumération.

1° *Les Prisons*, dirigées depuis cinq mois par le R. P. Chardin, qui a remplacé le R. P. Bonnard dans la direction d'une œuvre si conforme aux fins de notre Institut.

2° *Les Insensés*, œuvre desservie actuellement par le R. P. Gallo. Le R. P. Séméria en avait eu soin pendant six mois, à la suite du départ du R. P. Deveronico, qui a quitté la Maison d'Aix au milieu du Carême dernier.

3° *Les Religieuses du Saint-Sacrement.*— Le R. R. Bonnard est chargé de cette œuvre importante, qui comprend la direction de quarante-huit religieuses et la direction et l'instruction chrétienne de soixante à soixante et dix élèves internes.

4° *L'Œuvre des Servantes.* — Cette œuvre assure un asile aux servantes déplacées ou exposées, leur procure des places, les reçoit dans son infirmerie lorsqu'elles sont malades ; admet des pensionnaires, et fournit ainsi une retraite paisible à celles que l'âge retire du service. Les principaux exercices sont : une Messe suivie d'une instruction tous les jeudis, à cinq heures du matin ; une instruction les premier et troisième mardis de chaque mois, à trois heures du soir ; une retraite annuelle tous les ans. Le nombre des servantes associées s'est accru de cent cinquante en quelques mois. Cette œuvre, appelée à faire un bien incalculable dans la ville d'Aix, n'a pas encore atteint le degré de développement nécessaire pour être l'objet d'un rapport. Le R. P. Bonnard, qui la dirige, attend qu'elle soit sortie de son berceau, qu'elle ait traversé heureusement les épreuves pénibles de sa fondation, que

ses constitutions soient imprimées, pour en faire une relation détaillée, qui ne manquera pas d'intéresser la Congrégation, toujours spécialement bénie dans la réalisation de sa céleste devise : *Pauperes evangelizantur.*

5° *Le Sacré-Cœur.* — C'est une association établie par notre bien-aimé Fondateur lui-même. Le R. P. COURTÉS l'a dirigée pendant quarante ans. Elle est toujours florissante, et chaque année la procession du Sacré-Cœur lui donne une consécration nouvelle.

6° *Congrégation du Sacré-Cœur pour les hommes.* — Cette œuvre est naissante, elle ne compte encore que quelques membres. La réunion a lieu tous les mois. Les PP. ROUVIÈRE et DE SABOULIN en sont les Directeurs.

7° *L'Association de la Bonne-Mort*, œuvre transférée de l'Église de la Charité dans la chapelle de la Mission. Le troisième vendredi de chaque mois, les associés assistent à la Messe, suivie de l'exercice et de la bénédiction du Saint Sacrement, à six heures du matin.

8° *Messe des pauvres* assistés par les Conférences de Saint-Vincent de Paul. Tous les dimanches, à huit heures, Messe et instruction. Le R. P. COURTÉS était le Directeur de cette œuvre.

9° *L'Œuvre des Savoyards*, dirigée, au temporel, par les Messieurs de Saint-Vincent de Paul ; au spirituel, par le R. P. DE SABOULIN.

10° *Le Cercle des Écoles*, destiné à préserver les jeunes étudiants en Droit. La Maison prête le local.

11° *Écoles du soir pour les apprentis*, dirigées par des jeunes gens faisant partie des Conférences de Saint-Vincent de Paul. Le P. COURTÉS désignait un Père de la Maison pour faire quelques instructions à ces enfants.

12° *L'Œuvre de Saint-François de Sales.* — Le R. P. DE SABOULIN est chargé de recueillir les aumônes. La fête se célèbre dans notre chapelle. Mgr l'Archevêque d'Aix a

bien voulu, cette année, prêcher le panégyrique du Saint. Avec cet à-propos, cette délicatesse qui caractérisent le talent de l'éminent Prélat, il a tracé à grands traits la vie de saint François de Sales, et a montré comment l'œuvre qui est sous son patronage est comme l'extension et la perpétuité de la Mission que le grand Pontife a remplie. L'affluence était considérable, et la parole onctueuse du premier Pasteur a été écoutée avec la plus profonde attention. Le P. DE SABOULIN s'occupe aussi de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Telles sont les Œuvres qu'alimente, que soutient le zèle de nos Pères de la Maison d'Aix. On le voit, elles sont nombreuses et pleines d'intérêt. Le R. P. COURTÈS en a été ou le créateur, ou le constant et fidèle protecteur. Celui qui doit le remplacer recevra un noble héritage : espérons qu'il le cultivera avec bonheur et y recueillera encore de nouvelles et plus abondantes moissons.

2° LES TRAVAUX. — Ils ont été assez considérables pour une Maison qui avait à subvenir aux besoins de tant d'œuvres, et qui avait à donner les soins les plus assidus aux deux vénérés malades que Dieu lui avait confiés.

1. Au mois de novembre, le R. P. ROUVIÈRE ouvrit dans notre chapelle les exercices d'une retraite en faveur des familles indigentes de la ville d'Aix. Le concours fut considérable, et ce travail entrait trop dans les fins de notre Congrégation, pour qu'il ne reçût point des bénédictions spéciales. Un grand bien s'est opéré et de nombreuses conversions réjouirent le cœur du Missionnaire. Deux mariages furent réhabilités, un concubinage cessa, et Mgr l'Archevêque d'Aix eut à confirmer un certain nombre d'adultes. La cérémonie eut lieu dans notre chapelle, et l'auguste Prélat voulut bien manifester à plusieurs reprises la satisfaction qu'il éprouvait en voyant le résultat obtenu par cette retraite.

2, 3. Immédiatement après, le R. P. ROUVIÈRE fut envoyé dans l'Orléanais pour venir en aide à nos Pères de Cléry. Il eut à prêcher deux grandes retraites : l'une à Chailly, l'autre à Jouy-le-Pothier. Ces deux stations ont été très-pénibles, très-laborieuses pour un Missionnaire habitué à la foi et à l'élan des populations méridionales. Elles ont eu cependant des fruits d'autant plus consolants, qu'ils avaient été plus chèrement achetés par le vieux Missionnaire.

4. Pendant le mois de décembre, le R. P. BONNARD a prêché une retraite à la Congrégation des Demoiselles de Manosque. Au dire des Prêtres de la paroisse, les résultats ont été plus considérables que les autres années, les communions plus nombreuses et l'assistance plus soutenue, surtout aux exercices du matin, ce qui suppose un zèle et un empressement plus qu'ordinaires, quand on songe surtout que la retraite coïncidait avec la cueillette des olives et des temps froids et humides. Un grand nombre de femmes qui depuis longues années avaient déserté les Sacrements, sont venues, le jour de la clôture, grossir les rangs des pieuses congréganistes, et la communion générale a présenté un spectacle très-édifiant.

5. Un travail plus difficile attendait le R. P. BONNARD : c'était la Mission de Saint-Canadet, paroisse de cinq cents âmes, qui n'avait jamais été gratifiée du bienfait d'une Mission. Voici les détails qui nous ont été transmis sur cette œuvre apostolique :

Une modique donation faite par une personne pieuse a été l'occasion dont Dieu s'est servi pour la conversion de Saint-Canadet. Le Curé croyait satisfaire à l'intention de la bienfaitrice en faisant prêcher une retraite de huit jours. Le P. BONNARD parvint à le convaincre qu'une Mission avait plus de chances de réussite qu'une retraite. Un obstacle paraissait insurmontable, c'était la danse. Cet amusement, tombé en désuétude

dans tous les pays environnants, était devenu pour la jeunesse de Saint-Canadet une passion poussée jusqu'à la frénésie. Le bal de Saint-Canadet avait profité de la déconfiture des bals du voisinage pour s'enrichir de leurs dépouilles. Son orchestre s'était recruté parmi leurs musiciens mis en disponibilité; il avait acheté leur fonds de magasin, et de tous ces instruments plus ou moins harmonieux il formait un horrible *bastringue*. Pour surcroît de malheur, la Mission commença le 18 janvier, en plein carnaval.

L'ouverture se fit sous les plus fâcheux auspices. A peine le premier exercice est-il terminé, que les airs retentissent du bruit de cette musique infernale. La *farandole*, accompagnée des musiciens, sillonne toutes les rues du village pendant toute la soirée, puis une danse bruyante s'organise dans un local voisin de l'Église, et ne se termine qu'à onze heures du soir, par une nouvelle *farandole*, à la lueur d'énormes torches qui escortent et illuminent cette procession diabolique. Ces danses se renouvelèrent tous les soirs, en se prolongeant bien avant dans la nuit, jusqu'au jeudi de la seconde semaine, c'est-à-dire trois jours avant la clôture.

On aurait pu désespérer du succès de la Mission en présence d'un tel obstacle : — *Comment voulez-vous que la parole de Dieu se fasse entendre au milieu de ce vacarme?* disait M. le Curé. — *Patience!* répondait le Missionnaire, *Dieu est plus fort que le diable*. Et le Missionnaire espérait, parce qu'il avait remarqué dans son auditoire toute cette jeunesse dansante, dont l'attitude était loin d'être hostile. Le recueillement régnait à l'Église : évidemment la prédication était goûtée. Aussi prolongeait-il l'exercice autant qu'il le pouvait, regardant le temps passé en présence de Jésus-Christ comme autant de pris sur l'ennemi. Ainsi s'écoula la première semaine.

La seconde, qui était la dernière, fit naître dès le commencement de nouvelles espérances. Les femmes, les hommes mûrs, les vieillards assiégent les confessionnaux : le bal continue, mais les confessions marchent aussi : des conversions éclatantes s'opèrent. Les danseurs et les danseuses, qui avaient fait le pacte infernal de ne pas gagner la grâce de la Mission,

s'obstinent encore à danser, mais, par une inconséquence que le combat intérieur de leur âme peut seul expliquer, ils ne laissent pas de venir entendre le sermon. La parole de Dieu devait enfin remporter un éclatant triomphe.

Le jeudi soir, après l'exercice, le Missionnaire était au confessionnal. Au lieu de la musique, il entend sur la place publique un murmure de voix humaines. Il sort à la hâte et aperçoit un groupe nombreux de jeunes gens qui semblent agiter une question. Il s'approche d'eux, et d'un ton paternel : *N'avez-vous pas encore assez délibéré?* leur dit-il, *hésitez-vous encore sur le parti à prendre? — Non, Père,* répondent-ils unanimement, *notre parti est pris, et nous voulons nous confesser tous dès ce soir. — Eh bien!* ajoute le Missionnaire, *suivez-moi.* Ils entrent immédiatement dans l'Église et se confessent tous jusqu'au dernier. Le Curé et le P. Bonnard demeurèrent au confessionnal jusqu'à minuit. L'âme du Missionnaire surabondait de consolation : Satan était vaincu et le succès de la Mission complet.

Trois jours après, la clôture se faisait au milieu des démonstrations les plus religieuses. Une magnifique plantation de Croix couronna une œuvre qui avait inspiré de si vives craintes. Un Christ en bronze, fixé à une croix restaurée, fut porté par ces mêmes jeunes gens dans les rues, théâtre de leurs danses criminelles, au milieu des chants d'allégresse et des détonations d'armes à feu. Ce monument perpétuera le souvenir de la victoire éclatante que l'Évangile a remportée à Saint-Canadet sur l'indifférence et le sensualisme, les deux plus grandes plaies de notre époque.

6. La Mission de Saint-Canadet avait privé le R. P. Bonnard de la consolation d'assister à son dernier moment un grand criminel, à la conversion duquel il avait activement concouru. C'est le 22 janvier 1863 que Jean Raymond, condamné à la peine capitale par arrêt de la Cour d'assises des Bouches-du-Rhône du 26 novembre 1862, expia sur l'échafaud le crime dont il s'était rendu cou-

pable. Nous avons reçu une relation circonstanciée de sa conversion édifiante, de ses sentiments et de ses dispositions aux approches de la mort. Nous aurions aimé à reproduire ces pages écrites avec émotion par le R. P. BONNARD, mais nous sommes obligé de nous borner à une rapide analyse.

Le 26 septembre 1862, deux Espagnols commirent un triple assassinat sur un aubergiste, sa femme et leur enfant, dans le village de Fos. Un d'entre eux fut arrêté sur-le-champ, le second parvint à s'enfuir : c'était Jean Raymond, que sa faiblesse de caractère avait entraîné au crime. Il arrive à Toulon : là, sur une demande qui lui est faite par un de ses amis, l'aveu de son crime lui échappe : *Je viens*, dit-il, *de faire deux morts.* Cette parole est entendue : Raymond est dénoncé à la justice. Il se fait passer pour un des compagnons de Borgès, et la gendarmerie reçoit l'ordre de le conduire jusqu'aux frontières d'Espagne. Aix est sur la route : Raymond passe la nuit dans la prison. Il se retrouve avec le malheureux assassin, qui avait été arrêté en flagrant délit : celui-ci le fait connaître et Raymond est définitivement arrêté. Il se détermine à avouer le crime avec toutes les circonstances qui l'ont accompagné : Raymond est condamné à mort, son complice reçoit le bénéfice de sa dénonciation, il est condamné aux travaux forcés à perpétuité. Cet arrêt frappa Raymond de stupeur d'abord, mais bientôt il l'accepta comme une juste punition. Le P. BONNARD fut témoin des larmes que versa le meurtrier quand il fut placé dans le lugubre cachot. Les exhortations du Missionnaire avaient commencé à porter leurs fruits : dès ce moment terrible, elles ne trouvèrent plus dans Raymond que le plus parfait acquiescement.

Une amélioration immense s'opéra dans le pauvre condamné. Des bas-fonds de la scélératesse il s'éleva jusqu'à la sainteté chrétienne. La grâce le rendit accessible à tous les bons sentiments. Il pardonna à son complice, plus coupable que lui, il pleura sur le sort de ses malheureuses victimes, et remercia Dieu du temps qui lui restait pour se préparer à la mort. Cette

mort, il la redoutait avec ses ignominies, avec la honte qui devait en résulter pour sa famille. Toute la tendresse d'un cœur aimant se réveilla chez cet homme, et il sut la diriger vers Dieu et vers la Sainte Vierge, afin d'obtenir une soumission entière à la volonté divine.

Ce fut avec des dispositions admirables qu'il reçut le sacrement de Pénitence et quelque temps après le sacrement de l'Eucharistie. La cérémonie eut lieu le dimanche 28 décembre. Dès la veille Raymond se prépara à ce grand acte par des prières ardentes. Une partie de la nuit fut consacrée à la lecture et à la méditation de plusieurs chapitres du quatrième livre de l'*Imitation*, et les larmes qui inondaient sa figure disaient assez les sentiments de bonheur dont son âme était remplie. La matinée fut aussi employée à se préparer à la visite du Dieu consolateur. L'impression profonde que fit sur les assistants cette touchante cérémonie serait difficile à décrire. Un journal de la localité a essayé de la raconter, et il a su trouver des paroles éloquentes pour exprimer la joie de cette âme repentante, les vives émotions des prisonniers qui escortaient la Sainte Eucharistie avec des flambeaux, et le saisissement de l'assemblée au moment où, du fond de son cachot, dans des transports de joie et de bonheur que trahissaient ses larmes, Raymond reçut la communion. Ce pain des forts fit passer dans son âme un courage héroïque et le rendit inaccessible aux terreurs de la mort.

Mgr l'Archevêque voulut bien apporter les consolations de sa visite paternelle et de ses paroles pleines de bonté au pauvre condamné. Raymond en exprima plusieurs fois toute sa reconnaissance.

La conversion du condamné était entière. Le temps qui s'écoula jusqu'à son exécution ne fit qu'augmenter en lui les dispositions excellentes que l'Eucharistie y avait déposées. Il pense à la mort qui s'avance rapidement, mais il y pense avec une résignation toute chrétienne : la joie, une douce gaieté ont remplacé dans son cœur régénéré les terreurs qui agitaient le criminel.

Le 22 janvier, il s'éveilla à son ordinaire, et, après avoir

attendu paisiblement sur son grabat la venue du jour, il s'habilla et se mit à réciter, à genoux sur sa paillasse, son chapelet. Ce fut en ce moment que M. le gardien en chef, accompagné de quelques personnes, entra dans l'appartement qui donnait accès à sa cellule. Raymond ne comprit pas tout de suite le but de cette visite, mais aux premiers mots, il répondit sans émotion apparente : *Vous venez me chercher?... Que la volonté de Dieu s'accomplisse!* Cependant la sensation réagit instantanément sur la nature ; ses yeux s'enfoncèrent subitement et tous ses traits furent profondément altérés. Cette révolution ne fut que passagère, et bientôt remis de cette secousse, il se prêta avec la meilleure volonté aux diverses mesures de prudence que le gardien, le cœur gros d'émotion, remplissait en personne. Tous ces préliminaires accomplis, il se mit en marche et franchit d'un pas ferme l'espace qui le séparait de la chapelle. En ce moment, le gardien en chef, s'apercevant que les menottes le faisaient souffrir, lui dit : *Raymond, je vais vous prouver toute la sympathie que vous m'inspirez en vous accordant une faveur que jamais condamné à mort n'a obtenue*, et immédiatement il lui enleva les fers qui liaient ses mains. Raymond remercia M. Pailheiret de cette marque de confiance par des larmes qui accompagnèrent un serrement de main.

Entré dans la sacristie avec le P. Chardin, pour purifier une dernière fois sa conscience, il en sortit quelques instants après, et la Messe commença. A genoux au pied de l'autel, ayant à sa droite le R. P. de Saboulin et à sa gauche le gardien-chef, il s'unissait avec une ardeur extrême aux prières de l'officiant ; on l'entendait pousser à demi-voix des exclamations qui livraient le secret de son âme : *Pitié, mon Dieu !... pardonnez-moi... que votre volonté soit faite.* Au moment de la communion, le R. P. Chardin, tenant la tête de Raymond entre ses deux mains, s'identifiant avec le Dieu de bonté qu'il allait lui donner, fondait son cœur et son âme dans le cœur de ce pauvre patient qui ne respirait plus, tant il goûtait par avance le bonheur de la vie divine !... Le calme, la sérénité que reflétait la figure de Raymond en recevant la sainte hostie, remplit le cœur de tous les assistants d'une profonde émo-

tion : le gardien ne put y tenir et dut sortir un instant.

La Messe terminée, les membres de la Confrérie des Pénitents bleus, qui devaient lui rendre les derniers devoirs, reçurent Raymond de leur Confrérie. Après les prières d'agrégation, on le ceignit du cordon bleu et chacun d'eux lui donna l'accolade : *Frère, vous nous devancez au ciel; nous ne vous disons qu'au revoir*. Raymond, le sourire sur les lèvres, leur répondait : *Si le bon Dieu me fait la grâce de m'admettre au Paradis, je prierai pour vous, vous qui êtes si bons pour moi... pour cet excellent M. Pailheiret qui m'a comblé de faveurs, pour tous ces Messieurs à qui j'ai donné tant d'embarras... Oh ! que le bon Dieu vous protége et vous bénisse tous, ainsi que vos familles !* S'adressant à M. Pailheiret, il le chargea de ses salutations pour quelques personnes absentes, et surtout pour le P. Bonnard, qui lui avait, dit-il, prodigué tant de soins pendant sa captivité, et termina en disant : *Quand l'heure sera arrivée, dites-le-moi*. Invité à prendre quelque chose, il n'accepta que quelques gouttes d'eau-de-vie après un demi-verre d'eau. Il refusa d'aller attendre dans une pièce voisine le moment du départ, il préféra passer ce temps dans la chapelle à prier Dieu et à s'entretenir de saintes pensées avec les personnes qui l'entouraient.

A neuf heures moins un quart, il fut conduit entre les deux guichets et livré aux mains des exécuteurs, qui procédèrent à la fatale toilette. Debout et sans faiblesse, il se laissa lier les mains et répondit au gardien, qui lui demandait si on ne lui faisait pas mal : *Je ne puis trop souffrir*. Au signal donné, il embrassa tendrement ceux qui n'avaient cessé de l'entourer, et franchit d'un pas assuré le seuil de la prison. La vue de l'échafaud et de la foule compacte qui l'environnait ne l'intimida point. Dans le trajet, dit le P. Chardin, qui l'accompagnait, Raymond a été sublime de foi et de piété. Sur la porte de la prison je lui recommandai de ne regarder personne. — *Oh ! je n'y pense pas !* répondit-il. Il priait à haute voix, ou plutôt il pleurait en priant : il me fit pleurer moi-même. Il levait les yeux au ciel et baisait la croix que je lui présentais avec une affection extrême. Sans doute on ne voyait

pas en lui la joie d'un martyr ; le poids des crimes dont il se sentait accablé lui arrachait ces soupirs et ces oraisons jaculatoires : *Mon Dieu ! pardonnez-moi ! Ma bonne Mère, ô Sainte Vierge, ne m'abandonnez pas dans ce moment-ci !* Mais il y avait dans son attitude toute la beauté de la résignation et du repentir.

Arrivé au pied de l'échafaud, il se mit à genoux ; je lui donnai une dernière bénédiction et je gravis les marches avec lui. Je l'entendis prier jusqu'au moment où le tranchant fatal vint éteindre sa voix suppliante et transformer la prière du pécheur en un cantique éternel en l'honneur de la divine miséricorde. Nous n'entendîmes plus que le jet de son sang qui tombait sur le sol, et ce bruit semblait encore une prière.

7. Deux semaines après son retour à Aix, le R. P. ROUVIÈRE est allé prêcher une Mission à Peypin, paroisse du Diocèse de Marseille, d'une population d'environ cinq cents âmes. La lettre suivante, écrite par le Curé de Peypin à Mgr l'Évêque de Marseille et communiquée au Missionnaire, nous fera connaître les résultats de cette Mission.

Peypin, 16 mars 1863.

MONSEIGNEUR,

C'est hier que les exercices de la Mission de Peypin, prêchée par le R. P. ROUVIÈRE, Oblat de Marie, ont été clôturés au milieu de grandes consolations pour le pasteur et les paroissiens. Il y a eu deux communions générales ; à six heures, la grande majorité des hommes s'est approchée de la Sainte Table avec une piété vraiment admirable ; le plus grand nombre n'avaient pas rempli ce devoir depuis longues années, depuis vingt, trente et même cinquante ans. A huit heures, toutes les femmes, sauf quelques rares exceptions, avaient le même bonheur. Dans l'après-midi a eu lieu la cérémonie de la plantation de la Croix à laquelle ont assisté tous les paroissiens, et une multitude de fidèles accourus des pays environnants.

Pendant la procession, les chœurs des filles et des jeunes gens ont rivalisé de zèle pour le chant des cantiques ; des cris d'enthousiasme en l'honneur de la Croix ont fait à plusieurs reprises retentir les airs. M. le Maire, qui, le matin, avait communié à la tête de ses administrés, n'avait rien oublié pour rehausser l'éclat de la fête. Deux allocutions ont été prononcées, l'une au pied de la Croix, par le Missionnaire, l'autre à l'Eglise, par le Curé de la paroisse. Ces deux exhortations ont fait couler bien des larmes et laissé dans les âmes des impressions qui ne s'effaceront pas de longtemps. Les Prêtres des environs, au nombre de six, avaient bien voulu prendre part à la cérémonie; ils se sont retirés heureux de tout ce qu'ils avaient vu et entendu.

Voilà, Monseigneur, les détails que j'ai cru devoir donner à Votre Grandeur, la conjurant de vouloir bien bénir encore le pauvre Prêtre appelé à conserver dans cette paroisse le bien qui s'y est fait...

8. De Peypin, le P. ROUVIÈRE s'est transporté à Lançon pour les exercices d'une retraite de quinze jours. Il y a eu à cette occasion, dans cette paroisse de dix-sept cents habitants, environ sept cents communions et cent cinquante retours.

9. Pendant les trois dernières semaines du mois d'avril, les PP. ROUVIÈRE et BONNET ont prêché une Mission à Tourves, paroisse du Diocèse de Fréjus, comprenant une population de deux mille cinq cents âmes. Les Missionnaires ont rencontré dans ce peuple de sérieux obstacles au bien. Le plus grand nombre des paroissiens s'étaient prononcés contre la Mission. Grâce à Dieu et à la prudence des deux Pères, les exercices ont peu à peu attiré une affluence assez considérable pour que, dans plusieurs circonstances, l'Église se soit trouvée trop étroite. Le jour de la clôture on put compter jusqu'à onze cents communions, et dans ce grand nombre de communiants, au

moins six cents retours. La procession de l'après-midi a été magnifique, les rues étaient pavoisées, des arcs de triomphe avaient été dressés sur les principales places du pays; les Pénitents blancs, les Pénitents noirs et le chœur des demoiselles ont exécuté alternativement des morceaux de musique. Enfin la dernière exhortation du Missionnaire a été applaudie par des *vivat* en l'honneur de la Croix et de la Sainte Vierge.

11. Le R. P. Chardin a prêché dans la paroisse de Lançon, évangélisée par le R. P. Rouvière, la retraite de première communion. Ce petit travail a été béni de Dieu.

12. Le R. P. Bonnard a dû céder aux instances qui lui étaient faites et se charger de la retraite des Religieuses du Saint-Sacrement. Il a été appelé comme confesseur à la grande retraite annuelle des Dames de Saint-Thomas de Villeneuve, prêchée par Mgr l'Archevêque d'Aix. Dans ces deux travaux, le P. Bonnard a recueilli de grandes consolations.

13. Enfin le R. P. Bonnet a prêché à la métropole de Saint-Sauveur un sermon le jour de l'Assomption. Il a dû occuper encore cette chaire les jours de la Toussaint et de la Dédicace de toutes les Églises de France.

On peut dire que Dieu s'est plu à répandre ses bénédictions sur la Maison d'Aix en raison même des épreuves qu'il lui faisait traverser. Les épreuves ont été grandes, douloureuses; les consolations ont surabondé. Il continuera d'arrêter ses regards et son cœur sur cette maison, d'où est sorti, comme d'une petite semence, l'arbre de la famille qui abrite sous son feuillage les oiseaux du ciel arrachés aux piéges de Satan. *Memento congregationis tuæ quam possedisti ab initio!*

MAISON DE PARIS.

—

Paris, le 3 novembre 1863.

Mon Très-Révérend Père,

J'ai eu l'honneur de vous adresser par écrit quelques souvenirs se rattachant aux premières années de la fondation de la Maison de Paris. Je me suis arrêté dans mon récit au moment où, la Maison et l'Église étant bâties, nous sommes entrés dans un état régulier et notre communauté a été constituée d'une façon plus normale.

L'histoire de notre Maison s'ouvre à cette époque par la tenue du Chapitre de la Province du Nord, convoqué à Paris par une lettre circulaire du R. P. Soullier, Vice-Provincial. Ce Chapitre s'assembla le mercredi 2 octobre 1861, et préluda à la grande réunion qui devait se tenir quelques mois après dans la même salle. C'était le premier indice des destinées que Dieu réservait à la Maison de Paris.

Le même mois d'octobre vit une cérémonie bien consolante et vivement désirée, savoir : la bénédiction de notre Chapelle, accompagnée de la prise de possession de Notre-Seigneur, et suivie des modestes débuts de notre ministère. S. Em. le Cardinal Morlot, Archevêque de Paris, accueillit favorablement la demande que je lui adressai et se montra très-disposé à faire lui-même cette cérémonie. Mais il dut se faire remplacer par un délégué. Connaissant les relations plus particulières qui nous liaient à M. l'Abbé Langénieux, alors Vice-Promoteur, aujourd'hui Curé de Saint-Ambroise, il le désigna de préférence, ayant la délicate attention de m'informer du motif de ce choix. M. l'Abbé

Langénieux, qui était à la fois pour nous un protecteur et un ami, s'acquitta de sa mission de façon à ce que ce jour nous parût une fête de famille, tellement ce représentant de l'autorité diocésaine s'attacha à être parmi nous comme un des nôtres. J'allai, le lendemain, le remercier en compagnie de deux de nos Prélats américains, NN. SS. Guigues et Taché, alors à Paris.

La cérémonie de la bénédiction n'eut lieu qu'en présence des Pères de la Communauté, des Sœurs de la Sainte-Famille et de quelques pieux fidèles. C'était un modeste commencement.

Quelques jours après, je profitai d'une visite que nos Évêques d'Ottawa et de Saint-Boniface avaient à faire à l'Archevêché pour aller offrir mes remercîments au Cardinal-Archevêque. *Vos remercîments*, me dit en riant le Cardinal; *je croyais que vous veniez m'adresser vos reproches, de n'avoir pas été moi-même bénir votre Chapelle*. Après quoi il témoigna de nouveau son regret de ne pouvoir pas toujours suivre à son gré les inspirations de son cœur, et la conversation se porta sur les Missions étrangères, si bien représentées par nos deux vénérés Prélats.

La bénédiction de notre Église a porté ses fruits; depuis cette époque, le bien qui se fait par notre ministère, sans bruit, sans réclame aucune, n'a cessé de s'accroître, et on peut porter à trois mille le chiffre des communions de chaque mois; ce qui permet d'évaluer approximativement celui des confessions. Il y a dans cette ville une foule de personnes qui n'abandonnent les Sacrements que faute de facilité pour remplir leurs devoirs; sitôt qu'on met à leur portée le moyen de revenir à Dieu, elles en profitent avec bonheur.

Quelques semaines après s'ouvrait, à Paris, le dernier Chapitre tenu pour l'élection du nouveau Supérieur Général de la Congrégation. Cette mémorable circonstance

fixa tous les regards sur cette Maison naissante et fit pressentir les desseins de la Providence. La page si intéressante de notre histoire générale relative à la tenue de ce Chapitre se trouve intimement unie à celle de cette Maison, et, sans entrer dans ce qui n'est pas de mon ressort, je dois mentionner en passant l'honneur que j'ai eu d'offrir à cette occasion une cordiale hospitalité à nos vénérés Prélats et aux principaux membres de la famille. Je dis *cordiale,* mais non somptueuse hospitalité, car jamais Chapitre ne se sera tenu dans de telles conditions de pauvreté. Saint François d'Assise eût été jaloux de notre dénûment. A part les quatre murs qui abritaient les délibérations et cachaient nos opérations, tout le reste faisait défaut, et nos députés de province se souviendront longtemps de ce confortable d'un nouveau genre que leur offrirent leurs confrères de la capitale. Au milieu de ces privations, tous les cœurs goûtaient une paisible joie et ne se plaignaient point de ces misères du bivac : la vie de communauté eut alors sa plus large application ; tout appartenait à tous... Grande fut l'allégresse au jour mémorable du 5 décembre !

Après cette octave de bonheur et de joie fraternelle, célébrée en si bonne et si nombreuse compagnie, le Supérieur Général nouvellement élu reprit le chemin de Marseille ; nos autres visiteurs nous quittèrent aussi, se dirigeant vers leurs maisons respectives. Les Pères descendirent de leurs mansardes et s'installèrent de nouveau dans les chambres les plus voisines de l'Église, vers laquelle se tourna toute leur attention. Peu à peu un courant de population sympathique s'établit, et maintenant, aux Messes du dimanche, à peine notre Chapelle, qui peut contenir pourtant six cents personnes, suffit-elle à la foule des fidèles.

Nous étions occupés à développer ainsi notre œuvre,

quand tout à coup une nouvelle plus inattendue encore que celle ayant trait au Chapitre Général vint nous surprendre et modifier considérablement les conditions de notre existence locale. Le Supérieur Général jugeait opportun de transporter le siége du gouvernement de la Congrégation de Marseille à Paris. Il se trouvait ainsi qu'ayant cru jusqu'alors ne travailler que pour une fin restreinte et en tout conforme à celle de nos autres Maisons, nous avions préparé les voies à un ordre de choses bien plus étendu.

Le 1er mai 1862, nous allions recevoir joyeusement le Père bien-aimé de notre petite famille à la gare du chemin de fer de Lyon, pour ne plus nous en séparer. Bientôt après, arrivèrent successivement les Pères Assistants et tout le personnel formant l'administration générale de la Congrégation. La Maison locale se trouva ainsi considérablement fortifiée par l'adjonction de ce puissant secours inespéré. Le zélé concours des membres du Conseil Général contribuera de plus en plus à poser cette Maison dans l'opinion et auprès de l'administration diocésaine. Les Pères Assistants ne se contentent pas d'offrir le secours du ministère à de nombreux fidèles, le R. P. Vandenberghe, mettant à profit sa connaissance de l'idiome flamand, a entrepris une Œuvre des Flamands ; il va visiter les nombreux ouvriers de cette province à des époques réglées. Le R. P. Vandenberghe et le R. P. Soulerin ont la direction spirituelle de plusieurs Communautés religieuses que l'autorité diocésaine nous a confiées. La présence des Pères du Conseil nous permet d'avoir un grand nombre de Messes, avantage fort apprécié, dans nos quartiers surtout, où le nombre des Églises est si peu en rapport avec le chiffre de la population et les Églises si insuffisantes. Enfin, nous pouvons aussi rattacher à juste titre à cette maison les travaux apostoliques du R. P. Vincens,

hélas ! trop tôt enlevé à notre vénération et à notre amour !... Sa parole si onctueuse était goûtée de nos fidèles habitués. Ses homélies du dimanche pénétraient bien avant dans l'esprit et le cœur de ceux qui avaient le bonheur de l'entendre, et c'était avec une vive satisfaction qu'on le voyait reparaître dans notre chaire.

Arrivé à Paris le 24 juin 1862, le R. P. Vincens en repartait au mois d'août pour prêcher successivement les retraites pastorales des Diocèses de Tours, de Mende et de Lyon. Il recueillit dans ces trois stations les consolations dont Dieu se plaisait à accompagner ses travaux. A Lyon surtout, il produisit de profondes sensations. Nous le trouvons, à la fin d'octobre, donnant à Bordeaux les exercices d'une retraite solennelle aux Supérieures des Sœurs de l'Espérance et de Sainte-Marthe ; au commencement du mois de novembre, prêchant les mêmes exercices à la Communauté des Sœurs de l'Espérance à Toulouse.

Au retour du voyage de Rome et de la visite qu'il eut à faire dans l'île de Corse, il reprit dans notre Chapelle le cours de ses prédications interrompues. C'est lui qui ouvrit la station du Carême : il attira un concours nombreux pendant les trois premières semaines, et je regrettai beaucoup qu'il fût obligé d'interrompre ce bien commencé pour aller prêcher une retraite pascale à Saint-Etienne. Cette retraite, dans une paroisse en grande partie habitée par des ouvriers, eut des résultats consolants. Le Missionnaire éprouva les joies qu'avaient connues les premières années de son ministère apostolique.

La voix du R. P. Vincens se fit encore entendre à Paris pendant les derniers dimanches du mois d'avril. Le 4 mai, il nous quittait et nous ne devions plus le revoir...

Les Pères de la Maison locale ont aussi généreusement travaillé.

Au mois de juillet 1862, le R. P. Chaine suspendit pen-

dant deux semaines les soins assidus et dévoués qu'il donne au Pensionnat de Saint-Mandé et alla prêcher à Liége l'Octave de N.-D. du Mont-Carmel. Voici en quels termes la *Gazette de Liége* apprécia ce travail :

L'Octave de N.-D. du Mont-Carmel est célébrée cette année dans l'Eglise primaire de Saint-Barthélemy, avec une pompe inaccoutumée.

Un religieux de Paris, le R. P. Chaine, Oblat de Marie Immaculée, y prêche tous les soirs, avec un succès toujours croissant et devant un auditoire choisi, les Grandeurs de la Très-Sainte Vierge.

Dimanche dernier, premier jour de l'Octave, l'orateur avait pris pour texte ces paroles célèbres du Cantique des Cantiques : *Quelle est celle qui s'avance avec la majesté de l'aurore, éclatante comme le soleil, belle comme la lune, terrible comme une armée rangée en bataille?* Ces belles paroles, tant de fois et si brillamment commentées par des prédicateurs de premier ordre, n'en ont pas moins été pour le R. P. Chaine une source féconde d'aperçus ingénieux, d'idées neuves et exactes, de magnifiques développements. Dans les sermons qui ont suivi, il a repris les différentes parties de ce texte, en a exposé le sens et la doctrine avec beaucoup de clarté, de méthode et un grand charme d'élocution. L'éloquence du Père Chaine est douce et persuasive : sa parole délicate et pleine d'onction ne peut guère rencontrer d'obstacles. Il a compris que le meilleur secret de s'emparer des âmes est de mettre en pratique le précepte du Divin Maître : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.*

Le même Père a prêché pendant les mois d'août et de septembre une retraite aux Sœurs de l'Espérance de Reims et à leurs orphelines, aux Sœurs de la Conception de Vitry-le-François et aux Sœurs de l'Espérance de Sedan et de Mézières.

C'est le R. P. Chaine qui a été chargé de la station de l'Avent de 1862. Il a rendu plus nombreux et plus fidèle l'auditoire qui fréquente notre Église. Il continua, après le

R. P. Vincens et le R. P. Rey qui avait prêché la Neuvaine de Saint-Joseph, la station du Carême, soutint le mouvement qui avait été imprimé ; et lorsque tous ces zélés auxiliaires eurent disparu, appelés ailleurs par des engagements antérieurs, je me trouvai seul pour recueillir les fruits que d'autres avaient préparés : il ne restait plus que les prédications de la Semaine Sainte et des Fêtes de Pâques ; je pus sans grand effort clore cette station, la première qui ait été prêchée dans notre Église ; car la première année, étant seul, j'avais dû me borner à prêcher deux fois le dimanche et une fois dans la semaine.

Le R. P. Chaine a continué pendant les vacances les œuvres qui le délassent des fatigues de l'année. Il a prêché à Mézières une retraite aux Sœurs de Sainte-Chrétienne. et à Bordeaux deux retraites, une à la Maison Mère de Lorette, et l'autre à la Maison de la Conception : plus de cent cinquante religieuses ont pris part à cette dernière.

Au mois d'octobre 1862, deux nouveaux Pères nous étaient donnés : ils n'ont pas tardé à se livrer au travail. Les PP. Bonnefoy et Reynaud ont prêché, dans le mois de novembre, à Mézières une retraite, le premier aux mères de famille, le second aux ouvrières. Des bénédictions spéciales ont accompagné leurs fatigues. M. le Curé a témoigné de la satisfaction que ces deux Missionnaires lui avaient procurée.

Le P. Bonnefoy a prêché dans notre Chapelle l'Octave de l'Immaculée Conception et plusieurs Dominicales à N.-D. des Victoires. A la prière de M. l'Abbé Langénieux, qui eut recours à nous, le même Père a prêché la station du Carême à Notre-Dame. Il a mené à bonne fin cette œuvre, qui présentait des difficultés de plusieurs genres. Le dernier travail de ce Père a été une retraite de première communion chez les Dames de Saint-Thomas de Villeneuve à Saint-Germain en Laye.

Le P. REYNAUD a prêché la station de l'Avent dans l'Église de N.-D. de Plaisance. Le succès fut tel que M. le Curé le demanda pour la station du Carême, où il a pleinement satisfait et le Pasteur et les ouailles. Envoyé à Marseille pour prêcher le Mois de Marie à N.-D. de la Garde, le jeune Missionnaire s'est formé un auditoire sympathique qui a retiré des fruits abondants de sa parole vive, animée et pieuse. Je ne parle pas des Dominicales, des Prônes du P. REYNAUD : soit dans notre Église, soit dans la Chapelle des Sœurs de l'Espérance, il a dû se faire entendre presque tous les dimanches. Dieu a béni d'une manière spéciale les sermons qu'il a prêchés dans le mois de septembre à N.-D. des Victoires.

Le P. MICHAELIS nous a été donné pour auxiliaire pendant quelques mois ; il a fort bien employé son temps en prêchant une retraite pascale à Arpajon, le Mois de Marie chez les Sœurs de l'Espérance, une retraite de première communion dans la paroisse de Drancy ; nous conserverons un excellent souvenir du passage de ce cher confrère parmi nous.

Depuis son arrivée, le R. P. SARDOU, Procureur Général, a prêché plusieurs fois dans notre Chapelle, et il a donné la retraite aux Sœurs de l'Espérance à Saint-Etienne et à Lyon.

Si à cette énumération j'ajoute la retraite d'Ordination de nos Frères scolastiques par le R. P. VANDENBERGHE, celle de première communion à Saint-Mandé par le P. CHAINE, le *Triduum* de l'Adoration perpétuelle chez les Sœurs de l'Espérance par le R. P. REY, quelques retraites que j'ai prêchées à différentes Communautés religieuses, vous aurez, mon Très-Révérend Père, une connaissance détaillée de tous les travaux accomplis par la Maison de Paris jusqu'au 1er novembre 1863.

De douces joies, les joies de la famille, se mêlent à nos

travaux et à nos fatigues. La Maison de Paris partage avec vous le bonheur de saluer une dernière fois nos Frères qui s'éloignent et d'embrasser ceux qui reviennent puiser de nouvelles forces au centre de la Congrégation. Notre Maison est devenue comme un Hôtel des Missions étrangères : il y a en cela pour elle une source de véritables consolations. C'est ainsi que, depuis le 5 août, nous avons au milieu de nous le R. P. Gaudet, Pro-Vicaire du Texas, le Supérieur de cette Mission si cruellement éprouvée... Il nous a dit ses douleurs, ses espérances... et nous avons pu nous édifier à la vue de la constante régularité dont il nous donne l'exemple. C'est ainsi qu'aujourd'hui même où je trace ces lignes, 7 novembre 1863, nous arrive Mgr Faraud, Vicaire apostolique nommé du District de la rivière Mackensie, un de nos Pères qui a le plus souffert et qui a le plus contribué à l'extension des Missions de l'Amérique du Nord. Ce contact avec nos Missionnaires éprouvés ne peut que nous ranimer dans l'amour de notre sainte vocation. C'est le sentiment que nous inspire aussi la vue de ceux qui nous quittent pour aller aux Missions étrangères. Nous avons vu partir les PP. Nedelec, Gigoux, le P. Lerond, qui se rendait à la Procure de Rome ; enfin, dans trois jours le P. Hidien s'éloignera de Paris pour se diriger vers l'Angleterre et de là vers la terre de Natal. Nous apprenons, au milieu de ces séparations, à nous dévouer plus généreusement encore à toutes nos œuvres.

Je ne veux pas oublier les visites qu'ont bien voulu nous faire plusieurs Archevêques et Évêques, celles des Évêques d'Amiens, de Grenoble, de Moulins ; en dernier lieu, de l'Archevêque d'Aix et de Mgr de Cérame, qui nous a honorés de sa présence pendant plusieurs jours. Mgr de Tours nous a donné aussi par ses visites des preuves bien touchantes de la réalité des liens si étroits qui unissent la Congrégation à l'illustre successeur de saint Martin.

J'arrête, en terminant, ma pensée sur le spectacle dont nous a rendus témoins la retraite annuelle que vous nous avez prêchée avec un zèle tout paternel. Notre Communauté, composée de quinze membres, gardera un précieux souvenir de ces jours trop tôt écoulés, des exemples d'édification qui lui ont été offerts et de la cérémonie qui a clôturé nos exercices, cette rénovation solennelle de nos engagements sacrés entre vos mains, à la suite du vénérable doyen de la Congrégation, le R. P. Tempier, le premier compagnon de notre bien-aimé Père. C'est la première fois que cette cérémonie s'accomplissait en votre présence à Paris. Nous n'oublierons pas les émotions vives et profondes dont elle a été la source, et nous mettrons en pratique tout ce que renferment ces paroles commentées en un pareil jour et en préparation prochaine à la rénovation des vœux : *Eritis mihi testes!* (Act. ap., I, 8) « Vous serez mes témoins ! »

Veuillez agréer, mon Très-Révérend Père, la nouvelle expression de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués en N.-S. et M. I.

J.-J. Magnan, o. m. i.
Supérieur.

MAISON DE N.-D. DE CLÉRY.

—

N.-D. de Cléry, le 8 novembre 1863.

Mon Très-Révérend Père,

Avant de quitter Cléry pour emporter sous le beau ciel de Provence les chers souvenirs de huit années passées au service de Notre-Dame, dans un de ses plus vastes sanctuaires, je vous dois le compte rendu de nos derniers

travaux. A l'extérieur, ces travaux ont été rares. Vous savez, mon Très-Révérend Père, que si l'hiver est laborieux dans l'Orléanais, l'été nous y laisse complétement inactifs, et qu'à part quelques retraites de première communion ou à la Sainte-Famille et quelques services rendus aux paroisses voisines, nous avons peu de choses à inscrire sur notre *Codex apostolicus.* Tout se résume donc dans le Pèlerinage, qui a acquis cette année un développement considérable. Jamais, depuis que la Congrégation en a pris la direction, il n'a été plus florissant. Si un œil exigeant, habitué à l'aspect animé des sanctuaires plus en renom, s'attriste facilement de la solitude apparente de notre grande église, pour nous qui connaissons son étendue et qui savons y distinguer tout visage étranger, nous témoignons du progrès sérieux réalisé, et nous pensons qu'il y aurait injustice à conclure de la grandeur du temple à l'absence des âmes. Mais ici, tout fait partiel, quelque consolant qu'il soit, s'efface devant la grande manifestation du Couronnement de l'antique et miraculeuse image. L'histoire en a été écrite par des plumes exercées, et Mgr l'Évêque d'Orléans lui-même n'a pas dédaigné d'en faire le sujet d'une lettre pastorale pleine d'élégance et de feu. Après ces narrations, habillées de tous les charmes de la littérature, il semble qu'il soit inutile d'en entreprendre une nouvelle. Aussi n'écrirai-je pas pour rivaliser avec des annalistes si habiles, mais simplement pour remplir un dernier devoir de piété filiale envers N.-D. de Cléry, et aussi pour faire connaître à la Congrégation ce que les documents officiels n'ont pu relater, je veux dire la part prise par nos Pères dans cette mémorable solennité.

Depuis près de deux ans, j'avais insinué à Mgr Dupanloup l'idée du Couronnement. Le Prélat l'avait accueillie avec enthousiasme, et une première démarche fut faite par un

intermédiaire influent auprès du Souverain Pontife, qui répondit : *Pour Mgr l'Évêque d'Orléans, j'accorderais des choses bien plus difficiles que le Couronnement de N.-D. de Cléry*. Cette réponse connue, je rédigeai la supplique d'usage, qui partit pour Rome après avoir reçu d'un bon latiniste la forme obligatoire et la signature de Mgr Dupanloup. Le Prélat, étant à Rome au mois de juin 1862 pour la canonisation des martyrs du Japon, réitéra sa demande, et le bref fut délivré dans les termes du droit. L'époque de la cérémonie, fixée primitivement au mois de mai 1863, fut définitivement indiquée pour le 8 septembre de la même année.

Il serait difficile de vous dire, mon Très-Révérend Père, ce que la préparation de cette fête a demandé de temps et de patients labeurs. Ébranler des populations sans enthousiasme et peu portées à croire sur parole aux pompes religieuses qu'on leur promet, mettre en mouvement et en harmonie les ressorts de mille volontés, persuader aux incrédules l'avantage d'une manifestation exclusivement pieuse, rassurer les timides effrayés par de prétendues difficultés politiques, détruire les pauvres raisons mises en avant par la mauvaise foi, tel fut notre rôle pendant trois mois. Néanmoins il fallut patienter jusqu'à la seconde quinzaine d'août pour être certains que la fête aurait toute la splendeur que nous rêvions, et pour être assurés de la présence, longtemps problématique, d'un grand nombre d'Évêques. Le dimanche 23 août, nous annonçâmes cette heureuse nouvelle. Ce fut comme une étincelle électrique qui courut le pays, la cité, le diocèse et les diocèses voisins. Tout se remue et se transforme aussitôt : notre peuple ne doute plus ni de nous ni des merveilles promises, — Cléry n'est plus reconnaissable, de tous côtés on fait des préparatifs, les ouvriers ne peuvent suffire au travail, les maisons se décorent et prennent un petit air de coquet-

terie ; les fournisseurs, en prudents interprètes des besoins du public, se montent de tout le confortable possible. Déjà on arrive de loin pour retenir des chambres, le moindre réduit ayant vue sur la rue où passera la procession se loue un prix fou : une chambre avec deux fenêtres a été payée cinquante francs. — De leur côté, nos châtelains s'emploient de tout leur pouvoir pour la beauté de la fête ; notre excellent maire, l'honorable M. Lochon, se multiplie pour l'embellissement de la ville. Son collègue le maire d'Orléans vient à son aide en prêtant gratuitement les mâts vénitiens, les écussons et le matériel des fêtes orléanaises.

Mais le centre du travail est l'Église, ce vaste monument dont la nudité contraste avec la beauté de l'architecture, et qu'il faut revêtir et parer dans toute son étendue pour une fête incomparable et inouïe dans ses annales. Fort heureusement des mesures avaient été prises de longue main et nous avions ici des hommes faits au montage des tentures et des reposoirs et qui en revendraient aux plus habiles artistes. Le R. P. Bouniol, ministre des travaux publics, dirige tout avec une sûreté de coup d'œil et une activité calme qui fait le plus grand honneur à cet excellent confrère, trop tôt enlevé de Cléry. Avec lui et sous ses ordres, nos Pères excitent les ouvriers, les encouragent, réformant leur travail et au besoin l'exécutant eux-mêmes. Je les ai vus, hissés dans une cage de vitrier, grimper comme des chats, se balancer dans le vide des ogives, atteindre à la voûte, déterminer la place des draperies, des guirlandes, des chiffres gothiques, poser des vitraux, et tout cela avec aisance et sang-froid, comme s'ils n'eussent jamais fait autre chose. Dans les chapelles retirées, les bonnes Sœurs, nos pieuses Dames, nos Congréganistes, se livrent à des soins plus faciles, modestement et sans bruit, non loin du Saint Sacrement, exilé pendant

quinze jours dans la partie la moins bruyante de l'Église. Dans le sanctuaire, c'est le bruit incessant de la scie et du marteau ; dans l'Église, les ouvriers vont et viennent, et partout l'activité est grande : il s'agit du Couronnement de *la bonne Vierge*. Si j'insiste sur ces détails mesquins, mon Très-Révérend Père, ce n'est pas pour le vain plaisir d'allonger ce récit et d'écrire une amplification, mais j'ai pensé qu'il était de mon devoir de dire ce qu'il a fallu à nos Pères de temps, de patience et de zèle pour disposer dans les conditions les plus pénibles tout un système de décorations que l'étendue du vaisseau rend un travail colossal, et aussi pour combler à cet égard certaines lacunes et certains oublis.

Mais tout ceci n'est pas la fête : il est temps d'en donner rapidement la physionomie générale. Les jours qui précédèrent furent orageux ; pourtant, en dépit des menaces du ciel, on avait confiance et on disait : *La Sainte Vierge arrangera tout.* En effet, le 7, à trois heures, quand NN. SS. de Tours et de Cérame, et Mgr Nardi, Prélat romain, auditeur de Rote, parurent, le soleil se dégagea, dispersant les nuages : c'était la fête qui commençait, et M. Clesse, Vicaire Général, en entonnait les premières Vêpres. Le temps fut ainsi magnifique jusqu'au 9 au matin, où la pluie tomba de nouveau : entre deux orages la Sainte Vierge s'était réservé un splendide soleil pour éclairer son triomphe. Toute la nuit du 7 au 8, nous fûmes debout pour achever l'organisation intérieure et pousser les ouvriers, que les exigences du dernier moment écrasaient. Le 8, à quatre heures du matin, nous étions à l'autel, afin d'être libres dès le jour pour la surveillance et les confessions, qui déjà nous avaient occupés la veille. Des prêtres étrangers nous succédèrent bientôt, donnant de nombreuses communions. A sept heures et demie, Mgr l'Évêque d'Amiens célébrait au maître autel et donnait

la communion pendant près de vingt minutes. A huit heures et demie, l'Église est déjà remplie : Orléans vient d'arriver, et Mgr Dupanloup dit la Messe de communion générale annoncée par le programme, pendant que la maîtrise de la cathédrale exécute des motets et des cantiques. C'était un beau spectacle, de voir ces longues files de communiants qui, parties des extrémités de l'Eglise, venaient avec ordre s'agenouiller à la Table sainte ; les hommes étaient presque aussi nombreux que les femmes, et les Prêtres, qui, las d'attendre leur tour de célébrer dans les chapelles latérales, n'avaient pu, à cause du nombre, satisfaire leur dévotion, se mêlaient aux simples fidèles pour communier des mains de l'Évêque. Un ciboire renfermant plus de mille hosties s'épuisa entre les mains du Prélat.

Pendant cette pieuse cérémonie, S. Ém., le Cardinal Archevêque de Bordeaux, NN. SS. les Archevêques de Tours et de Rennes, les Évêques d'Angers, de Laval, d'Amiens, de Blois, de Cérame et Mgr Nardi se sont réunis au presbytère, dont le jardin et les pauvres appartements regorgent de sommités ecclésiastiques et de laïques notables. La foule, désireuse de voir les Pontifes, afflue déjà aux abords de notre maison, suffisamment indiquée par un massif de verdure d'où s'élancent deux grands mâts aux armes de la Vierge. Tout se dispose aussitôt pour la Grand'Messe. Les Évêques, accompagnés chacun de deux Prêtres Assistants, précédés des porte-insignes et d'un nombreux clergé, sortent processionnellement. Ils sont revêtus des plus beaux ornements ; Mgr l'Évêque d'Orléans, entre autres, porte une magnifique chape à ses armes et à celles du Pape encadrant celles de N.-D. de Cléry, riche offrande envoyée la veille par de pieuses bienfaitrices à la Vierge du Couronnement. La foule se range et s'incline respectueusement sous la grâce des bé-

nédictions. On arrive en face de l'entrée principale de l'Église : mille têtes s'agitent sur les degrés. La grande porte s'ouvre enfin. Quel spectacle ! Dans la basilique pas une place vide, et dans toute sa longueur, les tentures et les décorations semées sur les murs par l'art et la piété. Les riches oriflammes de la cathédrale, aux flammes vives et rouges, descendent avec grâce le long des piliers et semblent former l'avenue d'un palais. La bannière du Chapitre cathédral montre sur un fond plus sévère sa croix et sa couronne d'épines; la bannière de Dunois, avec ses fleurs de lis et sa barre transversale, si bien relevée par les plus insignes exploits, plane au-dessus de la grande nef et rappelle le héros dont la dépouille repose ici. Dans le sanctuaire tout est aux armes de la Vierge, blanc et bleu, jusqu'aux trônes des Évêques élevés sur une estrade prolongée. A chaque pilier, les armes de ces vénérables Pontifes et celles du Chapitre de la collégiale se dessinent sur des cartouches. Au-dessus, la bannière du Pape avec la tiare, les clefs et les lions, se déploie largement. Enfin, derrière l'autel et dans l'ogive centrale, apparaît, dominant ce magnifique ensemble et cette magnifique Église où près de six mille âmes se pressent sans confusion, la douce image de Marie présentant son fils aux adorations de tous, et portant le manteau royal de velours bleu semé d'étoiles d'argent : *Dominare nostri, tu et filius tuus.*

La Messe cardinalice commence. Quarante artistes de la cathédrale l'exécutent avec talent sous la direction du maître de chapelle, M. Pelletier. Jetons un coup d'œil sur la composition de l'assistance. Le chœur en entier est occupé par les Prêtres et les Séminaristes. Dans ce nombreux clergé, on distingue les Vicaires Généraux de chaque Évêque présent, les Vicaires Généraux d'Orléans (et ils sont nombreux), le Chapitre de la cathédrale, les religieux de toutes les Communautés du Diocèse, un grand

nombre de Prêtres du Diocèse, rangés dans les stalles par ordre de dignité; plusieurs Prêtres du Diocèse de Blois et des Diocèses voisins ou éloignés ; M. l'abbé Debauvais, Curé de Saint-Thomas d'Aquin; M. le Curé de Passy, M. l'abbé Suchet, Vicaire Général d'Alger, reconnaissable à sa longue barbe ; des Prêtres revenant du Congrès de Malines, et aussi, pourquoi ne remarquerais-je pas ce touchant détail? un jeune professeur du collége de Felletin, au Diocèse de Limoges, envoyé par son Supérieur pour représenter cette pieuse Maison; enfin quelques-uns de nos Pères, venus de loin : le R. P. Burfin, notre excellent Provincial; le P. Baret, Supérieur de Nancy, prédicateur de l'Octave du Couronnement ; le P. Roux, Supérieur d'Angers, accompagné du P. Chauviré ; le P. Marchal, rendu à Cléry depuis peu, et partageant avec nous la sollicitude de la fête. Dans le déambulatoire et le transsept les hommes se pressent aux places réservées : il y a là des magistrats, des guerriers, des savants, des riches, des pauvres, les élèves du Petit Séminaire, dispersés par les vacances, et rappelés à dix lieues à la ronde par l'invitation de Monseigneur; cinquante Frères des Écoles chrétiennes, les membres des Conférences de Saint-Vincent de Paul d'Orléans, le Conseil de la commune, les maires et adjoints du canton avec l'écharpe municipale, le Conseil de fabrique de l'Église. On remarque encore les membres les plus honorables de la noblesse orléanaise, parmi lesquels on ne peut citer aucun nom sous peine de les citer tous : M. de Bassoncourt, secrétaire général de la Préfecture du Loiret, aimable et unique représentant de l'autorité départementale; M. Ingres, le peintre célèbre; M. de Lévis-Mirepoix et ses fils ; M. de Baudicour, écrivain distingué dont la plume a donné dans l'*Union* un intéressant compte rendu de la fête; M. Mercier-Lacombe, de la

Gazette de France ; une escouade de journalistes, etc. Derrière le monument de Louis XI, sont les Dames dans l'enceinte réservée, et dans les dernières travées et les petites nefs, nos Confréries de Cléry et une masse de pèlerins.

A l'Évangile, Mgr l'Archevêque de Tours paraît en chaire. Je ne puis mieux rendre compte de sa pieuse et intéressante homélie qu'en citant ici Mgr l'Évêque d'Orléans :

Sa parole grave et digne, rappelant à l'immense assemblée le but des pèlerinages, célébra la résurrection, dans le monde chrétien, des grands pèlerinages d'autrefois : au tombeau du Sauveur, au tombeau des Saints Apôtres, aux grands sanctuaires de la Sainte Vierge, à Saint-Martin de Tours, ce rendez-vous si célèbre de notre vieille France, dont le rétablissement est si particulièrement cher au vénérable Archevêque. Un hommage plein de foi et d'amour fut rendu au Pontife qui avait envoyé à N.-D. de Cléry des couronnes, et termina cette allocution : ce Pontife, dit Mgr de Tours, si doux et si fort, si patient et si intrépide, si grand aujourd'hui, mais que l'avenir grandira encore, et que l'histoire mettra un jour au rang des Papes les plus illustres.

Nous étions là, nous Oblats de Marie, fiers d'entendre glorifier notre Mère par un illustre Prélat, qui en devenant Évêque n'a pas cessé de nous appartenir et de nous aimer.

La Messe se poursuit et s'achève avec la pompe la plus solennelle. Immédiatement après, les pèlerins se dispersent pour dîner à la hâte. Un repas de cinquante couverts, offert avec une hospitalité pleine de grandeur par M. Lochon, maire de Cléry, MM. le marquis de Tristan et le marquis de Poterat, réunit les Évêques, les principaux membres du clergé et quelques laïques dans notre vaste salle d'école, transformée sous les doigts d'un décorateur.

Comme dans l'Église, les armes des Évêques et de N.-D. de Cléry forment galerie et courent le long des murs. — Dans une autre salle, le P. Marchal préside un repas de cent trente-deux Prêtres offert aux ecclésiastiques pèlerins par les Pères Oblats, tandis que quelques Prêtres prennent leur réfection dans des maisons particulières, et que les Séminaristes dînent dans un autre local, sous la présidence d'un de leurs directeurs.

Cependant, à l'extérieur, l'affluence devient de plus en plus considérable : les routes d'Orléans, de Blois, le chemin de fer versent à chaque instant des flots de pèlerins qui inondent les rues et qui battent comme une marée montante les flancs de la basilique. Vingt mille âmes circulent sans tumulte et sans désordre sous le regard de N.-D. de Cléry. Les compagnies de pompiers arrivent des communes environnantes : c'est l'heure des Vêpres. Bientôt le cortége se reforme au presbytère, les tambours battent aux champs, l'Église est comble, car les paroisses viennent d'arriver pour la cérémonie du soir, et leurs cantiques, mêlés aux sons de la musique, se répercutent sous les voûtes sonores. Dans la foule compacte, une ligne s'ouvre lentement devant les panaches et les étendards militaires : on dirait un jet de lave roulant dans un lit profond. Les Évêques et le clergé qui les précède passent au travers de ces masses humaines refoulées un instant et dont les flots se referment aussitôt. A part les pompiers et quelques gendarmes placés aux portes, pas un piquet de troupe de ligne, pas le moindre secours de force armée. Nous étions là six Prêtres, avec quelques maîtres des cérémonies de la cathédrale, afin de maintenir cette foule, que le sentiment de sa foi suffisait, il est vrai, pour rendre calme et respectueuse, mais qu'il fallait placer et diriger avec prudence pour éviter les accidents, tandis que dans l'Église un luxe de police inutile se

mêlait pieusement aux fidèles. — Les Prélats arrivés à leurs trônes, Mgr l'Archevêque de Rennes entonne les Vêpres, et dans les nefs et les bas côtés les voix s'unissent aux chants partis du sanctuaire. Après le *Magnificat*, S. Em. le Cardinal de Bordeaux monte en chaire. Le silence le plus complet s'établit, et cependant on est là foulé, ruisselant de sueur, cherchant un peu d'air, tendant l'oreille, et partageant parfois avec un voisin une mauvaise chaise. Dans son exorde, le Cardinal, ainsi que l'a dit Mgr d'Orléans, « adressa à l'assemblée des pèlerins des paroles gracieusement paternelles, qui firent passer quelquefois un doux sourire et un aimable épanouissement sur les visages, en même temps qu'elles pénétrèrent les cœurs. » Puis suivit le discours que les journaux ont donné.

Aussitôt que Son Éminence eut cessé de parler et pendant le chant des Complies, la procession s'organisa et bientôt ses files gigantesques débouchèrent de la basilique, enfermées de chaque côté dans un rempart vivant. Des gendarmes à cheval et les musiques militaires de Cléry et de Meung ouvraient et fermaient la marche. Les paroisses étrangères au canton déployaient les premières leurs lignes; entre toutes, celle de Beaugency frappait les regards par la splendeur de ses ornements et par le nombre et la bonne tenue de ses corporations. Puis venaient les paroisses de notre canton, celle de Cléry ayant le pas avec ses Congrégations et ses Confréries d'hommes et de femmes. Sur le parcours de cette procession, embrassant deux kilomètres, des légions d'enfants de chœur s'espaçaient, rompant par la variété de leurs costumes la monotonie des lignes, et dans le nombre trente enfants de Cléry, habillés en bleu et formant sous cette riche et pure livrée la maison de la Sainte Vierge. A la suite des paroisses marchaient les Séminaristes et près de

trois cents Prêtres, le Chapitre de la cathédrale avec ses insignes, au milieu duquel des Prêtres en aubes portaient une magnifique statue de la Sainte Vierge ; enfin les Évêques en chape, avec la crosse et la mitre, protégés par une escorte d'honneur, et au milieu des Pontifes, les couronnes données par le Souverain Pontife, portées sur de riches brancards, par des Prêtres en aubes, et accompagnées par huit Prêtres, des cierges à la main. Un peloton de pompiers et une musique militaire fermaient la marche.

Tel était, dit Mgr Dupanloup, tel était ce cortége qui, parti de la basilique au bruit des cloches sonnant à grandes volées, se déploya dans toute l'étendue de la grande rue de Cléry, pour revenir par un long circuit à travers les campagnes jusqu'à la basilique, au milieu des cantiques et des hymnes sacrés alternant avec les sons mâles des tambours et de la musique militaire, et à travers les rangs d'une foule immense et recueillie, pressée des deux côtés du chemin, aux fenêtres, et jusque sur le toit des maisons.

Ah ! c'était un beau spectacle, et ce n'était pas sans une profonde émotion qu'on voyait cette foule si chrétienne et si docile s'agenouiller pour recevoir la bénédiction des Pontifes, des mères empressées apportant leurs petits enfants sur leur passage, et entourant particulièrement le Cardinal jusqu'à en interrompre un moment la marche régulière de la procession. Chose admirable ! pas un murmure, pas une observation déplacée dans cette affluence si diversement composée. Ah ! oui, les milliers de pèlerins qui le 8 septembre ont célébré à Cléry la Nativité de la Sainte Vierge, s'inclinant sous la main des Évêques, ont donné un éclatant démenti à tous ces folliculaires qui écrivent chaque jour dans une prose insupportable que nos premiers Pasteurs sont fiers, qu'on ne

peut les aborder, et qu'ils ne sont pas à la hauteur des idées du siècle. Quel eût été leur dépit de voir des gens de toutes les classes et de toutes les opinions se porter d'un pas unanime sur le passage des Pontifes, répondre par une génuflexion et un signe de croix à leur doux sourire, et exalter, chacun à sa façon, la bonté et le mérite de ces hommes de Dieu !

Quand nous rentrâmes dans l'Église, les derniers rayons du soleil se couchaient sur la fête. Une demi-obscurité enveloppait déjà la basilique. — Seule, sur son piédestal étincelant, la Vierge rayonnante se détachait aux regards comme une apparition sur une montagne de lumières et de fleurs. Après le salut, donné par Mgr l'Évêque d'Angers, commença la cérémonie du Couronnement. Pendant que M. Rabotin, Vicaire Général, lisait en chaire le bref du Pape, S. Ém. le Cardinal de Bordeaux, Mgr l'Évêque d'Orléans et le P. DE L'HERMITE, qui écrit ces lignes, montaient sur la plate-forme où était placée l'antique image. De cette élévation l'Église offrait un aspect magique. Dans ses profondeurs déjà sombres, à travers un nuage de poussière, on distinguait la pacifique armée des pèlerins se portant du regard et du désir vers le point unique où Marie recevait en ce moment de suprêmes honneurs. L'émotion était générale, des larmes brillaient sur plus d'un visage. Le Couronnement se fit avec les prières liturgiques. Permettez-moi de vous dire, mon Très-Révérend Père, que j'ai eu la grande consolation de couronner moi-même l'Enfant-Jésus, le vénéré Cardinal ne pouvant atteindre facilement à sa tête, et m'ayant délégué pour le remplacer : je ne me le suis pas fait dire deux fois.

Cette touchante cérémonie accomplie, un chant d'action de grâces s'élance de l'Église, où s'agite, dans l'enthousiasme de sa foi et de sa joie, une véritable forêt humaine : *sylva hominum*. Pendant ce temps, Mgr Dupan-

loup se fraye avec peine un chemin jusqu'à la chaire, que des ombres assez intenses couvrent déjà. Si on ne distingue pas l'orateur, on entend sa voix stridente et émue qui arrive jusqu'aux extrémités de l'Église comme un dernier accent de triomphe. Pendant dix minutes, trop courtes pour l'auditoire, que n'avait pas lassé une cérémonie de quatre heures, Mgr Dupanloup nous tint suspendus à ses lèvres. Son allocution vive et brillante fut un résumé de la belle journée et un acte de consécration du Diocèse à N.-D. de Cléry. Le chant de l'*Ave maris Stella* et la bénédiction solennelle de tous les Évêques rangés en cercle à l'autel termina la cérémonie.

Alors la foule se disperse, Cléry s'anime d'un mouvement extraordinaire : ce sont les paroisses qui partent en chantant des cantiques, les pèlerins qui s'en vont à pied et par bandes, les omnibus, les modestes véhicules, les voitures élégantes qui sillonnent la rue, tandis qu'un double cordon de lumières court le long des maisons, pavoisées et décorées de verdure, et que dans les airs une couronne de feu brille et dessine sur l'Église l'étendard bleu et blanc de Marie. La foule se promène tranquillement, considérant ces dernières splendeurs de la fête, et ceux de NN. SS. les Évêques qui ne sont pas encore partis se joignent à elle. Cette condescendance paternelle touche et attire tout le monde. Des groupes se forment autour de nos illustres hôtes, on les écoute, on les questionne, on s'agenouille pour recevoir une dernière bénédiction.

La ville d'Orléans, de son côté, désertée par un si grand nombre de ses enfants, attendait leur retour. Ici je citerai le *Journal du Loiret*, numéro du 10 septembre :

« Dans toutes les directions, équipages, charrettes, omnibus partaient encombrés. Sur la route d'Orléans, c'était une lanterne magique de voitures. On revenait, revenait toujours.

On revenait encore ce matin. Au bas de la rue Royale, et à l'entrée du pont, jusqu'à onze heures du soir, des groupes nombreux de curieux stationnaient sur les trottoirs, attendant les excursionnistes (lisez pèlerins) qui rentraient en ville et les saluant au passage, de clameurs et de hourrahs. »

Telle a été, mon Très-Révérend Père, cette mémorable journée, qui méritait un meilleur historien. Et pourtant je n'ai fait que résumer dans une espèce de table des matières ce que nous avons vu ici. Il eût fallu encore entrer dans les détails et citer chaque pieux incident. Mais c'est assez : déjà peut-être quelque malin m'appellera enthousiaste. Non, ce n'est pas de l'enthousiasme, c'est de l'histoire, et de l'histoire encore incomplète. Quant à l'enthousiasme, j'écris deux mois après la fête, à la veille de quitter Cléry, et je suis dans toutes les conditions pour ne pas me laisser entraîner par l'exagération. Du reste, il est difficile de se défendre de l'émotion en présence comme au souvenir de ces grandes manifestations religieuses, et je ne serai pas démenti par les pèlerins du 8 septembre. M. le Curé de Saint-Thomas d'Aquin me serrait la main, au retour de la procession, en me disant : *Vous devez être bien content, mais aussi bien fatigué.* L'un et l'autre était vrai, mais la satisfaction pour nous tous faisait oublier la fatigue. Et maintenant que tout est fini et que nous rappelons ces trop courts moments, une douce joie inonde notre âme, et cette journée du Couronnement de Cléry nous apparaît dans le passé comme la compensation de bien des peines et comme une douce espérance pour l'avenir.

L'Octave a été magnifique comme le premier jour. Chaque matin, les omnibus et les voitures nous amenaient de nouveaux pèlerins; à toutes les Messes la Table Sainte se garnissait de convives, et quelques-uns d'entre nous ont passé des journées presque entières au confes-

sionnal. A la Messe la plus solennelle, le R. P. Baret nous donnait chaque matin une charmante et remarquable homélie, que goûtait un auditoire des mieux composés. Le prédicateur de l'Octave a apporté une pierre de plus au monument qui doit glorifier N.-D. de Cléry.

Permettez, mon Très-Révérend Père, que je termine ici ma narration. J'ai raconté le passé, d'autres raconteront les nouvelles gloires que l'avenir réserve à N.-D. de Cléry. Qu'elle daigne nous bénir tous dans le temps, et nous rendre dans l'éternité la couronne que nous lui avons donnée sur la terre!

Agréez, mon Très-Révérend Père, les plus humbles hommages que je vous offre en me disant votre bien respectueux et dévoué fils,

M. de l'Hermite, o. m. i.

VARIÉTÉS.

NOTES DE VOYAGE[1].

VI. Le Saint Sacrifice fut célébré le 23 au matin comme à l'ordinaire.

La solution à donner à plusieurs affaires importantes occupa une partie considérable de la matinée. Des visites officielles furent faites ensuite au R. P. Régis, Procureur Général des Trappistes, à Mgr Joannin, à Mgr Lacroix, à S. Ém. le Cardinal Antonelli. Cet illustre cardinal ne se trouva pas chez lui. Une seconde tentative avant notre départ de Rome n'a pas été plus heureuse.

A midi et demi, nous nous remettions en route. Le Supérieur Général avait désiré emporter de Rome plusieurs reliquaires. Nous nous rendîmes au bureau du Custode des Saintes Reliques ; nous n'avons pas pu le rencontrer. De là nous sommes allés à l'ambassade française : l'ambassadeur n'était pas visible. Nous nous déterminâmes à reprendre la visite des églises et des monuments de Rome.

Nous avions à adresser quelques demandes au Général des Franciscains. Une lettre de recommandation nous introduisit auprès du Procureur Général de l'Ordre, qui nous accueillit avec une grande bonté. Il voulut bien se charger de faire agréer nos suppliques, et il nous donna son *socius* pour nous accompagner dans la visite que nous désirions faire de l'Église de l'*Ara cœli*, et des richesses qu'elle renferme.

C'est une église très-belle et très-bien ornée. Elle s'élève à l'endroit même où était bâti le temple de Jupiter Capitolin. La Mère de Dieu règne à la place où sont tombées tant de vic-

[1] Voir les pages 143 et 261.

times..., où ont triomphé de si illustres guerriers... Au sceptre de fer et de sang a succédé le sceptre de la miséricorde et de l'amour. Nous avons contemplé et vénéré dans cette église un des célèbres portraits de la Très-Sainte Vierge, que l'on attribue au pinceau de saint Luc. On y conserve dans un tombeau de marbre les reliques de sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin. Et dans le trésor de la sacristie on a offert à notre piété *Il bambino Gesù*, une statue de l'Enfant Jésus en grande vénération : de nombreux miracles ont été opérés par son intercession. La robe de l'Enfant Jésus est toute couverte de pierres précieuses et de broderies d'or et d'argent.

En sortant de cette riche Église, nous avons pris le chemin du Colisée : nous avons examiné de nouveau le gigantesque monument; mais il n'était point le but de notre course. Nous voulions vénérer les reliques insignes que renferme la basilique de Sainte-Croix de Jérusalem. Nous sommes arrivés devant cette Eglise après avoir salué Saint-Jean de Latran. Sainte-Croix de Jérusalem n'offre rien d'extraordinaire dans son architecture et dans ses décorations. Mais ce qui est pour cette basilique un trésor bien précieux, ce sont les reliques dont elle a la garde. Elles sont les plus remarquables de Rome et de l'univers entier.

Nous avons vénéré dans l'Oratoire qui les renferme des fragments de la Crèche, de la Colonne de la Flagellation et du Saint Sépulcre, deux épines de la Couronne de Notre-Seigneur, un des clous meurtriers, une partie de l'Inscription que Pilate fit placer sur la Croix, le doigt dont saint Thomas se servit pour toucher le côté entr'ouvert du Sauveur, et trois magnifiques morceaux de la vraie Croix. Nous avons vu aussi une partie très-considérable de la croix du Bon Larron.

Pour être admis à vénérer ces Reliques, il faut une permission par écrit du Cardinal-Vicaire. Un homme bien connu à Rome pour son obligeance envers les Français, M. Bouis, avait eu la bonté de nous en procurer une.

L'exposition ne s'en fait jamais qu'avec un certain appareil de respect et de dévotion. Elle s'ouvre et se termine par la récitation de plusieurs prières. Nous avons pu faire toucher notre

Croix à la plupart de ces insignes preuves de notre sainte religion.

En revenant, nous sommes entrés dans l'Eglise *del Gesù*; elle est resplendissante de décorations et de richesses. Toutes les parties de l'édifice ont les plus belles proportions, et la nef du milieu, par sa largeur et sa hauteur, est d'une magnificence imposante. Nous avons admiré surtout la chapelle de Saint-Ignace : il n'y a pas un sanctuaire en Europe qui puisse lui être comparé : les marbres, les agates, les cristaux de roche, les pierres précieuses, les bronzes dorés, y sont semés à profusion. Nous avons prié auprès de l'urne toute garnie de pierres précieuses dans laquelle sont renfermées les reliques de saint Ignace. Nous avons demandé au Seigneur, par les mérites de son illustre serviteur, de ne travailler jamais que pour la plus grande gloire de son nom adorable...

Nous sommes rentrés à Sainte-Brigitte vers les quatre heures. Le temps est mauvais : la pluie, le vent refroidissent l'atmosphère et rendent toutes ces courses très-fatigantes.

Après une heure de repos, le Supérieur Général et le R. P. Vincens vont faire une visite à S. Ém. le Cardinal Barnabo et à Mgr Lavigerie, auditeur de Rote pour la France. Ils reviennent vers sept heures, enchantés de l'accueil qu'ils ont reçu de ces hauts personnages, et des entretiens qu'ils ont eus avec eux. Son Éminence a été pleine de bienveillance et d'abandon. Elle a parlé de notre bien-aimé Fondateur en termes profondément sentis, et Elle a donné une nouvelle assurance des dispositions qui avaient toujours animé le Souverain Pontife à son égard.

C'est avec une vive satisfaction que nos cœurs de fils recueillirent ces paroles et d'autres aussi consolantes que nous avons entendues sortir de la bouche de Prélats distingués. Elles nous montrent que bien des personnes ont apprécié notre vénéré Fondateur selon tout son mérite : des bienfaits innombrables ont pu ne pas imprimer son nom dans des âmes plus mobiles et plus inconstantes que les flots de la mer, mais Rome lui a donné la consécration de l'immortalité. C'est une auréole de gloire qui ne lui sera jamais ravie. Sur les murs de Saint-

Pierre, sur les murs de Saint-Paul nous avons lu ce nom gravé sur des tables de marbre blanc, et nous éprouvions un véritable sentiment d'orgueil filial en nous rappelant les deux grandes pages de l'histoire que ces tables racontent : la définition du dogme de l'Immaculée Conception et la dédicace de la Basilique du Docteur des Gentils. Notre Congrégation était là, représentée par son Chef et son Fondateur, le seul de l'illustre assemblée qui ajouta aux gloires du Sacerdoce et du Pontificat la paternité d'une famille religieuse, trois fois bénie et trois fois confirmée par l'Eglise.

S. Ém. le Cardinal Barnabo a daigné approuver les décisions qui ont été prises, et promettre sa puissante protection à toutes nos œuvres.

Mgr Lavigerie s'est montré aussi très-obligeant. Il a donné son approbation au projet d'établissement, et il a bien voulu assurer à la Congrégation une part dans sa bienveillance.

Des lettres arrivées de France déterminent le Supérieur Général à fixer le jour de notre départ de Rome. L'heureuse conclusion de nos affaires en nous rendant notre liberté, facilite notre retour. Nous quitterons la ville éternelle dimanche prochain.

VII. C'est la Vigile de Noël. Nous célébrons la sainte Messe dans notre local ordinaire, et après avoir pris, suivant la coutume romaine, une tasse de chocolat, nous réglons l'ordre de la journée. Le Supérieur Général et le R. P. Vincens s'occuperont de leur courrier, et feront ensuite quelques visites importantes, tandis que le P. Rey ira retirer les passe-ports, et arrêter les places de retour.

Après avoir terminé leurs lettres, le Supérieur Général et le P. Vincens se présentent chez l'éminent Cardinal Clarelli, Préfet de la Congrégation des Évêques et Réguliers. Ils y reçoivent un accueil bienveillant, et s'entretiennent assez longuement avec cet illustre prince de l'Eglise. De là ils se rendent chez le Cardinal-Vicaire, qu'ils ne rencontrent point. Enfin ils sont admis auprès de Mgr Level, qui applaudit aussi aux mesures arrêtées.

Pendant ce temps le P. Rey apprenait à ses dépens les for-

malités qu'il faut remplir pour retirer les passe-ports. Parti à huit heures du matin, il ne rentrait à Sainte-Brigitte qu'après midi. Tout ce temps avait été employé à des marches et à des contre-marches, à acheter quelques photographies du Souverain Pontife et à attendre dans les vestibules et les antichambres. La patience du Père était mise à l'épreuve. Les bureaux de la police n'étant pas ouverts, il a fallu y revenir à neuf heures et demie : il fut renvoyé de là aux bureaux de l'ambassade française, qui ne s'ouvrent qu'à onze heures. De l'ambassade retour à la police, de la police à l'ambassade, de l'ambassade encore à la police, où on lui a enfin remis le billet qui nous permettra de nous embarquer à Civita-Vecchia. Dans ces allées et venues le P. Rey se serait perdu cent fois s'il n'avait été accompagné par un Frère du Tiers Ordre Dominicain que nous avons trouvé à Sainte-Brigitte et qui doit rentrer en France avec nous.

Au milieu de ces courses le Père a trouvé un moment de repos aux pieds de la Madone de l'Église de Saint-Augustin. C'est une statue de la Très-Sainte Vierge en grande vénération à Rome. Elle est couverte de pierres précieuses et entourée d'*ex-voto* qui racontent les merveilles opérées par sa puissance.

Après le dîner, le Supérieur Général a reçu la visite du R. P. Poupinel, Mariste, qui est venu à Rome avec nous sur le même bateau. Ce Père, qui remplit les fonctions de Visiteur, doit solliciter la création de plusieurs Vicariats Apostoliques dans les Missions de l'Océanie confiées au zèle de sa Congrégation. Il s'est montré plein de prévenance et s'est mis à notre disposition. Les Maristes ont à Rome une petite résidence au pied de l'*Ara cœli*.

Nous sommes sortis pour porter nos lettres à la poste. Nous avons cherché de nouveau à visiter Mgr Capalti, Secrétaire de la Propagande : nous ne l'avons rencontré ni à son secrétariat ni à son domicile.

Nous savions que la Crèche où Notre-Seigneur a voulu laisser reposer ses membres en venant sur la terre était exposée à Sainte-Marie Majeure : nous nous sommes rendus auprès de cette relique insigne. Elle est offerte à la piété des fidèles dans

la sacristie, mais demain elle sera placée sur l'autel papal de la grande basilique. Un superbe reliquaire renferme les débris précieux : nous avons pu distinguer deux énormes fragments du bois sacré... c'est le premier berceau du Sauveur du monde : c'est là qu'il a reposé en entrant dans la vie. Mystérieuse destinée du bois ! son fruit donne la mort à nos premiers parents et par eux à toute l'humanité, et il reparaît dans l'histoire de la Réparation comme l'instrument des plus miséricordieuses tendresses. A la Crèche il reçoit les larmes du Sauveur, à la Croix il est inondé de son sang, et la Crèche et la Croix rediront à jamais les plus touchantes inventions de l'amour. On sourit à la Crèche, on pleure au pied de la Croix ; le bois insensible rappelle tour à tour les joies de Noël et les tristesses du Vendredi saint, il raconte les grands mystères de l'Incarnation. Il aura été entre les mains de Dieu l'instrument de ses glorieux triomphes, trône d'amour, trône de justice et de pardon... *Qui in ligno vincebat, in ligno quoque vinceretur per Christum Dominum nostrum.* L'Église rapproche dans sa liturgie les souvenirs de la Crèche et de la Croix. La naissance du Sauveur est annoncée avec le chant de la Passion, et autour de la Croix voilée elle redit ces paroles de l'hymne sacrée : *Vagit infans inter arcta conditus præsepia ; membra pannis involuta Virgo Mater alligat : et Dei manus pedesque stricta cingit fascia.*

Nous sommes entrés dans la sacristie, nous avons suivi la foule qui se dirigeait vers l'Oratoire où la précieuse relique était exposée au milieu de fleurs et de flambeaux. Nous nous sommes prosternés et nous avons récité une prière dont un exemplaire imprimé nous avait été remis à la porte du saint lieu : *Preghiera a Gesù Bambino dinanzi alla s. sua culla* ; elle ets pleine de piété, d'onction et de cette sainte familiarité qu'inspire l'enfance d'un Dieu.

Pendant que nous vénérions ces souvenirs si touchants de la bonté de notre Sauveur, les Vêpres solennelles chantées par le Chapitre de la basilique ont commencé. Nous avons pu voir le spectacle que présentent les Chanoines et les Bénéficiers presque au complet, présidés par le Cardinal-Archiprêtre.

Les antiennes et les psaumes étaient chantés en musique. Nulle part nous n'avons entendu le plain-chant romain.

En sortant de Sainte-Marie Majeure, nous nous sommes dirigés vers l'Église de Sainte-Marie des Anges. C'est une des plus merveilleuses Églises de Rome. C'est la grande salle de la *Pinacoteca* des Thermes de Dioclétien : elle est là tout entière avec sa voûte, ses immenses colonnes, ses deux cents pieds de longueur; cette nef vous jette dans l'admiration. Les colonnes, en granit, ont seize pieds de circonférence et sont d'un seul bloc : elles sont colossales, et encore on ne les voit point dans toute leur hauteur : Michel-Ange, l'ordonnateur de ce temple prodigieux, a été obligé d'élever de six pieds le pavé de l'Église, de sorte que leur base actuelle n'est qu'un entourage postiche, la véritable se trouvant cachée sous terre.

Cette Église est desservie par les Chartreux. Aussi y admire-t-on une statue de saint Bruno que l'on dirait animée : les murs sont couverts des meilleurs tableaux de l'école du dix-septième siècle. L'Église de Sainte-Marie des Anges laisse un souvenir ineffaçable à tous ceux qui l'ont visitée.

En retournant sur nos pas, nous sommes entrés un moment dans la cour du palais du Quirinal et nous avons pu admirer l'ordonnance de ce palais, habitation d'été du Pontife romain. La cour présente une superficie de 303 pieds de longueur sur 165 de largeur, non compris le large portique qui l'entoure de trois côtés, au moyen de quarante-quatre pilastres. L'édifice est grand, bien construit et d'un bon style.

Nous sommes arrivés devant l'Église de Saint-André *delle Fratte* : elle est devenue très-célèbre par la conversion de M. de Ratisbonne. Nous avons prié à l'autel au pied duquel s'est opéré ce miracle de la grâce. Un *ex-voto* en rappelle le souvenir. Pourrait-on ne pas avoir confiance en Marie en lisant ainsi jusque sur les murs l'histoire de ses bontés?

Nous avions à voir Mgr Nardi. Cet illustre prélat a bien voulu nous recevoir, malgré ses pressantes occupations. Il a accédé aussi à la décision prise par le Supérieur Général sur notre Procure à Rome. Il a renouvelé toutes ses promesses de bienveillance et de protection.

Saint-Louis des Français se trouvait sur nos pas : on y célébrait avec pompe les exercices de l'Adoration Perpétuelle. Nous nous sommes reposés quelques instants sous les regards de Notre-Seigneur, exposé sur un autel resplendissant de lumières : nous lui avons parlé de cette première nuit de Noël qui annonçait déjà l'Eucharistie, car Jésus est né à Bethléem, *la maison du pain.* Un grand nombre de soldats français priaient dans l'Église. Cette vue nous a consolés.

Nous rentrions à Sainte-Brigitte vers cinq heures et demie.

Rome aujourd'hui a été sillonnée d'équipages : c'est l'époque des visites où l'on exprime les vœux de bonne année. Touchante coutume, qui ramène au berceau de Jésus naissant le commencement de chaque année ! Il est bien le principe de toutes choses ! Un grand nombre de Cardinaux ont visité la famille royale de Naples, qui habite le palais Farnèse.

Il faut avouer que nous jouons un peu de malheur pour les cérémonies religieuses. Dimanche nous n'avons pu voir la Chapelle Papale. Nous avons appris aujourd'hui avec douleur que demain le Souverain Pontife n'officiera pas. Il est souffrant depuis la nuit de lundi, il a éprouvé les fatigues auxquelles il est sujet depuis quelques années. Mgr Nardi nous a annoncé ces nouvelles, qui nous ont profondément attristés. Nous devons remercier Dieu d'avoir eu notre audience lundi : depuis lors le Pape n'a pas reçu.

VIII. Le Supérieur Général a commencé ses trois Messes dans la Chapelle de Sainte-Brigitte à cinq heures du matin : le R. P. Vincens a dit les siennes immédiatement après, et le R. P. Rey lui a succédé au Saint Autel.

A neuf heures, le Supérieur Général et le P. Rey se rendaient à Saint-Pierre pour assister à la Messe solennelle. Un grand nombre d'étrangers s'y trouvaient déjà. Nous avons reconnu plusieurs des Américains que nous avions eus pour compagnons de voyage. Leur attitude n'était pas des plus réservées. Les troupes romaines assistaient sous les armes à l'Office divin. C'est le Doyen du Sacré Collége qui a chanté la Messe à l'Autel Papal. Les Cardinaux étaient presque au complet. Les Cardinaux-Diacres ont fait la sainte communion.

Nous sommes sortis avant la fin de la Messe, qui ne nous a offert rien d'extraordinaire. Le Pape n'y était pas, et on sent que sa présence seule peut remplir l'immensité du temple et s'harmoniser avec ses magnificences.

Après le dîner nous avons commencé une délicieuse promenade. Nous sommes entrés tout d'abord dans l'Église appelée autrefois le Panthéon. On est saisi d'admiration en contemplant ce monument de l'antiquité que la religion a consacré à tous les Saints : c'est un temple sphérique à larges proportions, de la plus parfaite régularité. Le diamètre de l'intérieur est égal à la hauteur ; il est de 132 pieds. Dans le mur circulaire on a pris les sept enfoncements qui servent de chapelles. De magnifiques colonnes cannelées, de jaune antique, alignées sur la circonférence, ornent chaque chapelle et soutiennent une belle corniche qui se prolonge tout autour sans interruption. L'âme éprouve un sentiment indéfinissable à la vue de cette admirable architecture : ici, tout est nouveau et tout concourt à élever la pensée jusqu'au ciel ; l'ouverture elle-même par où le temple s'éclaire offre, par sa forme sphérique et sa place élevée, la plus sublime allégorie de la lumière éternelle, qui d'en haut vient éclairer l'homme sur la terre. Ici encore le christianisme a triomphé : cette merveille de l'art antique est devenue une Église, et Michel-Ange en a tiré le plan de la coupole de Saint-Pierre. Raphaël est enterré dans cette célèbre Église.

En sortant du Panthéon nous nous sommes dirigés vers l'Église de l'*Ara cœli*. Une crèche ornée de la manière la plus gracieuse y attirait les fidèles. Le *Bambino Gesù* est exposé à leur vénération. Tout y était en parfaite harmonie : les décorations, les personnages, les lumières et la perspective. C'est devant cette crèche que pendant l'octave de Noël on conduit les petits enfants, qui adressent des prières et des compliments au nouveau-né de Bethléem. La langue populaire emprunte alors une familiarité toute divine qui sied bien à des enfants parlant à un Enfant-Dieu. Mystère ineffable de l'Incarnation qui a tout rapproché de la Divinité !

Nous avons revu le Capitole et nous en avons descendu la

pente qui conduit au Forum. Au pied du Capitole est un cachot où l'on descend par un trou fait à la voûte, et sous ce cachot une fosse taillée dans le roc avec une entrée semblable : tombeau de ténèbres ; ce sont les deux caveaux de la prison Mamertine dans lesquels ont été renfermés pendant neuf mois saint Pierre et saint Paul. Nous avons bu de l'eau de la fontaine miraculeuse que le premier des Apôtres fit sortir de terre afin de pouvoir baptiser ses compagnons et ses geôliers. C'est avec une profonde vénération que nous avons contemplé ces lieux pleins de si glorieux souvenirs. Le Christianisme les a sanctifiés : il a changé en sanctuaire l'horrible séjour des criminels, image sensible de la mission réparatrice qu'il remplit à l'égard de l'homme.

De ces cachots, qu'un Évêque français, Mgr Forbin-Janson, a fait embellir, nous nous sommes rendus à Saint-Pierre aux Liens, sur le mont Esquilin. Nous avons admiré dans cette Église un des chefs-d'œuvre de Michel-Ange, le *Moïse,* que tous les artistes regardent comme son plus parfait ouvrage. C'est le législateur des Hébreux au moment où il aperçoit le peuple adorant le veau d'or : ces traits respirent l'autorité, le dépit, la menace, la fermeté et l'assurance en son Dieu... C'est une des statues les plus célèbres du monde. Dans la sacristie nous avons vénéré les chaînes de saint Pierre ; elles étaient cachées. Nous avons contemplé là plusieurs chefs-d'œuvre, entre autres une tête d'une expression vraiment admirable et que l'on appelle *la Speranza.* C'est l'Espérance chrétienne goûtant par avance, sous les ombres du temps, les réalités invisibles de l'éternité.

En nous rendant de Saint-Pierre aux Liens à Sainte-Marie Majeure nous avons trouvé sur nos pas la basilique de Saint-Martin. C'est une des plus belles Églises de Rome, une des plus précieuses par les souvenirs qu'elle rappelle. C'est là qu'a été bâti le premier oratoire chrétien ; c'est là que saint Sylvestre a tenu deux célèbres conciles. Un religieux Carme nous a fait visiter cette basilique souterraine où saint Sylvestre tenait les assemblées catholiques ; il nous a montré une porte qui communique, dit-on, avec les catacombes de Sainte-Agnès.

Le sol est encore couvert des mosaïques qu'ont foulées les pieds des martyrs. Au-dessus de ce souterrain est une chapelle où reposent une multitude de reliques, entre autres, les corps de saint Sylvestre et de saint Martin et de plusieurs autres Papes. Le maître autel de cette basilique est un chef-d'œuvre : il est reluisant des marbres les plus variés ; le petit tabernacle, en forme de temple rond, est admirable pour le goût et la finesse du travail. Comme la présence Eucharistique a dû inspirer l'artiste ! Il a voulu faire une demeure digne de l'hôte qui devait jour et nuit l'habiter.

A Sainte-Marie Majeure se tenait une chapelle cardinalice à l'occasion de la fête. Le Chapitre chantait les Vêpres très-solennellement. Cette superbe basilique était éclairée par des cierges échelonnés le long des corniches et des colonnes : l'illumination ne pouvait produire un plus bel effet. Des masses de peuple allaient et venaient. Sur l'Autel Papal on apercevait la Crèche du Sauveur, entourée de flambeaux. Sa présence attirait les flots de pèlerins, qui lui rendaient les plus profonds hommages. Il y avait des rapprochements bien touchants à faire entre l'étable de Bethléem et la riche basilique ; c'était toujours le même bois, mais touché par un Dieu, glorifié par le contact de sa chair sacrée, ce n'était pas trop pour lui que d'être entouré de si grandes magnificences. Si le bois est ainsi illustré par l'attouchement de Dieu, que doit-il en être de l'homme qui se nourrit de sa chair et de son sang ?

Nous entendions des voix suaves chanter les louanges du Sauveur : elles trouvaient dans nos âmes de fidèles échos ; les Vêpres de Noël empruntaient à la majesté du temple de nouvelles beautés : à Rome, tout se transfigure et remplit l'âme de profondes émotions.

Nous sortîmes. Le Supérieur Général fut reconnu par un Frère de Saint-Jean de Dieu, qui avait été Supérieur de la Maison de Marseille, et qui est maintenant Assistant de France. Il a voulu nous accompagner.

Nous sommes entrés dans l'Eglise de Sainte-Pudentienne, bâtie sur l'emplacement du palais qu'occupait saint Pudent, son père, patrice romain baptisé par saint Pierre. On marche

encore sur des mosaïques qui ont appartenu à ce palais. Saint Pierre y est demeuré sept ans. Nous avons vénéré les restes de l'autel sur lequel cet Apôtre offrait le Saint Sacrifice, et les éponges dont se servait sainte Pudentienne pour recueillir le sang des Martyrs. Trois mille corps de chrétiens martyrisés ont été jetés dans ce puits que vous apercevez devant cette grille : la prière auprès de ce vaste tombeau pourrait-elle ne pas être fervente ? Sur les marches de l'autel de la chapelle qui est à gauche on vous montrera la place où est venue reposer une hostie qui s'échappa des mains d'un Prêtre incrédule. Après avoir laissé sur le premier degré une tache de sang, elle a imprimé sur le second toute sa circonférence. Nous avons baisé ces stigmates en demandant à Dieu la foi sacerdotale dans toute sa plénitude.

En face de cette Eglise est celle du *Bambino Gesù*, tenant à un couvent de religieuses augustiniennes, lesquelles s'occupent de préparer les jeunes personnes à leur première communion. Nous y avons prié pendant quelques instants. Elle n'offre rien d'extraordinaire. Les murs étaient couverts de riches tentures. L'office du soir venait de finir : on respirait encore l'odeur de l'encens, et on aurait dit qu'une lointaine harmonie résonnait sous les voûtes du monastère... Cette chapelle, dédiée à l'Enfant Jésus et destinée aux premières communions, nous a paru délicieuse. C'était sans doute le charme de ce rapprochement qui s'emparait de nos cœurs.

Le Frère Emmanuel nous a quittés, et nous sommes revenus à Sainte-Brigitte, contents de la manière dont nous avions employé notre soirée de Noël. Le temps a été assez beau : l'air vif favorisait la marche, et il nous a semblé apercevoir un peu de glace autour des bassins des fontaines qui embellissent la place Farnèse.

IX. La proximité de notre départ, définitivement fixé à dimanche, amène les embarras et les démarches que nécessite tout déplacement. Le Père Rey eut donc plusieurs commissions à faire. La principale était de confier à des mains sûres la supplique que le Supérieur Général adressait au Pape afin d'obtenir un décret approbatif de notre établissement à Rome.

Puis il fallait arrêter les places pour le départ de dimanche. Tout cela fut fait dans la matinée. Nous reviendrons en France sur le *Capitole*.

Pendant ce temps, le Supérieur Général, accompagné du R. P. VINCENS, visitait quelques églises voisines de Sainte-Brigitte. Il a vu celle de Saint-Philippe de Néri, appelée *Chiesa Nuova*, où l'on montre encore la chambre que ce saint a habitée pendant de longues années, son confessionnal, le masque de son visage, son lit; l'autel sur lequel il célébrait la Sainte Messe est encore tout paré des ornements en usage à l'époque où il vivait. Non loin de là est l'Eglise de Saint-Charles *in Catinari* : c'est encore une des belles églises de Rome; elle est à croix grecque, surmontée d'un magnifique dôme. Des fresques du Dominiquin attirent l'admiration des visiteurs. L'Eglise de Saint-Joseph Calasanct qui est située dans les environs est une église ordinaire. Ces sanctuaires ne sont pas éloignés du quartier du *Ghetto*, où demeurent les Juifs.

Après le dîner, nous nous sommes rendus une troisième fois chez Mgr Capalti, Secrétaire de la Propagande : nous n'avons pas pu le rencontrer. Le Supérieur Général n'a pas pu voir le R. P. Villefort, Jésuite, qui était venu lui faire une visite.

Nous nous étions proposé de parcourir le *Trastevere* : c'était une des parties de Rome qu'il nous restait à étudier. Nous sommes bientôt arrivés au pied de la montée qui conduit au couvent de Saint-Onuphre, célèbre par le séjour qu'y a fait le Tasse et par le tombeau qui renferme ses ossements. Pie IX, dont la grande âme veille à la glorification de tous les mérites, a fait élever un véritable monument à l'auteur de *la Jérusalem délivrée*. Ce mausolée est magnifique : la statue du Tasse est inspirée : on dirait qu'il chante encore les triomphes de la Croix.

De l'église nous sommes entrés dans le jardin du monastère : nous cherchions le chêne antique à l'ombre duquel le Tasse venait se reposer et prier. Il est encore debout : le vent et les orages ont brisé ses branches élevées, mais ne lui ont point ôté la vie et la fraîcheur.

Au delà de ce chêne est un amphithéâtre, formé de terre et de gazon : c'est le lieu où l'aimable saint Philippe de Néri réunissait ses amis et tenait des conférences spirituelles : on y jouit d'une des plus belles vues du monde. Rome se déroule à vos pieds ; le Tibre la caresse de ses ondes dorées, et dans le lointain vous apercevez le rideau que les montagnes forment à l'horizon ; en ce moment la neige en couronne les sommets. On comprend tout ce que ce panorama devait ajouter à l'éloquence du Saint ; il pouvait parler plus facilement de l'inanité des biens de la terre, tout s'amoindrissait aux regards, pour ne laisser en vue que la splendeur du ciel, le dôme de Saint-Pierre et les croix et les statues qui dominent les monuments romains. *Stat crux dum volvitur orbis.*

Dans le couvent, une madone peinte par Léonard de Vinci a attiré notre attention. Mais nous suivions le religieux hiéronymite qui nous conduisait. Avec lui nous entrâmes dans la chambre que le Tasse a habitée pendant les dernières années de sa vie. Il avait choisi ce monastère non-seulement à cause de l'air salubre qu'on y respire, mais aussi *pour commencer*, disait-il, *dans la conversation des vénérables Pères, ma conversation avec le Ciel.* Cette chambre est devenue un petit musée ; on y a réuni tout ce qui était à l'usage du grand poëte : sa plume, son encrier, son fauteuil, sa ceinture, un autographe, des meubles, et le masque de ses traits, pris sur son cadavre. On éprouve, en présence de ces souvenirs, un serrement de cœur ; on pense aux infortunes de l'illustre chantre des Croisés... C'est avec une douce mélancolie que nous avons quitté le couvent de Saint-Onuphre, témoin de ses grandes douleurs.

La voiture nous a conduits à Saint-Pierre *in Montorio.* En montant à pied la colline, nous sommes arrivés jusqu'à la porte Saint-Pancrace, que Pie IX a fait restaurer. Cette porte a été célèbre dans le siége de Rome. Le bruit des eaux nous a amenés devant la fontaine Pauline ; l'énorme volume de ses eaux, le vaste bassin de marbre qui les reçoit, six colonnes en granit oriental qui supportent l'attique, tout excite l'admiration. Mais rien n'égale la magnificence du spectacle qui s'offre

à vous en portant vos regards vers la ville. Quelle forêt de clochers et de coupoles! Quelle gradation de tons et de couleurs répandue sur cette immense décoration qui comprend la ville, les collines, les plaines et les montagnes romaines! On resterait là des heures entières et on ne se lasserait point. Il est si beau le ciel de Rome! il s'harmonise si bien avec les grandes scènes qu'il éclaire et les sentiments que ces scènes font naître dans le cœur! *O Roma felix!*

Quelques pas plus loin et nous arrivions sur la place de Saint-Pierre *in Montorio*. Un autre magnifique panorama se présenta à nous ; il embrasse l'extrémité sud-ouest de la ville, le mont Aventin, le cours du Tibre, la basilique de Saint-Paul et un horizon dans le lointain qui s'unit à la mer. La solitude est là et le désert forme la ceinture verdoyante de la reine du monde.

L'Église de Saint-Pierre *in Montorio* a été bâtie sur le lieu où le premier Vicaire du Sauveur a été crucifié. Ses regards expirants n'ont pas pu contempler la ville qui devait à jamais lui appartenir. Cette Eglise renferme plusieurs chefs-d'œuvre. Nous avons admiré le petit temple rond, entouré d'un portique soutenu par seize jolies colonnes doriques de granit oriental, et élevé sur l'endroit même où fut plantée la croix à laquelle saint Pierre fut attaché. On nous montra cette ouverture dans une chapelle inférieure. Ce chef-d'œuvre de gracieuse architecture est dû à Bramante. Nous avons plongé notre main dans l'ouverture et nous en avons retiré un peu de poussière, précieux souvenir de ce calvaire de la nouvelle Rome. Pierre expira dans les tortures de son supplice, mais aux approches de la mort, il entendit sans doute résonner à ses oreilles, comme un écho lointain mais fidèle du lac de Génésareth, ces paroles divines qui se réalisaient dès lors : *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* Voyez Saint-Pierre de Rome et le Vatican!

Nous nous sommes rendus de Saint-Pierre *in Montorio* à Sainte-Marie *in Trastevere*, célèbre basilique, construite sur le lieu où coula la fontaine d'huile qui annonça la naissance du Dieu de la paix. C'est une belle et gracieuse Eglise, pleine de

marbres et de peintures : la voûte est un des chefs-d'œuvre du Dominiquin ; elle est toute resplendissante. Sur une ouverture que l'on aperçoit non loin du maître autel, on peut lire ces deux mots qui rappellent le premier prodige : *Fons olei.* C'est la première Eglise publique des chrétiens, et elle est consacrée à Marie.

Nous n'étions pas éloignés de la place et de l'Eglise de Sainte-Cécile. Il nous a été donné de la contempler. On ne peut s'empêcher de douces et puissantes émotions en pénétrant dans ce temple élevé sur les débris du palais de l'illustre vierge romaine. Nous avons vu la crypte et ses quatre autels antiques, la chambre où a expiré sainte Cécile, la chaudière, les conduits de l'eau et le foyer du feu qui ont contribué à son martyre. C'est là qu'elle rendit le dernier soupir après trois jours des plus cruelles souffrances. Abeille industrieuse, elle servit le Seigneur en lui offrant sa vie comme un rayon de miel, cueilli sur le lis de la virginité, la rose du martyre et la myrrhe de la croix : *Cæcilia famula tua, Domine, quasi apis argumentosa tibi deservit.* Quelle douce, suave et touchante figure que celle de Cécile ! On la contemple avec un inexprimable saisissement telle que le ciseau de *Maderno* l'a reproduite dans cette magnifique statue de marbre blanc que l'on aperçoit sous l'autel. La statue a la même pose que le corps de sainte Cécile, retrouvé encore intact en 1599, couché sur le côté droit, la tête tournée de l'autre côté, le visage contre terre, les bras tendus et les genoux pliés, couvert d'un voile en soie. On dirait que la sainte dort : c'est en effet le sommeil du repos éternel qui ferme ses paupières.

Nous voulions voir encore une Église célèbre, celle de Sainte-Agnès hors des murs. Nous traversons la ville, nous passons la porte Pia et nous arrivons à la basilique. Ce qui attire tout d'abord notre attention, c'est la chambre miraculeuse où Pie IX fut préservé de tout accident dans la chute du plancher de la salle où plus de cent personnes étaient réunies. Une grande fresque rappelle cet événement.

Nous sommes descendus dans l'Église par un escalier de quarante-cinq marches en marbre ; l'exhaussement du sol a

nécessité ce travail. C'est une délicieuse Église, nouvellement restaurée, mais qui a gardé tous les charmes de l'antiquité. Pie IX s'y montre partout comme un insigne bienfaiteur.

Non loin de là est l'Église de Sainte-Constance, fille de Constantin : elle est en voie de réparation. Cette chapelle ronde est d'une régularité parfaite : le double rang de colonnes qui l'entourent forme le plus gracieux effet. Quand elle sera terminée, le pèlerin ne regrettera point la visite qu'il fera à ce charmant sanctuaire.

On nous a montré dans la plaine l'ouverture des catacombes de Sainte-Agnès; il était trop tard pour songer à y pénétrer. La nuit était presque close. Nous sommes revenus directement à la maison en repassant dans notre cœur les souvenirs de cette journée pleine de féconds enseignements. Ce contact avec les choses du passé fait du bien à l'âme; elle respire l'air du berceau de l'Église, et il y a dans ces parfums des premiers jours une vitalité divine : on s'estime fier et heureux d'appartenir à la famille héroïque des chrétiens.

X. Nous étions à la veille de quitter Rome. La longueur des nuits, la fraîcheur des matinées et l'heure tardive où s'ouvrent les Églises nous avaient empêché de chercher la consolation de célébrer le saint Sacrifice de la Messe dans les sanctuaires les plus vénérés. Le P. Vincens avait eu ce bonheur lors de son premier pèlerinage. Le P. Rey voulut tenter de dire la sainte Messe sur l'autel de la Confession de Saint-Pierre. C'était la fête de saint Jean, l'apôtre bien-aimé, c'était la veille du départ, c'était un samedi. Il se rendit donc à six heures du matin à la grande basilique. Mais il dut attendre longtemps avant qu'elle s'ouvrit à ses pieux désirs. Accompagné du jeune Dominicain, il fit le tour du vaste monument, dont la masse noire se détachait encore sur les ombres de la nuit, ils étaient seuls; et ils se laissaient aller à cette poésie qui s'empare de l'âme dans les rencontres imprévues. En cherchant la porte extérieure de la sacristie, ils pénétrèrent bien avant dans un souterrain qu'ils apprirent plus tard être l'entrée des grandes cryptes où d'illustres morts dorment leur sommeil. Enfin, avec les premières lueurs du jour, la

basilique s'ouvrit, mais il fallut attendre encore l'arrivée du Custode. On comprend le temps précieux que nous aurions perdu si chaque jour il nous avait fallu faire une si longue station. Enfin il lui fut donné d'immoler la Victime adorable sur cet autel où tant de saints l'ont immolée. La crypte est profonde et elle est parfaitement ornée. Le Saint Sacrifice fut offert à l'intention du Supérieur Général.

La sacristie de Saint-Pierre est un véritable temple très-vaste, tout en marbre, orné de colonnes, de pilastres et de monuments.

Après avoir prié longtemps auprès du tombeau des Saints Apôtres, le P. Rey eut à remplir différentes commissions. Dans le trajet il put visiter le Baptistère de Constantin près de la basilique de Saint-Jean de Latran et une admirable statue de *la Pitié* dans la chapelle des Corsini.

Pendant la matinée, le Supérieur Général et le R. P. Vincens ont fait leur dernière station à Saint-Pierre. Elle n'a pas duré moins de deux heures. On n'a jamais tout vu dans ce temple superbe, véritable résumé de la création, offrant ce qu'elle a de plus beau, de plus grand et de plus enchanteur.

Après midi, le P. Rey a accompagné le Supérieur Général d'abord chez le P. Poupinel, Mariste, avec qui nous avons lié connaissance sur le bateau. Nous l'avons trouvé dans la petite résidence que les Maristes occupent au pied de l'*Ara Cœli*. Cette entrevue a été des plus agréables.

Nous avons franchi de nouveau le Capitole, passé sous les arcs de triomphe de Titus et de Constantin, et nous sommes arrivés à l'Église de Saint-Grégoire, bâtie sur l'emplacement de la maison paternelle de ce grand Pape, qui était située sur le penchant du mont Cœlius. C'est entre le mont Palatin et le mont Cœlius que se trouvait la fameuse voie Triomphale. Toute cette partie de Rome est maintenant déserte : des Eglises seules en vivifient la solitude. Nous avons prié dans la chambre qu'habitait ce Pape qui a si bien mérité le nom de Grand. Cette Eglise est desservie par les Camaldules.

Nous reprîmes la voie Triomphale, et bientôt nous arrivâmes devant l'Église des Saints Nérée et Achille. C'est un des mo-

numents les plus intéressants de la Rome chrétienne. On y remarque une mosaïque ancienne représentant la Transfiguration, les colonnes de la nef et les quatre colonnes qui soutiennent le baldaquin ; elles sont d'un marbre africain excessivement rare. L'ambon sacré, un magnifique candélabre, le siége pontifical où s'assit saint Grégoire le Grand pour réciter au peuple sa vingt-huitième homélie, cette homélie elle-même gravée sur une plaque de marbre ; tout vous émeut dans cette petite et charmante Eglise. Les corps des deux frères baptisés par saint Pierre et martyrisés pour la foi reposent sous le maître-autel avec un grand nombre d'autres martyrs. La vue de ce tombeau nous parle plus éloquemment que les ruines gigantesques des Thermes de Caracalla, qui se trouvent à une faible distance. L'Église est debout dans sa solitude, les Thermes se dégradent chaque jour : un jour ils auront disparu et on s'agenouillera encore devant la poussière des deux esclaves chrétiens.

Nous revînmes sur nos pas ; nous montâmes la pente du Cœlius, et nous entrâmes dans l'Église des Saints Jean et Paul, construite sur le lieu où ces deux illustres frères furent décapités. Une pierre l'indique avec ces mots : *locus martyrii*. C'est une fort belle Eglise, propre et bien entretenue par les Pères Passionistes.

Nous n'avons fait qu'une rapide station devant l'Eglise de *la Navicella*, et nous sommes arrivés dans celle de Saint-Etienne *in Rotondo*. Une forêt de colonnes de granit dont presque aucune ne se ressemble, forme deux portiques tout à fait circulaires ayant au centre quelque chose comme une pyramide ou tabernacle, ouvrage sans nom qui a coûté, dit-on, quarante ans de travail à un pauvre Suédois, Custode de ce Sanctuaire, dans le seizième siècle. Les murs sont couverts de peintures représentant les différents genres de supplices auxquels étaient condamnés les chrétiens. On ne peut parcourir cette horrible galerie de cruautés sans éprouver un frisson douloureux. Quel drame que cette histoire de l'Eglise de Jésus-Christ pendant trois siècles ! L'enfer a épuisé sa rage ; il a peuplé le Ciel de héros qui ont laissé à la terre les plus

nobles exemples; là encore, avec une infinie sagesse, Dieu a tiré le bien du mal.

Nous sommes redescendus au Colisée. Une dernière fois nous sommes entrés sous les voûtes du gigantesque monument et nous l'avons encore contemplé; une pieuse confrérie de pénitents parcourait les stations du Chemin de la Croix. Le chant mélancolique qui se faisait entendre dans le passage d'une station à l'autre saisissait le cœur ; il s'y mêlait quelque chose de la voix des martyrs, immolés en si grand nombre dans cette cruelle enceinte. Nous nous sommes agenouillés au pied de la Croix et nous avons prié. C'était un moment, un lieu bien propices à la prière. Le soleil descendait sous l'horizon, la nuit s'avançait, les ombres se formaient plus épaisses sous les arceaux du Colisée, et nous avions froid... Le P. Rey chercha quelques fleurs au milieu des gazons... il n'en a pas trouvé ; il n'y avait que les murs, que la Croix, que les pieux fidèles... et nous avons qu itté le Colisée en emportant le souvenir de la dernière scène qui a frappé nos regards : les stations de la Croix parcourues par une pieuse confrérie, sur le sol où tant de chrétiens ont suivi la Croix jusqu'à l'immolation... Que de pensées inspirait cette cérémonie dans un pareil endroit!

L'heure des visites d'adieu était arrivée. Partout encore le Supérieur Général a reçu le plus bienveillant accueil. Chez Mgr Lavigerie nous avons appris la nouvelle de la maladie et peut-être de la mort de l'Archevêque de Paris, cet illustre Cardinal qui a été si bon pour nous. La veille, Mgr Morlot avait fait demander au Pape la bénédiction apostolique. Mgr Nardi nous a parlé de la santé du Vicaire de Jésus-Christ ; elle est rétablie et le Saint-Père a pu recevoir aujourd'hui les visites officielles, à l'occasion de sa fête. Je ne parle pas de la réception de Son Em. le Cardinal Barnabo : elle a été, comme toujours, tout à fait paternelle. Enfin Mgr Capalti a pu nous accorder quelques instants, qui nous ont fait regretter d'avoir si peu joui des entretiens de ce Prélat distingué.

Voilà donc notre dernière journée passée à Rome : elle a été remplie. Ce n'est pas sans regret que nous nous voyons à la

veille de quitter cette ville; nous aurions encore tant de merveilles à contempler, et l'on se trouve si bien au milieu des souvenirs que l'on rencontre à chaque pas. Rome est vraiment la capitale du monde. Elle est imprégnée de tous les parfums de sainteté dont le catholicisme est la source intarissable; toutes les familles religieuses y ont une maison; toutes les misères humaines y ont un abri et un soulagement. La vérité, la beauté, la justice, y ont établi leur séjour; c'est l'Eglise romaine qui en sera toujours l'inébranlable soutien. Heureux les Oblats de Marie qui auront à y achever le cours de leurs études: l'enseignement ne descendra pas seulement pour eux du haut des chaires de la Sapience ou du Collége romain; on peut dire que tout leur parlera et que les pierres insensibles elles-mêmes, deviendront éloquentes. Les voix de Rome sont multiples; elles partent de deux mondes bien distincts, diamétralement opposés; elles se réunissent cependant pour former un concert admirable, une harmonie toute divine à la louange de Celui qui a été, qui est et qui sera: *Jesus-Christus heri et hodie, ipse in sæcula*. Nulle part cette vérité ne brille comme dans la ville éternelle; bien comprise et bien pratiquée, elle est la plus belle couronne de l'intelligence et du cœur de l'homme. Adieu, Rome, je t'aime comme une Mère, et je n'oublierai jamais les dix jours que j'ai passés dans ton sein!...

VII. De bonne heure, le 28 décembre, nous étions à l'autel. Après un frugal déjeuner, nous attendions avec impatience l'arrivée de la voiture. Le temps s'écoulait et rien ne paraissait. Le Supérieur Général se dirige vers la maison qui lui a été désignée, et nous trouvons nos gens profondément endormis et ne se souciant guère des voyageurs. Ils furent bientôt prêts cependant, et nous arrivâmes à la gare assez à temps pour l'enregistrement des bagages. A sept heures, au moment où le soleil commençait à répandre sa vive lumière, la vapeur nous entraîna loin de Rome, que nous ne pûmes pas distinguer sous la brume qui enveloppait ses murs et ses habitants. Nous revîmes la campagne romaine; elle ne nous parut plus aussi dénudée; nous la peuplions, nous la remplissions de nos souvenirs et

de nos sentiments. Le temps était superbe, le ciel d'Italie se montrait dans toute sa pureté.

A Civita-Vecchia, un homme d'une physionomie bonne et ouverte s'offrit à nous pour remplir toutes les formalités que pouvait exiger notre embarquement. Il se montra zélé et empressé. J'ai retenu son nom, il s'appelait *Barbaro*. Il nous conduisit à la cathédrale de Civita-Vecchia ; le Chapitre chantait la Messe; il n'y avait pas une nombreuse assistance. A onze heures nous montions sur le *Capitole*, et à midi, lorsque les cloches de la cathédrale sonnèrent l'*Angelus*, notre bateau se mit doucement en marche. Nous saluâmes une dernière fois les murailles blanches de la ville, la terre d'Italie, le drapeau pontifical.

Quelques heures après les côtes romaines avaient disparu, nous voyions surgir à l'horizon opposé le sommet des montagnes de la Corse ; plusieurs îles, que notre vaisseau laissait bientôt derrière lui, attirèrent notre attention ; nous marchions rapidement, car tout favorisait le mouvement du navire : la mer était calme et la brise qui soufflait venait d'Italie.

Le Père Général et le P. Vincens s'entretenaient avec des officiers français qui changeaient de garnison; le P. Rey cherchait dans un livre des scènes maritimes ; tous les passagers étaient sur le pont et goûtaient les douceurs de la conversation.

Pendant la nuit nous franchîmes le cap Corse, sans nous apercevoir de son voisinage. Toute la journée nous eûmes le magnifique spectacle d'un ciel pur, d'une mer tranquille et des terres lointaines qui bornaient à notre droite l'étendue des flots. Après midi, nous reconnûmes bientôt les rivages de la France ; on nous montra les villes dont la Méditerranée baigne les murs; notre vaisseau passa entre les îles d'or et la terre ferme, au milieu de cette rade formée par les îles d'Hyères, qui abrite si souvent la flotte française. Toulon et ses forts, la Ciotat et le Bec-de-l'Aigle, nous annoncèrent notre prochaine arrivée. Le rivage s'illuminait, et Marseille se montra à nos regards avec le reflet lumineux qu'envoyait jusqu'au ciel le gaz qui éclaire son port, ses rues et ses boulevards. A neuf heures nous

étions reçus sur le rivage par le R. P. Bernard, Supérieur du Calvaire, et le R. P. Sardou. Grâce à l'habileté du bon P. Vincens, les formalités de la douane furent bientôt remplies, et nous n'eûmes plus qu'à jouir du bonheur de nous trouver au milieu de nos frères.

Le lendemain fut un grand jour de fête. Tous les Oblats présents à Marseille se réunirent au Calvaire ; un repas fraternel fut servi, et assaisonné de la plus douce gaieté. Les détails du voyage de Rome, le récit de l'audience donnée par le Souverain Pontife, les bénédictions que le Saint-Père a accordées à la Congrégation, firent l'objet de tous les entretiens. La Maison du Calvaire fut ainsi la première à recueillir les grâces apportées de Rome. Mais le moment de la visite du Supérieur Général à la communauté n'était pas encore venu ; il fallait retourner à Paris, où des affaires pressantes réclamaient la présence du chef de la famille. Le 1er janvier 1863, les trois voyageurs prenaient la route de Paris, où ils arrivaient heureusement le lendemain. Là aussi furent rappelées toutes les circonstances du pieux pèlerinage et les espérances que son prompt et rapide succès faisait concevoir.

VIII. Le Supérieur Général, ayant réglé les affaires qui avaient nécessité sa venue à Paris, reprit, le lundi 12 janvier 1863, le chemin de Marseille. Nous y arrivâmes le 13 au soir. La réception fut toute filiale. Quelques Pères de la Maison du Calvaire étaient absents ; le travail des Missions les retenait dans des paroisses assez éloignées.

Le lendemain, la première visite du Supérieur Général fut pour Mgr l'Evêque de Marseille, qu'il avait déjà visité à son retour de Rome. Le Prélat était souffrant ; il voulut bien cependant le recevoir et lui accorder un entretien de quelques instants.

Après midi, le Supérieur Général est allé surprendre agréablement la communauté de N.-D. de la Garde. Plusieurs autres visites n'ont pas empêché les entretiens particuliers qu'il a commencé à avoir avec les Pères du Calvaire.

Le 15, arrivaient dans cette Maison, le R. P. Guinet, Provincial, accompagné du R. P. Roullet. Ils viennent présenter

leurs hommages au Supérieur Général et fixer le jour de la visite qu'il doit faire à la Maison d'Aix.

Le temps est bien mauvais, la pluie tombe par torrents, le tonnerre retentit pendant la nuit, et la grêle mêle son fracas au bruit du vent et de l'eau qui tombe. Le ciel du Midi ne s'est point encore montré, il demeure caché sous les plus épais nuages. Des prédictions sinistres annoncent des jours plus mauvais encore et de grandes inondations. Les journaux disent que la plaine de Fréjus est submergée sous les eaux, et que toutes les communications sont interrompues. Comment irons-nous à Fréjus?

C'est au milieu de ces pluies diluviennes que s'achève la visite du Calvaire. Là comme partout ailleurs, le Supérieur Général réunit la Communauté tout entière, et lui adresse, dans une allocution paternelle, et ses observations et ses encouragements.

IX. Cependant le temps semble vouloir s'améliorer. Des pronostics sûrs indiquent le lever du mistral et sa prochaine apparition. Le vent chasse les nuages et rend au ciel sa sérénité ; il dégage aussi l'embouchure de l'Argens et permet aux eaux des montagnes de se jeter dans la mer. Une dépêche télégraphique assure que les passages sont libres.

Le lundi 19 janvier nous arrivions à la station des Arcs. Là nous attendait le R. P. Balaïn, Supérieur du Grand Séminaire de Fréjus. Une voiture nous entraîne bientôt et nous rend témoins des scènes désolantes que présente le théâtre de l'inondation. La route est dégagée, mais elle est encore entourée d'une eau menaçante ; à droite, il nous semble que nous côtoyons les bords de la mer ; nous n'apercevons que des vagues au-dessus desquelles s'élèvent les branches des arbres et les toits des maisons ; la rivière fougueuse n'est pas rentrée dans son lit, elle continue de ravager les terres qu'elle a envahies et de déposer sur les bords qu'elle ne peut atteindre les tristes trophées de ses victoires.

A trois heures nous descendions dans la cour du Grand Séminaire; les élèves étaient en promenade. Les Pères sont là, pleins de prévenance et d'affection. Après le dîner, nous nous

rendons auprès de Mgr Jordany, Evêque de Fréjus. L'accueil du Prélat est des plus aimables, des plus bienveillants. Sa Grandeur invite le Supérieur Général à dîner le lendemain à l'Evêché.

Les élèves, à leur retour de la promenade, adressent un compliment au Supérieur Général. Ils se félicitent de la visite de celui qui a remplacé l'illustre Evêque qu'ils avaient si ardemment désiré recevoir au milieu d'eux... Sa présence leur fait oublier une espérance déçue.

Le Supérieur Général célébra le lendemain la Messe de communauté, pendant laquelle les élèves, sous la direction du P. Pious, exécutèrent de magnifiques chants. La matinée fut consacrée aux visites officielles.

Je ne puis raconter le dîner de l'Evêché, suivi d'une promenade dans le jardin de Monseigneur, auprès de superbes orangers couverts de leurs pommes d'or, de la visite que le vénéré Prélat rendit au Supérieur Général, du retour à l'Evêché, où nous accompagnâmes Monseigneur ; plusieurs heures se sont ainsi écoulées dans des communications pleines d'épanchement et de bonté. Le cœur peut compléter ce que laisse inachevé une rapide narration. A l'Evêché, nous avons admiré la délicieuse chapelle que Monseigneur y a fait restaurer. Elle est d'une exécution parfaite, et rappelle le gothique à l'époque de ses grandes richesses, de ses superbes magnificences. Du haut du Belvédère, nous avons pu jouir d'une belle vue. L'inondation disparaît de plus en plus, l'Argens reprend son cours régulier ; l'ancien port de Fréjus nous montre ses vestiges, et la mer déroule ses nappes immenses, que coupent de temps en temps des voiles blanches qui fuient à l'horizon. Le ciel est pur et le mistral fait bondir les vagues couronnées d'écume. La patrie d'Agrippa se révéla à nous avec toutes les gloires que le passé lui avait données.

Le 21 Monseigneur est venu dîner au Séminaire. Il a permis, en termes très-flatteurs pour le Supérieur Général, de parler à table. Messieurs les Vicaires Généraux, la plupart des Membres du Chapitre, étaient présents ; tout s'est passé au milieu des marques d'une véritable sympathie.

Le soir, le Supérieur Général, à la place de la lecture spirituelle, a adressé quelques mots d'édification aux Séminaristes, qui manifestent les meilleures dispositions.

Le jeudi a été une journée comme la Provence seule peut en offrir pendant le mois de janvier. Le mistral a cessé, le soleil déverse ses rayons de lumière et de chaleur, on dirait une première apparition du printemps. Nous profitons de la matinée pour parcourir les ruines que Fréjus offre à la curiosité des voyageurs. Nous voyons ces arènes, que l'on visite avec plaisir même après le Colisée ; nous apercevons dans la campagne les restes d'un gigantesque aqueduc. Nous nous arrêtons pendant quelques instants dans l'Eglise de Saint-François de Paule, bâtie sur le lieu où s'arrêta le vénérable Patriarche des Minimes quand il se rendit en France, aux prières du roi Louis XI. En faisant ainsi le tour de la petite ville de Fréjus, nous avons rencontré des perspectives délicieuses, qu'un soleil splendide rendait plus admirables encore.

Dans l'après-midi nous nous sommes rendus à la campagne du Séminaire, appelée Belle-Vue. Elle mérite ce nom par la variété des horizons qu'elle présente. Le Séminaire était en promenade. Nous avons doucement joui de cette belle journée. Des stations ont été faites auprès des Madones qui embellissent de leur présence aimée plusieurs bocages, plusieurs tertres de la campagne. Leur vue amène sur les lèvres une prière et fait du bien au cœur. La solitude se remplit d'émanations divines ; il semble que Marie visite, elle aussi, la demeure de ses enfants. Des fleurs entouraient les statues vénérées ; les pâquerettes des champs entrouvraient leur calice ; Marie avait déjà ses jours de fête. *Et sicut dies verni circumdabant eam flores rosarum et lilia convallium.*

Au retour nous prîmes congé de Monseigneur, qui nous montra les différentes vues de l'île de Lérins, qu'il a enlevée aux profanations des protestants. Sa Grandeur nous donna de nouvelles preuves de sa bienveillance toute paternelle. C'est à regret que l'on s'éloigne de ceux qui vous offrent une si vive image, par leur caractère auguste et leur bonté, du Fils de Dieu fait homme.

Le moment des adieux était venu. Le Séminaire de Fréjus nous rappelait de bien vifs souvenirs : la vue des élèves, le mouvement régulier de la maison, la cloche, la chapelle, le bruit des pas, reportaient nos pensées vers une autre demeure où se sont écoulées de si douces années. Cette visite laissera dans les cœurs de profondes émotions. Elle a passé rapidement, mais sa pensée restera. Heureux les Oblats de Marie qui sont appelés à cultiver le jardin de l'Eglise où Dieu lui-même fait naître et grandir les âmes sacerdotales! Ils reçoivent dans l'héritage divin la plus noble part! Leur influence ne s'arrête pas à la porte du Sanctuaire, elle s'étend dans les paroisses où sont placés les gardiens qu'ils ont formés, et là ils recueillent encore les fruits qu'ont produits leurs premiers labeurs. Les gerbes de la moisson se multiplient, les épis dorés mûrissent et sont amassés; au terme de la vie, au soir de l'existence, ils recevront des mains de Dieu une double couronne, la couronne des pères et la couronne des fils : *Corona aurea... expressa signo sanctitatis, et gloria honoris, opus virtutis* (Eccli, XLV, 14).

Accompagnés, le lendemain, par le R. P. BALAÏN et le R. P. PICUS, nous avons quitté de bonne heure la Communauté du Séminaire, qui se montre si bien à la hauteur de sa belle vocation.

(La suite au prochain numéro.)

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIERES.

MARS 1863.

JUIN 1863.

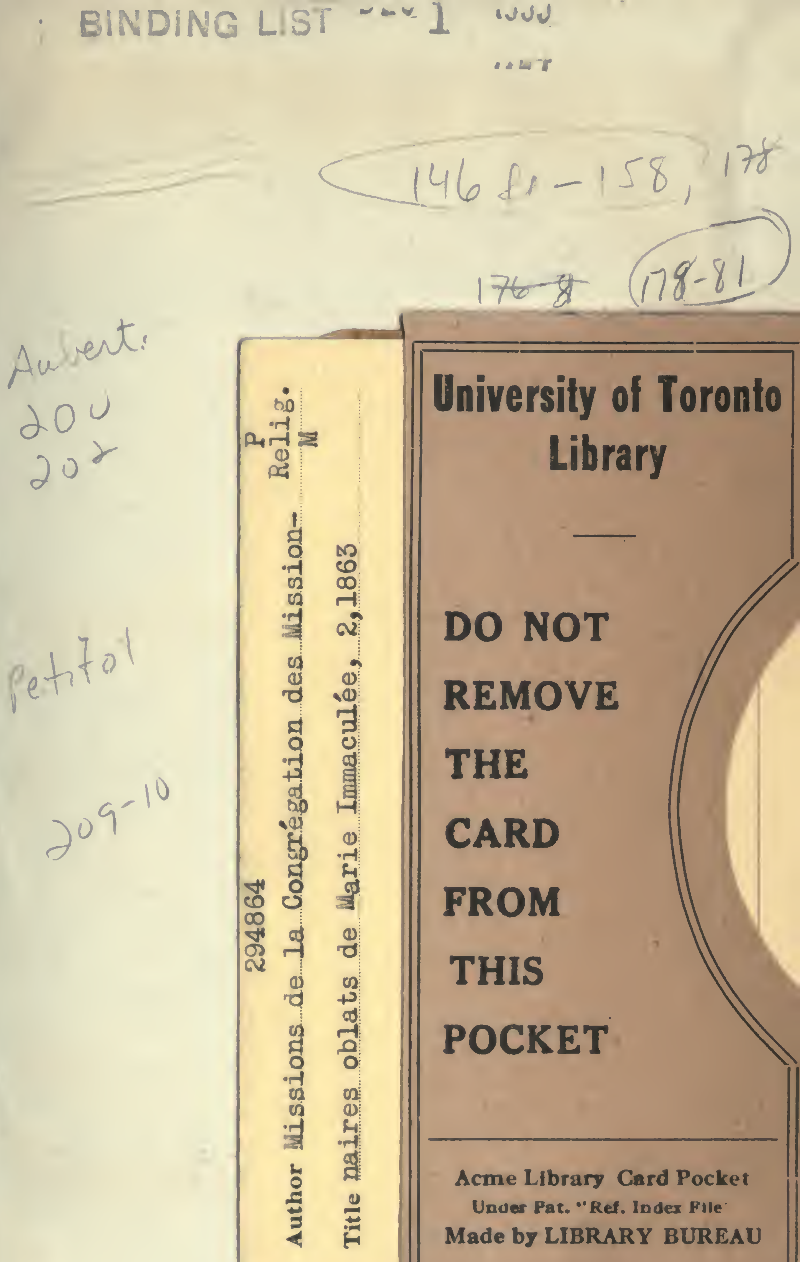
SEPTEMBRE 1863.

DÉCEMBRE 1863.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Typographie HENNUYER et FILS, rue du Boulevard, 7.




BINDING LIST
146 81 – 158, 178
176-8 (178-81)
Aubert: 200 202
Petitot
209-10
294864
P Relig. M
Author Missions de la Congrégation des Mission-
Title naires oblats de Marie Immaculée, 2, 1863
University of Toronto Library
DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

